

0.£

FRIEDRICH ENGELS
PAUL ET LAURA LAFARGUE

CORRESPONDANCE

Tome I
1868 - 1886

PARIS
ÉDITIONS SOCIALES

CORRESPONDANCE
FRIEDRICH ENGELS
PAUL & LAURA LAFARGUE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

OUVRAGES DE FRIEDRICH ENGELS

LUDWIG FEUERBACH ET LA FIN DE LA PHILOSOPHIE CLASSIQUE ALLEMANDE.

SOCIALISME UTOPIQUE ET SOCIALISME SCIENTIFIQUE.

LE RÔLE DE LA VIOLENCE DANS L'HISTOIRE.

ÉTUDES SUR « LE CAPITAL ».

ANTI-DUHRING.

LA RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE BOURGEOISE EN ALLEMAGNE (La Guerre des Paysans. Révolution et contre-révolution. La campagne pour la constitution du Reich).

DIALECTIQUE DE LA NATURE.

L'ORIGINE DE LA FAMILLE, DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE ET DE L'ÉTAT.

OUVRAGES DE MARX ET ENGELS

MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

CRITIQUE DES PROGRAMMES DE GOTHA ET D'ERFURT.

L'IDÉOLOGIE ALLEMANDE (première partie).

SUR LA LITTÉRATURE ET L'ART.

FRIEDRICH ENGELS
PAUL et LAURA LAFARGUE

CORRESPONDANCE

Textes recueillis, annotés et présentés par
ÉMILE BOTTIGELLI

Traductions de l'anglais par
PAUL MEIER

TOME PREMIER

(1868-1886)

1956

ÉDITIONS SOCIALES
95-97, boulevard de Sébastopol
PARIS

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays.

© Éditions sociales, Paris, 1956.

INTRODUCTION

La correspondance échangée entre Friedrich Engels, Paul et Laura Lafargue n'avait pas été jusqu'ici révélée au public. Seuls quelques lettres ou extraits avaient été publiés, à diverses reprises, dans la presse socialiste française, et l'édition en langue russe des œuvres de Marx-Engels en avait donné quelques autres dans les tomes XXVII à XXIX.

Nous avons eu le grand bonheur de découvrir chez un arrière-petit-fils de Karl Marx, qui a bien voulu la remettre au Parti communiste français, toute une correspondance entre Friedrich Engels et les époux Lafargue, et elle constitue l'essentiel de notre édition. En effet, sur les 573 lettres que comporteront ces trois volumes, 25 seulement reproduisent des textes déjà publiés. C'est donc la presque totalité de la correspondance Engels-Lafargue qui était jusqu'ici inédite et que nous présentons ici.

A la mort d'Engels, en 1895, ses papiers personnels, dans la mesure où ils ne furent pas légués au parti social-démocrate d'Allemagne, ont été partagés entre les deux filles de Marx encore vivantes : Laura Lafargue et Eleanor Marx-Aveling. C'est dans ce legs que se trouvaient les lettres adressées par Paul et Laura Lafargue à Engels et que celui-ci avait, semble-t-il, soigneusement classées ¹. A la mort d'Eleanor, en 1898, la plupart des autographes d'Engels revinrent sans doute à Laura Lafargue. Mais les Lafargue disparaissant eux-mêmes en 1911 sans laisser d'enfants, les documents passèrent à la famille Longuet et se distribuèrent en fin de compte entre les descendants de Charles Longuet. Il est probable que la totalité des lettres ne fut pas léguée aux filles de Marx. Celles qui furent adressées à Engels par Lafargue alors que celui-ci

1. Un grand nombre des originaux que nous avons retrouvés portent des indications de date écrites de la main d'Engels.

était en Espagne, en 1871-1872, se trouvaient dans les archives du parti social-démocrate allemand, où Gustav Mayer put encore les consulter avant 1933 ¹. La correspondance que nous éditons présente donc des lacunes. Un certain nombre de lettres se sont sans doute perdues, d'autres n'ont probablement pas encore été révélées au public. Nous formons le vœu que notre publication incite à les rechercher.

Cette correspondance, qui s'étend de 1868 à 1895, constitue un ensemble très riche. D'abord, elle est le fait de personnalités de premier plan. Ensuite, elle a pour cadre l'histoire de l'Europe à la fin du XIX^e siècle, c'est-à-dire la période du passage du capitalisme prémonopoliste à l'impérialisme et de la fondation des principaux partis socialistes. Cette époque n'est peut-être pas tellement familière au lecteur, et c'est pourquoi nous nous proposons d'en rappeler les traits marquants après avoir très succinctement retracé la biographie des principaux personnages.

FRIEDRICH ENGELS

Né le 28 novembre 1820 en Rhénanie, à Barmen, d'une famille d'industriels du textile, Engels ² commence ses études au lycée d'Elberfeld, qu'il quittera en 1837 pour faire son apprentissage chez son père d'abord, puis à Brême, de 1838 à 1841. Dès ces premières années, il se dégage de l'influence piétiste qui régnait chez ses parents, se lie avec le mouvement littéraire radical de la « Jeune Allemagne », et ses premiers articles dans le *Telegraph* révèlent un esprit acquis au ratio-

1. Gustav MAYER : *Friedrich Engels*, Berlin, 1933, t. II, p. 547.

2. Nous ne saurions, dans le cadre de cette présentation, avoir l'ambition de donner une véritable biographie d'un des fondateurs du socialisme scientifique. Nous nous bornerons donc à en esquisser les grandes lignes et à renvoyer le lecteur aux ouvrages spécialisés. Le plus complet est certainement la biographie de G. Mayer. C'est une source unique de renseignements. Mais elle est rédigée par un écrivain bourgeois et il n'est pas possible de la suivre dans toutes ses conclusions. L'ouvrage, qui n'est pas traduit en français, a été utilisé par A. CORNU : *Karl Marx et Friedrich Engels* (P. U. F., 1955) pour la période qui va jusqu'en 1844. Le lecteur français n'a à sa disposition que les indications précieuses données par LÉNINE (*Marx, Engels, Marxisme*), mais qui sont incomplètes, de nombreux éléments d'information ayant été mis à jour depuis. On trouvera aussi des indications dans le discours de MANOUILSKI au VII^e congrès de l'Internationale communiste (1935) et dans le *Petit dictionnaire philosophique*, de ROSENTHAL et LOUDINE (Moscou, 1955).

nalisme et tourné déjà vers les questions sociales. En octobre 1841, il va accomplir son service militaire à Berlin et il profite des avantages que peut offrir ce centre intellectuel : il suit les cours de philosophie à l'Université et fréquente le milieu des jeunes hégéliens qui ont maintenant formé le groupe des « Affranchis ». Engels participe activement à la lutte contre l'esprit romantique et réactionnaire qui caractérise le règne de Frédéric-Guillaume IV et publie anonymement deux pamphlets contre Schelling qui connaissent un grand retentissement. Il collabore aussi à la *Rheinische Zeitung*, journal de la bourgeoisie libérale que dirige Marx; mais c'est précisément l'époque où celui-ci, qui se sépare de plus en plus de la gauche hégélienne, rompt avec le groupe des « Affranchis », et leur première rencontre à Cologne, en novembre 1842, reste assez froide.

Son service militaire terminé, Engels s'établira à Manchester, où il continuera son apprentissage dans la maison Ermen et Engels. Ce premier séjour en Angleterre sera décisif pour l'orientation de sa pensée. Il se liera aux milieux chartistes et owenistes et collaborera à leurs journaux, le *New Moral World* et le *Northern Star*, étudiera la situation de la classe ouvrière anglaise et l'économie politique. Les fruits de ce séjour seront, d'une part, son *Esquisse d'une critique de l'Économie politique*, publiée dans les *Annales franco-allemandes*, que Marx qualifiera de géniale et où « il examinait du point de vue du socialisme les faits essentiels du régime économique contemporain, conséquences inévitables de la domination de la propriété privée »¹, et, d'autre part, son immortelle *Situation de la classe laborieuse en Angleterre* publiée en 1845. Dans cet ouvrage, Engels avait le mérite de « démontrer le premier que le prolétariat n'est pas seulement la classe qui souffre, mais que justement sa situation économique honteuse l'incite à lutter pour son affranchissement final »². Ainsi, non seulement il avait jeté les bases de la critique de la société bourgeoise, mais le socialisme était devenu pour lui « le but de la lutte politique de la classe ouvrière ».

Les dix jours pendant lesquels il va, au retour, s'arrêter à Paris, du 28 août au 6 septembre 1844, seront riches de conséquence. Il les passe en effet dans la famille Marx, et ce séjour inaugure, avec la participation d'Engels à la rédaction de

1. LÉNINE : *Marx, Engels, Marxisme*, Moscou, 1947, p. 48.

2. *Ibid.*, p. 46-47.

La Sainte Famille, une collaboration et une amitié uniques dans l'histoire qui dureront jusqu'en 1883. Désormais Engels va consacrer toute son activité à la cause du prolétariat. Dès avril 1845, il a rejoint Marx à Bruxelles et rédige avec lui ce « règlement de comptes avec leur conscience philosophique d'autrefois » qu'est *L'Idéologie allemande*. Les grands principes du matérialisme dialectique sont maintenant fixés. Faire pénétrer ces idées dans la classe ouvrière, reconnue comme le moteur de l'histoire moderne, lutter contre les théoriciens du socialisme petit bourgeois, tel est le programme des deux amis. Ils déploient tous deux une activité inlassable, affermissant leur propre point de vue dans le combat, et le résultat sera leur adhésion à la Ligue des justes, réorganisée en Ligue des communistes, et la rédaction de cette petite plaquette « dont l'esprit fait vivre et se mouvoir jusqu'à nos jours l'ensemble du prolétariat organisé et combattant du monde civilisé »¹ : *Le Manifeste communiste*.

La révolution de 1848 éclate. Marx, expulsé de Belgique, et Engels se retrouvent à Paris où ils élaborent *Les Revendications du Parti communiste en Allemagne*² et, dès avril, ils regagnent Cologne, où ils créeront, le 1^{er} juin, la fameuse *Neue Rheinische Zeitung*, journal démocratique qui reste l'honneur de cette révolution manquée, et dans laquelle « ils défendirent avec la dernière énergie les intérêts du peuple et de la liberté contre les forces réactionnaires »³. Dès septembre, Engels est obligé de s'enfuir pour échapper aux poursuites policières. Après un séjour en Suisse et en France, il revient à Cologne en janvier 1849 et reprend son activité de journaliste; mais, le 19 mai, la *Neue Rheinische Zeitung* sera interdite définitivement. Ce sera le début de l'insurrection armée pour défendre la Constitution votée à Francfort et qu'aucun pouvoir ne veut mettre en pratique. Engels y prendra part, fera toute la campagne dans le Bade et le Palatinat, passera en Suisse en juillet avec les restes de l'armée et, de là, rejoindra Londres, où se trouvait déjà Karl Marx, expulsé de Prusse d'abord, puis de France au cours de l'été 1849.

Ni les interdictions ni l'exil n'ont entamé l'énergie des deux amis. Ils vont, en Angleterre, continuer l'œuvre entreprise, et

1. LÉNINE, *ibid.*, p. 48.

2. Publiées à Paris sous forme de tract, le 30 mars 1848.

3. LÉNINE, *ibid.*, p. 48.

c'est à cette fin qu'ils publient la *Neue Rheinische Zeitung*, revue économique et politique, et procèdent à la réorganisation de la ligue des communistes. Engels collabore à la revue en écrivant *La Campagne pour la Constitution du Reich*, récit des luttes auxquelles il a participé, et surtout *La Guerre des Paysans*, qui fait revivre le passé révolutionnaire glorieux de l'Allemagne et établit un rapprochement entre cette tradition démocratique et les événements qui viennent de se dérouler. Mais l'élan révolutionnaire du printemps 1848 est épuisé. Marx, qui a repris ses études économiques, arrive bientôt à la conclusion qu'il faudra attendre une nouvelle période de crise, peu probable dans l'immédiat, pour assister à un renouveau du mouvement. Il faut s'organiser dans la vie d'exil pour se préparer à la prochaine explosion de la révolution.

Engels se décide donc à reprendre une activité lucrative : le 15 novembre 1849, il entre comme comptable dans la maison de son père, la firme Ermen et Engels, à Manchester. Il ne se doutait guère à l'époque que cette situation allait durer pendant vingt ans. Mais, si cette solution, à laquelle il se résignait, allait lui permettre de vivre sans grands soucis matériels, elle allait aussi assurer la continuation de l'œuvre de Marx, et il est fort probable que ces considérations n'ont pas échappé à Engels lorsqu'il l'a acceptée. Il fera d'ailleurs une carrière commerciale brillante. En 1860, il deviendra fondé de pouvoirs, puis associé en 1864. Il suffit de relire la correspondance Marx-Engels pour sentir combien cette situation a demandé à Engels d'esprit de sacrifice, et Eleanor Marx a décrit avec beaucoup d'émotion la joie d'Engels lorsque, le 1^{er} juillet 1869, il put enfin quitter le « maudit commerce » et entreprendre une longue promenade à l'heure où d'ordinaire il se rendait à son bureau.

Marx appelait plaisamment son ami le « cotton-lord ». Il est certain que l'activité commerciale d'Engels n'a jamais été pour lui qu'un moyen d'assurer sa vie matérielle et celle de Marx. Le jour où il termine la correction des dernières épreuves du Livre premier du *Capital*, le 16 août 1867, celui-ci lui rend hommage en ces termes :

Ce volume est donc terminé. C'est à toi seulement que je dois d'en avoir eu la possibilité. Sans ton dévouement pour moi, je n'aurais jamais pu faire les énormes travaux nécessités par les trois volumes. Je t'embrasse avec la plus extrême reconnaissance.

Que la générosité d'Engels ait continué à l'égard des descendants de Marx, la correspondance qu'on va lire en donne assez de preuves.

Entre 1850 et 1870, date à laquelle il vient s'installer à Londres, Engels ne s'est cependant pas tenu à l'écart de l'action politique. A une époque où Marx n'a pas une maîtrise suffisante de l'anglais pour pouvoir assurer sa correspondance régulière pour le *New York Daily Tribune*, Engels écrit à sa place la série d'articles qui seront connus plus tard sous le titre : *Révolution et contre-révolution en Allemagne*. Il rédige un nombre considérable de brochures; il poursuit des études linguistiques et militaires; il suit avec curiosité le développement des sciences et le mouvement des idées de son temps. A partir du moment où il s'installe à Londres, il va pouvoir se consacrer uniquement à ses recherches et au mouvement ouvrier. En octobre 1870, il est élu membre du Conseil général de l'Internationale, qui avait été fondée en 1864, et secrétaire correspondant pour la Belgique, l'Espagne, le Portugal, l'Italie et le Danemark. Pendant la guerre franco-allemande, il écrit dans la *Pall Mall Gazette* ses fameuses *Notes sur la Guerre*, qui sont reprises par une bonne partie de la presse londonienne et où sa compétence militaire lui permet de prévoir entre autres événements la défaite de l'armée de Mac-Mahon et le lieu même de sa capitulation : Sedan.

Aux côtés de Marx, il mène la lutte contre l'influence des proudhoniens et de Bakounine et prendra part au congrès de La Haye en 1872, qui marquera la défaite de l'anarchie, mais aussi l'éclatement de la I^{re} Internationale. La grande organisation du prolétariat avait jeté les bases du mouvement ouvrier moderne. Elle avait, en effet, marqué la fin des sectes utopistes, donné à la classe ouvrière le sentiment de son unité internationale, fixé sa politique en face de l'État capitaliste. A l'avenir, le prolétariat, qui a dépassé les phases infantiles d'organisation, pourra se rassembler autour des partis ouvriers. L'expérience de la Commune, éclairée par l'analyse de Marx, a montré les voies de la prise du pouvoir. Aussi la tâche de Marx et d'Engels sera-t-elle désormais de renforcer les bases théoriques des partis ouvriers, car il est maintenant acquis que la classe ouvrière doit se former en parti de classe. En 1875, Engels discute avec Marx le projet de programme d'unification des partis socialistes allemands à Gotha, puis il se consacre à la réfutation des falsifications de Dühring et à la lutte contre son influence parmi les socialistes allemands.

Il écrit à cette occasion son remarquable *Anti-Dühring*, où il analyse, à la lumière du matérialisme historique, les problèmes les plus importants de la philosophie et des sciences naturelles et sociales, et qui reste un des ouvrages fondamentaux du socialisme scientifique. Cependant, il ne pourra pas réaliser son projet de vaste étude de la dialectique, dont seuls les matériaux nous restent avec la *Dialectique de la Nature*.

Le 14 mars 1883, Karl Marx meurt. Pour Engels, la tâche est claire : il va continuer seul l'œuvre entreprise à deux. Désormais, il sera l'exécuteur testamentaire de Marx. Reléguant au second plan ses travaux personnels, il va se consacrer essentiellement à l'édition des deux parties du *Capital* que Marx a laissées en manuscrit et qui paraîtront respectivement en 1885 et en 1894. Cet énorme labeur, qui eût suffi à remplir les douze dernières années de sa vie, ne l'empêche cependant pas de publier *L'Origine de la Famille* (1884), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* (1888), d'innombrables articles et études (dont celles sur l'origine du christianisme) qui remplissent deux volumes de 500 pages de l'édition soviétique. Toutes les fois qu'il s'agit de défendre la pensée de Marx contre ses falsificateurs, il n'hésite pas à prendre la plume et, à la veille de sa mort, il projetait encore d'écrire la biographie politique de son ami.

Mais ce n'est pas seulement sur le plan des œuvres qu'Engels apparaît comme l'exécuteur testamentaire de Marx. Soucieux de faire respecter sa pensée, il ne cesse de combattre les tendances anarchistes ou opportunistes dans les divers mouvements ouvriers, et les lettres innombrables qu'il écrit à cet effet montrent bien la lutte constante qu'il a menée jusqu'à sa mort pour faire triompher les principes fondamentaux du marxisme. Le socialisme est en plein essor. Partout des partis ouvriers se fondent et il guide leurs premiers pas. Les militants lui demandent conseil et, comme l'écrira Lénine : « Ils puisaient tous à la source féconde des lumières et de l'expérience du vieil Engels ¹. » C'est directement qu'il prend part à la préparation des congrès internationaux, que ce soit celui de 1889 à Paris, celui de 1891 à Bruxelles, ou celui de 1893 à Zurich. Il critique les résolutions des congrès nationaux des partis socialistes et suggère les grandes lignes de leur tactique en face de la situation internationale complexe de cette fin du XIX^e siècle.

1. LÉNINE, *ibid.*, p. 51.

Lorsqu'il meurt, le 5 août 1895, il est le chef reconnu de la classe ouvrière révolutionnaire du monde entier, et il est entouré du respect et de la vénération de tous ceux à qui il n'a ménagé ni aide matérielle ni conseils. Et cet homme simple et modeste, fidèle à ses convictions, aura des funérailles dénuées de tout apparat : conformément à sa volonté, l'urne contenant ses cendres sera immergée par quelques-uns de ses camarades de lutte au large d'Eastbourne, la plage anglaise qu'il aimait tant.

Engels avait une puissance de travail extraordinaire : écrivant jusqu'à cinq ou six longues lettres par jour, suivant quotidiennement la presse socialiste de plusieurs pays, corrigeant les épreuves des œuvres de Marx, revoyant des traductions de ses livres dans les langues les plus diverses, il réussit à mener de front jusqu'à sa mort les travaux théoriques qui résultaient pour lui de sa collaboration avec Marx et la direction politique des partis ouvriers. L'image que nous restituons de lui les lettres adressées à Paul et Laura Lafargue nous montre qu'en dépit de ses énormes tâches Engels est resté jusqu'au bout un homme affable, aimant la vie, toujours franc et direct. On connaissait toutes ces qualités d'Engels. Les lettres que nous publions ont l'avantage de faire revivre une nature d'élite, et leur aspect humain n'est pas le moins attachant.

PAUL ET LAURA LAFARGUE

Paul Lafargue est né le 16 juin 1842 à Santiago-de-Cuba ¹. Il est le fils unique d'une famille d'anciens planteurs. Sa grand-mère paternelle était une mûlatresse de Saint-Domingue, réfugiée à Cuba à l'époque de la Révolution fran-

1. La personnalité de P. Lafargue n'a pas encore fait l'objet d'une biographie sérieuse et impartiale. Il existe de courtes études comme celles de G. STOLZ : *Paul Lafargue, théoricien, militant du socialisme*, Paris, 1937, ou J. VARLET, dans sa préface à *P. Lafargue, théoricien du marxisme*, Paris, 1933. La source la plus riche est Zevaës. Mais il suffit de comparer *Ombres et silhouettes* (Paris, 1928) et *De l'introduction du marxisme en France* (Paris, 1947) pour voir combien la relation qu'il donne et les opinions qu'il émet sur les mêmes faits varient. Ses indications sont donc très sujettes à caution. Les renseignements donnés dans VERECQUE : *Dictionnaire du Socialisme*, sont également insuffisants. Quant aux œuvres de Lafargue, elles n'ont jamais été réunies en une édition critique. Il y a certainement sur ce plan beaucoup à faire pour éclairer la personnalité d'un des fondateurs du Parti ouvrier français.

çaise; son grand-père paternel était un Français, tué au cours des troubles révolutionnaires de Saint-Domingue. Du côté maternel, son grand-père, Abraham Armagnac, d'origine juive française, avait fait ses études en France, cependant que sa grand-mère maternelle était une Indienne Caraïbe.

En 1851, Lafargue vient en France avec sa famille et commence ses études secondaires aux lycées de Bordeaux et de Toulouse, puis vient suivre à Paris les cours de la Faculté de médecine. Dans ces années 1860, on voit se développer dans la jeunesse des écoles un mouvement d'opposition au régime bonapartiste qui s'exprime par exemple dans la revue *Rive gauche*, fondée par Ch. Longuet en 1864, et à laquelle Lafargue collabore. Positiviste et proudhonien, il est en liaison avec la classe ouvrière et vient présenter à Londres, en février 1865, au Conseil général de l'Internationale, un rapport sur le mouvement ouvrier français. Il rend à cette occasion visite à Marx. Il organise avec Jaclard et Regnard le premier congrès international des étudiants, à Liège, en octobre 1865. A son retour, il voit se fermer devant lui, en raison de son attitude au congrès, les portes des universités françaises et il devra continuer ses études à Londres. Il y devient en 1866 membre du Conseil général de l'Internationale et est désigné comme secrétaire pour l'Espagne. Il fréquente assidûment la maison de Marx et, séduit par la personnalité de celui-ci, se lie avec lui d'amitié. D'interminables discussions ont lieu entre le jeune étudiant et le maître du socialisme, souvent au grand agacement de celui-ci. Lafargue abandonne peu à peu son proudhonisme et, dans le conflit qui ne tardera pas à opposer, à l'intérieur de l'Internationale, le marxisme à l'influence de Bakounine, il lutte très efficacement contre l'anarchie.

Des liens plus intimes ne vont pas tarder à s'établir entre Lafargue et la famille de Marx. Reportant, comme dit Marx, l'amitié qu'il a pour le plus vieux sur sa fille cadette, il tombe amoureux de Laura. Née à Bruxelles le 26 septembre 1846, la jeune fille avait été élevée en Angleterre et était devenue, par ses goûts et sa culture, une véritable Anglaise. Les deux jeunes gens se fiancent dès le mois d'août 1866. Ils se marieront le 2 avril 1868, et Lafargue passera ses derniers examens de médecine le 22 juillet 1868. Le jeune couple avait projeté d'aller s'installer en Amérique, où les parents de Lafargue avaient encore des biens à La Nouvelle-Orléans. Mais le jeune médecin est déjà trop pris dans le mouvement politique et il renonce à ce projet. Il reste à Londres, où il exerce sa

profession jusqu'en octobre, pour rentrer à Paris et tâcher d'obtenir l'équivalence de son grade. On apprend par une lettre de Marx de mars 1869¹ qu'il aura deux examens à repasser à la Faculté de Strasbourg. Cependant, à la fin de décembre 1868, Laura a eu un fils, Étienne, que l'on appellera familièrement Schnaps. Une fille naîtra en janvier 1870, qui ne vivra que trois mois. Elle aura l'année suivante un troisième enfant. Mais il mourra à Luchon le 26 juillet 1871². A ce moment, l'aîné tombe malade, il ne se remettra jamais parfaitement et succombera en Espagne en mai 1872.

Les Lafargue sont installés 47, rue du Cherche-Midi. Paul fréquente assidûment les milieux blanquistes. Il participe activement à la campagne contre le plébiscite du 8 mai 1870 et fait partie de la section de l'Internationale de Vaugirard. Lorsque la guerre franco-allemande éclate, ils ont leur domicile à Levallois-Perret, sous le feu de l'enceinte de Paris. Ils quittent donc la capitale et, le 2 septembre, arrivent à Bordeaux, le jour même de la capitulation de Sedan.

Après la proclamation de la République, Lafargue se voit proposer par Ranc une préfecture. Il refuse, mais fonde le journal *La Défense nationale*, dans lequel il demande une conduite révolutionnaire de la guerre. La feuille a une vie éphémère, et Lafargue s'occupe alors de reconstituer une section de l'Internationale. Le 18 mars, la Commune est proclamée. Au cours de la première semaine d'avril, il se rend à Paris, où il reçoit mission de soutenir la Commune en province, ce que fera d'ailleurs, sous son impulsion, *La Tribune de Bordeaux*. En mai 1871, il devra s'enfuir pour échapper à l'arrestation, d'abord à Saint-Gaudens, puis à Luchon. Averti à temps par l'agent chargé de l'arrêter, il passe en Espagne, où il apprend que le gouvernement de Thiers demande aux autorités espagnoles de se saisir de sa personne sous l'inculpation de meurtre, pillage et incendie, crimes imputés d'ailleurs à tous les communards. Il est effectivement arrêté à Huesca le 11 août. Mais aucune des charges pour lesquelles il est poursuivi ne pouvant être retenue et l'extradition n'étant possible que pour des délits de droit commun, le gouvernement Thiers renonce à sa demande³. Il est finalement libéré le 21 août.

1. Marx à Engels, 1^{er} mars 1869.

2. Lettre de Jenny Marx au Dr Kugelmann du 3 octobre 1871.

3. Archives des Affaires étrangères. Carton 76. Justice à Affaires étrangères, Versailles, 21 août 1871. Pièce n° 4204.

Pendant l'année qu'il va passer en Espagne, Lafargue va se consacrer au travail dans l'Internationale, avec Mora et Pablo Iglesias, et il mènera la lutte contre l'influence de Bakounine. Il créera avec eux le journal *L'Emancipación*, auquel il collaborera sous le pseudonyme de Farga. Il est très étroitement lié à l'agitation ouvrière, correspond très régulièrement avec Engels, le nouveau secrétaire de l'Internationale pour l'Espagne, qu'il tient au courant des phases de la lutte contre l'anarchisme. Il fait un voyage à Lisbonne, participe au congrès de Saragosse et sera, au congrès de La Haye (2-6 septembre 1872), le représentant des sections de Madrid et de Lisbonne.

Après le congrès de La Haye, les Lafargue vont s'installer à Londres. Déjà sceptique à l'égard de la médecine quand il faisait ses études, Paul n'y croit plus, maintenant qu'il a perdu ses trois enfants¹. Il décide d'y renoncer et, ses moyens d'existence ayant fondu, il va ouvrir un atelier de photolithographie et de gravure, introduisant en Angleterre le procédé Gillot. Malgré son travail acharné, il ne fera pas de brillantes affaires, et c'est à la générosité d'Engels qu'il devra de pouvoir surmonter ses plus grosses difficultés.

Pendant toute la période qui précède son retour en France, Lafargue participe à l'activité politique. Il est en étroit contact avec Marx et Engels; c'est la période de liquidation de l'influence de Bakounine dans l'Internationale. Il collabore à la rédaction de la brochure : *L'Alliance de la Démocratie socialiste*, composée en exécution des résolutions du congrès de La Haye. Il étudie et, avec l'aide de Laura, qui semble avoir gagné sa vie à cette époque en donnant des leçons, il met en français les extraits de l'*Anti-Dühring* que *La Revue socialiste* publiera en 1880 sous le titre : *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. C'est probablement à cette époque qu'il rédige *Le Droit à la paresse*, qui paraîtra dans *L'Égalité*. Il est attentif à la renaissance du mouvement ouvrier en France. Il correspond avec Malon et suit de près l'action de Guesde, qui aboutit au congrès ouvrier de 1879 à Marseille. Il participera à la rédaction du programme du parti ouvrier français à Londres en mai 1880, en collaboration avec Marx et Engels. Il publie des articles dans *L'Égalité* de Guesde, que celui-ci a fait reparaitre depuis mars 1880.

Bien que la loi d'amnistie soit votée le 11 juillet 1880,

1. Déclaration dans *L'Égalité* du 19 janvier 1882.

Lafargue ne rentrera en France qu'au début d'avril 1882. Il semble qu'il ait voulu, avant son retour, s'assurer une situation et que les divers projets envisagés n'aient pas abouti. C'est comme simple rédacteur dans une compagnie d'assurance du boulevard Haussmann, l'Union Nationale, qu'il revient à Paris, mais cet emploi est assez précaire et, au bout de quelques mois, il se retrouvera sans gagne-pain. Il sera réduit, pour vivre, à sa seule activité littéraire, et l'on pourra voir qu'elle ne nourrit pas son homme. Jusqu'au moment où l'héritage de sa mère, puis celui d'Engels lui permettront une certaine aisance, c'est, à l'exception de la courte période où il sera député, grâce à la générosité d'Engels, qu'il sera libéré des soucis quotidiens.

Les Lafargue s'installent d'abord en hôtel, 38, rue de Lille, et, à la fin de 1882, ils pourront emménager dans un petit appartement du boulevard de Port-Royal, où ils resteront jusqu'à la fin 1887. A ce moment, ils iront se fixer au Perreux, 60, avenue des Champs-Élysées, et y demeureront jusqu'à l'époque où ils pourront faire l'acquisition de la propriété de Draveil où ils finiront leurs jours.

Dès son arrivée à Paris, Lafargue s'imposa, aux côtés de Guesde, comme un des dirigeants du parti ouvrier français. Il s'était fait déjà connaître depuis 1880 par ses articles et ses travaux; son dévouement à la cause du prolétariat et ses qualités lui assurent une rapide réputation. La correspondance que nous publions permettra de suivre presque au jour le jour l'activité de Lafargue jusqu'à la mort d'Engels. C'est pourquoi nous nous bornerons à essayer de dégager les traits essentiels de sa personnalité.

Parmi les hommes qui ont assumé la tâche de créer et d'animer le parti marxiste en France, Lafargue est certainement un de ceux qui ont le plus fait pour diffuser la théorie du socialisme scientifique. Ayant vécu au contact quotidien de Marx et d'Engels, il s'était familiarisé avec leur pensée qu'il popularisera par la parole et par le livre. Il a fait durant sa vie d'innombrables conférences sur le marxisme dans tous les coins de France, et Laura le comparera pendant un temps au Juif errant. Il aborde aussi bien les problèmes philosophiques, comme la théorie de la connaissance, que les questions économiques ou sociales. Il a été dans ce sens un défenseur du marxisme, n'hésitant pas à relever les tromperies de l'adversaire et à l'attaquer lorsque c'était nécessaire. C'est ainsi qu'il polémiqua contre des économistes officiels comme

Leroy-Beaulieu ou Block et entreprend de dénoncer leurs falsifications du *Capital* dans *Le Journal des Économistes*¹. Il accepte la controverse et fera une conférence contradictoire avec Jaurès en 1895 sur la conception matérialiste et la conception idéaliste de l'histoire.

C'est un conférencier brillant et spirituel; il n'élude jamais la réplique et sait illustrer d'exemples vivants les thèses qu'il développe. Il lutte contre l'opportunisme et l'anarchisme, et il a dans ce sens contribué largement au renforcement du parti marxiste, dénonçant les conceptions petites-bourgeoises. Il sera un marxiste conséquent et saluera la lutte des bolchéviks contre le menchévisme. Sur sa tombe, Lénine déclarera au nom du parti social-démocrate de Russie :

Bien avant notre révolution, dans la période qui la précéda et la prépara, nos prolétaires conscients, nos social-démocrates avaient appris à considérer Lafargue comme un des plus grands et des plus profonds propagateurs des idées marxistes².

Lafargue ne s'est toutefois pas borné à ce rôle de propagandiste. Il a lui-même tenté d'illustrer la méthode marxiste en l'appliquant à divers objets de recherche. Il a analysé la production du blé aux États-Unis, fait des études sur la société primitive, publié une *Histoire de la propriété*³. Il a eu aussi le rare mérite d'appliquer le marxisme à la critique littéraire, ainsi que l'a montré Jean Fréville en réunissant quelques-unes de ses études⁴. Sans doute tous les travaux de Lafargue ne sont-ils pas d'égale valeur. On lira dans les lettres les appréciations d'Engels sur ses thèses concernant le développement de la propriété. Dans son étude sur *La Langue française avant et après la révolution*⁵, il a construit une théorie erronée sur les rapports entre les révolutions sociales et le développement des langues. Son jugement sur Victor Hugo n'a pas tenu compte du fait que le grand poète français a écrit des œuvres populaires qui sont partie intégrante de notre héritage culturel. Il n'en reste pas moins qu'à une époque où l'on ne voyait dans le marxisme qu'une doctrine économique et politique

1. Août-septembre 1884.

2. LÉNINE, *Œuvres*, 4^e édition, t. XVII, p. 269.

3. Paris 1895, chez Delagrave.

4. Paul LAFARGUE : *Critiques littéraires*, Paris, E. S. I., 1936.

5. *Ère nouvelle*, janvier-février 1894.

il a contribué à faire entrevoir les possibilités qu'il apportait au développement de la science. Il a analysé la naissance des idées morales, religieuses et philosophiques, et si le grand défaut qui marque sa pensée est son appréciation insuffisante du rôle de la dialectique, il faut souligner qu'il a été un matérialiste conséquent.

Mais Lafargue n'a pas été seulement un théoricien. Il a pris une part active à la vie du mouvement ouvrier et a lutté pour la constitution d'un parti prolétarien indépendant de la bourgeoisie, fidèle aux principes du marxisme. Il s'est donc opposé au radicalisme à la Clemenceau et a engagé la lutte contre l'opportunisme des possibilistes. Dès 1882, il a vu venir la scission avec les broussistes et il organise le congrès de Roanne qui consacre la rupture avec les électoralistes et les conciliateurs. En 1889, le Congrès international ouvrier, qu'il a organisé contre celui des opportunistes, marquera la victoire du parti marxiste à l'échelle nationale et internationale. De même, il combattra l'anarchisme, dont la théorie et l'organisation favorisent trop souvent la pénétration de provocateurs ¹.

Cependant, la faiblesse relative de la fraction guesdiste, l'absence d'une presse qui l'appuie rendent nécessaires des alliances avec les blanquistes ou une liaison plus étroite avec les députés se réclamant du parti ouvrier de façon à déterminer une ligne d'action cohérente. Lafargue a su, dans ces circonstances et avec l'aide des conseils que lui donne Engels, veiller à l'application d'une politique juste et qui ne perde pas de vue les principes fondamentaux de la lutte de classe et de l'internationalisme prolétarien. Lorsque Jaurès se rallie au

1. Il convient de ramener à ses justes proportions l'accusation portée contre lui et selon laquelle il aurait représenté l'anarchisme dans le parti guesdiste. On s'est appuyé sur le passage d'une lettre de Marx à Engels, du 11 novembre 1882, où il dit :

« Longuet se conduit comme le dernier proudhonien et Lafargue comme le dernier bakouniniste. Que le diable les emporte!... » En réalité, cette réflexion se rapportait à un fait précis. Une feuille de la police ayant reproduit des déclarations du journal anarchiste lyonnais *L'Étendard*, Lafargue, dans son horreur des méthodes policières, alla jusqu'à prendre la défense des anarchistes, disant que, somme toute, ils voulaient la même chose que ce que lui-même préconisait, mais avec d'autres moyens. C'était là une grosse maladresse et elle était évidemment de nature à provoquer la réflexion plutôt vive de Marx. Mais celui-ci connaissait trop l'action que Lafargue avait menée en Espagne et la contribution qu'il avait apportée à la lutte contre le bakouninisme pour que l'on puisse prendre cette phrase pour un jugement définitif.

socialisme, tout en reconnaissant en lui un tribun qui a l'audience de la Chambre et des foules, Lafargue dénonce son idéalisme et ses tendances opportunistes. De même, lorsque l'entrée de Millerand dans le ministère de Waldeck-Rousseau menacera de provoquer une crise dans le mouvement socialiste, il sera de ceux qui feront campagne contre cette conception « ministérielle » du socialisme.

Lafargue a milité activement au sein du parti guesdiste. Il a suivi de très près tous ses congrès et, en 1884, à Roubaix, ou en 1888, à Troyes, il en a été élu secrétaire, ce qui illustre bien sa popularité parmi les militants du mouvement ouvrier. Il n'est guère de manifestes ou de déclarations du parti ouvrier français à la rédaction desquels il n'ait collaboré ou qu'il n'ait signés de son nom. Il portera le drapeau du parti dans toutes les élections jusqu'en 1893 : aux élections législatives dans l'Allier en 1885 ; à Saint-Amand, dans le Cher, en 1889 ; à Lille en 1893 ; aux élections municipales de 1887 dans le quartier du Jardin des Plantes. Il ne sera qu'une seule fois député, en 1891, à la suite de l'affaire de Fourmies, et finira par renoncer à faire acte de candidature, sauf en 1906, où il se présentera contre Millerand.

Il connaîtra aussi les effets de la répression gouvernementale, et l'on peut dire qu'il a largement payé de sa personne. Des conférences faites dans la région de Montluçon au retour du congrès de Roanne, en 1882, lui vaudront une première condamnation à six mois de prison par la cour d'assises de l'Allier, le 25 avril 1883. Il purgera sa peine à Sainte-Pélagie quelques mois plus tard, en compagnie de Guesde et de Dormoy. Pendant la grève de Decazeville, en 1886, il dénonce l'influence du grand capital que symbolise la maison Rothschild. Un meeting à la salle du Château d'Eau, pour soutenir les grévistes, lui vaudra une nouvelle comparution en cour d'assises, mais cette fois il sera acquitté. Au printemps 1891, Lafargue prépare le 1^{er} mai par des conférences dans la région du Nord. Après le massacre de Fourmies, le gouvernement le traduit devant la cour d'assises du Nord pour des paroles qu'il n'a pas prononcées et obtient une condamnation inique à un an de prison. Cependant, l'indignation qui règne dans les milieux ouvriers assurera son succès aux élections complémentaires de Lille et obligera le gouvernement à le libérer.

Lafargue a donc été un militant dévoué et il l'est resté jusqu'à sa mort. Engels disparu, il continuera à être fidèle à

la ligne d'action du marxisme et, après la fusion de 1905, il sera un représentant qualifié de la tendance guesdiste. Lorsque, le 26 novembre 1911, il se suicidera avec Laura, leur mort provoquera une douloureuse stupeur dans tout le mouvement ouvrier international, et elle privera, quelque temps avant la première guerre mondiale, le mouvement ouvrier français d'un théoricien de valeur et d'un internationaliste farouche.

Est-ce à dire que Lafargue soit exempt de tout reproche ? Les critiques qu'Engels a formulées à son égard se comprendraient mal dans ce cas. Malgré tous ses mérites, il a commis un certain nombre de fautes politiques qui, si elles ont souvent pour origine la jeunesse même du parti ouvrier français, dénotent chez lui de graves insuffisances, et notamment un certain dogmatisme qui l'a parfois induit en erreur dans ses analyses. Au moment de la crise boulangiste, par exemple, il se soucia essentiellement de tenir le parti ouvrier à l'écart de ce qu'il considérait comme un différend entre des fractions de la bourgeoisie. Craignant de sembler faire cause commune avec les radicaux ou les opportunistes, qui, au nom de la défense de la République, s'alliaient contre Boulanger, il ne dénonça pas avec assez de vigueur le boulangisme, qui cristallisait à ses yeux le mécontentement des masses, et s'attira la réputation d'être lui-même un partisan du général ¹. Il n'eut pas le courage politique d'aller à contre-courant et de marquer assez nettement ce qui différenciait le parti marxiste de cette agitation factieuse, comme il était soucieux de le faire vis-à-vis des radicaux.

D'une manière générale, il a manqué de confiance dans l'action révolutionnaire des masses. Les commentaires du *Programme du parti ouvrier français*, qu'il rédige avec Guesde à Sainte-Pélagie, en 1883, montrent déjà qu'il attachait plus de prix à l'action de la propagande qu'à la lutte révolutionnaire elle-même. Prenant parti contre l'action directe telle qu'elle est préconisée par les anarchistes, les guesdistes n'ont pas su appeler les masses à l'action, pas plus au moment de la crise boulangiste que lorsque le scandale de Panama éclate. Il y a d'ailleurs chez Lafargue une sorte de contradiction. Il critique les erreurs nationalistes et réformistes

1. C'est l'étiquette que lui attribuent les rapports de la Préfecture du Cher lors de sa candidature aux élections de 1889.

de Guesde, il est, au sein du parti, un des seuls à affirmer la nécessité de la dictature du prolétariat ou l'utilité de la grève politique ¹. Mais, par contre, la tâche de la révolution consiste essentiellement pour lui, après la prise du pouvoir, à mettre en harmonie le pouvoir politique et les germes de socialisme engendrés dans la période du capitalisme monopoliste. Influencé par le kautskisme, il a glissé sur des positions centristes et n'a pas lutté efficacement contre le courant réformiste qui prévaut en ce début de siècle dans presque toutes les sections de la II^e Internationale.

Les mérites de Paul Lafargue sont incontestables. Mais ses inconséquences et son dogmatisme ne le sont pas moins. C'est une personnalité complexe dont la correspondance nous donne une image assez riche, mais incomplète. Il faudrait, pour se faire une opinion objective, mettre en parallèle son action militante et son œuvre écrite. Cette étude reste à faire. Nous espérons que la publication de ces lettres contribuera à éclairer et à stimuler le travail des historiens.

LA III^e RÉPUBLIQUE JUSQU'À L'AFFAIRE DREYFUS

Une fois brossées ainsi dans leurs grandes lignes les biographies d'Engels et de Lafargue, nous nous proposons de rappeler très brièvement les traits les plus marquants du contexte historique dans lequel se place leur correspondance. Nous n'ambitionnons pas, dans un cadre aussi réduit, de faire œuvre d'historien, mais il ne nous semble pas inutile de mettre en lumière quelques aspects de cet ensemble qui aideront le lecteur à mieux s'orienter dans l'accumulation des faits de détail tels qu'en peut recéler une correspondance. Les grandes phases de l'histoire de la III^e République, les étapes essentielles du développement du mouvement ouvrier nous paraissent de nature à éclairer ce qui constitue l'intérêt constant de ces lettres ².

La III^e République naît le 4 septembre 1870, dans l'effondrement de l'Empire, grâce à l'action du peuple de Paris.

1. Par exemple dans *L'Humanité* du 3 avril 1905.

2. Il est bien évident qu'il est assez arbitraire d'étudier séparément l'histoire de la III^e République et celle du mouvement ouvrier. Nous n'avons adopté ce plan que pour des raisons de clarté de l'exposé.

Alors qu'après Sedan la bourgeoisie n'envisage qu'une sorte de reconduction du régime défunt, le mouvement populaire la contraint à proclamer la République. Quelques mois plus tard, la Commune allait montrer que, pour le peuple, cette république devait avoir un contenu social. Ce sont là les traits caractéristiques des débuts de la III^e République.

La classe dominante constitue un ensemble hétérogène : elle comprend la haute finance, la bourgeoisie industrielle et commerciale. Mais on voit s'y associer les hobereaux et les propriétaires fonciers que la défaite a fait resurgir de leurs châteaux. Les intérêts des diverses fractions de cette classe sont divergents. Si, dès 1871-1872, certains cercles de la haute bourgeoisie bancaire sont acquis à la forme de la République conservatrice ¹, qui dès ses débuts lui a assuré de si belles affaires, la grande bourgeoisie dans son ensemble ne s'est résignée à la République qu'à son corps défendant. Les grands propriétaires fonciers, par contre, ceux que l'on a appelés les « ruraux », sont ouvertement monarchistes. Mais, si les uns et les autres ne sont d'accord sur rien de positif, ils gardent tous le souvenir de la panique qui les a saisis le 18 mars 1871. La lutte contre la Commune, contre Paris, reste leur objectif commun. Les conseils de guerre siègent en permanence, on se livre à de véritables chasses à l'homme. Il s'agit de briser par la répression violente, par le maintien de l'état de siège, toute forme de réorganisation de la classe ouvrière, toute velléité de résistance et de lutte. La loi du 14 mars 1872 porte interdiction de l'Internationale. Les cercles de l'Union syndicale ouvrière, qui se reconstitue en 1872, sont immédiatement interdits par le préfet de police.

Quel est à cette date l'état du pays ? La guerre, qui n'a duré que six mois, se solde sans grands dégâts. Il y a certes les provinces perdues, il y a eu des pertes en hommes ; mais la répression qui suit la Commune fera 100.000 victimes, et elles pèseront comparativement plus lourd que les 140.000 morts de la guerre. Il n'y a pas eu de destructions massives, de mines noyées. La guerre a éclaté à une période de prospérité économique et n'a fait que ralentir un moment l'essor. Dès l'automne 1871, les affaires reprennent et les productions charbonnière et métallurgique de 1873 atteignent des chiffres record. La facilité du paiement des 5 milliards d'indemnité

1. Voir sur ce point l'article de J. BOUVIER, dans la *Revue historique*, 1953, n° 4.

imposés par l'Allemagne est un indice de la conjoncture économique brillante. C'est à cette date que se fonde la Banque de Paris et des Pays-Bas, première « banque d'affaires » française. Les emprunts que va lancer Thiers en 1871 et 1872 seront couverts par des syndicats bancaires dominés essentiellement par les Rothschild, qui, sur le premier, ne toucheront pas moins de 23 millions de commission ! La haute finance appuie solidement le boucher de la Commune.

Toute l'action de Thiers va viser à consolider les privilèges de la haute bourgeoisie financière et industrielle. On relève les tarifs douaniers ; l'impôt sur le revenu est rejeté. Par contre, on fera payer le prix de la guerre au peuple en augmentant les impôts indirects. Aussi Thiers pourra-t-il déclarer, le 13 novembre 1872 : « La République existe. Elle sera conservatrice ou elle ne sera pas. » La République de Thiers est la République du capital mobilier.

Mais la prévision de Marx :

Quel que soit le gouvernement qui, par le jeu de bascule, s'instaurera, son premier acte sera d'écarter l'homme qui a livré la France à la Prusse et bombardé Paris ¹.

va se réaliser le 24 mai 1873. Les droites monarchistes, impatientes de faire la restauration, renversent Thiers et le remplacent par Mac-Mahon. C'est la période de « l'ordre moral » qui commence, c'est l'offensive ouverte du cléricisme contre la forme républicaine, c'est la reprise de la chasse aux Communards. La France est mise sous le signe du Sacré-Cœur et, afin de purifier la colline du souvenir de la Commune, la construction de la basilique de Montmartre sera déclarée d'utilité publique en 1873. Les fonctionnaires républicains sont destitués, les pressions les plus scandaleuses s'exercent. Tout est mis en jeu pour préparer la restauration. Cependant le peuple n'en veut pas, les paysans, qui craignent de voir rétablir les droits féodaux, s'y opposent, le désaccord règne dans les rangs de la droite, et les prétendants se montrent intransigeants ; le « retour glorieux » du monarque n'aura pas lieu.

Malgré les manœuvres du gouvernement et les méthodes

1. K. MARX : *La Guerre civile en France*. Éditions sociales, Paris 1953, p. 191 (édition nouvelle).

d'autorité, le pays ne cesse de manifester sa volonté républicaine. La crise économique, qui s'instaure en 1873 et va sévir jusqu'en 1879, crée un climat d'instabilité : les paysans sont endettés, le phylloxéra commence ses ravages, on abandonne la culture des oléagineux en Normandie et dans le Nord. Les blés américains commencent à concurrencer les blés français. Le marasme est particulièrement sensible dans l'industrie charbonnière et sidérurgique. Il touche le petit commerce, les exportations (notamment la soie de Lyon) diminuent. Les milieux financiers aspirent à une stabilisation politique; le courant en faveur de la République s'accroît et tend à réconcilier les hommes du capital mobilier et de la petite propriété urbaine et rurale. Toujours est-il que les élections de 1876 amènent à la Chambre une majorité républicaine. Le maintien du régime autoritaire de Mac-Mahon devient problématique. Il « démissionne » d'office Jules Simon, coupable d'avoir accepté un amendement républicain concernant la liberté de la presse, le 16 mai 1877. Il obtient du Sénat la dissolution de la Chambre. Malgré le régime policier qui règne pendant la campagne électorale, le pays vote à nouveau républicain. Il faudra bien que Mac-Mahon se soumette ou se démette. Le 30 janvier 1879, il donne sa démission et est immédiatement remplacé par Jules Grévy. La République est sauvée, mais ses bases restent bien chancelantes.

La victoire des élections de 1877 n'a été en fait qu'une victoire des républicains modérés. Les grands vainqueurs de la consultation sont essentiellement les opportunistes, c'est-à-dire le parti de Gambetta. Cet homme, qu'auréole le souvenir de son opposition à l'Empire, qui, dans la période de « l'ordre moral », s'est fait le champion de la République, symbolise le ralliement des milieux d'affaires au régime républicain. L'opportunisme est un compromis : il va installer un nouveau personnel politique qui pourra faire de l'épuration antiroyaliste et laïciser l'État à condition de pratiquer une politique d'affaires. Gambetta fera une certaine démagogie en direction des couches de la moyenne bourgeoisie, en réclamant par exemple l'impôt sur le revenu. Mais, quand il arrivera au pouvoir, en novembre 1881, la haute finance aura tôt fait de se débarrasser de lui trois mois plus tard. En fait, les opportunistes se refusent à prendre des initiatives et, à l'abri de cette apparente stabilité, se traitent les affaires de la grande bourgeoisie. Cette politique exprime sa nature

sans détour. En 1879, lorsque Gambetta déclare : « Il n'y a pas de question sociale », c'est pourtant le moment où l'élection de Blanqui à Bordeaux, le 6 avril 1879, la plate-forme politique adoptée par le Congrès de Marseille, l'agitation en faveur du retour des Communards vont imposer, en juillet 1880, le vote de la loi d'amnistie.

En réalité, cette période qui va de la reprise de 1879 à la crise de 1882 est celle du grand développement des établissements financiers et de la concentration du capital industriel. Les compagnies de chemins de fer, dont, sous l'Empire, Gambetta demandait le rachat, ont été le point de départ de tout un réseau de sociétés bancaires qui établissent peu à peu leur emprise sur l'ensemble de l'économie. La Banque de Paris et des Pays-Bas, par exemple, est liée aux chemins de fer du Nord et de l'Est, au Creusot, aux Chantiers de la Loire, aux compagnies du gaz, en même temps qu'elle négocie les emprunts étrangers. De Wendel et Schneider ont, en 1880, le monopole du procédé Thomas et développent leurs aciéries non seulement dans toute la France, mais même à l'étranger et jusqu'en Pologne. La Compagnie de Saint-Gobain commence à s'intéresser aux phosphates de Tunisie. Mais ce qui est plus caractéristique encore, c'est la puissance grandissante du capital financier, pierre angulaire de l'édifice capitaliste. Il va devenir l'élément moteur de la transition à l'impérialisme. Les banques d'affaires se multiplient, les établissements de crédit, comme la Société Générale et le Crédit Lyonnais, qui étendent maintenant à la France entière le réseau de leurs agences, deviennent les instruments de drainage de l'épargne et de concentration du capital. Le placement des capitaux à l'étranger, la conquête des marchés et territoires d'outre-mer ont trouvé leur théoricien en Leroy-Beaulieu. En bref, à la veille de la crise de 1882, les principaux éléments de l'impérialisme français et de son idéologie se sont constitués.

Cependant les élections de 1881 ont amené à la Chambre une cinquantaine de députés d'extrême-gauche, élus sur un programme radical qui comprend notamment : la création de chambres syndicales, la suppression des articles du Code civil établissant l'inégalité des droits de l'ouvrier et du patron, l'intervention des ouvriers dans le règlement des ateliers, la réduction des heures de travail, la liquidation des grandes compagnies de chemin de fer et l'exploitation des industries par la nation, etc. Ce programme a gagné aux

candidats radicaux un certain nombre de votes ouvriers. Il reprend pour l'essentiel ce qui était le plan de réforme de Gambetta en 1869, bien abandonné d'ailleurs par lui depuis, exprime le mécontentement de la petite bourgeoisie et s'efforce de rallier la classe ouvrière. Il faut donc faire quelques réformes. En 1879, les lois sur la laïcité de l'enseignement avaient déjà été un premier pas pour soustraire à l'emprise cléricale la jeunesse, avenir de la bourgeoisie républicaine. L'année 1884 voit voter la loi sur les syndicats ouvriers, le 21 mars, et la loi rétablissant le divorce, le 27 juillet. Mais ces lois ne sont que des paravents, un semblant de satisfaction donné à l'opinion. Le vrai visage de la politique ferryste, c'est la toute-puissance du capital financier et des grandes compagnies de chemins de fer, qui obtiennent le vote des conventions scélérates en 1883, ce sont les guerres coloniales (Tunisie, 1881; Tonkin, 1883-1885), c'est la France sur la voie de l'impérialisme.

Si ces années ont vu la bourgeoisie financière et industrielle consolider ses profits et sa mainmise sur l'État, elles ont vu aussi se développer l'organisation politique et l'action de la classe ouvrière. Le parti ouvrier existe depuis 1879 et il a adopté, en dépit de l'opposition anarchiste, le programme minimum au congrès du Havre en 1880. La crise économique qui commence en 1882 avec le krach de l'Union Générale et qui durera jusqu'en 1886-1887, atteignant tour à tour toutes les branches de la production, va déclencher toute une série de luttes ouvrières. Le patronat va chercher à peser sur les salaires. Les catégories les plus exploitées, comme les mineurs et les ouvriers du textile, se mettent les premières en mouvement. Ce sont les grèves de Roanne en 1882, les troubles de Montceau-les-Mines la même année, la grève d'Anzin en 1884. La crise augmente le nombre des chômeurs, et l'on voit se constituer les commissions d'ouvriers sans travail.

Face à cette agitation, la bourgeoisie s'émeut. Le gouvernement s'applique à réprimer par tous les moyens l'action des masses. Il inculpe Guesde et Lafargue de provocation au meurtre et au pillage pour des conférences faites dans la région de Montluçon et les fait condamner en 1883 par la cour d'assises de l'Allier. Il utilise les anarchistes pour faire tourner à l'émeute le meeting des ouvriers sans travail de la salle Lévis en décembre 1884. Il envoie au bureau du *Cri du peuple*, en janvier 1885, des policiers qui tirent sur Duc-Quercy. Mais le mouvement ouvrier prend de l'ampleur.

Aux élections de 1885, les listes de la coalition socialiste révolutionnaire, si elles n'ont pas d'élus, recueillent une moyenne de 10.000 à 25.000 voix. Huit députés socialistes, élus sur des listes de concentration républicaine, entrent à la Chambre. La grande grève de Decazeville, qui éclate en janvier 1886, va mettre en relief leur rôle au Parlement. Malgré les poursuites gouvernementales, l'emploi de l'armée contre les grévistes, la candidature de protestation d'Ernest Roche à l'élection complémentaire de la Seine recueillera 100.000 voix. Désormais, le socialisme représente une force avec laquelle la bourgeoisie devra compter.

Pendant cette période, le mécontentement grandit dans toutes les couches de la population. La crise agricole sévit, la petite bourgeoisie est frustrée par les grandes spéculations financières auxquelles se livre toute la clique opportuniste et gouvernementale. La question d'Alsace-Lorraine, qui est, avec le problème balkanique, une des grandes déterminantes de la politique européenne, entretient un chauvinisme qui va faire du peuple français une proie facile pour l'aventure boulangiste.

Le général Boulanger, qui fait figure en 1886, lors de l'affaire de l'éviction des princes, et en 1887, lors de l'affaire Schnoebélé, de général républicain et patriote, incarne ce désir de renouvellement de la politique française. Il a été appuyé au départ par les radicaux, mais trouve bientôt des alliés dans une partie de la grande bourgeoisie. Tout un mouvement, essentiellement chauvin, se dessine, alimenté par tout ce qui, comme le scandale des décorations, jette le discrédit sur le régime. Aussi groupe-t-il, autour du mot d'ordre « Dissolution-Révision », les éléments les plus divers : des monarchistes, des gros bourgeois, des petits paysans que ruine la crise agricole, des milieux ouvriers, abusés par la démagogie de Boulanger. Il semble qu'on soit mûr pour une nouvelle dictature. Mais la faiblesse de caractère du personnage, d'une part, le caractère hétéroclite de la cohue qui le suit, d'autre part, voueront cette aventure à l'échec. La bourgeoisie se ressaisit. On voit naître une coalition des opportunistes et des radicaux qui groupera autour d'elle tous ceux qui s'opposent à l'aventure, depuis les milieux industriels jusqu'à une importante fraction de la classe ouvrière. Le mécontentement des classes pauvres n'a pas trouvé d'issue dans l'aventure boulangiste, mais la classe dominante va voir se dresser en face d'elle une opposition bien autrement dangereuse.

Les élections de 1889 marquent la défaite du boulangisme, qui n'obtient qu'une quarantaine d'élus. L'opposition au régime s'est, cette fois, cristallisée sur les noms des candidats ouvriers, qui ont affronté les électeurs avec une plate-forme de classe que symbolise le mot d'ordre : « Ni Ferry ni Boulanger. » Les socialistes recueillent au premier tour de 60.000 à 80.000 voix ; près d'une douzaine de députés socialistes entrent au Parlement.

Au cours de la crise de 1882 à 1887, des modifications profondes se sont faites dans la structure de l'économie française. La plus importante est celle du rôle des établissements de crédit qui s'écartent de plus en plus des investissements dans l'industrie. Un large mouvement commence avec la politique des « emprunts russes » à partir de 1887, qui va détourner les capitaux français hors du territoire national. Ainsi s'expliquent quelques aspects particuliers de notre impérialisme. Les investissements se font à l'étranger, tandis que l'appareil de production de notre industrie ne se renouvelle pas. La politique de protectionnisme qui a commencé en 1881-1882 va s'épanouir dans les années 1890. Cette orientation va trouver son théoricien dans Henri Germain, fondateur du Crédit Lyonnais, qui a été lui-même un des initiateurs de cette émigration des capitaux vers l'étranger. Les bases de l'impérialisme sont maintenant établies. Il va se développer jusqu'à la première guerre mondiale.

Il se produit aussi une modification dans la politique de la classe dominante française, modification fort bien prévue d'ailleurs par Engels. Les diverses fractions de la bourgeoisie, qui ont lutté les unes contre les autres et dont aucune ne se souciait de démocratiser la République, dont elles se servaient cependant à leurs fins et à leur profit, vont se réconcilier avec cette forme d'État, et on va voir naître ce que l'on a appelé *l'esprit nouveau*. Les possibilités de restauration monarchistes et bonapartiste se sont éteintes peu à peu. La haute bourgeoisie financière a étendu son emprise et augmenté ses profits avec les conquêtes coloniales. La bourgeoisie industrielle, devant la montée des masses socialistes, se sent cette fois solidaire des autres fractions de la bourgeoisie. Ce ne sera plus une fraction de la bourgeoisie elle-même qui gouvernera, mais la bourgeoisie en tant que classe. La petite bourgeoisie, dont le porte-parole est le parti radical, est à la croisée des chemins. Tout en gardant un programme laïc, progressiste en théorie, ce parti fera, en fait, la politique de la haute bourgeoisie. Tandis que Clemenceau se rapproche des

hommes de gouvernement, Jaurès invite déjà les radicaux à aller vers le socialisme. L'opposition, ce sera maintenant le mouvement socialiste, représenté à la Chambre, après les élections de 1893, par une cinquantaine de députés. La plupart des revendications pour lesquelles les républicains se sont battus contre la réaction vont s'effacer. Tandis que les monarchistes constituent un groupe rallié aux droites républicaines, le radicalisme modéré abandonne le programme de la séparation de l'Église et de l'État. Il semble qu'on veuille à tout prix stabiliser un gouvernement qui permet les agiotages financiers et l'exploitation coloniale, de façon que le pouvoir de l'État puisse se tourner tout entier contre la classe ouvrière.

Désormais les oppositions sont claires. Les classes possédantes ont refait leur union sous le sceptre des grandes compagnies financières. La nouvelle féodalité capitaliste s'instaure, avec son système de gouvernement, ses chéquards dont la vénalité éclate parfois au grand jour comme avec l'affaire du Panama, son idéologie démagogique, digne des temps médiévaux, qui conduit à l'antisémitisme et aux dénis de justice de l'affaire Dreyfus. Elle s'engage dans la voie de la concurrence impérialiste ouverte, des alliances et de la politique d'armement, qui mèneront notre pays à la guerre.

LE MOUVEMENT OUVRIER FRANÇAIS

Il ne peut naturellement être question de présenter ici l'histoire du mouvement ouvrier en France dans le dernier quart du XIX^e siècle. C'est une œuvre de longue haleine, qui n'a pas encore été faite d'un point de vue marxiste¹ et à laquelle nous ne faisons, avec la Correspondance Engels-Lafargue, qu'apporter une modeste contribution. Nous voudrions cependant, toujours avec le souci d'éclairer le lecteur, essayer de dégager les traits principaux de l'histoire du prolétariat français après la Commune.

La classe ouvrière française a un long passé révolutionnaire. Depuis l'insurrection des canuts lyonnais, en 1831, jusqu'à la Commune, nombreuses sont les pages héroïques écrites avec le sang des ouvriers. Le prolétariat français a eu le mérite, en 1848, d'apparaître pour la première fois sur la

1. Nous souhaitons voir bientôt paraître la suite du remarquable travail de Jean Bruhat, dont le premier volume ne va pas au delà de 1834.

scène de l'histoire en tant que classe, et les journées de juin ont eu une répercussion sur tout le déroulement des événements européens de la fin du XIX^e siècle. Après le 2 décembre, la classe ouvrière n'a pratiquement plus le moyen de s'organiser. Les seules organisations tolérées à la fin de l'Empire sont les syndicats, et encore sont-ils sous le contrôle direct de la police. L'Internationale est en butte à de nombreux procès. Mais il est remarquable, comme le note Marx¹, que le prolétariat français utilise au maximum les possibilités d'organisation qui lui sont offertes, et il faut saluer, dans ces regroupements des ouvriers, le germe des organisations politiques futures qui ne sont pas encore « possibles ».

Mais la classe ouvrière française n'a pas seulement une tradition révolutionnaire. Elle a aussi eu ses théoriciens, Saint-Simon, Fourier, Cabet. Elle a surtout eu Proudhon, dont le socialisme artisanal a connu une grande vogue parmi les ouvriers, car il offrait un aliment à leur volonté d'action. On sait quelle entrave le proudhonisme, avec ses vues petites-bourgeoises, son refus de la centralisation, son absence de critique fondamentale du capitalisme, a été pour la constitution d'un parti ouvrier autonome et organisé. De leur côté, les blanquistes, avec leur théorie des minorités agissantes et leur goût de la conspiration, n'apportent pas aux ouvriers de véritable programme, et leur influence ne facilitera pas non plus l'action révolutionnaire du prolétariat en tant que classe. Au moment de la Commune, les idées de Marx sont assez peu répandues en France, et la I^{re} Internationale y compte essentiellement des proudhoniens. Ce sont eux et les blanquistes qui domineront ce premier gouvernement ouvrier.

L'écrasement de la Commune, les poursuites féroces contre ses militants, la déportation de ses meilleurs cadres, les mesures draconiennes que prend la bourgeoisie empêchent pendant quelques années le prolétariat de s'organiser. Mais, si les plus modestes groupements syndicaux sont immédiatement interdits, le souvenir des heures de la Commune reste vivant dans tous les esprits. Spontanément, on voit surgir, aux diverses élections, des candidatures ouvrières, et les noms des proscrits de la Commune recueillent toujours un nombre respectable de voix.

Les premiers rudiments d'organisation apparaissent avec

1. Lettre à Sorge du 4 août 1874.

le Congrès de Paris de 1876, suscité par des hommes comme Barberet; mais leur base est essentiellement coopératrice et la bourgeoisie se félicite de la « sagesse » des ouvriers. Cependant, depuis 1873, la crise économique sévit et elle a à cette époque atteint toutes les branches de la production. La bourgeoisie exploite féroce­ment les travailleurs, qui sont astreints à des journées de onze à douze heures et qui gagnent des salaires de famine. Les rapports au Congrès de Marseille¹ montrent qu'en 1879 un ouvrier des filatures de Roubaix ou de Tourcoing gagne 3 fr. par jour. Dans les mines, un piqueur gagne de 4 fr. à 4 fr. 50 par jour, et le salaire du manoeuvre ne dépasse pas 3 fr. 75. Cependant que la journée de travail est de treize à quatorze heures, que les loyers sont élevés (100 à 120 fr. pour un logis misérable) et que le pain coûte 1 fr. 90 les 5 kilos.

Le Congrès de Paris suscite la critique des blanquistes de Londres et de la Fédération jurassienne. Mais, à Paris même, Jules Guesde, revenu d'exil et guéri de ses illusions anarchistes par le contact avec le mouvement ouvrier italien et la lecture de Tchernychevski, va, dans *Les Droits de l'Homme*, critiquer ce « pacifisme » du prolétariat tout en saluant le Congrès comme l'embryon d'une organisation de classe. Guesde, qui est sur la voie du marxisme, s'emploie à jeter les bases d'un parti politique prolétarien, et si, en 1879, le Congrès de Marseille s'intitule « Congrès ouvrier socialiste », si les motions collectivistes l'emportent, c'est surtout à son action qu'on le doit. Il va fonder *L'Égalité*, qui paraîtra du 16 novembre 1877 au 14 janvier 1878, et qui sera un excellent organe de propagande socialiste. Si les chambres syndicales s'inclinent devant l'interdiction par Dufaure du congrès ouvrier international pour 1878, un groupe qu'il dirige et qui comprend Deville, Massard, etc., proteste. Ses membres sont arrêtés; ils passent en correctionnelle le 23 septembre, et Guesde y présente un plaidoyer qui est un exposé de la doctrine collectiviste. Le procès aura un retentissement considérable, et, de Sainte-Pélagie, les militants condamnés lanceront un Programme des socialistes révolutionnaires français qui se couvrira bientôt de signatures. L'orientation prise par le Congrès de Marseille, l'élection de Blanqui à Bordeaux et la campagne en faveur du retour des proscrits de la Commune contraindront finalement

1. Cités dans l'article de Raymonde JOUCLA : « Le Congrès ouvrier socialiste de Marseille », *Cahiers internationaux*, VII^e année, n^o 65.

le gouvernement à faire voter la loi d'amnistie en juillet 1880.

Désormais, les conditions sont créées pour que, comme dit Marx, on puisse passer du stade du maintien des organisations ouvrières à celui des partis politiques de classe. Les cadres manquaient encore. Avec le retour des proscrits de la Commune, la classe ouvrière retrouve ses états-majors.

Quelle est à cette date la situation du mouvement ouvrier ? Le souvenir de la Commune, la propagande guesdiste, la misère grandissante de la classe ouvrière ont créé un climat favorable à la constitution d'un parti de classe. Mais, pour qu'une organisation marxiste voie le jour, il va falloir qu'elle supplante les sectes qui, avec le retour des Communards, vont trouver un regain de vie. La tâche de Guesde et de Lafargue va être non seulement de grouper le prolétariat autour du socialisme marxiste, mais de dégager le parti ouvrier des tendances sectaires qui divisent la classe ouvrière.

Le mouvement qui, dans l'exil, est resté le plus cohérent et le mieux organisé est celui des blanquistes. La popularité même de Blanqui en France a préparé leur retour, et ils reviennent avec à leur tête un homme comme Vaillant, qui va organiser le Comité révolutionnaire central. Il reste chez lui quelque chose du goût des sociétés secrètes et de la théorie des minorités agissantes. Ce n'est que peu à peu qu'il transformera son organisation clandestine en un véritable parti politique faisant place aux revendications économiques des travailleurs.

Les proudhoniens, qui ont constitué une bonne partie des cadres de la Commune, ne forment pas un ensemble uni. C'est plutôt un ensemble d'individualités qui vont se regrouper selon des affinités personnelles. Amouroux, Avrial, Humbert, Jaclard, Jourde, Longuet, etc., vont constituer, par opposition au nouveau parti ouvrier français d'inspiration marxiste, l'Alliance socialiste républicaine. Mais, un an après sa fondation, ses membres se dispersent déjà, les uns rejoignant le radicalisme, les autres allant vers le parti ouvrier. Toutefois, l'influence nocive du proudhonisme va demeurer. Elle se fera vite jour au sein même du parti ouvrier français et on retrouve dans l'action des possibilistes, qui vont se séparer de l'aile guesdiste en 1882, de nombreuses traces des théories de Proudhon.

Les anarchistes, dont l'influence s'est manifestée surtout à partir du Congrès de Bâle (1869), ont pu, grâce à l'action de la Fédération jurassienne, garder un contact plus étroit avec le

prolétariat français. Dans la période où il n'y a pas d'organisation politique solide, leur théorie de l'action immédiate trouve des oreilles complaisantes. Au moment où la classe ouvrière s'organise en parti, ils vont jouer le rôle de diviseurs et deviendront bientôt les auxiliaires de la bourgeoisie en donnant toutes sortes de prétextes à la répression.

Il faut aussi mentionner le rôle de certaines personnalités qui ne se rattachent pas directement à un parti ouvrier, mais auxquelles leur passé a valu une réputation de démocrates intransigeants, comme Jules Vallès ou Henri Rochefort. Ils auront l'avantage de pouvoir créer une presse quotidienne (*L'Intransigeant* avec Rochefort et *Le Cri du peuple* avec Vallès), mais, en ouvrant leurs colonnes indifféremment à toutes les organisations ouvrières, ils ne faciliteront pas l'éclaircissement des questions théoriques.

Face à ces mouvements, le parti ouvrier français, qui adopte au congrès du Havre, en 1880, le programme élaboré par Marx et Engels en collaboration avec Guesde et Lafargue, est une organisation neuve. L'influence du marxisme n'a pas été très grande au sein de la fédération française de l'Internationale et, si le parti ouvrier se réclame lui aussi de la tradition révolutionnaire nationale, ses militants sont pour la plupart des hommes nouveaux. La publication en français du *Capital* (1872-1875) a préparé les voies en gagnant au marxisme un certain nombre de jeunes intellectuels qui, ralliés à la cause du prolétariat, vont opérer la jonction entre la théorie et le mouvement ouvrier qui permettra la constitution d'un parti solide. L'action de Guesde a fait beaucoup pour que triomphent à Marseille les motions collectivistes. Mais la situation de la classe ouvrière a aussi empiré. Il est remarquable que le guesdisme prendra pied dans les districts industriels à forte concentration comme le Nord, la région de Roanne, l'Allier. Le prolétariat, bien que souvent d'origine paysanne, y est terriblement exploité et s'ouvre volontiers aux idées marxistes. Dans la région parisienne, par contre, où dominant encore la petite industrie et l'artisanat, c'est la tendance proudhonienne qui tend à l'emporter. Ainsi s'expliquera l'influence prépondérante des possibilistes dans la capitale, alors que la province sera très tôt ralliée au guesdisme.

Ce que le parti marxiste va apporter au mouvement ouvrier, ce sera, outre une base théorique solide, un sens de classe aigu qui évitera toute compromission avec la bourgeoisie. Ce sera aussi une organisation centralisée, seule susceptible d'avoir

quelque efficacité. Mais cela ne sera pas du goût d'un certain nombre de militants de formation proudhonienne et prêts aux compromis avec la classe dominante. Après l'échec relatif des socialistes aux élections de 1881, Brousse, Joffrin, Malon vont s'en prendre au programme minimum de 1880, qu'ils accuseront d'avoir éloigné par son intransigeance les électeurs du parti ouvrier. Ils reprendront les éternelles accusations d'autoritarisme que Bakounine avait déjà portées contre Marx et provoqueront en septembre 1882 la scission du Congrès de Saint-Étienne. L'aile marxiste du parti ouvrier aura désormais à s'imposer également face aux possibilistes.

A la fin de cette première phase de l'histoire du mouvement ouvrier français, les organisations ouvrières se sont reconstituées. Le prolétariat reste fidèle à sa tradition, mais déjà la multiplicité des types d'organisations, l'absence d'un parti fortement structuré font qu'il va aborder en ordre dispersé la lutte contre la bourgeoisie, et l'histoire des années à venir est en réalité celle de la formation de son unité.

La deuxième phase, qui s'ouvre en 1882 et qui va jusqu'en 1889, coïncide en grande partie avec la crise économique de 1882-1887. Elle est aussi celle où se créent les bases de l'impérialisme. La condition ouvrière va empirer maintenant. Les salaires sont de l'ordre de 5 à 6 fr. par jour à Paris et de 3 fr. 50 en province. En 1886, ils auront baissé de 1 fr. 80 à 2 fr. Toute cette période est riche en actions du prolétariat. Nous avons déjà dit ce qu'avaient été les diverses grèves des ouvriers du textile et des mineurs. La caractéristique de ces luttes est leur longue durée, la forme de collisions qu'elles prennent, l'emploi de l'armée et la mise en action de tout l'appareil judiciaire pour les réprimer. Mais ces grèves sont soutenues par une active solidarité ouvrière, nationale et internationale, qui les conduit souvent au succès. Pour la première fois, on voit se constituer devant le chômage grandissant des commissions d'ouvriers sans travail. Le souvenir de la Commune est célébré avec éclat et la manifestation au Mur des Fédérés, le dernier dimanche de mai, devient une tradition. Les funérailles des anciens membres de la Commune, celles de Vallès, d'Eudes, etc., sont l'occasion d'immenses rassemblements qui soulignent la volonté de lutte grandissante de la classe ouvrière.

Cette période est marquée par la lutte contre le possibilisme, d'une part, contre l'anarchisme, d'autre part. Le parti ouvrier, que conduisent Guesde, Lafargue, Deville, renforce son orga-

nisation en province, notamment dans les régions minières du Nord et dans le Centre de la France. Son influence sur les syndicats grandit aussi très nettement. Partout où éclatent des grèves, les militants guesdistes sont sur place. Ils se répandent en conférences à travers toute la France et font pénétrer partout les idées essentielles du marxisme. L'influence des possibilistes se réduit pratiquement, du fait de la composition du prolétariat travaillant essentiellement dans de petites entreprises, et de l'influence proudhonienne, à la région parisienne. Ils pratiquent une politique opportuniste qui leur gagne les suffrages de la petite bourgeoisie et va leur permettre d'entrer au Conseil municipal, mais ils trahissent de plus en plus les intérêts de la classe ouvrière, et ils finiront par avoir ouvertement la réputation de vivre des fonds secrets.

Dans cette lutte pour le triomphe des idées collectivistes, la presse joue naturellement un rôle de premier plan, et il est remarquable que les journaux ouvriers connaissent une grande diffusion lorsque leur rédaction est composée de guesdistes. Malheureusement, les collectivistes ne peuvent résister aux manœuvres des possibilistes : ils sont régulièrement évincés de la presse et remplacés par des équipes broussistes qui font tomber immédiatement le tirage. Ils sont exclus du *Citoyen* par Lissagaray, et *L'Égalité* quotidienne qu'ils fondent a une vie éphémère. Ils entrent au *Cri du peuple* de Jules Vallès, mais devront le quitter à cause de l'attitude de Séverine à l'égard des anarchistes dans l'affaire Duval. Ils ne réussissent pas à créer des journaux qui leur soient propres, et les hebdomadaires qu'ils publient meurent successivement, *L'Égalité* d'abord, *Le Socialiste* ensuite. Ce qui fait que, dans la période de la crise boulangiste et de la préparation du Congrès international de 1889, les guesdistes n'auront pas de feuille à Paris, alors que les possibilistes ont su maintenir successivement *Le Prolétaire*, *Le Prolétariat*, et qu'ils finissent par créer un quotidien, *Le Parti ouvrier*.

Mais si, là où le prolétariat est concentré, les guesdistes l'emportent, ils trouvent devant eux toute une agitation anarchiste. Alors que les socialistes s'efforçaient d'organiser le prolétariat en tant que classe et de l'entraîner à la lutte économique et politique, les anarchistes, avec leur revendication de la liberté pour chaque individu de faire ce qui lui plaît, leur apologie du pillage comme forme de la reprise individuelle, leur goût pour les dynamitades, poussaient au contraire l'ouvrier à la lutte isolée ou au terrorisme. Ils

comptaient dans leurs rangs Louise Michel, oratrice prestigieuse, au passé révolutionnaire glorieux. Ils s'introduisirent dans les manifestations de chômeurs et organisèrent quelques pillages de boulangeries. La bourgeoisie en profita pour glisser dans leurs rangs pas mal de mouchards que la presse influencée par les guesdistes dénonça. L'anarchie perdit de l'influence à mesure que la lutte ouvrière était plus solide et plus organisée. Elle passera par la période des attentats au début des années 1890 et n'exercera une emprise sur les syndicats qu'au moment où les méthodes sectaires des guesdistes auront facilité leur noyautage systématique par les anarchistes.

La grande grève de Decazeville en 1886 marque bien les progrès effectués. Unis dans la lutte, les mineurs de l'Aveyron tiennent et ne prêtent pas le flanc aux provocations. Les militants guesdistes se dépensent sans compter pour soutenir leur mouvement. Leur action va provoquer la formation du premier groupe ouvrier à la Chambre, où Basly et Camélinat prendront ouvertement leur défense. Les 100.000 voix recueillies par la candidature de protestation de Roche à l'élection partielle de Paris, le 2 mai 1886, les succès remportés aux élections municipales sont autant de preuves de la montée du mouvement socialiste.

Lorsque la crise boulangiste éclate, le mouvement est très fort, mais le parti guesdiste ne sait pas orienter l'action socialiste dans une direction ferme. Il commet l'erreur de sous-estimer le caractère chauvin du boulangisme, et, comme il est engagé à fond dans sa lutte contre les radicaux et les opportunistes, il ne sait pas détecter le danger que représente cette agitation, où il voit les signes d'un mouvement populaire. Les possibilistes, qui disposent d'une presse et dominent le prolétariat parisien, engagent la lutte contre Boulanger, mais sur le mot d'ordre de défense de la République qui est celui de la bourgeoisie, et obscurcissent la conscience ouvrière en l'entraînant à la suite des opportunistes et des radicaux. Si une partie des blanquistes, avec Vaillant, dénoncent le boulangisme comme une entreprise dictatoriale, d'autres, comme Granger, se rallient à ce qu'ils croient être un mouvement populaire. La plate-forme de Vaillant et des guesdistes est une plate-forme de classe et a l'avantage, dans le manifeste « Ni Ferry, ni Boulanger », lancé à la veille des élections, d'affirmer l'indépendance du parti prolétarien. Mais ils n'auront pas su prendre assez nettement leurs distances vis-à-vis de Boulanger. Jamais dans toute cette période, il n'aura été fait appel aux

masses et à leur action. Aux élections de 1889, les socialistes ne canaliseront que partiellement le mécontentement populaire.

Mais l'année 1889 a été marquée par un autre événement qui sera décisif dans le développement du mouvement ouvrier en France : le Congrès international de la salle Pétrelle du 14 au 21 juillet. Les possibilistes avaient, eux aussi, organisé un congrès international d'inspiration trade-unioniste; mais leur congrès a sombré dans l'oubli alors que celui de la salle Pétrelle, où dominèrent les marxistes français et allemands, est considéré comme le congrès de fondation de la II^e Internationale. Il en sortait la résolution de lutter pour la journée de huit heures et le projet de chômage du 1^{er} mai. Ces deux éléments vont donner, à partir de 1889, une orientation nouvelle au mouvement ouvrier, et la victoire du marxisme, remportée au congrès de 1889, va peu à peu porter ses fruits.

Après 1889 commence manifestement une étape nouvelle qui a pour caractéristiques, d'une part, le renforcement de l'action ouvrière et de la répression gouvernementale, d'autre part, la montée du socialisme. Les bases de l'impérialisme se sont peu à peu constituées en France, et c'est la période du passage à l'impérialisme qui va, du fait de la concurrence internationale qui s'est instaurée pour la conquête des marchés mondiaux, entraîner un durcissement du patronat et, par voie de conséquence, une résistance plus cohérente de la classe ouvrière. L'organisation du 1^{er} mai 1890 conduit à un véritable succès. D'une part, les possibilistes se sont tenus à l'écart de cette manifestation internationale et ont ruiné leur influence; d'autre part, la bourgeoisie est atterrée. Dans *Le Temps* du 3 mai 1890, Jules Simon, le vieux complice du bourreau de la Commune, écrira :

Ce qui est grave, c'est le fait de s'être entendu par-dessus les frontières, d'avoir adopté un texte de réclamation commun, un mode de procédure commun, d'avoir mis en mouvement un si grand nombre de personnes appartenant aux nationalités et aux professions les plus diverses, d'avoir tenu, même dans les milieux les plus enflammés, la promesse qu'on s'était faite de ne pas fournir de prétexte à la répression violente. Il y a là une modification profonde de l'ordre social.

La classe ouvrière a pris conscience de son unité, et les manœuvres de division ont beaucoup moins de prise sur elle. La bourgeoisie va naturellement mettre en place son appareil

de répression, et le 1^{er} mai 1891 sera marqué par le massacre de Fourmies. Mais la riposte ouvrière sera l'élection de Lafargue comme député de Lille.

Les grèves se font sous le signe de l'unité, et la grève de Carmaux de 1892 se terminera par une victoire complète des ouvriers, sanctionnée par l'élection de Jaurès, maintenant venu au socialisme, en janvier 1893.

Si l'action ouvrière fait apparaître de plus en plus l'unité de classe du prolétariat, il n'a malheureusement pas encore à sa tête d'organisation unie. Les possibilistes se sont scindés en broussistes et allemanistes¹, les blanquistes subissent encore les effets du ralliement d'un certain nombre d'entre eux au boulangisme, la propagande anarchiste est encore très vive. Les guesdistes font preuve de cohésion et sont maintenant en mesure de diriger l'action du prolétariat. Mais c'est seulement au prix d'une politique d'alliance avec les fractions socialistes et non l'effet du triomphe du marxisme. Cependant la peur de la bourgeoisie devant le danger socialiste l'amènera, après les attentats anarchistes, à faire voter les lois scélérates de 1893 et 1894, et elle renforcera encore l'unité de lutte du prolétariat.

Les élections de 1893 voient entrer à la Chambre un groupe d'une cinquantaine de députés se réclamant du socialisme. Des hommes comme Millerand ou Viviani sont venus du radicalisme, d'autres comme Jaurès professent un socialisme idéaliste. L'unité de doctrine est loin d'avoir triomphé. Le résultat sera que, dans cette période marquée par l'affaire de Panama et l'affaire Dreyfus, le socialisme, faute d'un organe coordinateur ou d'une unité de vues théoriques, ne saura pas tirer tout le profit des faiblesses de plus en plus apparentes de la bourgeoisie.

A la fin du siècle, il apparaît comme la force montante, autour de laquelle se groupe toute l'opposition à la politique de la bourgeoisie, engagée dans la voie de l'impérialisme et de la guerre. Mais, en fait, on n'a toujours pas affaire à un parti unique, animé par une idéologie ferme. Bien sûr, la tendance guesdiste reste la tendance dominante, mais nous avons eu l'occasion de souligner déjà les faiblesses du guesdisme et elles ont naturellement comme résultat que les marxistes ne par-

1. Au congrès de Chatelleraut en 1890, les possibilistes se sont divisés. Une importante fraction, sous la direction d'Allemane, réclame une action ouvrière plus énergique, alors que les partisans de Brousse s'en tiennent à leur politique opportuniste.

viennent pas à réaliser autour de leur pensée la mobilisation des masses ouvrières. Le congrès d'unité interviendra en 1905, mais il ne se fera pas sur une base idéologique solide, et le résultat sera l'abandon de la plate-forme de classe et de l'internationalisme prolétarien à la veille de la guerre.

LE MOUVEMENT OUVRIER EN ALLEMAGNE

Nous voudrions dire encore quelques mots de deux mouvements ouvriers qui tiennent une grande place dans cette correspondance et dont l'histoire est peut-être moins connue du public français.

Le mouvement ouvrier allemand est sensiblement différent du mouvement français. Il est plus directement lié à l'extension du régime capitaliste et de l'industrialisation et, bien qu'il n'ait pas les traditions révolutionnaires de la classe ouvrière française, il parvient plus vite au stade de l'organisation politique solide et de l'unité idéologique.

Alors qu'après 1870 on va, malgré les crises successives, assister à un développement foudroyant de la grande industrie allemande, notamment de l'industrie lourde, il y a prédominance en France, et ceci jusque vers les années 1880-1885, de la petite industrie et de l'industrie légère. Il en résulte une concentration et une exploitation plus grande du prolétariat allemand, qui s'oriente très vite vers le socialisme.

Entre 1850 et 1900, l'Allemagne passe très rapidement du stade de la manufacture à celui de l'impérialisme. Vers le milieu du siècle, 55 p. 100 de la population sont encore occupés dans l'agriculture, alors qu'en 1905 les ruraux ne représenteront plus que 25 p. 100 des habitants. La production industrielle, surtout à partir de l'unification et de la création de l'Empire, va augmenter dans des proportions étonnantes. Alors qu'en 1870 on extrayait 37 millions de tonnes de houille, le chiffre passera à 55 en 1880 et se situait vers 1910 autour de 160. La production de fer passe de 8 millions et demi de tonnes en 1886 à 12 millions en 1896 et 25 millions en 1909. La production de fonte passe de 2 millions de tonnes en 1880 à 6.800.000 en 1886 et 14 millions et demi en 1910. Enfin l'acier passe de 658.000 tonnes en 1879 à 11 millions de tonnes en 1908. Le nombre des salariés employés dans la métallurgie, qui était de 170.000 en 1870, dépasse le million en 1910.

La réalisation de l'unité politique de l'Allemagne sous l'égide de la Prusse en 1871, l'accroissement de l'exploitation

du prolétariat, l'augmentation de la population industrielle vont créer les conditions d'un développement rapide du mouvement ouvrier et de sa constitution en parti politique.

C'est en 1864 que Lassalle fonde, sur des bases assez éclectiques et qui sont une falsification des idées de Marx, l'Association Générale des Travailleurs Allemands. A la même époque se crée à Chemnitz, à partir des sociétés ouvrières saxonnes, un parti démocrate dirigé par Liebknecht et Bebel, qui va adhérer à l'Internationale. Les deux organisations sont concurrentes. Dès le début, le parti lassallien apparaît comme peu démocratique et pratiquant la collaboration avec Bismarck, alors que Bebel et Liebknecht s'inspirent des principes marxistes. En 1869, ils constitueront à Eisenach le parti ouvrier social-démocrate.

Après la défaite de Sedan, la classe ouvrière allemande eut à lutter contre le déchaînement des passions chauvines. Son internationalisme s'affirma dans la lutte commune des lassalliens et des eisenachiens contre la poursuite de la guerre et l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Le résultat fut le recul des socialistes aux élections de 1871, qui se font, comme le dit Bebel, « au milieu des salves d'artillerie et des sonneries de cloches célébrant les préliminaires de la paix de Versailles ». Mais le terrain perdu est bientôt regagné et, malgré les persécutions, dès les élections de janvier 1874 les socialistes obtenaient 358.000 voix, dont 180.000 pour les lassalliens et 170.000 pour le parti d'Eisenach, qui avait 6 élus.

La prédominance des marxistes au Reichstag, la décomposition de l'organisation lassallienne après l'exclusion de Schweitzer vont favoriser l'unité et celle-ci se fera en 1876 au Congrès de Gotha, sur un programme dont on connaît la critique par Karl Marx. Il faut dire que les théories de Lassalle sont plus répandues en Allemagne que la doctrine marxiste. Malgré tout leur mérite de militants, Liebknecht et Bebel n'ont pas su imposer l'organisation de la classe ouvrière sur la base du marxisme. La faveur que connaît dans les rangs du parti le positivisme teinté de socialisme de Dühring illustre assez la faiblesse de ses bases théoriques. Il faudra l'énergique intervention d'Engels pour rétablir la situation.

L'importance que revêt le mouvement socialiste est toutefois assez grande pour que le gouvernement engage la lutte contre ses militants. Les condamnations pleuvent. Bebel passe une partie de sa vie en prison, et Bismarck va profiter de l'attentat de Nobiling pour faire voter par le Reichstag la

fameuse loi d'exception contre les socialistes, le 19 octobre 1878. C'est une véritable terreur blanche qui s'instaure en Allemagne sous le couvert de cette loi. Toutes les publications du parti sont interdites, les militants pris en flagrant délit d'agitation socialiste sont bannis, Berlin est mis au régime du petit état de siège, c'est-à-dire sous la dictature de la police, ce qui va permettre de décimer les organisations ouvrières. Une période extrêmement difficile commence alors pour le parti social-démocrate allemand, mais elle va en réalité le renforcer et n'empêchera pas les progrès de l'idéologie marxiste pendant les douze ans que va durer la loi d'exception. On crée à Zurich le *Sozialdemokrat*, dont Bernstein est le rédacteur en chef et qui, malgré la surveillance de la police, parviendra régulièrement à ses lecteurs en Allemagne. La fraction socialiste du Reichstag, qui compte une douzaine de membres, va jouer un très grand rôle en faisant une ferme opposition à la politique de Bismarck et en utilisant la tribune de l'Assemblée comme une plate-forme de propagande.

Au cours de ces années, le parti se renforce. Les congrès tenus à l'étranger veillent à son unité et votent l'exclusion de personnages qui cherchent à y introduire une idéologie petite-bourgeoise. Malgré les efforts de Bismarck, les socialistes continuent à progresser et à gagner des voix aux élections. Les 493.000 voix de 1877 tombent certes en 1881 à 311.000, mais à partir de là le nombre de voix ne fera que grandir. En 1884, le parti obtiendra 549.000 voix, en 1887 763.000, en 1890 1.427.000, en 1893 1.787.000, en 1898 2.107.000. Certes ces chiffres s'expliquent en partie par l'augmentation de la population ouvrière allemande, mais ils sont aussi le résultat de l'exploitation grandissante que le capitalisme allemand fait peser sur le prolétariat et de la propagande constante qui se fait en Allemagne, essentiellement sur la base de la diffusion des idées marxistes. On sait comment l'*Anti-Dühring* par exemple a connu deux éditions pendant la période de la loi d'exception, tandis que *L'Origine de la Famille* en connaissait trois et que *Misère de la Philosophie* était traduit et édité en allemand dès 1885.

Malgré tous les efforts de Bismarck pour faire aggraver les dispositions de la loi, celle-ci est de plus en plus inefficace. Le Chancelier a de plus en plus de difficulté à faire accepter par le Reichstag ses propositions et, comme la loi devait être renouvelée tous les deux ans, elle est votée pour la dernière fois en 1888 et cessera d'être en vigueur le 1^{er} octobre 1890.

Au moment où la social-démocratie allemande retrouve sa liberté d'action, les succès qu'elle a remportés et le prestige croissant dont elle jouit lui amènent un afflux de jeunes intellectuels qui se livrent à une critique véhémentement de l'action de son comité exécutif. Dans une lettre célèbre, Engels a stigmatisé cette fraction de jeunes docteurs « qui considèrent l'Université bourgeoise comme une école de Saint-Cyr socialiste ». La réaction ne se fit pas attendre et le Congrès d'Erfurt, en 1891, en finit avec l'opposition de droite et de gauche. Mais le Congrès d'Erfurt établit aussi un programme proposé par Kautsky et dont la diffusion avait été précédée par la fameuse *Critique du Programme de Gotha* qu'Engels avait fait paraître au début de 1891. Les restes d'idéologie lassalienne sont liquidés, le programme du parti se fonde essentiellement sur le marxisme.

Alors qu'en 1891 les fractions socialistes françaises sont encore divisées, la classe ouvrière allemande possède une organisation unie. Bebel, qui est un organisateur de premier ordre, lui donne une structure solide. Cependant, à l'intérieur du parti, des tendances à l'opportunisme se dessinent. Sur la question de la défense nationale, on oublie volontiers les principes de l'internationalisme prolétarien. Sur la question paysanne, on commet des fautes semblables à celles que commet le parti français. Enfin la menace d'une nouvelle loi d'exception favorise la mise sous le boisseau des objectifs révolutionnaires de la classe ouvrière.

Les succès que le parti social-démocrate remporte sont eux-mêmes un danger. Ils semblent ouvrir une « voie pacifique » vers la conquête du pouvoir et développent une tendance réformiste parmi les militants. En fait, après la mort d'Engels, va se produire avec la critique de Bernstein l'abandon de la dialectique révolutionnaire, et le révisionnisme va gagner en influence à partir de 1898. Cet abandon des positions essentielles du marxisme conduira la social-démocratie vers ses trahisons. La révolution de 1905 en Russie cristallisera l'opposition au marxisme révolutionnaire, et l'on aboutira à la fameuse défaillance de 1913 et à l'abdication du rôle spécifique de la classe ouvrière allemande.

Il n'en reste pas moins que, pour la période qui nous intéresse, le parti social-démocrate allemand est sans doute le seul parti du continent qui, grâce aux qualités d'organisation propres à l'Allemagne et au sens théorique de sa classe ouvrière, présente une organisation solide et soit capable

d'engager des actions d'envergure. C'est en cela qu'il se distingue du mouvement socialiste français, qui n'a pas encore su faire triompher les principes du marxisme. Mais l'absence de traditions révolutionnaires, comme les journées de juin 1848 ou de la Commune, font aussi que ce parti perdra plus facilement de vue l'importance de l'action révolutionnaire du prolétariat. Il deviendra rapidement une organisation de propagande fonctionnarisée et, dans des situations comme celles qui se produisent à la veille de la guerre de 1914, ses dirigeants abandonneront en fait l'internationalisme traditionnel de la classe ouvrière pour faire cause commune avec les chauvins impérialistes bourgeois.

LE MOUVEMENT OUVRIER EN ANGLETERRE

De toutes les classes ouvrières d'Europe, le prolétariat anglais a eu le mérite d'être le premier à s'organiser. Karl Marx a souligné à plusieurs reprises cette particularité nationale du mouvement ouvrier britannique.

En effet, dès le début du XIX^e siècle, les premières organisations syndicales existent et prennent rapidement un caractère révolutionnaire qui conduit à l'agitation chartiste entre 1837 et 1848. Cette particularité est due essentiellement au fait que l'Angleterre a été le premier pays du monde où le capitalisme se soit développé et où il ait atteint le stade de la grande industrie. L'Angleterre est dotée d'une classe ouvrière nombreuse, fortement organisée sur le plan syndical, mais dont l'organisation politique présente des caractères qui sont intimement liés à la spécificité du développement du capitalisme anglais.

Après la défaite du chartisme s'ouvre une période où, malgré le degré d'exploitation atteint par le capitalisme et dont les pages célèbres du *Capital* portent témoignage, la classe ouvrière organisée dans les Trade Unions ne conteste plus, comme elle l'a fait du temps d'Owen et du chartisme, la légitimité du régime capitaliste. Elle est fortement influencée par l'économie politique classique et par le libéralisme manchestérien fermés aux conceptions socialistes. On peut dire que, de tous les pays européens, celui où Marx a vécu est celui où ses théories ont connu la diffusion la plus tardive.

Lorsque la I^{re} Internationale se fonde, des leaders du Trade Unionisme, comme Applegarth et Odger, font partie du

Conseil Général. Mais, au moment où les difficultés surgissent avec la lutte contre le bakouninisme, au moment où Marx prend parti pour la Commune de Paris, les trade unionistes se séparent de l'Internationale à laquelle ils reprochent d'avoir pris une orientation trop révolutionnaire. Il faut attendre la période de 1880 avant de voir renaître un mouvement politique de la classe ouvrière anglaise; mais à l'origine ce mouvement est constitué essentiellement par des intellectuels et il lui faudra plusieurs années avant de pénétrer véritablement les masses.

En mars 1881 se crée à Londres la Fédération démocratique avec Hyndman, publiciste de tendance avancée, mais admirateur de Mazzini et, quoi qu'on en ait dit, profondément réfractaire aux doctrines de Marx. On trouve parmi les fondateurs des positivistes comme le professeur Bacsly ou des écrivains socialistes comme Burrows et Belford Bax. Cependant la Democratic Federation va se radicaliser et, en septembre 1884, elle se proclamera nettement socialiste en prenant le nom de Social Democratic Federation. Elle créera le journal *Justice* et, contre vents et marées, maintiendra une agitation factice pendant un quart de siècle.

La politique de Hyndman et de la S. D. F. rappelle exactement celle des possibilistes en France. Si elle provoque des manifestations comme celle de Trafalgar Square en 1887 ou l'agitation parmi les chômeurs, si Hyndman traduit le *Capital* de Marx, l'opposition au marxisme semble être la ligue directrice de cette organisation qui se réclame pourtant de la classe ouvrière. Il suffira de quelques mois pour que des militants comme William Morris, Belford Bax et Eleanor Marx-Aveling, à la suite des compromissions de Hyndman avec les tories, fassent scission et créent la Socialist League qui aura elle-même son organe, le *Commonweal*. Malheureusement des éléments anarchistes vont se glisser dans cette ligue socialiste, qui va, en quelques années, se dissoudre et dont l'action n'aura jamais été très efficace sur le prolétariat anglais.

Ce sont les Trade Unions qui restent pendant cette période l'organisation essentielle de la classe ouvrière anglaise. Mais, d'une part, ils ne groupent que les ouvriers qualifiés, l'aristocratie ouvrière, et laissent sans organisation les prolétaires sans qualification professionnelle; d'autre part, ils sont orientés vers les revendications purement économiques et n'apportent pas au prolétariat les directives politiques qui pourraient lui donner un esprit révolutionnaire. Il faut dire

que dans toute cette période la bourgeoisie anglaise domine de façon à peu près incontestée tout le marché mondial et qu'elle pratique à l'égard de l'aristocratie ouvrière une politique de hauts salaires. Les abus que Marx dénonçait dans le *Capital* ont en grande partie disparu, les syndicats sont riches et peuvent soutenir des mouvements de grève étendus, mais qui se bornent aux revendications économiques. D'autre part, la classe ouvrière anglaise vit dans une sorte d'isolement à l'égard de la classe ouvrière du continent dont elle ne se sent pas toujours solidaire. C'est ainsi qu'à la conférence internationale de Paris en 1888, organisée par les Trade Unions et les possibilistes, les Trade Unions se refusent à étudier certains problèmes en commun avec les ouvriers du continent parce que les méthodes d'organisation des deux classes ouvrières sont différentes et que la législation du travail en particulier ne doit pas, d'après ceux-ci, être réglée de la même façon sur le continent et en Grande-Bretagne.

Il faut attendre la crise de 1889 pour assister à un renouvellement de l'esprit des syndicats. En 1889, du fait du développement des bourgeoisies française et allemande, qui passent peu à peu au stade de l'impérialisme, l'Angleterre a cessé d'être la maîtresse incontestée du marché mondial. Des difficultés surgissent pour la classe capitaliste, et c'est la fin de son paternalisme à l'égard de sa propre classe ouvrière. D'autre part, on voit éclater de grandes grèves comme la grève des dockers à Londres et la grève des gaziers, qui touchent des fractions de la classe ouvrière non organisées dans les Trade Unions parce que non qualifiées.

Sous l'influence de militants comme Eleanor Marx, Tom Mann, William Thorn, cette partie de la classe ouvrière s'organise à son tour dans les Trade Unions, et c'est ce qu'on a appelé le néo-unionisme : un esprit nouveau pénètre la grande organisation syndicale anglaise qui se radicalise; le comité parlementaire, qui jouait un rôle directeur dans le Conseil des Trade Unions, perd de son influence et peu à peu la classe ouvrière anglaise sent venir la nécessité d'une action politique.

La résolution du congrès de Paris en faveur de la journée de huit heures est très favorablement accueillie en Angleterre. Il se crée un comité pour les huit heures qui fait une agitation remarquable en faveur de la manifestation du 1^{er} mai. Le 1^{er} mai 1890 verra, pour la première fois depuis de longues années, plus de 100.000 manifestants à Hyde Park, et Engels,

dans sa correspondance, salue ce réveil de la classe ouvrière anglaise.

Au Congrès annuel des Trade Unions de 1892, à Bradford, le mineur et militant socialiste populaire Keir Hardie avancera l'idée d'une organisation véritablement socialiste de la classe ouvrière. Et ainsi se constituera, en janvier 1893, à Bradford, l'Independent Labour Party, qui sera la première organisation politique autonome de la classe ouvrière, dont les chefs seront eux-mêmes issus du prolétariat. En deux ans l'Independent Labour Party aura groupé des forces beaucoup plus nombreuses que la Social Democratic Federation; il présentera des candidatures ouvrières aux élections de 1895 et réunira 44.000 voix.

Il faut noter encore, à côté de ces organisations, la société fabienne formée d'intellectuels à tendance socialiste comme Bernard Shaw, Sidney et Beatrice Webb. Ils se fixent essentiellement comme objectif, non pas d'organiser la classe ouvrière, mais de faire pénétrer par le livre et par la presse les idées socialistes dans la classe bourgeoise, de les populariser, et ils s'orientent vers le réformisme.

Néanmoins, on peut dire qu'après 1889, au moment où prend fin l'hégémonie économique de la bourgeoisie anglaise, les conditions sont créées pour que le prolétariat anglais parvienne à la conscience de classe et constitue lui-même ses organisations politiques. Ce mouvement aboutira vers 1900 à la création du Labour Party. Il faut noter cependant que les bases théoriques de l'organisation politique de la classe ouvrière anglaise resteront toujours éclectiques. Malgré les efforts d'Eleanor Marx-Aveling, malgré la traduction en anglais du *Capital* et de *Socialisme utopique et Socialisme scientifique*, l'influence des idées marxistes reste faible. Le Labour Party, où triomphe l'influence fabienne, restera une organisation essentiellement réformiste.

QUELQUES ASPECTS DE LA CORRESPONDANCE ENGELS-LAFARGUE

Les lettres que contiennent nos trois volumes sont des documents vivants, directs, mais qui n'étaient pas destinés à la publicité. C'est dire qu'elles ne présentent pas toutes le même intérêt. Beaucoup cependant nous apportent une foule d'indications à la fois biographiques et politiques. Nous voulons très brièvement en dégager ici les éléments essentiels.

Ces lettres éclairent d'une façon précise la vie de nos trois correspondants. Nombre de renseignements qu'elles donnent permettront de mieux fixer la vie et la personnalité de Lafargue. Elles constituent, pour la période qui va jusqu'en 1895, une source où pourront puiser ses futurs biographes. On pourra y apprécier l'ampleur des sacrifices qu'il a faits à la cause de la classe ouvrière. On y apprendra notamment comment, au moment de l'affaire de Fourmies, il a accepté d'être condamné pour des paroles qu'il n'avait pas prononcées, refusant, dans l'intérêt du prolétariat, que leur véritable auteur se dénonçât. On verra également la façon dont il a su mettre à profit les enseignements que lui prodiguait Engels et exercé une influence souvent décisive sur la politique du parti ouvrier.

La personnalité de Laura Lafargue, compagne dévouée d'un militant dont elle admire la droiture et l'honnêteté politique, apparaît aussi de façon très vivante. A cette femme, nourrie de culture anglaise et préoccupée de belles lettres, qui s'est adaptée difficilement à la vie française, on devra reconnaître une extrême modestie. Sa correspondance la montre parfaitement au courant des données fondamentales de la politique française, mais toujours prête à s'effacer, malgré les qualités incontestables qu'elle possède. On remarquera, alors qu'elle a fait connaître en France un grand nombre d'œuvres de Karl Marx et d'Engels, combien elle a peu cherché à se mettre en avant dans son rôle de traductrice, refusant parfois de mettre en français des œuvres dont elle n'était pas sûre de pouvoir rendre fidèlement la lettre et l'esprit. Sa correspondance révèle une femme écrivant une langue très littéraire et racontant dans un style souvent brillant des anecdotes qui ont dû bien des fois égayer son correspondant.

Mais c'est surtout sur la fin de la vie d'Engels que cette correspondance apportera des documents de première main. Après la mort de Marx, il recueille Helen Demuth, la fidèle servante, et l'on sent que celle-ci se trouvera bien vite aussi à l'aise dans sa nouvelle demeure qu'elle l'était au sein de la famille Marx. Après la mort d'Helen, ce sera Louise Kautsky qui, à partir de 1891, aura la charge de diriger la maison d'Engels et l'assistera dans ses travaux. Cet homme, dont nous admirons volontiers la vigueur et la santé, a en réalité lutté pendant douze ans contre la maladie, et jamais nous ne l'entendons se plaindre. Ce furent d'abord les rhumatismes des jambes dont il ressent la première atteinte en 1883 et qui vont

l'immobiliser pendant de longs mois. A deux reprises encore, en 1887 et en 1892, le mal revient, cependant que les médecins lui interdisent déjà à ce moment d'écrire à la lumière du gaz pour ménager sa vue. C'est vers novembre 1894 qu'il ressentira les premiers symptômes du mal qui l'emportera et qu'il caractérise comme une inflammation des amygdales, mais qui sera sans doute un cancer de la gorge. Malgré les maux de tête, malgré l'aggravation de son état qui l'oblige à espacer et à raccourcir ses lettres, jamais il n'exhale la moindre plainte, s'imposant une discipline rigoureuse qui lui permet de travailler encore et de faire des projets jusqu'au moment où la maladie s'aggraverait vraiment et où, dans les dernières semaines, il ne pourra plus communiquer avec ses proches qu'en écrivant sur une ardoise.

Car Engels a été un travailleur infatigable, s'imposant jusqu'à dix heures de présence par jour à son pupitre. Même lorsque les rhumatismes le clouent sur son lit, il dicte à son secrétaire les pages du Livre II du *Capital*. Correspondant fidèle, il répond aux innombrables lettres qu'il reçoit de tous les coins du monde; il lit la presse de plusieurs pays, se familiarisant jusqu'à sa mort avec les langues les plus diverses. Il est peu de militants du mouvement ouvrier qui soient passés par Londres et n'aient été reçus par le chef reconnu du prolétariat de tous les pays avec une grande affabilité, car il reste, malgré ses tâches, un homme aimant la société, curieux de contacts humains, toujours prêt à conseiller et à guider. Ce n'est qu'avec peine qu'il renonce parfois aux fameuses soirées du dimanche, traditionnelles dans la maison Engels, et on lira avec sympathie le récit qu'il fait, dans une lettre à Laura du 1^{er} décembre 1890, de la fête qui s'est déroulée chez lui à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire.

* * *

Ces lettres nous apportent sur l'œuvre d'Engels nombre de renseignements qui éclairent les conditions dans lesquelles il a élaboré un certain nombre d'ouvrages devenus aujourd'hui classiques. C'est ainsi que nous assistons à la naissance de *L'Origine de la Famille* en 1884 et à son remaniement pour la 4^e édition de 1891. En 1888, il écrit le *Ludwig Feuerbach* que Laura traduira en français. Il réédite l'*Anti-Dühring*; il revoit la traduction en anglais de l'édition américaine de *La Condition de la classe laborieuse en Angleterre*; il compose, en 1891, son

article sur le socialisme allemand pour l'*Almanach du Parti ouvrier de 1892*, qui est aussitôt traduit en allemand, en italien, en roumain. Il s'occupe de faire éditer, en 1892, la traduction anglaise de *Socialisme utopique et socialisme scientifique* pour laquelle il écrit une longue introduction qui reste une analyse classique du développement du matérialisme et de la bourgeoisie anglaise. Il faut ajouter à cela les innombrables préfaces aux œuvres de Marx, les études sur l'origine du christianisme ou la paysannerie française, les ébauches comme *Violence et économie dans la création de l'empire allemand*.

Il y a déjà là de quoi remplir douze années d'une vie. Mais combien de projets qui n'ont, hélas ! pas vu le jour et dont nous retrouvons les traces dans sa correspondance. Engels voulait écrire une histoire du mouvement socialiste allemand depuis 1842 et une biographie de Marx. Le 17 décembre 1894, il énumère encore à Laura les tâches urgentes qu'il voudrait mener à bien : publication des lettres de Lassalle à Marx, remaniement de *La Guerre des Paysans*, chapitres principaux d'une vie politique de Marx (1842-1852, l'Internationale), réédition des œuvres de jeunesse et notamment des articles de la *Rheinische Zeitung*. Et on ne lira pas sans émotion sa conclusion à la fois mélancolique et teintée d'humour :

Voilà donc ce qu'il en est : j'ai 74 ans, je commence à les sentir et je fais le travail de deux hommes de 40 ans. Oui, si je pouvais me couper en deux, le Friedrich Engels de 40 ans et le Friedrich Engels de 34 ans, ce qui ferait juste 74, alors nous aurions tôt fait de nous en tirer. Mais, étant donné la réalité, tout ce que je peux faire, c'est de poursuivre le travail qu'il me reste à faire et d'en faire de mon mieux le plus possible.

Si ces projets, nourris pendant près de quinze ans, n'ont pas vu le jour, c'est parce qu'Engels s'est consacré essentiellement à la publication de l'œuvre de Marx. Il s'est attaché à faire connaître les parties de ses ouvrages que la mort avait empêché celui-ci de terminer et à diffuser celles qui, déjà publiées, connurent, grâce à son impulsion, des rééditions fréquentes. Les lettres nous font assister à la découverte de manuscrits, comme sans doute celui de *L'Idéologie allemande* dont il dit à Laura le 2 juin 1883 :

Il y en a un que je te lirai quand tu seras ici : tu te tiendras les côtes de rire. Quand je l'ai lu à Nim et à

D.

Tussy, Nim a dit : « Je sais maintenant pourquoi à l'époque vous avez tous deux tellement ri cette nuit-là à Bruxelles au point que personne dans la maison ne pouvait dormir. » Nous étions de hardis lurons alors ; la poésie de Heine est d'une innocence enfantine à côté de notre prose.

Engels a été, au sens le plus noble du terme, l'exécuteur testamentaire de Marx. Pendant toute sa vieillesse, il s'est consacré à ce travail de publication avec le souci constant de préserver l'intégrité de la pensée de Marx, d'en faire connaître les aspects les plus frappants et de ne pas laisser paraître des œuvres, dont le contenu nécessitait un commentaire, sans avoir refait les mises au point nécessaires. A plusieurs reprises, il a essayé de faire éditer en France *Misère de la Philosophie*, et c'est en fin de compte en allemand que l'ouvrage sera publié pour la première fois, en 1885, dans une traduction de Kautsky et Bernstein qu'il aura soigneusement revue. On sait comment, en 1891, il publia les remarques de Marx sur le Programme de Gotha. Il faudrait aussi parler des innombrables rééditions dans toutes les langues du *Manifeste communiste* ; mais nous voudrions surtout insister sur ce qui fut vraiment la tâche essentielle d'Engels après 1883 : la publication du *Capital*.

La correspondance avec les Lafargue a le rare avantage de nous permettre de suivre de bout en bout ce travail d'Engels. C'est d'abord la découverte du manuscrit du Livre II, relatée dans une lettre à Laura dès le 25 mars 1883. Au mois de mai de la même année, Engels travaille déjà à sa mise au point, cependant qu'il se préoccupe de la traduction anglaise du Livre I^{er} qui paraîtra sous son contrôle en 1886. Peu à peu, en inventariant les manuscrits laissés par Marx, Engels découvre des richesses nouvelles. Il écrit le 16 février 1884 à Laura :

Parmi les manuscrits, il y a la première version du *Capital* (1861-1863), et j'y trouve plusieurs centaines de pages : théorie sur la plus-value, qui ont été en partie reprises dans le texte des versions ultérieures, mais il en restera largement assez pour gonfler le deuxième volume au point qu'un troisième sera nécessaire.

Le travail du deuxième livre étant terminé en 1885, Engels s'attaque immédiatement au troisième et commence une

œuvre qu'il ne terminera qu'en 1894. Le 8 mars 1885, il écrit à Laura :

Le troisième livre du *Capital* devient de plus en plus impressionnant à mesure que je m'y enfonce; je ne suis (ayant entièrement sauté près de 70 pages plus ou moins remplacées par un manuscrit ultérieur) qu'à la page 230, et il y en a 525. Il est presque inconcevable qu'un homme qui a eu dans la tête des découvertes aussi formidables, une révolution scientifique aussi totale et aussi complète, ait pu garder cela pendant vingt ans. Car le manuscrit sur lequel je travaille a été écrit soit avant, soit en même temps que le *premier volume*; et la partie essentielle se trouve déjà dans le vieux manuscrit de 1860-1862. Le fait est, en premier lieu, que la complexité du second livre (écrit le dernier et seul retouché après 1870) a absorbé toute son attention, car il fallait naturellement qu'il publie ses trois livres dans l'ordre; et ensuite que ses matériaux russes et américains pour la théorie de la rente foncière auraient exigé un remaniement du vieux manuscrit et en auraient probablement presque doublé le volume.

Et le 2 juin 1894, dans une lettre à Lafargue, il salue la fin de son travail d'élaboration en ces termes :

Le dernier morceau du manuscrit du 3^e vol. est à l'imprimerie. Ouf! Mais les épreuves me font une rude besogne; elles demandent une attention constante, ininterrompue, c'est fatigant!

Engels a soixante-quatorze ans, et cependant il annonce à Laura qu'il considère comme la tâche essentielle la publication du quatrième volume, celui des théories sur la plus-value !

On savait qu'Engels s'était consacré à éditer et à faire connaître l'œuvre de Marx. Sa correspondance nous en apporte une preuve émouvante. Elle nous fait participer à cette vie tout entière consacrée au travail et nous montre avec quelle modestie Engels s'est effacé derrière la mémoire de Marx. Mais ce n'est pas seulement sur le plan littéraire qu'il a été l'exécuteur testamentaire de son ami, c'est l'ensemble de son action qui est inspirée de cette pensée : faire prévaloir dans le mouvement ouvrier le socialisme scientifique et veiller sans défaillance à l'interprétation correcte de la doctrine de Marx.

* * *

Un autre aspect, et sans doute le plus passionnant, de cette correspondance, c'est son aspect politique. Ces lettres nous retracent, vue de l'intérieur, l'histoire du mouvement ouvrier à la fin du XIX^e siècle, non seulement en France, mais en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, en Russie et même en Amérique. Elles constituent un recueil de documents d'autant plus important que la figure centrale de cette correspondance est celui qui est désormais considéré comme le dépositaire de la pensée de Marx et le guide du prolétariat international. Certes, l'essentiel, c'est le développement du mouvement ouvrier en France; mais, outre que ce développement est intimement lié à celui des partis ouvriers des pays voisins, Engels fait très souvent, dans ses lettres, le point de la situation et nous renseigne ainsi sur l'état des forces ouvrières en Angleterre, en Allemagne ou dans d'autres pays. Ces lettres nous donnent donc toute une série de renseignements très précieux pour les historiens du mouvement ouvrier, et de plus elles abondent en remarques théoriques et en jugements sur les hommes. Nous voulons simplement essayer de dégager quelques-uns des principes qui régissent l'attitude d'Engels et le font apparaître comme l'interprète fidèle de la pensée de Marx.

Le problème qui se pose dans ces dernières années du XIX^e siècle est celui de la formation de partis politiques de la classe ouvrière distincts de ceux de la bourgeoisie. La condition en est une agitation des masses ouvrières, et l'on voit Engels saluer avec enthousiasme le renouveau des luttes revendicatives en Angleterre en 1889 et la création en Amérique d'un mouvement proprement américain : les Chevaliers du Travail, qui crée les bases d'un véritable parti ouvrier. Dans les pays où cette agitation existe, comme la France, le souci dominant d'Engels sera l'organisation du prolétariat en parti politique marxiste. Aussi le voyons-nous lutter de toutes ses forces contre les déviations opportunistes. Dès le Congrès de Roanne, en 1882, il approuve Guesde et Lafargue de s'être séparés des possibilistes et il mènera campagne contre eux jusqu'à leur disparition. En Angleterre, le possibilisme est incarné par Hyndman, qui ira jusqu'à la compromission avec le parti tory et dont en fait l'action entravera la création d'un parti politique du prolétariat. Engels lutte

contre cette déviation opportuniste d'hommes qui se réclament de Marx. Il ne peut y avoir de véritable organisation de la classe ouvrière qui ne soit politique, comme il ne peut y en avoir qui se refuse à l'étude scientifique de l'économie et qui compte uniquement sur l'élan révolutionnaire des masses. On comprend dès lors l'attitude extrêmement critique d'Engels à l'égard des blanquistes.

Cette lutte pour le triomphe d'une organisation politique de la classe ouvrière sur des bases scientifiques apparaît de façon concrète avec l'action d'Engels dans la préparation du congrès international de 1889. Les possibilistes, appuyés par les Trade Unions, ont, eux aussi, convoqué un congrès, mais axé sur des revendications corporatives, sans bases théoriques. Engels va tout mettre en œuvre pour en détourner les socialistes des pays européens et assurer la prédominance du congrès d'inspiration marxiste de la Salle Pétrelle, dont sortira la II^e Internationale.

Engels ne se trompait pas sur les conditions mêmes de l'action de la classe ouvrière et sur ce qui en fait la force : l'unité. C'est pour lui le critère essentiel des progrès du socialisme dans les différents pays. Les diverses élections qui jalonnent la montée du parti social-démocrate allemand sont toutes commentées dans ses lettres. Mais c'est moins l'ampleur de telle ou telle action ouvrière que le regroupement du prolétariat autour du parti marxiste qui lui paraît le signe de sa force. Nombreuses sont les actions de la classe ouvrière française de 1884 à 1895; elles sont certes la preuve d'une agitation révolutionnaire, et Engels leur rend parfaitement justice. Mais trop souvent l'action se déclenche indépendamment du parti, et souvent le parti néglige d'appeler à l'action. Aussi, tant pour l'Angleterre que pour la France, Engels parle de la faiblesse du mouvement ouvrier. On sait comment la crise boulangiste porta le désarroi dans les rangs du prolétariat. Lorsque, après les élections de 1889, le boulangisme est en recul, la question se pose pour les guesdistes de savoir dans quelle mesure l'union est possible avec ceux qui se sont laissés égarer. Dans sa lettre du 19 avril 1892, Engels répond nettement à cette question :

Comme je l'ai déjà dit, quand les masses ont été induites en erreur de façon aussi criante que dans le cas Boulanger, l'écroulement d'une telle illusion les rend d'autant plus aptes à écouter la voix du bon sens et à se rallier à nous : c'est à cet héritage-là du boulan-

gisme que nous avons droit. Mais il me semble que c'est une chose très différente d'admettre en même temps les dirigeants de ce mouvement, non point à titre individuel, mais en fonction de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et avec le rang qu'ils occupaient dans l'équipe boulangiste.

Unité d'action à la base donc, mais pas de compromission sur les principes : telle est sur ce point la politique d'Engels. Aussi tire-t-il les conclusions d'un mouvement d'unité ouvrière comme l'a été la grève de Carmaux et il y voit un immense progrès de la pénétration du socialisme :

En tout cas, ça marche en France... et Carmaux montre non seulement que nos idées font des progrès dans la classe ouvrière, mais aussi que les bourgeois et les gouvernements *le savent*. L'attitude réservée des gens de là-bas (et encore des méridionaux, des Gascons gasconnants!) et la façon calme mais décidée dont les Conseils municipaux socialistes agissent sans faiblesse ni concessions possibilistes, marquent un immense progrès¹.

En 1893, il prévoit le succès socialiste aux élections générales et les indications qu'il donne à Lafargue le 25 février 1893 sont comme le résumé de cette politique d'unité ouvrière autour du parti marxiste qu'il a sans cesse préconisée :

Ce qui importe le plus aux élections, c'est d'établir une fois pour toutes que c'est notre parti qui représente en France le socialisme, et que toutes les autres fractions plus ou moins socialistes — broussistes, allemanistes, blanquistes purs et impurs — n'ont pu jouer un rôle à côté de nous que par les divisions incidentes à une phase plus ou moins enfantine du mouvement prolétarien; mais que maintenant la période des maladies d'enfance est passée, que le prolétariat français a atteint pleine conscience de sa situation historique.

Un second principe du marxisme qu'Engels s'est attaché à faire triompher est celui de l'internationalisme prolétarien : la solidarité internationale ouvrière doit être une base de la politique des partis ouvriers dans les divers pays. Que de fois

1. Lettre à Laura Lafargue du 14 octobre 1892.

il insiste dans ses lettres sur le fait que les classes ouvrières ont toutes comme ennemi commun leur propre bourgeoisie et comme allié naturel le prolétariat des autres pays.

Sur ce point, le parti ouvrier doit avoir une politique radicalement différente des partis bourgeois. Et, à l'époque où le chauvinisme déferle sur la France et contamine même certains éléments ouvriers, Engels insiste sans cesse sur ce qui doit être la ligne de démarcation de la politique internationale des socialistes.

Le grand danger du boulangisme, c'est qu'il fait fond sur un chauvinisme latent, même parmi les ouvriers français, et qu'il risque de leur faire perdre de vue le grand devoir de la solidarité prolétarienne internationale. Aussi voyons-nous, pendant toute cette période, les guesdistes multiplier sous l'influence d'Engels les déclarations internationalistes et, en particulier, les déclarations de solidarité avec la classe ouvrière allemande.

Est-ce à dire pour autant que la classe ouvrière doit faire litière de tout patriotisme et répudier ses attaches nationales ? Certes non. Personne plus qu'Engels n'a été sensible aux différences de développement des organisations ouvrières dans les divers pays et au caractère national de ces organisations. Il a toujours respecté les décisions des congrès nationaux des divers partis, même si parfois il était en désaccord avec elles. Mais il s'est toujours élevé avec fermeté contre les déviations chauvines. En 1893, le parti ouvrier français, pour éviter d'être traité pendant la campagne électorale de « parti prussien », fit une déclaration où il affirmait son patriotisme. Engels en fait la critique dans sa lettre du 27 juin 1893, dont nous citerons seulement ce passage :

Je ne veux pas parler de l'usage du mot patriote, de ce que vous posez comme les seuls « vrais » patriotes. Ce mot a un sens étroit — ou bien si indéterminé, c'est selon — que moi je n'oserai jamais m'appliquer cette qualification. J'ai parlé aux non-Allemands comme Allemand, de même que je parle aux Allemands comme simple International; et je crois que vous auriez pu atteindre un plus grand effet si vous vous étiez déclarés simple *Français* — ce qui exprime un FAIT, un fait y compris les conséquences logiques qui en découlent.

Engels lutte sans cesse pour que, par delà les frontières, l'action de la classe ouvrière soit une action unie et que les

décisions prises à l'écnelle internationale ne gênent le prolétariat d'aucun pays. C'est sans doute ce qui permet de mieux comprendre son attitude dans la question des congrès internationaux que de multiples déclarations illustrent dans sa correspondance.

Nous avons vu déjà comment Engels s'était employé à assurer le succès du congrès de 1889, c'est-à-dire le rassemblement international de la classe ouvrière autour des partis marxistes. Si une organisation internationale doit voir le jour, il faut qu'elle soit créée en pleine clarté, à un niveau qui correspond au développement de la lutte du prolétariat. Engels écrit dans une lettre à Laura Lafargue du 11 juin 1889 :

... Les efforts persistants des possibilistes et des hyndmanistes pour se faufiler à la direction d'une nouvelle Internationale au moyen de leurs congrès ont rendu la lutte inévitable pour nous, et voici le seul point sur lequel je suis d'accord avec Brousse : c'est une fois de plus la même vieille scission de l'Internationale qui maintenant pousse les gens dans deux camps opposés. D'un côté, les disciples de Bakounine, sous un pavillon différent, mais avec tout le vieil arsenal et la vieille tactique, une bande d'intrigants et de fumistes qui tentent de plier le mouvement de la classe ouvrière à leurs fins personnelles; de l'autre côté, le vrai mouvement de la classe ouvrière. Et c'est cela, et cela seul, qui m'a amené à prendre l'affaire en main aussi sérieusement.

Engels avait été trop mêlé aux luttes de la I^{re} Internationale contre l'influence de Bakounine pour ne pas prévoir les dangers de la reconstitution formelle de cet organisme. Les éléments qui pouvaient le constituer étaient de nature trop différente pour qu'il marquât un véritable progrès et qu'il fût véritablement nécessaire. Aussi met-il en relief les raisons pour lesquelles la reconstitution de l'Internationale est à son sens inutile et impossible. En Allemagne régnait la loi d'exception et une telle organisation eût été un danger pour le parti marxiste le plus fort et le mieux organisé. Dans sa lettre du 28 juin 1889 à Laura, où il est question de l'organisation même du congrès de 1889 et de la tenue de séances privées, il écrit :

... Il me semble que les Allemands eux-mêmes préféreraient des séances publiques tout du long; à moins qu'il n'y ait de certains côtés la nostalgie d'une

reconstitution de l'Internationale sous une forme ou sous une autre, à laquelle les Allemands s'opposeraient à juste titre et de toutes leurs forces. Nos amis et les Autrichiens sont les seuls qui aient une vraie bataille à soutenir, et de vrais sacrifices à faire; ils ont toujours une centaine d'hommes en prison et ils ne peuvent se permettre de jouer à créer des organisations internationales qui sont pour le moment aussi impossibles qu'inutiles.

Cependant le congrès de 1889 allait pratiquement établir deux revendications qui auront dès lors une valeur internationale et seront le ciment de la classe ouvrière : la journée de huit heures et le chômage du 1^{er} mai. Dans les faits, l'Internationale était donc reconstituée. Avant le Congrès de Bruxelles de 1891, Engels exprime encore son appréhension¹. Mais le congrès, que les anarchistes avaient tenté de troubler, vota leur exclusion et se rallia en fin de compte aux thèses marxistes. Aussi Engels le salue-t-il finalement dans sa lettre à Lafargue du 2 septembre 1891 en ces termes :

Nous avons tout lieu d'être satisfaits du congrès de Bruxelles. On a bien fait de voter l'exclusion des anarchistes : par là avait fini la vieille Internationale, par là recommence la nouvelle. C'est la confirmation pure et simple, dix-neuf ans après, des résolutions du congrès de La Haye.

Ainsi une fois assurée l'unité d'action du prolétariat de tous les pays sur des bases solides, lorsqu'il n'y a plus danger de voir l'organisation internationale devenir le forum où lutteront des tendances ennemies, Engels se réjouit de ce renforcement de l'internationalisme prolétarien.

L'union des classes ouvrières des divers pays était à ses yeux un gage essentiel de paix et de progrès. La question franco-allemande l'illustre de façon éclatante. Depuis 1888 jusqu'à la fin du siècle, la politique étrangère européenne est dominée par la rivalité des bourgeoisies française et allemande et l'alliance franco-russe. La seule force susceptible d'empêcher le conflit d'éclater et de s'opposer à la vague de chauvinisme, c'est l'union étroite des classes ouvrières des divers pays. Engels n'a cessé d'appeler à l'union des prolétariats français et allemand contre les entreprises de leurs bourgeois-

1. Notamment dans la lettre à Laura Lafargue du 20 juillet 1891.

sies. Dans la lettre qu'il adresse au Conseil National du parti ouvrier français pour le remercier de ses vœux d'anniversaire, le 2 décembre 1890, il écrit :

Mais les batailles gagnées par vous, par nos frères d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, de Russie, de partout enfin, forment une série étincelante de victoires qui suffiraient à rajeunir un homme plus vieilli et plus épuisé que moi : et le fait qui me réjouit le plus, c'est la sincère fraternité établie, je l'espère, à jamais, et en dépit des cris chauvinistes de nos bourgeoisies corrompues, entre les prolétaires français et allemands.

Et cette union était pour lui non seulement le gage du maintien de la paix, mais aussi la promesse du succès de la révolution en Europe. Le 14 octobre 1892, il écrit à Laura :

Le mouvement continental pour être victorieux ne doit être ni purement français, ni purement allemand, mais franco-allemand. Si les Allemands ont appris aux Français à se servir du bulletin de vote et à s'organiser fortement, les Français devront insuffler aux Allemands cet esprit révolutionnaire dont un siècle d'histoire a fait une tradition chez eux. L'époque est à jamais révolue où une seule nation peut prétendre diriger toutes les autres.

Cette idée restera pour lui la base de l'action du prolétariat de nos deux pays et, dans sa remarquable lettre à Lafargue du 2 juin 1894, il souligne encore ce que les classes ouvrières française et allemande ont à apprendre l'une de l'autre et les services qu'elles peuvent se rendre :

Cette manie socialiste qui se manifeste chez vous pourra mener à un conflit décisif, où vous emporterez les premières victoires; la tradition révolutionnaire du pays et de la capitale, le caractère de votre armée réorganisée depuis 1870 sur une base bien plus populaire, tout cela rend possible une éventualité pareille. Mais, pour assurer la victoire, pour faire tomber les bases de la société capitaliste, vous aurez besoin du soutien actif d'un parti socialiste plus fort, plus nombreux, plus éprouvé, plus conscient que celui dont vous disposez. Ce serait l'accomplissement de ce que nous avons prévu et prédit depuis bien des années. Les Français donnent le signal, ouvrent le feu, et les Allemands décident la bataille.

Ces lignes étaient écrites à la fin du siècle dernier, dans la perspective d'une révolution réalisée par le parti socialiste le plus fort et le mieux organisé, le parti social-démocrate d'Allemagne. Il semble bien qu'Engels n'ait pas décelé le danger du révisionnisme qui allait prendre corps en 1898 avec les théories de Bernstein. Avec le développement de l'impérialisme, la situation s'était d'ailleurs sensiblement modifiée et le centre de gravité du mouvement révolutionnaire tendait à se déplacer vers des pays où il y avait plus de chance de faire sauter un maillon du front capitaliste. Il n'en reste pas moins que l'idée fondamentale de l'union des prolétariats français et allemand était une sorte de loi de l'histoire qui, si elle avait été respectée, eût vraiment déterminé un cours différent des événements en Europe et qui nous apparaît à nouveau aujourd'hui comme une nécessité.



Les conditions économiques et politiques nouvelles, qui apparaissent à la fin du XIX^e siècle, le renforcement du mouvement ouvrier posaient en des termes différents et nouveaux la question de la tactique révolutionnaire. Les lettres d'Engels nous montrent qu'il s'est penché très attentivement sur ce problème et elles permettent également de mieux déterminer quelle a été son attitude. La création des armées modernes et les progrès de l'armement changeaient totalement les conditions de l'insurrection armée, telle qu'elle s'était produite sur les barricades de 1848 par exemple. Le 3 novembre 1892, Engels, après avoir évoqué les nouveaux projectiles utilisés au Dahomey, écrit à P. Lafargue :

L'ère des barricades et batailles de rue est passée à jamais, *si la troupe se bat*, la résistance devient folie. Donc, obligation de trouver une nouvelle tactique révolutionnaire. J'ai ruminé cela depuis quelque temps, je ne suis pas encore fixé.

Cependant, les succès remportés par les partis ouvriers aux élections s'affirmaient de plus en plus nets, et c'est aussi un élément dont il fallait tenir compte. Engels insiste sur ce point dans sa lettre à Lafargue du 12 novembre 1892, et il semble bien qu'il définisse là cette nouvelle tactique révolutionnaire qu'il recherchait :

Voyez-vous maintenant quelle arme splendide on a entre les mains en France, depuis quarante ans, dans le suffrage universel, si seulement on avait su en faire usage! C'est plus lent et plus ennuyeux que l'appel à la révolution, mais c'est dix fois plus sûr, et ce qui vaut mieux, ça vous indique avec l'exactitude la plus irréprochable le jour où il faut en appeler à la révolution par les armes; il y a même [à parier] dix contre un que le suffrage universel, u [tili] sé intelligemment par les ouvriers, poussera les dirigeants à renverser la légalité, c'est-à-dire à nous mettre dans la situation la plus favorable pour faire la révolution.

On sait comment on a abusé du rôle qu'Engels attachait au suffrage universel pour en faire un partisan de la « tactique paisible ». On connaît maintenant la falsification à laquelle s'est livré le parti social-démocrate allemand en publiant, en 1895, sa préface aux *Luttes de classes en France* de Karl Marx. Arguant du fait qu'un nouveau projet de loi d'exception contre le socialisme était en discussion au Reichstag, Liebknecht n'hésita pas à tronquer le texte d'Engels. Dans sa lettre à Paul Lafargue du 3 avril 1895, Engels dénonce lui-même cette falsification et éclaire ainsi sa conception de la tactique révolutionnaire :

Liebknecht vient de me jouer un joli tour. Il a pris de mon introduction aux articles de Marx sur la France 1848-1850 tout ce qui a pu lui servir pour soutenir la tactique à tout prix paisible et anti-violente qu'il lui plaît de prêcher depuis quelque temps, surtout en ce moment où on prépare des lois coercitives à Berlin. Mais cette tactique, je ne la prêche que pour l'Allemagne d'aujourd'hui et encore sous bonne réserve. Pour la France, la Belgique, l'Italie, l'Autriche, cette tactique ne saurait être suivie dans son ensemble, et pour l'Allemagne elle pourra devenir inapplicable demain.

Vouloir donc faire d'Engels un partisan de la « tactique paisible » était une falsification non seulement de sa pensée, mais encore du marxisme. Il est bien évident que la tactique de la classe ouvrière doit se transformer avec les conditions mêmes de la situation internationale et qu'elle doit s'adapter à sa complexité. En faisant d'Engels le promoteur d'une tactique réformiste à tout prix, on amputait le socialisme scientifique de toute sa richesse et de toute sa souplesse et l'on

transformait le marxisme en un dogme figé. On sait quelles ont été pour le parti social-démocrate allemand, en 1914, les conséquences de cette simplification.

★

Nous voudrions insister en terminant sur ce qui nous paraît être une des dominantes de la personnalité d'Engels et qui explique en grande partie sa conception de la tactique révolutionnaire tout comme elle met en relief une de ses qualités foncières que notre Correspondance illustre presque à chaque page : c'est son horreur de la souffrance humaine et son amour de la paix. La perspective des destructions qu'entraînerait une nouvelle guerre l'horrifiait et il prévoyait déjà l'hécatombe effroyable que serait le futur conflit. Le maintien de la paix était à ses yeux une des conditions mêmes du développement du mouvement ouvrier, et il a dénoncé en termes vigoureux ceux qui voyaient dans le déchaînement d'une guerre une perspective d'issue révolutionnaire. Nous nous contenterons de citer trois textes, mais qui sont suffisamment éloquentes pour faire apparaître dans toute sa grandeur et sa générosité la personnalité de ce chef du prolétariat. C'est d'abord la fin de la lettre du 25 octobre 1886 qui devait paraître, légèrement remaniée par Lafargue, dans *Le Socialiste* du 6 novembre sous le titre « Situation politique de l'Europe » et que nous donnons ici dans sa version originale. Ayant envisagé l'éventualité d'une guerre qui « serait un moyen de salut pour les républicains bourgeois de France comme pour le tsar de Russie, qui voient la révolution se dresser devant eux », il écrit :

En France comme en Allemagne les choses marchent si bien pour nous que nous ne pouvons désirer autre chose que la continuation du *statu quo*. Et si la révolution en Russie éclatait, cela créerait un ensemble de conditions on ne peut plus favorables. Tandis qu'avec une guerre générale nous serions rejetés dans le domaine de l'imprévu et des événements incalculables. La révolution en Russie et en France serait éloignée, notre parti en Allemagne serait violemment arrêté dans son développement splendide, probablement la monarchie serait restaurée en France. Sans doute, finalement tout cela tournerait en notre faveur, mais quelle perte de temps, quels sacrifices, quels nouveaux obstacles à vaincre!

... Quant à moi, je crois que pour nous le fait doit être décisif, que la guerre, si guerre il y aura, ne se fera que dans le but d'empêcher la révolution : en Russie, pour prévenir l'action commune de tous les mécontents, slavophiles, constitutionnels, nihilistes, paysans; en Allemagne pour maintenir Bismarck, en France pour refouler les progrès victorieux des socialistes et (dans l'idée de toute la grande bourgeoisie) pour rétablir la monarchie. Donc je suis pour « *la paix à tout prix* » puisque ce n'est pas nous qui paierons ce prix.

Le 25 mars 1889, il écrit à Paul Lafargue, au moment où, avec la crise boulangiste, la tension franco-allemande est à son comble :

Quant à la guerre, c'est pour moi l'éventualité la plus terrible. Autrement je me ficherais pas mal des caprices de M^{me} la France. Mais une guerre où il y aura 10 à 15 millions de combattants, une dévastation inouïe, seulement pour les nourrir, une suppression forcée et universelle de notre mouvement, une recrudescence des chauvinismes dans tous les pays, et à la fin un affaiblissement dix fois pire qu'après 1815, une période basée sur l'inanition de tous les peuples saignés à blanc — tout cela contre le peu de chance qu'il y a que de cette guerre acharnée résulte une révolution — cela me fait horreur.

Et, le 3 octobre 1889, il écrit encore à Lafargue :

Et s'il y a guerre, adieu mouvement socialiste pour quelque temps. Partout nous serons écrasés, désorganisés, privés de la liberté de nos coudes.

* * *

Nous n'avons voulu dégager que quelques-uns des traits caractéristiques de cette correspondance. On y trouvera bien d'autres richesses qui rendront sa lecture passionnante. Les personnalités de nos trois correspondants s'y dessinent avec toutes les nuances et la complexité de leur caractère. Mais à travers toutes ces lettres une présence s'impose : celle d'Engels. Elle est si directe que l'on croit le voir réagir à la lecture des lettres que lui adressent Paul et Laura Lafargue.

Il est là, vivant, dominant les hommes et les événements. Son jugement lucide, la maîtrise de ses analyses font de cette correspondance un magnifique livre d'histoire et de réflexion. Que d'appréciations profondes sur les politiciens de la bourgeoisie ou les militants du mouvement ouvrier! Avec quelle sûreté Engels dégage en présence d'une situation complexe l'idée directrice dont devra s'inspirer la politique du prolétariat révolutionnaire! On sent en lui le chef qui dirige et redresse, apprécie d'un coup d'œil l'action à entreprendre, l'écueil à éviter. Nous vivons avec lui cette montée de la classe ouvrière, avec ses erreurs, ses élans, ses paliers, ses reprises.

Et si le chef du prolétariat, l'« exécuter testamentaire » de Karl Marx, s'impose à nous avec une force irrésistible, nous sommes séduits par la bonté, la clairvoyance, la générosité de l'homme. Ces lettres ne sont pas seulement une source inépuisable de réflexion théorique et pratique, d'enrichissement de notre connaissance et de notre pensée. Elles nous font regretter de n'avoir pas connu l'amitié d'Engels.

Avril 1956.

E. BOTTIGELLI.

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'ensemble de la correspondance que nous publions dans ces trois volumes comprend 573 lettres : 233 sont des lettres d'Engels, dont 92 adressées à Paul Lafargue et 141 à Laura ; 233 sont des lettres de Paul Lafargue à Engels et 107 ont pour auteur Laura. Quatorze d'entre elles sont données ici d'après la photocopie du déchiffrement qui nous a été communiquée par l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou, et sont publiées en langue russe dans les *Œuvres* de Marx-Engels. Dix d'entre elles ont été publiées déjà dans *Le Socialiste* (1891 et 1900), *Le Populaire* (29 novembre 1920) et une dans *Le Cri du peuple*. Nous avons retrouvé cette dernière dans un article de Guesde grâce aux indications des lettres de Paul Lafargue. Cinq autres lettres avaient déjà été publiées en extraits dans la presse, mais nous les donnons ici intégralement d'après l'original.

Tout le reste de la correspondance est publié d'après les autographes que nous avons pu retrouver. Une partie d'entre eux avaient fait l'objet d'un legs de la veuve du Dr Edgar Longuet au Parti communiste et ont été déchiffrés d'après les photocopies des originaux. Nous avons pu confronter notre travail avec la photocopie des déchiffrements faits à Moscou, qui nous ont été aimablement communiqués par l'Institut. Cinq autres se trouvent déposés au Musée de l'Histoire à Montreuil, où nous avons pu en prendre connaissance. Pour le reste, il s'agit de lettres que nous avons retrouvées chez M. Marcel-Charles Longuet, auquel nous tenons à exprimer ici toute notre reconnaissance. Nous voulons remercier également ici notre ami Paul Bouthonnier auquel nous sommes en grande partie redevable de cette découverte.

Dans l'établissement des textes, nous avons tenu à respecter la forme originale des lettres. Nous ne nous sommes donc pas permis d'apporter de corrections autres que la modernisation de l'orthographe ou le redressement de quelques erreurs manifestes. Dans ce dernier cas, nous donnons en note le texte de l'original. Le lecteur pourra donc apprécier par lui-même le magnifique effort qu'Engels fait en écrivant en français à Paul Lafargue et sa maîtrise grandissante de notre langue.

Les mêmes principes ont été appliqués aux textes anglais, et notre ami Paul Meier, agrégé de l'Université, qui a bien

voulu en assurer la traduction, s'est efforcé de respecter le style et le ton des correspondants.

Un certain nombre de lettres sont incomplètes, un feuillet ayant été perdu ou déchiré. Nous avons donné la partie du texte qui nous a été accessible avec l'indication « fragment ».

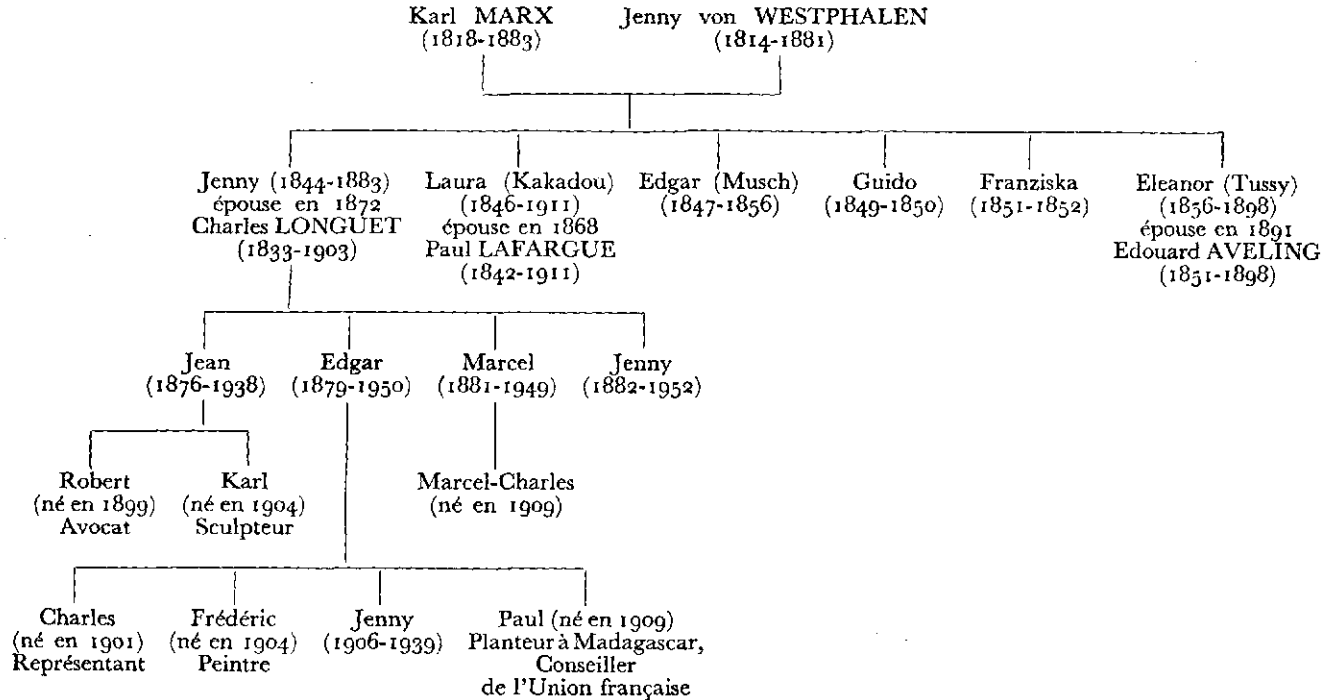
Toutes les lettres que nous avons retrouvées n'étaient pas datées. Ou les indications données étaient partielles. Nous avons pu, pour un grand nombre d'entre elles, les compléter avec assez de certitude. Dans ce cas, les compléments ou la date entière sont entre crochets. Lorsque nous n'avons pu déterminer la date qu'approximativement ou que le résultat du déchiffrement était douteux, nous l'avons indiqué par un point d'interrogation.

Beaucoup de noms propres ou d'appellations, voire de simples mots, sont souvent abrégés ou indiqués par une initiale dans l'original. Nous avons restitué partout où cela était possible la graphie intégrale, en mettant entre crochets les parties de mot ou les mots reconstitués.

Pour faciliter la lecture de cette correspondance, nous avons donné en bas de page un certain nombre de notes qui éclairent des allusions à des faits qui étaient familiers à nos correspondants, mais qui ne le sont plus aujourd'hui. Nous avons excepté de ces explications les personnes citées; on trouvera dans un index, à la fin du troisième volume, les indications essentielles que nous avons pu recueillir.

Il nous reste, en terminant, à exprimer nos remerciements à tous ceux qui nous ont apporté leur aide dans l'établissement de cette édition : l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou, l'Institut du marxisme-léninisme à Berlin, la Bibliothèque G. G. Feltrinelli à Milan. Enfin, nous n'oublierons pas ceux qui nous ont aidés dans nos recherches et éclairés de leurs conseils : MM. Pierre Angrand, Jean Bouvier, Jean Bruhat, M^{me} S. Vidaud, à Paris; M. S. Blattner, à Londres; M. Del Bo, à Milan.

LA DESCENDANCE DE KARL MARX



1868

I. — LAURA MARX
A FRIEDRICH ENGELS, A MANCHESTER

Jan^{ry} 13th 68.

Dear Engels,

As Mohr is once more being victimised by his old enemies, the carbuncles, and is, by the arrival of the latest, made to feel very ill at ease in a sitting posture, he has asked me to write you these lines in his stead.

As regards the article for *The Fortnightly Review*, I am to tell you that there is no question of a mere brief notice like the reviews of books generally found at the back of that periodical, but of an article of the length of those usually inserted.

Also I am to beg you to send back, as soon as possible, the earlier numbers of the *Courrier français*.

With best regards from all of us and in the hope that the late frequent Christmas entertainments you have been "undergoing" may not have interfered with your health, I remain, dear Engels,

Affectionately yours,

Laura MARX.

TRADUCTION

13 janvier 68.

Cher Engels,

Mohr est encore une fois victime de ses vieux ennemis, les furoncles, et les derniers arrivés lui rendent très pénible la position assise; aussi m'a-t-il demandé de vous écrire ce mot à sa place.

En ce qui concerne l'article pour la *Fortnightly Review*¹, je dois vous dire qu'il n'est pas question d'une courte note comme les critiques de livres qu'on trouve généralement à la dernière page de ce périodique, mais d'un article de la longueur de ceux qui y sont habituellement insérés.

Je dois aussi vous demander de renvoyer, aussitôt que possible, les numéros plus anciens du *Courrier français*².

Avec les meilleures amitiés de nous tous et l'espoir que les récentes et multiples festivités de Noël que vous avez « subies » n'ont pas eu d'effet fâcheux sur votre santé, je reste, cher Engels,

Affectueusement vôtre,

Laura MARX.

2. — PAUL LAFARGUE

A FRIEDRICH ENGELS, A MANCHESTER

18 mars 68.

Au grand décapiteur de bouteilles de champagne, à l'insondable avaleur d'ale et autres drogues frelatées, le secrétaire des Espagnes :
Salut et que le Dieu des bonnes beuveries te protège.

You must have heard with all the world that Mr. Lafargue, medical student bachelor is about to marry Miss J. Laura Marx, spinster "et enfileuse de perles métaphysiques". And that this marriage is to take place in April at the earliest date possible, nobody, I suppose, having ever as yet desired Tantalus's situation — April is such a nice month for catching cold in by moonlight or "des coups de soleil" in the day.

1. Il s'agit d'une critique du *Capital* qu'Engels devait rédiger pour la *Fortnightly Review*. Celle-ci était dirigée par trois hommes, dont Beesly, qui était personnellement en rapport avec Lafargue et qui avait affirmé « avoir la certitude morale que cette critique serait acceptée ». (Lettre de Marx à Engels du 8 janvier 1868.) En fait, l'article fut finalement refusé par le directeur Morley et a été publié d'après le manuscrit dans l'édition russe des œuvres (t. XIII/1, p. 238-260). (N. R.)

2. Ces numéros avaient été expédiés à Engels par Marx le 3 et le 11 janvier. Ils contenaient une série d'articles du général Cluseret sur la politique du président des États-Unis, Johnson, à l'égard des États du Sud. Vermorel avait répliqué aux affirmations de Cluseret et la polémique s'étend sur sept numéros entre le 1^{er} et le 17 septembre 1867. (N. R.)

To give to this act all its social value, it seems indispensable, I don't know why, that two witnesses be present. Two beggars quite unknown to me would do, but they might smell badly and so trouble our digestion already rather disturbed by the ceremony. Now although you are far from having all the moral qualities requisite to the fulfilling of this respectable bourgeois function in a respectable way, there is no man whom I should like better than yourself to stand by me during so formidable a ceremony. I have two reasons for asking you, 1st) because you are the best friend of Marx and have a deep interest in all that concerns his family—2dly) because you suit me, the few days I had the pleasure of enjoying your company have proved to me that you deserve the high idea I had formed of you from the conversation of Marx's family.

Will you now swallow a large tumbler of ale to wash down the pill I have been trying to gild for you. Marx has told me that you are very busy just now, if therefore it disturbs you, don't come, for your presence is not absolutely necessary and I should prefer to see you after my marriage, to be able to enjoy your company at my ease.

I don't speak of other questions: I believe my request is an annoyance enough as it is without trying to bore you longer by phrases—But the political struggles of Disraeli, du "filandreux" Gladstone and of the well fatted J. Bright are farcical, but on the other side of the "transatlantique" ocean, they are a little more tragical. Johnson is in rather hot water, if he could manage to peel off his skin, he might go back again to his former trade, which suits him better; instead of playing fantastic tricks. Tailors are a great nuisance, they so easily run mad with pride: as already noticed by Shakespeare. (Jenny, in her enthusiastic and blind love for Shakespeare, assure that he has foreseen Johnson and all his doings.)—Fortunately soon the tailoring business will be done by machinery.

Does Mrs. Burns take baths in the "baignoire" I brought you from Bordeaux that you might extinguish the fire residing in your bowels? The good taste of the home bread I ate in Manchester is still on my palate. Will you give her my kind regards.—Remember me also to Moore. Is he well at present? Beer is a very bad thing for such ailments as his.

Que je ne vous retienne plus, allez lâcher la bière que vous avez bue.

Je vous serre cordialement la main.

P. LAFARGUE.

TRADUCTION

13 mars 68.

Au grand décapiteur de bouteilles de champagne, à l'insondable avaleur d'ale et autres drogues frelatées, le secrétaire des Espagnes :

Salut et que le Dieu des bonnes beuveries te protège.

Vous avez dû apprendre comme tout le monde que M. Lafargue, étudiant en médecine, célibataire, est sur le point d'épouser Mlle J. Laura Marx, célibataire « et enfileuse de perles métaphysiques ». Et que ce mariage doit avoir lieu en avril à la date la moins tardive possible, personne, je suppose, n'ayant jamais encore souhaité être à la place de Tantale : avril est un si bon mois pour attraper des rhumes au clair de lune ou des coups de soleil dans la journée!

Pour donner à cet acte toute sa valeur sociale, il semble indispensable, je ne sais pourquoi, que deux témoins soient présents. Deux mendiants tout à fait inconnus de moi feraient l'affaire, mais peut-être sentiraient-ils mauvais et troubleraient-ils donc notre digestion déjà assez dérangée par la cérémonie. Or, bien que vous soyez loin d'avoir toutes les qualités morales requises pour remplir cette respectable fonction bourgeoise d'une façon respectable, il n'y a aucun homme dont, plus que vous, je souhaiterais la présence à mes côtés pendant une cérémonie aussi redoutable. J'ai deux raisons pour vous faire cette demande : 1^o) parce que vous êtes le meilleur ami de Marx et que vous éprouvez un vif intérêt pour tout ce qui concerne sa famille; 2^o) parce que vous me convenez : les quelques jours où j'ai eu le plaisir de jouir de votre compagnie m'ont prouvé que vous méritez la haute idée que j'avais formée de vous à la suite des conversations de la famille Marx.

Voulez-vous maintenant avaler un grand verre d'ale pour faire descendre la pilule que j'ai essayé de vous dorer. Marx m'a dit que vous êtes très occupé en ce moment; si cela vous dérange donc, ne venez pas, car votre présence n'est pas absolument nécessaire et je préférerais vous voir après mon mariage pour pouvoir jouir à mon aise de votre compagnie.

Je ne parle pas d'autres sujets : je crois que ma requête est assez importune comme cela, sans que j'essaie de vous ennuyer davantage avec des phrases. Les luttes politiques de Disraeli, du filandreux Gladstone et du gras J. Bright sont grotesques, mais de l'autre côté de l'océan « transatlantique », elles sont un peu plus tragiques. Johnson¹ est en assez mauvaise posture; s'il pouvait

1. Johnson, qui était président des États-Unis, avait vu se dresser contre lui les radicaux, qui critiquaient sa politique à l'égard des États

arriver à changer de peau, il pourrait retourner à son ancien métier qui lui convient davantage, au lieu de se livrer à des tours fantastiques. Les tailleurs sont une peste, ils deviennent trop facilement fous d'orgueil, comme l'a déjà remarqué Shakespeare. (Jenny, dans son amour enthousiaste et aveugle de Shakespeare, assure qu'il a prédit Johnson et tous ses faits et gestes.) — Heureusement le métier de tailleur se fera bientôt à la machine.

Est-ce que Mrs. Burns se baigne dans la baignoire que je vous ai apportée de Bordeaux pour que vous puissiez éteindre le feu qui dévore vos entrailles ? J'ai encore dans la bouche le bon goût du pain fait à la maison que j'ai mangé à Manchester. Voulez-vous lui transmettre mes salutations. Rappelez-moi aussi au bon souvenir de Moore. Va-t-il bien à présent ? La bière est une très mauvaise chose pour des maladies comme la sienne.

Que je ne vous retienne plus, allez lâcher la bière que vous avez bue.

Je vous serre cordialement la main.

P. LAFARGUE.

3. — LAURA MARX A FRIEDRICH ENGELS, A MANCHESTER

1. Modena Villas
Maitland Park.
March 20th 68.

Dear Engels,

Thursday the 2nd April is the day fixed for the marriage. Could you not manage to rid yourself of all "duties" for that day and come over to London. Your friend Ermen does not, I am sure, stick to business so closely as yourself, but is on the spree often enough, why should not you for once take a day for yourself or, rather, give a day to your friends in London?

Paul has written to you and urged all due reasons why you should do so and why you should *not* do otherwise; I have,

du Sud. Ayant révoqué Stanton, le ministre de la Guerre, il l'avait remplacé par Grant. Mais, les radicaux ayant contesté la validité de la révocation, Grant quitta le ministère, et Johnson, qui refusait de réintégrer Stanton, fut mis en accusation devant le Sénat. (N. R.)

therefore, nothing more to add than that I should be delighted to see you on the day of my marriage and very disappointed if you did not come.

I am, dear Engels,
very sincerely yours,

Laura MARX.

TRADUCTION

1 Modena Villas
Maitland Park.
20 mars 68.

Cher Engels,

Le jeudi 2 avril est le jour fixé pour le mariage. Ne pourriez-vous pas vous arranger pour vous débarrasser de toutes « obligations » ce jour-là et venir à Londres. Votre ami Ermen¹ est, j'en suis sûre, moins acharné que vous au travail, et il est assez souvent en vadrouille; pourquoi ne prendriez-vous pas un jour pour une fois, ou plutôt, pourquoi n'accorderiez-vous pas un jour à vos amis de Londres ?

Paul vous a écrit et vous a donné toutes les bonnes raisons pour lesquelles il faut le faire et ne *pas* faire autrement; je n'ai donc rien à ajouter, sinon que je serais ravie de vous voir le jour de mon mariage et très déçue si vous ne veniez pas.

Je suis, cher Engels,
bien sincèrement vôtre,

Laura MARX.

4. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A MANCHESTER

[Vers le 25 mars 1868.]

My everlaughing Engels,

If you find my English good, I find your French astonishing and you have not near you such a pretty master to correct your

1. Ermen était l'associé d'Engels dans l'affaire de textile qu'il dirigeait à Manchester. (N. R.)

mistakes as I have. The French "grisettes" who have taught you have so well earned their money that you would need them no longer for that purpose.

Although very conceited I never had so great an opinion of the vigour of my logic as to believe I could beat a square German head: I had indeed received some hints that you would come before I asked you; that obliges me to thank you twice over for having had the intention and for wanting to give to my letter the merit of it. My Laura is delighted at the idea of your coming. She will teach me German if there is room enough in my confused brain for a new language. Tussy and Marx believe that it has been submitted to too great a softening process; I hope that some years of rest and intellectual good digestion may restore it to its former hardness.

Au revoir, come as early as possible to allow me to see you before the great day; on which I shall be on pins and needles and unable to listen to you or anybody else.

Votre dévoué,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Marx has told me that you were beginning your English articles: if you could finish them before my starting from London, it would be a good thing, as I should be able to take them to Beesly who will certainly get them inserted in *The Fortnightly Review*.

TRADUCTION

[Vers le 25 mars 1868.]

Mon Engels au rire éternel,

Si vous trouvez mon anglais bon, je trouve votre français étonnant, et vous n'avez pas auprès de vous un aussi joli professeur que le mien pour corriger vos fautes. Les « grisettes » françaises qui vous l'ont appris ont si bien gagné leur argent que vous n'auriez plus besoin d'elles pour cet usage.

Bien que très vaniteux, je n'ai jamais eu assez bonne opinion de la vigueur de ma logique pour croire que je pourrais battre une tête carrée d'Allemand: on m'avait, à vrai dire, avant que je vous le demande, laissé entendre que vous viendriez; cela m'oblige à vous remercier doublement d'avoir eu cette intention et d'avoir voulu en attribuer le mérite à ma lettre. Ma Laura est enchantée à l'idée de votre venue. Elle m'apprendra l'allemand s'il y a assez de place dans mon cerveau confus pour une nouvelle langue. Tussy et Marx croient qu'il a été soumis à un traitement trop amollissant; j'espère que quelques années de

repos et de bonne digestion intellectuelle lui rendront sa dureté primitive.

Au revoir, venez aussitôt que possible pour que je puisse vous voir avant le grand jour où je serai sur des épingles et incapable de vous écouter, ni personne autre d'ailleurs.

Votre dévoué,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Marx m'a dit que vous commenciez vos articles anglais¹ : si vous pouviez les terminer avant mon départ de Londres, ce serait une bonne chose, car je pourrais les apporter à Beesly, qui les fera certainement insérer dans la *Fortnightly Review*.

1. Il s'agit de la critique du *Capital*, dont il est question dans la lettre de Laura du 13 janvier 1868 (voir p. 2). (N. R.)

1871

5. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Général,

Quand à Madrid je me trouvai au milieu des membres du Conseil fédéral espagnol, on me parla du correspondant de Londres, ayant nom Engels (prononciation espagnole). Je n'y étais pas, mais quand on me dit que le susdit correspondant écrivait supérieurement l'espagnol et le portugais, je me suis écrié : « Mais c'est Engels. » — Mais non, il se nomme Engels (prononciation espagnole). La même scène qui eut lieu entre Mora ¹ et moi au sujet du nom de Hegel que je voulais lui enseigner à prononcer se passa entre les membres du Conseil fédéral et moi : à la fin nous écrivîmes le nom et nous tombâmes d'accord.

Comme je n'ai vu ces citoyens que pendant une soirée, je ne me suis pas bien familiarisé avec leurs nom et figure; aussi est-ce pour cela que j'hésite à mettre une personnalité derrière le nom de Lorenzo ², le délégué au Congrès. Je m'imagine que ce doit être un grand, à grande barbe châtain, un peu chauve, peau blanche et très beaux traits : si c'est lui, vous avez eu un bon spécimen des hommes de Madrid, quoique cependant j'aurais mieux aimé que vous eussiez connu Mora, le secrétaire général; c'est un cordonnier, qui à 18 ans ne savait pas lire et qui était domestique. Les hommes m'ont paru très supérieurs, je puis dire que jamais je n'avais rencontré une réunion d'ouvriers si intelli-

1. Francisco Mora était secrétaire général du Conseil fédéral de la région espagnole de l'Internationale. (N. R.)

2. Anselmo Lorenzo, typographe, était correspondant de l'Est. (N. R.)

gents et si instruits; leur instruction contrastait grandement avec l'ignorance de la bourgeoisie espagnole. On accuse les Français de ne pas savoir lire, mais que dire d'eux; dans les cafés où j'ai été je n'ai jamais vu un journal, les habitués causent entre eux, fumant l'éternelle cigarette. Cette ignorance est d'autant plus à regretter que je crois les Espagnols excessivement intelligents; j'ai été obligé de voyager avec des *arrieros*¹ et je vous assure que j'ai trouvé leur compagnie très agréable. Tous sont sceptiques, un disait à un curé qui dînait à une auberge avec nous : « Je voudrais bien changer le bon Dieu comme on a changé la reine. — Pourquoi ? dit le curé — *Porqué cete puñatero*² ne veut pas me débarrasser des pierres qui remplissent mon champ. » Le réveil antireligieux qui s'est produit en Espagne est des plus curieux, cela tenait du miracle; c'est ce qui explique la faiblesse du parti carliste³ qui a pour lui cependant tous les prêtres qui, plutôt que de jurer fidélité à la Constitution, aiment mieux ne pas être salariés par l'État; et je vous assure qu'ils mangent de la vache enragée pour le quart d'heure; leurs soutanes râpées et sales racontent des histoires bien agréables au cœur de l'incrédule. Les familles qui ont fourré un enfant dans la prêtraille, dans l'espoir d'empocher une bonne prébende, remplissent l'air de leurs doléances; et il y a des milliers de familles dans ce lugubre état.

Le grand malheur de l'Espagne, ce sont les sociétés secrètes. Lorenzo a dû vous en parler, c'est l'obstacle le plus sérieux que rencontre l'Int[ernationale] dans sa propagande. Il y a ici une vaste société nommée *el tiro* national; dans tous les villages où j'ai passé, j'ai trouvé des affiliés, j'ai vu des feuilles de matricule qui portaient le numéro 18 000; c'est une véritable armée, chaque affilié doit avoir à sa disposition un fusil, une certaine quantité de poudre et de balles, et doit obéir aux ordres du *directorio* de Madrid. Sûrement la police connaît les membres du directoire et doit savoir faire des compromis avec eux, Prim en tout cas le savait; c'est ce qui lui a permis d'écraser après la révolution de septembre⁴ Cadix, Valence, etc., qui s'étaient soulevés. Là se trouve une réelle force qui est incalculable quand on connaît le caractère

1. Muletiers. Pour échapper à l'arrestation par le gouvernement de Thiers, Lafargue avait dû passer clandestinement en Espagne. C'est sans doute à cette équipée qu'il fait allusion ici. (N. R.)

2. Parce que cet animal. (N. R.)

3. Don Carlos, fils de l'Infant Don Juan et de Marie Béatrice de Modène, était prétendant au trône d'Espagne. Ses partisans, surtout parmi les montagnards du Nord, se livraient dans les régions pyrénéennes à une guerre civile en règle, souvent sous la direction des prêtres. (N. R.)

4. En septembre 1868 avait eu lieu la révolution espagnole marquée par le retour de Prim et le pronunciamiento de la flotte à Cadix. Dans la période qui suivit la fuite d'Isabelle II et jusqu'à l'acceptation de la couronne par Amédée d'Aoste se produisirent des insurrections, notamment à Cadix et à Valence. (N. R.)

ardent, courageux des Espagnols et la facilité qu'offre le pays à la guerre de partisans. Pour vous en donner une preuve : Pierrad arrêté devait passer par Huesca, qui, quoique capitale de province, ne compte que 10 000 âmes; le directoire de Madrid envoya l'ordre de faire échapper Pierrad; eh bien! il se trouva assez d'hommes pour soulever la ville, paralyser l'effort de la gendarmerie, de la troupe et de la police, et le faire échapper : on avait reçu le même ordre pour me faire évader si besoin était ¹.

Ces sociétés secrètes donnent aux hommes certaines qualités bien précieuses; mais elles leur en donnent de bien mauvaises; ainsi, il m'a fallu parler pendant des heures pour convaincre des hommes intelligents, pour leur faire comprendre combien il était dangereux de se mettre au service d'hommes que l'on ne connaissait pas et qui n'avaient pas de but déterminé; car les hommes du tir national ne connaissent que leur décurion, et par principe n'ont que leur feuille de matricule, qui ne leur donne aucun renseignement sur quoi que ce soit. Cependant à Huesca je suis parvenu à fonder une section ² avec des hommes du *tiro* national.

Cependant la propagande sera très facile ici, par cette bonne raison qu'il n'y a réellement pas de paysannerie en Espagne, du moins dans le vrai sens du mot. Dans les parties de la *Cataloña*, de l'Aragon, de la Castille et des *provincias Vascongadas* que j'ai traversées, je n'ai jamais rencontré une maison isolée dans les champs. Les travailleurs de la terre vivent dans les villes et les villages comme les autres travailleurs, avec qui ils sont continuellement en contact; c'est cette raison qui fait que tant de paysans font partie des mouvements insurrectionnels; il paraît que dans l'Andalousie la paysannerie est des plus révolutionnaires, car là se trouvent d'immenses propriétés foncières.

C'est en Espagne que l'on peut constater l'influence de Bakouline; c'est lui qui a inoculé aux hommes d'ici de ne pas s'occuper de politique, ce qui leur porte le plus grand tort auprès des hommes des sociétés secrètes qui ne rêvent que politique. Ici j'ai rencontré plusieurs hommes qui venaient de Suisse, et qui étaient affiliés à l'*Alliance* ³, et qui étaient persuadés que c'était Bakouline qui avait introduit le communisme dans l'Int[ernationale] sous le nom de collectivisme. Ce n'est pas seulement les ouvriers qui ont cette idée saugrenue, mais les chefs du parti républicain bourgeois. J'ai eu l'occasion de voir Pi y Margall, un véritable charmant et

1. A la demande du gouvernement de Thiers, Lafargue avait été arrêté par les autorités espagnoles à Huesca le 11 août. Mais l'extradition étant impossible, il fut libéré 10 jours plus tard. (N. R.)

2. De l'Internationale. (N. R.)

3. L'Alliance de la démocratie socialiste était une société secrète que Bakouline avait fondée et développée au sein de l'Internationale. Son action aboutit à l'exclusion de ses membres au Congrès de La Haye en 1872. (N. R.)

honnête homme; nous avons parlé longuement de l'Int[ernationale] et il m'a émis cette idée sur Bakounine, idée que j'ai trouvée émise par Castelar en plein congrès, dans son discours sur l'Int[ernationale].

Je vous envoie les numéros des journaux qui s'occupent de cette discussion, parce que cela vous concerne en qualité de secrétaire pour l'Espagne.

Depuis que je suis à Saint-Sébastien je ne sais comment va l'Int[ernationale]; le *Times* a fait dernièrement grand bruit du retrait de quelques membres anglais du conseil de Londres¹. Est-ce vrai? Et qui sont-ils? Comment marche l'Association en Angleterre? Que signifie cette alliance de la clique G. Potter² avec Dizzi³?

Les affaires de France sont pour moi aussi embrouillées; comment marche le mouvement? Que faut-il croire sur l'amnistie? Comment va tourner la crise monétaire, suivra-t-elle le cours de celle de l'Amérique après la guerre de Sécession? L'état de Paris s'arrange-t-il? etc. Il y a plus de questions que n'en peut contenir cette page.

Maintenant que les bonapartistes se remuent comme de beaux diables, ne serait-il pas le moment de traduire et de publier *Le 18 Brumaire*, de Marx?

Schnaps⁴ n'est pas encore guéri, mais il va un peu mieux. La santé de Laura s'est complètement rétablie. En est-il de même de Jenny? Dites à Jenny que pour l'adresse de Prudhomme il faut écrire chez M. Dubarry, fondateur, 28, rue Taunesse, qui remettra la lettre à Prudhomme.

Faites mes amitiés à Mme Engels; ainsi qu'à toute la famille Marx. Je vous serre cordialement la main.

P. TOOLE I^{er}.

Saint-Sébastien, 2 8br 1871.

Est-ce bien vrai que Varlin ait été fusillé et que Dombrowski soit mort? Dans votre réponse nommez le premier N^o 1 et le deuxième N^o 2 — s'il y a du danger pour eux encore.

A-t-on des nouvelles de Jaclard? On m'a dit qu'il était à Berne, pouvez-vous me donner son adresse?

1. Lafargue fait sans doute allusion ici aux difficultés qui se firent jour au Conseil général de l'A. I. T. à la suite de la publication de *La Guerre civile en France*. G. Odger, secrétaire du Conseil des trade unions de Londres, et Lucraft se retirèrent du Conseil général. (N. R.)

2. George Potter était un trade unioniste en vue qui était en désaccord avec Howell et Applegarth. (N. R.)

3. Disraeli. (N. R.)

4. Surnom donné au fils aîné de Lafargue. (N. R.)

6. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE

122 Regent's Park Road N. W.
Londres, le 9 Décembre 1871.

Mon cher Lafargue,

Je vous écris deux mots sur les affaires d'Espagne. Il doit y avoir eu des luttes intérieures dans l'Internationale espagnole, luttes finalement décidées en notre faveur. C'est là ce qui m'explique et leur silence continu, et la résolution prise enfin de le rompre. J'avais écrit à Mora le 25; le 28, Mesa vous écrit et le 29, Mora m'écrit une lettre disant qu'ils ne savent rien à l'égard des intrigues et calomnies contre le C[onseil] G[énéral] dont je lui avais parlé, etc., mais les deux numéros de *La Federación*¹ qui nous arrivèrent ensuite publièrent, l'un les résolutions de la Conférence², et l'autre, un article sur la résol. n° IX, tiré de l'*Emancipación*³, et dont nous avons toute raison d'être satisfaits. La lettre de Mesa est encore plus explicite. Donc, en Espagne, le procès est gagné. J'ai immédiatement répondu à Mora et j'espère que tout ira bien dorénavant.

Du reste, les autres avaient bien travaillé et s'étaient servis de moyens assez infâmes, comme d'habitude. *La Révolution sociale*⁴ du 23 nov. donnait un article de *La Federación* de Barcelone du 19 nov., disant que l'émissaire des dissidents suisses, etc., était arrivé là-bas, et que les sections de Barcelone, après s'être convaincues du caractère révolutionnaire des principes des dissidents, etc., avaient accepté la fédération que ceux-ci leur offraient. Nous cherchons dans le numéro en question de *La Federación*, mais nous n'y trouvons pas l'article. Le numéro du 3 déc. nous explique cela : il dit que cet article ne représentait pas l'opinion des sections

1. *La Federación*, organe du Conseil fédéral des sociétés ouvrières, paraissait à Barcelone depuis le 1^{er} août 1869. (N. R.)

2. Il s'agit de la Conférence de Londres convoquée par le Conseil général de l'A. I. T. du 17 au 22 septembre 1871. (N. R.)

3. Journal ouvrier qui paraissait à Madrid. (N. R.)

4. *La Révolution sociale*, organe hebdomadaire de la Fédération jurassienne, paraissait à Genève depuis le 26 octobre 1871. Elle devient très rapidement l'instrument de lutte des bakounistes contre le Conseil général de Londres. Dans le n° 5 (23 nov. 1871, p. 4/1) elle imprime une déclaration de *La Federación* de Barcelone du 19 novembre sur l'autonomie des sections de l'Internationale. (N. R.)

ni même d'une section, mais seulement celle d'un seul rédacteur du journal, qui l'avait fait insérer derrière le dos du comité de rédaction !

La victoire gagnée en Espagne réduit de beaucoup le terrain de la lutte. Ne restent que la branche française non reconnue ici (15 membres), celle de Genève, les Jurassiens comme adversaires déclarés, et les Italiens comme douteux. Mais j'ai bien travaillé l'Italie et nous avons maintenant commencé de changer le terrain du combat; des intrigues et correspondances particulières, nous en venons à la publicité. Mazzini nous a donné une occasion excellente¹ : il a rendu l'Internationale (dans un article de son journal) responsable des actes et paroles de Bakounine. Voilà donc l'occasion d'attaquer Mazzini et de désavouer Bakounine d'un seul coup. Je l'ai de suite fait, et envoyé l'article à tous nos journaux italiens. Quelques-uns au moins le publieront², d'autres, je crains, sont trop liés avec B[akounine] pour le faire. Mais avec l'article je leur ai communiqué à tous l'adhésion des Espagnols à la Conférence et les progrès de l'Int[ernationale] en Esp[agne] rapportés par Mesa. Cela aura son effet; ils verront que les autres ne leur ont dit que des mensonges sur l'Espagne. En effet, leur politique était de gagner l'Espagne en lui disant que l'Italie était unanimement de leur côté, et *vice versa*. Nous pourrions avoir encore quelques désagréments en Italie, mais la décision des Espagnols de se mettre de notre côté décidera l'affaire — *upon the whole*³ — sur toute la ligne. Quant aux *cantankerous*⁴ Jurassiens, nous leur ferons le procès très prochainement.

Je serai bien aise lorsque toute cette affaire sera une bonne fois finie. Vous ne croyez pas combien de travail, de correspondance, etc., tout cela nous a fait. Mohr, Serrailier et moi, nous n'avons pu nous occuper d'autre chose pendant des semaines. Et moi pauvre diable qui devais écrire de longues lettres, l'une après l'autre, en italien et en espagnol, deux langues que je comprends à peine !

En France nous allons à merveille. 26 journaux s'offrent à nous pour publier nos documents.

Nous avons un froid du diable, et vous êtes heureux de pouvoir passer l'hiver dans un climat chaud. Pour le reste nous nous

1. Mazzini publia dans la *Roma del popolo* n^{os} 38 (16 nov. 1871), 39 (23 nov. 1871) et 41 (7 déc. 1871) une série d'articles intitulés : « Documents sur l'Internationale ». (N. R.)

2. La lettre d'Engels, datée de Londres 5 et 6 décembre 1871, sera publiée dans la *Roma del popolo*, n^o 43 du 21 décembre 1871 (p. 125 I-II). D'autres journaux reprendront la polémique, notamment *Il Proletariato italiano* de Turin (1^{re} année, n^{os} 8, 9, 10 et 12) sous le titre : « Mazzini et l'Internationale ». (N. R.)

3. Somme toute.

4. Grognons. (N. R.)

portons bien, et la famille Marx aussi. Comparé à leur état en hiver dernier, la santé de Mohr, et celle de Jenny¹ aussi, est bien meilleure. Mohr ne tousse plus autant ; il a eu un petit abcès sous l'épaule, mais la *carbunculosi*² a cessé et n'est pas revenue ; son foie ne rentrera jamais dans son état normal à l'âge qu'il a, mais il fonctionne bien mieux qu'auparavant, et Mohr, ce qui est la chose principale, mène une vie plus rationnelle. Jenny, après les pleurésies répétées où elle a passé, gardera probablement toujours un peu d'emphysème, mais elle commence à comprendre qu'elle doit se soigner un peu et ne pas tâcher de s'accoutumer au froid et au mauvais temps, comme elle appelait cela, dans³ le temps. Elle chante de nouveau et sa voix est plus claire et plus forte que jamais.

J'ai appris avec beaucoup de plaisir le rétablissement du petit Schnaps. Embrassez-le pour moi — et votre femme aussi.

Tout à vous,

F. E.
Général.

7. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE

Londres, le 30 décembre 71.

Mon cher ami,

Hier soir, au moment de commencer une lettre assez verte au Conseil espagnol à propos de la traduction et publication du manifeste des bakounistes⁴, j'ai reçu votre lettre qui m'a fait beaucoup plaisir. Bien que je regrette les nécessités qui vous ont⁵ fait venir

1. Mme Marx. (N. R.)

2. Furunculose. (N. R.)

3. Dans l'original : avant. (N. R.)

4. Il s'agit de la *Circulaire à toutes les fédérations de l'Association internationale des travailleurs* (Sonvilliers) du 12 novembre 1871 dont on pourra trouver le texte dans *Mémoires de la Fédération jurassienne*, p. 227-233. Cette circulaire fut publiée en conclusion du congrès régional des sections romandes, convoqué à la suite des protestations qu'auraient soulevées les résolutions de la Conférence de Londres. (N. R.)

5. Dans l'original : aient. (N. R.)

à Madrid, c'est un vrai bonheur que vous y soyez¹ en ce moment, car les réticences et le silence du Cons[eil] espagnol sont vraiment de nature à provoquer des interprétations peu agréables. Voilà 24 jours que j'ai écrit à Mora et pas de réponse, ou pour seule réponse, la publication du manifeste hostile; sans vos lettres, qu'en devrions-nous penser ?

Je vous envoie ci-joint les résolutions des 30 sections de Genève², de peur que vous ne les ayez point trouvées. De plus, la réponse du Comité romand aux bakounistes, et j'espère bien que l'Emancipación donnera aussi à ses lecteurs la traduction de cet excellent écrit. Dans le même numéro de *L'Égalité*, vous trouverez plusieurs autres articles relatifs à ce débat et à la réunion des 30 sections. La réponse des Genevois est pour le moment suffisante, le Conseil général devra naturellement s'occuper de suite de cette affaire et il répondra dans une circulaire embrassant toutes les phases du différend dès son origine, vous concevez que ce sera long et nous prendra quelque temps. Ce qu'il importe, en attendant, de faire observer aux Espagnols c'est :

1^o On voit clairement de la circulaire Sonvilliers ce que veulent ces messieurs. L'attaque contre la Conférence n'était que le prétexte. Maintenant on attaque les *résolutions de Bâle*³ qui ont force de loi pour l'Association et auxquelles le Cons[eil] gén[éral] doit obéir. C'est là un acte de rébellion ouverte, et il est bien que ces gens se soient démasqués. Mais

2^o L'œuvre de qui sont ces résolutions de Bâle ? Du Conseil général de Londres ? point du tout. Elles furent proposées par les délégués belges (dont l'un était Robin ! le bakouniste) et elles furent le plus chaudement soutenues par qui ? — Par Bakounine, Guillaume, Schwitzguebel, etc., par les mêmes hommes qui les attaquent aujourd'hui comme ayant démoralisé, par leur caractère autoritaire, le Conseil général. Ce qui n'empêche point Guillaume et Schwitzguebel de signer cette même circulaire. Nous avons les témoins ici, et si Sentiñon et Farga Pellicer⁴ ne sont pas aveuglés par l'esprit sectaire, ils devront se le rappeler (s'ils ont assisté à la séance, ce que je ne sais pas). Mais alors c'était différent. Les bakounistes crurent que la majorité leur était assurée, et que le Conseil général serait transféré à Genève. Il en a été autrement, et tout d'un coup les résolutions qui, exécutées par un Conseil général de leur choix, eussent été tout ce qu'il y a de plus révolutionnaires, deviennent autoritaires et bourgeoises !

1. Dans l'original : êtes. (N. R.)

2. Réponse du Comité fédéral romand à la circulaire des seize signataires, membres du Congrès de Sonvilliers (Genève, Temple unique, 20 déc. 1871), dans *L'Égalité* (Genève), n^o 24 du 24 décembre 1871 (p. 1 et 2). (N. R.)

3. Le Congrès de Bâle de l'A. I. T. s'était tenu du 7 au 11 septembre 1869. (N. R.)

4. Internationalistes espagnols connus. (N. R.)

3^o La convocation de la Conférence¹ a été parfaitement régulière. Les Jurassiens, représentés au Conseil par Robin qui lui-même demanda que le différend fût porté devant cette conférence, ont dû être prévenus par lui qui était leur correspondant régulier. Jung, le secrétaire pour la Suisse, ne pouvait plus rester en correspondance officielle avec un comité qui, en défi ouvert d'une résolution du C[onseil] G[énéral], continuait de se parer du titre de Comité de la Fédération romande. Cette résolution du C[onseil] G[énéral] était prise en vertu du pouvoir à lui délégué par la résolution administrative de Bâle N^o VIII (nouvelle édition des Statuts, etc. Règlements administratifs II, art. 7). Toutes les autres sections ont été prévenues officiellement et par la voie régulière.

Nos amis d'Espagne verront maintenant l'abus que ces messieurs font du mot « autoritaire ». Dès que quelque chose déplaît aux bakounistes, ils disent : c'est *autoritaire*, et avec cela ils croient l'avoir condamné à jamais. Si au lieu d'être des bourgeois, journalistes, etc., ils étaient des ouvriers, ou s'ils avaient seulement étudié un peu les questions économiques et les conditions de l'industrie moderne, ils sauraient que aucune action commune n'est possible sans l'imposition, à quelques-uns, d'une volonté étrangère, c.-à-dire d'une autorité. Que ce soit la volonté d'une majorité de votants, d'un comité directeur ou d'un seul homme, c'est toujours une volonté imposée aux dissidents; mais sans cette volonté unique et directrice, aucune coopération n'est possible. Faites donc marcher une des grandes fabriques de Barcelone sans direction, c'est-à-dire sans autorité ! Ou administrez un chemin de fer sans la certitude que chaque ingénieur, chauffeur, etc., soit à sa place le moment exact où il doit y être ! Je voudrais bien savoir si le brave Bakounine confierait son gros corps à un wagon de chemin de fer si ce chemin de fer était administré selon des principes, d'après lesquels personne ne serait à sa place s'il ne lui plaisait pas de subir l'autorité des règlements, bien autrement autoritaires dans tout état possible de la Société, que ceux du congrès de Bâle ! Toutes ces grandes phrases ultra-radicales et révolutionnaires ne font que cacher la misère des idées la plus complète et la plus complète ignorance des conditions dans lesquelles se produit la vie journalière de la société. Abolissez donc « toute autorité, même consentie » par les matelots sur un navire !

Vous avez raison, il faut trouver un moyen de faire circuler plus largement sur le continent les rapports des séances du Conseil général. Ce moyen, je le cherche encore. J'ai adressé à Lorenzo depuis quelque temps l'*Eastern Post*, parce qu'il m'avait dit qu'ils avaient quelqu'un qui savait l'anglais. Maintenant je vous envoie le dernier numéro de ce journal, y renfermant des coupures de

1. Il s'agit de la Conférence de Londres du 17 au 22 septembre 1871. (N. R.)

numéros antérieurs (*adresse de Lorenzo*). Vous pourrez en faire quelque chose pour l'*Emancipación*. Je n'ai vraiment pas le temps de traduire moi-même toutes ces choses, l'Italie me cause une correspondance énorme. Mais je verrai ce qu'il y aura à faire — s'il y avait quelqu'un qui sût l'anglais à Barcelone, ne pourrais-je pas y envoyer le journal ?

Je n'ai pas vu Mohr aujourd'hui, il travaille durement à sa seconde édition allemande ¹, je lui donnerai votre lettre ce soir. Nous sommes tous bien, Jenny se porte bien, et Mohr passablement. Je lui fais faire ses promenades aussi souvent que possible, c'est du grand air qu'il lui faut. Ma femme vous envoie ses compliments, et a *happy new year. Remember me to Laura when you write. The post closes* ².

Tout à vous,

LE GÉNÉRAL.

Au dos : Para Lafargue

se está à Madrid

y si no para Mora y Lorenzo ³.

1. Du *Capital*. (N. R.)

2. Et une heureuse année. Rappelez-moi au souvenir de Laura quand vous écrirez. C'est l'heure du courrier. (N. R.)

3. Pour Lafargue s'il est à Madrid ou sinon pour Mora ou Lorenzo. (N. R.)

1872

8. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A MADRID

Londres, le 19 janvier 72.

Mon cher Toole,

Votre lettre du 8 nous a fait bien du plaisir. Quant à [Mora ?]¹ soyez sûr qu'il y a du Bakounine là dedans. Ces hommes sont d'u[ne]¹ assiduité incroyable dans leur correspondance privée; et s'il a [été ?]¹ membre de l'Alliance, ils l'auront bien bombardé de lettres et [de]¹ flatteries. Toujours est-il [c'est] une victoire pour nous que l'on ait [voté]¹ de remettre toutes ces questions à un Congrès espagnol; car

1^o cela est une réponse *négative*, bien qu'indirecte, à la [demande ?]¹ de convocation *immédiate* d'un congrès internat[ional];

2^o nous trouvons que dès que les ouvriers eux-mêmes, en masse, délibèrent sur ces questions, leur bon sens naturel et leur sentiment inné de solidarité ont toujours, et bien vite, fait justice de ces menées personnelles. Pour les ouvriers, l'Intern[ationale] est une grande conquête qu'ils n'entendent nullement lâcher; pour ces doctrinaires intrigants, elle n'est qu'un champ de petites querelles personnelles et de secte.

Nous tâcherons de faire tout l'usage possible, dans n[otre] réponse, de vos observations; seulement, nous ne pouvons nous limiter à ce qui serait le mieux pour les Espagnols. Les Suisses, violemment attaqués, demandent tout le contraire. Cependant, j'espère que nous pourrons écrire de manière à satisfaire tous nos amis sur les points principaux.

On demande de plusieurs côtés la réimpression de la *M[isère]*

1. Papier déchiré. (N. R.)

de la *philosophie*] pour laquelle il faudrait naturellement une nouvelle introduction, et j'espère que dès que les travaux pour la deuxième édition du *Capital* seront finis, Mohr s'en occupera; si Mesa en attendant fait la traduction espagnole, il recevrait le texte de cette introduction probablement en bon temps. Mais je ne promets rien, vous savez combien de travaux inattendus arrivent toujours à Mohr. Il est en traité avec Lachâtre¹, il y avait dans le contrat une ou deux choses absolument inadmissibles. Sans doute Jenny ou Tussy vous écriront, à vous ou à Laura, plus amplement là-dessus.

Maintenant les nouvelles.

1) Ici, la section française de 1871, section qui n'a jamais été acceptée comme telle parce qu'elle se refusait à rayer de ses statuts les choses les plus incroyables, au moment même où elle publiait une longue déclaration métaphysique contre le Cons[eil] Gén[éral], signée de 35 citoyens², s'est complètement dissoute. L'élection de *Vésinier* comme secrétaire a fait *Théis*z, *Avrial* & C^o se retirer (pour la deuxième fois!). Puis, la clique *Vésinier* a demandé l'expulsion de *Vermersch*, digne rival, comme homme privé et comme homme politique, de *Vésinier*. Alors, nouvelle scission, de sorte qu'il y a *trois* tronçons. C'est l'autonomie des groupes à son comble.

De l'autre côté, nous avons une section française de soixante membres, une section italienne et une polonaise ici, en dehors de l'ancienne section allemande. Les calomnies du *Neuer Sozial Demokrat*³ de Berlin étaient l'œuvre de quelques sicaire de *Schweitzer* qui s'étaient glissés dans cette section; ils viennent d'être expulsés. — Le Conseil fédéral anglais fonctionne, et la propagande va très bien, nous tâchons surtout de nous former un appui en dehors des vieilles sociétés politiques demi-bourgeoises et des vieilles trades unions qui ne voient pas au delà de leur métier. Dupont à Manchester nous est d'une très grande utilité. Les clubs républicains de *Dilke* & C^o adhèrent à l'*Intern[ationale]* dans toutes les grandes villes et les meilleurs éléments de presque tous ces clubs nous appartiennent de sorte qu'un beau jour ce mouvement républicain bourgeois échappera aux chefs bourgeois et tombera entre nos mains.

1. Pour l'édition française du livre I du *Capital*. (N. R.)

2. Certains réfugiés de la Commune avaient créé à Londres une « section française fédéraliste de 1871 ». Ils publièrent une déclaration (Londres, 14 déc. 1871) contre le Conseil général signée de trente-cinq membres qui parut à Londres, Imprimerie internationale, 1871. (N. R.)

3. Le n^o 3 du journal lassallien *Neuer Sozial Demokrat* (7 janv. 1872) publiait une correspondance de Londres, signée *Schenk* et *Winnand*, accusant *Marx* d'avoir détourné les fonds collectés par l'Association allemande des ouvriers pour la culture, de Londres, en faveur des tailleurs en grève. Cette calomnie sera réfutée par le secrétaire de l'Association dans le *Volksstaat* du 27 janvier 1872. (N. R.)

L'article sur le *Neuer Sozial Demokrat* dans l'*Emancipación*¹ m'a fait beaucoup de plaisir. Je l'ai immédiatement traduit et envoyé à Leipzig au *Volksstaat*, journal de Liebknecht.

En France, Serrailles est d'une activité étonnante. Naturellement, les résultats obtenus ne sont pas pour la publicité mais ils sont très bons. Les sections se reforment sous d'autres noms, et partout. Un fait obtenu par cette correspondance, c'est que presque partout les correspondants des bakounistes sont des mouchards. Dans une ville du Midi, leur affilié était le commissaire central de police. Il est maintenant à peu près prouvé que Marchand de Bordeaux est un mouchard. Vous saurez qu'il a égaré les procès-verbaux de deux séances, eh bien tous ceux nommés dans ces procès-verbaux ont été poursuivis, c'est ainsi qu'on a voulu s'occuper de vous aussi. M[archand] n'a jamais pu rendre compte de ce qu'étaient devenus ces procès-verbaux, et, bien que proscrit à Genève², il a été de retour à Bordeaux sans avoir été inquiété.

En Suisse, non seulement le Comité romand qui représente au moins dix fois plus d'Internationaux que les Jurassiens, s'est déclaré pour le C[onseil] G[énéral], mais aussi la *Tagwacht*³ de Zurich, organe des Int[ernationaux] de la Suisse allemande (voir n° 1, du 6 janvier). Elle demande à ceux qui parlent du pouvoir autoritaire du C[onseil] G[énéral] :

« Une dictature présuppose toujours que le dictateur ait entre ses mains une puissance matérielle pour faire exécuter ses ordres dictatoriaux. Maintenant, tous ces journalistes nous obligeraient beaucoup s'ils voulaient bien nous dire où le Conseil général a son arsenal de baïonnettes et de mitrailleuses. Disons, par exemple, que la section de Zurich ne soit pas d'accord avec n'importe quelle décision du Conseil général (chose qui, jusqu'à présent, n'est pas arrivée), où sont les moyens par lesquels le C[onseil] G[énéral] forcerait la section de Zurich de reconnaître cette décision ? Mais le Conseil général n'a pas même le droit d'exclure définitivement de l'Association une section quelconque — tout au plus, il peut en suspendre les fonctions jusqu'au prochain congrès lequel seul peut en statuer en définitive... Les vues les plus divergentes, non seulement par rapport à l'organisation future de

1. Il s'agit probablement d'une note publiée dans l'*Emancipación* du 14 janvier 1872, à propos du fait que les journaux bourgeois espagnols démarquent le *Neuer Sozial Demokrat* et y puisent des informations sur la dislocation de l'Internationale. Ce journal y est stigmatisé comme un organe vendu à Bismarck. (N. R.)

2. Pendant son séjour à Genève, Marchand collaborait à l'organe de la Fédération jurassienne, *La Révolution sociale*. (N. R.)

3. La *Tagwacht*, qui paraissait depuis le 5 janvier 1870, était hebdomadaire depuis le 2 avril et portait en sous-titre : organe du parti social-démocrate et des syndicats internationaux en Suisse. A partir de 1872, J. Ph. Becker y collaborait. (N. R.)

la société, mais aussi par rapport aux mesures à prendre actuellement, sont représentées dans la grande association internationale. Cette association, dans ses Congrès généraux, discute nécessairement de pareilles questions, mais dans aucun article de ses statuts elle n'établit un système, une norme obligatoire pour les sections. Il n'y a d'obligatoire que le principe fondamental : l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes... Donc, on trouve représentées dans l'Internationale les vues politiques les plus opposées, du centralisme sévère des ouvriers autrichiens jusqu'au fédéralisme anarchique des confédérés espagnols. Ces derniers proclament l'abstention des élections; les confédérés allemands font valoir leurs votes à chaque élection. Dans tel pays, les Internationaux soutiennent d'autres partis plus ou moins avancés, dans d'autres ils se tiennent à part, dans n'importe quelles circonstances, comme parti distinct. Seulement, nulle part n'y a-t-il des monarchistes parmi les Internationaux. De même pour les questions d'économie sociale. Les communistes et les individualistes travaillent côte à côte et il est permis de dire que toutes les formes du socialisme trouvent leur représentation dans l'Internat[ionale]... Cependant, l'Int[ernationale] a toujours su garder ses rangs bien serrés vis-à-vis de l'ennemi extérieur..., elle a su garder son unité vis-à-vis de la guerre franco-prussienne, et elle s'est sortie plus grande et plus forte de cette guerre, tandis que d'autres sociétés en ont été écrasées. Comme un seul homme, l'Int[ernationale] a pris parti pour la Commune de Paris... Et parce que tel groupe est d'une opinion différente sur les questions de détail, la presse bourgeoise aurait-elle le droit de parler de scissions dans l'Internationale... Lisez donc la circulaire des sections du Jura qui protestent contre de certaines choses, elle finit par le cri : Vive l'Ass[ociation] Int[ernationale] des travailleurs ! Est-ce là de la scission ? Non, messieurs, l'Int[ernationale], malgré vous, ne fera pas de scission, elle arrangera ses affaires intérieures, et se montrera plus unie et plus serrée que jamais... plus vous nous calomniez, plus vous parlerez de scissions dans nos rangs, plus vous nous attaquerez — plus nous resserrerons nos rangs, plus haut retentira le cri : Vive l'Ass[ociation] Int[ernationale] des travailleurs ! »

Si vous pouvez faire quelque usage de cela pour l'*Emancipación* tant mieux.

En Allemagne, le *Volksstaat* s'est déclaré d'une manière très énergique contre les Jurassiens et pour le C[onseil] G[énéral] ¹. De plus, le Congrès saxon, le 7 janvier, où 120 délégués représentaient 60 sections, s'est déclaré, en séance privée (les lois lui défendirent de discuter cela publiquement) à l'unanimité contre la cir-

1. Le n° 3 du *Volksstaat* du 10 janvier 1872 publiait un long article d'Engels : « Le Congrès de Sonvilliers et l'Internationale ». (N. R.)

culaire jurassienne et a donné un vote de confiance au C[onseil] G[énéral].

Les Autrichiens et Hongrois sont aussi unanimement pour le C[onseil] G[énéral], mais les persécutions les empêchent de le prouver publiquement, ils ne peuvent guère plus se réunir, et toute réunion au nom de l'Int[ernationale] est immédiatement prohibée ou dissoute par la police.

En Italie, point d'organisation jusqu'ici. Les groupes sont si autonomes qu'ils ne veulent ou ne peuvent se réunir en faisceau. C'est la réaction contre la centralisation extrême et bourgeoise de Mazzini qui, à lui seul, aspirait à diriger tout, et très... bêtement encore. Peu à peu le jour s'y fera, mais il faut leur laisser faire leurs propres expériences.

Vous ne dites rien de votre femme — j'espère que vous aurez de bonnes nouvelles de sa part ainsi que du petit¹. Mme Marx qui se trouve chez moi en ce moment ainsi que toute la famille Marx, *send their love*². Ma femme vous salue cordialement et moi aussi. Rappelez-moi à Laure quand vous lui écrirez et écrivez-moi bientôt.

Tout à vous,

LE GÉNÉRAL.

9. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A MADRID

Londres, le 11 mars 1872.

Mon cher Lafargue,

Si vous voulez me confier vos affaires, je m'en chargerai bien volontiers; vous n'avez qu'à écrire à votre homme d'affaires de m'envoyer, PAR LETTRE CHARGÉE et adressée à moi, 122 R[egents] P[ark] Rd, vos actions et bons, que je garderai avec les miens; pour les coupons, dividendes et intérêts, je ne pourrai rien vous dire avant d'avoir examiné les documents, mais il n'y aura aucune difficulté pour arranger cela. Quant à la somme d'argent comptant, je crois que vous feriez mieux de vous la faire remettre à Madrid en une *lettre de change* et de déposer la somme chez un banquier là-bas, il faudra bien qu'il y en ait auxquels on pourrait

1. Laura Lafargue était restée à Saint-Sébastien. (N. R.)

2. Envoyent leurs amitiés. (N. R.)

confier cela. Si cependant vous préférez me la faire remettre aussi, je vous prierais de donner des instructions *formelles* que ce soit en forme de *lettre de change* (ou mandat) SUR LONDRES fait à *mon ordre* et aussi par *lettre chargée*. Dans l'un et l'autre cas, la lettre de change doit être à *courte échéance*. Ou bien encore vous diviserez la somme, et vous prescrirez à votre commerçant d'envoyer une partie à Madrid et l'autre à moi. Comme vous voudrez. Toujours, la transmission en forme de lettre de change vaut beaucoup mieux que celle en billets de banque. Vous perdez également sur l'une et l'autre, moins encore probablement sur la lettre de change; mais en cas de vol le billet de banque est perdu à jamais, tandis que la lettre de change¹ est difficile à réaliser pour le voleur et on peut en empêcher le paiement en pareil cas.

Il y a toujours un certain risque même pour les lettres chargées lorsqu'elles passent d'un pays à l'autre; mais je ne connais pas d'autre moyen de me faire parvenir vos actions, etc. Du reste, nous avons eu beaucoup d'expérience dernièrement en matière de lettres chargées parce que, sans les faire charger, nos correspondances n'arrivent pas toujours; tandis que nos lettres chargées sont jusqu'ici arrivées sans exception.

I have sent you a number of papers from here, for instance on Feb. 14th four cuttings from *The Eastern Post*, the *Volksstaat*, the *Tagwacht* of Zurich, and the *Socialiste* of New York;

on Feb. 21st *The East[ern] Post*, *Socialiste* and the French edition of the Statutes (to the *Emancipación*).

To morrow I shall send you 2 *Eastern Posts*. Unfortunately the two addresses to old ladies are the *only ones we have* and it would be *very important* to have another for both letters and papers as they cannot but become very suspect.

I can understand very well that our friends there are in reality a good deal more practical than they appear in their papers, and I perfectly understand the reason why. I am quite certain for instance that when they demand, that on the morrow of important events the land and the instruments of labour should be at once handed over to those who ought to hold them, they know perfectly well this to be impracticable, but must make the demand for consistency's sake. We must make a full allowance for their position. The Bakunist rubbish cannot be cleared away in one day, it is quite enough that the process of clearing it out has at last begun in good earnest.

From the Jurassian last circular you will have seen what a complete fiasco that ludicrous campaign has ended in. However, the circular of the G[eneral] C[ouncil] in reply is being printed and you may as well prepare our friends there for the fact that

1. Engels écrit par erreur : le billet de banque. (N. R.)

these men will be very roughly handled by us, and that all the facts we know about them—they are scandalous enough—will be laid before the Assoc[iation]. We must now make an end of this sect. Mohr's and my time has been wasted entirely by them for months past and this cannot go on. Only yesterday I had to send to Naples a complete pamphlet of twelve closely written pages in refutation of their absurdities. They are *all* Bakunists in Naples, and there is only one amongst them, Cafiero, who at least is de bonne volonté, with him I correspond. About other matters I write to your wife.

Mrs. Engels sends her compliments to both of you.

Yours truly,

THE GENERAL.

TRADUCTION

Londres, le 11 mars 1872.

Mon cher Lafargue,

Je vous ai envoyé d'ici un certain nombre de journaux : par exemple, le 14 février, quatre coupures de l'*Eastern Post*, du *Volksstaat*, du *Tagwacht* de Zurich et du *Socialiste* de New-York;

le 21 février, l'*Eastern Post*, le *Socialiste* et l'édition française des Statuts (à l'*Emancipación*).

Je vous enverrai demain deux exemplaires de l'*Eastern Post*. Malheureusement, les deux adresses de vieilles dames sont les seules que nous ayons, et il serait très important d'en avoir une autre, aussi bien pour les lettres que pour les journaux, car elles deviendront forcément très suspectes.

Je puis très bien comprendre que nos amis de là-bas ont en réalité beaucoup plus d'esprit pratique qu'ils ne semblent en avoir dans leurs journaux, et j'en comprends parfaitement la raison. Je suis tout à fait certain, par exemple, que, lorsqu'ils exigent, au lendemain d'événements importants, que la terre et les instruments de travail soient sur-le-champ remis à ceux qui devraient les posséder, ils savent parfaitement que c'est impraticable, mais ils doivent formuler cette exigence pour rester logiques avec eux-mêmes. Nous devons pleinement tenir compte de leur situation. Les idioties à la Bakounine ne peuvent se liquider en un jour; il est déjà très satisfaisant que ce processus d'éclaircissement ait enfin commencé pour de bon.

En lisant la dernière circulaire jurassienne, vous avez dû voir par quel fiasco complet cette campagne ridicule s'est terminée. Mais la circulaire qui contient la réponse du C[onseil] G[énéral]

est sous presse¹ et vous feriez bien de préparer nos amis là-bas à nous voir traiter ces gens très rudement et à nous voir exposer devant l'Association tout ce que nous savons sur eux, et c'est assez scandaleux. Il faut maintenant en finir avec cette secte. Ils nous font perdre notre temps, à Mohr et à moi, depuis des mois, et cela ne peut pas durer. Hier encore, j'ai dû envoyer à Naples toute une brochure de 12 pages en texte serré pour réfuter leurs absurdités. Ils sont *tous* bakounistes à Naples, et il n'y en a guère qu'un parmi eux, Cafiero, qui soit au moins de bonne volonté : c'est avec lui que je correspond. Pour le reste, j'écris à votre femme.

Mme Engels vous envoie ses amitiés à tous deux.

Bien à vous,

LE GÉNÉRAL.

10. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE

London, 11 März 72.

Liebes Löhr,

Ich mache Dir mein Compliment wegen Pauls Artikeln in der *Emanc[ipación]*, die uns Allen sehr gefallen haben und in der Wüste der abstracten Deklamation, die bei den Spaniern herrscht, sehr erfrischend wirken. Bei all den Tribulationen und Fahrten, die Dir seit anderthalb Jahren aufgenötigt worden sind und die ich, wie ich wohl kaum zu sagen brauche, mit Teilnahme und manchmal mit Angst verfolgt habe, muss es Dir zur Genugtuung gereichen, dass Pauls Anwesenheit in Madrid, gerade im entscheidenden Moment, von unschätzbarem Wert für uns und die ganze Assoc[iation] war. Hätten Bakunin und Co in Spanien gewonnen Spiel gehabt—und ohne Paul war das wahrscheinlich—so war die Spaltung fertig, und der öffentliche Skandal war da. So aber hat der ganze Rebellionsversuch schmähsch geendigt und wir können victoire sur toute la ligne proklamieren. An den Artikeln in der *Em[ancipación]*, worin zum ersten Mal den Spaniern wirkliche Wissenschaft zum Besten gegeben wird, hast Du Deinen bedeutenden Anteil, und zwar grade den

1. Il s'agit des *Prétendues Scissions dans l'Internationale* (Genève, Imprimerie coopérative, 1872). (N. R.)

eigentlich wissenschaftlichen, so dass ich als spanischer Sekr[etär] Dir ganz besonders zu Dank verpflichtet bin.

Aus der *Campagna* von Neapel sehe ich, dass Paul auch dorthin seine Wirksamkeit erstreckt, desto besser. In Neapel sitzen die schlimmsten Bakunisten von ganz Italien. Cafiero ist ein guter Kerl, geborner Vermittler, und als solcher natürlich schwach; wenn er sich nicht bald bessert, gebe ich ihn auch auf. In Italien haben sich die Journalisten, Advokaten und Doktoren so sehr vorgeedrängt, dass wir bisher nie mit den Arbeitern direkt in Verbindung kommen konnten; das fängt jetzt an anders zu werden und wir finden, dass die Arbeiter, wie überall, ganz anders sind wie ihre Wortführer. Es ist lächerlich: diese Leute schreien, wir wollen vollständige Autonomie, wir wollen keine Führer, und dabei lassen sie sich von einer Handvoll doktrinärer Bourgeois an der Nase herumführen wie sonst nirgends wo. In dieser Beziehung sind die Spanier weit besser, sie sind überhaupt viel weiter als diese Italiäner.

Bei Euch zu Hause herrscht jetzt grosser Jubel seit der Geschichte mit Longuet, und wenn zur Zeit Deiner Verlobung hier und da schlechte Witze gerissen wurden wegen casting sheeps eyes, so bist Du vollständig gerächt: Jenny leistet hierin das Mögliche. Im Uebrigen ist ihr die Sache sehr gut bekommen, sie ist sehr glücklich und heiter und auch körperlich viel wohler, und Longuet ist ein sehr liebenswürdiger Kamerad. Auch Tussy ist sehr mit der Sache zufrieden und sieht ganz aus, als ob sie should not mind to follow suit. Uebermorgen wird Longuet bei Euch Gastrolle geben und Sole à la normande sein Nationalgericht kochen, wir sind auch eingeladen, ich bin begierig wie das meiner Frau schmecken wird. Seine letzte Vorstellung — *Bœuf à la mode* — was no great success.

Die Fondeville haben sich hier moralisch vollständig ruiniert, es sind reine Schwindler.

Meinen besten Dank für das lustige spanische Gedicht, wir haben sehr drüber gelacht.

Ich freue mich, dass Schnappy sich bessert und hoffe bald zu hören, dass er wieder ganz gesund ist. Der arme kleine Kerl hat schon viel durchmachen müssen.

Nun leb wohl, behalt mich in gutem Angedenken und sei versichert dass Euch überall, wohin Ihr geht, meine herzlichste Teilnahme folgt. Meine Frau lässt Dich unbekannter Weise bestens grüssen.

Immer Dein alter

GENERAL.

TRADUCTION

Londres, le 11 mars 1872.

Ma chère Laura,

Je te fais mes compliments pour les articles de Paul dans l'*Emancipación* qui nous ont beaucoup plu à tous et font l'effet d'une source fraîche dans le désert de déclamations abstraites qui règnent chez les Espagnols. Dans tous les voyages et tribulations qui t'ont été imposés depuis un an et demi et que j'ai suivis, j'ai à peine besoin de le dire, avec sympathie et souvent avec angoisse, que ce soit pour toi une satisfaction que la présence de Paul à Madrid juste au moment décisif ait été pour nous et pour toute l'Assoc[iation] d'une valeur inestimable. Si Bakounine et Cie avaient eu partie gagnée en Espagne — et sans Paul c'était vraisemblable — la scission était faite et le scandale public était là. Mais de cette façon toute la tentative de rébellion s'est terminée ignominieusement et nous pouvons crier victoire sur toute la ligne. Aux articles dans l'*Emancipación* dans lesquels on a servi pour la première fois aux Espagnols de la science véritable, tu as ta part importante et, qui plus est, la part proprement scientifique, ce dont je suis obligé de te remercier tout particulièrement comme secr[étaire] pour l'Espagne.

Je vois dans *La Campana*¹ de Naples que Paul étend son activité jusque là-bas; tant mieux. A Naples il y a les pires bakouninistes de toute l'Italie. Cafiero est un brave garçon, un médiateur-né, et comme tel il est naturellement faible; s'il ne fait pas rapidement des progrès, je l'abandonnerai lui aussi. En Italie les journalistes, avocats et docteurs se sont tellement poussés en avant que jusqu'ici nous ne pouvions jamais entrer en contact direct avec les ouvriers; cela commence à changer et nous trouvons que les ouvriers, comme partout, sont tout différents de leurs porte-parole. C'est ridicule; ces gens crient: nous voulons l'autonomie complète, nous ne voulons pas de chefs, et cependant ils se laissent mener par le bout du nez par une poignée de doctrinaires bourgeois comme nulle part ailleurs. A cet égard les Espagnols sont bien mieux, ils sont en général bien plus avancés que ces Italiens.

Dans ta famille règne en ce moment-ci une grande allégresse depuis l'histoire avec Longuet et si, à l'époque de tes fiançailles, on a fait ça et là de mauvaises plaisanteries sur ceux qui se faisaient les yeux doux, tu es parfaitement vengée: Jenny à cet égard fait son possible. D'ailleurs la chose lui réussit très bien, elle est très heureuse et gaie, et bien mieux aussi physiquement, et Longuet

1. *La Campana* était un hebdomadaire socialiste qui parut à Naples du 7 janvier au 10 mars 1872. (N. R.)

est un camarade très aimable. Tussy elle aussi est très contente de la chose et il semble tout à fait qu'elle ne répugnerait pas à en faire autant. Après-demain, Longuet va donner représentation chez vous et cuisiner une sole à la normande, son plat national; nous sommes aussi invités, je suis curieux de savoir comment ma femme trouvera cela. Sa dernière représentation — bœuf à la mode — n'était pas un grand succès.

Les Fondeville se sont complètement ruinés moralement ici, ce sont de purs escrocs.

Tous mes remerciements pour le joyeux poème espagnol, nous en avons beaucoup ri.

Je suis heureux que Schnappy aille mieux et j'espère apprendre bientôt qu'il est tout à fait remis. Le pauvre petit gars a déjà dû subir bien des épreuves.

Adieu, garde un bon souvenir de moi et sois assurée que ma sympathie la plus cordiale vous suit partout où vous allez. Ma femme t'envoie ses meilleures salutations sans te connaître.

Toujours ton vieux

GÉNÉRAL.

11. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Quoique en ce moment je couvre et un peu au-delà mes frais¹, je sens, plus je progresse, la nécessité d'avoir un petit capital roulant, me permettant d'accepter et d'exécuter les ordres qui, à mesure qu'ils deviennent plus considérables, nécessitent une plus grande mise de fonds: en ce moment le publisher Hardwick m'a donné un ordre de £ 80, qui demandera pour son exécution deux mois et qui ne sera payé au plus tôt qu'un mois après avoir été délivré; dans d'autres cas comme dans celui de l'*Engineer* ou de Ward, Look & Tyler pour qui je grave des dentelles je suis obligé de faire les avances pour le dessin; ces avances sont si nombreuses et le paiement se fait si lentement que je suis toujours à court quoique ayant toujours pour près de £ 100 de travail délivré; et si le travail continue à venir comme pendant ces derniers temps, je me verrai obligé de faire passer à la gravure mon ouvrier lithographe à qui j'ai enseigné le métier et de prendre un autre à sa place. D'un autre côté Laura gagne £ 102; mais quand sera-t-elle payée ?

Depuis longtemps j'ai voulu vendre la maison de La Nouvelle-Orléans et vous savez les difficultés que j'ai rencontrées; aujourd'hui j'ai tellement besoin d'argent comptant que je la vendrai à n'importe quel prix, mais par quelles lenteurs faudra-t-il que je passe avant d'arriver à une conclusion.

1. Depuis son retour en Angleterre après le Congrès de La Haye en 1872, Lafargue, qui avait abandonné sa profession de médecin, s'était établi photogaveur. (N. R.)

Dans mon héritage la maison a été portée au prix de £ 1.000, la lettre de M^e Rochereau ci-jointe la fait estimer 3.500 dollars par les employés du fisc; elle est louée 600 dollars par an. Je vous dois déjà £ 240; prêtez-moi £ 360; ce qui portera ma dette à £ 600 dont je paierai tous les six mois les intérêts. En prenant pour exacte l'estimation des employés du fisc je ne devrai vous demander pour une première hypothèque que les 2/3 de la valeur; mais en prenant en considération le loyer de la maison j'ai cru pouvoir hausser de £ 200 l'estimation fiscale. Le contrat hypothécaire aura une durée de 3 ans, et si à ce terme vous n'êtes pas remboursé vous serez en droit de renouveler le contrat ou de faire exécuter la vente.

Ayant abusé si souvent de vos bontés, je me suis adressé ailleurs, mais vainement.

Je vous serre cordialement la main,

P. LAFARGUE.

Londres, 13 Xb 1874.

12. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Je viens de recevoir votre lettre et vous en remercie.

Vos conseils au sujet de Maxon sont des plus à propos; ils me permettront de lui répondre *in a business-like way*¹ à sa question du salaire. Déjà je lui avais fait part de quelques observations et lui avais écrit que le renouvellement de notre contrat n'aurait lieu que si le nouveau était rédigé dans le même esprit que l'ancien, mais plus clair et définissant mieux nos droits et devoirs respectifs, mais qu'il pourrait prolonger de trois ans son agence; il a parfaitement accueilli mes observations, car la question qui l'intéresse le plus est la prolongation pour qu'il puisse profiter plus longtemps du fruit de ses efforts.

Mes amitiés à Mme Engels, et par ce temps de neige et de vent nous vous souhaitons un bon feu et une chaude bouteille.

A vous,

LAFARGUE.

Londres, 16th Xb 1874.

1. En termes d'affaires (N. R.)

13. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES ¹

27 South Hill Park
Hampstead
N. W.

Londres, 28 Xb 1874.

Mon cher Engels,

J'ai fait mon possible pour arriver jusqu'au 15 janvier sans vous importuner avec des demandes d'argent, mais je ne parviens [pas] à me faire payer un sou, tout le monde vous renvoie de Ponce à Pilate; excusez-moi donc si je viens vous prier de m'envoyer £ 30 dont j'ai absolument besoin. Comme il m'est impossible de continuer à marcher sans une somme entre les mains, je suis décidé à vendre ma maison et j'ai écrit à M^e Rochereau à cet effet.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

1. De 1874 à 1878, les lettres de Lafargue que nous avons retrouvées se limitent la plupart du temps à de courts billets du type de celui-ci et comportent uniquement des demandes d'aide financière. Afin de ne pas alourdir inutilement l'édition, nous avons supprimé tous ceux qui ne comportent aucune indication biographique, soit les numéros 14 (8 avril 1875), 16 (4 juin 1875), 19 (28 juillet 1875), 25 (15 janvier 1876), 26 (13 juillet 1876), 29 (20 septembre 1876), 30 (24 octobre 1876), 31 (30 octobre 1876), 32 (29 novembre 1876), 33 (19 décembre 1876), 34 (20 décembre 1876), 37 (30 janvier 1877), 38 (26 mars 1877), 40 (26 avril 1877), 41 (3 mai 1877), 42 (12 juillet 1877). (N. R.)

1875

15. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

27 South Hill Park
Hampstead.

Londres, 27th April 1875.

Mon cher Engels,

Mappin à qui j'ai été montrer une plaque faite sur le modèle qu'il m'avait donné a été enchanté du résultat et m'a donné immédiatement un ordre. Malheureusement comme ce sont des plateaux les objets qu'il me donne à graver, ayant un rebord et n'étant pas des surfaces parfaitement planes, je suis obligé d'apporter différentes modifications dans quelque partie de mon outillage et je me verrai forcé de recourir de nouveau à vous pour m'aider de quelques fonds.

Tout à vous,

LAFARGUE.

17. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Mon cher Engels,

Je suis honteux de venir vous importuner de nouveau au moment où vous venez de m'avancer plusieurs sommes importantes; mais il m'est indispensable pour régler mes dettes et pour pouvoir soutenir ma trouvaille d'avoir une somme de £ 60; j'espère que cette fois-ci ce sera la dernière fois que j'aurai besoin d'avoir recours à vous, car mes espérances commencent à se réaliser; Cox & Sons, une des plus grandes maisons de Londres pour *artistic furniture*¹, est tellement enchanté de mes plaques que la dernière fois il m'a demandé mes prix pour des ordres par douzaine. Depuis que je vous ai vu j'ai trouvé le moyen de déposer par l'électricité un métal dans les parties mordues. (Jusqu'à présent j'ai travaillé avec trois métaux cuivre, bismuth et antimoine.)

Ce résultat est des plus importants, comme le prouve ce fait que Christophe, le Mappin & Webb de Paris, a fait prendre à Londres en 1865 un brevet pour une méthode d'électro-déposition dans les tailles; mais ma méthode différente de la sienne est des plus faciles et a une vraie valeur commerciale tandis qu'il n'a pu rien faire avec la sienne. Demain après-midi j'irai vous montrer une de mes plaques.

Tout à vous,

LAFARGUE.

Londres, 5th June 1875.

18. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Londres, 19 juillet 1875.

Mon cher Engels,

Pour régler mon compte avec vous, qui traîne au-delà du temps que je comptais et pour avoir quelques centaines de livres devant

1. Mobilier d'art. (N. R.)

moi, j'ai écrit à La Nouvelle-Orléans pour que l'on vendît ma maison — là est la raison pour laquelle je vous disais dans ma dernière que probablement ce serait la dernière fois que j'aurais recours à vous.

Les employés du fisc avaient estimé la maison \$ 3.500; mon chargé d'affaires et son *auctioneer*¹ m'écrivent qu'ils pourront me la vendre immédiatement pour \$ 2.500; un tiers comptant et les deux autres payables à un et deux ans et placés à l'intérêt de 8 %. Si j'avais pu avoir la somme de \$ 2.500 comptant je l'aurais vendue sans vous tracasser.

La bonté et l'originalité de ma trouvaille ne font doute; comme toute chose nouvelle elle demande à être poussée et il faut que j'aie la possibilité d'attendre que le public morde. Une grande maison comme Cox & Sons, quoique m'ayant donné six ordres différents et ayant répété 3 fois deux ordres, sont tellement prudents qu'ils ne commandent que deux à la fois et ne renouvellent que lorsque l'un est vendu. Il faudrait courir tous les marchands de meubles, les tapissiers, les architectes, en un mot tout le monde qui s'occupe de la décoration tant murale que des meubles. Quoique ayant fort peu d'ordres, mon temps est pris, je dois faire tout par moi-même, le simple comme le compliqué; et puis je ne suis pas l'homme ni pour les prix, ni pour faire valoir. Marx a été de cet avis, et va voir si, par l'intermédiaire du chargé d'affaires de Borkheim, il ne trouvera pas quelqu'un qui veuille prendre sous sa direction cette partie. Mais comme cet individu est encore problématique et qu'en tout cas il faut faire tous les efforts possibles, quand ce ne serait que pour offrir à cet individu quelque chose d'organisé, je veux prendre un commis voyageur.

D'un autre côté, le propriétaire de mon atelier m'ayant signifié congé, je serai obligé de faire en ce moment les frais d'un déplacement. Pour diminuer mes dépenses je veux mettre mon logement et mon atelier dans la même maison.

Vous m'avez jusqu'ici aidé de votre mieux et, je me plais à le reconnaître, sans vous je n'aurais eu les moyens de parvenir au résultat obtenu; j'espère que quoique vous ayez refusé de prendre la maison en hypothèque, vous ne repousserez pas ma nouvelle proposition, c'est-à-dire de prendre la maison au taux évalué, de vous payer ce que je vous dois et de me créditer pour le reste. Inutile de vous dire que ce coup d'épaule me remettrait sur les jambes.

Tout à vous,

Paul LAFARGUE.

P.-S. — Un de ces soirs je passerai chez vous.

1. Commissaire-priseur. (N. R.)

20. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

27 South Hill Park
Hampstead N. W.
London, 11 Aug. 75.

Mon cher Engels,

Enfin j'ai une maison ou tout au moins la certitude d'en avoir une. L'agent a parfaitement approuvé mes références, m'a fait signer mon contrat et en a envoyé un au propriétaire qui vit en Écosse pour être signé par lui. Pour plus de sûreté, j'ai payé [à] l'agent son salaire pour le contrat 18/. La maison est située Camden Road 225.

Tout à vous,

LAFARGUE.

21. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

27 South Hill Park
Hampstead N. W.
London, 16th Aug. 75.

Mon cher Engels,

Quand l'autre jour je vous ai demandé £ 20 pour effectuer mon déménagement je ne comptais que déplacer mon atelier à la fin de cette semaine. Mais depuis j'ai vu l'homme chargé des réparations dans ma nouvelle maison, il m'a assuré de tout terminer ce samedi ou lundi de la semaine prochaine; le propriétaire de la maison de Hampstead est anxieux que je parte le plus tôt possible et j'espère pouvoir obtenir de lui la réduction d'un mois de loyer

si je quittais dans le courant de la semaine prochaine; comme Laura n'a pas d'objections et même aime mieux déménager pendant le beau temps, je crois que je ne dois pas manquer l'occasion. Il me faudrait encore £ 50 pour payer mon propriétaire à qui je devrai trois termes le 24 du mois prochain, les taxes, le gaz, l'eau, etc., et pour faire mon déménagement et faire différentes réparations dans ma nouvelle maison; car je prendrai la cuisine en bas pour mon atelier et serai obligé d'acheter des fourneaux à gaz pour faire la cuisine en haut.

Je vous ai envoyé votre paletot avec mille remerciements.
Mes amitiés à Mme Engels, Schorlemmer.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

22. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A RAMSGATE

27 South Hill Park
Hampstead N. W.

London, 22th Aug. 1875.

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre dernier chèque de £ 50 ainsi que le précédent de £ 20 et vous remercie.

Mon propriétaire, après m'avoir fait demander à plusieurs reprises quand je comptais déguerpir de sa maison car il avait besoin d'y mettre les ouvriers pour pouvoir trouver preneur pour le terme prochain, fait le mort depuis que j'ai notifié à son agent que je ne quitterais sa maison avant *Michaelmas*¹ que s'il m'accordait une réduction. Je suis encore à attendre sa réponse. Quant à mon atelier, je l'ai déménagé vendredi après avoir payé pour loyers et dégâts une somme de £ 10.15. Je prendrai la semaine prochaine pour mettre tout à sa place, nous n'avons fait que de nous mettre en position pour exécuter les commandes immédiates.

Mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer qui me fait

1. La Saint-Michel. (N. R.)

espérer la fin de mes misères. Le manager de Schoolbred, Mr. Angus, a beaucoup admiré mes plaques et m'a donné l'adresse de son plus important *cabinet-maker* ¹ Mr. Harrisson; car des maisons comme Schoolbred et autres, malgré leurs prétentions, ne manufacturent que des choses grossières, telles que literie, etc. et ne font que vendre les produits des autres. Quand M. Harrisson a su que je venais avec une recommandation de M. Angus, il m'a parfaitement accueilli et après avoir examiné avec le plus grand soin mes spécimens et s'être longuement consulté avec son chef d'atelier sur l'usage que l'on pourrait en faire m'a dit que mes plaques étaient *the finest things he had seen since many years* ² et qu'il était décidé *to introduce it into the trade on the largest scale* ³, que cela venait à propos car le public raffiné commençait à se fatiguer des peintures sur fond d'or, dont on avait tant abusé depuis 2 ans : mais en même temps il m'a déclaré que, quoique ne me demandant pas de travailler pour lui seul, il ne consentirait à s'occuper de mes plaques que si je consentais à ne travailler pour aucune maison de Tottenham Ct Rd car, m'a-t-il dit en répétant en partie vos paroles, en courant beaucoup de maisons, je pourrais pendant six mois avoir plus de travail que je ne pourrais exécuter, mais que la mode à cause de son extension s'éteindrait dans un temps plus ou moins court, et que pour avoir des profits il n'y avait qu'à limiter ma production à quelques maisons. Sans lui donner une promesse positive, je lui ai dit que s'il m'assurait du travail suffisamment je ne travaillerais que pour lui, me réservant des maisons telles que Cox & Sons, Collinson & Lock avec lesquelles j'étais déjà en relation et les autres grandes maisons n'entrant pas en concurrence avec Mist. Schoolbred & Co. Cette promesse lui a suffi pour le moment et il m'a donné un autre rendez-vous pour lui montrer des dessins pour un cabinet dont il m'a donné les grandeurs.

Dans l'intervalle il avait consulté Mess. Sch. qui, à ce que j'ai cru comprendre, étaient heureux d'avoir une nouveauté à introduire auprès de leurs clients, car il dit devant moi à son chef d'atelier *this novelty is recognised* ⁴. Ainsi un dessin une fois approuvé, il m'a fait une commande de £ 25; et m'a dit de lui préparer des dessins égyptiens dont je lui avais montré une esquisse pour une autre commande.

Voici la bonne nouvelle et voilà la mauvaise; l'artiste que j'avais formé à mon genre de travail par un long training, m'a quitté pour suivre dans les provinces une troupe d'acteurs; j'ai

1. Ébéniste. (N. R.)

2. Les plus jolies choses qu'il ait vues depuis des années. (N. R.)

3. A les lancer dans le commerce sur la plus vaste échelle. (N. R.)

4. Cette nouveauté est acceptée. (N. R.)

envoyé au *D[ail]y Telegraph* une annonce pour en trouver un autre.

Avez-vous reçu des nouvelles de Marx¹? Nous sommes ici sans nouvelles de lui; mais pas de nouvelles, bonnes nouvelles, dit le proverbe.

Nos amitiés à Mme Engels et Pumps.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Une idée me pousse, vite il faut l'exécuter : samedi prochain si j'ai une bonne nouvelle, Laura et moi nous irons vous demander à dîner à Ramsgate et nous retournerons le lendemain. Ne vous occupez pas de notre logement, nous nous caserons dans n'importe quel hôtel.

P. L.

23. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

225 Camden Rd.

Mon cher Engels,

Nous avons effectué notre déménagement la semaine dernière à grand renfort de dépenses, elles sont montées bien au-delà de ce que je comptais. Rien que pour la pose des tuyaux de gaz j'ai dû payer plus de six livres. Ce que vous m'aviez avancé et ce que j'avais pu faire rentrer a été absorbé et j'aurais besoin de £ 30. Demain matin avant d'aller faire mes courses je passerai chez vous, voudriez-vous me laisser trois banknotes de cinq livres.

Je comptais aller ce soir vous voir mais je ne puis, j'ai reçu ce matin du travail pressé. Ma saison recommence.

Comment va Mme Engels? Dès que nous nous serons un peu débrouillés du brouhaha dans lequel nous sommes nous irons lui enseigner la route de notre maison. Je compte sur votre visite d'inspection des lieux.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

1. Marx se trouvait depuis le 15 août à Karlsbad, où il faisait une cure.
(N. R.)

24. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

225 Camden Rd. N. W.
London, 26th 8^{or} 75.

Mon cher Engels,

Je suis fâché d'intervenir au moment de votre départ, comme ce policeman qui arrête un pauvre diable au moment où il met le pied dans le wagon; mais je vous prierai de me laisser un *crossed* chèque¹ de £ 25 dont j'ai besoin en ce moment.

Ci-inclus une lettre de Mesa que j'ai reçue ce matin. Ce qu'il me propose à propos de l'Espagne est très important, parce que *La Moda* de Don Carlos est lue dans toute l'Espagne et dans toute l'Amérique espagnole.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

1. Chèque barré. (N. R.)

1876

27. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A RAMSGATE

225 Camden Rd
London, 15th Aug. 76.

Mon cher Engels,

Je commence par vous demander pardon de venir troubler le doux farniente dans lequel vous devez être plongé par cette chaleur plus que tropicale.

Notre bonne va nous quitter, le premier du mois prochain; d'un autre côté Laura a été enchantée de la physionomie de Jessie, la fille de Mrs. Williams. Elle mentionna immédiatement à Mme Engels l'idée de la prendre à notre service, mais elle objecta que Jessie étant loin de sa famille, se comporterait avec nous comme Helene s'était comportée avec vous autres. Je crois que c'est une bonne chose de n'avoir pas la famille de Jessie à la portée de la main, comme me le prouve l'exemple de notre bonne qui a été gâtée par sa sœur, qui est bonne dans un *lodging house*¹. En tout cas, Jessie ne sera [pas] pire que la première venue que nous prendrions à Londres, et les ennuis ne seront pas plus grands; ainsi dites à Mme Engels de demander à Mme Williams si elle veut laisser venir sa fille chez nous. Je crois qu'elle sera aussi bien traitée avec nous que dans n'importe quelle autre famille

1. Hôtel meublé. (N. R.)

et qu'elle apprendra de plus à faire la cuisine française. Voudriez-vous nous donner une prompte réponse à ce sujet.

Présentez nos amitiés à Mme Engels. Tout à vous,

P. LAFARGUE.

(Au dos de la même lettre.)

Mon cher Engels,

Madame Marx vient de nous dire que vous avez été excessivement malade à Ramsgate depuis votre retour d'Allemagne; nous en avons été grandement étonnés et peiné, car vous représentez pour nous la santé, toujours alerte et gai comme un pinson. Voici la deuxième fois que vous êtes malade à Ramsgate, est-ce que l'air ne vous conviendrait pas? Vous devez savoir que l'air de [la] mer ne convient pas à tout le monde. Il est vrai que les dernières chaleurs que nous avons eues étaient suffisantes pour expliquer des dérangements dans la santé la plus solide. Il paraît qu'à Paris en conséquence de la haute température on meurt comme mouches. Mais nous avons été heureux d'apprendre que Mme Engels n'avait pas été malade et que vous étiez rentré en convalescence, vous êtes si jeune et si plein d'*esprits animaux* qu'il n'y paraîtra rien dans quelques jours.

28. — PAUL LAFARGUE

A FRIEDRICH ENGELS, A RAMSGATE

225 Camden Road
N. W.
London, 30th Aug. 76.

Mon cher Engels,

Je vous retourne la lettre de Marx¹ et vous prie de m'envoyer aussitôt qu'il vous sera possible un chèque de £ 30.

Le travail commence à reprendre d'une façon très sérieuse; mais il est très difficile de se faire payer en ce moment; c'est pourquoi j'ai recours à vous.

J'espère la semaine prochaine vous annoncer une excellente nouvelle.

1. Il s'agit de la lettre de Marx à Engels, écrite de Karlsbad le 19 août. (N. R.)

Ma femme et moi nous vous remercions de la rapidité que vous avez mise à nous répondre à propos de la bonne; déjà Mme Engels avait convaincu Laura, votre [lettre] a achevé de me faire comprendre qu'il était impossible d'avoir la fille de Mme Williams; — Laura s'est adressée à une agence qui l'a tirée d'embarras.

Laura a vu Caroline¹ qui va venir souper avec nous à l'instant; elle se porte admirablement et semble très heureuse d'avoir quitté le beau pays des Kafirs et des Karamaya.

Nos amitiés à votre femme. — J'espère que vous êtes complètement rétabli.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

¹. Probablement Caroline Juta, nièce de Marx, qui arrivait du Cap.
(N. R.)

1877

35. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

225 Camden Rd
N. W.
London, 4th Jan^y 77.

Mon cher Engels,

J'ai suivi votre conseil; j'ai visité mes clients pour me faire payer, mais il est presque impossible de leur tirer de l'argent en ce moment; il faudrait pour cela leur extraire des dents comme aux Juifs au moyen-âge. Voudriez-vous m'envoyer un chèque de £ 10 pour demain matin.

J'ai reçu une lettre de Johnston dans laquelle il me dit qu'il est *well pleased*¹ avec les deux impressions que je lui ai envoyées de sa carte; et il me demande de lui envoyer la plaque.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

1. Très satisfait. (N. R.)

36. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

225 Camden Rd
N. W.
London, 23th Jan^r 77.

Mon cher Engels,

Je suis forcé de recourir à vous pour pouvoir payer mon loyer, mes taxes et mon gaz. Voudriez-vous avoir la bonté de m'avancer un chèque de £ 30.

Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que je me suis assuré le travail de *Graphic*, du moins tout le travail où le procédé pourra être appliqué, et maintenant qu'ils s'organisent pour fournir à leurs clients des suppléments coloriés ce travail pourra devenir assez considérable. Mais cela n'a pas été sans peine, car peu de temps avant mes rapports avec le *Graphic*, Leich avait essayé de leur fournir des plaques pour leurs illustrations coloriées; mais ses plaques avaient été un tel insuccès que la plus grande défaveur était jetée sur les procédés mécaniques et il m'a fallu des démarches réitérées pour obtenir même la faveur de leur fournir une plaque gratis. Ma plaque a été soumise à l'imprimeur, à l'artiste et au propriétaire qui l'ont déclarée hautement satisfaisante et on m'a immédiatement donné un ordre de £ 16. Mais ce qui me prouve que je suis bien placé dans la maison, c'est que le *manager of the printing department*¹ m'a *blackmailed*² d'une façon judaïque; car en me donnant l'ordre de £ 16, il m'a donné différents petits travaux à exécuter pour lui; et j'estime ces petits travaux [à] une valeur de £ 4.

Quel temps superbe !...

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

1. Directeur du service « imprimerie ». (N. R.)

2. Fait chanter. (N. R.)

39. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A BRIGTHON

225 Camden R^d
N. W.
London, 20th April 77.

Mon cher Engels,

Enfin je vois qu'il m'est impossible de continuer mon métier dans les conditions où je me trouve; chaque jour je découvre de nouveaux faits qui me prouvent combien sont puissants les moyens d'action de Leitch; mes agents se sont désintéressés de l'affaire depuis qu'ils nous ont vus chassés par Leich des maisons où ils croyaient s'être assurés le travail (*l'Engineering* par exemple). Je me suis adressé à des *electrotypers*¹ pour voir s'ils voulaient me prendre comme employé; la seule chose qu'ils promettent, c'est de m'aider, mais ils ne veulent prendre aucune responsabilité. Il y a quelque dix mois de cela, j'avais offert mes services à Leich qui les a refusés net. Après avoir tout essayé, je me suis convaincu que je ne pouvais rien faire ici.

Je ne vois ce qui me reste à tenter si ce n'est d'aller en Amérique. S'il n'y a pas encore de maisons de gravure de ce genre, il y aura peut-être chance de trouver quelqu'un qui voudra en monter une et s'il y en avait déjà d'établies, je pourrais y entrer comme ouvrier en attendant mieux.

Laura est de mon avis.

Tout à vous,

Paul LAFARGUE.

1. Clicheurs. (N. R.)

43. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A RAMSGATE

225 Camden Rd. N. W.
Londres, 27 juillet 1877.

Mon cher Engels,

J'ai vu Dellagana et voici ce que nous avons conclu provisoirement.

J'ai visité la maison qu'il veut mettre à la disposition de l'atelier de gravure; son atelier de gravure est en ce moment à Kensington (Caxton exhibition); il se compose d'un graveur, d'un imprimeur et d'un boy. Son graveur, d'après ce qu'il m'a dit, est incapable de faire son travail et c'est pour cette raison qu'il a limité le plus possible sa demande de travail et en a même refusé; cependant en ce moment il fait à peu près une moyenne de six livres par semaine ce qui lui permet de couvrir ses frais; mais il est sûr de pouvoir doubler et au-delà cette quantité dès qu'il se mettra sérieusement à chercher du travail pour la gravure; entre autres, il m'a mentionné le travail de la Banque d'Angleterre qu'il est sûr d'obtenir dès qu'il pourra le faire convenablement.

Il m'a dit que si je voulais entreprendre de réorganiser sa maison de gravure et de la mettre sur un pied qui lui permettrait de lutter avec Leitch, il me ferait toutes les avances nécessaires et me donnerait 50 % des bénéfices.

Un contrat provisoire finissant au premier janvier (la fin de la plus importante saison), serait signé entre nous. Comme il ne veut pas encourir aucune des responsabilités que la loi anglaise fait peser sur les associés, il aura la maison sous son nom et je ne serai que directeur de ce département, mais mon nom paraîtrait devant le public en cette qualité dès que je le voudrais.

Quant au minimum dont vous m'aviez parlé, j'ai cédé sur ce point à cause des 50 % des bénéfices et s'il peut fournir £ 12 par semaine, mon bénéfice s'élèvera à environ £ 3.

Il est pressé de terminer l'affaire; il a été immédiatement chez son *solicitor*¹ pour étudier la question légale, et il m'écrira

1. Avoué. (N. R.)

une lettre lundi au plus tard; si je la reçois lundi, j'irai mardi vous voir avec Laura, nous passerons la journée ensemble et nous retournerons le lendemain.

Nos amitiés à Mme Engels et Pumps.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

44. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A RAMSGATE

225 Camden Rd. N. W.
London, 7th Aug. 77.

You must tell Mrs. Williams that it was *her* fault, not mine, that I did not see her¹ (Laura Lafargue).

Mon cher Engels,

En rentrant j'ai trouvé une lettre de Dellagana en réponse à la mienne, dans laquelle il me dit qu'il a déjà un ouvrier graveur qu'il ne pouvait renvoyer, comme je le lui avais demandé; quant aux autres conditions il n'en dit mot. Ce matin je me suis rendu chez lui pour lui parler à ce sujet et lui ai dit que je considérais cet ouvrier comme de trop pour le moment, surtout en présence de la condition qu'il avait mise pour la durée du contrat; à savoir, qu'il aurait le droit de le briser dès qu'il verrait que l'on travaille à perte. Il m'a répondu qu'il ne payait que 36/ à cet ouvrier qui était son neveu, qu'il lui était impossible de le renvoyer et que comme il espérait que les affaires allaient reprendre, il serait utile, et qu'en attendant je pourrais me décharger du travail sur lui et faire des tournées chez ses clients et les miens. Il m'a parlé du mot que j'avais glissé dans ma lettre sur notre projet d'association et m'a assuré qu'il n'était nullement opposé à cette idée, si le contrat était fait en sorte de n'avoir aucune des responsabilités que la loi anglaise fait peser sur les associés; mais que comme j'étais satisfait

1. Il faut que vous disiez à Mrs. Williams que c'est *sa* faute et non la mienne si je ne l'ai pas vue. (N. R.)

de ses conditions pour le présent, nous travaillerions ensemble jusqu'à la fin de l'année sur les bases arrêtées entre nous et qu'alors nous verrions à refaire le contrat. J'ai cédé sur la question de l'ouvrier et je dois aller après-demain chez lui pour tout terminer, pour que nous puissions commencer lundi prochain. Si vous avez des objections, répondez-moi par retour du courrier.

Nous sommes arrivés à Victoria à 10 1/4, ce qui n'a pas empêché Marx d'arriver chez lui après minuit et demi, quand tout le monde était couché et ne comptait plus sur lui et cependant nous l'avions laissé à Emton où nous avons pris le train dans l'omnibus de Carlton; ses connaissances géographiques ne sont guère plus brillantes que celles des généraux français : néanmoins il était gai comme un pinson et babillard comme une pie à ce que m'a dit Mme Marx; d'ailleurs pendant toute la route, il s'était livré à une vraie débauche de gaieté, ce petit séjour de Ramsgate semblait avoir infusé une nouvelle vie en lui; le lendemain il ne pouvait tenir en place à ce qu'il paraît et il a dû courir au quartier français pour des journaux français, comme si des choses importantes se passaient à Paris et cependant trois *Républiques françaises* avaient été déjà dévorées par lui le matin. Sa boulimie devient vraiment inquiétante.

Quant à nous, Eh mon dieu! nous étions enchantés, nous avons parlé et raconté à Hélène et Mme Marx ce que nous avions vu de nouveau et fait de beau à Ramsgate, et nous ne pouvions tarir sur les attentions que Mme Engels a eues pour nous, attentions que nous apprécions d'autant plus que nous ignorions que son état était aussi précaire que vous me l'avez décrit et soyez convaincu que si nous nous en étions douté, nous n'eussions jamais songé à lui donner autant de tracas.

Nos amitiés à Pumps.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Je remettrai à Marx *La Théorie des quatre mouvements et Le Nouveau Monde industriel*, de Fourier.

Dear Mrs. Engels,

I really can't manage to say half I want to on this "dirty" little scrap of paper so that in a day or two I shall trouble you with a letter. We all hope you are getting better and that our noise and nonsense have not made you any worse.

Love to all. Yours very affectionately,

Laura LAFARGUE.

TRADUCTION

Chère Madame Engels,

Je ne puis vraiment parvenir à dire la moitié de ce que je voudrais sur ce « sale » petit bout de papier; je vous importunerai donc dans un jour ou deux d'une lettre. Nous espérons tous que vous allez mieux et que le bruit que nous avons fait et nos absurdités n'ont pas aggravé votre état.

Amitiés à tous. Bien affectueusement à vous,

Laura LAFARGUE.

1878

45. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

37 Tremlett Grove
Junction Rd
London, 9th May 1878.

Mon cher Engels,

Je suis bien fâché de venir vous tracasser juste en ce moment, quand vous avez tant d'ennuis et de chagrins¹.

Sur les £ 15 que vous m'aviez données le mois dernier, £ 10 ont été employées à payer le loyer; en sorte qu'aujourd'hui je me trouve très embarrassé. Je vous serais bien obligé si vous pouviez m'avancer un chèque de £ 20.

Nos amitiés à Mme Engels et Pumps.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

Sent² 10/5/78³.

1. Lizzie Burns, la compagne d'Engels, était tombée malade en septembre 1877 et ne devait pas se remettre jusqu'à sa mort, le 12 septembre 1878. (N. R.)

2. Envoyé. (N. R.)

3. Écrit de la main d'Engels. (N. R.)

1880

46. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A LONDRES

Londres, le 4 mai 1880.

Mon cher Lafargue,

Que ferions-nous de l'introduction proposée par Malon¹? Je lui suis bien reconnaissant de sa bonne volonté, mais ici il s'agit de faits, et où les prendrait-il? L'histoire du socialisme allemand de 1843 à 1863 n'est pas encore imprimée, et les amis allemands de M[alon] à Zurich ne savent presque rien sur cette époque, antérieure à leur entrée dans la vie politique. Il est donc naturel que l'avant-propos de M[alon] laisse de côté les faits les plus importants, tout en entrant dans des détails qui ne peuvent guère intéresser le lecteur français, et qu'en outre il fourmille d'erreurs assez graves. Pour n'en relever qu'une, Lassalle n'a jamais été rédacteur de la *Neue Rheinische Zeitung*. Il n'y a même jamais contribué, à l'exception du feuilleton d'un seul numéro, et encore ce feuilleton fut-il entièrement remanié par la rédaction. Lassalle alors ne s'occupait guère que du procès d'adultère et de divorce entre la comtesse Hatzfeldt et son mari; et, nous eût-il offert son entrée à la rédaction, que nous aurions refusé net de nous associer un homme enfoui jusqu'aux oreilles dans les saletés qu'exigeait de lui la conduite de ce procès scandaleux. Jamais ni Marx ni moi nous n'avons collaboré avec Lassalle. Vers 1860, il nous proposa de fonder avec lui,

1. Il s'agit sans doute d'une introduction à *Socialisme utopique et socialisme scientifique* qui paraissait dans la *Revue socialiste* et dont B. Malon envisageait probablement l'édition. (N. R.)

à Berlin, un grand journal quotidien, mais nos conditions furent telles qu'elles devaient lui paraître inacceptables ¹.

Du reste, s'il me faut un introducteur auprès du public français, ce qui est très possible, il me semble que ce ne peut être que vous qui vous êtes donné la peine de traduire mes articles ² et qui, *seul*, êtes à même de vous procurer les renseignements nécessaires, que j'ai prié Marx de vous donner. Il me paraît que je dois à vous, que je me dois à moi-même, de ne pas en accepter d'autre.

Tout à vous,

F. ENGELS.

47. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A LONDRES

[Bridlington Quay]
3 Sept. 80.

My dear Laura,

I have only a few minutes to reply to your amiable letter—we have been inspecting a geological amateur's collection this evening and tomorrow we are off on an excursion to Flambor's Head. The weather here continues grand; regular Rhenish October weather, that is the acme of fine weather as far as I know, not a cloud on the sky, hot sun, cool bracing air at the same time. Why cannot you and Lafargue come for a week; the place is getting empty, plenty of apartments and accommodation of every sort.

I have not heard from Pumps since the letter I had at Ramsgate dated, I believe, 15th August; I wrote her at once, and since then, on arrival in London, last Friday this day week, a post card, but no reply. Now I am almost certain that she has written to Sarah or her mother Mrs. Nicholls who stays in our house during

1. C'est dans une lettre du 19 janvier 1861 que Lassalle propose à Marx de reprendre en Allemagne la publication d'une *Neue Rheinische Zeitung*. Marx et Engels discutèrent ce projet longuement. Marx séjourna même à Berlin, où il s'en entretint avec Lassalle au mois de mars-avril. Mais les conditions ne lui semblaient pas réunies et, après son retour, il déclina l'offre de Lassalle. (N. R.)

2. En 1880, Lafargue traduisit et publia en France *Socialisme utopique et socialisme scientifique* (*Revue socialiste*, n^{os} 3, 4 et 5, 1880). (N. R.)

my absence. Would it be too much trouble for you to call there and inform me of the results of your inquiries as I am getting rather anxious and as I am sure there is some misunderstanding abroad by which I am kept without news?

It is now half past nine at night, all windows wide open and yet the fine cool air outside will not come in rapidly enough to enable me to keep my coat on. The beer—oh the beer, it would be worth your while to come here only in order to drink one glass of beer at the Pier refreshment rooms, a nice little café—such splendid beer!

Moore and Beust are off to the "Parade" (such a thing you know is de rigueur at every sea-side place) to hear the music and hunt *backfishes*, of which there are excellent specimens here; you know the *backfish* lives on dry land. At all events before leaving they wished to be kindly remembered to both of you.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

[Bridlington Quay]
3 septembre 80.

Ma chère Laura,

Je n'ai que quelques minutes pour répondre à ton aimable lettre. Nous avons examiné ce soir la collection d'un amateur de géologie, et demain nous partons en excursion pour Flambor's Head. Le temps continue ici à être magnifique; un vrai temps d'octobre rhénan, c'est-à-dire le plus beau temps que je connaisse : pas un nuage dans le ciel, un chaud soleil et un air frais et vif en même temps. Pourquoi ne pourriez-vous pas venir pour une semaine, Lafargue et toi : l'endroit se vide, beaucoup de chambres meublées et de logements de toutes sortes.

Je n'ai pas de nouvelles de Pumps depuis la lettre que j'ai reçue à Ramsgate, datée, je crois, du 15 août; je lui ai écrit aussitôt, et depuis lors, en arrivant à Londres, vendredi il y a huit jours, je lui ai envoyé une carte postale, mais pas de réponse. Or je suis presque certain qu'elle a écrit à Sarah ou à sa mère, Mrs. Nicholls, qui habite chez nous pendant mon absence. Cela te dérangerait-il d'y passer et de m'informer du résultat de ton enquête, car je commence à m'inquiéter et suis sûr qu'il doit y avoir quelque malentendu pour que je sois privé de nouvelles?

Il est maintenant 9 h. 30 du soir, toutes les fenêtres sont grandes ouvertes et pourtant le bon air frais du dehors n'entre pas assez rapidement pour que je puisse garder mon paletot. La bière (oh la

bière ! il vaudrait la peine que tu viennes ici, ne serait-ce que pour boire un verre de bière au buffet de la Jetée, un gentil petit café), quelle bière magnifique !

Moore et Beust sont partis pour la « Promenade » (la chose est, tu le sais, de rigueur sur toutes les plages) pour entendre la musique et faire la chasse au *backfish*¹, dont il y a ici d'excellents spécimens ; tu sais que le *backfish* vit sur la terre ferme. En tout cas, avant de partir, ils m'ont prié de les rappeler à votre bon souvenir à tous deux.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

48. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A LONDRES

[Au dos de la même lettre.]

7 Burlington Place
Bridlington Quay Yorkshire.
3 Sept. 80.

Mon cher Lafargue,

Pourquoi Genève ? Le siège du gouvernement fédéral suisse est Berne, et aussi bien vaut toute autre ville suisse que Genève. Si vous n'avez pas des raisons spéciales que je ne puis connaître, on pourrait faire le dépôt aussi bien à Zurich et là on trouverait bien quelqu'un qui se chargerait de l'affaire. Si cela vous convient, envoyez-moi les choses ici et on les enverra à quelqu'un qui s'en occupera de suite.

Que la terre soit légère
A *L'Égalité* égalitaire².

Tout à vous,

F. ENGELS.

1. Orthographe anglicisée du mot allemand *Backfisch*. Littéralement : poisson frit, et ironiquement, au figuré : jeune fille à l'âge ingrat. (N. R.)

2. *L'Égalité*, journal hebdomadaire fondé par Guesde en 1877, n'avait connu que trente et un numéros. Reprise en janvier 1880, avec le sous-titre : « Organe collectiviste révolutionnaire », elle n'allait pas dépasser dans sa deuxième série le 32^e numéro et disparaissait à nouveau le 25 août 1880. (N. R.)

49. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A LONDRES

Bridlington Quay.
9th Septbr 80.

Mon cher Lafargue,

J'étais obligé avant-hier de vous écrire à la hâte, car à 9 h. 30 il fallait partir pour une excursion à Flambor's Head où nos deux naturalistes ont herborisé dans la mer. De peur de ne pas m'être exprimé assez clairement, je me résume.

Le côté le plus sérieux du plan de Grant, c'est qu'il ne dépendra que de lui de hausser ou de baisser la valeur de vos actions et même de la réduire presque à zéro. D'abord pour les 4 premiers guides, il prélève 12 % par an. Si les bénéfices bruts sont de 15 %, il ne reste de bénéfice net, de dividende pour les actionnaires que 3 %; à 20 %, il ne reste que 8 %, etc. Mais avec les salaires libéraux que G [rant] se propose de donner aux directeurs locaux, pourra-t-on compter sur de pareils bénéfices ? Cela me paraît fort douteux.

Supposons cependant que les bénéfices bruts soient de 20 et même 25 %, que fera Grant alors ? Il proposera d'emprunter encore de l'argent, pour lancer le reste des guides. Et cet argent il prétendra ne pouvoir le trouver qu'à 15 ou 20 %; comme il aura sa majorité toute faite, cela sera voté. Et tant que vous et Jorris ne serez pas à même de trouver de l'argent à meilleur marché, vous n'aurez aucune chance de succès en lui faisant de l'opposition. Eh bien, £ 3.000 à 12 %, £ 3.000 à 20 %, fait en moyenne 16 %, voyez si une entreprise peut marcher si elle est grevée d'un intérêt pareil à payer avant qu'on puisse penser aux dividendes.

Rien n'empêche Grant de vous bailler des fonds aussitôt qu'on en aura de nouveau besoin, à un intérêt toujours plus élevé et dont le taux ne dépendra que de lui-même. Comme c'est lui qui empêche cet intérêt, du moins pour la plus grande part, il a l'intérêt de l'approcher le plus possible du taux des bénéfices bruts que donnera l'entreprise. Les intérêts, il ne les partage qu'avec l'homme qui lui avance cet argent, les bénéfices nets, il les partage avec tous les autres actionnaires.

En réalité donc, la valeur de vos actions *paid up*¹ se réduit de

1. Libérées. (N. R.)

plus en plus, et il ne dépendra que de Grant de la faire disparaître entièrement. C'est dire qu'on vous paie pour votre propriété littéraire à vous deux 1^o £ 400, 2^o £ 300 chacun, le jour où il plaira à Grant de se débarrasser de vous, 3^o des actions presque sans valeur et sans dividende; en tout, £ 500 chacun; si toutefois Grant ne trouve pas moyen d'échapper au paiement des £ 300, — ce qui ne lui serait pas trop difficile en vous chargeant de rupture de contrat; et voilà un beau¹ procès qui vous coûterait bien plus que £ 300, même en le gagnant.

G[rant] ne peut s'appuyer sur votre lettre. Même si la chose qu'il prétend s'y trouvait, cette lettre ne vaut plus rien après le mois pendant lequel elle vous liait.

L'intérêt de Jorris n'est pas identique avec le vôtre. S'il a négligé ses affaires et est prêt de les sacrifier toutes pour £ 300, par an, cela prouve qu'elles ne valaient pas la peine d'en parler. J[orris] reste à Londres. Une fois lancé par Grant dans cette affaire, il a l'intérêt de se faire lancer par lui en d'autres affaires, de faire son *understrapper*² pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il ait³ assez d'argent et de relations financières pour se passer de lui. Vous n'avez nullement cet intérêt. Vous allez à Paris, vous voulez trouver une existence assurée dans cette affaire. Demandez-vous à vous-même si vous la trouverez aux conditions proposées par Grant.

Votre *solicitor*⁴, évidemment un petit homme aussi, a le même intérêt de faire la cour à Grant. Tout le monde l'a, excepté vous seul. Raison de plus de ne rien conclure à la hâte.

Jorris s'est engagé à trouver le capital nécessaire; bien, mais il est entendu que c'est à des conditions acceptables pour vous, pas à la condition de vous livrer pieds et poings liés à un usurier de première force.

On ferait bien de tâter Bradshaw. Celui-là a un double intérêt de s'arranger avec vous pour ici et pour le Continent. Ne serait-ce [que] pour avoir un moyen de presser sur Grant, mieux vaudrait encore d'avoir le choix entre les deux. Et B[radshaw] ne peut se permettre les filouteries qui font le métier de l'autre. Malheureusement vous ne pouvez plus avoir pleine confiance en J[orris] dès qu'il prétend se lasser et vous conseille d'accepter de suite.

Ceci, naturellement, est le côté le plus noir de l'affaire. Peut-être G[rant] a-t-il des intentions plus libérales, mais, une fois le contrat signé, vous êtes à sa merci, cela est certain.

Avec un homme comme G[rant] je ne vois pas de moyen de se garantir. Vous pourriez mettre la condition que tous les bénéfices nets seraient employés à repayer les £ 3.000, et qu'aucun dividende ne serait distribué tant que la société paie des intérêts

1. Dans l'original : bel. (N. R.)

2. Subordonné. (N. R.)

3. Dans l'original : aura. (N. R.)

4. Avoué. (N. R.)

plus hauts que 6 % — on ne l'accepterait pas ou l'on trouverait moyen à la première assemblée d'actionnaires de la rayer. Et cela ne garantirait que pour les premiers £ 3.000, pour les emprunts à suivre ce ne serait rien, ce serait un contresens de repayer d'une main et d'emprunter de l'autre.

Mon avis est : *tâchez de faire sans G[rant]* et si vous ne pouvez le faire, du moins tâchez de lui faire craindre que vous puissiez vous passer de lui, pour qu'il vous vole un peu moins *unmercifully*¹ qu'il n'en a l'intention. Toujours il vous volera.

Le temps ici continue magnifique; toujours du soleil, air frais, brise nord-est, bain de mer déjà assez frais; cependant ce soir je crains devoir mettre mon paletot comme à Ramsgate. Le public ici est bien différent de celui de Ramsgate. C'est le *shopkeeper*², le petit fabricant, le *tradesman*³ de Leeds, Sheffield, Hull, etc., air décidément plus provincial, mais aussi plus solide qu'à Ramsgate; point de *'Arrys*⁴. Ce qui vous frappe le plus c'est que toutes les jeunes personnes sont des *backfish* de 14 à 17 ans, ce que vous appelez l'âge laid, bien qu'il y en ait de très jolies ici. De jeunes filles parfaitement faites, rien ou presque. Aussitôt qu'elles cessent d'être *backfish*, qu'on leur donne une robe longue, il paraît qu'elles se marient. Toutes les femmes de plus de 18 ans qu'on voit ici sont accompagnées du mari et même d'enfants. Aussi le pauvre Beust qui regarde ces *backfish* avec tendresse, n'a-t-il réussi à entamer le moindre petit colloque amoureux. Papa et maman sont « toujours en vedette » comme les Prussiens de Frédéric II.

Bien des choses à Laura. Les deux herbalistes envoient leurs compliments. La chose est expédiée à Zurich au père de Beust. Les journaux vous reviendront, je ne sais pas où est Marx⁵ dont je n'ai pas eu de nouvelles.

Tout à vous,

F. ENGELS.

1. Inexorablement. (N. R.)

2. Boutiquier. (N. R.)

3. Commerçant. (N. R.)

4. Gamins des rues. (N. R.)

5. A cette époque, Marx séjournait à Ramsgate. (N. R.)

50. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A LONDRES

Bridlington Quay, 12th Septbr 80.

My dear Lafargue,

How can I advise you on business if you give me all the information *afterwards*? If you had sent me the draft articles before, I should have known better what to say. Do not say that you had not got it; it was your business to have had it as soon as printed. Mais on dirait que vous brûlez de vous faire voler.

You say the articles *forbid* to borrow at more than 10 %. Whoever told you that, reckoned upon your credulity. Article 74 says distinctly that the directors can raise money *upon such terms and conditions in all respects as they think fit*. Now I do not know and cannot be expected to know whether the acts of parliament forbid limited companies to raise money at more than 10 %. I doubt it. But if it be the fact, you have before your eyes the proof that that is no use whatever. Have you not written to me that Grant wanted to raise £ 3,000. — at 10 % and a bonus of 20 % at the end of five years? 20 divided by 5 is 4, and 10 + 4 are 14; thus, you pay really 14 % for your money. Why do you not speak of that when people want to make you believe that Grant cannot get more than 10 % out of your Company in interest? Then you say, J[orris] and M[ason] had pris des garanties contre Grant, en ce que rien de nouveau pouvait être décidé sans qu'on ait au moins le vote des $\frac{4}{5}$ des actionnaires, et que Grant n'avait que 50 % et que par conséquent il ne pouvait rien faire sans votre consentement.

Décidément on se moque de vous. In the whole agreement, *not a word* about $\frac{4}{5}$ of the shareholders. All resolutions by *simple majorities*. It may be in the acts of parliament, that $\frac{4}{5}$ are required to alter the original deed of association. But that is not the question. I have shown you the way how G[rant] by his system of loans at 10 % and any bonus he likes, can suck all the profits out of the Company. And article 74 gives him the right to do so, without even consulting anybody but his directors who, whatever they may be, are sure to be his puppets.

Secondly. All the capital being subscribed you have:

- 1 — 5,000 votes for original capital £ 5,000. —
 - 2 — 3,000 votes for preference shares 3,000 at £ 5 each (art. 49)
- 8,000 votes in all. Out of these you, Jorris and Mason have together 2,250 votes, that is to say not 45 % against 55 %, but

28 % against 72 %. Still more than $1/5$, but not very far off. Let a few shares be sold by one of you, and the power to stop even alterations of deed of association is lost by you. You will be told that it is not intended to issue all the preference shares. But how long that remains so, will depend upon Grant.

There is another article which may affect you and alter the case. Art. 21 says that for calls not yet made, but paid up by the shareholders voluntarily, interest up to 10 % shall be paid. I should presume that this applies to your *paid up* shares; only, if it was so, J[orris] and M[ason] would have pointed it out to you; at least I should think so. If that be the case and you can secure 10 % on the greater part of your shares, that would be so much in your favour. *See whether it is so or not.*

Upon the whole I think, after your last letter, a little more favorably of the business. If the money raised at such ruinous interest can be limited to the first £ 3.000 —and these repaid after the 5 years or before, the thing may work well. But it strikes me that it will require very large profits indeed to pay all these lavish expenses. £ 50. to each director; £ 100. to the Chairman, £ ? to the Manager, £ 300. to the director in London and Paris and so forth. All that with a working capital of £ 3.000., less than three times the salaries named above! And 14 % interest besides!

I cannot write to you about J. as you say you read my letters to him and M. Else I should have something to say to that. Anyhow, the "honesty" of a financier is different from that of some people, be it ever so honest in its own way.

I must conclude; dinner is going to be laid. Si vous ne voyez pas d'autre voie, naturellement vous vous êtes trop avancé pour reculer tout seul. Mais réfléchissez bien et rassurez-vous sur les points indiqués ci-dessus.

Je n'ai que l'argent absolument nécessaire pour mon voyage et même peut-être pas cela. Mon *cheque-book* est à Londres où je serai de retour samedi soir; jusque-là, je ne pourrai rien faire.

Si vous pouvez retarder l'affaire G[rant], jusqu'à mon arrivée, on pourrait peut-être avoir plus de renseignements.

Bien des choses à Laura de la part de nous tous.

Bien à vous,

F. E.

Je rapporterai les articles d'assoc[iation] à moins que vous n'en ayez un besoin immédiat.

TRADUCTION

Bridlington Quay, 12 septembre 80.

Mon cher Lafargue,

Comment puis-je vous conseiller pour vos affaires si vous me donnez toutes les informations *après coup* ? Si vous m'aviez envoyé avant le projet de contrat, j'aurais mieux su quoi vous dire. Ne me dites pas que vous ne l'aviez pas; c'était à vous de l'avoir dès qu'il a été imprimé. Mais on dirait que vous brûlez de vous faire voler.

Vous dites que les articles *interdisent* d'emprunter à plus de 10 %. Celui qui vous a dit cela a spéculé sur votre crédulité. L'article 74 dit nettement que les administrateurs peuvent se procurer de l'argent *aux termes et dans les conditions qu'ils jugeront à tous égards convenables*. Or je ne sais (et comment voudrait-on que je le sache ?) si les lois anglaises interdisent aux sociétés à responsabilité limitée de se procurer de l'argent à plus de 10 %. J'en doute. Mais si le fait est exact, vous avez sous les yeux la preuve que nous n'en sommes pas plus avancés. Ne m'avez-vous pas écrit que Grant voulait emprunter 3.000 livres à 10 %, plus une prime de 20 % au bout de cinq ans ? $20 \text{ divisé par } 5 = 4$, et $10 + 4 = 14$; ainsi, vous payez en réalité 14 % pour votre argent. Pourquoi ne parlez-vous pas de cela quand on veut vous faire croire que Grant ne peut obtenir de votre société un intérêt supérieur à 10 % ? Vous dites ensuite que J[orris] et M[ason] avaient "pris des garanties contre Grant, en ce que rien de nouveau ne pouvait être décidé sans qu'on ait au moins le vote des $\frac{4}{5}$ des actionnaires, et que Grant n'avait que 50 %, et que par conséquent il ne pouvait rien faire sans votre consentement".

Décidément, on se moque de vous. Dans tout le contrat, il n'est *pas une fois question* des $\frac{4}{5}$ des actionnaires. Toutes les résolutions sont à la *simple majorité*. Les lois anglaises disent peut-être que les $\frac{4}{5}$ sont nécessaires *pour modifier l'acte primitif d'association*, mais il ne s'agit pas de cela. Je vous ai montré de quelle façon G[rant], grâce à son système de prêts à 10 % plus la prime qu'il lui plaira de demander, peut soutirer à la société tous les bénéfices. Et l'article 74 lui donne le droit de le faire, sans même consulter qui que ce soit, sauf les membres de son conseil d'administration qui, quels qu'ils soient, sont sûrement ses marionnettes.

En second lieu, tout le capital étant souscrit, vous avez :

1° 5.000 voix pour le capital primitif de 5.000 livres;

2° 3.000 voix pour les 3.000 actions préférentielles à 5 livres chacune (article 49) : soit au total 8.000 voix. Sur celles-ci Jorris, Mason et vous, vous avez ensemble 2.250 voix, c'est-à-dire non pas 45 % contre 55 %, mais 28 % contre 72 %. C'est un

peu plus du cinquième, mais guère plus. Que l'un de vous vende quelques actions, et la faculté d'empêcher même des modifications dans l'acte d'association sera perdue pour vous. On vous dira qu'on n'a pas l'intention d'émettre toutes les actions préférentielles. Mais combien de temps en sera-t-il ainsi ? Cela dépendra de Grant.

Il y a un autre article qui pourrait vous concerner et modifier la situation. L'article 21 dit que pour les options non encore effectuées, mais libérées volontairement par les actionnaires, il sera payé jusqu'à 10 % d'intérêt. Je serais tenté de croire que cela s'applique à vos actions libérées; pourtant, s'il en était ainsi, J[orris] et M[ason] vous l'auraient indiqué; je le suppose du moins. Si tel est le cas et si vous pouvez vous assurer 10 % sur la majeure partie de vos actions, cela serait autant de gagné pour vous. *Voyez si c'est ou non le cas.*

Dans l'ensemble, après votre dernière lettre, j'ai de cette affaire une impression plus favorable. Si l'argent emprunté à un intérêt aussi ruineux peut se limiter aux premières 3.000 livres, et si elles sont remboursées au bout des cinq ans ou avant, cela pourrait aller. Mais je constate qu'il faudra faire des bénéfices vraiment très gros pour payer toutes ces dépenses extravagantes : 50 livres à chaque administrateur; 100 livres au président; ? livres au directeur; 300 livres à l'administrateur de Londres et de Paris, et ainsi de suite. Tout cela avec un capital actif de 3.000 livres, à peine le triple des rémunérations sus-mentionnées ! Et 14 % d'intérêt par-dessus le marché !

Je ne puis rien vous écrire au sujet de J. puisque vous dites que vous lui lisez mes lettres ainsi qu'à M. Autrement j'aurais bien quelque chose à dire là-dessus. En tout cas, l'« honnêteté » d'un financier est différente de celle de certaines gens, si grande qu'elle puisse être à sa manière.

Il faut que je termine; on va mettre la table. Si vous ne voyez pas d'autre voie, naturellement vous vous êtes trop avancé pour reculer tout seul. Mais réfléchissez bien et rassurez-vous sur les points indiqués ci-dessus.

Je n'ai que l'argent absolument nécessaire pour mon voyage et même peut-être pas cela. Mon chéquier est à Londres où je serai de retour samedi soir; jusque-là, je ne pourrai rien faire.

Si vous pouvez retarder l'affaire G[rant] jusqu'à mon arrivée, on pourrait peut-être avoir plus de renseignements.

Bien des choses à Laura de la part de nous tous.

Bien à vous,

F. E.

Je rapporterai les articles d'assoc[iation] à moins que vous n'en ayez un besoin immédiat.

1881

51. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS,
A BRIDLINGTON QUAY

37 Tremlett Grove
Junction Road N.
August 13th 1881.

My dear Engels,

On our return I find your three letters, for which accept my heartiest thanks. I am very sorry to have unwittingly interfered with your "brochets" but I was quite in the dark respecting your plans and did not in the least know what were your intentions. When your post-card reached me there was little more than one clear week before us and as Paul wanted me to have a change there was nothing for it but there and then to decide on blessing Ramsgate with our presence.

Papa's intention, as he wrote me, was to leave Paris at the end of this and to be back in London early in the following week. It is now probable that they will be here in the course of next week. In any case their stay cannot and ought not to be much prolonged for Mamma, it appears, is rapidly growing weaker. It is therefore impossible that I should now join you, much as I should like to do so. I should have been delighted to knock about the place in your company and to sit in judgment on all the major and minor beauties, professional or otherwise, of Bridlington Quay, with or without my Portia cap. I hope however, on your return, to hear all about your doings.

I am in receipt of your registered letter and its contents are in safe keeping until your return. It is too late in the day for me to feel surprise at any fresh act of kindness on your part, but it is never too late for me to be sensible of your goodness and to thank you for it. And I do so.

As I cannot taste the beer of Bridlington, I hope you will drink an extra glass on the pier to morrow morning "looking towards" the inhabitants of Tremlett Grove.

Paul has indulged in I don't know how many "tops and bottoms" to your health.

With affectionate regards to all from all,

I am yours, my dear General, very affectionately.

Laura LAFARGUE.

TRADUCTION

37 Tremlett Grove
Junction Road N.
13 août 1881.

Mon cher Engels,

Je trouve à notre retour vos trois lettres, dont je vous remercie de tout cœur. Excusez-moi de m'être innocemment mêlée de vos « brochets », mais j'étais parfaitement ignorante de vos projets et ne savais pas le moins du monde quelles étaient vos intentions. Quand j'ai reçu votre carte postale, nous n'avions guère plus d'une semaine devant nous, et, comme Paul voulait que je change d'air, il n'y avait plus qu'à décider aussitôt d'honorer Ramsgate de notre présence.

Papa avait l'intention, m'a-t-il écrit, de quitter Paris à la fin de cette semaine et d'être de retour à Londres au début de la semaine suivante¹. Il est maintenant probable qu'ils seront ici dans le courant de la semaine prochaine. En tout cas, leur séjour ne peut pas et ne doit pas se prolonger longtemps, car Maman, semble-t-il, s'affaiblit rapidement². Il m'est donc impossible de vous rejoindre maintenant, malgré tout le désir que j'en ai. J'aurais été ravie de vagabonder avec vous et de m'ériger en juge de toutes les beautés majeures et mineures, professionnelles ou autres, de Bridlington Quay, avec ou sans ma « toque à

1. Marx se trouvait avec sa femme à Argenteuil chez les Longuet depuis le 26 juillet. Il devait arriver le 17 août à Londres rappelé par la nouvelle de la maladie d'Eleanor (Tussy). (N. R.)

2. Mme Marx souffrait depuis plusieurs années d'un cancer du foie. Elle devait mourir le 2 décembre 1881. (N. R.)

la Portia¹ ». J'espère toutefois qu'à votre retour, vous me raconterez tous vos faits et gestes.

J'ai bien reçu votre lettre recommandée, et son contenu est en lieu sûr jusqu'à votre retour. L'heure est trop tardive pour que j'éprouve de la surprise à chaque nouvelle gentillesse de votre part, mais il n'est jamais trop tard pour que je sois sensible à votre bonté et vous en remercie. Et c'est ce que je fais.

Comme je ne puis goûter la bière de Bridlington, j'espère que vous boirez un verre supplémentaire sur la jetée demain matin, les yeux tournés vers les habitants de Tremlett Grove.

Paul a fait je ne sais combien de fois « cul sec » à votre santé.

Avec notre affectueux souvenir de nous tous à vous tous,
je suis, mon cher Général, bien affectueusement vôtre.

Laura LAFARGUE.

1. Dans *Le Marchand de Venise*, de Shakespeare, l'héroïne, Portia, apparaît au dernier acte déguisée en juge. (N. R.)

1882

52. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

16 juin 1882.

Mon cher Engels,

Vous devez comprendre avec quelle joie mercredi au soir j'ai trouvé en entrant une carte postale de Marx m'annonçant sa présence à Paris¹ et me manifestant le désir de me voir. Le lendemain j'ai bâclé mon travail du bureau² dans la matinée et je suis parti l'après-midi pour Argenteuil.

La vue de Marx m'a fait bien du plaisir; il se tient droit, ses yeux sont pétillants de vie, en un mot il paraît plus fort que lorsqu'il quitta Londres, quoique plus amaigri. J'ai prêté une attention soutenue à sa conversation, qui a été très longue, elle a duré plusieurs heures; il parlait tout le temps et pas une fois il n'y a [eu] erreur ou hésitation sur le choix d'un mot. Ce dont il souffre en ce moment c'est de sa gorge. Soir et matin il tousse et cela le fatigue beaucoup. Le soir il est très excitable et passe la nuit mauvaise s'il a vu du monde dans la soirée.

1. Marx, dont la santé avait été très ébranlée par la mort de sa femme, avait quitté Londres au début de février pour aller passer deux mois en Algérie. Au début de mai, les docteurs lui conseillent de séjourner sur la Côte d'Azur. Il se rend à Monte-Carlo où il demeure jusqu'à la fin de mai et revient chez sa fille Jenny Longuet, à Argenteuil. Il y arrive le 8 juin et y restera jusqu'au 22 août. (N. R.)

2. Lafargue travaillait alors dans une compagnie d'assurance, l'Union nationale, 30, boulevard Haussmann. Il habitait 38, rue de Lille. (N. R.)

Bien que la maison de Longuet soit trop bruyante pour un homme dans son état d'excitabilité, cependant je crois que le séjour d'Argenteuil lui sera très profitable, parce qu'il est constamment à l'air libre. Le jour que je l'ai vu, le temps était affreux, le vent était froid et violent, il pleuvait par bourrasques et cependant quand je suis arrivé il était dehors avec Johny et Wolf¹; il a tenu à m'accompagner au chemin de fer et resta une demi-heure dans le jardin de la gare à attendre mon train. Pendant tout le temps il n'a pas toussé une seule fois. Les enfants sont charmants; Joh[ny] n'est plus le J. que nous avons connu à Londres; il s'est équilibré et se porte bien moralement et physiquement; Wolf est un vrai petit diable. Marx comme vous devez le penser est aux anges avec eux. Ils sont ses constants compagnons.

Marx est revenu la tête pleine de l'Afrique et des Arabes; il a mis à profit son séjour à Alger pour dévorer sa bibliothèque, il me semble qu'il a lu un nombre considérable d'ouvrages sur la condition des Arabes. — (Entre parenthèses je dois vous dire que Marx est brun comme une châtaigne; il est un more pour de vrai maintenant.) — Monaco cette principauté offenbachienne l'a beaucoup intéressé, il en sait l'histoire sur le bout du doigt. Pour vous prouver combien il était loquace et plein de feu, je vais vous rapporter le mot qu'il m'a dit quand nous allions à la gare. — « Mais vous ne m'avez rien raconté? — Pardieu vous ne m'avez pas laissé le temps de placer un mot. »

Dans ma dernière lettre je vous parlais de la vente du portefeuille accidents et incendie de notre compagnie à une compagnie anglo-française. Le marché est conclu; il ne reste plus qu'à le faire ratifier par l'assemblée des actionnaires: elle est convoquée pour le 28 de ce mois. Nous verrons de quoi il en retournera. — En attendant je me vois sur le point de manquer d'argent. Le 7 j'ai dû payer ma chambre, qui avec le garçon, les petits frais, le blanchissage monte à 52 francs; voudriez-vous avoir la bonté de m'envoyer par un mandat-poste cinq livres. Faites-le payable au bureau des Tuileries devant lequel je passe tous les matins.

Laura a dû vous dire que le tirage du *Citoyen*² était monté de plusieurs milliers depuis quelques semaines; cette hausse continue et cependant les rédacteurs (pas moi) reçoivent juste de quoi ne pas mourir de faim. Le marchand de papier prend tous les jours la recette quotidienne ne laissant que 40 fr. Cette augmentation

1. Jean Longuet, né le 10 mai 1876, et Edgar Longuet (surnommé Wolf), né le 17 août 1879. (N. R.)

2. *Le Citoyen*, fondé en 1881 avec un comité de rédaction composé de C. Bouis, M. Brissac, J. Guesde, E. Massard, L. Picard, portait en sous-titre: « Organe socialiste quotidien ». A partir du 30 avril 1882 le nom de P. Lafargue figure au comité de rédaction. Le tirage était à l'époque de 25.000 exemplaires. (N. R.)

de vente lui a paru de si bon augure, qu'il a promis, si elle continuait, d'abandonner 100 fr., 60 seront donnés à la rédaction; je toucherai alors 5 fr. par jour, mais ce n'est pas encore fait.

Vous avez dû voir que nous avons lancé une pétition pour demander la taxation des loyers ¹. Cette pétition fera du bien au journal et au parti; elle nous permettra de faire de l'agitation. La cherté des loyers est la plainte générale des Parisiens.

J'espère que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé. Faites mes amitiés aux Rosher grands et petits, père, mère et enfant ².

Je vous serre cordialement la main.

P. LAFARGUE.

Marx avait importé le mauvais temps — mais il se remet au beau.

53. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 19 juin 1882.

Mon cher Engels,

Je vous remercie de votre lettre et du mandat-poste qu'elle contenait; (dans le style administratif de ma compagnie, on dit: — Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 17 qui nous est parvenue le 18 et des plis de laquelle nous avons retiré un mandat de..., etc.). D'une formule devinez les autres: et l'on tient à ces phrases filandreuses plus qu'aux intérêts des actionnaires; elles produisent beaucoup d'effet dans les campagnes. Dans les commencements on m'a fait des reproches sur la manière peu administrative dont je rédigeais mes lettres; je me suis mis à étudier le copie de lettres et à relever toutes les formules qu'il contenait; et maintenant on commence à trouver ma prose passable.

1. Dans l'éditorial du 12 juin, « La question des loyers », P. Lafargue lance l'idée d'une taxation des loyers par l'État. Le 16 juin, l'éditorial, signé de la rédaction, est intitulé « Pétitionnons ». La campagne durera jusqu'à la fin du mois. (N. R.)

2. La nièce d'Engels, Mary Ellen Burns, appelée familièrement Pumps, avait épousé en 1881 Percy Rosher et ils avaient une petite fille. (N. R.)

Hier j'ai été déjeuner à Argenteuil. J'ai trouvé Marx mieux encore, sa figure est rose et plus ferme. Je suis convaincu que le séjour d'Argenteuil lui fera beaucoup de bien, malheureusement le beau temps que je vous avais annoncé dans ma dernière, a été remplacé de nouveau par la pluie, le vent. Les Parisiens sont au désespoir; jamais ils n'ont vu un juin pareil; on se croirait en Angleterre, tellement il fait laid. Marx prend le mauvais temps en patience; il me racontait que partout [où] il arrivait, dès qu'il se mettait à la table d'hôte, une plainte générale commençait sur le temps, si beau hier, si vilain aujourd'hui. « C'est ma faute, leur répondait Marx; je porte avec moi le mauvais temps. » S'il avait vécu au moyen âge, on l'aurait brûlé comme sorcier; il paraît que les journaux allemands, s'ils ne peuvent le brûler comme *Le Citoyen* a brûlé Garibaldi¹, le tuent au moins plusieurs fois dans le mois.

Marx a commencé le traitement des eaux d'Enghien; il paraît qu'on fourre le patient dans un vêtement de caoutchouc, et qu'on le met dans une pièce pleine de vapeurs. L'aspect est du plus pittoresque et grotesque.

Je vous écris à la hâte; le lundi est le jour le plus chargé de correspondance.

Dans quelques jours ira à Londres Salvochea, un ami de Mesa, qui vient de s'échapper des bagnes d'Afrique espagnole. C'est Salvochea qui dirigea le mouvement à Cadix en 1872², et qui défendit la ville, qui ne tomba que grâce à l'intervention allemande. Il vous sera intéressant de le connaître; il parle anglais et un peu le français. — Je l'ai averti qu'il fallait boire avec vous. — « *Puedo beber un vaso de cerveza*³ », me répondit-il fièrement, croyant que c'était suffisant. — Salvochea s'intitule anarchiste, autonomiste; mais son anarchie est d'une drôle de constitution; aussi il ne faudra pas y faire beaucoup d'attention; il est un homme d'action. J'ai constaté qu'à Paris le mot anarchiste était pris dans un sens bien différent de celui de 1871, et que les anarchistes ne s'entendaient même pas sur la signification du mot. Beaucoup

1. Garibaldi était mort le 3 juin 1882. Le 13 juin on pouvait lire dans l'édition du *Citoyen*, signé de G. Deville : « Garibaldi a été avant tout un patriote, un grand patriote, mais il n'a été que cela... Garibaldi n'a pas eu conscience du mouvement qui entraîne les sociétés modernes. Égaré dans une époque où l'esprit de patriotisme tend de plus en plus à disparaître devant les fatalités économiques, il était, peut-on dire, un homme du passé. » (N. R.)

2. Fin novembre 1872, des troubles éclatèrent à Cadix. Une loi récemment votée appelait sous les drapeaux 40 000 hommes. Des insurgés arborant le drapeau rouge se soulèvent dans toute la province et coupent même à un certain moment les communications avec Madrid. (N. R.)

3. Je peux boire un verre de bière. (N. R.)

pensent comme nous. Mais c'est une plume qu'ils aiment à mettre à leur chapeau. Si ça leur fait plaisir, tant mieux.

Je vous serre cordialement la main,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Vous avez dû voir par la dernière *Égalité* que nous avons publié la note du *Social-Démocrate* au sujet de notre expulsion¹. *Le Prolétaire* de cette semaine annonce que le Comité national a écrit au Comité directeur allemand², et que l'entente s'était établie; informez-vous de ce qui s'est passé; et faites-nous le savoir.

Je suis heureux d'apprendre que la petite purufia commence à s'extérioriser; mais il faut espérer qu'elle n'extériorise [pas] sa vitalité en mordant la nourrice, amitiés à papa et maman Rosher.

Marx me disait qu'il marchait à l'idiotie, tellement il ne faisait rien. « C'est un nouvel horizon », lui répondis-je,

54. PAUL LAFARGUE A LAURA LAFARGUE, A LONDRES

[Paris], 22/6/82.

Ma chère amie,

Depuis ta dernière lettre je suis dans l'attente pour savoir ce que tu as décidé, ce que tu vas faire. Ainsi que tu m'avais recom-

1. Au congrès de la Fédération du Centre (du Parti Ouvrier français) du mois de mai, Brousse avait fait exclure toute une série de groupes guesdistes et la rédaction complète de *L'Égalité*. Ce journal imprimait dans son n° 27 du 11 juin 1882 (p. 1 et 2) la note suivante : « Dans son numéro du 1^{er} juin le *Sozial-Demokrat* de Zurich — organe central de la démocratie socialiste allemande — s'occupe du congrès de la salle Oberkampff. Il rapporte l'expulsion des dix groupes de la Fédération du Centre et ajoute : « Cette manière de faire nous paraît d'autant plus condamnable que d'un autre côté on s'était empressé d'admettre anarchistes et coopérateurs. Parmi les groupes exclus se trouvent justement les plus énergiques défenseurs du socialisme révolutionnaire scientifique. Ce n'est pas par de semblables manœuvres que l'on constitue un parti de combat. Aussi, déjà, de tous les centres industriels de la province arrivent des protestations contre ces agissements. » (N. R.)

2. On lit dans le n° 194 du 17 juin 1882 (p. 3/III) cette note : « *Allemagne*. Un échange de lettres courtoises a eu lieu entre le Comité extérieur

mandé je n'ai rien écrit à Engels sur mes affaires d'argent. J'espère que tu lui auras exposé clairement notre situation qui ne peut être tirée au clair que par son aide. Je comptais pour nous aider sur l'argent russe; j'ai reçu hier une lettre de Danielson¹, m'exprimant le vif désir qu'ils ont de me voir continuer ma collaboration, et me disant que mon article sur la petite propriété avait produit de l'effet en Russie, à cause de certaines analogies que j'avais eu soin de mettre en relief entre la situation des paysans français et russes²; mais il ne parle pas d'argent : ce qui m'a beaucoup étonné. Je lui avais demandé de me procurer une correspondance soit mensuelle, [soit] hebdomadaire ou bi-hebdomadaire de politique courante; il me répond que ce n'est guère possible surtout en ce moment. Je suis en train de remanier mon article sur la *production du blé en Amérique* que je leur enverrai aussitôt terminé; mais auparavant je tiendrais à recevoir l'argent. J'avais annoncé ces deux articles, ils [les] attendent avec impatience.

Engels de son côté m'a écrit au sujet de ton départ et m'a dit que dans le cas où ma position dans la compagnie ne serait [pas] équilibrée, il ne te conseillerait pas de venir à Paris. J'espère que tu n'écouteras pas ce conseil. Le provisoire est l'ordre du jour des situations à Paris, surtout dans les maisons financières, il ne faudrait donc jamais venir. Le difficile pour moi n'est pas là, mais pour trouver le capital de premier établissement dont nous avons besoin, quelque modeste qu'il soit, pour monter notre ménage de quatre sous à Paris. — L'argent russe et celui d'Amérique pourront servir à cet effet; car si tu vas à Cauterets³ avec ton père, nous pourrons le mettre de côté pour le moment que tu viendrais me rejoindre.

Je n'ai pas revu ton père depuis dimanche, Engels a dû te montrer la lettre que je lui ai écrite. Depuis le temps s'est un peu remis, hier il a fait assez beau et aujourd'hui aussi, cela a dû influencer favorablement l'état de Marx. — Jenny va beaucoup mieux physiquement et mentalement, bien qu'elle soit au désespoir avec sa bonne, dont l'insolence dépasse toutes les bornes. Chaque fois que j'y vais elle parle de la renvoyer; mais ce sont des menaces en l'air; la bonne le sait bien, aussi elle en rit; autrement elle aurait une peur de tous les diables de quitter Argenteuil, qu'elle

du parti ouvrier socialiste allemand et le Comité national du parti ouvrier français à propos d'une note parue dans le *Sozial-Demokrat*, organe officiel du parti allemand. Les explications échangées ont resserré les liens de sympathie qui unissent les partis ouvriers des deux nations. » (N. R.)

1. Dans l'original : Danielsen. (N. R.)

2. Dans une lettre du 19 février 1882, Marx avait demandé à Danielson d'arranger pour Lafargue une correspondance suivie avec une revue russe. Danielson mit la chose sur pied avec la revue *Slovo* (*La Parole*) qui paraissait à Saint-Petersbourg, et publia divers articles de Lafargue. (N. R.)

3. Dans l'original : Cotterets. (N. R.)

trouve mille fois plus beau que Londres; un des employés de la gare est son *sweet-heart* ¹.

Je suis heureux que Mademoiselle la poseuse soit polie avec toi. Je crois que le vieux parle beaucoup d'elle; je ne sais en quels termes, mais ça ne doit pas être en bien, on craint de me les rapporter. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

Malon et Brousse ont inventé une calomnie terrible contre moi, ils disent que tu fais mes articles sérieux que je ne fais que gâter par mes plaisanteries irrévérencieuses. J'ai bien ri, je dis aux gens qui me rapportent le bruit que tu es capable d'écrire autre chose que mes articles.

Le garçon part avec les lettres. Adieu,
je t'embrasse,

P. LAFARGUE.

As-tu reçu *Le Citoyen* ?

Le discours d'Hugues fera monter la vente. *La Bataille* enrage, tous les journaux ont rendu compte de l'interpellation, elle en dit deux mots, mais ne mentionne pas le nom du *Citoyen* ².

Adieu,

P. L.

55. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

August 2nd 82.
38, rue de Lille.

My dear General,

I had hoped to have some news of you through Papa who came up to Paris yesterday to meet Guesde, Deville and ourselves at

1. Bon ami. (N. R.)

2. Vers la mi-juin, *Le Citoyen* avait lancé l'idée d'une loterie dont les fonds seraient destinés à venir en aide aux ouvriers en grève. L'autorisation gouvernementale ayant été refusée, le député Clovis Hugues interpella le 21 juin. *Le Citoyen* du 22 juin reproduit intégralement (p. 1/ IV, p. 2/I) le discours de Hugues. *La Bataille* du 22 juin, dans la rubrique : « La Cohue parlementaire », fait un compte rendu d'environ quarante lignes, mais ne dit pas que la loterie qui fait le sujet de l'interpellation était organisée par le journal *Le Citoyen*. *La Bataille* avait pour rédacteur en chef Lissagaray. (N. R.)

Mesa's house and to lunch with us. He told me that he had not heard from you and that he owed you a letter. Papa seemed to be very well and was very lively, although not overpleased with what the doctor had told him the day before. He is for the present to go on trying Enghien but he will write to you himself on that head.

We had a very jolly luncheon together. Mme Mesa being absent, Mesa acted headcook while I was kitchenmaid. And it all went off very well and after the feeding business there was a great discussion on the subject of *duelling* which is just now exercising the minds of the men of the *Citoyen*. Guesde and Deville are all for fighting the first imbecile who thinks proper to call them "lâches", but Papa gave them a piece of his mind which I hope will do them good.

Paul will write to you shortly on the subject of the "Union": it's an awful wheel-within-wheel business and I should never be able to make it all clear to you.

We are still in the rue de Lille owing to the carelessness of Gittens who forgot to let the men of the gare du Nord have our address, so that our furniture had reached Paris something like 9 or 10 days before we knew of it. And for every days thus lost we have had to pay 2 frs in addition to what living at the hôtel costs us.

We are now seeing about getting our rooms furnished and the truth is that unless you, dear Engels, can send us some money to help us to furnish them, I don't see how we are to manage. We have been and are—while leading our present mode of life—spending much quite unavoidably, we have no credit here and I am afraid of drawing too largely on the small sum we have in hand, knowing how scanty are the resources we have to fall back upon. I hope that Paul will find work in addition to what he has, but on this subject I have much to write to you and shall do so as soon as we shall know finally what to make of that Union business which is a bad job.

The boulevards may be very "poétiques" as Hirsch, the poet, says, but their poetry and even their prose has to be paid for in hard cash. Talking of Hirsch he has begun his old butterfly life again and flits about right and left as his custom was before he got married. He knocked at the door of our bed-room the other day before 9 o'clock in the morning and seemed quite startled at our considering him as a quite too early visitor. I have not yet had the pleasure of meeting Mme Hirsch. Mesa says that she is a blond edition of her husband, with very conspicuous ears. However, I shall send Pumps a faithful sketch of her after having seen her.

I began this letter on Wednesday but owing to frequent interruptions never got on with it. And now here comes Paul to take me to a restaurant for my déjeuner. Fancy my getting nothing to eat or drink till half past twelve and having to walk for ever so long before one's breakfast! I don't half like it. It's true that

when we do sit down to our first meal we go at it heartily and make a regular dinner of it.

I have had a very bad sore throat and have been altogether rather out of sorts this last fortnight. The weather is very changeable.

I am compelled to pull up here, my dear General. With best love to you and yours and to Nimmy.

I am very affectionately yours,

LAURA.

TRADUCTION

2 août 1882.
38, rue de Lille.

Mon cher Général,

J'espérais avoir des nouvelles de vous par Papa qui est arrivé hier à Paris pour rencontrer Guesde, Deville et nous-mêmes chez Mesa et pour déjeuner avec nous. Il m'a dit qu'il n'avait pas reçu de nouvelles de vous et qu'il vous devait une lettre. Papa paraissait très bien, il était très gai, sans être pourtant réjoui outre mesure de ce que le docteur lui avait dit la veille. Il va pour le moment essayer encore Enghien¹, mais il vous écrira lui-même sur ce chapitre.

Nous avons eu un déjeuner très joyeux ensemble. Madame Mesa étant absente, Mesa a fait le maître-queux et moi la fille de cuisine. Et tout s'est très bien passé, et après manger, il y a eu une grande discussion sur le sujet du *duel*, sujet sur lequel s'exerce actuellement l'esprit de ces Messieurs du *Citoyen*. Guesde et Deville sont d'avis qu'il faut se battre contre le premier imbécile qui juge bon de les traiter de lâches, mais Papa leur a dit quelques vérités de son cru qui, je l'espère, leur feront du bien.

Paul vous écrira bientôt au sujet de l'« Union »² : c'est une affaire terriblement embrouillée et je serais incapable de vous l'exposer clairement.

Nous sommes toujours rue de Lille, par suite de la négligence de Gittens qui a oublié de donner notre adresse aux hommes de la gare du Nord, si bien que notre mobilier était déjà à Paris depuis une dizaine de jours quand nous en avons été avisés. Et pour chaque jour ainsi perdu, nous avons dû payer deux francs, outre ce que nous coûte la vie à l'hôtel.

1. Marx fit une cure d'eau sulfureuse à l'établissement thermal d'Enghien. (N. R.)

2. La compagnie d'assurances où travaillait Lafargue. (N. R.)

Nous songeons maintenant à meubler notre logement, mais à dire vrai, à moins que vous, cher Engels, puissiez nous envoyer de l'argent pour nous aider à le meubler, je ne vois pas comment nous allons nous débrouiller. Tant que nous menons ce genre de vie, de grosses dépenses ont été et continuent à être absolument inévitables, nous n'avons pas de crédit ici et je redoute de puiser trop largement dans la petite somme dont nous disposons, car je connais l'exiguïté des ressources sur lesquelles nous devons nous rabattre. J'espère que Paul trouvera du travail en plus de ce qu'il a, mais sur ce sujet j'ai beaucoup de choses à vous écrire et je le ferai dès que nous saurons enfin ce qu'il convient de faire avec cette histoire de l'« Union » qui est une mauvaise affaire.

Les boulevards sont peut-être très poétiques, comme dit Hirsch¹, le poète, mais leur poésie et même leur prose doivent se payer en argent comptant. A propos de Hirsch, il a repris son ancienne vie de papillon et il voltige de droite et de gauche comme il en avait l'habitude avant de se marier. Il a frappé à la porte de notre chambre l'autre jour avant neuf heures du matin, et il semblait tout à fait surpris que nous trouvions sa visite trop matinale. Je n'ai pas encore eu le plaisir de rencontrer Madame Hirsch. Mesa dit qu'elle est la blonde image de son mari, avec des oreilles très remarquables. Mais j'enverrai d'elle à Pumps un fidèle croquis après l'avoir vue.

J'ai commencé cette lettre mercredi, mais par suite de fréquentes interruptions, je n'ai pas pu la continuer. Et voici maintenant Paul qui vient me prendre pour m'emmener déjeuner au restaurant. Figurez-vous que je ne mange ni ne bois rien jusqu'à midi et demi, et ces interminables courses sont bien longues avant le petit déjeuner ! Cela ne m'enchanté pas. Il est vrai que lorsque nous nous installons pour notre premier repas, nous y allons de bon cœur et en faisons un vrai dîner.

J'ai eu très mal à la gorge et, dans l'ensemble, je ne suis guère dans mon assiette depuis une quinzaine de jours. Le temps est très changeant.

Je suis obligée de m'arrêter ici, mon cher Général. Avec mes meilleures amitiés à vous, aux vôtres et à Nimmy².

Je suis bien affectueusement vôtre,

LAURA.

1. Il s'agit probablement de Karl Hirsch, journaliste allemand social-démocrate. (N. R.)

2. Appellation familière pour Hélène Demuth, qu'on appelle aussi parfois Nim, ou Papa Nim.

56. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

66, boulevard de Port-Royal,
Paris.

August 9th 82.

My dear General,

For your letter (which would have been none the worse for being a little longer) and its contents accept our best thanks. Paul will try to get the cheque cashed in the way you propose.

We are rather busy just now getting our rooms into order as we leave the rue de Lille, if possible, on Saturday.

There's war to the knife here between the Broussistes and the Editor of the *Bataille*; Brousse, Labusquière, Marouck, etc., having deserted that paper on the eve of its eclipse. There will be nothing left of all these little great men one of these days for they are fast eating each other up. Such tempests in tea-pots there never were!

I have not seen Papa since I last wrote you, but mean to call on him to-morrow.

I fancied that you had left London for the sea-side and was not aware that Schorlemmer was staying with you.

I hope that the great war is over between Pumps and Sarah and that olive-branches have been interchanged between them. How is Father Nim? Has she seen *Pluck* at the Drury Lane and has she made use of the oil-cloth I left behind me? By-the-bye, dear General, you would do me a favour by occasionally sending me your *Standards* when you have done with them. London papers are sold at fancy prices here and I like to know what's going on in England.

With love to all, Believe me,

Very affectionately yours,

LAURA.

TRADUCTION

66, Boulevard de Port-Royal,
Paris.

9 août 82.

Mon cher Général,

Pour votre lettre (qui n'aurait rien perdu à être un peu plus longue) et pour son contenu, recevez nos meilleurs remerciements.

Paul tâchera d'encaisser le chèque de la façon que vous indiquez.

Nous avons pas mal à faire pour l'instant à aménager notre logement car nous quitterons la rue de Lille samedi si possible.

Il y a ici une guerre à couteaux tirés entre les broussistes et le rédacteur en chef de *La Bataille* ; Brousse, Labusquière, Marouck, etc., ayant quitté ce journal à la veille de son éclipse¹. Il ne restera pas grand chose un de ces jours de tous ces petits grands hommes car ils auront tôt fait de s'entredévorer. On n'a jamais vu pareil panier de crabes !

Je n'ai pas vu Papa depuis ma dernière lettre, mais j'ai l'intention de lui rendre visite demain.

J'imaginai que vous aviez quitté Londres pour le bord de la mer et je ne savais pas que Schorlemmer séjournait chez vous.

J'espère que cette grande guerre entre Pumps et Sarah² est terminée et qu'elles ont échangé des rameaux d'olivier. Comment va Papa Nim ? A-t-elle vu *Pluck* à Drury Lane et s'est-elle servi de la toile cirée que j'ai laissée ? A propos, cher Général, vous me feriez plaisir en m'envoyant de temps en temps vos *Standard* quand vous aurez fini de les lire. Les journaux de Londres se vendent ici à des prix fantastiques et j'aime bien savoir ce qui se passe en Angleterre.

Mes amitiés à tous. Croyez-moi

Bien affectueusement vôtre,

LAURA.

1. *La Bataille* du 8 août imprime la note suivante, signée de Lissagaray : « M. Labusquière, secrétaire de *La Bataille*, nous ayant donné sa démission que nous avons immédiatement acceptée, MM. Brousse, Deynaud et Marouck ont cru devoir nous envoyer la leur. Désormais *La Bataille* pourra suivre sans obstacles une voie plus révolutionnaire conforme aux traditions comme aux intérêts de ce parti ouvrier né en 1789, étouffé en 1793, ressuscité par les insurgés de juin 1848, cimenté par le sang de la Commune de 1871 et qui n'a rien de parlementaire. » *La Bataille* avait été fondée le 10 mai 1882. Elle devait s'emparer du titre *Le Citoyen* le 17 octobre et paraître avec le double titre jusqu'au 28 mai 1883, date à laquelle *Le Citoyen* reparaît comme journal du soir. (N. R.)

2. Domestique d'Engels. (N. R.)

57. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 30 août 1882*.

Mon cher Engels,

Consummatum est. La fusion est faite; l'Union nationale a cessé d'être et le Capital la remplace. L'Union nationale avait un portefeuille, et pas d'argent, on l'avait tout bouloté en spéculations et gaspillages de toute sorte; le Capital lui a de l'argent à ce qu'il prétend, mais quoique monté sur un pied ministériel, n'a jamais pu faire des affaires en France. Le Capital est une compagnie anglo-française. Mon opinion est que les directeurs, administrateurs sont des *sharpers*¹, ils en ont toute la binette : un surtout qui a une trogne rougissante, elle vous ferait plaisir à voir, elle représente au moins plusieurs barriques de sherry et d'autres liqueurs. Miégevill² est resplendissant; il va recevoir 200.000 francs pour avoir si bien géré l'Union nationale : c'est un habile homme. Le sort des autres employés est problématique : j'ai bien peur que le personnel de la correspondance ne soit nettoyé; car le Capital, bien que n'ayant pas de correspondance, avait des employés chargés de faire cette correspondance qui n'existait pas. Enfin qui vivra, verra. En tout cas, les employés renvoyés auront toujours une indemnité de deux mois de salaire à ce que l'on dit. Qui vivra, verra.

Mais cette fusion ne s'est pas faite à la douce; il a fallu lutter d'arrache-pied. C'est épique. Dès que le projet de fusion fut connu dans les bureaux, il y eut un complot de tous les hauts employés de la Compagnie pour le faire échouer, faire destituer Miégevill, et le faire nommer administrateur. Ils manigancèrent si bien que l'assemblée de juin leur donna gain de cause. Mais Miégevill est un retors; il trouva des raisons pour annuler l'assemblée : on alla devant le juge du tribunal de commerce qui réinstalla Miégevill. — Au mois de juillet nouvelle assemblée, nouvelle défaite de Miégevill. Nouveau refus de céder la place. Les conspirateurs alors décidèrent de la prendre de vive force. Un matin ils envahirent les bureaux dont ils avaient été expulsés après l'assem-

* L'original est daté par erreur de 1880. (N. R.)

1. Escrocs. (N. R.)

2. Directeur général de l'Union nationale, société anonyme au capita de 15 millions. (N. R.)

blée du 28 juin. Ils se déclaraient les vrais représentants de l'assemblée des actionnaires. Miégevillle envoya chercher la police, qui refusa d'intervenir : le commissaire après avoir consulté ses supérieurs dit à Miégevillle : faites justice vous-même dans vos bureaux. Alors commença la bataille. Les employés miégevillistes attaquèrent les révoltés; il y eut lutte, coups de poing, coups de canne, on fit même sauter un révolté par la fenêtre; par bonheur ce n'était que d'un entresol. Douze conspirateurs furent poursuivis de salle en salle et enfermés dans une pièce, où ils passèrent 26 heures sans boire ni manger. Les miégevillistes montaient la garde devant la porte pendant la nuit. Cette lutte qui rappelle de loin les combats du moyen âge s'est passée en plein Paris, le boulevard Haussmann, un des plus grands boulevards, est à deux pas du boulevard des Italiens. Un monde fou stationnait à la porte de l'Union nationale, qui jamais n'avait été si désunie. — Les conspirateurs s'adressèrent alors à la Justice. Le juge du tribunal de commerce renvoya dos à dos Miégevillle et les conspirateurs, mit la compagnie sous séquestre et nomma un directeur judiciaire, chargé de convoquer une nouvelle assemblée. La question fut ainsi posée aux actionnaires : Liquidation; — Appel de fonds; — ou Fusion. Il y eut 827 voix de majorité pour la fusion. Les conspirateurs se sont cassé le nez. Moi j'étais du côté de Miégevillle; mais n'ai pas fait d'excès de zèle. Je suis resté neutre pendant la période de lutte : cela ne me regardait pas; et d'ailleurs c'est bien assez d'être employé dans une boîte financière dont on sait toutes les malpropretés, sans prendre part à leurs querelles.

Vous avez dû apprendre le départ de Marx¹, et même avoir reçu de ses nouvelles depuis qu'il est en Suisse. Quand il est parti de Paris, il était beaucoup mieux, sa santé s'était extraordinairement améliorée pendant les dernières semaines de son séjour à Argenteuil. C'était quelques semaines de magnifique temps qui avaient amené ces changements. Mais dix ou douze jours avant son départ le temps s'était remis à la pluie, et depuis qu'il a quitté Paris, il n'a cessé de pleuvoir à verse, de venter épouvantablement et de faire froid et chaud. Aussi est-ce heureux qu'il ait quitté ce pays à temps, mœurs et ministères variables; mais d'après ce que m'a écrit Laura il a trouvé en Suisse le même temps; et comme la saison est avancée, peut-être que la Suisse n'est pas le pays le plus convenable pour une santé aussi délicate que celle de Marx; il vaudrait peut-être mieux passer tout de suite en Italie et aller sur les bords de la Méditerranée.

Je ne puis espérer que vous ayez eu meilleur temps en Angleterre pendant votre séjour au bord de la mer² : mais vous aviez la

1. Marx avait quitté Paris le 22 août pour la Suisse, accompagné de Laura. Il séjournera à Lausanne et à Vevey pour revenir à Paris le 27 septembre. (N. R.)

2. Engels avait pris ses vacances à Great Yarmouth. (N. R.)

consolation que si le ciel vous mouillait à l'extérieur, vous vous humectiez à l'intérieur, avec le brave Chloro-major¹, qui devrait bien inventer une boisson pour mouiller l'intérieur et sécher l'extérieur.

Ma lettre vous trouvera sans doute de retour à Londres, tous bien portants, et la paix régnant à 122, Regent's Park Rd, car Laura nous a raconté les péripéties de la guerre civile entre Pumps et Sarah.

Faites mes amitiés aux Rosher, papa, maman et bébé, à Chloro-major — et buvez frais et dur.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

58. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A VEVEY

London, 20 septbr. 1882.

My dear Laura,

I hope Mohr got my short note of the 18th. Today, though under difficulties, I must fulfil my word to you. Have worked all day till six, then dined, now it's just nine, and so I am still a little under the influence of digestion, and besides Percy is sitting in the room but fortunately has got hold of *Joseph Andrews*.

Do I know Vevey? Why I was quartered there in Septbr. 1849 for about a fortnight and know all the Swiss shore of the lake from Villeneuve to Geneva, the Dent du Midi and the mont Blanc and all the rest. If I am not much mistaken, we officers were quartered in your Hotel on the Quay. On the square under the trees, facing the lake, Willich used to exercise his two horses. I am only sorry you cannot even partially follow the route I made out for you, the Bernese Oberland in many respects beats the lake of Geneva hollow. But if Mohr is to try for a visit to England in October, it will soon be time for you to leave the Alps. I do hope there will be no risk to him in trying to come. Otherwise it would be folly. But let the doctors decide, as also about his winter-resort. Only if he is to come he ought not to drive it too late. We have had fine but rather cold weather, especially night and morning; yesterday rain all day, today dry but mostly dull. By the way, Mohr's statistics of the barometer tally exactly with our experiences at the time at

1. Sobriquet de Schorlemmer.

Yarmouth, only that we had a very wet day with the highest barometer, Tussy praying all the time for the stupid thing to fall again!

As to the star-foaming wine, that quality is the exclusive property of *Cortailod*—the other Neuchâtel wines do not possess it as far as I know, nor are they so good.

I wonder who got up that foolish story about Bebel. The *Cologne Gazette* up to Friday last week (date of the Paris papers that reported it) knows or at least tells nothing about it. The thing looks as if it was a canard concocted by Mehring and worked at Paris by Hirsch. I may be on the wrong scent, but I should not be at all astonished if it was so. Who else should have so quickly put in the *Bataille* and in the *Citoyen* a necrology, in which (in the *Bat [aille]* at least) an OLD speech of Bebel's was quoted that he was for lawful means exclusively? The fright we got was something awful. On Friday night two members of the Working Men's society, Tottenham st., came and asked me, was it true? That was the first I heard. Tussy had the *Bataille* with the article mentioned above, same night; the silence of the *Justice* might be explained by Longuet's absence. Hunting up German papers in the cafés was useless; the ner that could contain anything, would no longer lie on the tables on Saturday. At last, Tussy (not I) got her *Sozialdemokrat* on Saturday night, and that was not only silent, but stated that B [ebel] was fit to go out again. To lose Bebel would have been irreparable. Where to find such another head not only in Germany but anywhere else? Where such theoretical clearness, such practical tact, such quiet determination among the younger generation? Well, it is not true and the relief I felt when all doubt had disappeared, I cannot describe.

I am also extremely glad that Jenny has got over her crisis and that the result is the fulfilment of a wish long felt by many. I believe she had a very hard time of it. No doubt Donkin¹ has provided her with someone to look after her, the people at 41 M[aitland] Park make no doubt he has, and in that case the absence of the "creator" might perhaps be a blessing.

Little Pumphia has the chicken-pox and is very restless and takes at last to crying. The whole affair will be over in a few days and would not upset her so but for two pimples having come out on her tongue which together with the coming two teeth, make her mouth feel rather painful. Otherwise everything all well.

Love from all to yourself and Mohr and from yours affectionately,

F. ENGELS.

Bernstein writes that *The Vicar of Bray* has created a tremendous sensation.

1. Dans l'original : Donckin.

Tussy had written *three times* to Jenny, since her return here, up to *last Sunday*!

TRADUCTION

Londres, 20 septembre 1882.

Ma chère Laura,

J'espère que Mohr a reçu mon petit mot du 18¹. Aujourd'hui, bien que ce ne soit pas facile, il faut que je tienne parole envers toi. Ai travaillé toute la journée jusqu'à six heures, puis diné; maintenant il est juste neuf heures, je suis donc encore un peu sous l'influence de la digestion, et de plus Percy est assis dans la pièce, mais heureusement il s'est emparé de *Joseph Andrews*².

Si je connais Vevey? Ma foi, j'y ai été cantonné en septembre 1849 pendant une quinzaine de jours environ³ et je connais toute la côte suisse du lac depuis Villeneuve jusqu'à Genève, la Dent du Midi et le mont Blanc et tout le reste. Sauf erreur de ma part, nous autres officiers, nous étions cantonnés dans votre hôtel sur le quai. Sur la place et sous les arbres, en face du lac, Willich promenait ses deux chevaux. Je regrette seulement que vous ne puissiez, même en partie, suivre l'itinéraire que j'avais établi pour vous; l'Oberland bernois bat largement, à bien des égards, le lac de Genève. Mais si Mohr doit tenter une visite en Angleterre en octobre, il sera bientôt temps pour vous de quitter les Alpes. J'espère qu'il ne courra aucun risque en essayant de venir. Autrement ce serait de la folie. Mais la décision appartient aux docteurs, ainsi que le choix de sa résidence d'hiver. Mais s'il doit venir, il ne faut pas qu'il repousse trop son voyage. Nous avons eu du beau temps, mais assez froid, surtout le soir et le matin; hier pluie toute la journée, aujourd'hui sec, mais généralement maussade. A propos, les statistiques barométriques de Mohr⁴ cadrent exactement avec nos expériences du temps de Yarmouth, sauf que nous avons des journées très pluvieuses quand le baro-

1. Voir *Mega* III/4, p. 562. (N. R.)

2. Titre d'un roman de Fielding. (N. R.)

3. Après la fin de la campagne de Bade, lors de l'insurrection de 1849, Engels avec les troupes démocratiques passa en Suisse le 12 juillet 1849. Le corps de Willich dont il faisait partie fut cantonné à Vevey. Willich, qui était un des chefs de l'armée badoise, se révéla bientôt, dans l'émigration, un intrigant vaniteux, et Marx et Engels rompirent avec lui. (N. R.)

4. Voir la lettre de Marx à Engels du 16 septembre 1882 (*Mega* III/4 p. 560-561). (N. R.)

mètre était au maximum, et Tussy priait tout le temps pour que cette chose stupide redescende !

Quant au vin qui mousse en étoile, cette qualité appartient exclusivement au *Cortailod* : les autres vins de Neuchâtel ne la possèdent pas pour autant que je sache et ils ne sont pas aussi bons¹.

Je me demande qui a monté cette histoire absurde sur Bebel². La *Gazette de Cologne* jusqu'à vendredi de la semaine dernière (date à laquelle les journaux de Paris l'ont rapportée) l'ignore ou tout au moins n'en dit rien. Cela a l'air d'être un canard confectionné par Mehring³ et élaboré à Paris par Hirsch. Je fais peut-être fausse route, mais je ne serais pas du tout surpris qu'il en fût ainsi. Qui d'autre aurait pu si rapidement insérer dans *La Bataille* ou dans *Le Citoyen* un article nécrologique où se trouve cité (dans *La Bataille* tout au moins) un VIEUX discours où Bebel se déclarait exclusivement partisan des moyens légaux ? Nous avons eu une peur terrible. Vendredi soir deux membres de la Société Ouvrière de Tottenham Street sont venus me demander si c'était vrai. C'est ainsi que j'ai appris la chose. Tussy s'est procuré le même soir le numéro de *La Bataille* contenant cet article; le silence de *La Justice* s'explique peut-être par l'absence de Longuet. Il ne fallait pas songer à faire la chasse aux journaux allemands dans les cafés; le numéro qui pouvait contenir quelque chose ne devait plus se trouver sur les tables samedi. Enfin Tussy (pas moi) a reçu son *Sozial-demokrat* samedi soir, et non seulement il n'y était pas soufflé mot de cela, mais on y déclarait que Bebel était de nouveau en état de sortir. La perte de Bebel aurait été irréparable. Où trouver une tête comme la sienne, non seulement en Allemagne, mais n'importe où ailleurs ? Où trouver autant de clarté théorique, de sens pratique, de décision calme dans la jeune génération ? Bon, ce n'est pas vrai et je ne puis décrire le soulagement que j'ai éprouvé quand tous les doutes se sont dissipés.

Je suis extrêmement content aussi que Jenny ait surmonté sa crise et que ce résultat soit l'accomplissement d'un souhait que beaucoup formaient depuis longtemps⁴. Je crois qu'elle a passé un

1. Voir les conseils donnés par Engels à Marx sur les vins suisses dans sa lettre du 26 août 1882 (*Mega* III/4, p. 557). (N. R.)

2. Le 15 septembre, les quotidiens de Paris, notamment *Le Citoyen* et *La Bataille*, annoncent la mort de Bebel, le 14, à Zwickau. *La Bataille* donne même une nécrologie d'une colonne (p. 2). *L'Égalité* en fera autant dans son numéro 41 du 17 septembre. C'est le 20 septembre que *Le Citoyen* insérera (p. 1/IV) un communiqué de la rédaction du *Sozial-Demokrat* à Zurich démentant la nouvelle. (N. R.)

3. Mehring était encore à l'époque un adversaire acharné de la social-démocratie. Il avait publié dans la *Weserzeitung*, au début de juillet, une critique très dure du journal du parti, le *Sozial-Demokrat*, et prétendu qu'il existait des divergences entre la rédaction et Marx et Engels. (N.R.)

4. Jenny Longuet venait d'avoir une fille, qui portera aussi le nom de Jenny et qu'on appellera familièrement Mémé. (N. R.)

très mauvais moment. Sans doute Donkin lui a-t-il procuré quelque'un qui s'occupe d'elle, on en est persuadé à 41, Maitland Park ¹, et, dans ce cas, l'absence du « créateur » serait peut-être un bienfait.

La petite Pumphia ² a la varicelle, elle est très agitée et tout se termine par des pleurs. Toute l'affaire sera finie dans quelques jours et elle ne serait pas dérangée à ce point s'il ne lui était venu deux boutons sur la langue qui, en même temps que la poussée des deux dents, lui font assez mal à la bouche. Autrement tout va bien.

Amitiés de tous à toi et à Mohr.

Bien affectueusement à toi,

F. ENGELS.

Bernstein écrit que *Le Pasteur de Bray* a produit une sensation formidable ³.

Tussy avait écrit *trois fois* à Jenny depuis son retour ici, *la dernière fois étant dimanche dernier* !

59. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

66, Boulevard de Port-Royal,
Paris.

Thursday morning Sep^r 28th/82.

Dear General,

I have been quite unable to write to you before this, though I much wanted to report progress. Our departure from Vevey took place on Monday the 25th, up to which date we were weather-bound. We reached Geneva in the afternoon of Monday, spent the whole of Tuesday with poor old Becker and said goodbye to beautiful Switzerland on Wednesday morning. Paris we reached last night at half-past eleven p.m., put up for the night at the Hôtel

1. C'est-à-dire Tussy et Helene Demuth. (N. R.)

2. La fille de Pumps. (N. R.)

3. Le *Sozial-Demokrat*, n^o 37, du 7 septembre 1882, avait publié la traduction en allemand par Engels de cette chanson populaire anglaise. (N. R.)

du Chemin de Fer and are now—early in the morning—sitting amidst my own household Gods (that look anything but divine) in the boulevard de Port-Royal. Words are quite powerless to describe the state of filth and disorder in which I find these rooms of mine and so I will waste as few of them as possible on that subject. You will wonder perhaps that we should have turned tail so precipitately from Geneva, but had we stayed there another day, Papa would have had a relapse and all the good work that had been done at Vevey would have been undone.

Trudging about on foot through the streets of Geneva with a vile wind blowing and a blinding rain drenching you is by no means what suits Papa's condition and it says much for his improved state of health that he could hold out for a day without being materially affected for the worse.

I have much to say to you about Paul and his aberrations but all that must stand over. Papa has the incorrigible habit of wanting to talk and be talked to as soon as ever I take pen in hand and consequently I write these lines under a running fire of wit and wisdom which is quite stultifying. I hope you will forgive me if under the circumstances I am rather more confused than usual. I will add a postscript to this in a day or two. Pray write a line at once to say what sort of weather you are having, as Papa's coming movements depend on that. We go to Argenteuil this morning. Paul is the Lord knows where. However I had asked him to send me the key of our rooms so that I am as free as a latch-key can make me. Affectionately, dearest General,

Yours LAURA.

TRADUCTION

66, bd de Port-Royal,
Paris.

Jeudi matin, 28 septembre 82.

Cher Général,

Il m'a été absolument impossible de vous écrire plus tôt malgré mon vif désir de vous tenir au courant. Notre départ de Vevey a eu lieu le lundi 25, et jusqu'à cette date nous avons été bloqués par le mauvais temps. Nous sommes arrivés à Genève dans l'après-midi de lundi, nous avons passé tout le mardi avec le pauvre vieux Becker et nous avons dit adieu à la belle Suisse le mercredi matin. Nous sommes arrivés à Paris hier soir à onze heures et demie, nous sommes descendus pour la nuit à l'Hôtel du Chemin de Fer et nous sommes maintenant (au début de la matinée) assis au milieu de mes dieux domestiques (qui ont l'air rien moins que divins) boulevard de Port-Royal. Les mots sont tout à fait impuis-

sants à décrire l'état de saleté et de désordre dans lequel je trouve mon logement; et il serait donc vain de m'étendre sur ce sujet. Vous serez peut-être surpris que nous soyons partis si précipitamment de Genève, mais, si nous y étions restés un jour de plus, Papa aurait eu une rechute et tout le bon travail fait à Vevey aurait été défait.

Déambuler péniblement dans les rues de Genève par un horrible vent et sous une pluie aveuglante qui vous trempe, ce n'est pas du tout ce qui convient à Papa dans son état, et c'est une preuve de l'amélioration de sa santé qu'il ait pu tenir toute une journée sans ressentir matériellement d'aggravation.

J'ai beaucoup de choses à vous dire sur Paul et ses aberrations, mais tout cela doit attendre. Papa a l'incorrigible habitude d'avoir besoin de conversation dès que je prends la plume, et j'écris donc ces lignes sous un feu roulant d'esprit et de sagesse qui est tout à fait ahurissant. J'espère que vous me pardonnerez si, dans ces conditions, ma lettre est un peu plus confuse que d'habitude. J'ajouterai un post-scriptum dans un jour ou deux. Veuillez m'écrire tout de suite un mot pour me dire quelle sorte de temps vous avez, car les prochains déplacements de Papa en dépendent. Nous allons ce matin à Argenteuil. Paul est Dieu sait où. Je lui avais néanmoins demandé de m'envoyer la clé de l'appartement, de sorte que je suis aussi libre qu'on peut l'être avec une clé.

Affectueusement à vous, mon très cher Général,

LAURA.

60. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 10/8^{bre}/82.

Mon cher Engels,

Je suis rentré hier au soir à Paris après 22 jours d'absence.

Guesde et moi nous avions prévu ce qui devait arriver au congrès de Saint-Étienne ¹, bien que nos espérances aient été dépas-

1. Le congrès de Saint-Étienne qui s'ouvrit le 25 septembre consacre la scission dans le parti ouvrier. A l'élection législative du XVIII^e arrondissement, le 18 décembre 1881, Joffrin, candidat ouvrier, avait substitué aux considérants du programme minimum d'autres considérants inspirés

sées en bien et en mal. Nous avions voulu nous préparer à parer le coup des possibilistes (broussistes et malonistes). Nous partîmes pour Lyon 8 jours avant le congrès; nous avions des passes de chemin de fer et 115 fr. que nous donna la Fédération du Centre pour nos menus frais. Grâce à nos conférences, notre voyage loin de coûter de l'argent au parti, lui en a rapporté. Notre conférence à Lyon a rapporté net 286 fr. Nos deux conférences à Roanne plus de 300 fr.; à Montluçon, à Bézenet, à Saint-Chamond toutes nos conférences rapportèrent au moins cent francs. Ce furent ces conférences qui permirent l'envoi de plusieurs délégués non seulement de la localité mais d'autres lieux; ainsi Montluçon envoya 50 fr. à Alais, Roanne 80 fr. à Rochefort. Nous préparâmes partout où nous passions les groupes à la scission que nous prévoyions, et à Roanne nous primes toutes nos mesures pour tenir un contre-congrès, si besoin se faisait sentir.

Quand le dimanche 24 septembre nous arrivâmes à Saint-Étienne, nous nous trouvâmes 24 délégués, décidés à briser. Un de nos amis de la localité nous avait logés dans le même hôtel, par conséquent nous pouvions tenir notre conseil de guerre sans courir les uns après les autres. Le dimanche soir même Guesde et moi nous rédigeâmes les différentes motions que nous devions présenter à tour de rôle, sur la vérification des mandats, sur le mode de votation, sur l'acceptation des délégués de Marseille venus avec l'argent d'une municipalité bourgeoise, etc. Nous avons décidé que nous nous retirerions si le mode de votation était changé, ainsi que le voulaient les malonistes; mais ils n'osèrent pas engager la lutte sur ce terrain. Il faut vous dire que contrairement à tous les précédents, ils voulaient que chaque délégué eût autant de voix que de mandats jusqu'à concurrence de cinq votes: comme ils étaient tous pourvus de cinq mandats au moins ils espéraient majoriser le congrès. Malon était venu à Saint-Étienne avec 16 mandats en blanc.

Vainqueurs sur la question de votation, nous avions peur de ne

des anciennes déclarations de l'Internationale. Pour rallier plus d'électeurs on s'efforçait de présenter les revendications de la classe ouvrière de façon à les rendre « possibles » (d'où le nom de *possibilisme*), ce qui était en fin de compte un abandon des positions théoriques. Guesde, dans *L'Égalité*, qualifie cette position d'opportunisme. *Le Prolétaire* lui réplique et la polémique s'envenime. Au mois de mai 1882, l'Union fédérative du Centre, sur l'initiative de Brousse et de Malon, fait voter l'exclusion d'un certain nombre de groupes ainsi que de la rédaction de *L'Égalité*. Dès la première séance du congrès de Saint-Étienne, les malonistes s'arrangèrent pour obliger les guesdistes à se retirer. Ceux-ci ouvrirent, le 26 septembre, un contre-congrès à Roanne. Les broussistes allaient prendre désormais la dénomination: parti ouvrier socialiste révolutionnaire, Fédération des travailleurs socialistes de France, alors que les « marxistes » conservaient l'appellation parti ouvrier français. (N. R.)

pas trouver une occasion opportune pour la rupture, quand les possibilistes nous la fournirent eux-mêmes le lundi soir. Le délégué de Lyon, Farjat, déposa une motion qui demandait que sur la question de discipline les deux parties en querelle eussent le même temps de parole pour la défense et l'attaque, et que les parties intéressées n'eussent pas part au vote. Les possibilistes qui étaient en majorité refusèrent. Alors d'un mouvement spontané, nous nous levâmes tous et quittâmes la salle.

Le lendemain nous partîmes pour Roanne, où nous ouvrîmes le contre-congrès. Je vous enverrai demain la collection du *Citoyen*¹ et *L'Égalité*², qui parlent du congrès.

Le congrès fut un grand succès à Roanne, nous donnâmes 3 réunions publiques; nous avions salle comble; à la dernière réunion un orateur catholique, avocat de profession, s'offrit pour nous réfuter. Nous acceptâmes le débat. C'était moi qui avais provoqué le débat; car j'avais plaisanté les bourgeois, en disant que s'ils ne venaient pas à la tribune défendre les théories bourgeoises, c'est qu'ils avaient la langue liée; qu'en conséquence nous avions retenu une sage-femme pour leur couper le fil de langue. La plaisanterie fit le tour de la ville.

A Saint-Étienne nous donnâmes une grande réunion publique devant plus de 1.500 bourgeois; nous les forçâmes à reconnaître qu'au moins nous, nous représentions des théories scientifiques. Ces comptes rendus vous les trouverez dans *Le Citoyen* ainsi que celui d'autres réunions que nous donnâmes à Bézenet, un pays de mineurs, à Domerat une commune rurale. Cette dernière est la plus extraordinaire; le délégué de Bordeaux et moi nous développâmes devant plus de 100 vigneronnes toutes les conséquences sociales qu'entraînait la centralisation industrielle et terrienne; je fus étonné de trouver de l'écho, malgré un conseiller communal, qui nous combattit et alla même jusqu'à nous accuser d'être des malhonnêtes gens.

J'estime que tout ce qui a été fait est excellent et que si nous tenons ferme nous battons les possibilistes, qui ne sont que des lassalliens; car ils ne veulent que transformer en services publics ou industries d'État (tels que les postes) les diverses industries centralisées.

Si le parti est en bonne voie, ma situation est sombre. Ce que j'attendais est arrivé; le Capital qui a pris la suite de l'Union nationale³ m'a licencié avec une foule d'autres; nous comptons

1. Du 29 septembre au 4 octobre, *Le Citoyen* donne chaque jour en première page le compte rendu des séances du congrès de Roanne. Le programme voté est publié dans le numéro du 3 octobre. (N. R.)

2. Le n° 43 du 1^{er} octobre imprime la résolution du VI^e congrès national sur la question de discipline. Le n° 44 du 8 octobre comporte 8 pages dont 6 consacrées au compte rendu du congrès.

3. Voir lettre de P. Lafargue du 30 août 1882. (N. R.)

sur trois mois au moins d'indemnité, on nous l'avait promis; mais nous n'eûmes qu'un mois d'avance.

En rentrant je trouve votre mot, qui m'annonce que le prix de mon article arrivera au commencement de ce mois. Voudriez-vous je vous prie m'avancer une somme de 300 fr. que vous retiendrez dès que l'argent de Pétersbourg arrivera. Je dois payer le 15 octobre mon propriétaire.

J'ai déjà préparé deux autres articles sur la production du blé aux États-Unis; j'[en]écrirai un autre sur la production de la viande, dont j'ai en partie les notes : pendant qu'ils publieront ces trois articles je préparerai un travail sur la Banque de France, qui tiendra au moins deux ou trois articles. Si la Russie ne fait pas défaut, je crois pouvoir me faire de 200 à 300 fr. par mois avec mes articles; *Le Citoyen* me donne cent francs; cela me permettra de vivoter et de chercher d'autres travaux.

Nous avons reçu des nouvelles de Marx¹ qui semble ne pas aller plus mal. Vous, vous devez vous porter comme un charme : moi je rentre bien fatigué. Amitiés aux Rosher, à tous.

Tout à vous,

P. LAFARGUE.

Laura compte vous écrire.

61. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

Londres, le 30 octobre 1882.

Mon cher Lafargue,

Envoyez, je vous en prie, *L'Égalité* quotidienne² RÉGULIÈREMENT à la

1. Le 9 octobre, Marx a écrit de Londres à Laura une lettre où il donne d'assez bonnes nouvelles de sa santé. (N. R.)

2. Le 17 octobre, avec la complicité du propriétaire, A. Audigé, Lissagaray s'était emparé du *Citoyen* et l'avait fait paraître sous le titre : *Le Citoyen et La Bataille*. Le comité de rédaction du *Citoyen* (Guesde, Lafargue, Deville, etc.) continua à faire paraître le journal. Lissagaray tenta de faire saisir le numéro du 20 octobre, mais en vain. Le dimanche 20, le journal paraissait avec le titre *Le Citoyen des Deux Mondes* et était saisi sur la demande du propriétaire. Le 21, le titre est : *Le Citoyen international*.

Réd. du Sozialdemokrat

Zurich, Suisse.

On vous enverra en échange le *S[ozial] D[emokrat]*. C'est un échange inégal — journal quotidien contre hebdomadaire — mais le bénéfice sera tout de même de votre côté. Il s'agit de tenir la réd[action] du *S[ozial] D[emokrat]* au courant de ce qui se passe à Paris, et vous vous direz vous-même qu'il est impossible pour une rédaction ± prolétarienne de s'abonner à toutes les feuilles surgissantes et disparaissantes à Paris.

Jusqu'à présent, la source principale des informations parisiennes du *S[ozial] D[emokrat]* a été Vollmar, député au Parlement allemand, ex-officier, et paralytique en conséquence d'une blessure. Il est ami de Malon et vous concevez combien celui-ci lui a monté la tête contre votre parti. Il s'est servi non seulement des fautes nombreuses que vous n'avez pas manqué de lui fournir (exemple l'absurde article de Léon Picard sur les Allemands à Paris, en sept[embre] dernier ¹), mais il lui a raconté force mensonges suivant son habitude.

Vollmar reste un brave garçon et a lancé en Allemagne une brochure tellement impossibiliste qu'il ne lui sera plus possible de rester possibiliste en France ². Il vaudrait la peine de chercher une occasion pour s'aboucher avec lui et de lui faire voir le revers de la médaille. Je n'ai pas son adresse à Paris mais cela ne sera pas difficile à trouver.

Je publie à Zürich une édition allem[an]de du « *Soc[ialisme]* » ut

Toutefois comme la saisie est toujours à craindre, la rédaction décide, le 24, de baptiser le journal *L'Égalité*. Cette *Égalité* quotidienne, à côté de laquelle subsiste *L'Égalité* hebdomadaire, tiendra, grâce aux gros sous des ouvriers, jusqu'au 8 décembre 1882. (N. R.)

1. *Le Citoyen* du 3 septembre 1882 publiait (p. 2/II-III) un article de Léon Picard intitulé : « L'affaire de la rue Saint-Marc ». Déroulède et sa Ligue des patriotes avaient fait une expédition contre un club de gymnastes allemands installé rue Saint-Marc. L. Picard écrit ces lignes surprenantes dans un journal socialiste : « Ce n'est pas que nous soutenions les provocations allemandes. Pas plus que les patriotes de M. Henri Martin, nous ne pouvons voir cette invasion de Germains dans Paris sans dégoût. L'accent tudesque a le don de nous déchirer les oreilles et de nous crispier les nerfs. L'aspect de ces grands blondins d'Allemands que l'on rencontre partout, se tenant par groupes, restant étrangers dans la ville hospitalière, a le don de ranimer chez nous la haine contre les envahisseurs de 1870... » (N. R.)

2. Engels fait sans doute allusion aux articles de Vollmar publiés en août dans le *Sozial-Demokrat* sur l'abrogation de la loi d'exception contre les socialistes. Vollmar s'y montrait, à un moment peu propice et sur un ton qui lui vaut les critiques d'Engels (lettre à Bebel du 28 octobre 1882), partisan de la tactique révolutionnaire. (N. R.)

[opique] et socialisme] scient[ifique] » avec beaucoup d'additions ¹. Je vous en enverrai des exemplaires aussitôt que reçus. La chose aura à peu près double longueur que votre traduction. [Y] aurait-il de la chance de faire publier une nouvelle édition française basée là-dessus ?

Je vous répète, c'est de la dernière importance pour vous de tenir informé le S[ozial] D[emokrat], Bernstein a la meilleure volonté, mais nous ne pouvons pas d'ici, le tenir au courant de choses que bien souvent on nous laisse ignorer nous-mêmes. On ferait bien de chercher une occasion de lui écrire, demander quelque information, etc. Voilà les moyens innocents par lesquels Malon sait se rendre ² agréable aux gens et que vous négligez toujours. Veuillez vous rappeler de temps en temps que Paris n'est plus la capitale du monde (qui n'en a plus, de capitale) et encore moins, le monde lui-même.

Bien des choses à Laura.

Hier Marx a dîné chez moi, le soir nous avons tous soupé chez lui, nous sommes restés ensemble à boire du rhum jusqu'à une heure, et aujourd'hui il est parti pour Ventnor.

Tout à vous,

F. E.

62. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 13/11/82.

Mon cher Engels,

J'ai tardé à vous répondre parce que j'espérais pouvoir vous envoyer des bonnes nouvelles au sujet de *L'Égalité*; malheureusement rien encore n'est conclu ³; il y a eu mille difficultés qui ont

1. Cette édition (*Die Entwicklung des Sozialismus von der Utopie zur Wissenschaft*) parut à Zurich en 1883. La préface en est datée du 21 septembre 1882. Elle contient notamment l'annexe sur « La Marche ». (N. R.)

2. Dans l'original : faire. (N. R.)

3. Lafargue et Guesde étaient en pourparlers avec un bailleur de fonds pour tenter de maintenir en vie *L'Égalité* quotidienne. (N. R.)

surgi et qui ont retardé la signature du contrat; nous croyons tout terminer cette semaine; il le faut à tout prix, car nous ne pourrions aller au-delà, il a fallu vraiment des efforts surhumains pour vivre pendant 29 jours sans le sou. Le plus fort, c'est que dans notre détresse nous avons retardé la chute de notre imprimeur, qui ne vit que par nous. Cela a été notre malheur, car si nous avions trouvé un imprimeur faisant ses affaires, sûrement il nous aurait fait du crédit, tandis qu'au contraire il attend le produit de notre vente quotidienne, que nous nous sommes engagés de lui délivrer pour vivre. Notre vente augmente tous les jours ¹.

Vous m'avez demandé si les possibilistes avaient un programme; ils n'en ont pas; mais ils ont formulé quelques considérants qui n'ont pour usage que de tromper les imbéciles ². Ce sont les considérants de l'Internationale triturés et falsifiés, auxquels on a ajouté la fameuse phrase de Louis Blanc: — *donner selon ses forces et recevoir selon ses besoins*. L'influence des possibilistes baisse tous les jours; en province où ils n'ont pu intriguer avec des personnalités, elle est presque nulle; il n'y a que quelques malcontents, rejetés de nos rangs qui se rallient à eux; à Paris, ils conservent encore une certaine force, grâce au caractère mixte de la classe ouvrière parisienne. Cependant ils baissent dans l'opinion publique, on commence à comprendre qu'ils ne sont que des radicaux affublés d'un faux titre, et que toutes leurs querelles avec les Clemenceau et les autres radicaux ne sont que des querelles de personnes: ils ambitionnent leur situation politique.

Vous avez dû voir que nous nous sommes servis de votre note du *Standard* ³; c'est Deville qui a fait l'entrefilet; il l'a manqué. Nos

1. Dans une lettre à Bernstein, le 4 novembre, Engels annonçait que le tirage atteignait plus de 5.000. (N. R.)

2. *Le Prolétaire*, n° 210, du 7 octobre 1882 (p. 1/II), imprime les considérants du parti:

« Considérant que l'émancipation des travailleurs ne peut être l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes...

Le parti ouvrier socialiste révolutionnaire déclare:

1° Que le but final qu'il poursuit est l'émancipation complète de tous les êtres humains sans distinction de sexe, de race et de nationalité.

2° Que cette émancipation ne sera en bonne voie de réalisation que lorsque, par la socialisation des moyens de produire, on s'acheminera vers une société communiste dans laquelle « chacun donnant selon ses forces recevra selon ses besoins ».

3° Que pour marcher dans cette voie, il est nécessaire de maintenir, par le fait historique de la distinction des classes, un parti politique distinct en face des diverses nuances des partis politiques bourgeois.

4° Que cette émancipation ne peut sortir que de l'action révolutionnaire et qu'il y a lieu de poursuivre *comme moyen* la conquête des pouvoirs publics dans la commune, le département et l'État. » (N. R.)

3. Dans *L'Égalité* (quotidienne), n° 19, du 11 novembre (p. 1/II), un article intitulé « Aux pieds du tsar » commence ainsi:

« On télégraphie de Francfort au *Standard*: Je tiens de très bonne source

ministres en seront pour leur peine, toutes les horreurs de Montceau ¹ n'ont pas produit l'effet désiré. La superbe faute d'addition qu'a faite Tirard ² les a perdus dans l'opinion. Ils se couvrent de ridicule.

Le temps est épouvantable ici, il pleut, il vente, il fait froid. Je ne sais si vous avez la même malchance que nous ici; mais nous nous berçons de l'idée que Marx a un autre temps à l'île de Wight ³. Nous [n'] avons pas reçu de ses nouvelles. Jenny a été très mal ⁴. Laura a été un peu dérangée; mais on va un peu mieux.

Votre bank-note nous est arrivé comme la manne en plein désert; malheureusement nous n'avons pu la faire durer éternellement; je vous prierai de m'envoyer quelque argent, car j'ai besoin d'acheter quelques vêtements de dessous pour Laura.

Croyez-vous que je doive écrire à Pétersbourg au sujet de mon argent ?

Amitié à tous. Je vous serre cordialement la main,

Paul LAFARGUE.

que d'importantes négociations diplomatiques sont actuellement engagées entre la Russie et la France. Si le gouvernement français accède aux désirs du cabinet de Saint-Pétersbourg relativement à un traité d'extradition s'étendant aux réfugiés politiques, la Russie de son côté appuiera, entre autres choses, la politique entière de la France dans le Nord-Africain, plus particulièrement dans les importantes questions actuellement pendantes en Égypte et à Tunis.

Ces nouvelles négociations franco-russes ont été ouvertes confidentiellement par le comte Ignatieff lors de sa dernière visite à Paris et ses efforts ont été couronnés d'un certain degré de succès... La conclusion des négociations a été laissée à l'ambassadeur de Russie à Paris. » (N. R.)

1. Montceau-les-Mines avait été le théâtre d'une série d'attentats anarchistes qui avaient brûlé une église, fait sauter des calvaires. A sa session d'octobre, le jury de la cour d'assises de Saône-et-Loire n'avait pas moins de vingt-trois affaires à examiner. (N. R.)

2. On lit dans *L'Égalité* (quotidienne), n° 20; du 12 novembre (p. 1/IV) : « Une erreur de 100 millions ». « Il arrive à M. Tirard une étrange mésaventure : il ne s'était trompé que de 100 millions dans les chiffres qu'il avait présentés à la commission du budget... *Le Journal des débats*, organe de Léon Say, fait des gorges chaudes au sujet de la bévue du ministre qui, en effet, dépasse tout ce qu'on avait jamais vu. » (N. R.)

3. Marx avait quitté Londres le 30 octobre pour séjourner à Ventnor (île de Wight), où il restera jusqu'au 12 janvier 1883. (N. R.)

4. Jenny Longuet souffrait depuis quelques mois d'une affection de la vessie, probablement un cancer, à laquelle elle succomba à l'âge de trente-huit ans, le 11 janvier 1883. (N. R.)

63. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 24 nov. 1882.

Mon cher Engels,

Je vous remercie de votre bonne lettre et de l'envoi que vous m'annoncez; vous pouvez adresser une moitié chez Mesa, 36, rue du Bac et l'autre à *Madame L. Lafargue*. — Écrivez-moi toujours à l'adresse de *Laura*. La police ne connaît pas mon adresse et c'est pour cette raison que, sans avoir besoin de découcher comme Guesde, je n'ai pas encore été pris¹; et je tiens à la laisser dans cette bienheureuse ignorance.

Je ne vous ai pas écrit, comme je vous l'avais promis le lendemain de mon P. C.², parce que le traité que nous espérions signer le lendemain était rompu, et que de nouveau la vie de *L'Égalité* était menacée. La situation était tellement grave que vendredi dernier nous eussions cessé de vivre, si un messenger envoyé par la providence n'était venu par hasard dans nos bureaux et ne put nous prêter les 70 fr. dont nous avions besoin pour paraître. Notre vie se passe à espérer et à désespérer. — Nous avons en ce moment une combinaison qui nous permet de vivre tranquillement jusqu'au premier décembre. Le vendeur du journal qui a pleine confiance dans la vitalité de *L'Égalité*, s'est engagé vis-à-vis de l'imprimeur et un de nos amis vis-à-vis du marchand de papier, jusqu'au 1^{er} décembre. — D'ici à cette époque le bulletinier financier nous assure qu'il pourra arriver à sauver le journal. Il a déjà manqué le sauver. Nous devons traiter avec la *Banque populaire*, qui s'engageait à prendre à ses frais l'administration du journal, à payer l'imprimerie, le papier, la rédaction 100 fr. par jour pourvu qu'on leur abandonnât deux colonnes de la 3^e page pour annonces financières; elle calculait ses pertes à raison de

1. Guesde et Bazin avaient été convoqués pour le 14 novembre devant M. Édouard Piquand, juge d'instruction près le tribunal de 1^{re} instance de Montluçon et avaient refusé publiquement de s'y rendre. Le 15 novembre Lafargue recevait une convocation pour le 21 qui se terminait en disant que, faute d'y déférer, il serait « contre lui décerné mandat d'amener ». Le 22 novembre la police s'était présentée vainement chez Guesde. L'instruction était ouverte en raison des conférences faites par Guesde, Lafargue, Chapoulié et Bazin, à la suite du congrès de Roanne, et le gouvernement les fera inculper de provocation directe aux crimes de meurtre, pillage et incendie. (N. R.)

2. Argot étudiantin qui désigne une lettre. (N. R.)

5 à 6 mille francs par mois. Le comité de la Banque avait déjà voté, quand la crise provoquée par les Rothschild et la haute banque est arrivée¹. — Le conseil pris de peur a retardé la signature du contrat à un mois, ou du moins à l'éclaircie des affaires. Ce retard était notre mort, si la providence n'était venue à notre secours. En ce moment nous croyons la situation sauvée, nous espérons demain ou après-demain recevoir 3.000 f. d'un ami et le bulletinier travaille à trouver un imprimeur et un marchand de papier qui consentent chacun à mettre 20.000 f. dans le journal; déjà il a trouvé l'imprimeur; et il espère dénicher le fabricant de papier; nous pourrons alors attendre que la banque trouve le moment opportun de traiter avec nous.

Ce que Malon a écrit à Luriet est vrai et faux. Leur grand, leur seul argument contre nous est qu'ils ont un plus grand nombre de chambres syndicales que nous; cela se conçoit, les chambres syndicales et les groupements ouvriers constitués en vue de la grève sont indifférents; ils ont adhéré à l'Union fédérative avant la scission et ont persisté dans leur adhésion: mais ils sont complètement platoniques. Ces groupes ouvriers et ces chambres syndicales ne paient pas de cotisations, et ne se font pas représenter aux conseils des possibilistes, ainsi que le prouvent le nombre des délégués présents et la pauvreté de leur caisse. — Quant aux groupes existants en dehors des chambres syndicales, ils sont fantaisistes; en voici une preuve. Dans le XVII^e, après le congrès, nos amis ont organisé un groupe, qui immédiatement s'est trouvé composé de 29 membres; pour nous faire pièce les possibilistes ont subdivisé leur groupe, qui à ce que l'on me dit, ne se composait que d'une vingtaine de membres, en cinq sous-groupes réunis par un comité fédéral de quartier. Le tour est joli, mais ne trompe que les indifférents et ceux qui sont éloignés. — Mais ils ont des groupes plus sérieux, particulièrement à Montmartre, le seul point de Paris où ils sont nombreux et bien organisés. Mais malgré le nombre de 80 et quelques groupes qu'ils se vantent de posséder à Paris, les possibilistes n'ont pas l'influence que nous avons; et la preuve, c'est qu'ils ont été chassés de *La Bataille*² et n'ont pu avoir les moyens, ni ont osé fonder un journal quotidien; tandis que nous qui ne comptons en ce moment que 15 groupes, sans le sou, nous avons pu avec l'aide de nos amis du parti ouvrier trouver l'argent nécessaire pour faire vivre *L'Égalité* pendant un mois; et que du jour au lendemain, sans affiches, sans annonce aucune, *L'Égalité* a trouvé à Paris cinq mille acheteurs; ce sont des hommes

1. Depuis une dizaine de jours, la Haute Banque, qui veut se débarrasser de Tirard, le ministre des Finances, provoque une baisse systématique des valeurs en bourse. (N. R.)

2. Voir la lettre de Laura Lafargue du 9 août, p. 77. (N. R.)

convaincus que nous avons autour de nous. *La Bataille* même dans ses beaux jours vendait 2 à 3 mille à Paris. — Les possibilistes, qui se confondent de plus en plus avec les radicaux, perdent tous les jours de leur influence.

Ce que dit Malon au sujet de la province est complètement faux. Une seule région est sérieusement organisée, c'est celle du Nord; elle compte plusieurs milliers d'adhérents. Les gens du Nord ne veulent pas prendre part aux querelles des Parisiens; ce n'est qu'au dernier moment qu'ils ont décidé d'envoyer un délégué au Congrès de Saint-Étienne, mais avec le mandat impératif de maintenir le programme du Havre et de faire la conciliation. Le jour même de notre retraite du congrès de Saint-Étienne, les groupes du Nord ont télégraphié à leur délégué Jonquet, un ami personnel de Malon, de se retirer et d'aller à Roanne déposer les résolutions de la fédération du Nord; et la semaine suivante *Le Forçat*, leur organe, publiait en tête du journal les considérants, rédigés à Regent's Park Rd, comme le seul programme du parti ouvrier ¹. — C'est à Roubaix que nous tiendrons notre prochain congrès et la Fédération du Nord n'enverra des délégués qu'à notre congrès. — En ce moment se trouve à Paris un des rédacteurs du *Forçat* qui vend 18.000 exemplaires : la fédération du Nord voudrait le faire quotidien, mais pour cela désirerait que l'un de nous allât à Lille prendre la direction de la partie politique; si *L'Égalité* était morte, Guesde devait y aller. Mais il ne faut pas parler de ces démarches qui sont privées et secrètes.

L'autre organe du parti ouvrier, *L'Exploité* de Nantes, inscrit également en tête de sa première page les considérants du Havre ², que les possibilistes prétendent avoir été imposés par les marxistes. Deville collabore à *L'Exploité*, qui reproduit les articles de *L'Égalité*. — *L'Exploité* et *Le Forçat* sont les deux seuls organes que possèdent les ouvriers en dehors de Paris, ils sont avec nous. — En province, partout où il y a un groupement ouvrier (Reims, Épernay, Lyon, dans tout le bassin houiller de l'Allier, Bordeaux, Angoulême, Rochefort) nous battons les possibilistes, qui n'ont de force qu'en Bretagne et à Marseille; et encore ³.

1. Dès son premier numéro (14 juil. 1882) *Le Forçat* publiait (p. 1/I) les considérants du programme du Parti ouvrier français, élaboré à Londres par Marx, Engels, Guesde et Lafargue et adopté au Congrès du Havre. À partir du n° 11 (24 sept. 1882), le journal les publie chaque jour sur toute la largeur de la page. (N. R.)

2. *L'Exploité*, n° 6, du 22 octobre 1882, imprime sur toute la largeur de la page les considérants du programme de P. O. F. Cette publication est répétée en tête de chaque numéro jusqu'au n° 13, du 13 décembre 1882. (N. R.)

3. Cette phrase est citée dans la lettre d'Engels à Bernstein du 28 novembre 1882. (N. R.)

Godard¹ est un agent de Maret : nous avons prouvé que Titard, secrétaire de Maret et rédacteur du *Radical*, avait déterminé Godard à nous attaquer salle Lévis aux Batignolles, où nous attaquions Maret que nous accusions d'être vendu à la Compagnie du Gaz. La diversion de Godard a créé un tumulte dans l'assemblée et l'a empêchée de voter un blâme à Maret, député de l'arrondissement. — Ni Godard, ni Titard n'ont osé nier le fait. Godard a cru se tirer d'affaire en se battant en duel avec Crié, qui nous avait certifié le fait. En tout cas Godard n'est pas possibiliste, il se dit anarchiste comme son maître Maret; et je ne comprends pas pourquoi Malon prend si vivement sa défense; à moins que ce ne soit en qualité de radicaux qu'ils fraternisent ensemble. Ce Godard écrit dans un journal opportuniste de Toulouse.

Dites donc à Bernstein de demander à Malon pourquoi *Le Proletaire* nous attaque personnellement toutes les semaines, pourquoi Brousse a écrit une brochure contre nous et contre les marxistes, puisque nous sommes si faibles et si impuissants.

Pouvez-vous avoir des détails sur cette ambassade des trade-unions en France à propos du tunnel sous la Manche? Est-ce qu'il n'y aurait pas de l'argent bourgeois?

Ne pourriez-vous pas nous envoyer quelques articles et quelques correspondances?

Je me sauve. — Amitiés,

P. LAFARGUE.

64. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, Dec^{br} 2nd/82.

Dear General,

Your letter and note, for which many thanks from Paul and from myself, arrived this morning. You will have understood from my silence that there has been nothing positive to communicate touching the *Égalité*. Every morning, with a great flourish of

1. Le 2 septembre, un meeting était organisé salle Lévis sur la question du gaz et la vénalité des gouvernants et de la presse bourgeoise. Louise Michel, Jules Guesde, Paul Lafargue devaient y prendre la parole. Henri Maret, député du XVIII^e, directeur du journal *Le Radical*, y était personnellement invité. Le meeting fut houleux. Le 6 septembre, Crié adressait une lettre à Deville dénonçant les préparatifs de sabotage de la réunion par Henri Titard, rédacteur du *Radical*, et Godard, qui, le 7, essayait d'assommer Guesde dans les bureaux du journal. (N. R.)

trumpets some new "combinaison" is announced, and every evening news comes that the latest and best of all arrangements has come to grief. To have held out thus long, under such pitiful conditions, says something for the vitality of the paper. The "combinaison" now pending is less brilliant than all those—and their name is legion—that have come and *gone* before, as I think vastly more practical. It entails raising the price of the paper to 10 centimes but no falling off is anticipated in the number of the select few who buy and subscribe to the *Égalité*. I have no time now—having to get to the Post Office by five—to give you further particulars but such scraps of information as I shall pick up I will send on to you without delay. Bouis and Brissac, you will have noticed, have fallen out of the race. The former busy B has improved the shining hour by starting an idiotic weekly on his own account. Poor old Brissac is so henpecked that he daren't, as Helen says, say be to a goose, and his wife is generally the head and front of his offending!—Paul is "wanted", as you are aware, at Montluçon, but all the great and little Piquands of the Police—for all their laying of their brilliant and bald heads together—have not yet contrived to find out where he roosts, although he has never ceased to roost at home. They're a damned stupid lot! Excuse my swearing but words are weak to express such stupidity and "them's my sentiments!"—Jenny was better when I last saw her. She was then in search of a nurse for her little girl.

Yours, my dear General, very affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

Paris, 2 décembre 82.

Cher Général,

Votre lettre et votre billet, dont nous vous remercions vivement, Paul et moi, sont arrivés ce matin. Vous avez dû comprendre par mon silence qu'il n'y a rien eu de positif à communiquer au sujet de *L'Égalité*. Tous les matins, à grands sons de trompe, on annonce une nouvelle combinaison, et tous les soirs on apprend que le plus récent et le meilleur de tous les arrangements a échoué. Le fait d'avoir tenu si longtemps, dans des conditions aussi pitoyables, témoigne de la vitalité du journal. La combinaison dont nous sommes maintenant saisis est moins brillante que toutes celles (et elles sont légion) qui sont nées et mortes précédemment, et elle est, je crois, beaucoup plus pratique. Elle comporte l'élévation du prix du journal à 10 centimes, mais on n'escompte aucune diminution du nombre des acheteurs et abonnés rares et choisis de *L'Égalité*. Je n'ai pas le temps maintenant (devant aller à la poste à 5 heures) de vous donner de plus amples détails, mais,

si je récolte des bribes d'information, je vous les ferai suivre sans délai. Bouis et Brissac, comme vous avez dû le remarquer, ont abandonné la course. Le premier de ces deux B, très remuant, a profité du bon moment pour lancer à son compte un hebdomadaire idiot. Le pauvre vieux Brissac est à tel point mené par sa femme que, comme dit Hélène, il n'ose pas dire « ouf », et c'est sa femme qui est généralement à l'origine de ses incartades ! Paul est « invité », comme vous le savez, à Montluçon¹, mais tous les grands et petits Piquand de la police, malgré les efforts unis de leurs crânes brillants et chauves, n'ont pas encore réussi à découvrir où il se niche, bien qu'il n'ait jamais cessé de se nicher chez lui. C'est une fichue bande d'idiots ! Excusez ce langage, mais les mots sont faibles pour exprimer une telle stupidité, et tels sont mes sentiments. Jenny allait mieux la dernière fois que je l'ai vue. Elle était alors à la recherche d'une bonne pour sa petite fille.

Bien affectueusement à vous, mon cher Général,

LAURA.

65. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Tuesday 7 p.m. Dec. 12th/82.
Paris, Bd de Port-Royal.

Dear General,

Paul has just dropped into the clutches of a commissaire de police and sends me word of the fact through a young man who gives me, together with this piece of news, some salad that Paul was bringing home for dinner. That ass of a commissaire, confound him ! happens to choose a day for his work on which we were to have a very good dinner and now I've had to cook it and shall have to eat it all by myself, which is no fun at all.

This is an awful place and an awful kind of existence, for one never knows what's coming next. At present I have got five francs in my pocket and therefore look forward with interest to the speedy release of my illustrious lord and master !

I add nothing further to-night, dear General, as you will have received Paul's letter this morning.

Yours very affectionately,

LAURA.

1. Allusion à la convocation de P. Lafargue devant le juge d'instruction. (N R.)

[De la main d'Engels.]

Dies soeben 9.20 Abends erhalten. Natürlich wird Paul, nach Präsentation in Montluçon sofort in Freiheit gesetzt. Inzwischen schicke ich gleich morgen an L[aura] the needful. In 41 M[aitland] P[ark] all right.

TRADUCTION

Mardi, 7 heures du soir,
12 décembre 82.
Paris, Bd de Port-Royal.

Cher Général,

Paul vient de tomber entre les griffes d'un commissaire de police¹ et me fait savoir la chose par un jeune homme qui m'apporte, en même temps que cette nouvelle, une salade que Paul ramenait à la maison pour dîner. Il faut que cet âne de commissaire, que le diable l'emporte ! choisisse pour faire son travail un jour où nous devons faire un très bon dîner, et maintenant que j'ai dû le préparer, je devrai le manger toute seule, ce qui n'est pas drôle du tout.

Cette ville est pénible et l'existence y est pénible, car on ne sait jamais ce qui va arriver ensuite. En ce moment j'ai cinq francs en poche et c'est pourquoi j'envisagerais avec plaisir et intérêt la remise en liberté rapide de mon illustre seigneur et maître !

Je n'ajoute rien autre ce soir, cher Général, puisque vous aurez reçu ce matin la lettre de Paul.

Bien affectueusement à vous,

LAURA.

[De la main d'Engels.]²

Viens de recevoir ceci ce soir à 9 h. 20. Naturellement Paul sera, après comparution à Montluçon, remis aussitôt en liberté. En attendant, j'envoie dès demain le nécessaire à L[aura] Au 41 M[aitland] P[ark], tout va bien.

1. Le rapport de police dit : « ... il fut arrêté, sans résistance de sa part, le 12 décembre à 7 heures du soir ». (N. R.)

2. Cette addition d'Engels est à l'adresse de Marx, auquel il fait suivre la lettre de Laura. (N. R.)

66. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A LONDRES

London, 14 Dec. 1882.

My dear Laura,

I received your letter last night at half past nine, too late even to send a line by this morning's post, as foreign letters posted up here after nine are not forwarded until next evening.

I had scarcely any money in the house, and had given Percy a cheque to cash for me today in town. But he will not be here before six at best, also too late to send you a banknote by 5.30 mail. However as soon as I get the money I shall forward one so as to help you over the first few days. No doubt Paul will fare as Guesde and Bazin did and be at liberty if not to-day, at least to-morrow, as soon as the comedy of an examination before the austere Piquand shall have been gone through. I forwarded both Paul's and your letter to Mohr, and told Nim about the affair this morning.

More anon, when I shall be able to send substantial comfort.
Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 14 décembre 82.

Ma chère Laura,

J'ai reçu ta lettre hier soir à neuf heures et demie, trop tard pour t'envoyer même un mot par le courrier de ce matin, car les lettres pour l'étranger mises à la poste ici après neuf heures ne sont pas expédiées avant le lendemain soir.

Je n'avais presque pas d'argent à la maison, et j'avais donné à Percy un chèque à encaisser pour moi aujourd'hui en ville. Mais il ne sera pas ici avant six heures au plus tôt, trop tard également pour t'envoyer un billet de banque par le courrier de 5 heures et demie. Mais dès que j'aurai l'argent, je t'en enverrai un afin de t'aider à passer les quelques premiers jours. Les choses se passeront sans doute pour Paul comme elles se sont passées pour Guesde et Bazin, et il sera remis en liberté sinon aujourd'hui,

tout au moins demain, dès qu'il aura subi la comédie d'interrogatoire devant l'austère Piquand. J'ai fait suivre à Mohr la lettre de Paul et la tienne, et j'ai mis Nim au courant de l'affaire ce matin.

La suite à bientôt, dès que je pourrai t'envoyer un réconfort substantiel.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

67. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

66, Boulevard de Port-Royal.
Paris, Decber 21th/82.

Dear General,

I am behind hand again, but I haven't been able to help it. I did not see Jenny on Sunday: did not wish to write before having seen her, and ever since have not found a moment to call my own.

Jenny is in a very precarious condition. A trip she made to Paris appears to have done her a great deal of harm. The inflammation she suffers from was rather worse than better when I saw her and she is altogether out of spirits. I am doing all I can to get her to see the doctor again and she has promised to do so.

When I wrote you last—on the day of Paul's arrest, I mean—I was in a devil of a difficulty. In the first place I was housebound on account of a very bad cold and cough, and secondly I hadn't got wherewithal to make the journey to Argenteuil even if I had been well. For out of the five francs I had in hand three had to go for coals and one for lamp-oil, so that not over-much remained for victuals:—Coals one gets in here every three or four days!—

Well, I was wondering what I had better do when Guesde comes in, panting and puffing after toiling up to our fifth floor, and brings me from Mesa (Providence Minor,—I suppose you know who Providence Major is!) a sum of 40 frs. Mesa, knowing that Paul had left without notice, suspected that our fortunes would be in his pocket. The rest you know. Paul came home on Friday evening and your remittance enabled me to pay back Mesa's loan and I was glad to do so knowing that he has more claims on him just now than he can meet.—

The Jaclards have asked us to dine with them this evening.

They had received a "poularde truffée" from the country and wished to share the dainty article with friends. And so they hit on us. Should anything worth recording happen tonight, you shall not fail to hear from me very shortly. In any case I shall write in a day or two as I want to compare notes with you on the subject of some new wines with which I just become acquainted in this pays enchanté mais non enchanteur as far as I am concerned. Jenny and I do nothing but rail against la belle France when we meet.

Good bye my dear General.
Yours very affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

66, Boulevard de Port-Royal.
Paris, 21 décembre 82.

Cher Général,

Je suis de nouveau en retard, mais ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas vu Jenny dimanche; je ne voulais pas vous écrire avant de l'avoir vue, et depuis je n'ai pas trouvé un moment à moi.

Jenny est dans un état très précaire. Le voyage qu'elle a fait à Paris semble lui avoir fait beaucoup de mal. L'inflammation dont elle souffre avait plutôt empiré quand je l'ai vue, et elle est absolument déprimée. Je fais tout mon possible pour obtenir d'elle qu'elle revoie le docteur et elle a promis de le faire.

La dernière fois que je vous ai écrit (c'est-à-dire le jour de l'arrestation de Paul), j'étais dans une sale situation. En premier lieu, j'étais clouée à la maison par un très mauvais rhume accompagné de toux, et ensuite je n'avais pas de quoi faire le voyage d'Argenteuil même si j'avais été bien. Car sur les cinq francs que j'avais en main, il en a fallu sortir trois pour le charbon et un pour l'huile de la lampe, si bien qu'il ne restait rien de trop pour la nourriture : ici on rentre son charbon tous les trois ou quatre jours !

Je me demandais donc ce qu'il valait mieux faire, et voilà que Guesde arrive alors, haletant et soufflant d'avoir grimpé jusqu'à notre cinquième étage, et qu'il m'apporte de la part de Mesa (la petite providence — je suppose que vous savez qui est la grande providence !) une somme de 40 frs. Mesa, sachant que Paul était parti à l'improviste, s'est douté qu'il avait toute notre fortune en poche. Quant au reste, vous le savez. Paul est rentré vendredi soir et votre envoi de fonds m'a permis de rembourser à Mesa son prêt; j'étais bien contente de le faire, car je sais qu'il reçoit en

ce moment plus de demandes qu'il n'en peut satisfaire.

Les Jaclard nous ont invités à dîner chez eux ce soir. Ils avaient reçu de la campagne une poularde truffée et voulait partager avec des amis ce mets délicat. Ils se sont donc adressés à nous. S'il se passe ce soir quoi que ce soit d'intéressant, vous ne manquerez pas d'avoir très bientôt de mes nouvelles. En tout cas, je vous écrirai dans un jour ou deux parce que je voudrais confronter vos appréciations avec les miennes sur certains nouveaux vins dont je viens de faire connaissance dans ce pays enchanté, mais non enchanteur en ce qui me concerne. Jenny et moi, nous ne tarissons pas de propos amers sur la belle France quand nous nous voyons.

Au revoir mon cher Général.

Bien affectueusement à vous,

Laura.

1883

68. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, PARIS

London, 10th March /83.

My dear Laura,

Not having received a letter from Paul this morning, I conclude that in this frosty and snowy weather with east winds you will not be in too great a hurry to come to London. Anyhow, if you should make up your mind to come, everything is prepared for you.

Donkin saw Mohr yesterday evening and, I am glad to say, gave a far more favorable account of his health than a fortnight ago. He said Mohr was decidedly not worse, but better, if anything, than then; and if we could keep him up for the next two months, there would be a good chance of bringing him round again. Of course he is still getting weaker, on account of the difficulty of swallowing, but we *must* force him to eat and drink. This is what Tussy wrote me on a postcard last night and what Nim told me today; I shall see Tussy tonight and if any more details are to be had shall write again at once. The abscess in the lungs he considers to be going on very favorably at present. The nocturnal sweats have now ceased the last 4 nights (or 5) but instead of that there is a certain feverishness in the daytime which of course is also weakening.

He gave me the *Prolétaire* and the reply of Guesde's Committee, as well as the "vil" number of the *C[itoyen] and Bat[aille]*, which I am to keep for him. The copy sent by Paul can therefore with the rest be used for Zürich. So this time the business part of the affair can be attended to, fortunately, but with Mohr's present

state of health, that cannot always be reckoned upon if he be in exclusive possession of the materials.

These ex-Bakounists Malon and Brousse are a beastly dirty lot. Such barefaced forgery would be enough, anywhere out of Paris, to kill them for ever. But with the immense hold of *la phrase* upon the Parisians, who knows how many thousand votes the "ouvrier manuel" will not concentrate upon himself? Enfin espérons le mieux.

Kind regards to Paul,
Very affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 10 mars 83.

Ma chère Laura,

N'ayant pas reçu ce matin de lettre de Paul, je présume que par ce temps de gel, de neige et de vent d'Est, tu ne dois pas éprouver une hâte excessive à venir à Londres. En tout cas, si tu te décidais à venir, tout est prêt pour te recevoir.

Donkin¹ a vu Mohr hier soir et, je suis content de le dire, l'a trouvé en bien meilleure santé qu'il y a quinze jours. Il a dit que l'état de Mohr n'avait pas nettement empiré, et même qu'il allait plutôt mieux qu'alors; et si nous pouvions le maintenir ainsi pendant les deux mois à venir, il aurait des chances de se rétablir. Naturellement il continue à s'affaiblir, à cause de la difficulté qu'il éprouve à avaler, mais nous *devons* le forcer à manger et à boire. C'est ce que Tussy m'a écrit hier soir sur une carte postale et ce que Nim m'a dit aujourd'hui; je verrai Tussy ce soir et, s'il y a de nouveaux détails, je te réécrirai aussitôt. Il estime que l'abcès du poumon évolue très favorablement à présent. Les sueurs nocturnes ont maintenant cessé depuis quatre ou cinq nuits, mais il y a à la place un certain état fiévreux dans la journée qui naturellement l'affaiblit aussi².

Il m'a donné *Le Prolétaire*³ et la réponse du Comité de Guesde,

1. Médecin qui soignait Marx. (N. R.)

2. Nous n'avons pas d'autre lettre d'Engels à cette période. En réalité l'abcès au poumon va empirer, et Marx s'éteindra au début de l'après-midi du 14 mars. (N. R.)

3. Une élection législative partielle devait avoir lieu le 11 mars dans le XX^e pour remplacer Gambetta décédé. Guesde y était le candidat du parti ouvrier, tandis que « l'ouvrier manuel » J.-B. Dumay était soutenu par les possibilistes. Les n^{os} 230, 231 et 232 du *Prolétaire* contiennent des articles

ainsi que le « vil » numéro du *Citoyen et La Bataille*¹, que je dois lui conserver. L'exemplaire envoyé par Paul peut, par conséquent, être utilisé pour Zurich avec le reste. Cette fois donc, heureusement, on peut s'occuper du côté matériel de l'affaire, mais, étant donné l'état de santé actuel de Mohr, on ne pourra pas compter le faire de façon suivie s'il a la possession exclusive des matériaux.

Ces ex-Bakouninistes, Malon et Brousse, sont de sales et infectes gens. Des falsifications aussi éhontées seraient suffisantes, ailleurs qu'à Paris, pour les tuer à jamais. Mais étant donné l'énorme influence de *la phrase* sur les Parisiens, qui sait combien de voix « l'ouvrier manuel » ne rassemblera pas sur son nom ? Enfin, espérons le mieux.

Meilleures amitiés à Paul.

Très affectueusement à toi,

F. ENGELS.

69. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE

London, 25th March 1883.

My dear Laura,

Enclosed a letter from Meyer which was directed to Maitland Park—Tussy opened it without looking at the address, but when she saw from whom it was, she gave it at once to Nim who handed it to me.

Today Nim found among Mohr's manuscripts a large parcel

calomnieux contre Guesde. Le 24 février, Brousse écrit : « Un programme élaboré par lui à Londres, en conciliabule avec trois autres personnages sans mandat, un programme qui n'est par conséquent ni français ni international, mais personnel et sectaire. » Le 10 mars, Paulard, qui signe le *Bonhomme Misère*, écrit : « Nous l'avons montré allant à Londres participer à la conspiration marxiste dont il est devenu l'agent contre le parti ouvrier français. » (N. R.)

1. Le numéro du 10 mars du *Citoyen et la Bataille* comporte un éditorial de Lissagaray : « L'élection de dimanche ». Après avoir indiqué que le journal a tenu la balance égale entre les deux candidats socialistes, il écrit : « Quoi, vous Dumay, l'ancien maire du Creusot, vous laissez vos amis basement injurier Guesde ! Quoi, vous, Guesde, l'éloquent argumentateur du socialisme révolutionnaire, vous livrez votre compétiteur aux sales injures d'un vil Lafargue. » (N. R.)

containing the best part if not the whole of the second volume of the *Kapital*—above 500 pages in folio. As we do not yet know in what state of preparation for the press it is, nor either what else we may find, it will be better to keep this piece of good news out of the press for the present.

Pumps is expecting N^o 2 daily and nightly if indeed it has not arrived today—since Friday no news from her. N^o 1 is a year old today. Jollymeier sends his love to you. Kind regards from both of us to Paul. Tell him that the last N^o of the *Sozialdemokrat* contains but the report of the funeral—the same essentially which was in the *Justice*.

The English and German press have been inexact and badly informed but upon the whole decent. Even Malon was not so bad.

Latest News. In walks Pumps and Percy! So then the full 12 months is happily passed.

Most affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 25 mars 1883.

Ma chère Laura,

Ci-joint une lettre de Meyer¹ qui était adressée à Maitland Park. Tussy l'a ouverte sans regarder l'adresse, mais, quand elle a vu de qui elle était, elle l'a donnée aussitôt à Nim qui me l'a transmise.

Nim a trouvé aujourd'hui parmi les manuscrits de Mohr un gros paquet contenant la majeure partie, sinon la totalité, du second volume du *Capital*, plus de 500 pages in-folio. Comme nous ne savons pas encore dans quelle mesure il est prêt pour l'impression, ni d'ailleurs ce que nous pourrions trouver d'autre, il sera préférable de ne pas publier cette bonne nouvelle dans la presse pour le moment.

Pumps attend jour et nuit le numéro deux², à moins qu'il ne soit arrivé aujourd'hui : depuis vendredi aucune nouvelle d'elle. Le numéro un a un an aujourd'hui. Jollymeier³ t'envoie ses amitiés. Nous envoyons tous deux nos salutations à Paul. Dis-lui que le dernier numéro du *Sozialdemokrat*⁴ ne contient que le

1. Probablement Rudolf Meyer, ami de la famille Marx. (N. R.)

2. Un petit garçon naîtra le 18 avril. (N. R.)

3. Autre surnom de Schorlemmer.

4. Il s'agit du n^o 13, du 22 mars 1883. L'article, intitulé « Les funérailles de Marx », est d'Engels. (N. R.)

compte rendu des funérailles, le même, pour l'essentiel, que celui qui a paru dans *La Justice* ¹.

La presse anglaise et allemande a été pleine d'inexactitudes et d'informations erronées, mais elle a été dans l'ensemble correcte. Même Malon a été convenable ².

Dernière nouvelle. Pumps et Percy viennent d'arriver ! Ainsi donc le douzième mois est heureusement passé.

Bien affectueusement à toi,

F. ENGELS.

70. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 11th April 1883.

My dear Laura,

I do indeed think, along with you, that Paul ought to go and see his mother and I have told him so many a time and many a year ago. As to the extra expense, that will not be much and I can soon find you that, if informed in time. Only, if things are as you describe, it will require some considerable diplomacy on Paul's part, not to spoil his own game—that Christian sister of charity ought not to be made an enemy of—she is *always* there and Paul *not*, and if only her suspicions are aroused, be sure she will never cease to beguile the old woman into a will as much in her favour as the law will permit. So that point I suppose is settled—you'll have to look after the execution.

We all of us have had a hearty laugh at your account of the Argenteuil adventures. It is so like him from beginning to end. To-day it is a week that Tussy sent him a very categorical letter: when is the boy to come? Not a line in reply. Il est toujours en train de réfléchir.

Paul is sure of six months at least. He was awfully funky about

1. On trouve des comptes rendus des obsèques de K. Marx dans *La Justice* du 20 mars (p. 2/II-III), *La Bataille* du 21 mars (p. 2/III-IV). (N. R.)

2. *L'Intransigeant* du 17 mars 1883 (p. 1/IV-V) publie sous la signature de Malon un article nécrologique qui, à côté de quelques erreurs matérielles, est extrêmement élogieux. Le 23 mars (p. 2/III-V) parut un autre article de Malon : « Le socialisme de Karl Marx. » (N. R.)

it when here, and amused Liebknecht out of all measure with his *horror carceris*. But if he does not now start in earnest to learn German, I shall consider him to be nothing but un enfant gâté. Imagine he writes to me that he *will* learn it—"comme vous le dites très bien (!) il pourra (!) devenir nécessaire que je le sache pour des traductions!" As if the perfection of his own accomplishments, bright as they are, did not entirely depend on his reading certain German things, published and unpublished! He rejoices in the prospect of the 2nd vol. *Capital* being published but will he ever be able to read it?

If Mme Gendre will translate the *Manifest* into French and let me revise the translation (it's no child's play, you know) I will write her a preface sufficient to explain the historical circumstances etc. But as I know nothing much of the lady, I am bound to say at present: no revision, no preface. *A right* to stop any proceedings of her in that direction I have not. This notabene is for Paul. So is this: What speech of Giffin he writes about I don't know, nor where it was published.

Pumps is still "expectant", or was so at least last night. Percy's mother told him the other day that really he ought to be a little better informed in a case like that.

Jollymeyer is here for a few days. Since then (as some days before he left 10 days ago) we have every evening a bobby promenading before the house, when I let Carlo out about 12. The imbeciles evidently think we are manufacturing dynamite, when in reality we are discussing whisky.

Kind regards from him and myself to both of you.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 11 avril 1883.

Ma chère Laura,

Je crois vraiment, tout comme toi, que Paul devrait aller voir sa mère, et je le lui ai dit bien des fois depuis bien des années. Quant à la dépense supplémentaire, ce ne sera pas énorme, et je pourrai vite te trouver cela, si l'on me prévient à temps. Mais si les choses sont comme tu les décris, il faudra à Paul beaucoup de diplomatie pour ne pas se faire tort à lui-même; il ne faut pas qu'il se fasse une ennemie de cette sœur de charité chrétienne: elle est là *tout le temps* et Paul *non*, et il suffirait d'éveiller ses soupçons pour qu'elle ne cesse d'inciter la vieille à faire un testament qui lui soit aussi favorable que la loi l'autorise. Je suppose

donc que ce point est réglé : à toi de veiller à l'exécution.

Nous avons tous ri de bon cœur à ton récit des aventures d'Argenteuil. Comme cela lui¹ ressemble d'un bout à l'autre ! Il y a aujourd'hui une semaine que Tussy lui a envoyé une lettre très catégorique : quand le petit doit-il venir ? Pas un mot de réponse. Il est toujours en train de réfléchir.

Paul en aura sûrement pour six mois au moins². Il était très inquiet à ce sujet quand il se trouvait ici, et il a amusé Liebknecht outre mesure par son *horror carceris*³. Mais s'il ne se met pas pour de bon à apprendre l'allemand, je considérerai qu'il n'est qu'un enfant gâté. Figure-toi qu'il m'écrit qu'il veut l'apprendre : « Comme vous le dites très bien (!) il pourra (!) devenir nécessaire que je le sache pour des traductions ! » Comme si l'accomplissement de ses propres talents, si brillants qu'ils soient, ne dépendait pas entièrement pour lui de la lecture de certains textes allemands publiés et inédits ! Il se réjouit de la perspective de la publication du deuxième volume du *Capital*, mais sera-t-il jamais capable de le lire ?

Si Mme Gendre veut traduire le *Manifeste* en français et me laisser revoir la traduction (ce n'est pas un jeu d'enfant, tu sais), je veux bien lui rédiger une préface suffisante pour expliquer les circonstances historiques, etc. Mais comme je ne sais pas grand-chose de cette dame, je suis tenu de dire pour l'instant : pas de révision, pas de préface. Je ne possède aucun droit d'arrêter aucune manigance de sa part dans ce sens. Cette remarque est pour Paul. Celle-ci également : je ne sais à quel discours de Giffin il fait allusion, ni où il a été publié.

Pumps est toujours « dans l'expectative », ou l'était du moins hier soir. La mère de Percy lui a dit l'autre jour que vraiment il devrait être un peu mieux renseigné dans un cas comme celui-là.

Jollymeier est ici pour quelques jours. Depuis son arrivée (tout comme les quelques jours qui ont précédé son départ d'il y a 10 jours) nous avons tous les soirs un flic qui fait les cent pas devant la maison, vers minuit lorsque je fais sortir Carlo. Ces imbéciles pensent manifestement que nous fabriquons de la dynamite quand en réalité nous discutons whisky.

Bonnes amitiés de lui et de moi à vous deux.

Bien affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1. Charles Longuet. (N. R.)

2. Lafargue était convoqué devant le tribunal de Moulins, ainsi que Guesde, sous l'inculpation de provocation au crime, à la suite des conférences faites dans l'Allier après le congrès de Roanne. (N. R.)

3. Horreur de la prison. (N. R.)

71. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 28 avril 1883 *.

Mon cher Engels,

Je suis revenu hier de Moulins ¹ rapportant six mois de prison, cent francs d'amende, plus les frais; vous aviez deviné juste; il faut ajouter que nous sommes contents, car il était impensable de compter sur moins. A Moulins, nous avons eu le secret de nos poursuites; on voulait frapper Dormoy ², et pour arriver jusqu'à lui, il fallait passer par Guesde et moi. Dormoy est un des hommes les plus énergiques et les plus intelligents que compte le parti ouvrier. C'est un ouvrier métallurgiste; tant qu'il ne fit que de la propagande républicaine radicale, il était choyé et encouragé par les bourgeois républicains; comme il était très convaincu et qu'il est très dévoué, il les servait dans les élections et dans la propagande; mais dès qu'il passa du camp radical dans le camp socialiste, il connut le revers de la médaille; les hommes avec qui il avait conspiré le 16 mai ³, ceux avec qui il avait organisé la Marianne ⁴, se tournèrent contre lui; on le fit chasser de tous les ateliers métallurgiques de Montluçon, on le calomnia à la façon possibiliste; il se fit marchand d'huile. L'huile à manger est une marchandise que dans ce pays l'on porte à domicile, avec une petite charrette attelée d'un âne. D. parcourut la ville de Montluçon, les petites bourgades d'alentour, les centres miniers de Commentry, Bézenet, Montvicq, distribuant son huile et ses idées socialistes. En le chassant des ateliers de laminage, les bourgeois avaient agrandi son champ d'action. D. est l'homme

*. Lettre datée par erreur du 28 avril 1882. (N. R.)

1. Le 25 avril, Lafargue avait comparu devant la cour d'assises de l'Allier. (N. R.)

2. Dormoy comparut sous la même inculpation de provocation au crime, meurtre, pillage, etc., le 26 avril, et fut condamné également à six mois de prison. (N. R.)

3. Le 16 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon oblige Jules Simon à démissionner. Celui-ci a, en effet, été contraint d'accepter un ordre du jour de Gambetta sur la liberté de la presse dirigé expressément contre les menées cléricales. Ainsi s'ouvre une crise, marquée par la coalition des républicains, qui aboutit à la victoire sur les monarchistes et les bonapartistes aux élections du 14 octobre et finalement à la démission de Mac-Mahon le 30 janvier 1879. (N. R.)

4. La Marianne était, sous le Second Empire, une société secrète républicaine, dirigée de Londres par le Comité démocratique, où siégeaient Mazzini et Ledru-Rollin. (N. R.)

de la contrée, tous les candidats aux places électives de conseillers municipaux, généraux, de députés, le redoutent comme le diable : il fallait donc s'en débarrasser pour les prochaines élections au conseil général qui auront lieu dans trois mois. — Un ancien membre de l'Internationale qui faisait partie du jury qui l'a condamné, nous a dit que, dans la chambre des délibérations du jury, on parla des moyens de paralyser l'action de D. : ils craignaient de le condamner à une trop forte peine de peur de trop indigner, de l'acquitter de peur d'augmenter trop son audace et celle de ses amis; et à leur grand ennui ils se décidèrent seulement pour une condamnation à six mois. Le procureur se chargea de faire ressortir le véritable caractère de nos poursuites : — Guesde et Laf... dit-il, sont des théoriciens, qui ne viennent qu'une fois ou deux dans le pays; les paroles qu'ils sèment resteraient infertiles s'il ne se trouvait dans le pays des hommes comme D. pour en faire la propagande quotidienne, dans les ateliers, dans les cabarets, dans les petites réunions; D. est l'homme pratique, autrement dangereux, surtout pour le pays où il réside.

Mais si nous avons été condamnés, nous pouvons dire que nous avons remporté une grande victoire. Le maire de Moulins, un républicain radical, n'osa pas refuser à nos amis de Moulins la salle du théâtre (ce qu'il avait fait jusqu'alors) pour une conférence que nous donnâmes G[uesde] et moi, la veille de notre procès. En sorte qu'avec l'appui des autorités municipales, nous propagâmes les idées pour lesquelles nous allions être condamnés le lendemain. Le maire de Moulins nous accorda gratis cette salle parce que les élections sont proches et qu'il voulait ménager les ouvriers. Le théâtre était plein. La bourgeoisie était largement représentée; nous parvînmes non pas à la séduire, ni à la convaincre, mais à lui démontrer que nous n'étions ni des fous, ni des imbéciles. Je leur parlai de la situation difficile dans laquelle se trouvait l'agriculture française à cause de la concurrence des États-Unis, de la crise industrielle qui commence et qu'il faut attribuer au développement industriel des autres pays. A la fin de la réunion le président de la Chambre de commerce se fit présenter à moi et me complimenta sur la manière dont j'avais présenté la question.

Le procureur, pour obtenir notre condamnation, nous représenta comme des malfaiteurs, plus dangereux que ceux qui attentent à la propriété d'un ou deux individus; nous, nous voulions attenter à la propriété de tous; tous devaient donc s'armer contre nous; d'ailleurs nous étions des gens qui ne valaient pas grand-chose, nous étions des gens d'une immoralité repoussante; pour le prouver il lut des articles de Deville sur l'*amour libre*, et des passages de ma blague *Le Pape Pie IX en Paradis*¹, ce qui fit

1. Dans ses numéros 14 à 17 (12 mars-1^{er} avril 1882), *L'Égalité* (hebdomadaire) avait publié un conte de Lafargue intitulé « Le pape pie IX en

beaucoup rire et indisposa contre lui. — Dans notre défense G[uesde] et moi nous essayâmes de montrer les troubles sociaux qu'amenait fatalement la propriété individuelle et la nécessité d'une transformation de la propriété. — Notre affaire prit trois séances, dont une [de] nuit. — En sortant de l'audience, le soir, à dix heures et demie, nous fûmes accompagnés à notre hôtel par une grande foule très sympathique. — Maintenant il nous reste à purger notre peine; ce sont nos juges et jurés que j'aimerais à purger. Pumps enfin s'est décidée. Papa Percy doit être bien content et fier, il a un garçon. Hélène¹ vous envoie ses amitiés. Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Laura m'avait dit de lui laisser un bout de page, mais elle trouve ce que je lui abandonne trop petit pour vous écrire. Demain elle vous enverra une lettre.

72. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Bd de Port-Royal, Paris.
May 4th/83.

My dear General,

Helen will no doubt have given you a general account of what has been doing here since I last wrote you.

Paul, as you remember, left Paris for Bordeaux on Thursday the 19th intending to stay with his mother till the following Monday. It was understood that I should join him at Moulins. On the evening of Sunday I get a few lines announcing Paul's arrival and very gracious reception at Bordeaux. Nothing more. Now what I was expected to do I couldn't at all make out. It was too late for a letter to Bordeaux and I had not his address at Moulins. So I waited. No further news came from him till a week

paradis» qui avait déjà passé en 1872 dans *La Emancipación*, journal des internationaux de Madrid. Le 22 octobre 1882, le même journal publiait un article de G. Deville : « L'amour libre ». D'autres semblables avaient paru dans *L'Égalité* (quotidienne) du 24 octobre au 6 novembre 1882. (N. R.)

1. Hélène Demuth. (N. R.)

after his setting out when a telegram reaches me stating the result of the trial. Two days later the condemned man was back again in Paris.

On my taxing him with his strange conduct in leaving me in suspense he seemed quite bewildered. Somehow or other the great eagerness he had shown to have me at Moulins appeared to have wholly faded from his recollection and he was quite surprised at my surprise at his conduct. However I thought it just as well so, for I had never seen the slightest necessity for my presence at Moulins.

Of Paul's mother there is not much to say. She is in very good health though in her 80th year and as jolly as she's old. She does not appear to be very open-handed in her dealings with her sister and her sister's children and by no means overpays the very real services that her people render her. Paul she has taken into her good graces again and she was pleased and flattered by his coming. I think his visit was most needful and most opportune.

I hope that Nimmy had a good passage and no difficulties on her return-journey. She had devilish bad weather here unfortunately, which quite upset our plans. Our visits to the beershops, however, were neither few nor far between.

How are you, my dear General? And how is the luckless Schorlemmer and how are the happy mother and the proud father of the youngest of all the Roshers?

Very affectionately yours,

LAURA.

TRADUCTION

Bd de Port-Royal, Paris.
4 mai 83.

Mon cher Général,

Hélène vous aura sans doute rendu compte de tout ce qui s'est passé ici depuis ma dernière lettre.

Paul, vous vous en souvenez, a quitté Paris pour Bordeaux le jeudi 19, avec l'intention de séjourner chez sa mère jusqu'au lundi suivant. Il était entendu que je le rejoindrais à Moulins. Le dimanche soir je reçois un mot de Paul m'annonçant qu'il est bien arrivé et a trouvé à Bordeaux un très aimable accueil. C'est tout. Que devais-je faire ? je n'en savais plus rien. Il était trop tard pour écrire à Bordeaux et je n'avais pas son adresse à Moulins. J'ai donc attendu. Plus de nouvelles de lui pendant toute la semaine qui a suivi son départ; et alors m'arrive un télégramme m'annonçant le résultat du jugement. Deux jours plus tard, le condamné était de retour à Paris.

Quand je lui ai reproché son étrange conduite et l'incertitude dans laquelle il m'a laissée, il a paru stupéfait. Chose bizarre, ce grand désir qu'il avait manifesté de me retrouver à Moulins semblait s'être totalement effacé de son souvenir, et il était tout surpris de ma surprise devant sa conduite. A vrai dire, j'ai trouvé que c'était fort bien ainsi, car je n'avais jamais vu la moindre nécessité à ma présence à Moulins.

Sur la mère de Paul il n'y a pas grand chose à dire. Elle est en très bonne santé malgré ses 80 ans et aussi gaie qu'elle est âgée. Elle ne semble pas être très libérale dans ses rapports avec sa sœur et les enfants de sa sœur, et elle ne paye pas trop cher les services très réels que lui rend sa famille. Paul est rentré dans ses bonnes grâces, et elle a été contente et flattée de sa venue. Je pense que sa visite était des plus nécessaires et des plus opportunes.

J'espère que Nimmy a fait une bonne traversée et n'a pas eu d'ennuis à son voyage de retour. Elle a eu malheureusement ici un temps affreux, ce qui a tout à fait dérangé nos projets. Nos visites dans les brasseries, toutefois, n'ont été ni rares ni espacées.

Comment allez-vous, mon cher Général ? Et comment va l'infortuné Schorlemmer, et comment vont l'heureuse maman et le fier papa du plus jeune de tous les Rosher ?

Bien affectueusement à vous,

LAURA.

73. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 6 mai 1883.

Mon cher Engels,

Je respire encore l'air de la liberté, mais j'attends de jour en jour un avis du parquet m'enjoignant de purger la condamnation de Moulins. Mais en attendant que cette épée de Damoclès ne tombe, je profite de mon temps pour jouir du printemps, le plus que nous pouvons ; malheureusement il est bien triste, froid et pluvieux, comme un mois d'automne. Un Dieu clément veut sans doute me dégoûter de la nature et de la promenade.

Je me suis empressé de faire part à Liebknecht de la condamnation qui le réjouissait tant à Londres, non pour lui demander les

conseils qu'il m'avait offerts si bénévolement, mais la bière qu'il avait promise. Ma condamnation nous a valu une lettre de condoléances de Chloromajor, accompagnée d'un long extrait d'un livre de Meyer, dans lequel cet ami du schnaps raconte l'accueil qu'il a reçu à Maitland Park et Regent's Park.

Nous sommes à bout des vingt livres que Hélène nous a remises; je vous prierai de m'envoyer douze livres. Hélène et Laura ont dû vous parler du bon effet qu'avait produit ma visite à Bordeaux; ma mère a été enchantée de me revoir, et n'a regretté qu'une chose, mon prompt départ; je n'ai pu rester avec elle que trois jours; j'ai dû lui promettre d'aller la revoir au mois de septembre et d'amener avec moi Laura; mais probablement à cette époque, je serai sous clef. J'ai tellement reconquis ses bonnes grâces qu'elle a oublié les sentiments de belle-mère qu'elle nourrissait pour Laura.

Nous avons reçu la biographie de Marx par Tussy, ainsi que son article en réponse au Rev. Lansdell; ils sont très bien, surtout la réponse.

J'attends toujours la *Misère* de Marx¹. Pressez-vous de me l'envoyer, pour que je puisse terminer l'affaire avant d'être coffré ou bouclé, selon l'expression argotique.

Nous venons de recevoir un post-card de Tussy (la poste délivre toujours les cartes postales deux jours après leur envoi) nous annonçant que vous *pilsenerez* avec Hélène; eh bien! bonne soif! —

Amitiés aux quatre Rosher et à tous.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

74. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 16/5/83.

Mon cher Engels,

Mes jours sont comptés, du moins mes jours de liberté; c'est le 21 courant, lundi prochain, que nous serons mis à l'ombre. Guesde

1. Le livre de Marx, *Misère de la philosophie*, avait paru chez C. G. Vogler (Bruxelles et Paris) en 1847. *L'Égalité* de 1880 (n^{os} 12, 14, 16) en avait commencé la publication. Le n^o 22 du 16 juin en annonce l'interruption et la prochaine édition en brochure. Mais celle-ci ne parut pas. Le projet est repris en 1883, et c'est pourquoi Lafargue en demande un exemplaire à Engels. (N. R.)

et moi, nous avons été lundi passé rendre une visite à notre prochain logeur, au directeur de la prison de Sainte-Pélagie; qui s'est trouvé être un ancien admirateur de Guesde, du temps qu'il dirigeait *Les Droits de l'homme*¹ à Montpellier : — « C'est vous, lui a-t-il dit, qui m'avez fait ma première éducation politique. » — C'était Guesde qui était mortifié de voir son élève devenu géôlier des socialistes. Il a été charmant, nous a fait l'honneur de tous les appartements et comme la partie réservée aux prisonniers politiques est inoccupée en ce moment, nous avons retenu les deux plus belles chambres : elles sont assez spacieuses et éclairées par deux belles croisées : mais elles sont nues comme la main; il faudra faire différentes modifications pour les rendre confortables. Heureusement qu'on nous permettra d'apporter les meubles dont nous aurons besoin; je prendrai mon bureau et le fauteuil que Mme Engels nous a donné. — Nous pourrons tous les jours recevoir des visites de 10 à 4 heures; et de 8 du soir à 8 heures du matin, chaque prisonnier sera enfermé à double tour dans sa cage. Laura en attendant qu'elle aille à Londres viendra tous les jours me voir et déjeuner dans la prison. Cela ne sera pas bien amusant pour elle; aussi je serai très heureux de la voir profiter de mon séjour à Sainte-Pélagie pour prendre un peu d'air d'au-delà la Manche.

Comme je tiendrais avant de rentrer en prison de régler mon compte avec mon propriétaire, dû depuis le mois passé, ne pourriez-vous m'envoyer un chèque de 9 livres, que vous ferez à mon nom, Mesa étant absent, je [le] remettrai à mon propriétaire et il se chargera de l'échanger; je vous prierai d'y ajouter un bank-note de cinq livres qui me serviront à faire différents achats dont j'ai besoin.

Le papier sur lequel j'écris me rappelle ma boîte financière qui est en faillite et dont les directeurs et administrateur sont poursuivis.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Le 1^{er} juin 1870, Guesde faisait paraître à Montpellier le 1^{er} numéro du journal *Les Droits de l'homme* auquel collaboraient Ballue, Cluseret, Delescluze, Barbès et Fabreguettes. La feuille républicaine-radical prendra parti pour la Commune et ses articles vaudront à Guesde, le 22 juin 1871, une condamnation à cinq ans d'emprisonnement auxquels il préférera l'exil en Suisse. (N. R.)

75. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 22 May 1883.

My dear Laura,

I had not, as Paul suggests, forgotten his five p^d note, but having Sam Moore here, could not get a free moment when to get it ready and register the letter. Yesterday evening Sam returned to Manchester and the note would have left here to-day but for Paul's letter which alters his directions to me. The cheque is enclosed, £ 10.

So ce cher Paul is while I write this, a prisoner. He has just (5.45) been debarred from receiving visitors and can now in all rest and peace discuss with Guesde the chances of la révolution révolutionnaire. We drank his health last Sunday in a bowl of splendid Maitrank and wished him any amount of pluck and patience.

Well, for a long time I thought you might profit of Paul's involuntary reclusion, to come over to London, and would have at once placed the whole of 122 R[egents] P[ark] Rd at your disposal, but from all I learnt I was afraid I might hurt someone's feelings by such a proposal. Even Nim when she returned, never mentioned a word about it, that you had spoken of showing your bright face in this dull climate; and when Paul wrote he expected you to lunch with him every morning in S[ainte] Pélagie, I lost heart altogether. Now however it is all right, and I hope to hear soon from you that you accept my invitation, to make this place your head-quarters for a couple of months at least, which of course will not exclude trips to the sea-side, etc. If Paul has to be under lock and key, so much the more reason for you to look after your own health.

While Sam was here, we found out, through him, the very unpleasant fact that Mohr never had, nor have we, the right to stop unauthorized translations of the *Kapital*. The right was lost as soon as the first year elapsed without a *commencement* of translation being published. So as there are several fellows in the field, we have to dodge and to use the unpublished 2d volume as a means to bring them round.

The 2nd volume will give me an awful deal of work—at least the II book. There is one *complete* text, of about 1868, but a mere brouillon. Then there are at least three, if not four, Uebersetzungen belonging to various later periods, but none of them

completed. That will be a job to select from them a definitive text! The 3rd book is complete since 1869/70 and has never been touched since. But here, where the rent of land is treated, I shall have to compare his Russian extracts for notes, facts, instances. Maybe I shall be able to concoct even a bit of 3rd volume from the Ms. of 1858/62 (the beginning of which appeared in Berlin 1859) and which at the end of every chapter contains the critical history of the theoretical points discussed in it.

Lately I have been occupied with sorting the correspondence. There is a large box full of most important letters, 1841 (nay 1837 from your grand-father Marx) to 1862. It is nearly sorted, but it will take me some hours more to complete it. I can assure you it is great fun to me to stumble over these old things most of which concern me as much as they did Mohr and there is such a deal to laugh over. Nim helps me—awful lot of dusting required!—and we have many a good laugh over old times. The correspondence since 1862 he has sorted, in a passable way, himself. But before we fathom all the mysteries of that garret full of boxes, packets, parcels, books etc., some time must elapse. And I have to prepare for the 3^d edition sundry additions from the French translation which I know Mohr intended inserting; and that must be done in 3-4 weeks.

But now it's post-time and so good bye for to day.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 22 mai 1883.

Ma chère Laura,

Je n'avais pas, comme Paul le laisse entendre, oublié son billet de cinq livres, mais comme j'avais Sam Moore à la maison, je n'ai pas eu un moment de liberté pour le préparer et pour envoyer la lettre en recommandé. Hier soir, Sam est retourné à Manchester, et le billet serait parti aujourd'hui sans la lettre de Paul qui me donne des directives différentes. Ci-joint, le chèque de dix livres.

Ainsi donc ce cher Paul est, au moment où j'écris, en prison. On vient (5 heures 45) de lui interdire les visites et il peut maintenant paisiblement et en toute quiétude discuter avec Guesde les chances de la « révolution révolutionnaire ». Nous avons bu à sa santé dimanche dernier un bol d'excellent *Maitrank*¹ et nous lui avons souhaité beaucoup de courage et de patience.

Ma foi, je pensais depuis longtemps que tu mettrais peut-être à

1. Le *Maitrank* est un vin léger (en général du Moselle) que l'on sucre et que l'on aromatise avec des brins d'aspérule cueillis au mois de mai juste avant la floraison. (N. R.)

profit la retraite involontaire de Paul pour venir à Londres, et j'aurais aussitôt mis à ta disposition tout le logement du 122 R[egents] P[ark] Rd, mais étant donné ce que je sais, j'ai craint de blesser certains sentiments en faisant une telle proposition. Même Nim à son retour n'a pas soufflé mot du fait que tu avais parlé de montrer ton clair visage dans notre sombre climat; et quand Paul m'a écrit qu'il comptait t'avoir à déjeuner tous les matins à Sainte-Pélagie, j'ai été complètement découragé. Mais maintenant tout va bien, et j'espère apprendre bientôt que tu acceptes mon invitation afin d'installer ici ton quartier-général pendant deux mois au moins, ce qui naturellement n'exclura pas les excursions au bord de la mer, etc. Si Paul est dans l'obligation de rester sous clé, raison de plus pour que tu veilles à ta propre santé.

Pendant que Sam était ici, nous avons découvert grâce à lui cette chose très désagréable que Mohr n'a jamais eu le droit, et que nous ne l'avons pas non plus, d'arrêter les traductions non autorisées du *Capital*. Ce droit s'est trouvé perdu dès que la première année s'est écoulée sans qu'un commencement de traduction ait été publié. Comme il y a plusieurs gaillards en campagne, il nous faudra donc ruser et nous servir du second volume inédit comme moyen pour les amener à modifier leurs intentions.

Le second volume va me donner un travail énorme, tout au moins le livre II¹. Il existe un texte *complet*, d'environ 1868, mais c'est un simple brouillon. Il y a ensuite au moins trois, sinon quatre remaniements appartenant à diverses périodes ultérieures, mais aucun d'eux n'a été achevé. Ce ne sera pas un petit travail d'en tirer un texte définitif! Le troisième livre est terminé depuis 1869-70 et n'a jamais été retouché depuis. Mais pour ce livre, où il est traité de la rente foncière, il faudra que je compare avec ses extraits d'ouvrages russes² pour retrouver des notes, des faits, des exemples. Peut-être pourrai-je même confectionner un fragment du troisième volume à partir du manuscrit de 1858-62³ (dont le début est paru à Berlin en 1859⁴) qui, à la fin de

1. A cette époque, Engels envisage encore que le *Capital* sera complet en deux volumes. La découverte ultérieure des autres manuscrits de Marx l'amènera à modifier son plan. (N. R.)

2. En 1869, Marx avait appris le russe pour lire le livre de Flerovski sur la situation de la classe ouvrière en Russie. En 1873-1874, il lit de nombreux ouvrages que lui envoie Danielson sur la propriété foncière et la paysannerie russe à l'époque de la Réforme, notamment Skaldin, Serguéievitch, Skrevitski, Golovatchev, etc. Les extraits qu'il notait, selon son habitude, ont été publiés dans le *Marx-Engels Archiv*, t. XI et XII. (N. R.)

3. Ces manuscrits ont été publiés sous le titre : *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie* à Moscou en 1939-1941 et réédités en un seul volume à Berlin (Dietz Verlag) en 1953. (N. R.)

4. Il s'agit de la *Contribution à la critique de l'économie politique*. (N. R.)

chaque chapitre, contient l'histoire critique des points théoriques qui y sont discutés¹.

Ces derniers temps j'ai été occupé à trier la correspondance. Il y a une grande boîte pleine de lettres de la plus grande importance, depuis 1841 (et même 1837 de ton grand-père Marx²) jusqu'à 1862. C'est à peu près trié, mais il me faudra encore quelques heures pour en terminer. Je peux t'assurer que cela m'amuse beaucoup de tomber sur ces vieilles choses dont la plupart me concernent autant qu'elles ont concerné Mohr, et il y a tant de choses drôles. Nim m'aide (il y a énormément à épousseter !) et nous rions souvent de bon cœur en évoquant le vieux temps. La correspondance à partir de 1862 a été triée assez convenablement par Mohr lui-même. Mais avant que nous sondions tous les mystères de cette mansarde pleine de boîtes, de paquets, de colis, de livres, etc., il faudra attendre quelque temps. Je dois préparer pour la troisième édition³ diverses additions tirées de la traduction française et que Mohr avait, je le sais, l'intention d'insérer; et il faut que ce soit fait dans trois ou quatre semaines.

Mais c'est maintenant l'heure du courrier; au revoir donc pour aujourd'hui.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

76. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 2 June 83.

My dear Laura,

Herewith cheque £ 10.-for Paul as desired. To judge from his letter, he seems to be pretty cheerful for his condition, but of course the grincement des clefs et des verrous must be something awful. What is comparative liberty by day when one is reduced to solitary confinement by night, and how is he to sing:

*Singet nicht in Trauertönen
Von der Einsamkeit der Nacht,
Denn sie ist, o holde Schönen,
Zur Geselligkeit gemacht.*

1. Il s'agit là des *Théories sur la plus-value*. (N. R.)

2. Ces lettres ont été publiées dans *Mega* 1/2 conjointement avec les lettres de Marx à son père. (N. R.)

3. Du premier livre du *Capital*. (N. R.)

As Paul is going to work up his German in prison, you might give him that to translate.

Now, by this time the two heroic martyrs ought to be pretty well settled down, and don't you think you might come over, say by Thursday or Friday next? The fact is I expect Jollymeier tonight who will be able to stay here till Monday week 10th June, and he would so like to see you. Moreover, Tussy talks very much about your coming and seems very anxious to have you here and to consult you about the disposal of the things in the house, etc. etc.; the sole responsibility seems to weigh very much upon her. So that your journey would be to some extent *on business*. If you will come and if you write at once, I shall send you the funds by return; I should have added them to the cheque today, only my balance is low and I have money to come in next week.

Among Mohr's papers I have found a whole lot of Ms, our common work, of before 1848. Some of these I shall soon publish.

There is one I shall read to you when you are here, you will crack your sides with laughing. When I read it to Nim and Tussy, Nim said: jetzt weiss ich auch, warum Sie Zwei damals in Brüssel des Nachts so gelacht haben, dass kein Mensch im Hause davor schlafen konnte. We were bold devils then, Heine's poetry is childlike innocence compared with our prose.

There is a chance of a translation of the *Kapital* being published by Kegan Paul and Co, they would be the best men. Tussy is going to see them on Monday; if anything practicable comes of it, we shall then go together afterwards. S. Moore will translate, and I shall revise. There are other people at it, but if we can arrange the thing, they will soon be out of the field. S. Moore was here in Whitweek, and we settled the matter with him, as far as he is concerned. He is by far the best man, slightly heavy, but that can be mended. He has been of immense use to us as our legal adviser. Indeed I have still to write to him by first mail upon a legal question.

Pumps is going on very well and her two babies too, the boy is awfully big and fat, very near the size of his sister! At least so says the proud Mamma. If you are here next Sunday (tomorrow) week, we shall have a grand bowl of Maitrank; it is just in its prime now, I mean the Waldmeister; we have had two bowls here on Sundays and two at Tussy's in the week, and plenty of Moselle left!

If you say you will come, the same day I shall write to Dublin for a case of the best and of the *Super* best Claret which we will finish quietly betwixt us.

A few lines to Paul in a day or two. In the mean time affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 2 juin 83.

Ma chère Laura,

Ci-joint, chèque de 10 livres pour Paul comme demandé. A en juger par sa lettre, il semble fort gai malgré sa situation, mais naturellement le grincement des clés et des verrous doit être quelque chose d'horrible. Qu'est-ce qu'une liberté relative dans la journée quand on est réduit la nuit à la claustration solitaire, et comment pourrait-il chanter :

*Ne chantez pas sur un mode funèbre
La solitude de la nuit,
Car elle est faite, ô beautés gracieuses,
Pour être passée de compagnie ?*

Puisque Paul va perfectionner son allemand en prison, tu pourrais lui donner cela à traduire.

Les deux héroïques martyrs doivent être à présent assez bien installés, et ne penses-tu pas que tu pourrais venir ici, par exemple jeudi ou vendredi prochain ? Le fait est que j'attends ce soir Jollymeier qui pourra rester ici jusqu'à lundi en huit, 10 juin, et il aimerait tant te voir. De plus, Tussy parle beaucoup de ta venue et semble tenir beaucoup à t'avoir ici pour te demander conseil sur l'arrangement des choses dans la maison, etc., etc. : elle semble écrasée de porter toute seule cette responsabilité. Ton voyage aurait donc, dans une certaine mesure, un but pratique. Si tu veux bien venir et si tu m'écris tout de suite, je t'enverrai les fonds par retour du courrier ; je les aurais ajoutés au chèque d'aujourd'hui, mais mon compte est dégarni et j'attends des rentrées la semaine prochaine.

Parmi les papiers de Mohr, j'ai trouvé une quantité de manuscrits, notre œuvre commune, d'avant 1848¹. Il y en a certains que je publierai bientôt.

Il y en a un que je te lirai quand tu seras ici : tu te tiendras les côtes de rire. Quand je l'ai lu à Nim et à Tussy, Nim a dit : « Je sais maintenant pourquoi à l'époque vous avez tous deux tellement ri cette nuit-là à Bruxelles, au point que personne dans la maison ne pouvait dormir. » Nous étions de hardis lurons alors ; la poésie de Heine est d'une innocence enfantine à côté de notre prose.

1. Il s'agit probablement des manuscrits de *L'Idéologie allemande*. (N. R.)

Il est possible qu'une traduction du *Capital* soit publiée par Kegan Paul et Cie : ce serait la meilleure maison. Tussy va les voir lundi; s'il en sort quelque chose de concret, nous y retournerons alors ensemble. S. Moore traduira, et je ferai la révision. Il y a d'autres gens qui s'en occupent, mais si nous pouvons arranger cela, ils seront bientôt écartés. S. Moore était ici pendant la semaine de Pentecôte, et nous avons réglé la question en ce qui le concerne. Il est de loin le meilleur; un peu lourd, mais cela peut s'arranger. Il nous a été extrêmement utile comme conseiller juridique. De fait, il faut encore que je lui écrive par le premier courrier pour une question juridique.

Pumps va très bien et ses deux bébés aussi : le garçon est terriblement grand et gros, et il a presque la taille de sa sœur ! C'est du moins ce que dit la fière maman. Si tu es ici dimanche (demain) en huit, nous aurons un grand saladier de Maitrank; elle est maintenant dans toute sa fraîcheur, je parle de l'aspérule; nous en avons eu deux jattes ici le dimanche et deux chez Tussy dans la semaine, et il reste beaucoup de vin de Moselle !

Si tu dis que tu viens, j'écrirai le même jour à Dublin pour demander une caisse de bordeaux extra et *super-extra* que nous finirons tranquillement entre nous.

Quelques lignes à Paul dans un jour ou deux. En attendant.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

77. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, June 2nd /83.

My dear General,

Our prisoners are flourishing: their spirits are good and their health is good. Their appetites are, I may say, distressingly good. And I who cater for them am qualified to speak on the subject !

Paul is settling down to his work, and will, I have no doubt, do very well. Guesde is rather less inclined, I fancy, to be industrious, having been unaccustomed of late to stick to sedentary work for lay at a time. Besides he is nothing like as robust as Paul and suffers very seriously from the deprivation of the free air of his beloved "réunions publiques". Neither of the Pelagistes, however, complain the least bit, and really, take it for all in all,

nothing could be much less like a prison than this prison-house of theirs.

I turn up every morning at about half past ten with a basket-ful of victuals cooked and uncooked,—the raw material of a lunch and dinner. Guesde is our cook—and a very good cook too—and Paul is no mean hand at an omelette and a cup of coffee. Spirits are disallowed. Hence my first step was to smuggle in a jolly little bottle of brandy for after-dinner requirements and for cases of ill health. Benevolent “hommes du parti” (what a thing it is to belong to a parti!) every now and then contribute a bottle of good wine with cigars, pipes and tobacco.

The one thing wanting at present and to which all of us, prisoners, look forward—and of which, though I don't want to boast, I am sure that I shall be the greatest consumer—is Liebknecht's beer! I wish he'd look sharp and send it!

There is some question of transferring our men to Moulins, but we hope that this amiable intention of our government will not be carried out. Dormoy is still at large, but languishing to be confined.

I have read N^o I of your articles in the *Sozial-Demokrat*. Will you oblige me by telling me whether Papa told you that he desired Tussy to be, with you, his literary executrix? Not having been with my dear father at the end you will, I know, understand that I am desirous to learn what were his ultimate directions. What his wishes and intentions were at Vevey I know.

Not indeed respecting any literary executorship—of which, happily, there was no question—but as regards many other matters.

Yours, my dear General,
Very affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

Paris, 2 juin 83.

Mon cher Général,

Nos prisonniers sont florissants : leur humeur est bonne et leur santé aussi. Leur appétit est, si je puis dire, désastreusement bon. Et moi qui les approvisionne, je suis bien placée pour en parler!

Paul se met au travail, et je suis sûre que tout ira bien pour lui. Guesde est beaucoup moins enclin, j'imagine, à faire preuve d'activité, ayant depuis un certain temps perdu l'habitude de se cantonner avec persévérance dans un travail sédentaire suivi.

En outre, il est loin d'être aussi robuste que Paul et souffre énormément d'être privé du grand air de ses chères « réunions publiques ». Ni l'un ni l'autre des Pélagistes ne se plaint pourtant le moins du monde, et en vérité, dans l'ensemble, rien n'aurait pu moins ressembler à une prison que celle où ils se trouvent.

J'arrive tous les matins vers dix heures et demie avec un plein panier de victuailles, cuites et crues — la matière première du déjeuner et du dîner. Guesde est notre cuisinier, — et un très bon cuisinier d'ailleurs, — et Paul ne se débrouille pas mal pour préparer une omelette et une tasse de café. Les spiritueux sont interdits. J'ai donc commencé par introduire en contrebande une bonne petite bouteille d'eau-de-vie pour satisfaire les exigences des fins de repas et en cas de maladie. Des « hommes du parti » (quelle belle chose d'être membre d'un parti !) fournissent aimablement de temps en temps une bouteille de bon vin ainsi que des cigares, des pipes et du tabac.

La seule chose qui manque à présent et dont nous rêvons tous, nous les prisonniers, et dont, sans me vanter, je suis sûre que je serai la plus grande consommatrice, c'est la bière de Liebkecht ! J'aimerais bien qu'il s'avise d'en envoyer !

Il est question de transférer nos hommes à Moulins, mais nous espérons que cette aimable intention de notre gouvernement ne viendra pas à exécution. Dormoy est toujours en liberté, mais il a la nostalgie de la prison.

J'ai lu le premier de vos articles du *Sozial-démokrat*¹. Auriez-vous l'obligeance de me dire si Papa vous a dit *personnellement* qu'il voulait que Tussy soit avec vous son exécutrice littéraire ? Comme je ne me suis pas trouvée à la fin auprès de mon pauvre père, vous comprendrez, j'en suis sûre, que je veuille savoir quelles ont été ses dernières recommandations. Ce qu'étaient ses souhaits et ses intentions quand il était à Vevey², je le sais.

Non pas à vrai dire en ce qui concerne la désignation d'un exécuter littéraire — il n'en était heureusement pas question — mais en ce qui concerne beaucoup d'autres sujets.

Bien affectueusement à vous, mon cher Général,

LAURA.

1. Il s'agit de deux articles d'Engels intitulés « Sur la mort de Karl Marx » et parus dans le *Sozial-Demokrat*, n° 19 (3 mai 1883) et 21 (17 mai 1883). La dernière phrase de l'article du 3 mai dit : « Par disposition orale il a désigné pour exécuter littéraires sa dernière fille Eleanor et moi-même ». (N. R.)

2. Voir note 1 page 79. (N. R.)

78. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

June 4th 83, Paris.

My dear old General,

I am in receipt of your too kind letter. It smells of Maitrank and super-excellent claret (haven't had a decent drop of claret since I left you!) and all desirable drinks. And "liquor" in these scorching days is the one thing that makes life worth living.

It was my intention to leave for London at the end of July. Your letter makes me feel inclined to drop in on you before that date. But *quite at once* I cannot leave Paris. I must before starting make arrangements for the comfort of our two great men, who, abandoned to the tender mercies of prison fare would in a very short space of time come to be, I am certain, very small men indeed. They have got all they want safely housed now as far as platters and saucepans, etc., go, but the daily perishable fare has to be provided for, and for the time being I stay here because, believe me, dear General, I am wanted here.

But I am casting about for some one to fill my place (no danger in the world, you know, as doors are bolted at 9 p.m. when both the fair and the foul sex are turned out) and then, after having given a slight brushing up to my rooms, necessarily neglected of late, I shall be my own mistress and shall at once decamp for "fresh fields and pastures new"¹.

Paul's German continues to sound astonishingly like French. Mme Lormier herself could understand it!

Love to one and all—The heat is horrid and only bearable in prison.—Glad to hear that Pumps has turned out so fine a Pump's jo[?]²!

Very affectionately yours,

LAURA.

Paul's thanks for cheque received!

1. Réminiscence de MILTON : *Lycidas* V, 192-193.

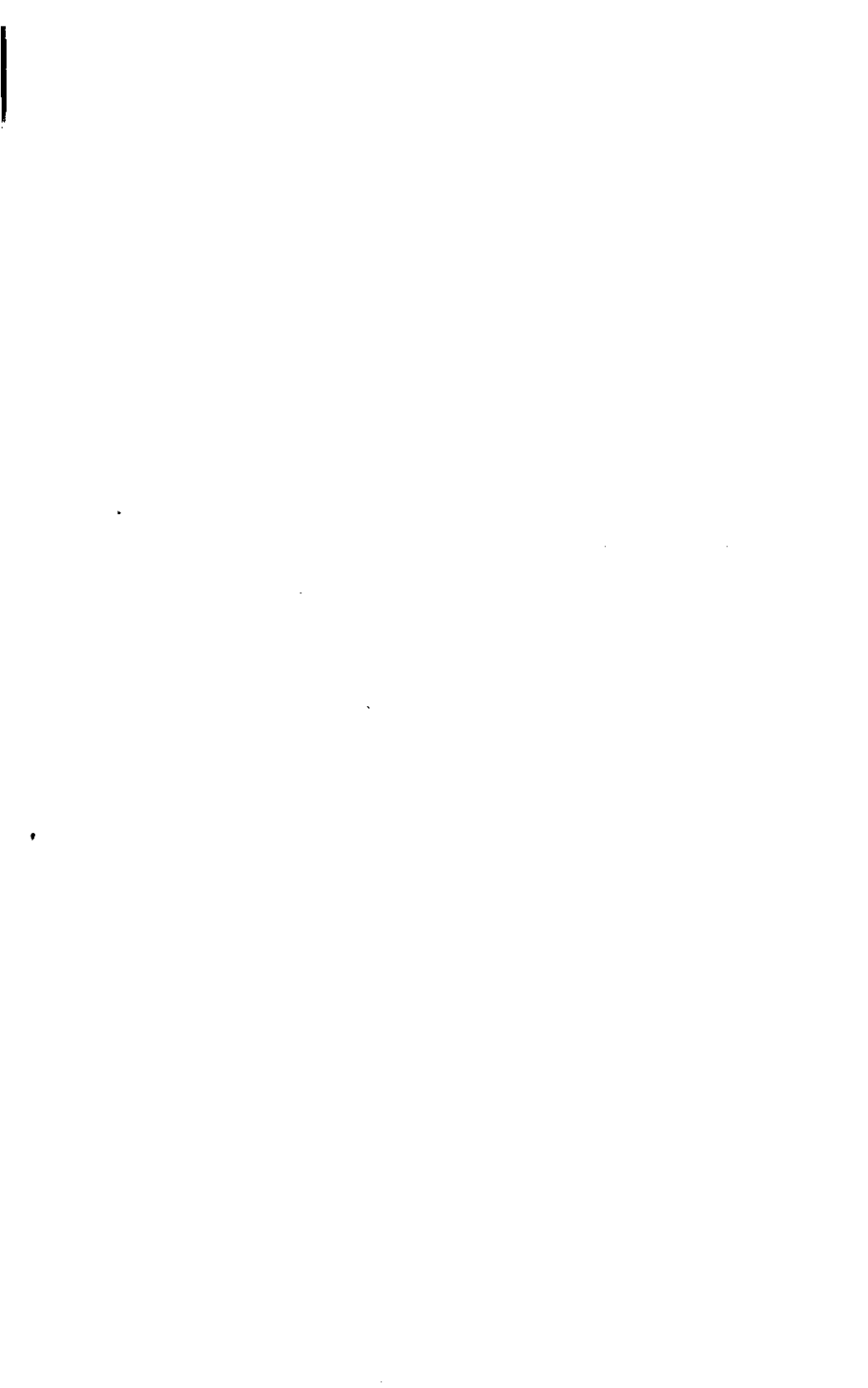
*At last he rose and twitch'd his mantle blue
To morrow to fresh woods, and pastures new.*

(N. R.)

2. Le mot est illisible. (N. R.)



LAURA LAFARGUE



TRADUCTION

4 juin 83, Paris.

Mon cher vieux Général,

J'ai reçu votre lettre si aimable. Elle sent le *Maitrank*, le meilleur bordeaux (je n'ai pas bu une goutte de bordeaux convenable depuis que je vous ai quitté !) et tous les breuvages désirables. Et la « boisson », par ces journées torrides, est la seule chose qui donne le goût de vivre.

J'avais l'intention de partir pour Londres à la fin juillet. Votre lettre me donne envie de faire un saut chez vous avant cette date. Mais je ne puis quitter Paris *tout de suite*. Il faut, avant de partir, que je prenne des dispositions pour assurer le bien-être matériel de nos deux grands hommes qui, réduits à l'aimable régime de la prison, deviendraient, j'en suis certaine, en fort peu de temps de très petits hommes. Ils ont maintenant reçu tout ce qu'il leur fallait comme vaisselle, comme casseroles, etc., mais il faut leur fournir les denrées périssables au jour le jour, et pour le moment, je reste ici parce que, croyez-moi, cher Général, on y a besoin de moi.

Mais je cherche quelqu'un pour me remplacer (aucune espèce de danger, vous savez, car les portes sont verrouillées à neuf heures du soir et les personnes du beau sexe et du sexe laid sont mises à la porte) et alors, après avoir vaguement nettoyé mon logement, que j'ai forcément négligé ces temps derniers, je serai mon propre maître et je décamperai aussitôt vers « des champs frais et de nouveaux pâturages ».

L'allemand de Paul continue à ressembler étonnamment à du français. Mme Lormier elle-même pourrait le comprendre !

Amitiés à chacun et à tous. La chaleur est horrible et n'est supportable qu'en prison. Contentée d'apprendre que Pumps a produit un aussi beau [rejeton] !

Bien affectueusement à vous,

LAURA.

Remerciements de Paul pour chèque bien reçu.

79. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

My dear General,

I am under the disagreeable necessity of writing to say that a number of small bills and the cost of keeping two prisoners have nearly eaten up the sum you sent Paul.

I must tell you that I find this incarceration even more unpleasant than I thought it would be. I had fancied that it would diminish our expenses but find to my disgust that it adds to them very greatly. For one thing, our family is suddenly increased without my having had any hand in the increase of it. I will give you all particulars when I see you.

It goes very much against the grain with me to trouble you so often, but there's no chance of earning anything in this hungry place.

I hope to be able to turn my back on la belle France before long.

Yours very affectionately,

Laura LAFARGUE.

June 13th/83, Paris.

TRADUCTION

Mon cher Général,

Je suis dans la désagréable obligation de vous écrire pour vous dire qu'un certain nombre de petites notes et les frais d'entretien de deux prisonniers ont à peu près épuisé la somme que vous avez envoyée à Paul.

Je dois vous dire que je trouve cette incarcération encore plus désagréable que je ne le pensais. J'avais imaginé qu'elle réduirait nos dépenses, mais je constate avec dépit qu'elle les accroît considérablement. En particulier, notre famille s'est brusquement agrandie sans que je sois pour rien dans cet agrandissement. Je vous donnerai tous les détails quand je vous verrai.

C'est bien à contre-cœur que je vous ennuie si souvent, mais il n'y a pas moyen de gagner un sou dans ce lieu de famine.

J'espère pouvoir, avant longtemps, dire au revoir à la belle France.

Bien affectueusement à vous,

Laura LAFARGUE.

13 juin 83, Paris.

80. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

June 20th/83, Paris.

My dear General,

For cheque received yesterday morning we thank you.

I am much distressed about the state of things at Argenteuil but shall defer giving you particulars till I see our little men once again, which, if I can manage it, shall be to-morrow.

In a letter to you I said that I knew what Papa's thoughts and wishes had been at Vevey. I am quite bewildered to find that you interpret my words as meaning that Papa had spoken to me about the disposal of his things.

How, possibly, could Papa, who left no directions when dying, have entertained me at that time, while in very good spirits and in greatly improved health, about the fate of his chairs and tables? If ever there had been any thought of lugubrious conversation between us, we should have spoken of what he and I had most at heart,—of the accomplishment of his work and not of the bit of furniture that some day or other he might chance to leave behind him.

He was full of hope, of plans and projects, for the future, of work and action. He talked (and he talked more, I am convinced, during those 6 or 7 weeks spent at Vevey than during the remaining months of his life) about his work in mathematics, of his forthcoming third edition in German of the *Kapital* etc. etc.

He said that he would give me all the documents and papers required for a history of the International and with his usual goodness he asked me to undertake a translation of the *Kapital*. I answered him (as I had answered him a year before in London) that without some preliminary reading up I should not be able to do the work. Therefore he invited me to stay with him at Ventnor, to work with him, and under his direction, there. I accepted his invitation very gladly and but for Jenny's illness and other tribulations should have joined him there. In his last letter to me (which I have kept) he alludes to my coming as a settled matter.

When after Jenny's death I expressed a wish to see Papa I was told that my coming would alarm him. Tussy's letter asking me to come over reached me on the day after his death.

I requested you, the other day, to inform me (which, as you had made a public declaration, I had a right to do) whether Mohr

had told *you* that he wished Tussy to be his literary executrix. You have not answered me. Had you answered in the affirmative I should have simply concluded that long illness had much changed my dear father and should not have loved and honoured him one bit the less for that !

Papa, in health, would not have made of *his eldest and favourite daughter* his sole literary executrix, to the exclusion of his other daughters—he had too great a love of equality for that—let alone the last of his daughters. Thus much I know. As to what the world thinks and says, I, who am my father's and my mother's second daughter, don't care one straw !

Yours, my dear General,
Most affectionately.

The only words Papa ever said to me having the remotest reference to his things were these: "You'll be much amused when you come to read the notes I have made in the margins of my books." I quoted these words to Tussy in answer to a letter of hers some months ago.

I wrote her at the same time that as far as I was concerned she might do what she liked with the furniture.

TRADUCTION

20 juin 83, Paris.

Mon cher Général,

Nous vous remercions du chèque reçu hier matin.

Je suis très ennuyée de la situation à Argenteuil¹, mais j'attendrai pour vous donner des détails d'avoir revu nos petits hommes : demain si j'y parviens.

Je vous ai écrit que je savais ce qu'avaient été à Vevey les pensées et les vœux de Papa. Je suis stupéfaite de voir que vous interprétez mes paroles comme si j'avais voulu dire que Papa m'avait parlé de la disposition de ses biens.

Comment Papa, qui n'a laissé en mourant aucune recommandation, aurait-il pu, à cette époque où il se trouvait d'excellente humeur et en bien meilleure santé, m'entretenir du destin de ses chaises et de ses tables ? Si la moindre idée avait surgi entre nous d'aborder un sujet aussi sombre, nous aurions parlé de ce que lui et moi avions le plus à cœur, — de l'achèvement de son œuvre et non des quelques meubles qu'il pourrait par hasard laisser après lui un jour ou l'autre.

1. C'est-à-dire chez Longuet. (N. R.)

Il était plein d'espoir, de plans et de projets de travail et d'action pour l'avenir. Il parlait (et il a parlé davantage, j'en suis convaincue, pendant ces 6 ou 7 semaines passées à Vevey que pendant les mois qui lui restaient à vivre) de ses travaux en mathématiques, de sa troisième édition allemande du *Capital* sur le point de paraître, etc., etc.

Il m'a dit qu'il me donnerait tous les documents et papiers nécessaires pour écrire une histoire de l'Internationale, et, avec sa bonté coutumière, il m'a demandé d'entreprendre une traduction du *Capital*. Je lui ai répondu (comme je lui avais déjà répondu à Londres un an auparavant) que sans des lectures préliminaires je serais incapable de faire ce travail. Aussi m'a-t-il invitée à séjourner avec lui à Ventnor pour y travailler avec lui et sous sa direction. J'ai accepté son invitation avec joie et, sans la maladie de Jenny¹ et d'autres tribulations, je l'y aurais rejoint. Dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, et que j'ai conservée, il fait allusion à ma venue comme à une chose décidée.

Après la mort de Jenny, quand j'ai exprimé le désir de voir Papa, on m'a dit que ma venue l'inquiéterait. La lettre de Tussy me demandant de venir m'est parvenue le lendemain de la mort de Papa.

Je vous ai demandé l'autre jour de me faire savoir (ce qui était mon droit, puisque vous aviez fait une déclaration publique) si Mohr vous avait dit *personnellement* qu'il désirait que Tussy soit son exécutrice littéraire. Vous ne m'avez pas répondu. Si vous aviez répondu affirmativement, j'en aurais simplement conclu que la longue maladie avait beaucoup changé mon pauvre père, et je ne l'en aurais pas pour autant moins aimé et moins honoré !

Papa, s'il avait été en bonne santé, n'aurait pas fait de *sa fille ainée et préférée*² sa seule exécutrice littéraire, à l'exclusion de ses autres filles (il avait trop l'amour de l'égalité pour cela), et il va de soi qu'il n'aurait pas choisi la plus jeune³. Cela, je le sais. Quant à ce que le monde pense et dit, moi, qui suis la seconde fille de mon père et de ma mère, je m'en moque complètement.

Très affectueusement à vous, mon cher Général.

Les seules paroles que Papa m'ait jamais dites où il ait vaguement fait allusion à ses affaires sont celles-ci : « Tu t'amuseras bien le jour où tu liras les notes que j'ai écrites dans les marges de mes livres. » J'ai cité ces paroles à Tussy en répondant à une lettre d'elle il y a quelques mois.

Je lui écrivais en même temps qu'en ce qui me concernait, elle pouvait faire ce qu'elle voulait du mobilier.

1. Il s'agit de Jenny Longuet, qui mourut précisément pendant le séjour de Marx à l'île de Wight (voir note 4, p. 93). (N. R.)

2. Jenny Longuet. (N. R.)

3. Eleanor Marx. (N. R.)

81. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Saturday, 11th August/83.
Paris.

My dear General,

I got into Port-Royal safely and soundly yesterday evening between 9 and 10 o'clock. The passage from Folkestone to Boulogne had been an awfully and unusually rough one—the roughest I have known. The steamer was crowded with people, all of whom with some few notable exceptions (and I was "amongst them", tell Nim) were sick as sick could be from one end of the passage to the other. Luckily the roaring of the waters and the crashing of the smashing of crockery drowned the groans and other melancholy noises of the sick men and women on board. I was in the saloon when the tossing began, but was helped up on deck by one of the passengers. There I very contentedly remained in the midst of winds and waters, witnessing the horrors of sea-sickness in such of my distracted fellow-creatures as had elected to suffer on deck. One man with very watery blue eyes looked at me reproachfully every time he felt particularly bad, as if I had no business to feel better than himself.

The rest of my journey passed off very smoothly and satisfactorily.

I found Paul in very good health. Guesde and Dormoy I only saw for a few minutes.

I have no time for more at present... Remember me affectionately to one and all and let me know how you, dear General, are getting on

Yours very affectionately,

LAURA.

Have you received Deville's Ms. ?

TRADUCTION

Samedi 11 août 83.

Paris.

Mon cher Général,

Je suis rentrée saine et sauve à Port-Royal hier soir entre 9 et 10 heures. La traversée de Folkestone à Boulogne a été affreuse et bien plus dure que d'habitude, la plus dure que j'aie jamais connue. Le bateau était bondé; tout le monde, à de rares et remarquables exceptions près (moi « entre autres », dites-le à Nim) a été aussi malade qu'il est possible de l'être d'un bout à l'autre de la traversée. Heureusement le vacarme de la mer et le fracas de la vaiselle brisée étouffaient les gémissements et autres bruits lugubres que poussaient les malades. J'étais au salon quand nous avons commencé à être secoués, mais un des passagers m'a aidé à monter sur le pont. Et là, j'ai éprouvé un grand contentement à rester au milieu des vents et des flots, et j'observais les affres du mal de mer chez ceux de mes semblables affolés qui avaient décidé de souffrir sur le pont. Un homme aux yeux bleus très humides me lançait des regards de reproche toutes les fois qu'il se sentait particulièrement mal, comme si je n'avais pas le droit de me sentir mieux que lui.

Le reste de mon voyage s'est passé de façon très calme et satisfaisante.

J'ai trouvé Paul en très bonne santé. Quant à Guesde et Dormoy, je ne les ai vus que quelques minutes.

Je n'ai pas le temps d'en écrire plus pour le moment... Transmettez mon souvenir affectueux à chacun et à tous et faites-moi savoir, cher Général, comment vous allez.

Très affectueusement à vous,

LAURA.

Avez-vous reçu le manuscrit de Deville ¹ ?

1. Il s'agit de l'abrégé du *Capital* que Deville avait rédigé et qu'Engels avait accepté de réviser. (N. R.)

82. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

4 Cavendish Place, Eastbourne.
19th Aug. 1883.

My dear Laura,

At last out of London. As soon as I saw my way clear, I sent Percy (last Wednesday) over here to look out for apartments. He did his business well, and found excellent accommodation, not without difficulty. Two doors from the Parade, facing the Pier, fine rooms, no sun more than is wanted, good sea view, good cooking; the only thing we are sorry for is that it could not be arranged in time for you to go with us. On Friday we arrived here, Pumps, babies and girl, Nim, Jollymeier (who felt a little out of sorts again but has picked up here at once and will soon leave us) and myself. First-class Scotch mist on arrival, fine rain off and on all night, very encouraging! But next day splendid, so that we could take our walks under the trees and show Nim a little of the place. Today Sunday fine morning but becoming foggy; well, we must take our chance, but anyhow so far the place looks quite different to what it did in the rainy weather when last here. There has been an immense deal of building, the lodging part of the town has about doubled in size, all the fields towards Beachy Head and a good deal of the slope are built over. Pilsener Beer is flourishing and better even than in London. Nim and Pumps find things cheaper and better here than at home.

Emily Rosher's little avorton died yesterday week, best thing it could do.

I wrote to Deville at once announcing arrival of his Ms. At the same time or a little after I got also Sam Moore's translation—so I shall have plenty to do here, besides working off my colossal arrears of correspondence.

The place is very full, but the style of the people seems to be more "free and easy" than formerly. Even on Sunday morning the chimney-pot hat plays but a very poor part, and "athletic" costumes run about pretty freely.

Just now the whole party throng in again, awfully thirsty, Jollymeier has to open the Pilsener, and you conceive that it is no use struggling against the difficulties crowding upon me and stopping not only rational but even irrational correspondence. The second bottle has just been opened, the little girl is crawling about my knees, and so I give it up in despair. The whole colony send their

kindest regards to you and Paul whose half-term we shall celebrate the day after tomorrow in an extra draft of Pilsener.

Nim wishes you, literally, "to have a good look-out about her fortune, as she expects it soon to come in".

And so, dear Laura,
yours most affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

4 Cavendish Place, Eastbourne.
19 août 1883.

Ma chère Laura,

Enfin sorti de Londres ! Dès que j'ai vu se déblayer le terrain devant moi, j'ai envoyé Percy ici mercredi dernier pour chercher un meublé. Il s'est bien tiré d'affaire et a trouvé, non sans mal, un excellent logement. A deux pas de la Promenade, face à la jetée, de belles pièces, pas plus de soleil qu'il n'en faut, belle vue sur la mer, bonne cuisine; la seule chose qui nous fâche, c'est qu'il n'ait pas été possible de prendre à temps les dispositions nécessaires pour que tu nous accompagnes. Nous sommes arrivés ici vendredi, Pumps, les bébés, la bonne, Nim, Jollymeier (qui se sentait de nouveau un peu souffrant, mais s'est rétabli ici tout de suite et nous quittera bientôt) et moi-même. Un brouillard écossais de première qualité pour notre arrivée, une pluie fine et persistante toute la nuit : très encourageant ! Mais le lendemain, journée splendide, si bien que nous avons pu nous promener sous les arbres et montrer un peu l'endroit à Nim. Aujourd'hui dimanche, matinée belle, mais devenant brumeuse. Ma foi, nous devons tenter notre chance, mais en tout cas, jusqu'à présent, l'endroit a un air tout à fait différent de celui qu'il avait par temps pluvieux la dernière fois que nous y sommes venus. On a énormément construit, la partie habitée de la ville a presque doublé, tous les champs du côté de Beachy Head et une bonne partie du versant sont construits. La bière est excellente, et meilleure même qu'à Londres. Nim et Pumps trouvent que les choses sont moins chères et meilleures ici qu'à la maison.

Le petit avorton d'Emily Rosher est mort hier il y a huit jours : c'est la meilleure chose qu'il pouvait faire.

J'ai tout de suite écrit à Deville pour lui annoncer l'arrivée de son manuscrit. En même temps ou un peu plus tard, j'ai reçu aussi la traduction de Sam Moore¹ : j'aurai donc beaucoup à

1. Du premier livre du *Capital*. (N. R.)

faire ici outre la liquidation de mon formidable arriéré de correspondance.

L'endroit est plein de monde, mais le ton général semble marquer plus de laisser-aller que dans le temps. Même le dimanche matin, le tuyau de poêle ne joue qu'un rôle épisodique, et les tenues « sportives » sont assez fréquentes.

Toute la bande rentre à l'instant, terriblement altérée : Jollymeier doit déboucher la bière, et tu te doutes qu'il est inutile de lutter contre les difficultés sans nombre qui suspendent toute correspondance, non seulement raisonnable, mais même déraisonnable. On vient d'ouvrir la seconde bouteille, la petite fille tourne autour de mes jambes, et j'abandonne donc en désespoir de cause. Toute la colonie t'envoie ses meilleures salutations ainsi qu'à Paul dont nous célébrerons après-demain la mi-temps de captivité avec une tournée supplémentaire de bière.

Nim te demande, en termes propres, « d'avoir l'œil sur sa fortune, car elle s'attend à l'avoir bientôt ».

Ainsi donc, ma chère Laura,

bien affectueusement à toi,

F. ENGELS.

83. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 19 Sept. 1883.

My dear Laura,

At last returned from Eastbourne where correspondence was rendered difficult and almost impossible by circumstances. When proofsheets arrived—3 times a week—my company left me to my work, but on the silent understanding that I was not to exact anything further—and how indeed could I have asked for peace and quietness in the one sitting-room allotted to us all, especially when the thirst for Pilsener drove them in at certain times of the day ?

I was besides busy with Sam Moore's specimen translation the greater part of which is very good and lively; the beginning—rather a difficult chapter—wanted a deal of "look after", on account of his not having been exact enough in rendering the terminology but that could be easily settled. I am certain from what I have seen that he will do the job well.

I also began revising Deville's pamphlet; it requires more work, especially in the beginning where great precision is necessary but is wanting here and there. However I shall have no difficulty in setting that right, only it will take a week or a fortnight. I shall set to work seriously tomorrow. As far as I have gone, I am much pleased with his work, he has well understood everything (except small details) and it is written in a more lively style than I thought it would be.

As soon as that is shaken off, I begin with the 2nd vol. *Kapital*.

I hope you received my postcard with the information you had asked me for. It was sent the day after I received your letter.

We came back last Friday, Pumps and Percy stayed here over Sunday, their house not being in order. Since then we had a thunderstorm and fearful rain in parts of London which flooded their back drawing room. Otherwise they are flourishing. The little boy is getting on wonderfully well, he was five months yesterday and is extremely intelligent for his age.

Nim declares she must reduce her allowance of beer. She thinks she is getting too fat with it.

This morning Lopatin walks in, his adventures have ripened him considerably. He will be here again directly and have dinner with us. He says he saw Paul lately and found him well and content, all things considered.

Tussy I have not seen yet, I believe she is not in town; I wrote her a line but she did not turn up on Sunday. As soon as Nim can get off, she'll call on her.

Of my little pamphlet: *Entwicklung* etc. two editions are already sold, the third is in the press. That shows anyhow that it is not too difficult for the mass of the working people in Germany.

When this letter arrives, Paul will have "done" 2/3rds of his time—I hope he will keep his pluck up for the two last and most trying months.

Of the 3rd ed. *Kapital* I have read proofs up to page 448; so if they go on at this rate, the whole will be completed by December. I am sorry Mohr has not lived to see how well this time the thing is done: no delay, no trouble with the printers, no trifling complaint but is at once set right, and excellent proofs with very few mistakes. Leipzig seems at last, and at least in this one respect of printing, to become "ein klein Paris". High time it was.

So now I conclude this budget of miscellaneous news in order to set a few little jobs right before Lopatin drops in again. Kind regards for¹ Paul and a hearty kiss for yourself from

Yours affectionately,

LE GÉNÉRAL POUR RIRE.

1. Dans l'original : from. (N. R.)

TRADUCTION

Londres, 19 septembre 1883.

Ma chère Laura,

Enfin de retour d'Eastbourne où la correspondance a été rendue difficile et presque impossible dans de telles conditions. Quand les épreuves¹ arrivaient (trois fois par semaine), on m'abandonnait à mon travail, mais il était tacitement entendu que je ne devais rien exiger de plus. Et comment en vérité aurais-je pu demander la paix et la tranquillité dans l'unique salon qui était affecté à nous tous, surtout quand la soif de bière les ramenait à la maison à certaines heures de la journée ?

J'ai été absorbé aussi par l'échantillon de traduction de Sam Moore, dont la majeure partie est très bonne et très vivante; le début (c'est un chapitre assez difficile) a eu besoin de pas mal de retouches, parce qu'il n'a pas été assez précis dans la façon de rendre la terminologie, mais cela a été facile à régler. Je suis certain, d'après ce que j'ai vu, qu'il s'acquittera bien de cette tâche.

J'ai aussi commencé à revoir la brochure de Deville : elle a besoin d'être retravaillée, surtout au début où une grande précision est nécessaire et où elle manque çà et là. Mais je n'aurai pas de mal à corriger cela : seulement, il me faudra une semaine ou une quinzaine de jours. Je me mettrai sérieusement au travail demain. Jusqu'au point où je suis arrivé de ma lecture, je suis très content de son travail : tout est bien compris (à part de petits détails) et c'est écrit dans un style plus vivant que je n'espérais.

Dès que j'en serai débarrassé, je me mettrai au deuxième volume du *Capital*.

J'espère que tu as reçu ma carte postale avec le renseignement que tu me demandais. Elle a été expédiée le lendemain du jour où j'ai reçu ta lettre.

Nous sommes rentrés vendredi dernier. Pumps et Percy sont restés ici le dimanche, leur maison n'étant pas rangée; depuis nous avons eu un orage et des pluies effrayantes dans diverses parties de Londres : leur salon a été inondé. Autrement ils prospèrent. Le petit garçon se porte à merveille, il a eu cinq mois hier et il est extrêmement intelligent pour son âge.

Nim déclare qu'il faut qu'elle réduise sa ration de bière. Elle trouve que ça la fait trop engraisser.

Lopatine est venu ce matin; ses aventures l'ont mûri considérablement. Il va revenir tout de suite et déjeunera avec nous. Il

1. De la 3^e édition en allemand du *Capital*. (N. R.)

dit qu'il a vu Paul récemment et l'a trouvé en bon état et satisfait, tout bien considéré.

Je n'ai pas encore vu Tussy. Je crois qu'elle n'est pas à Londres : je lui ai écrit un mot, mais elle n'est pas venue dimanche. Dès que Nim pourra sortir, elle lui rendra visite.

Deux éditions de ma petite brochure *Entwicklung*¹, etc., ont déjà été vendues; la troisième est sous presse. Cela montre en tout cas qu'elle n'est pas trop difficile pour la masse des ouvriers allemands.

Quand cette lettre arrivera, Paul aura « purgé » deux tiers de sa peine : j'espère qu'il gardera courage pour les deux derniers mois qui seront les plus pénibles.

J'ai lu les épreuves de la troisième édition du *Capital* jusqu'à la page 448. Si l'on continue à ce rythme, tout sera terminé en décembre. Je regrette que Mohr n'ait pas vécu pour voir comme tout marche bien cette fois : pas de retard, pas d'ennuis avec les imprimeurs, la moindre remarque est aussitôt prise en considération, les épreuves sont excellentes et contiennent très peu de fautes. Leipzig semble enfin, tout au moins dans ce domaine particulier de l'imprimerie, devenir un petit Paris. Il était grand temps.

Je boucle maintenant ce sac de nouvelles diverses, afin de régler quelques petites affaires avant le retour de Lopatine. Bonnes amitiés à Paul. Je t'embrasse de tout cœur.

Affectueusement à toi,

LE GÉNÉRAL POUR RIRE.

84. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

21/9/83.

Mon cher Engels,

Aujourd'hui finit le quatrième mois de résidence dans mon bocal. Nous avons passé le temps aussi gaîment que possible; car si nous n'avons pas la liberté de sortir, le vin a celle d'entrer. Un Grec, du nom argentin d'Argyriadès, nous a envoyé du vin de son pays; ce diable de vin de Chypre qui sentait le bouc, ayant

1. Voir note 1 page 91. (N. R.)

vieilli dans la peau de cet animal odorant, était si bon, si bon, que, ma foi, j'en ai bu un soir plus que ne comportait la raison de ma tête; je n'ai donc pas eu la peine de la perdre. Il paraît que j'ai fait et dit des bêtises, cela va sans dire; je me suis promené vêtu de mes charmes naturels; heureusement que c'était la nuit et que le pavillon que nous occupons n'est habité que par nous. Depuis ce jour je me suis habitué à prendre des bains d'air; mais je les prends dans ma chambre, la porte fermée, si mes croisées qui ont un pied de hauteur sont ouvertes. Ces bains d'air sont on ne peut plus hygiéniques; ils m'ont débarrassé de mes douleurs rhumatismales et me tiennent en bonne santé et bon appétit, ce qui n'est pas à dédaigner. La prison est ouverte à toute sorte de comestibles, excepté aux mets de luxe, ce qui est assez élastique. Notre directeur qui est bon zig ferme les yeux; mais il paraît que son prédécesseur était strict sur ce point; un jour la question du homard se posa; et dans sa sagesse souveraine il décida que le homard avec sa carcasse était un mets de luxe, mais que sans carcasse il rentrerait dans la catégorie des mets prolétariens; pour entrer à Sainte-Pélagie le homard en question a dû laisser à la porte sa grandeur cardilanesque.

Pour tenir notre table garnie nous nous sommes adressés à nos amis; voici la sommation que nous avons envoyée à l'un d'eux :

Au grand chasseur devant la Révolution, Vincent Courtignon, tueur de lièvres, lapereaux, cailles, perdrix, alouettes et autre gibier à poil et à plumes, délégué à l'approvisionnement de nos tables de Sainte-Pélagie (au nombre de 12) salut et bonne chasse :

Nous te faisons savoir et ordonnons d'avoir au reçu de la présente à t'armer de fusils, gibecières, poudres, guêtres et autres engins destructeurs et nourrisseurs, pour faire à la Chappelaude et ailleurs tel massacre de bêtes délicieuses qu'il sera nécessaire à l'apaisement de nos estomacs dévorants. Faut par toi d'avoir dans le délai d'une semaine, répondu dignement à la confiance que nous avons placée dans la sûreté de ton tir et dans ton abnégation révolutionnaire, enlevant le gibier de ta casserole pour le mettre dans la nôtre, nous te déclarons faux frère, réactionnaire, bourgeois et POSSIBILISTE et te condamnons ta vie durant :

1° à ne lire que du Paul Brousse, docteur en ignorance;

2° à ne voter que pour des candidats malonistes et mahonnètes;

3° à n'embrasser personne humaine sous aucun prétexte et dans aucune circonstance à l'exception de Vacherat le faux témoin, et Deslinière le valet de plumes du député Chantemille ¹.

Que si au contraire, te montrant à la hauteur des fonctions que nous te confions extraordinairement, tu ne nous laisses chômer ni de civet, ni de perdrix aux choux, ni de rôti de cailles, ni de brochettes d'alouettes, nous reconnaitrons ta valeur et ta fidélité :

1. Député-maire de Montluçon. Quelques années plus tard, Deslinière adhéra au Parti ouvrier. (N. R.)

1^o En abandonnant un dixième du gibier par toi abattu, que tu seras libre de consommer en conscience et sans indigestion ;

2^o En t'autorisant à t'associer par la pensée aux jouissances stomacales et intestinales que nous procurera à son passage par notre bouche et ailleurs le produit de tes chasses.

Fait à Pélagie et revêtu du sceau de notre cuisine générale,

Vu et approuvé :

Le délégué aux grillades : LAFARGUE.

Le délégué à la salade : DORMOY.

Le délégué aux sauces : GUESDE.

Cependant le temps commence à paraître long. Les murs ont une action mystérieuse, énervante.

J'ai communiqué à Deville le passage de votre lettre qui le concernait; il a été très fier et très heureux de ce que vous dites de son travail. Comme l'éditeur le presse pour qu'il livre la copie, car octobre et novembre sont les meilleurs mois pour lancer les livres, il vous prie de lui envoyer son manuscrit au fur et à mesure que vous le lirez; il pourra faire de même les corrections et la livraison à l'imprimeur.

Tussy nous a écrit que vous souffriez encore de votre douleur ce qui vous a empêché de prendre vos promenades et de vivre enfermé; comme cette prison au bord de mer a dû vous sembler ennuyeuse !

Amitiés à tous. Bien à vous,

P. LAFARGUE.

85. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sep^{br} 22nd/83.

Dearest General,

I wrote you a letter on Thursday which I do not send you because it is answered by your letter of Friday containing as it does all the information about the work you have on hand which I had asked for. A very nice long letter received from Tussy last week had given me news of you and yours.

Poor Paul is beginning to feel awfully seedy: all three prisoners are suffering from torpor and one of the three from chronic indi-

gestion. What with fat ducks from Montluçon and plump fowls from Vierzon, no wonder that their digestive powers are taxed. Of course days of comparative famine follow on the days of plenty and that's a providential arrangement.

The whole lot of us, prisoners and outsiders, have been investing in lottery tickets and we have just learnt that not one of us has drawn the smallest prize ! Tell Nim to wait patiently; she won't hear till next year that she's just as well or as badly off as she was before ! I am glad to hear that you are pleased, on the whole, with Deville's work, and delighted to learn that Moore's translation promises to be a good one.

My belle-mother sent Paul a large box full of grapes the other day. She has written him one or two very affectionate letters of late and I do all I can to encourage these amicable relations between mother and son.

Our neighbourhood is becoming very objectionable: barracks are springing up in front of us, hospitals for all sorts of nasty diseases abound on all sides of us, and in our own house our concierge, with an eye to business, is transforming a number of apartments into "chambres garnies".

I am due at Ste Pélagie, wherefore, with love to all, I wind up here.

Yours, dear General,
very affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

22 septembre 83.

Très cher Général,

Je vous ai écrit jeudi une lettre que je ne vous envoie pas parce que votre lettre de vendredi y répond. Elle contient en effet toutes les nouvelles que je vous demandais sur votre travail actuel. Une longue lettre très gentille que j'ai reçue de Tussy la semaine dernière m'avait donné des nouvelles de vous et des vôtres.

Le pauvre Paul commence à se sentir très patraque : les prisonniers souffrent tous trois d'engourdissement, et l'un d'eux d'indigestion chronique. Entre les canards gras de Montluçon et les poulardes de Vierzon, rien d'étonnant si leurs facultés digestives sont mises à l'épreuve. Naturellement des jours de famine relative succèdent aux jours d'abondance, et c'est un arrangement providentiel.

Toute notre bande, prisonniers et gens de l'extérieur, nous avons acheté des billets de loterie et nous venons d'apprendre qu'aucun

~~Dear Friedrich~~
I have just received
a letter from Heinrichson from
which I conclude that you are
not as well as might be.
Now being my father's daughter
I have surely a right to
request you to have the

Fac-similé du début de la lettre n° 87 de Laura Lafargue à Friedrich Engels (voir la fin de cette lettre au verso.)

few days back, I was 38 years
old! Isn't it scandalous?

I never thought that I should live so
long! — And nobody gives me
credit for it.

Now, will you be kind enough to
write to Miss J. for me & tell
her I hope her firm.

I am extremely sorry that
I have obtained this notice with
very little time, but I have
no fault! Yours

de nous n'a gagné le moindre lot ! Dites à Nim d'avoir de la patience ; elle ne s'entendra pas dire avant l'année prochaine qu'elle va exactement aussi bien ou aussi mal qu'avant ! Je suis contente d'apprendre que vous êtes somme toute satisfait du travail de Deville, et ravie de savoir que la traduction de Moore s'annonce bonne.

Ma belle-mère a envoyé l'autre jour à Paul une grande caisse de raisins. Elle lui a écrit dernièrement une ou deux lettres très affectueuses et je fais tout mon possible pour encourager ces relations amicales entre mère et fils.

Notre voisinage est en train de devenir très déplaisant : une caserne surgit en face de chez nous, des hôpitaux pour toutes sortes de vilaines maladies foisonnent tout autour de nous, et dans notre propre maison, notre concierge, qui a le sens des affaires, transforme un certain nombre de logements en « chambres garnies ».

On m'attend à Sainte-Pélagie, c'est pourquoi je termine en vous voyant mes amitiés à tous.

Très affectueusement à vous, mon cher Général,

LAURA.

86. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 3rd Octbr 1883.

My dear Laura,

Herewith cheque for £ 14.-of which £ 4.-are your 1/3 share of the £ 12.-sent by Meissner on account of 2nd ed. *Kapital*, £ 4.-for Tussy and £ 4.-for Longuet's children, which Tussy has banked for the present, until a little more money accrues to them, when we can consider, along with you, what is to be done in their interest.

Jollymeier left here yesterday, highly enchanted with Paris. He says you will come over at Christmas—hope it will turn out true !

Today I send to you, registered, page 1-123 of Deville's ms, I cannot find his letter with his address. The defect of the thing is that many parts of it have been done rather too hurriedly. This is principally the case with the descriptive portions (especially *manufacture et grande industrie*). The points do not at all come

out as they ought to do. It is not sufficient to express them, as much as possible, in Marx's own words; these cannot be torn from the context without giving rise to misinterpretation or leaving many things in comparative obscurity. D[eville] would do well to revise these two chapters throughout and to complete them by some of the exemplifications of the original without which they have become very abstract and to working-men-readers obscure. In the theoretical parts there are also many slight inaccuracies (some too, as his definition of *marchandise*, very serious) and des choses faites à la hâte, but these it was mostly not very difficult to set more or less right. Then many portions, of interest and importance for theoretical economic science, but without immediate portée on the question between capital and labour, might be omitted. One or two I have indicated.

Now then I close. Though a good deal better I am ordered to lie down as much as possible quietly for a few days longer, and so with kind regards to the prisoner and sincere love from Nim and myself remain

ever yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 3 octobre 1883.

Ma chère Laura,

Ci-joint un chèque de 14 livres, dont 4 livres représentent le tiers qui te revient des 12 livres envoyées par Meissner sur le compte de la deuxième édition du *Capital*; 4 livres sont pour Tussy et 4 livres pour les enfants de Longuet; Tussy les a déposées en banque pour le moment jusqu'à ce qu'il leur revienne un peu plus d'argent, et nous pourrons alors examiner avec toi ce qu'il y a lieu de faire dans leur intérêt.

Jollymeier est parti hier, tout à fait enchanté de Paris. Il dit que tu vas venir à Noël : j'espère que ce sera vrai !

Je t'envoie aujourd'hui, sous pli recommandé, les pages 1 à 123 du manuscrit de Deville. Je ne puis retrouver sa lettre avec son adresse. Le défaut de ce travail, c'est que de nombreuses parties en ont été assez bâclées. C'est surtout le cas pour les parties descriptives (en particulier la manufacture et la grande industrie). Les arguments ne ressortent pas comme ils le devraient. Il ne suffit pas de les exprimer dans la mesure du possible avec les propres termes de Marx; on ne peut les séparer du contexte sans donner lieu à de fausses interprétations ni sans laisser bien des choses dans une obscurité relative. D[eville] ferait bien de réviser complè-

tement ces deux chapitres et de les compléter au moyen de certaines démonstrations prises dans l'original et sans lesquelles ils sont devenus très abstraits et obscurs pour des lecteurs ouvriers. Dans les parties théoriques il y a aussi beaucoup d'inexactitudes de détail (certaines même, comme sa définition de la *marchandise*, sont très graves) et des choses faites à la hâte, mais ce sont des choses que, pour la plupart, il n'était pas difficile de corriger plus ou moins. D'autre part, de nombreux fragments, d'un grand intérêt et d'une grande importance pour la science économique théorique, mais sans portée immédiate en ce qui concerne les rapports du Capital et du Travail, pourraient être laissés de côté. J'en ai indiqué un ou deux.

Je m'arrête maintenant. Bien que je me porte beaucoup mieux, on m'ordonne de rester allongé tranquillement autant que possible pendant quelques jours encore. Mes bonnes salutations au prisonnier et sincères amitiés de Nim et de moi.

Toujours affectueusement à toi,

F. ENGELS.

87. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[4 octobre 1883.]
Saturday morning.

My dearest General,

I have just received a letter from Schorlemmer from which I conclude that you are not as well as might be. Now being my father's daughter I have surely a right to request you to have the best medical advice available at once!

It is not a question of life and death, but of being in robust health! How otherwise should you do the work our dear Mohr has left you to do? And who should do it if you fell seriously ill?

—It's too dreadful to think of...—If immediate steps had been taken and *could* have been taken in the case of my boy Etienne, he would be alive now and be 14 years old! That reminds me that on my birthday, a few days back, I was 38 years old! Isn't it scandalous? I never thought that I should live so long!—And nobody gives me credit for it...

Now, will you be amiable and ask Nim to kiss you for me and will you kiss *her* for me?

I am ashamed to say that I have stained this letter with very useless tears, but that's *your* fault!

LAURA.

TRADUCTION

[4 octobre 1883.]
Samedi matin.

Mon très cher Général,

Je viens de recevoir une lettre de Schorlemmer qui me donne lieu de penser que vous n'allez pas aussi bien qu'on pourrait le souhaiter. Parce que je suis la fille de mon père, j'ai sûrement le droit de vous prier de consulter immédiatement le meilleur médecin qui se puisse trouver!

Il n'est pas question de vie ou de mort, mais d'être robuste et en bonne santé! Comment feriez-vous autrement le travail que notre cher Mohr vous a laissé? Et qui le ferait si vous tombiez gravement malade?

C'est trop terrible d'y songer... Si des mesures immédiates avaient été prises et avaient *pu* être prises dans le cas de mon fils Étienne¹, il serait vivant aujourd'hui et il aurait quatorze ans! Cela me rappelle qu'à mon anniversaire, il y a quelques jours, j'avais 38 ans! N'est-ce pas scandaleux? Je n'ai jamais pensé que je vivrais si longtemps! Et personne ne m'en félicite...

Voudriez-vous être assez aimable pour demander à Nim de vous embrasser pour moi et voulez-vous l'embrasser pour moi?

J'ai honte de dire que j'ai taché cette lettre de larmes très vaines, mais c'est *votre* faute!

LAURA.

88. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 15th Oct. 1883.

My dear Laura,

My last letter was awfully rough. But I was not allowed to sit long at the desk and *had* to write—as you will allow—to Deville

1. Il s'agit du premier fils de Lafargue, surnommé Schnaps, qui mourut en Espagne des suites du choléra en 1872. (N. R.)

first. So I could only say a few words to you and these must have looked very unkind indeed. Pardon me.

Well, I have made up my mind d'en finir avec cette sacrée maladie chronique. Since last Wednesday night I have stayed in bed, in order to do away with any excuse for the constant cause of all my relapses, want of rest and temptation for moving about. Today I feel quite well, and inclined for a dance. But that is just the time when absolute rest is most needed, and therefore I shall not stir out of bed until bed will do me more harm than good. If nothing unexpected occurs, I think I shall be en pleine guérison before the week is out. So now, that will satisfy you, I hope, so far as my health is concerned.

I perfectly understand what Jollymeier meant by his letter to you. Gumpert had given him the note of warning—*awfully exaggerated*, though, for my case—but G[umpert] could not interfere in my treatment by another doctor. Still I think Jollymeier might have found another way to save G[umpert]'s scruples as to medical etiquette without frightening *you*. As it is, I have used your letter to stir up my doctors a bit, and with success. Ich hab' ihnen Beine gemacht, and energetic treatment is now all the rage.

But enough of that. All I am sorry for, and very sorry, is that I responded in such an unkind way to your letter and to the kind feeling which had dictated it. It has weighed on my mind all the time and yet I would not again write to you until I could indicate a decided improvement and good reasons for an approaching final cure.

Fortin has written, he wants a preface and asks about 20 questions which it would take a year to answer thoroughly. Tussy was here when his letter came, I read it to her and I wish you could have heard us laugh at that never ending series of inquiries, each requiring a volume to answer it completely. I shall ask him to send me the manuscript and put off the rest for better times.

Read today proof sheets up to page 600.

Tussy has promised to look up the American reports for Paul.

It is getting post time and dinner time too. But before concluding: Deville writes to say he has no time to recast the 3 chapters indicated by me. Please do you and Paul, as much as you can to get him to revise them as much as possible. Such as they are, they are not intelligible but to those who know the original. He says the publisher will give no time. But the whole cannot be printed at once!! A fortnight will do it and it will be a *wonderful improvement*.

Kind regards to the prisoner now soon to be free.

A kiss from Nim and from your affectionate

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 15 octobre 1883.

Ma chère Laura,

Ma dernière lettre a été très brutale. Mais on ne me permettait pas de rester longtemps assis à mon bureau, et il fallait, tu l'admettras sans peine, que j'écrive d'abord à Deville. Je ne pouvais donc te dire que quelques mots, et ils ont dû te paraître vraiment très peu aimables. Pardonne-moi.

Ma foi, j'ai décidé d'en finir avec cette sacrée maladie chronique ¹. Depuis mercredi soir, je suis resté au lit, afin de supprimer tout prétexte à la cause constante de toutes mes rechutes : le manque de repos et la tentation de remuer. Aujourd'hui je me sens tout à fait bien et dispos pour une danse. Mais c'est justement la période où le repos absolu est le plus nécessaire, et je ne quitterai donc pas le lit jusqu'au moment où le lit me fera plus de mal que de bien. Sauf imprévu, je pense être en pleine guérison avant la fin de la semaine. J'espère donc que te voilà satisfaite en ce qui concerne ma santé.

Je comprends parfaitement ce que Jollymeier voulait dire quand il t'a écrit. Gumpert ² lui avait donné l'alerte, *en exagérant énormément* cependant, étant donné mon cas, mais G[umpert] ne pouvait pas intervenir dans le traitement que me fait subir un autre docteur. Je trouve pourtant que Jollymeier aurait pu trouver un autre moyen de ménager les scrupules de G[umpert] en ce qui concerne l'étiquette médicale sans te faire peur à toi. En fait, je me suis servi de ta lettre pour secouer un peu mes docteurs, et j'y ai réussi. Je les ai fait se remuer, et les traitements énergiques font maintenant fureur.

Mais assez parlé de cela. Mon seul et vif regret c'est d'avoir répondu d'une façon si peu aimable à ta lettre et au bon sentiment qui la dictait. Cela m'a préoccupé tout le temps, mais je ne voulais pas te récrire avant de pouvoir t'annoncer une nette amélioration et te donner de bonnes raisons de croire à l'approche de la guérison finale.

Fortin ³ a écrit : il veut une préface et me pose une vingtaine

1. Engels souffrait de rhumatismes des jambes. Cette crise a été la plus grave; mais il souffrira de rechutes pendant quelques années encore. (N. R.)

2. Gumpert était médecin à Manchester et ami d'Engels. Il a soigné Marx pendant de longues années. (N. R.)

3. Socialiste français qui traduira notamment *Les Luttes de classes en France et Le 18 Brumaire*. (N. R.)

de questions auxquelles il faudrait une année pour répondre à fond. Tussy était ici quand sa lettre est arrivée, je la lui ai lue et j'aurais voulu que tu nous entendes rire de cette interminable série de questions dont chacune exigerait un volume pour recevoir une réponse complète. Je lui demanderai de m'envoyer le manuscrit et je remettrai le reste à des temps meilleurs.

Lu aujourd'hui les épreuves jusqu'à la page 600¹.

Tussy a promis de consulter les rapports américains pour Paul.

C'est bientôt l'heure de la poste et aussi l'heure du dîner. Mais avant de terminer : Deville m'écrit qu'il n'a pas le temps de remanier les trois chapitres que je lui ai signalés. Je vous demande, à toi et à Paul, de faire tout ce que vous pourrez pour l'amener à en faire la révision, dans toute la mesure du possible. Tels qu'ils sont, ils ne peuvent être compris que par ceux qui connaissent l'original. Il dit que l'éditeur ne lui en laissera pas le temps. Mais tout ne peut pas être imprimé en même temps ! Une quinzaine suffira, et ce sera un *énorme progrès*.

Bonnes amitiés au prisonnier, maintenant en instance de libération.

Un baiser de Nim et un autre de moi.
Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

89. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Ste-Pélagie, 17^d10/83.

Mon cher Engels,

Qu'avez-vous donc pour être obligé de prendre le lit ? — Je ne sais de votre mal que ce que m'en ont dit Laura et Schorlemmer et ce que vous et Tussy en ont écrit ; mais ni vous, ni les autres ne nous dites la cause de vos souffrances. — Je vous prierai de nous l'écrire quand ce ne serait que pour nous rassurer ; Laura et moi nous sommes tellement habitués [de] ne vous voir qu'en bonne santé et joyeuse humeur, ne connaissant ni maux de tête, ni fatigues, excepté celles qu'occasionnent « la dive bouteille »

1. De la 3^e édition du *Capital*. (N. R.)

et les rhumes de cerveau, que nous sommes vraiment étonnés de cette prolongation de malaise et de cette privation de vos *constitutionals*¹. — Votre dernière lettre nous a fait bien du plaisir; elle nous faisait part du mieux que vous ressentiez depuis que vous vous étiez décidé à recourir au moyen énergique de garder le lit; nous ne pouvons que souhaiter la continuation de ce mieux.

Deville a été très touché de la preuve d'intérêt que vous lui avez témoigné en lisant si attentivement son manuscrit et en lui suggérant des modifications, lui signalant des erreurs et lui indiquant des corrections. Deville est un homme d'environ 28 ou 29 ans, très laborieux, ainsi que le prouve le travail qu'il a fait; depuis la fin de l'année dernière, il s'y mit d'arrache-pied, et il est fatigué. Je lui avais conseillé de le laisser reposer dans le tiroir pendant deux ou trois mois, pour lui donner ensuite une dernière retouche; mais ce résumé lui pèse sur le cerveau, il a hâte de le voir publié, et d'un autre côté Oriol l'a beaucoup pressé, car il croit à une vente assez bonne; déjà avant même que le résumé ne soit annoncé, il a reçu plusieurs ordres. Deville ne remaniera pas comme [ils] le méritent les trois chapitres que vous lui avez indiqués, il est trop fatigué; mais il y fera des retouches et des additions selon vos indications. Il faudra l'excuser si pour cette première édition il ne met pas à profit, sur ce point, vos conseils.

Mon temps touche à sa fin, et l'envie de déguerpir croît.

Amitiés à Hélène, Tussy, Pumps, Percy, embrassez la marmaille; et bien à vous,
et bonne santé,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Je rouvre ma lettre pour vous dire que je viens de recevoir la visite de Deville qui s'est mis à travailler les chapitres indiqués par vous.

90. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 13th Dec. 1883.

My dear Laura,

I did not intend to write to you until I should be able to inform you that I was "up and doing" again. Today it is eight weeks

1. Promenades hygiéniques. (N. R.)

that I went to bed for good (or rather bad) and although I feel considerably better, and keep in bed more for safety's sake than anything else, I am still far from able to use my legs as I ought to. These poor "lower extremities", to use the language of respectability, are wofully shrunk, and what is quite as bad, have left scarcely anything "behind them". The worst is I am quite at ease only when laid flat on my back and writing has to be done in a constrained position and soon becomes a torture, so this must excuse my short and unfrequent letters.

Paul's article in *Progress* I read with much pleasure, it hits more than one nail on the head. Let us hope the *Blé* will come out soon after the period of étrennes, and be followed soon by that novel which I am most anxious to see. Paul in Balzac's slippers, it will be good! By the bye I have been reading scarcely anything but Balzac while laid up, and enjoyed the grand old fellow thoroughly. *There* is the history of France from 1815 to 1848, far more than in all the Vaulabelles, Capefigues, Louis Blancs et *tutti quanti*. And what boldness! What a revolutionary dialectic in his poetical justice!

But alas, we always drop back from the blooming fields of romance into the dreary sick-bed of reality. This bids fair, to be a poor Christmas! In the best of cases I may be allowed to spend it on the first floor, with orders to go to my bedroom when one ought to begin to enjoy one's self! And no tippie, or at all events wine to be taken by the spoonful, as medicine! Well, it can't be helped.

Percy is now partner of "Garman and Rosher, Chartered Accountants", Walbrook House, E.C. Hope he will prosper. His father has at last forked out the needful and set him up, though with the sourest face and in the unpleasanteest way possible.

Tussy has got neuralgia again, she will call here to-night, but only after this letter has gone. The Jutas (he, she and Willa) arrived here last week, so Tussy will have plenty on her hands.

Kapital 3rd ed. now fully printed, will be issued very soon; as soon as we get copies we shall send you one.

Pumps and Percy were in Manchester last week, say Jollymeier is not quite well yet. When we are all on our legs again, we must have a continuation of last summer's sprees, and you must then bring Paul too, unless he is clever enough to get himself locked up again. In the mean time mille saluts to him and to you too from

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 13 décembre 1883.

Ma chère Laura,

Je n'ai pas voulu t'écrire avant de pouvoir t'informer que j'étais à nouveau debout et actif. Il y a aujourd'hui huit semaines que je me suis mis au lit pour de bon (ou plutôt pour de mal) et bien que je me sente beaucoup mieux et que je reste au lit davantage par prudence que pour toute autre raison, je suis encore loin de pouvoir me servir de mes jambes comme je le devrais. Ces pauvres « extrémités inférieures », pour employer le langage des gens comme il faut, sont lamentablement rabougries, et ce qui est tout aussi déplaisant, n'ont pas laissé grand-chose « derrière elles ». Le pire, c'est que je ne me sens tout à fait bien qu'allongé à plat sur le dos : il me faut écrire dans une position incommode qui ne tarde pas à devenir une torture; que cela serve d'excuse à la brièveté et à la rareté de mes lettres.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir l'article de Paul dans *Progress* ¹; il met plus d'une chose au point. Espérons que *Le Blé* paraîtra tout de suite après la période des étrennes et sera bientôt suivi par ce roman que je suis très impatient de lire. Paul dans les pantoufles de Balzac, ce sera parfait! A ce propos, je n'ai guère lu que du Balzac pendant que j'étais allongé, et le plaisir que m'a donné ce grand bonhomme a été complet. C'est là que se trouve l'histoire de France de 1815 à 1848, bien plus que chez tous les Vaulabelle, Capefigue, Louis Blanc et *tutti quanti*. Et quelle hardiesse! Quelle dialectique révolutionnaire dans sa justice poétique!

Mais hélas! nous retombons toujours des champs en fleurs du romanesque dans le morne lit de douleur de la réalité. Cela promet fort d'être un triste Noël! Dans le meilleur des cas, on me permettra de le passer au premier étage, en m'ordonnant de regagner ma chambre au moment où on devrait commencer à s'amuser! Et rien à biberonner, sauf peut-être du vin à boire à la cuillère en guise de drogue! Ma foi, on n'y peut rien.

Percy est maintenant associé dans la firme « Garman et Rosher, experts-comptables », Walbrook House, E.C. J'espère qu'il prospérera. Son père a enfin allongé le nécessaire et l'a installé, mais en faisant la grimace et de la manière la plus déplaisante possible.

Tussy a de nouveau des névralgies, elle viendra ici ce soir, mais seulement après le départ de cette lettre. Les Juta (lui, elle

1. Il s'agit d'un article intitulé : « Socialism and Darwinism », paru dans *Progress*, vol. II, n° 6, décembre 1883, p. 343-349. (N. R.)

et Willa) sont arrivés ici la semaine dernière, aussi Tussy sera-t-elle très occupée.

L'impression de la troisième édition du *Capital* est maintenant terminée, elle paraîtra sous peu; dès que nous obtiendrons des exemplaires, nous t'en enverrons un.

Pumps et Percy ont été à Manchester la semaine dernière, ils disent que Jollymeier n'est pas tout à fait rétabli. Quand nous serons tous sur pied de nouveau, il faudra que nous reprenions nos orgies de l'été dernier, et il faudra alors amener aussi Paul à moins qu'il ne se débrouille pour se faire coffrer de nouveau. En attendant, mille saluts à lui et à toi aussi.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1884

91. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 7/1/84.

Mon cher Engels,

Tussy nous écrit que pour le jour de l'an vous étiez descendu de votre chambre des *horrors* et que vous étiez redevenu l'Engels d'autrefois. Ce n'est donc pas un *new leaf but an old one*¹ que nous vous souhaitons de tourner. Et nous faisons ce vœu pour la brave Hélène, afin que vous puissiez lui donner du bon temps. Quant à Percy et Pumps, nous leur souhaitons des *triplets & good sport at their making* comme dit Gloucester dans *King Lear*².

Vous vous êtes toujours moqué du goût allemand et de leur *nasty goods*³. Eh bien ! les Allemands sont en train de battre les Français en France même. — Bazin, un de nos amis qui avait accompagné Guesde dans sa tournée de propagande, entre à Montpellier dans un magasin pour acheter des gravures pour ses enfants. — Mais ce ne sont que des images allemandes que vous me montrez. — Que voulez-vous, monsieur, les Allemands ont si bon goût, lui répond la marchande.

A Paris les jouets allemands envahissent, et un de nos amis, qui travaille dans la partie, nous disait que pour placer leurs articles, les fabricants devaient leur donner le cachet allemand et

1. Une nouvelle feuille, mais une ancienne. (N. R.)

2. Des triplés et bien du plaisir en les faisant. SHAKESPEARE : *King Lear*, acte I, sc. 1. (N. R.)

3. Marchandises de mauvaise qualité. (N. R.)

prendre des commissionnaires alsaciens ou juifs allemands. Un portefeuilliste me disait que les cuirs étaient enlevés de France à l'état brut et que c'était en Allemagne qu'on les préparait, leur donnait le grain, la couleur, et que les mégissiers français ne pouvaient rivaliser avec eux. — Le meuble souffre terriblement de la concurrence allemande et belge, et ceci grâce aux absurdes droits d'entrée établis pour protéger la propriété foncière. Les bois bruts ou travaillés paient les droits d'entrée d'après leurs poids; les fabricants de meubles du faubourg Saint-Antoine ont plus d'avantage à faire venir les pièces de leurs meubles toutes travaillées, et à n'avoir plus qu'à les monter à Paris. Les fleurs, cette industrie essentiellement parisienne, commencent à être importées d'Allemagne et même d'Angleterre, parce que dans ces pays on a établi de grands ateliers, où s'est introduit la division du travail, tandis qu'à Paris, ce pionnier du progrès, on se tient au vieux système de faire [faire] la fleur par une seule ouvrière. Les chauvins français sont au désespoir; ils subissent des Sedans industriels, plus terribles que les Sedans militaires; car ceux-ci atteignent leur poche, l'endroit où est logé leur cœur.

Notre propagande marche bien, surtout en province; nous avons deux journaux *Le Travailleur* et *La Défense des travailleurs*¹; dans quelques jours Lyon aura son journal ouvrier; d'autres centres industriels suivront. Ces journaux locaux prouveront la vitalité du parti, comme les journaux qu'avait le parti allemand avant la loi contre la presse, prouvaient sa force.

Je ne sais quel temps vous avez à Londres; mais à Paris il semble que la terre veut prouver qu'en vieillissant elle se rajeunit; la température est si douce, que l'on peut prendre son bock en plein air et qu'en ce moment, je vous écris dans une pièce sans feu éclairée par un brillant soleil qui pique.

Une anecdote pour Percy, avant de terminer. La scène se passe en Cocotie, près Notre-Dame-de-Lorette.

La fille. — Comment, ma mère, vous avez bu la moitié de la bouteille de cognac.

La maman. — Vois-tu, ma fille, à mon âge on n'a plus d'autres vices pour se consoler.

Laura vous envoie ses amitiés et nous vous souhaitons encore bonne santé.

P. LAFARGUE.

Amitiés à Jolly Sam et Sorry major — à l'un nous souhaitons des *briefs* et à l'autre des *long draughts*².

1. *Le Travailleur du Nord* paraissait à Saint-Pierre-lez-Calais, *La Défense des travailleurs* à Reims. (N. R.)

2. Jolly Sam est Sam Moore, aussi lui souhaite-t-il des *briefs*, des causes. Quant à Schorlemmer (appelé cette fois Sorry Major), Lafargue lui souhaite de grands coups à boire (*long draughts*). (N. R.)

92. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

66, bd de Port-Royal
Paris.

12th Jan^{ry}/84.

My dear General,

I have been waiting and waiting for news of some kind or other to fall in my way before writing you. But nothing whatever worth speaking of has turned up and I should have gone on waiting a bit longer before troubling you were it not for the necessity which has no law and which compels me to bother you.

Our landlord is once again about to pounce on us for his quarterly sop and our funds are once again, worse luck, at low water mark. I am sorry that the new year, in this respect, should be so like the old, but the year is young yet and while there's life there's hope.

Paul has worked hard at his novel and it would be getting on even faster than it is but for Vaughan who has been unable to collaborate thus far from want of time. Paul has just gone round to his place to talk the thing over.

Dormoy recovered his longed-for liberty last Thursday: he had lunch with us and was extremely jolly.

Guesde is very well but for his periodical and inevitable attacks of indigestion: we have been seeing much less of him of late. And I'm not sorry for that!

We heard of your improvement in health with great rejoicing. All friends here unite in sending you their best regards and wishes: Lavroff and I drank to your health the other night at Reinhardt's—the export and everlasting corn-merchant—and Deville desires me to give you his grateful and affectionate regards.

Talking of Deville, could you let me have a few of the *large* photographs of Papa and a few of your own?

We are having spring-weather and flowers spring up before their time! Only just room for love and wishes to you all from

Laura LAFARGUE.

TRADUCTION

66, Bd de Port-Royal,
Paris.
12 janvier 84.

Mon cher Général,

J'ai longtemps attendu pour vous écrire de trouver une nouvelle quelconque à vous raconter. Mais il ne s'est rien produit qui vaille la peine qu'on en parle et j'aurais continué à attendre encore avant de vous déranger, n'était-ce la nécessité qui ne connaît pas de loi et qui me contraint à vous importuner.

Notre propriétaire va de nouveau fondre sur nous pour réclamer sa pitance trimestrielle et (manque de chance) nos fonds sont de nouveau très bas. Je regrette que l'année nouvelle soit, à cet égard, aussi semblable à l'ancienne, mais l'année est encore jeune et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Paul a beaucoup travaillé à son roman, et celui-ci avancerait encore plus vite si Vaughan n'avait pas été incapable de collaborer jusqu'à présent faute de temps. Paul vient d'aller chez lui pour en discuter.

Dormoy a recouvré jeudi dernier sa liberté tant désirée¹ : il a déjeuné chez nous et a été extrêmement gai.

Guesde va très bien, à part ses accès périodiques et inévitables d'indigestion : nous le voyons beaucoup moins depuis quelque temps. Et je ne m'en plains pas !

Nous nous sommes vivement réjouis de l'amélioration de votre santé. Tous les amis ici se joignent pour vous envoyer leurs meilleures salutations et leurs vœux : Lavroff et moi avons bu à votre santé l'autre soir chez Reinhardt, l'éternel exportateur de blé, et Deville me prie de vous transmettre ses salutations reconnaissantes et affectueuses.

A propos de Deville, pourriez-vous m'envoyer quelques-unes des *grandes* photographies de Papa et quelques-unes de vous ?

Nous avons un temps de printemps et les fleurs sont en avance ! Il ne me reste de place que pour vous adresser à tous les amitiés et les bons vœux de

Laura LAFARGUE.

1. Le 3 janvier Dormoy avait quitté Sainte-Pélagie où il avait purgé les six mois de prison auxquels il avait été condamné par la cour d'assises de Moulins, le 26 avril 1883. (N. R.)

93. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 14th Jan' 84.

My dear Laura,

Herewith cheque £ 15.—, which I hope will stop the landlord's cravings. The same dearth of news of which you complain, reigns supreme here, and old Nim and I have the house much to ourselves, of which I at least do not much complain, being still rather shaky and progressing only slowly. Percy is very busy in his new concern, and has had very poor health lately, rheumatism, erysipela of the nose, and to wind up, catarrh of the stomach. Tussy and Aveling called yesterday. "Yesterday" reminds me of *To-Day* which I suppose you have got. A rather motley society of most of which lot Heine said: Viel dunklere Wolke war die Idee, die ihr im Herzen getragen. Well, it's a beginning, and they will weed each other out in time.

Do you receive the *Sozial-Demokrat*? If not, let me know. There ought to be an exchange of publications between Zurich and Paris which you might organize, it will prevent such blunders and misunderstandings as were current some time ago. Kautsky wishes to translate Deville's *Capital*; has a copy been sent to Zürich? If not please see to it (address Red. *Soz. Dem.*, Volksbuchhandlung, Hottingen-Zürich, Suisse). If this translation be done, I shall require another copy to be sent to Meissner, to prevent unpleasantness hereafter. I shall let you know, as soon as it is settled.

Herewith 5 photos of Mohr and 4 of mine. Of Mohr you can have as many as you like, large or small.

Paul's examples of victorious German « goût » are mostly as old as the hills. That German gravures pour enfants (Bilderbogen) are generally good, is simple enough. For more than 50 years they have been made chiefly at Düsseldorf, Munich, etc, and the designs are by young and often rising artists who do this work to earn a little money. 40 years ago, however, I recollect that French gravures of that sort came to Germany, a good many by Adam the horse-and-soldier-painter, and they were immensely superior to the German ones in chic and life. If that has not been continued by French artists, they must have found no market.— As to *toys*, the German superiority is 1) cheapness, domestic industry at starvation level (described lately by Dr Emanuel Sax, *die Hausindustrie in Thüringen*, very good) and 2) in that they are invented by *peasants*; townspeople never will be fit to invent for

children, least of all French townspeople who hate their own children.—For *furniture* Paul gives the reason himself: the stupid fiscal policy of the French government.—*Flowers* similar: division of labour and low wages: who can compete against the East End of London and Germany in cheapness? Generally speaking, bourgeois taste is getting so much out of taste that even the Germans may hope to be able to satisfy it. And if any trade has become broken down enough to make “cheap and nasty” its market-rule, then you may be sure the Germans will step in and defeat all competition by starving their own workpeople. And as this is the rule generally now for all trades, it explains the appearance of German goods in all trades and all markets.

I sent Lavroff last Thursday's *Standard* containing a report of an interview of their Correspondent with a Petersburg Police chief and in which L[avroff] is blamed for all—the whole thing of course got up for the benefit of the philistine, but so stupidly that the effect aimed at is visible plainly in every word.

Jollymeier left here last Monday, better, a good deal, but not yet himself again. Sam Moore did not come at all, he had a bad catarrh of the stomach and is now busy at the Court of chancery in Manchester and Liverpool. He is doing very well indeed in law-business, for a beginner.

Had a letter from Meyer this morning informing me that he will not be here till March, and asking from me nothing less than to forward to him all the material I have for the history of German Socialism up to 1852! which of course I want myself for Mohr's biography. Of course I shall decline.

Nim sends her love to you and Paul and to use the sacramental philistine British phrase, I “join” her.

Very affectionately yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 14 janvier 84.

Ma chère Laura,

Ci-joint, chèque de 15 livres qui, je l'espère, mettra un frein à l'avidité du propriétaire. La même disette de nouvelles dont tu te plains règne sans conteste ici, et la vieille Nim et moi nous avons la maison pour nous tout seuls, ce dont moi tout au moins je ne me plains guère, car je suis encore assez chancelant et je ne me remets qu'avec lenteur. Percy est très occupé dans sa nouvelle maison et sa santé a beaucoup laissé à désirer ces temps derniers : rhumatismes, érysipèle du nez et, pour finir, catarrhe de l'estomac.

Tussy et Aveling sont venus hier. Hier me fait songer à *To-Day*¹ que vous avez reçu, je suppose. Une société assez hétéroclite, et Heine disait du gros de cette bande : « L'idée que vous portiez dans votre cœur était un nuage bien plus sombre. » Ma foi, c'est un début, et ils s'élimineront mutuellement avec le temps.

Recevez-vous le *Sozial-Demokrat* ? Sinon, fais-le-moi savoir. Il devrait exister un échange de publications entre Zurich et Paris, et vous pourriez l'organiser, cela empêchera les bévues et les malentendus qui ont été si fréquents il y a quelque temps. Kautsky voudrait traduire *Le Capital* de Deville² : a-t-on envoyé un exemplaire à Zurich ? Sinon, veuillez bien t'en charger (adresse Rédaction *Sozial-Demokrat*, Volksbuchhandlung, Hottingen-Zurich, Suisse). Si cette traduction doit se faire, je demanderai qu'on envoie un autre exemplaire à Meissner pour éviter par la suite tout désagrément. Je te tiendrai au courant dès que ce sera réglé.

Ci-joint cinq photos de Mohr et quatre de moi. Tu peux en avoir de Mohr autant que tu veux, grandes ou petites.

Les exemples que donne Paul du triomphe du goût allemand sont pour la plupart vieux comme le monde. Il est assez normal que les gravures allemandes pour enfants (*Bilderbogen*) soient généralement bonnes. Depuis plus de cinquante ans elles sont faites surtout à Düsseldorf, Munich, etc., et dessinées par de jeunes artistes souvent pleins de promesses qui font ce travail pour gagner un peu d'argent. Il y a quarante ans, pourtant, je me rappelle que des gravures françaises de ce genre parvenaient en Allemagne, un grand nombre d'Adam, le peintre de chevaux et de soldats, et elles étaient largement supérieures aux gravures allemandes par leur chic et leur vie. Si les artistes français n'ont pas continué, c'est qu'ils n'ont pas dû trouver de débouchés. Quant aux *jouets*, la supériorité allemande réside : 1^o dans leur bon marché et dans le fait qu'ils sont le produit d'une industrie domestique aux salaires de famine (qu'a décrite récemment le Dr Emmanuel Sax, *L'Industrie domestique en Thuringe*, très bon), et 2^o dans le fait qu'ils sont inventés par des *paysans* ; les citadins ne seront jamais capables d'inventer pour les enfants, et moins que tous les autres les citadins français qui haïssent leurs propres enfants. Pour les *meubles*, Paul donne lui-même la raison : la stupide politique fiscale du gouvernement français. Pour les *fleurs*, même chose : division du travail et bas salaires ; qui peut faire concurrence à l'East End de Londres et à l'Allemagne pour le bon marché ? D'une façon générale, le goût bourgeois devient si mauvais que même les Allemands peuvent espérer arriver à le satisfaire. Et si un métier s'est assez détérioré pour faire de la devise « bon marché et basse

1. Le premier numéro de *To-Day* paraît en janvier 1884. A côté d'Eleanor Marx, y collaborent Aveling, W. Morris, Bax. (N. R.)

2. Voir à ce sujet la lettre d'Engels à Kautsky du 9 janvier 1884. (N. R.)

qualité » sa règle commerciale, tu peux alors être assurée que les Allemands s'amèneront et battront toute concurrence en affamant leurs propres ouvriers. Et comme c'est maintenant la règle générale pour tous les métiers, cela explique l'apparition des marchandises allemandes dans toutes les branches et sur tous les marchés.

J'ai envoyé à Lavroff le *Standard* de jeudi dernier ¹ qui contenait le compte rendu d'une conversation de son correspondant avec un chef de la police de Saint-Petersbourg : L[avroff] y est rendu responsable de tout; tout cela est naturellement monté à l'usage des philistins, mais si stupidement que le résultat auquel on veut atteindre transparait à chaque mot.

Jollymeier est parti lundi dernier; il va beaucoup mieux, mais n'est pas encore entièrement rétabli. Sam Moore n'est pas venu du tout, il avait un sérieux catarrhe de l'estomac et il a maintenant à faire à la Chancellerie, à Manchester et à Liverpool. Il se débrouille en vérité très bien dans les affaires juridiques pour un débutant.

Reçu ce matin une lettre de Meyer m'informant qu'il ne viendra pas ici avant mars et me demandant tout simplement de lui envoyer tous les matériaux que je possède pour rédiger l'histoire du socialisme allemand jusqu'en 1852! J'en ai naturellement besoin moi-même pour écrire une biographie de Mohr. Bien entendu, je refuserai.

Nim t'envoie ses amitiés, à toi et à Paul, et pour employer l'expression sacramentelle des philistins britanniques, je « me joins » à elle.

Bien affectueusement à toi,

F. E.

1. Le *Standard* en date du vendredi 11 janvier 1884 (n° 18561, p. 5/VI-6/I) publie un article de son correspondant : « The assassination by Nihilists. » A propos de l'assassinat du lieutenant-colonel Soudçikine, le 16 décembre 1883, le chef de la police déclare qu'il ne peut l'expliquer qu'en supposant que les assassins sont dirigés de Paris par Lavrov et Tikhomirov. A la question du correspondant : « Ne peut-on rien faire contre Lavrov à Paris ? » il répond : « Rien. Les preuves manquent; et si on pouvait les fournir, le gouvernement français ne le livrerait pas — pas plus que l'Angleterre... Rien d'efficace ne sera fait contre ces brigands internationaux — Fenians en Irlande, Nihilistes en Russie, Anarchistes en France — jusqu'à ce que l'Angleterre signe une convention européenne contre eux. » Cette correspondance est reprise dans l'*Evening Standard* du même jour (p. 2/II-III). (N. R.)

94. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 5 febr 84.

My dear Laura,

I knew he would turn up again. Rec^d the *Travailleur*. Much amused that Paul and Guesde had « manqué train ». Hope soon to receive good news about the children, Tussy is rather anxious about them; and hope you got over your cold. Nim has caught one just as bad as yours can be, I wanted her last night to take a hot whisky nightcap, but she declined, so you may think. Pumps is below, she called yesterday with Elsa, who looks as *plain* as ever (and quite as *angular* at the same time), they met Tussy and Aveling here, who called on business; Bradlaugh and Mrs Besant are furious at the new Socialist « rage » in London which threatens to cut short their wittles, and so have opened an attack or two on T[ussy] and A[veling]. Bradlaugh throws about the most mysterious innuendoes about Mohr's having preached assassination and arson and having been in secret league with Continental governments—but nothing tangible—I want to get him to come out a bit more, before I unmask *my* batterics.

Nim and I are now busy among the books at Maitland Park. There are a good many that would be uselessly heaped up in my place or at Tussys, indeed there will not be room here for more than half. Now there is a lot of good French books and valuable, which we thought might be more useful in your and Paul's hands than anywhere else. For instance

Mably : *Œuvres complètes*,

Adam Smith in French (capital edit. bound)

Malthus ---- d^o

Guizot : *Hist. de la civilisation en France*

All the books about the French Revolution (Loustalot, *Deux Amis de la liberté*, etc., etc.).

Now if you will have them we will send them to you free of charge. I cannot make out a complete list. Also if Paul wants any more American official publications, there are lots—I shall require but a few. There are some other books of yours here (Old Engl. Dramatists etc) which can be sent same time.

Please let me know soon, as time becomes pressing and we are in an awful embarras de richesses. The Russian books we have promised to Lavroff; he is, I think, positively entitled to them, being Danielson's next friend outside Russia. Another lot of

duplicates etc. we intend sending to Zurich part for the Partei-Archiv, part for a bibliothèque de rédaction. The blue books mostly to Sam Moore for use with the translation. And a few "popular" things to the Arbeiterverein here.

Now if you or Paul should wish for any particular books besides, please say so, and we will forward everything not absolutely required here.

Yesterday I received a letter from a certain Nonne, Kandidat der Philologie, was here some time ago, now in Paris, resides 56 Bould de Port-Royal. He is a leading man amongst the German workmen in Paris who, you recollect, had a few years ago been coaxed round by Malon's soft-sawder, and were further pushed in that direction by some stupid blunders of the *Citoyen*. They are now furious anti Broussists since the "international Conference"; but still thick with Adh. Lecler and his *Cercle international*. I have asked Paul several times to get into connection with the Paris Germans. They are not worth much, but they *influence the German party as to Parisian affairs*. Since the Socialist law, these societies abroad have naturally recovered an influence much above their merits, as they are the only bodies remaining in possession of a public organisation. It will be difficult for the *Soz[ial] Demokrat* to go direct against them in its judgment of Parisian internal quarrels. So they are worth coaxing a bit, which will not be difficult, and as the man is your neighbour, I thought best to send him my card « pour introduire M. Nonné auprès de M. et Mme Lafargue ». Whether anything will come of it I don't know, anyhow I hope you will excuse the liberty I have taken.

Sorry I could not see much of citoyen Robelet—he came, was seen and vanished again.

Will Paul favour us with a few words about his mysterious adventures in la Province?

What has become of the citoyenne Paule Mink? The last reports were « qu'elle se multipliait dans le midi » and, what after this is not so much to be wondered at, « qu'elle développait son sujet. » The outcome??

Yours affectionately,

F. ENGELS.

Would you please forward as soon as ever possible another copy of Deville's *Capital*? Kautsky is to translate it but Meissner's permission is necessary and I cannot expect to get it unless I send him the original.

How about the new edition of the *Misère de la philosophie*? People keep bothering me about it. Has anything been done?

TRADUCTION

Londres, 5 février 84.

Ma chère Laura,

Je savais bien qu'il reviendrait. Bien reçu *Le Travailleur*. Très amusé que Paul et Guesde aient « manqué train ». J'espère recevoir bientôt de bonnes nouvelles des enfants¹; Tussy se fait du souci pour eux; et j'espère que tu es guérie de ton rhume. Nim en a attrapé un tout aussi sérieux que l'est sans doute le tien; je voulais hier soir qu'elle prenne un whisky chaud avant de se coucher, mais elle a refusé comme bien tu penses. Pumps est en bas, elle est venue hier avec Elsa, qui est aussi *laide* que d'habitude (et tout aussi *anguleuse* en même temps). Elles ont rencontré ici Tussy et Aveling qui venaient pour affaires; Bradlaugh² et Mrs. Besant³ sont furieux de cette nouvelle « rage » de socialisme à Londres qui menace de leur couper les vivres, et c'est pourquoi ils ont déclenché une attaque ou deux contre T[ussy] et A[veling] Bradlaugh répand les insinuations les plus mystérieuses sur Mohr qui aurait prêché le meurtre et l'incendie et aurait été secrètement lié à des gouvernements continentaux, mais rien de tangible. Je veux qu'il s'avance encore un peu avant de démasquer *mes* batteries.

Nim et moi, nous nous occupons maintenant des livres à Maitland Park. Il y en a beaucoup qui s'entasseraient inutilement chez moi ou chez Tussy. A dire vrai, il n'y aura pas moyen d'en caser ici plus de la moitié. Mais il y a un grand nombre de bons livres français dont certains sont précieux et qui, avons-nous pensé, pourraient être plus utiles entre tes mains et celles de Paul que nulle part ailleurs. Par exemple :

Mably. — *Œuvres complètes*.

Adam Smith en français (magnifique édition reliée).

Malthus, d^o.

Guizot. — *Histoire de la civilisation en France*.

Tous les livres sur la Révolution française (Loustalot, *Deux Amis de la liberté*, etc., etc.).

Si tu les veux, nous te les enverrons sans frais. Je ne puis dresser une liste complète. Si Paul veut aussi d'autres publications officielles américaines, il y en a des quantités; il n'y en a que quel-

1. Il s'agit des enfants Longuet. (N. R.)

2. Ch. Bradlaugh était un radical libre penseur, qui, élu député de Northampton en 1880, fut exclu du parlement parce qu'athée. Après 1885, avec la montée du mouvement socialiste, il en devint l'ennemi acharné. (N. R.)

3. Annie Besant se disait socialiste et finit théosophe. (N. R.)

ques-unes dont j'ai besoin. Il y a ici d'autres livres qui sont à toi (Théâtre anglais ancien, etc.) qu'on pourrait t'envoyer en même temps.

Veuille bien me fixer rapidement, car le temps presse et nous sommes dans un effroyable embarras de richesses. Nous avons promis les livres russes à Lavroff : il y a, je crois, nettement droit, puisqu'il est l'ami le plus proche de Danielson hors de Russie. Il y a une autre série de doubles, etc., que nous avons l'intention d'envoyer à Zürich, les uns pour les archives du parti, les autres pour constituer une bibliothèque de rédaction. Les *Livres bleus*¹ iront pour la plupart à Sam Moore et lui seront utiles pour la traduction. Et quelques ouvrages « populaires » iront ici à l'*Arbeiterverein*².

Mais si toi ou Paul aviez envie d'autres livres plus spécialement, veuillez bien le dire, et nous t'expédierons tout ce qui n'est pas absolument nécessaire ici.

J'ai reçu hier une lettre d'un certain Nonné, *Kandidat der Philologie*³ : il était ici il y a quelque temps, il est maintenant à Paris et habite 56, boulevard de Port-Royal. Il joue un rôle important parmi les ouvriers allemands de Paris qui, tu t'en souviens, s'étaient, il y a quelques années, laissé séduire par les bonnes paroles de Malon et s'étaient laissé entraîner davantage dans cette direction à la suite de bévues stupides du *Citoyen*⁴. Ils sont maintenant furieusement antibroussistes depuis la « Conférence internationale⁵ » ; mais ils sont encore étroitement liés à Adh. Lecler et à son Cercle international. J'ai demandé à Paul à plusieurs reprises d'entrer en contact avec les Allemands de Paris. Ils ne valent pas grand-chose, mais ils *influencent le parti allemand en ce qui concerne les affaires parisiennes*. Depuis la loi antisocialiste, ces sociétés à l'étranger ont naturellement repris une importance bien supérieure à leur mérite, car ce sont les seuls groupements qui

1. Il s'agit des rapports officiels de l'administration et du parlement anglais utilisés par Marx pour la rédaction du *Capital*. (N. R.)

2. Union des travailleurs (allemands pour la diffusion de la culture). (N. R.)

3. Étudiant en philologie. (N. R.)

4. Voir note 1 p. 90. (N. R.)

5. Les possibilistes avaient, en accord avec le conseil des trade-unions, convoqué une conférence internationale à Paris le 11 octobre 1883, contre laquelle Guesde et Lafargue avaient protesté. Les Allemands de Paris y avaient pris part. Ce qui fait écrire à Engels (lettre à Bernstein, du 8 novembre 1883) : « Leur alliance ouverte avec les traîtres au mouvement ouvrier anglais, les représentants officiels des trade-unions, leur a valu les applaudissements de toute la presse bourgeoise anglaise, du *Times* et du *Daily News* au *Standard*. » Au début de 1884, une polémique oppose *Le Prolétaire* au *Sozial-Demokrat*, et le 23 janvier *Le Cri du Peuple* publie une mise au point des socialistes de langue allemande de Paris prenant acte du désir du *Prolétaire* de mettre fin à la polémique. (N. R.)

demeurent en possession d'une organisation légale. Il sera difficile au *Sozial-Demokrat* de s'opposer directement à eux dans son appréciation des querelles intérieures de Paris. Aussi vaut-il la peine qu'on les cajole un peu, ce qui ne sera pas difficile, et puisque cet homme est votre voisin, j'ai cru bon de lui envoyer ma carte « pour introduire M. Nonné auprès de M. et Mme Lafargue ». En sortira-t-il quelque chose ? je l'ignore. En tout cas, j'espère que vous excuserez la liberté que j'ai prise.

Je regrette de n'avoir pu voir davantage le citoyen Robelet : il est venu, il a fait une apparition et il a disparu de nouveau.

Paul nous fera-t-il le plaisir de nous écrire quelques mots sur ses mystérieuses aventures en province ?

Qu'est-il advenu de la citoyenne Paule Mink ¹ ? Les derniers rapports disaient « qu'elle *se multipliait* dans le Midi » et, ce qui après cela n'a rien de surprenant, « qu'elle *développait son sujet* ». Quel sera le résultat ?

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

Voudrais-tu m'envoyer le plus tôt possible un autre exemplaire du *Capital* de Deville ² ? Kautsky doit le traduire, mais l'autorisation de Meissner est nécessaire, et je ne puis espérer l'obtenir si je ne lui envoie pas l'original.

Que devient la nouvelle édition de la *Misère de la philosophie* ³ ? On continue à m'importuner à ce sujet. Est-ce qu'on a fait quelque chose ?

95. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 6/2/84.

Mon cher Engels,

Nous recevons à l'instant votre longue lettre; elle est pour nous une joie, elle nous prouve que décidément vous êtes sur pied.

C'est avec plaisir que je recevrai tous les livres français de la bibliothèque de Marx, dont vous n'aurez pas besoin. Il y a un

1. Journaliste et conférencière socialiste, membre du parti ouvrier français. (N. R.)

2. Voir lettre du 14 janvier 1884, p. 162. (N. R.)

3. Voir note 1, p. 117. (N. R.)

ouvrage de Vico, les *Éléments de la science nouvelle*, traduction de Michelet, si je ne me trompe, que je désirerais avoir, ainsi que l'*Histoire de la Révolution* de l'abbé Montgaillard, que la *Correspondance* de Grimm, que le *Dictionnaire d'économie politique*, etc.

Quant aux rapports américains je ne tiens qu'à ceux sur l'agriculture; il y a une histoire volumineuse des tribus indiennes de l'Amérique, que j'aimerais avoir si elle ne vous était pas utile... En un mot, les livres anglais et français dont vous pourriez disposer envoyez-les-moi, ils seront toujours les bien reçus.

J'ai déjà vu Nonné, qui était venu chez moi avec une recommandation de Liebknecht, c'est un charmant garçon, dont je cultiverai la connaissance.

Mon voyage a été assez fructueux. — Au mois de mars doit se tenir notre congrès à Roubaix et j'ai été envoyé en éclaireur pour savoir de quoi il en retournait. — Dereure, Guesde et moi nous avons donné une grande conférence à Saint-Quentin, le lendemain nous étions à Saint-Pierre-lez-Calais, où nous avons trouvé Letailleur et où nous sommes arrivés à 10 heures du soir, non parce que nous avons manqué le train, mais parce que les hommes de Saint-Quentin nous ont renseigné bêtement sur l'heure des départs; Guesde et moi nous avons dû attendre trois heures et demie à Lille le train pour Calais. Nous enragnions. Malgré ce retard, la conférence a été un succès. Guesde est rentré à Paris; j'ai filé sur Saint-Omer, Roubaix, Lille, où j'ai vu tous les groupes qui sont très bien disposés, et pleins d'ardeur. Ce voyage a été intéressant à plusieurs points de vue (c'était la première fois que j'allais dans le Lancashire de France) : il est merveilleux de voir comment les théories de Marx, incomplètes, tronquées, même falsifiées peut-être, flottent dans l'air de ces centres industriels. On y trouve quelques anarchistes, mais ce sont généralement des impatientes ou des membres de la police; ainsi voici ce qui m'est arrivé à Roubaix. — La population ouvrière est nomade, elle vient de la Belgique et des alentours et se déplace souvent; le nombre des garnis ouvriers est abondant; j'ai passé la nuit dans un de ces logements afin de les connaître : les anarchistes y avaient établi leur centre; quand ils apprirent que je devais y venir, ils m'invitèrent à passer la soirée avec eux pour discuter. J'arrivais à minuit et j'en trouvais sept assemblés dont deux femmes; nous discutâmes jusqu'à 3 heures du matin, et nous nous séparâmes bons amis. Le lendemain à huit heures du matin, j'entendis frapper à ma porte; c'était la logeuse, qui m'avertissait qu'un agent de la sûreté était en bas, qui voulait me voir et me priaît de descendre. Je répondis que je ne bougerais pas de mon lit et que s'il avait à me parler il devait prendre la peine de monter les escaliers. Ce qu'il fit. Ceci prouve que partout où les anarchistes sont, l'esprit de la police est; car probablement un de ceux qui avaient conversé avec moi dans la soirée avait été me dénoncer à la police, qui était venue constater le fait de ma présence.

Vous avez dû voir par *To-Day* que je vais faire une série de conférences sur *l'action du milieu économique sur l'homme et les sociétés humaines*¹, développer en un mot la grande théorie de Marx. La première a été un succès; la salle était trop petite pour contenir les auditeurs, plus de cinquante personnes ont dû se retirer. Ce soir Deville donne sa conférence, ci-inclus l'annonce — Oriol a été tellement enchanté du succès, qu'il va publier nos conférences, la mienne paraîtra dans un ou deux jours, je vous l'enverrai.

Je me suis arrangé avec mon éditeur, au sujet de mon livre sur *Le Blé en Amérique*, qui est chez l'imprimeur en ce moment. J'ai dix pour cent sur le prix fort du livre, qui n'est pas encore fixé.

Vous me parlez de la publication de la *Misère*. Je vous ai écrit maintes fois à ce sujet, et vous aviez promis de m'envoyer un exemplaire de l'ouvrage; j'espérais que vous eussiez profité du voyage de Hélène ou de Laura pour le faire; mais vous avez manqué ces occasions. Envoyez-moi un exemplaire et je le montrerai à Oriol qui le publiera; s'il ne l'édite pas je m'adresserai à Messenger mon éditeur ou à tout autre. Faites-moi parvenir l'exemplaire de la *Misère* par la poste, le plus tôt possible.

Les fonds sont bas; envoyez-moi £ 12, je vous en prie.

Laura vous envoie ses amitiés, ainsi qu'à Nim, Pumps et la famille.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Envoyez-moi tous les ouvrages de *Maine*² dont vous pourrez disposer.

1. Le n° 2 de *To-Day* (vol. I, février 1884, p. 156) annonce dans l'article : « Record of the International Popular Movement », signé d'Eleanor Marx, les conférences en question. Il s'agit de conférences d'économie sociale, organisées par le Cercle de la Bibliothèque socialiste du parti ouvrier français, chaque dimanche. Lafargue y traitait « le matérialisme économique de K. Marx » et Deville « l'évolution du capital ». (N. R.)

2. Dans l'original : Mayne. (N. R.)

96. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 8/2/84.

Mon cher Engels,

Nous avons reçu *Le Capital*¹ hier au soir, ce matin votre lettre et la *Misère*. Avez-vous reçu les deux exemplaires de Deville² que je vous ai envoyés hier.

Vous me dites que dans l'édition de la *Misère* que vous possédez il y a des notes de Marx; je sais qu'il voulait annoter la réimpression, ne croyez-vous pas qu'il serait intéressant de publier ces notes dans le cas où elles seraient complètes?

Je vais aller voir Oriol aujourd'hui même. Peut-être me demandera-t-il un mot de préface pour rappeler les circonstances dans lesquelles le livre a fait son apparition. Feriez-vous cette préface?

Les petits Longuet, bien que toussant et crachant, vont mieux.

Merci — et bien à vous,

P. LAFARGUE.

97. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, le 15/2/84.

Mon cher Engels,

Je réponds immédiatement à votre lettre : vous pourrez prendre le temps qui vous sera nécessaire pour la préface de la *Misère*³, je m'arrangerai toujours de façon à faire retarder la publication. La

1. La 3^e édition allemande vient de paraître chez Meissner à Hambourg. (N. R.)

2. *Le Capital de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique*, par Gabriel DEVILLE. Oriol, Paris, 1883. (N. R.)

3. L'éditeur Oriol était d'accord pour rééditer *Misère de la philosophie*, de K. Marx, et Engels avait accepté d'écrire une préface spécialement pour l'édition française. Le projet échouera et la *Misère* ne paraîtra en fin de compte qu'en 1896. (N. R.)

chose importante est que la traduction allemande de Bernstein ne paraisse que plusieurs mois après l'édition française ¹.

Le nom de Marx pénètre partout en ce moment; on s'incline devant sa science, sa logique « d'acier » alors même qu'on n'a pas lu une ligne de Marx : la *Misère* à cause de son petit format sera lue et exercera une grande influence; et la préface lui donnera une importance exceptionnelle. Les Français sont cancaniers comme des portières; tout ce que l'on y dira à propos [de] et contre Proudhon, qui est de plus en plus cité par les économistes bourgeois, sera lu avec intérêt. — Avez-vous l'article critique de Marx sur le mémoire de Proudhon sur la propriété ²?

Je vous remercie d'avance pour tous les livres dont vous m'annoncez l'envoi : je vous prierai d'y joindre l'ouvrage de Laveleye sur *La Propriété primitive*, les *Statistics* de Maurice Block, tous les ouvrages de H. S. Maine que vous auriez en double et dont vous n'auriez pas besoin.

Bax m'a envoyé les premiers numéros de la *Justice* ³, mais votre abonnement sera un *boon* ⁴. Les quatre premiers numéros m'ont plu beaucoup; l'allure est franche et combative. Comme vous le dites, les membres de la *Democratic Federation* ⁵ sont des généraux sans soldats; mais il faut reconnaître qu'ils veulent travailler dur pour recruter leur armée. Les trade unionistes leur seront opposés, comme ils l'ont été à l'Internationale. Les conditions économiques en Angleterre sont tellement mûres, qu'il ne serait pas étonnant que l'on parvienne à créer un mouvement socialiste puissant, qui passerait par-dessus la tête des Broadhurst et autres leaders des trade-unions.

J'avais déjà vu par la *Justice* que Vera S. ⁶ avait traduit votre *Socialisme scientifique*. Cette brochure a eu une influence décisive sur la formation des idées socialistes en France, malgré ce que vous en pensez. La preuve de son importance, ce sont les traductions qu'on en a fait. La *Revue* ⁷ de Malon aura été bonne à quelque

1. L'édition allemande de *Misère de la philosophie*, traduction de Bernstein et Kautsky, paraîtra en 1885 chez Dietz. (N. R.)

2. Voir lettre du 16 février 1884, p. 176. (N. R.)

3. Au mois de janvier 1884, Hyndman lança brusquement « sans préparation financière suffisante et sans aucune préparation littéraire » *Justice*, un hebdomadaire social-démocrate. Engels, dans sa lettre à Bernstein du 28 janvier 1884, formule ainsi son opinion : « Les deux premiers numéros montrent par leur complète absence d'idées que les gens sont déjà au bout de leur latin. » (Voir p. 176 son jugement sur cette revue.) (N. R.)

4. Bienfait. (N. R.)

5. La *Democratic Federation*, fondée en 1881, publia en 1883 un manifeste qui proclamait ouvertement son ralliement au socialisme. Elle se transformera au cours de 1884 en *Social Democratic Federation*. (N. R.)

6. Il s'agit de Vera Zassoulitch. (N. R.)

7. La traduction de quelques chapitres de l'*Anti-Dühring*, par P. Lafargue,

chose. Pauvre Malon ! il est aujourd'hui plus oublié que s'il était mort après la Commune. — Brousse s'est servi de lui pour nous combattre ; aujourd'hui il l'a mis de côté ; et le gros Malon désespéré de sa nullité, déclare à qui veut l'entendre, qu'il se retire du mouvement pour se consacrer à l'étude de la morale (!).

Le livre de Deville a fait vendre beaucoup d'exemplaires du *Capital* de Marx¹. Oriol est obligé de faire un nouveau tirage des derniers feuillets, qui avaient été imprimés en moins grande quantité que les premiers.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

98. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 16 Febr. 1884.

My dear Laura,

Tomorrow is Sunday and on Monday we shall have to rummage in Maitl[and] Park again, so if I don't write today to you there is no telling how long it may be delayed. We have got the old "Speicher" at last cleared out, found a whole lot of things that have to be kept, but about half a ton of old newspapers that it is impossible to sort. I think next week we can begin to clear out and the week after sell up the remainder for what it will fetch. I was afraid at one time I should have to give it up again, but fortunately I am getting better every day, I can walk again for half an hour as fast as ever and with Nim's help get through two bottles of Pilsener and a fair allowance of claret every 24 hours.

Amongst the Manuscripts there is the first version of the *Kapital* (1861-63) and there I find several hundred pages: *Theorien über den Mehrwerth* partly worked up into the text of the later versions, but there will be quite enough left to swell the 2nd volume into a 2nd and a 3rd.

avait paru sous le titre *Socialisme utopique et socialisme scientifique* dans *La Revue socialiste* dirigée par B. Malon. Nos 3 (20 mars), 4 (20 avril) et 5 (5 mai 1880). *La Revue socialiste* avait dû suspendre sa publication. (N. R.)

1. La traduction en français du *Capital* (livre I) de Marx avait paru en livraisons entre 1872 et 1875 chez La Châtre. La librairie du Progrès fut mise sous séquestre en 1877. En 1882, on retrouve à la même adresse, 11, rue Bertin-Poirée, l'éditeur Oriol, qui est en possession du fonds d'édition de La Châtre. (N. R.)

Bernstein is sending me an article of Mohr's on *Proudhon*, published in the Berlin *Sozial Demokrat* of 1865. Very likely the whole of it will have to be translated for the French ed[ition] of the *Misère*.

By the bye, Bernstein will be in Lyons to morrow and may come to Paris while once on the road, and even extend his trip to London. If he does come to Paris, pray engage him to come here too, I want to see him about a good many things; he knows he finds a bed here ready to receive him and if he is a little short of cash, that should not stop him, we can arrange about that.

Paul tells me I can take my time about the preface to the *Misère* but I don't believe in that sort of thing, I have too much experience of publishers. I want to know by what time Oriol will require it, though I won't undertake that I shall deliver it to the day or even the week; but I ought to have *some* idea. The house in M[aitland] Park has to be delivered up on the 25th March, and I have plenty of other things to do besides; I must be able to arrange my plans beforehand to some extent at least.

What Paul thinks is an article of Mohr's on Proudhon's la propriété c'est le vol, is in the *Heilige Familie* which I have got.

I cannot much share Paul's enthusiasm about the London *Justice*, I find the paper awfully dull. But what can you expect of a set of people who take in hand the task of instructing the world about matters of which they themselves are ignorant? There is not a single burning question which they know how to tackle; Hyndman combines internationalist phraseology and jingo aspirations, Joynes is a muddled ignoramus (I saw him a fortnight ago) Morris is all very well as far as he goes, but it is not far, poor Bax gets himself fast in German philosophy of a rather antiquated character—all that might do for a monthly where they have time to get themselves into harness, but for a weekly, with all sorts of questions d'actualité to be tackled, it is blamable.

Anyhow the new "respectable" Socialist stir here does go on very nicely, the thing is becoming fashionable, but the working classes do not respond yet. Upon that everything depends. And this is why it was so stupid to hurry on the bringing out of *Justice*. Articles like these will never stir up the masses. Six months' intercourse with working people would have prepared a public and taught the writers how to write for it. But what's the use of grumbling? Les petits grands hommes veulent absolument faire leur petit bonhomme de chemin!

I hope the children are better. Nim is rather anxious about them. Do please let us know how they are going on.

Best love from Nim and from.

Your affectionate,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 16 février 1884.

Ma chère Laura,

C'est demain dimanche, et lundi nous devons de nouveau farfouiller à Maitl[and] Park; si donc je ne t'écris pas aujourd'hui, je ne sais à quand ce sera remis. Nous avons enfin déblayé le vieux « grenier », nous avons trouvé toute une masse de choses à conserver, mais aussi près d'une demi-tonne de vieux journaux qu'il est impossible de trier. Je pense que la semaine prochaine nous pourrons commencer à déblayer, et la semaine suivante, à vendre le reste pour ce qu'on voudra bien en donner. J'ai eu peur un moment de devoir y renoncer de nouveau, mais heureusement je vais mieux de jour en jour, je peux de nouveau marcher une demi-heure à la même allure que d'habitude, et avec l'aide de Nim, je viens à bout de deux bouteilles de Pilsener et d'une ration convenable de bordeaux toutes les vingt-quatre heures.

Parmi les manuscrits il y a la première version du *Capital* (1861-63), et j'y trouve plusieurs centaines de pages : *Théories sur la plus-value*, qui ont été en partie reprises dans le texte des versions ultérieures, mais il en restera largement assez pour gonfler le deuxième volume au point qu'un troisième sera nécessaire¹.

Bernstein m'envoie un article de Mohr sur *Proudhon* qui a été publié dans le *Sozialdemokrat* de Berlin en 1865. Très probablement il faudra le traduire intégralement pour l'édition française de la *Misère*².

A ce propos, Bernstein sera demain à Lyon, peut-être viendra-t-il à Paris une fois lancé, et peut-être poussera-t-il son voyage jusqu'à Londres. S'il vient effectivement à Paris, je te demande de l'engager à venir également ici : je veux le voir pour beaucoup de choses; il sait qu'il trouvera ici un lit prêt à le recevoir, et s'il est un peu à court d'argent, cela ne doit pas l'arrêter, nous pouvons arranger cela.

Paul me dit que je peux prendre mon temps pour la préface de la *Misère*, mais je ne suis guère partisan de ces méthodes-là; j'ai trop l'expérience des éditeurs. Je veux savoir à quelle époque Oriol en aura besoin, bien que je ne puisse m'engager à livrer le

1. Rappelons qu'à l'époque Engels envisageait encore de publier l'ensemble du *Capital* en deux volumes. (N. R.)

2. Il s'agit de la lettre à J. B. Schweitzer que, sur la demande de la rédaction, Marx accepta de publier dans les nos 16, 17 et 18 (1^{er}, 3 et 5 février 1865) du *Sozial-Demokrat* (lassallien). Cette lettre, traduite par Engels, ne paraîtra qu'avec l'édition de *Misère de la philosophie*, de 1896. (Voir *Misère de la phil.* E. S. 1946, p. 137-143). (N. R.)

travail à jour fixe, ni même pour une semaine précise; mais il faut que j'aie une idée. La maison de M[aitland] Park doit être remise le 25 mars, et j'ai beaucoup d'autres choses à faire à côté; il faut que je puisse organiser mon travail à l'avance, tout au moins jusqu'à un certain point.

Ce que Paul a pris pour un article de Mohr sur la théorie de Proudhon, « La propriété, c'est le vol », se trouve dans *La Sainte Famille*¹ que j'ai en main.

Je ne puis guère partager l'enthousiasme de Paul pour la *Justice* de Londres. Je trouve ce journal terriblement ennuyeux. Mais que peut-on attendre d'un groupe de gens qui prennent en main la tâche d'instruire le monde sur des sujets qu'ils ignorent parfaitement eux-mêmes? Il n'y a pas une seule question brûlante qu'ils sachent aborder; Hyndman combine la phraséologie internationaliste avec les aspirations chauvines; Joynes est un brouillon ignorant (je l'ai vu il y a quinze jours); Morris est parfait dans ses limites, mais cela ne va pas loin; le pauvre Bax s'embourbe dans une philosophie allemande d'un caractère assez désuet: tout cela pourrait aller pour une revue mensuelle où l'on a le temps de s'atteler à la tâche, mais pour un hebdomadaire, qui a toutes sortes de questions d'actualité à aborder, c'est déplorable.

En tout cas, le nouveau socialisme « respectable » progresse ici bien gentiment, la chose devient à la mode, mais la classe ouvrière ne réagit pas encore. C'est de cela que tout dépend. Et c'est pour cela qu'il a été si stupide de hâter la publication de *Justice*. Des articles comme ceux-là n'agiteront jamais les masses. Six mois de fréquentation des ouvriers auraient préparé un public et auraient appris aux rédacteurs à écrire pour ce public. Mais à quoi bon ronchonner? Les petits grands hommes veulent absolument faire leur petit bonhomme de chemin!

J'espère que les enfants vont mieux. Nim s'inquiète assez à leur sujet. Veuille bien nous faire savoir comment ils vont.

Meilleures amitiés de Nim.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1. *La Sainte Famille*, chapitre IV, 4: Proudhon - *Mega* III, p. 193-225. (N. R.)

99. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 21 Febr. 1884¹.

My dear Laura,

Your news about the children's health is more or less reassuring—except poor Wolf who, however, seems the strongest of the lot and, we hope, will have got over the worst when you next give us some news.

As to what is to be done in case anything happens to Longuet, well, that will have to be considered if that event should occur; I do not see what much should be gained if we "speculated" on that now—I mean speculating in the philosophical sense—at any rate I do not see either what we can do under present circumstances with such a paternal father as L[onguet], but if you do, I shall be most happy to hear from you on the subject.

We have arranged with Gittens about packing and forwarding the books, etc. for you and Lavroff and as they have not come for them for two days, Nim has gone to stir them up.

Herewith the preface to the *Misère* by—Mohr himself! Bernstein has re-discovered this old article which I have at once translated. Please, you and Paul, to turn my translation into proper French and return it along with the original which belongs to the "Partei-Archiv" at Zürich. There will only a few more words be required. But what will the French Public say to the rather unceremonious manner in which Mohr speaks of them? And will it be wise to give this true and impartial judgment at the risk that the Brousses say: voilà le Prussien? Anyhow, I should be very loth to soften the article down to suit le goût parisien but it is worth considering. There is no denying that the bas empire has been there for 18 years.

Paul's bondieu is charming, so is the introduction to his conférence. The exposé too is quite taking for his public and I am not astonished at his success. But he might now and then give them a *new* illustration from the *Kapital* besides the old quotation of Liebig about the size of recruits; and not treat 1) la concurrence and 2) l'offre et la demande, which is but la concurrence over again. If I am strict with him, it's because I see it does him

1. L'original de cette lettre se trouve au Musée de l'Histoire, à Montreuil-sous-Bois. (N. R.)

good and he improves considerably by hammering a bit now and then; his last performances certainly show great progress, and if he would only be a little more attentive to certain theoretical points (mostly of detail) he would be a great light in Paris, ville-lumière as it is.

Now I must conclude. Nim has come back and we must make up book-packets for Russia and America, in time for registering. She says Gittens cannot come before Tuesday or Wednesday—so she sends you a kiss, I the same, and une bonne poignée de main to Paul.

From your affectionate,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 21 février 1884.

Ma chère Laura,

Les nouvelles que tu me donnes de la santé des enfants sont plus ou moins rassurantes, sauf en ce qui concerne le pauvre Wolf qui semble cependant le plus vigoureux de la bande et qui, nous l'espérons, aura passé le plus grave quand tu nous redonneras des nouvelles.

Pour ce qu'il convient de faire s'il arrive quelque chose à Longuet, ma foi, nous aurions à l'envisager si cela se produisait. Je ne vois pas bien l'avantage qu'il y aurait à « spéculer » là-dessus maintenant : à spéculer, bien entendu, au sens philosophique. En tout cas, je ne vois pas non plus ce que nous pouvons faire dans les conditions actuelles avec un père aussi paternel que L[onguet], mais si tu as une idée sur ce sujet, je serai très content que tu m'en fasses part.

Nous avons pris toutes dispositions avec Gittens pour l'emballage et l'expédition des livres, etc., pour vous et pour Lavroff, et comme ils ne sont pas venus s'en occuper ces deux derniers jours, Nim est allée les secouer.

Ci-joint la préface de la *Misère* par... Mohr lui-même ! Bernstein a retrouvé ce vieil article que j'ai aussitôt traduit. Veuillez, Paul et toi, mettre ma traduction en un français convenable et la renvoyer avec l'original qui appartient aux archives du parti à Zürich. Il suffira d'y ajouter quelques mots. Mais que diront les Français de la façon assez peu cérémonieuse dont Mohr parle

1. Il s'agit de la lettre à J. B. Schweitzer dont il était question dans la lettre du 16 février 1884. (N. R.)

d'eux ? Et sera-t-il sage de donner ce jugement sincère et impartial, au risque que les Brousse disent : voilà le Prussien ? En tout cas, il me répugnerait fort d'adoucir les termes de cet article pour l'accommoder au goût parisien, mais la chose mérite qu'on y réfléchisse. Il est indéniable que le Bas-Empire a existé en France pendant 18 ans.

Le bon dieu de Paul est charmant¹, autant que l'introduction de sa conférence. L'exposé aussi est tout à fait captivant pour son public, et je ne suis pas étonné de son succès. Mais il pourrait de temps en temps lui fournir une *nouvelle* illustration tirée du *Capital*, outre la vieille citation de Liebig sur la taille des recrues, et ne pas traiter 1^o de la concurrence et 2^o de l'offre et la demande, ce qui n'est qu'une répétition de la concurrence. Si je suis dur avec lui, c'est parce que je vois que cela lui fait du bien et qu'il fait des progrès considérables quand on lui enfonce un peu les choses dans la tête de temps en temps; ses dernières réalisations marquent certainement un grand progrès, et s'il voulait seulement être un peu plus attentif à certaines considérations théoriques (de détail pour la plupart), il deviendrait une grande lumière à Paris, la Ville Lumière.

Il faut maintenant que je termine. Nim est rentrée et il faut que nous fassions les paquets de livres pour la Russie et l'Amérique suffisamment à temps pour les envoyer recommandés. Elle dit que Gittens ne pourra venir avant mardi ou mercredi. Elle t'envoie donc un baiser, moi aussi, avec une bonne poignée de main à Paul.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1. Engels pense ici à la première conférence de Lafargue intitulée *L'Idéalisme et le matérialisme dans l'histoire*. Lafargue, tirant argument de la conception providentielle de l'histoire de Bossuet, démontre que Dieu n'a « accompli les formidables révolutions des empires que pour honorer l'adultère et favoriser les Alphonses ». Et avec beaucoup d'humour il cite des textes de la Genèse prouvant qu'Abraham était un souteneur ! (N. R.)

100. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS *

Londres, 11 mars 84.

Mon cher Lafargue,

Parfaitement d'accord avec presque tous vos changements ¹, excepté les suivants :

P. 6. idées fausses sur... la valeur échangeable — on ne peut pas continuer par « et »; ce qui suit, son interprétation utopique, est causée par ces idées fausses; cette causation doit être indiquée.

P. 6 en bas : il nous assourdit, etc. cela est trop raccourci; la fausse ou prétendue science y manque. Il faudrait tâcher de se rapprocher davantage de l'original.

P. 7. mêmes objections; et puis : « mais qui ayant eu à se rabattre de ses prétentions à l'originalité » — cela fausse le texte. Marx dit : « Dazu das unbeholfen-widrige Gelehrtentum des Autodidakten, dessen naturwüchsiger Stolz auf originelles Selbstdenken bereits gebrochen ist » ²; il a été en réalité penseur original, et il en a été fier, il ne l'est plus, ayant trouvé que ce qui était original et neuf pour lui, avait déjà été dit par d'autres avant lui; alors il passe à la fausse science etc. Votre texte nie l'originalité de Proudhon.

ibid. Cabet. Vous n'avez pas le droit de faire dire à M[arx] plus qu'il n'a dit : Cabet, respektabel wegen seiner praktischen Stellung zum französischen Proletariat ³. M[arx] ne dit rien de dévouement mot qu'il haïssait comme vous saurez — on pourrait dire : respectable] pour le rôle qu'il a joué au milieu du prolétariat français — (ou dans le mouvement politique du prolétariat français), etc. ou quelque chose comme ça.

ib. Peut-on dire : prêcher pendant 3 volumes ?

ib. en bas, Thiers : si vous abrégez comme vous le faites il faudrait ajouter ce que dit l'original :

Th[iers] Gegenrede gegen Pr[oudhon]s Vorschläge, die dann als

* Texte communiqué par l'Institut du marxisme-léninisme de Moscou. (N. R.)

1. Il s'agit de la traduction de la lettre à Schweitzer sur Proudhon, donnée en annexe à *Misère de la philosophie* (E. S. 1945). (N. R.)

2. Ajoutez à cela le gauche et désagréable pédantisme de l'autodidacte qui fait l'éruudit, de l'ex-ouvrier qui a perdu sa fierté de se savoir penseur indépendant et original. (N. R.)

3. Respectable à cause de son rôle politique au milieu du prolétariat. (N. R.)

*besondre Schrift veröfentlicht ward*¹. C'est, je crois, le célèbre livre *De la propriété*; mais je n'en suis pas certain.

P. 8. le *crédit... pourrait accélérer* — non le crédit mais son application; il faudrait donc dire : pourrait *servir* à accélérer ou une semblable tournure de phrase.

P. 9. étale un cynisme de crétin en l'honneur du Czar? Dem Czar zu Ehren kretinartigen Zynismus treibt². Le cynisme dont P[roudhon] accable les malheurs de la Pologne est³ une flatterie pour la politique du Czar. Voilà ce qu'il faudrait faire ressortir.

ib. en bas *D'un côté* etc. — Les deux courants opposés qui dominent les intérêts du petit bourgeois, ne doivent pas manquer; votre texte paraît les supprimer.

P. 10. tapageux est mieux que scandaleux.

15 Mars.

Voilà ! Tâchez d'être plus fidèle à l'original; Marx n'est pas un homme qu'il est permis de traiter à la légère. J'espère que Laura insistera pour que le texte soit bien et fidèlement rendu.

Ci-joint les £ 10. —

Nous avons ici tous les livres et les *boock-cases*⁴, et depuis 3 jours nous sommes en train d'amalgamer les deux bibliothèques et de les ranger. C'est un travail du diable, Nim et moi nous sommes fatigués tous les deux, ainsi *with love to Laura from Nim and myself. No more at present.*

*From yours truly*⁵,

F. E.

101. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 13/3/84.

Mon cher Engels,

Nous venons de recevoir les deux caisses annoncées, dont une de linge. Lavroff a eu plus de chances que nous; car il avait reçu

1. La réponse de Thiers aux propositions de Proudhon, publiée par la suite sous forme de livre. (N. R.)

2. [La Pologne] laquelle en l'honneur du tsar il traite avec un cynisme de crétin. (N. R.)

3. *Dans l'original* : sont. (N. R.)

4. Bibliothèques.

5. Avec les amitiés de Nim et de moi-même à Laura. Je n'en dis pas plus pour l'instant. Fidèlement à vous. (N. R.)

sa caisse depuis plusieurs jours. Les nôtres ont dû séjourner au bureau de la librairie, je ne sais pourquoi, puisqu'on [ne] les a pas ouvertes. Cette formalité était sans doute pour prouver l'utilité de ce bureau, qui est censé passer en revue et examiner tous les livres qui entrent en France. Il est heureux qu'ils n'aient pas eu l'idée d'ouvrir la malle, car ils auraient vu que les livres étaient du linge de table et de corps; ils auraient cru à un mystère; et par ce temps de conspiration à la dynamite, ils auraient appelé le commissaire de police, et auraient saisi la malle comme pièce du délit et comme preuve à conviction d'un complot bonapartiste, anarchiste.

Nous n'avons eu que le temps d'ouvrir les caisses et de passer en revue rapidement ce qu'elles contenaient. Laura et moi nous vous remercions, vous et Hélène, de tout le mal que vous [vous] êtes donné pour faire ces caisses. Cela a dû être un terrible travail! — Combien de Pilsener *bottles* avez-vous bu en les faisant?

Hier nous avons eu un grand meeting pour les mineurs¹; les deux grands hommes Rochefort et Vallès avaient promis leur concours; mais ils n'ont pas tenu parole. Même Rochefort, que l'on devrait appeler Rochefoire selon Laura, a commis une petite canaillerie bien caractéristique du personnage — Guesde l'a exécuté de main de maître, et a obtenu un vote de blâme contre lui. Je n'ai pas le temps, à cause de l'heure, de vous raconter cela; mais à demain.

Envoyez-moi je vous prie un chèque de £ 10. Les fonds sont déplorablement bas.

Avez-vous reçu l'article traduit et les journaux allemands?

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Je vous envoie ma conférence², j'espère que vous la trouverez bien.

1. Les mineurs d'Anzin étaient en grève. Le 12 mars, un meeting est organisé à leur profit salle Lévis sous la présidence des délégués mineurs Lefèvre et Lacroix, avec le concours de J. Vallès, Guesde, Argyriadès, Lafargue, etc. Rochefort, qui devait y prendre la parole, se déroba sous le prétexte que les deux délégués n'avaient pas de mandat régulier. (N. R.)

2. Il s'agit de la 2^e ou 3^e conférence de Lafargue sur *Le Matérialisme historique de K. Marx*. (N. R.)

102. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 31 March 1884.

My dear Laura,

Even if it had not been for Paul's letter this morning, this afternoon was set apart for a letter to you. I am so bothered and pestered just now that not only my time, but also my room and my desk are not my own. On Monday last we got char of 41 M[aitland] P[ark] Rd, paid Willis and gave him the key. What furniture there was left, is in Gittens' hands, they offered £ 12.10.—but advised a sale—we are trying to get £ 15.—out of them to have done with it; this will be attended to this week. Then I have been busy with the books, and was getting clear—two more days would have settled the heavy work—when lo! the landlord sends the painters to do the house outside, and here we are, three dawdling fellows in the house, all windows open, every room invaded at the most unexpected hours, and to crown all, a bleak Eastwind blowing inside as well as outside. That I got as fine a specimen of rheumatism as could be wished for, was only natural. Fortunately, if the dawdlers keep possession of the house even now, the east wind has left us and so has, more or less, the rheumatism; and I am promised possession of my room for today, on condition of giving it up to morrow. So let us enjoy the present while it lasts.

Nim says there is such a weight off her mind now since the old house is done with, that she at last can sleep again; it was a nightmare for her which even an occasional nightcap of "Irish" could not drive away. Our place has much changed, two of my book-cases have gone below, the piano is in the corner between the fire-place and folding door (in the front room), the other corner filled up by one of Mohr's book-cases, while his large book-case (that behind his sofa) now takes the place where the piano stood in the back room. As soon as the painters will have cleared out, I shall finish the sorting of the last heap of books, and then try and get off the last box of books for you; there is a nice little lot of things relating to the French Revolution, Loustalot, *Feuille villageoise*, *Prisons de Paris pendant la Révol.*, etc., etc.

I have settled with Meissner that the 2nd book (*Cirkulations-process des Kapitals*) is to be published first and separately; as soon as the *gross* work is finished, I can begin. The 3rd book will follow, along with *Theorien über den Mehrwert*, a long critical work forming part of the first Ms. of the *Kapital* (1862) which I have discovered. The English translation is going on slowly, Sam has too much

law-work to attend to, and is too conscientious to hurry on with it, "regardless of quality".

The movement here is showing more and more of its emptiness every week. *Justice* drives me to despair by its utter incapacity of tackling even one single question. *To-Day* will live this next month entirely by Davitt and Paul who, you will have been glad to learn from *Justice*, is the first living authority on French peasant property. These fellows cannot even give a man his due without trying to make him look ridiculous. Bax and Aveling are the only two, as far as I can see at present, of whom something can be made; but Bax has Kant on the brain and Aveling, in order to live, has to keep a good many irons in the fire and is a perfect novice in everything relating to political economy. Paul will no doubt see Bax at Roubaix; he and a working man have been delegated by the Dem[ocratic] Fed[eration], much against Hyndman's will who has lately made several attempts at forcing his personal plans and dodges upon them, but was ignominiously defeated: so he opposed sending delegates to Roubaix as he wanted to keep open the chance of a connexion with Brousse and Co. That fellow will not go far: he cannot bide his time.

I am afraid Paul will be disappointed with regard to a German delegate to Roubaix; unless Lieb[necht] does come; but as he has promised to do so, it is not likely. The others do not speak French, except perhaps Bernstein, and him the deputies are sure not to send, as they mostly hate him, and would replace him in Zurich if they could and dared. Thanks to the great accession of petit bourgeois—gebildete Schafsköpfe, our "leaders" in Germany have become a sorry lot. Anyhow I hope Roubaix will be a great success devant le public, it will help on enormously; in the mean time I enclose the cheque £ 10.—and send you plenty of kisses from Nim and your affectionate old cripple.

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 31 mars 1884.

Ma chère Laura,

Même si je n'avais pas reçu la lettre de Paul ce matin, cet après-midi était réservé pour t'écrire. Je suis tellement importuné et harcelé en ce moment que non seulement mon temps, mais même mon bureau et ma table de travail ne m'appartiennent plus. Lundi dernier, nous avons fait le ménage au 41, M[aitland] P[ark] R[oad], nous avons payé Willis et nous lui avons donné la clé. Le mobilier qui restait est entre les mains des Gittens, ils en ont offert douze livres dix shillings, mais ils ont conseillé une vente; nous essayons d'en obtenir quinze livres pour en être débarrassés; on s'occupera de cela cette semaine. Ensuite, j'ai eu à faire avec les livres, et je commençais à m'en sortir (deux jours

de plus auraient suffi pour venir à bout du plus gros), mais voilà que le propriétaire envoie les peintres pour ravalier la façade, et nous voici avec trois trainards dans la maison, toutes fenêtres ouvertes, toutes les pièces envahies au moment le plus inattendu, et, pour couronner tout cela, un âpre vent d'est soufflant aussi bien dedans que dehors. J'ai attrapé le plus beau spécimen de rhumatisme qu'on puisse souhaiter, et c'est assez naturel. Heureusement, si les trainards sont encore à présent maîtres de la maison, le vent d'est nous a quittés, et le rhumatisme aussi plus ou moins ; on me promet que je pourrai rentrer en possession de mon bureau pour la journée, à condition d'y renoncer demain. Jouissons donc du présent pendant qu'il dure.

Nim dit qu'elle a l'esprit délivré d'un tel poids, depuis qu'on en a fini avec l'ancienne maison, qu'elle a enfin retrouvé le sommeil ; c'était pour elle un cauchemar que même un verre de whisky certains soirs ne pouvait pas chasser. Notre maison a beaucoup changé ; deux de mes bibliothèques ont été descendues, le piano est dans le coin entre la cheminée et la porte à deux battants (dans la pièce sur la rue), l'autre coin est occupé par une des bibliothèques de Mohr, tandis que sa grande bibliothèque (celle qui était derrière son canapé) se trouve maintenant là où était le piano dans la pièce de derrière. Dès que les peintres auront décampé, je terminerai le triage du dernier tas de livres et je tâcherai de l'expédier la dernière caisse de livres : il y en a un bon petit lot relatif à la Révolution française, Loustalot, *Feuille villageoise*, *Prisons de Paris pendant la Révolution*, etc., etc.

J'ai convenu avec Meissner que le deuxième livre (*Procès de circulation du capital*) sera publié d'abord et séparément ; dès que le gros œuvre sera terminé, je pourrai m'y mettre. Le troisième livre suivra, avec *Les Théories de la plus-value* : c'est un long travail critique qui fait partie du premier manuscrit du *Capital* (1862) que j'ai découvert. La traduction anglaise avance lentement : Sam a trop de travail juridique sur les bras, et il est trop consciencieux pour aller vite « au détriment de la qualité ».

Ici le mouvement se révèle de plus en plus vite d'une semaine à l'autre. *Justice* me désespère par son incapacité totale à aborder le moindre problème. *To-Day* vivra le mois prochain uniquement grâce à Davitt et à Paul¹ qui, tu auras eu le plaisir de l'apprendre par *Justice*², est de nos jours la plus haute autorité vivante sur le sujet de la propriété paysanne en France. Ces gens-là ne peuvent même pas rendre justice à quelqu'un sans essayer de le rendre

1. Le n° 4 de *To-Day* (avril 1884) comporte en effet un article de Michael Davitt : « Le problème social irlandais » (p. 241-255) et un de Lafargue : « La propriété paysanne en France » (p. 257-275). (N. R.)

2. *Justice* du 29 mars 1884 publie (p. 5/c. III) un article intitulé « Peasant Proprietary in France ». La phrase que cite Engels est la phrase même de l'article. (N. R.)

ridicule. Bax et Aveling sont les deux seuls jusqu'à nouvel ordre dont on puisse tirer quelque chose; mais Bax est obsédé par Kant, et Aveling doit, pour vivre, s'occuper de beaucoup de choses à la fois, et il est parfaitement novice pour tout ce qui touche à l'économie politique. Paul verra certainement Bax à Roubaix; il a été délégué avec un ouvrier par la Dem[ocratic] Fed[eration], en dépit de Hyndman qui a, depuis quelque temps, tenté à plusieurs reprises d'imposer ses idées personnelles et ses manigances; mais il a été ignominieusement battu : c'est ainsi qu'il s'est opposé à l'envoi de délégués à Roubaix parce qu'il voulait laisser la porte ouverte à une entente avec Brousse et Cie. Ce garçon n'ira pas loin : il ne sait pas attendre son heure.

Je crains que Paul ne soit déçu en ce qui concerne la représentation allemande à Roubaix¹; à moins que Liebk[necht] ne vienne; mais comme il a promis de venir, c'est peu probable. Les autres ne parlent pas français, sauf peut-être Bernstein, et ce n'est certainement pas lui que les délégués enverront, car ils le haïssent pour la plupart, et ils le remplaceraient bien à Zurich s'ils le pouvaient et s'ils l'osaient. Grâce à la montée massive d'imbéciles de formation petite-bourgeoise, nos « dirigeants » d'Allemagne sont devenus une triste bande. De toute façon, j'espère que Roubaix sera un grand succès devant le public, cela nous aidera énormément. En attendant, je t'envoie ci-joint le chèque de dix livres et t'adresse beaucoup de baisers de la part de Nim et de ton vieil invalide qui t'aime bien.

F. ENGELS.

103. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Wednesday Evening, April 2nd/84.

My dear General,

I find on returning home that a postcard and papers addressed to you have not been posted. I had just written a few lines to thank you for your letter and cheque, and to say that as I was going down to Argenteuil I would put off sending you a letter until my return.

I found the little ones in very good condition; the little girl

1. Du 29 mars au lundi 7 avril se tint à Roubaix le VII^e congrès national du parti ouvrier. Il n'y eut pas finalement de délégation allemande. (N. R.)

getting on splendidly and Johnny with more colour than usual. The events that had been casting their shadows before¹ have come. One of the servants has left and another is to leave. A Mme M... (couldn't catch her name, the children pronouncing it in divers ways!) rules and governs in the house and a mighty despotic rule it looks like. The lady lords it over the servant, over the children, and over Longuet himself. The latter is doing his best to give this new order of things a fair trial, but I fear it will come to grief and, if it does, the fault in this instance will hardly be Longuet's. The new comer with many sterling qualities has all the disagreeable points of the professional governess-housekeeper: she domineers so, and is so "important" and so "proper" and has something so ungraceful and uncomfortable about her in her ways with the children that it made me feel quite queer to watch her. But this is a first impression and may be a false one. There's no knowing how to get over the difficulties of the situation. Young servants are bad and middle-aged housekeepers are no better.

The congress thus far seems successful. It has at all events compelled the bourgeois press to take notice of it. The absence of a German delegate is a disaster and *Le Temps* that does not succeed in disguising its disgust at the progress made by the movement chuckles over the absence of all foreigners save the English delegates. Meanwhile it gives long and daily reports of the doings at Roubaix and wastes much eloquence to prove the utter insignificance of what it calls the Guesdiste congress.

The strike at Anzin, you see, continues. It says much for the miners for there is terrible misery in the place. The women behave beautifully.

I am sorry that you are so little satisfied with the movement in England. Certainly ambition runs away with Hyndman and Bax is temporarily damaged by metaphysics and Aveling is as yet little more than a sentimental socialist, but both Aveling and Bax are, I think, full of promise and of perfect good faith, "et quand on n'a pas ce que l'on aime il faut aimer ce que l'on a"; if their action is not quite good, there is at all events nothing better to put in its place.

Of course you can't actively help them just now, but you might do so much by advising them and that I really think you ought to do if only in order not to let the fire so newly kindled die out again.

Nonné, who had asked leave to introduce his wife, called yesterday with her. They are a young and quite newly married couple. She is amiable and rather pretty but I don't think that the two between them will ever set the smallest Thames on fire.

1. Réminiscence de Th. Campbell, *Cochiel's Warning*, 55 :
« Coming events cast their shadows before. » (N. R.)

Anyhow, she had dressed so elaborately and splendidly for the occasion that I began to think I was the old queen to whom a young and blushing bride was being presented.

Many thanks for the news you give me respecting the *Kapital*. And that reminds me that I have been requested to ask you the price of Papa's photographs. They are being much demanded here and one or two houses wish to have them on sale.

I feel awfully drowsy, dear General, after my excursion, the more so as I have been slightly out of sorts the last few days so that I beg leave to shut up here.

Hope you have given your rheumatism the slip!

Best love to Nim and to the General from,

LAURA.

TRADUCTION

Mercredi soir, 2 avril 84.

Mon cher Général,

Je m'aperçois en rentrant à la maison qu'une carte postale et des journaux qui vous étaient adressés n'ont pas été mis à la poste. Je venais d'écrire un mot pour vous remercier de votre lettre et de votre chèque et pour vous dire que, devant aller à Argenteuil, j'attendais d'être de retour pour vous envoyer une lettre.

J'ai trouvé les petits en très bonne condition; la petite fille est splendide et Johnny a plus de couleurs que d'habitude. Les événements qui menaçaient sont arrivés. Une des domestiques est partie et une autre doit partir. Une certaine Mme M... (je n'ai pas pu saisir son nom car les enfants le prononcent de différentes manières) dirige la maison et y exerce une domination qui semble rudement despotique. Cette dame commande à la bonne, aux enfants et à Longuet lui-même. Ce dernier, très honnêtement, essaie de voir ce que donnera ce nouvel arrangement, mais je crains que cela ne tourne mal et, dans ce cas, ce ne sera guère la faute de Longuet. La nouvelle venue, malgré beaucoup de solides qualités, offre tous les désagréments de la gouvernante professionnelle : elle est si tyrannique, si « importante » et si « convenable », et elle a quelque chose de si peu gracieux et de si peu engageant dans ses manières avec les enfants que je n'ai pu, en l'observant, me défendre d'un certain malaise. Mais ce n'est qu'une première impression et peut-être est-elle fausse. Comment surmonter les difficultés de la situation ? Les jeunes bonnes ne valent rien et les gouvernantes d'âge mûr ne valent pas mieux.

Le congrès paraît être un succès jusqu'à présent. Il a, en tout cas, contraint la presse bourgeoise à lui prêter attention. L'absence de tout délégué allemand est un désastre, et *Le Temps* qui ne parvient pas à dissimuler son dépit devant les progrès du mouve-

ment se gausse de l'absence de tout délégué étranger, à l'exception des Anglais. Cependant, il publie tous les jours de longs comptes rendus de ce qui se passe à Roubaix et gaspille des flots d'éloquence pour démontrer la futilité absolue de ce qu'il appelle le congrès guesdiste¹.

La grève d'Anzin, comme vous le voyez, continue. Elle honore les mineurs, car la misère est affreuse dans cette ville. Les femmes ont une conduite admirable.

Je suis navrée que vous soyez si peu satisfait du mouvement en Angleterre. Sans doute l'ambition entraîne Hyndman, Bax est provisoirement gâché par la métaphysique et Aveling n'est encore guère plus qu'un socialiste sentimental, mais Aveling et Bax sont tous deux, je crois, pleins de promesses et d'une parfaite loyauté, « et quand on n'a pas ce que l'on aime il faut aimer ce que l'on a »; si leur action n'est pas tout à fait bonne, il n'y a en tout cas rien de mieux à mettre à la place.

Vous ne pouvez évidemment pas leur apporter un soutien actif actuellement, mais vous pourriez faire beaucoup en leur donnant des conseils. Et vraiment c'est ce que vous devriez faire, ne serait-ce que pour ne pas laisser s'éteindre cette flamme qui vient de s'allumer.

Nonné, qui avait demandé l'autorisation de nous présenter sa femme, nous a rendu visite hier avec elle. C'est un jeune couple de nouveaux mariés. Elle est aimable et assez jolie, mais je pense que ni l'un ni l'autre n'a jamais inventé la poudre. En tout cas elle s'était habillée pour cette occasion d'une façon si compliquée et si élégante que j'ai eu brusquement l'impression d'être la vieille reine à qui l'on présente une jeune épousée rougissante.

Merci beaucoup pour les nouvelles que vous me donnez en ce qui concerne *Le Capital*. Et cela me rappelle qu'on m'a prié de vous demander le prix des photographies de Papa. Beaucoup de gens en veulent ici et une ou deux maisons voudraient en faire la vente.

J'ai terriblement envie de dormir, cher Général, après mon expédition, d'autant plus que je suis légèrement souffrante depuis quelques jours. C'est pourquoi je vous demande la permission de m'arrêter ici.

J'espère que vous êtes débarrassé de votre rhumatisme.

Meilleures amitiés à Nim et au Général de

LAURA.

1. Du 1^{er} au 9 avril, *Le Temps* consacre chaque jour une colonne au congrès de Roubaix. Le ton des comptes rendus, d'abord hargneux, se fait indifférent, mais le journaliste est obligé finalement de reconnaître que le congrès est suivi par une foule considérable. (N. R.)

104. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, le 10 avril 1884.

Mon cher Engels,

A plusieurs reprises j'ai pris la plume pour vous écrire de Roubaix; mais le travail m'en a empêché. Nous avions deux séances privées par jour et une publique dans la soirée. On se couchait à une ou deux heures du matin et l'on devait être sur pied à sept heures; et ce métier a duré pendant dix jours. Je ne vous parlerai pas des séances privées; je vous enverrai les résolutions que nous avons prises, dès qu'elles seront publiées en brochures. Les séances publiques présentent un intérêt particulier. Roubaix est une ville industrielle d'environ 90.000 habitants; c'est pour ainsi dire un faubourg de Lille; il n'y a là que des ouvriers (tisseurs, filateurs, apprêteurs, etc.) et des patrons. Les trois premières séances publiques furent tenues devant un public essentiellement ouvrier; les bourgeois ne semblaient pas vouloir remarquer notre présence; mais petit à petit leur attention s'éveilla, et l'un après l'autre ils commencèrent à assister à nos séances. Les choses que l'on disait fouettèrent leur indignation; ils protestèrent, crièrent, tempêtèrent. Toutes les séances étaient orageuses; et entre ouvriers et bourgeois, des injures et des coups s'échangeaient librement; la police intervenait constamment, empoignant les ouvriers, et respectant les bourgeois. La brutalité et l'insolence de la police n'avaient au début aucune borne; à plusieurs reprises, nous protestâmes énergiquement contre la conduite du commissaire et de ses agents, mais grâce à nos protestations ou plutôt grâce sans doute à des ordres du ministère, qui en ce moment a suffisamment de tracas avec la grève d'Anzin, la police se modéra un peu, au grand étonnement des ouvriers; le commissaire même intervint à plusieurs reprises pour calmer les bourgeois. Ceux-ci étaient exaspérés par l'enthousiasme qui accueillit la lecture de l'adresse des Allemands¹; ils nous traitaient de Prussiens, nous disaient d'aller tenir notre congrès à Berlin : il est bien dommage que Liebknecht ou Bebel n'aient pas été présents; ils eussent été portés en triomphe par les ouvriers,

1. Le parti social-démocrate allemand, qui n'envoya pas de délégué à Roubaix, lui fit parvenir une adresse signée Jos, Joos, Léo, dans laquelle il était dit : « Les colonnes Vendôme allemandes seront, elles aussi, renversées, soyez-en sûrs. » (*Cri du peuple*, 3 avril 1884, p. 3/II-III.) (N. R.)

qui criaient d'autant plus « vive l'Allemagne! vive les socialistes allemands! » que les patrons vociféraient « à bas l'Allemagne! » A Lille où nous avons été dimanche tenir un meeting, nous rencontrâmes les mêmes cris de « à bas l'Allemagne! » dans la partie bourgeoise de l'assistance; je la rendis furieuse quand je leur dis que Pouyer-Quertier¹, le cotonnier, avait dû signer avec bonheur la cession de l'Alsace, qui le débarrassait de la concurrence mulhousienne, et que les cotonniers de Lille et de Roubaix céderaient avec autant de bonheur Rouen et tous les districts cotonniers à la Prusse ou au diable.

Ce qui caractérisa ces meetings, c'étaient les passions qui séparaient les deux classes. Pendant dix soirées sept à huit cents personnes assistèrent à ces séances. La ville était en émoi, partout où nous passions on nous signalait du doigt, et proférait des menaces. Je vous envoie *Le Cri du peuple*², qui contient la narration de la scène finale. Lundi dernier, Guesde, Paule Mink et moi, nous avons été à Gand sur l'invitation des socialistes; nous avons été chaleureusement accueillis; dans le meeting public de Gand, j'ai fait l'historique de l'Internationale. Dans l'assemblée, se trouvait Splingard, délégué à La Haye, qui pris de vin reprocha à Marx de ne pas savoir le français. Je saisis l'occasion pour rapporter tout l'honneur de l'Internationale à Marx, pour attaquer les proudhoniens du journal *La Liberté*³ de Bruxelles, et pour les accuser d'être des bourgeois qui n'avaient jamais rien compris au mouvement ouvrier. Splingard en entendant ces paroles, ne peut se contenir; et il fit bien de se retirer, car on allait le mettre à la porte. A Gand, il était saoul comme à La Haye; peut-être qu'il n'a pas dessaoulé depuis 1872? — A Gand nous avons trouvé deux hommes bien remarquables, Anseele, le nom de l'autre est flamand, ne l'ayant pas vu écrit, je n'ai pu le retenir;

1. Pouyer-Quertier, gros filateur de Rouen, était ministre des Finances de Thiers en 1871. A peine établi à Bordeaux, il avait l'impudence de tenter la remise en vigueur immédiate des anciens tarifs protecteurs contre l'Alsace. Voir sa dénonciation par Marx dans *La Guerre civile en France*, édition nouvelle, E. S. 1953, p. 56. (N. R.)

2. *Cri du peuple* du 10 avril 1884 (p. 1/IV) : « Les arrestations de Roubaix. »

Roubaix, 8 avril, 3 h. 55 du soir,

La citoyenne Paule Mink, les citoyens Guesde, Dormoy et Bazin, sortent du commissariat après protestation contre l'arrestation de leurs amis Merlin et Farjat. Ils sont poursuivis par une bande de trois cents fabricants et contre-mâtres ayant les policiers pour complices. Les insultes continuent jusqu'à la gare, où les délégués du congrès sont courageusement délogés par les ouvriers. (N. R.)

3. *La Liberté* avait pris ouvertement parti pour les bakouninistes et repris, après le congrès de La Haye, leurs accusations calomnieuses sur la prétendue dictature exercée par Marx sur l'Internationale. (N. R.)

ils connaissaient parfaitement *Le Capital*, et me disaient que c'était Marx et les journaux allemands, le *Volksstaat*, le *Sozial Demokrat*, etc. qui les avaient guéris de l'anarchie et du libéralisme bourgeois.

Bax et Joynes¹ ont été enchantés. Le pauvre Joynes ne veut pas charger sa conscience du meurtre des animaux et son estomac de leur chair; mais à Roubaix les punaises l'ont traité comme un vulgaire *meat-eater*²; elles l'ont saigné vigoureusement; il a dû désertier son lit. Les Français étaient grandement amusés de le voir manger ses tartines de pain et de beurre. Ils ont été très amicalement traités.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Dear General, Paul has'nt left me room for much. He wishes you to send him a copy of the 3 rd. Ed. of the *Kapital*. The English delegates told me that Aveling was translating it. How is that? Affectionately your Laura³.

105. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 18th April 1884.

My dear Laura,

Best thanks for your news about the children which were very grateful to all of us. We'll hope the new arrangement may work at least for some time and without too much friction, though she looks, from what you say, a rough subject enough to create any amount of that.

As to our "Socialist" group here, I too am of opinion and said so, that Bax and Aveling are the only ones worth having, they

1. Délégués de la Democratic Federation. (N. R.)

2. Mangeur de viande. (N. R.)

3. [Traduction :] Cher Général, Paul ne m'a pas laissé grand'place. Il désire que vous lui envoyiez un exemplaire de la 3^e édition du *Capital*. Les délégués anglais m'ont dit qu'Aveling était en train de la traduire. Comment cela se fait-il? Affectueusement votre Laura.

at least study with a will, though not always a well directed one. But the worst is, this little clique of *public* "mutual admirators" and at least partially *secret* "mutual detractors" (esp. Hyndman) are getting a regular nuisance through their mischievous gossip. First we hear from S. Moore that he has heard in Manchester that Hyndman was busy translating the *Kapital*. This mystery we have as yet not been able to sift thoroughly but it will probably turn out a *canard*. Now, before we are well over that, those two busybodies in Paris spread the report that Aveling was at it! The long and the short of this is as follows. Aveling who studies the German text, has translated a few pages for his own benefit. When Hyndman was named as a possible competitor in the field, Sam at the same time declared that his own translation was getting on very slow, and he would be glad of some help. So Aveling was mentioned; I looked over his work and found it utterly useless. He was however very eager, and so, on his meeting Sam Moore here last week, it was arranged that he should try his hand at the chapter "Der Arbeitstag", this being chiefly descriptive and free, comparatively, from difficult theoretical passages for which A[veling] is totally unfit *as yet*, that is to say until he has worked himself through the whole book and understands it. But at the same time I said to Sam that I made it a condition that you should be asked also to take a share in the work, of which Sam was very glad, and now I come to ask you to choose one. The matter stands at present as follows:

Sam is now doing the 1st Abschnitt from the beginning; we have gone over part of this 1st chapter and it is very good, though we shall revise it again. He intends going on to the end, page 127 (2nd edit.), and the most difficult part (p. 22-44) we shall each do independently and then compare.—From p. 128 to 221 (2nd Abschnitt and 3rd Abschn. chapters 5, 6 and 7) is completed. Chapter 8th we will let Aveling try. All the rest is open to you to choose from. I do not think you will like to take the next 4th Abschnitt, Kooperation, Teilung der Arbeit... Maschine-rie, etc. p. 318-529 this being rather technical, and so is the 6th Abschnitt: der Arbeitslohn. The 7th: die Akkumulation, I should suppose, would suit you best. But choose for yourself. Any technical terms for which it might be difficult to find the English equivalent in Paris, you might leave room for, we could hunt them up here or in Manchester and fill them in. As all parts of the translation pass through my hands, I can easily restore the unity of expression (the application of the same technical terms throughout the book). If you accept our proposal, as I hope you will, and choose a section for yourself, we shall have fulfilled at least partially Mohr's wish and have your name and your work associated with this translation which, I am convinced more and more every day, is an absolute necessity, if the present movement here is not to collapse like a pricked ball by its own inanity;

and we shall also be able to hasten the publication. Tussy had undertaken to hunt up all the quotations from Bluebooks and to transcribe the original passages so as to avoid re-translation and errors unavoidably connected with it. She will also see Kegan Paul as soon as possible, maybe to-day (the Easter holidays stopped action in that direction), and arrange an interview for me with him when we hope we may be able to settle business matters; we shall then also know whether there is any truth in the Hyndman report.

So if you do say yes, at least something good will have to be connected with the gossipy reports of Bax and Joynes; for to tell you the truth I have no great faith in Aveling's *present* attempts.

Of Mohr's photographs there are about 450 small ones (*cartes*) 24/—per 100 and 250 large ones (*cabinets*) 50/—per 100 cost price. I shall send you a good parcel of them if you like as soon as I shall have time to pack them. At present I have still heaps of books to stow away. Sam left on Wednesday, Schorlemmer is still here till Monday. He sends kindest regards by the million.

The copy 3rd edit. I sent to Danielson direct on 5th April *registered* and should be glad if Paul would mention this in his next letter to him. Lop[atin] had asked me to send it and given me the address.

Now I shall have to write to Paul. So until next time I remain
Your affectionate

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 18 avril 1884.

Ma chère Laura,

Merci beaucoup des nouvelles que tu nous donnes des enfants : elles nous ont fait grand plaisir à tous. Espérons que ce nouvel arrangement ira au moins pendant quelque temps sans trop de frictions, bien qu'elle semble, d'après ce que tu dis, de taille à en créer suffisamment.

En ce qui concerne notre groupe « socialiste » ici, je suis d'avis moi aussi, et je l'ai dit, que Bax et Aveling sont les seuls qu'il vaille la peine d'avoir; eux au moins ont la volonté de s'instruire, même si cette volonté n'est pas toujours bien orientée. Mais le pire, c'est que cette petite clique de gens qui s'adonnent *publiquement* à l'admiration mutuelle, et plus ou moins *secrètement* à la médisance mutuelle (surtout Hyndman), se rend parfaitement malfaisante par ses méchants ragots. Tout d'abord, S. Moore nous informe qu'il a appris à Manchester que Hyndman s'occupait de

traduire *Le Capital*. C'est un mystère que nous n'avons pas encore pu percer complètement, mais il y a bien des chances pour que ce soit un *canard*. Et maintenant, avant même d'être sortis de cette affaire, voilà que ces deux touche-à-tout répandent à Paris le bruit qu'Aveling y travaille ! Le fin mot de l'histoire, le voici. Aveling, qui étudie le texte allemand, en a traduit quelques pages pour lui-même. Quand on a parlé de Hyndman comme d'un concurrent possible en lice, Sam a déclaré à ce moment que sa propre traduction avançait très lentement et qu'il serait heureux de recevoir de l'aide. C'est ainsi qu'il a été question d'Aveling; j'ai parcouru son travail et je l'ai trouvé parfaitement inutilisable. Il était cependant plein d'ardeur, et c'est pourquoï, quand il a rencontré Sam Moore ici la semaine dernière, il a été convenu qu'il se ferait la main sur le chapitre « La journée de travail », qui est essentiellement descriptif et relativement exempt de passages théoriques difficiles pour lesquels A[veling] est totalement incompetent *jusqu'à nouvel ordre*, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il soit venu à bout de l'ensemble du livre et qu'il l'ait compris. Mais en même temps j'ai dit à Sam que j'y mettais une condition : c'est qu'on t'invite aussi à prendre part au travail, ce dont Sam a été très content, et maintenant je viens te demander de faire ton choix. Les choses se présentent pour l'instant de la façon suivante.

Sam est en train de faire la première section depuis le début; nous avons examiné en partie ce premier chapitre, et c'est très bon, bien que nous devions le revoir. Il a l'intention d'aller jusqu'au bout, page 127 (deuxième édition). En ce qui concerne la partie la plus difficile (pp. 22-44), nous allons la faire chacun de notre côté, et puis nous comparerons. — De la page 128 à la page 221 (deuxième section et troisième section, chapitres 5, 6 et 7), c'est terminé. Nous laisserons Aveling s'essayer sur le chapitre 8. Tout le reste s'offre à ton choix. Je ne pense pas que tu auras envie de prendre la section suivante, la 4^e, Coopération, Division du travail... Machinisme, etc., pp. 318-529, car c'est assez technique, et c'est aussi le cas pour la 6^e section, le salaire. La 7^e, l'accumulation, serait, me semble-t-il, celle qui te conviendrait le mieux. Mais choisis toi-même. S'il y a des termes techniques pour lesquels tu aurais peut-être du mal à trouver à Paris l'équivalent anglais, tu pourrais les laisser en blanc : nous pourrions les rechercher ici ou à Manchester et remplir les blancs. Comme toutes les parties de la traduction passent par mes mains, je peux facilement rétablir l'unité d'expression (l'usage des mêmes termes techniques dans tout le livre). Si tu acceptes notre proposition, comme je l'espère, et si tu te réserves une section, nous aurons réalisé, au moins en partie, le vœu de Mohr; ton nom et ton travail seront associés à cette traduction, qui, j'en suis de plus en plus convaincu tous les jours, est d'une absolue nécessité, si l'on ne veut pas que le mouvement actuel dans ce pays s'effondre, à force d'inéptie, comme une baudruche percée; et nous pourrions

bientôt aussi hâter la publication. Tussy a entrepris de rechercher toutes les citations tirées des *Livres bleus*¹ et de transcrire les passages originaux afin d'éviter une retraduction et les erreurs qui en résultent inévitablement. Elle verra aussi Kegan Paul le plus tôt possible, peut-être aujourd'hui (les vacances de Pâques nous ont empêchés d'agir de ce côté), et elle me ménagera une entrevue avec lui lorsque nous espérons être en mesure de régler les questions pratiques; nous saurons alors en même temps ce qu'il y a de vrai dans l'histoire Hyndman.

Si donc tu dis oui, il sera au moins sorti quelque chose de bon des commérages de Bax et de Joynes; car, à te dire la vérité, je n'ai pas grande confiance dans les essais d'aveling *pour le moment*.

Il y a environ 450 petites photographies de Mohr (format carte) au prix coûtant de 24 shillings le cent, et 250 grandes (format album) à 50 shillings le cent. Je t'en enverrai un bon paquet si tu veux, dès que j'aurai le temps de les emballer. Pour le moment, j'ai encore des tas de livres à ranger. Sam est parti mercredi, Schorlemmer est encore ici jusqu'à lundi. Il t'envoie des millions de bonnes amitiés.

J'ai envoyé l'exemplaire de la troisième édition directement à Danielson le 5 avril, *sous pli recommandé*, et j'aimerais que Paul le lui signale dans sa prochaine lettre. Lop[atine] m'avait demandé de l'envoyer et m'avait donné l'adresse.

Il va falloir maintenant que j'écrive à Paul. Je reste donc, jusqu'à la prochaine fois,

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

106. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

Londres, le 18 avril 1884.

Mon cher Paul,

5 h. moins le quart — donc : vite !

Mes félicitations à l'égard du succès de votre congrès. *Le Journal de Roubaix*² le démontre par la différence de ses comptes

1. Voir note 1 page 167. (N. R.)

2. Du 31 mars au 9 avril, *Le Journal de Roubaix*, journal bourgeois de la région, consacre chaque jour un article de deux colonnes, signé Alfred Messiaen, au Congrès socialiste. (N. R.)

rendus des premières et dernières séances. Les Allemands ont bien fait de ne pas envoyer un délégué. La prolongation de la loi d'exception¹ aurait été trop facilitée au gouvernement et aux bourgeois; les *modérés* parmi notre parti (très nombreux parmi les chefs, très peu vis-à-vis de la masse qui est excellente) auraient exploité cela; c'était une faute qu'on ne pouvait commettre. Les démonstrations même internationales doivent être sacrifiées en pareil cas.

A quand le retour du Ms. de la traduction²? Cette fois, réellement, donnez-vous de la peine, je vous en prie. La chose doit absolument être bien faite ou pas du tout. Et à quand pourra-t-on commencer l'impression³? C'est pour m'arranger pour les quelques notes et les peu de mots de préface — si vous voulez, faites une préface et envoyez-la ici. Vous demandiez qu'on vous donne le pas sur l'édition⁴ allemande; mais de celle-ci, j'ai le Ms. complet de la première partie, et ces gens à Zürich impriment aussitôt que le Ms. est entre leurs mains.

Avec ce texte allemand et *Le Capital* anglais à réviser, j'ai les mains pleines, et je voudrais par conséquent savoir comment m'arranger pour ne pas perdre du temps sans nécessité. Car il faut que j'arrive enfin au 2^e volume et voilà qu'on m'annonce de Zürich la nécessité d'une 2^e édition de mon *Dühring*⁴ et la 4^e de *La Guerre des paysans*⁵ — nouvelles révisions et nouvelles préfaces à faire! Et voilà ce qu'a valu — à Monsieur Bismarck et à moi — la prohibition de mes livres en Allemagne!

Le vieux Guillaume⁶ est plus ou moins *in extremis*. Il ne reconnaît plus les gens qui viennent chez lui, et il ne sait plus répéter les paroles qu'on lui apprend par cœur pour répondre aux députations.

Nim revient à l'instant d'une course, elle vous envoie ses « amours » (*loves*) en quantités voulues.

Bien à vous,

F. E.

5 h. 20^m.

1. La loi d'exception contre les socialistes devait être prorogée tous les deux ans par un vote du Reichstag. (N. R.)

2. Il s'agit sans doute de la traduction qu'Engels a faite de la lettre de Marx à J. B. Schweitzer, dont il a été question dans la lettre du 11 mars, et que Lafargue devait réviser. (N. R.)

3. De *Misère de la philosophie*. (N. R.)

4. La 2^e édition de l'*Anti-Dühring* paraîtra en 1886. (N. R.)

5. Il n'y eut pas alors de réédition de *La Guerre des paysans*. (N. R.)

6. Guillaume I^{er}, empereur d'Allemagne. (N. R.)

107. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 21/4/84.

Mon cher Engels,

Nous avons reçu votre lettre comme les Juifs la manne dans le désert. Merci.

Il fait une chaleur impossible — Paris s'est transformé comme par un coup de théâtre, les arbres sont couverts de feuilles, les rues inondées de soleil brûlant; on est en plein été.

Hélène a bien fait de se guérir; il aurait été, ma foi, par trop malheureux pour elle d'être par ces temps de chaleur privée de la céleste bière. Si Aveling a retrouvé l'usage de son urètre, il pourra tenir compagnie à Nim, et vider des bouteilles. Nous, nous buvons du cidre : chose excellente.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

108. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 24/4/84.

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre lettre et son contenu et je vous remercie.

Mardi soir au moment où j'allais partir pour ma conférence, j'ai reçu un télégramme de Juta¹, m'annonçant qu'un accident était arrivé à sa femme; je ne pus aller les voir immédiatement comme je l'aurais désiré, mais Laura se rendit à leur hôtel. La mère Juta avait été renversée par une voiture, le pied, à la cheville, était très enflé, très douloureux; le médecin qui l'avait examiné, à cause de l'enflure n'avait pu se prononcer et déclara qu'il fallait attendre pour qu'on pût savoir s'il y avait fracture. Le lendemain

1. Jan Careel Juta, libraire au Cap, beau-frère de Karl Marx. (N. R.)

matin je vis la malade, elle était au lit; la nuit avait été assez bonne, sans fièvre, la douleur et l'enflure avaient diminué avec le repos. Laura part en ce moment pour la visiter : peut-être la peur aura été plus grande que le mal. — Les Jura sont malheureux ! Depuis qu'ils sont à Paris, le temps est affreux; il vente, il fait froid, et il gèle la nuit.

Je vous envoie un numéro du *Temps*, contenant un article idiot sur l'Internationale et Marx ¹. En ce moment-ci le socialisme est à l'ordre du jour; les bêtises que l'on débite à ce sujet sont pyramidales; *Le Temps* vous en donnera une idée. Dans le n^o de mars du *Journal des économistes*, se trouvait un long article de Courcelle-Seneuil (de l'Institut) sur *Le Capital de Marx* de Deville ². D'après ce monsieur, Marx quoique non déclamatoire est un sentimentaliste, qui « avait lu sinon étudié les économistes », qui, dans sa théorie de la valeur, avait négligé le travail intellectuel pour ne voir que le travail manuel, etc..., etc...

Je viens de lire l'article de H. Spencer, sur le *Coming slavery* ³; le bonhomme est d'un grotesque réussi, Laura et moi nous allons lui répondre; et dans *To-Day* nous nous servirons de ses propres phrases et exemples pour démontrer le contraire de sa conclusion — nous démontrerons le *present slavery* ⁴.

1. *Le Temps* du 24 avril 1884 publie, sous la signature de Paul Strauss, le premier d'une série d'articles intitulés « Les partis socialistes (1870-1883) » (p. 3/III-V). Il est consacré à l'Internationale et à Marx. Voici, à titre d'exemples, quelques-uns des jugements de l'auteur sur Marx :

« La figure énigmatique de Marx mérite de retenir l'attention. Il s'en est fallu de peu que ce penseur n'atteignît les proportions d'un Comte ou d'un Proudhon. » — « Ce qui distingue Marx des communistes français, c'est qu'il n'est point sentimental et qu'il se défend d'être communautaire. On ne sent pas chez lui le philanthrope, l'utopiste, le rêveur généreux : c'est un savant qui tombe froidement dans la métaphysique. » — « Ceux qui ont approché Marx professent une haute estime pour son caractère. C'était un homme froid, rigide, méfiant. Il semble néanmoins qu'il se laissait tromper facilement et qu'il était malhabile à connaître les hommes. » (N. R.)

2. *Journal des économistes* 1884, p. 471-474. Voici la dernière phrase de l'article : « Hélas ! il n'y a dans l'introduction ni dans le livre rien qui ressemble à de la science ; il n'y a que du sentiment et des sentiments qui, étant fondés sur de grosses erreurs, ne peuvent être bons et salutaires. » (N. R.)

3. Dans la *Contemporary Review* d'avril 1884, H. Spencer publie un article intitulé : « The coming slavery » (p. 461-482), assez injurieux de ton pour la classe ouvrière, où il dénonce l'esclavage provoqué par l'ingérence de l'État dans les affaires de chacun, notamment dans le socialisme. On y trouve entre autres cette phrase : All socialism involves slavery. (Tout socialisme implique la servitude.) (N. R.)

4. L'esclavage actuel. — L'article de Lafargue parut dans *To-Day* de juin 1884 (n^o 6, p. 416-427) sous le titre : « A few words with Mr. Herbert Spencer ». (N. R.)

Un jeune Russe, A. Thillov est venu me voir, et nous a donné de vos nouvelles, qui d'après lui sont excellentes. Il me dit avoir assisté à la conférence Hyndman, et m'a parlé de l'attitude des auditeurs, qui avaient à plusieurs reprises interrompu et *hissed*¹ le gros Bally.

Vous devriez vous arranger à publier une traduction anglaise du *Socialisme scientifique*, vous ne sauriez croire combien cette brochure a été utile en France. Vous vous plaignez des socialistes anglais; mais vous ne tenez [pas] compte du peu [de] temps qu'ils ont mis à s'imprégner de vos doctrines et de celles [de] Marx. L'important en ce moment c'est de trouver des hommes qui se lancent dans la lutte, peu à peu ils se développent, *en forgeant on devient forgeron*. La théorie a été élaborée par vous et Marx, il faut trouver des agitateurs qui la répandent.

Je vous prie de corriger la traduction de Vaillant, et renvoyez-la moi avec vos annotations, nous trouverons moyen de la publier en brochure.

Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

109. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 9/5/84.

Mon cher Engels,

Vous devez connaître le résultat des élections², les candidats socialistes de toutes nuances et de toutes provenances ont réuni 38.729 voix; dans ce nombre, ne sont pas comptés les radicaux qui, pour suivre le courant, ont dû accoler à leur titre de radical celui de socialiste. En 1881 les élections municipales n'avaient donné aux socialistes que 17.895 voix: il y a donc un sérieux mouvement, qui ne fera que s'accélérer avec le temps et surtout avec les circonstances économiques, qui de jour en jour deviennent plus difficiles.

1. Sifflé (N. R.)

2. Il s'agit des élections municipales qui eurent lieu à Paris le 4 mai 1884. (N. R.)

Officiellement nous nous sommes tenus à l'écart; nous n'avons présenté que six candidats ¹ dans des quartiers où nous pensions ne pas rencontrer d'autres groupes socialistes; nous tenions à démontrer pratiquement que nous [ne] voulions pas recommencer les luttes personnelles qui s'étaient produites lors de l'élection du XX^e arrondissement, où Guesde s'était porté comme candidat ²; l'autre raison qui nous a décidés à choisir cette tactique, c'est que nos ressources étaient épuisées par le congrès. — Cette tactique qui nous était imposée a déjà amené un important résultat. Brousse, qui est le vrai disciple de Bakounine, était parvenu à force de calomnies et d'insinuations à exciter contre nous la méfiance de tous les groupes socialistes de Paris; nous étions des ambitieux qui ne songions qu'à monter sur le dos des autres. Notre conduite a ouvert les yeux à beaucoup, tandis que la conduite des possibilistes a indisposé beaucoup. Les possibilistes constituent un groupe petit, mais très remuant (tous les possibilistes sont des candidats); — ils ont un peu partout imposé un des leurs; de là, querelles avec les organisations de quartier et les autres groupes socialistes. — Les possibilistes sont très habiles à grossir leur importance : avec vingt individus, ils constituent 8 à 10 groupes; — cercle des athées; — cercle d'études sociales, chambre syndicale des cordonniers, etc. — ils n'ont besoin que d'être trois pour former un groupe et parader devant le public : les mêmes individus appartiennent à deux, trois groupes dans des quartiers différents. C'est cette organisation qui leur a assuré leur succès; en effet dans chaque quartier leur candidat s'annonçait comme patronné par 8 ou 10 groupes ouvriers; la plupart du temps ces 8 à 10 groupes n'étaient composés que par les 20 ou 30 individus qui signaient l'affiche; mais cela faisait un grand effet sur le public. Mais cette tactique qui leur a donné des voix a été dénoncée. — Ils ont réussi à faire nommer au premier tour Chabert ³, et à mettre en ballottage leurs candidats dans trois autres circonscriptions. Chabert est un vieux politicien qui a trahi un peu tout le monde, et qui peut-être trahira les possibilistes. Dans le XX^e un possibiliste est en ballottage contre Vaillant ⁴; la lutte est acharnée; selon la tactique admise, c'est

1. Le parti ouvrier français avait présenté les candidats suivants : Le Tailleur (1^{er} - Halles), Bazin (II^e - Le Mail), Crépin (II^e - Bonne-Nouvelle), Braut (V^e - Jardin-des-Plantes), Argyriadès (V^e - Val-de-Grâce), Blanck (XIV^e - Plaisance), Dereure (XVIII^e - Grandes-Carrières). (N. R.)

2. Voir note 3, p. 106. (N. R.)

3. Chabert, possibiliste, avait été élu au premier tour avec 2 360 voix dans le XIX^e (Combat). (N. R.)

4. Vaillant était candidat dans le XX^e contre Rétiés. Il obtenait au premier tour 1.571 voix contre 1.566 à son concurrent. (N. R.)

le candidat qui au premier tour a le moins de voix qui doit se retirer pour empêcher le concurrent d'opinion adverse de passer. Dans le XX^e, Vaillant a réuni le plus de voix ; les possibilistes maintiennent leur candidat ; de cette façon, ils arriveront peut-être à faire passer l'opportuniste, et cela leur fera un grand tort ; si Vaillant passe¹, ce sera une défaite qui jusqu'à un certain point contrebalancera l'effet de leur premier succès ; et puis Vaillant dans le Conseil municipal mettra dans l'ombre Chabert, Joffrin, qui ne sont pas forts, s'ils sont intrigants.

Comme je dois payer mon propriétaire je vous prierai de m'envoyer un chèque de quatorze livres.

J'ai retrouvé votre article sur *Le Capital*, de Marx². Je vous le renvoie par paquet recommandé. Peut-être que vous croirez utile de le publier dans *To-Day*.

Avez-vous lu la traduction de Vaillant ? Qu'en pensez-vous ?

Laura a été assez souffrante ces jours derniers. La tante Juta va mieux ; il n'y a rien de cassé ; mais son pied est enflé et douloureux.

Amitiés à Helene, Pumps, Tussy et bien à vous,

P. LAFARGUE.

110. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

Londres, le 10 mai 84.

Mon cher Lafargue,

Voici chèque £ 14. -

Je ne vois aucun journal parisien — je ne sais donc que par le *Standard* et par vous ce qui se passe — votre tactique électorale est celle que j'aurais recommandée — ces gens se tueront eux-mêmes si on les laisse faire ; give them plenty of rope and they are sure to hang themselves³. Cependant Bernst[ein] m'avait écrit

1. Au second tour Vaillant fut élu avec 2,508 voix. (N. R.)

2. Il s'agit sans doute de l'article qu'Engels avait écrit en 1868 pour la *Fortnightly Review* et qui avait été finalement refusé par cette revue. (N. R.)

3. Donnez-leur suffisamment de corde et on est sûr qu'ils se pendront eux-mêmes. (N. R.)

que vous aviez opposé un candidat à Joffrin ¹ ce qu'il trouvait mal à propos; dites-moi ce qu'il en est, pour pouvoir lui répondre.

Merci pour l'article, ce n'est que le premier et je ne me rappelle plus si j'ai aussi écrit la continuation.

De la trad[uction] de Vaillant je n'ai vu que le premier numéro, elle est bonne et exacte, sauf qu'il ne connaît pas toujours les termes militaires.

Vos conférences et celles de Deville sont excellentes ² mais vous devriez, au moins pour l'édition imprimée, développer plus largement les conclusions de la deuxième sur le darwinisme, cette partie paraît écrasée par la masse de matière à conclusion qui la précède; la conclusion ne saute pas assez aux yeux, elle n'est pas non plus développée dans les détails. La troisième, je n[e] l'ai pas encore lue. Dès qu'on aura achevé à Zürich la trad[uction] de la *Mis[ère] de la phil[osophie]* je leur proposerai de les faire publier en allemand.

Je me retire, j'ai un travail assez important à achever : *Origine de la famille, de la propriété et de l'État* ³ — j'espère en être débarrassé à la fin de la semaine prochaine — jusque-là il faut piocher.

Embrassez Laura pour moi et Nim, qui vous en envoie un aussi.

Bien à vous,

F. E.

III. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 26th May 1884.

My dear Laura,

Since the receipt of your letter of the 15th we have had sorrowful times. On the 18th Pumps' little boy died and was buried on

1. En effet Dereure se présentait contre Joffrin, car il n'y avait pas au début de candidat opportuniste. Lorsque Simoneau posa sa candidature, Guesde réclama le retrait immédiat de Dereure. Mais on n'eut pas le courage de renoncer. Dereure n'eut que peu de voix et au second tour Joffrin fut battu. (N. R.)

2. Il s'agit des *Cours d'économie sociale* organisés par le Cercle de la bibliothèque socialiste du parti ouvrier. La deuxième conférence de Lafargue était intitulée : *Le milieu naturel, Théorie darwinienne*. (N. R.)

3. Le 22 mai, Engels enverra la plus grande partie du manuscrit à Zürich. Le livre paraîtra dans les premiers jours d'octobre. (N. R.)

the 22nd. The child suffered from whooping cough, bronchitis, convulsions and croup; there was but little hope a week before he died. I was under the impression Pumps or Percy had written to you and they, it seems, relied on me for letting you know; well I was busy finishing my pamphlet to which I postponed even the most pressing letters—and finishing it, as you may conceive, under difficulties of every sort. Well it's done, the last sheets go off tomorrow. How long they will be over the printing of it, I don't know.

I am sorry you won't go in for the *Akkumulationsprozess des Kapitals*. Think it over again. I am afraid we cannot do without help from without, and to tell you the truth I have deuced little confidence in what assistance I may get here. Aveling has den besten Willen but he is to translate strange matter aus einem ihm unbekanntem Deutsch in ein ihm unbekanntes Englisch; if it was Natural science it would be easy enough, but political economy and industrial facts where he is not acquainted even with the commonest terms! And Sam who is doing the first chapter far better than I expected, takes such a time over it. And yet it is daily becoming a greater necessity to have it out, and K[egan] P[aul] and Co with whom I expect to come to terms soon, are pressing, but unless I can promise the Ms. by, say November, complete, I cannot well conclude anything. You might try a few pages and see how you get on. A German-English Dictionary would be useless; the words you would have to look for, you would not find there; you could leave space for them, I could fill them in, they will mostly be technical or philosophical terms.

Paul's conférences are a great success, the *New York Volkszeitung* brings them regular; their own translation, I believe. If the French had two or three people who could and would assimilate German publications in the same manner, it would help them on immensely. I foresee that when my *Ursprung der Familie* etc comes out, Paul will be mad after translating it; there are things in it just in his line, but if he begins he will have to take the German words in their own sense and not in the sense he pleases to impart to them, because I shall have no time whatever to work at it. I shall now start with the 2nd vol. *Kapital* and work at it during daylight, the evenings will be for the revision of the various translations in hand and threatened. This pamphlet I just finished, will be the last independent work for some time to come. Will you please tell Deville that I have not as yet had the time to read his last conférence, but shall do so before the week is out and hope it is as good as its predecessors.

Now I must conclude, it is past eleven and Nim is moving for bed, she has got "pains all over" id est slight muscular rheumatism in consequence of cold, and she must stand at the door while I post this letter, as Annie is in bed. So, in order to keep Nim no longer from her much needed rest (she has slept a bit in her

armchair already) I hope you will excuse the blank space at the foot of this.

By the way, it appears Liebknecht has been in Paris; the German papers tell the most extraordinary things about his mysterious proceedings, also that he spoke at a banquet together with that muff Lecler.

Kisses from Nim and from yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 26 mai 1884.

Ma chère Laura,

Depuis que j'ai reçu ta lettre du 15, nous avons passé de tristes moments. Le 18, le petit garçon de Pumps est mort et il a été enterré le 22. L'enfant souffrait d'une coqueluche, d'une bronchite, de convulsions et du croup; il ne restait que peu d'espoir une semaine avant sa mort. J'avais l'impression que Pumps ou Percy t'avait écrit, et c'est eux, semble-t-il, qui comptaient sur moi pour te mettre au courant; j'étais occupé à terminer ma brochure ¹, et j'avais remis à plus tard les lettres les plus pressantes : je l'ai terminée, tu t'en doutes, au milieu de difficultés de toutes sortes. C'est tout de même fini, les derniers feuillets partent demain. Combien de temps durera l'impression ? Je n'en sais rien.

Je regrette que tu ne veuilles pas te lancer dans « Le procès d'accumulation du capital ». Réfléchis-y encore. J'ai bien peur que nous ne puissions nous passer d'une aide extérieure, et, pour te dire la vérité, j'ai diablement peu confiance dans le secours que je puis trouver ici. Aveling a la meilleure volonté du monde, mais il faut qu'il traduise une matière qui ne lui est pas familière d'un allemand qui lui est inconnu dans un anglais qu'il ne connaît pas; s'il s'agissait de sciences naturelles, ce serait assez facile, mais il s'agit d'économie politique et des réalités industrielles dont il ignore le vocabulaire le plus banal ! Et Sam, qui est en train de faire le premier chapitre bien mieux que je ne pensais, y passe un temps fou ! Et pourtant il devient de jour en jour plus nécessaire de le publier; K[egan] P[aul] et Cie avec qui j'espère arriver bientôt à un accord me pressent, mais à moins de pouvoir promettre le manuscrit achevé, disons pour novembre, je ne puis vraiment rien conclure. Tu pourrais essayer quelques pages et voir comment tu t'en tires. Un dictionnaire allemand-anglais serait inutile; les

1. *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État.* (N. R.)

mots que *toi*, tu devrais chercher, tu ne les y trouverais pas; tu pourrais laisser des blancs, je les remplirais : ce seront pour la plupart des termes techniques ou philosophiques.

Les conférences de Paul ont un grand succès; la *New York Volkszeitung*¹ les publie régulièrement, traduites par eux, je crois. S'il y avait en France deux ou trois personnes qui puissent et veuillent bien s'assimiler les publications allemandes de la même manière, cela aiderait énormément les Français. Je prévois que, lorsque mon *Origine de la famille*, etc., sortira, Paul aura furieusement envie de la traduire; il y a là des choses qui répondent exactement à ses préoccupations, mais s'il s'y met, il faudra qu'il prenne les mots allemands dans le sens qui est le leur, et non dans le sens qu'il lui plaira de leur attribuer, parce que je n'aurai pas du tout le temps d'y travailler. Je vais maintenant me mettre au second volume du *Capital* et j'y travaillerai pendant la journée; les soirées seront consacrées à la révision des diverses traductions déjà reçues ou qui menacent d'arriver. Cette brochure que je viens de terminer sera le dernier travail personnel pour quelque temps. Voudrais-tu dire à Deville que je n'ai pas encore eu le temps de lire sa dernière conférence, mais que je le ferai avant la fin de la semaine : j'espère qu'elle est aussi bonne que les précédentes.

Il faut maintenant que je termine, il est onze heures passées et Nim va se coucher; elle est « percluse de douleurs », c'est-à-dire qu'elle a un léger rhumatisme musculaire consécutif à un refroidissement, et il faut qu'elle attende à la porte pendant que je vais mettre cette lettre à la poste, parce qu'Annie est couchée. Donc, pour ne pas priver plus longtemps Nim du repos dont elle a grand besoin (elle a déjà dormi un peu dans son fauteuil), j'espère que tu m'excuseras de ne pas écrire jusqu'au bas de la page.

A propos, il paraît que Liebknecht a été à Paris; les journaux allemands racontent les choses les plus extraordinaires sur sa mystérieuse conduite; il paraît aussi qu'il a parlé à un banquet avec cette andouille de Lecler².

Baisers de Nim.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1. Organe quotidien du Socialist Labour Party. (N. R.)

2. *Le Cri du peuple* du 24 mai (p. 1/V-VI) annonce, sous le titre : « Lieb-
knecht à Paris », que Lieb-
knecht a quitté Paris hier soir (c'est-à-dire le 22). Il n'aurait tenu que trois réunions absolument intimes, deux avec les socialistes allemands de Paris, la troisième étant un dîner « privé et fraternel » avec cinq ou six révolutionnaires français, dont Guesde et Lafargue. (N. R.)

112. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, le 9 juin 1884.

Mon cher Engels,

Je sors du Palais de Justice et je vous écris à la hâte. Voici le sujet qui m'a amené dans ce triste lieu.

Quand je m'établis à Paris, j'achetai des meubles; je payai une partie comptant; le marchand me fit crédit pour le reste. Il a fait faillite il y a quinze mois et sa créance a été mise entre les mains du syndic, qui m'a poursuivi. Notre ami Lenoël, avocat, a fait traîner l'affaire, mais le juge vient de décider que je dois m'exécuter et payer 200 francs les 13 de chaque mois jusqu'au parfait payement des 700 fr. qui me restent à devoir sur mes meubles. — Je vous prie de m'envoyer un chèque de £ 12.- pour que je puisse m'acquitter le 13 de ce mois et avoir quelque chose qui reste pour faire aller la maison.

Quel temps avez-vous eu à Hastings ? le temps est épouvantable ici.

Amitiés à Hélène, Pumps, Tussy.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

113. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 11/6/84.

Mon cher Engels,

J'ai reçu ce matin votre lettre et le chèque qu'elle contenait; je ne vous ai pas accusé réception de votre avant-dernière lettre, parce que vous m'y disiez que vous partiez pour Hastings et que vous m'écrieriez de là-bas.

Les journaux annoncent une étrange nouvelle ce matin¹ : que Liebknecht est à Londres, qu'il a assisté à une conférence internationale, dans laquelle on a décidé la tenue d'un prochain congrès international à Genève. — Renseignez-moi je vous prie à ce sujet le plus tôt possible.

Vaillant me prie de vous demander si vous ne pourriez lui communiquer aucun détail sur la manière dont les villes américaines s'y sont prises pour liquider les dettes municipales contractées pendant la guerre.

Dans une de vos lettres précédentes, vous nous aviez parlé d'un travail sur les origines de la famille, de la propriété et de l'État que vous étiez en train de terminer. Il doit être achevé puisque vous vous mettez au deuxième volume de Marx. Quand doit-il paraître ? Vous avez raison, il me tarde de le connaître ; je crois qu'il viendra au bon moment et aura une grande action.

Cela ne m'étonne pas que l'on juge malsaine la maison de Pumps ; elle est située dans un bas-fond, où de mon temps il y avait deux ou trois étangs.

Nos amitiés à Hélène, Pumps et Percy.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

114. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 24 juin 1884.

Mon cher Engels,

Nous avons été très peiné d'apprendre par votre lettre que le mal, qui vous avait tenu si longtemps sur le dos, avait reparu, et cela grâce à votre imprudence : nous espérons que, le prenant au début, vous arriverez à le mater aisément. C'est une bien heureuse

1. *Le Cri du peuple* du 12 juin (p. 2/III-IV), sous le titre : « Convention internationale », écrit : « La convention internationale des délégués socialistes révolutionnaires s'est réunie au club social démocratique de Londres. Les délégués des sociétés révolutionnaires du continent y assistaient.

Le citoyen Liebknecht, délégué allemand, présidait... La discussion a porté ensuite sur les arrangements relatifs au grand congrès révolutionnaire qui se tiendra à Genève au mois d'août prochain » (N. R.)

idée que vous avez eue de vous adjoindre un secrétaire; de cette façon vous avancerez le travail à votre satisfaction, sans vous fatiguer, puisque votre mal n'est que local ¹.

Il est à regretter que je n'aie pas été plus tôt renseigné sur la non-présence de Liebknecht à Londres; car alors j'aurais démenti le canard. Je crois que ces bruits sont lancés par la police, je ne sais dans quel but, parce que, dernièrement encore, les journaux ont annoncé qu'il y aurait une réunion de révolutionnaires à Genève.

Je regrette beaucoup que vous ne puissiez nous fournir des détails sur la suppression des dettes municipales des États-Unis; car Vaillant compte proposer au Conseil municipal de mettre à l'étude la suppression de la dette qui grève si lourdement le budget de Paris.

La conduite de Vaillant est très belle et pas du tout blanquiste. La théorie de Blanqui était que, pour ne pas diviser et pour attirer le plus de monde à la révolution, il ne fallait agiter que des questions politiques et laisser dans l'ombre la question économique. Pour cette raison les blanquistes bornent toute leur action à la demande de l'abolition de l'armée permanente; mais Vaillant rompt avec cette tradition. Il y a huit jours, dans une réunion de blanquistes, il a déclaré que le seul but à poursuivre était la transformation de la propriété et qu'il fallait grouper les ouvriers et les révolutionnaires autour de cette idée. La première motion qu'il a présentée au Conseil, était la demande d'une commission du travail s'occupant spécialement des intérêts ouvriers. Les radicaux ont bondi de voir la séparation des classes s'affirmer au Conseil, tandis que Clemenceau prononçait un long discours où il démontrait qu'il n'y avait plus de classes.

Brousse et ses amis sont furieux contre Vaillant, dont la conduite énergique et intelligente fait ressortir la conduite molle et idiote de leur fameux Joffrin.

Brousse qui après Bismarck, Lassalle, Napoléon, etc., a inventé les services publics, c'est-à-dire la transformation en industries de l'État [de] certaines industries privées, parle dédaigneusement de ce qu'il appelle « le vieux jeu marxiste ». Monsieur Leroy-Beaulieu a cru lui aussi devoir s'occuper du *Collectivisme de K. Marx* (sic); il a écrit un volume sur ce sujet ², il n'est pas encore publié, mais il a donné lecture de quelques passages à l'Académie des sciences morales et politiques. Ce grand homme trouve que Marx se trompe en disant que le capital est du travail non payé; puisque

1. Depuis Pâques, Engels avait beaucoup travaillé, passant parfois de huit à dix heures à sa table de travail. Les douleurs dont il avait souffert à la fin de 1883 étaient revenues sous une forme chronique. Aussi a-t-il engagé un secrétaire (Eisengarten) auquel il dicte chaque jour de dix heures à cinq heures, étendu sur un divan, le manuscrit du livre II du *Capital*. (Voir lettre d'Engels à Kautsky du 21 juin 1884.) (N. R.)

2. P. LEROY-BEAULIEU : *Le Collectivisme, examen critique du nouveau socialisme*, Paris, 1884. (N. R.)

les ouvriers et les paysans épargnent sur leurs salaires et leur travail. — Il démontre ensuite le droit du capital à partager le produit du travail, puisque le capital fournit la brouette au terrassier et le filet au pêcheur; en tous les cas le capital n'a fourni à M. B[eaullieu] aucun argument nouveau. « Dire que la circulation des marchandises aboutit à l'argent¹ », c'est dire une inexactitude. « Ce sont des inexactitudes de ce genre, puérides et nombreuses, qui servent de point de départ aux doctrines de Marx²... Ce n'est pas le capitaliste, comme le veut K. M[arx], c'est le consommateur, qui, par la baisse des prix, profite à lui seul de toutes les combinaisons techniques³ ! »

Ces dissensions dans le parti socialiste anglais sont bien malheureuses; mais il faut avouer que si Hyndman veut accaparer *To-Day*, il convoite une revue de peu de valeur et de peu d'importance; et je crois qu'il serait à souhaiter qu'elle disparaisse plutôt que de publier des articles sur le légumisme et autres bêtises semblables⁴. — Je crois que Tussy avait voulu faire entrer Bax dans *Progress*; il aurait bien fait de suivre cet avis, au lieu de commencer une revue sans écrivains et avec fort peu de capitaux. Ce ne sera pas H[yndman] qui tuera la revue *To-Day*, mais sa nullité.

Percy se trouvera beaucoup mieux à Kilburn, que dans le bas-fond où il avait élu domicile; ce devait être un vrai nid à fièvres et à rhumatismes.

Nos ressources sont épuisées; envoyez-nous je vous prie un chèque de douze livres.

Guesde et moi nous avons été samedi à Troyes faire une conférence sur la demande de la chambre syndicale des bonnetiers. Troyes est une ville qui s'industrialise; les ouvriers y sont encore relativement heureux; mais des nuées d'Alsaciens et d'Allemands, qui se disent Suisses et Alsaciens, font une concurrence terrible aux ouvriers du pays, dont ils ne comprennent pas la langue. Le pays est beau et la population est intelligente et très sympathique.

Comment va la brave Hélène? faites-lui nos amitiés, ainsi qu'aux Rosher. Je vous serre cordialement la main.

P. LAFARGUE.

1. *Ouv. cit.* p. 254. (N. R.)

2. *Ouv. cit.* p. 256. (N. R.)

3. *Ouv. cit.* p. 270. (N. R.)

4. Lafargue fait ici allusion à un article paru dans le n° 1 de *To-Day* (p. 49-54) : « Abstinence and moderation », de C. Kegan Paul. (N. R.)

115. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 27/6/84.

Mon cher Engels,

Merci de votre lettre et de son contenu.

Ce que vous nous écrivez des Anglais n'est pas encourageant et surtout ne promet rien de bon pour l'avenir. En France et en Allemagne le parti socialiste a pu naître au milieu des querelles et des disputes; ces dissensions semblaient être une de ses conditions de vie; mais je crains qu'en Angleterre, elles n'aient pas le même résultat.

Mais c'est un travail de Cyclope que vous avez devant vous : nous n'avions jamais cru qu'il était aussi considérable, car nous pensions que l'histoire critique de la théorie n'existait pas : c'est un bonheur d'apprendre que Marx l'avait élaborée. Vous agirez très sagement en publiant comme vous [en] avez l'intention, au fur et à mesure les parties prêtes du manuscrit de Marx; de cette façon vous satisferez l'impatience des amis et des ennemis et vous tiendrez en haleine le grand public.

La grande nouvelle qui occupe tous les esprits, c'est l'annonce du débarquement de sa Majesté le Choléra. Si les pépites du Tonkin¹ ne sont pas encore arrivées, le choléra asiatique (?) l'est du moins : il y a une consolation, les pépites n'auraient été que pour quelques-uns et le choléra est pour tous.

Nous avons été heureux d'apprendre le bon état de la santé d'Hélène; quant à son malaise stomacal, dites-lui de le traiter par du Pilsener, ou mieux encore par du whisky.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. La guerre de conquête du Tonkin est commencée depuis près de deux ans. Elle continuera jusqu'en 1885. (N. R.)

116. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 4/7/84.

Mon cher Engels,

Le choléra n'est pas encore à Paris; il y viendra sûrement. Il faut donc prendre nos précautions. — Moi je ne puis pas quitter Paris; mais Laura ne doit pas y rester. Je crois que là-dessus vous serez de mon avis. — Vous seul pouvez la déterminer à quitter Paris. Il faudrait que vous l'invitiez à venir vous voir à Londres; il ne faudra pas lui souffler un mot du choléra et encore moins de cette lettre; elle serait bien capable de ne pas partir. Dites-lui, au contraire, que vous désirez l'avoir auprès de vous pour vous distraire un peu (elle céderait à une considération de ce genre) et que vous l'emmènerez au *sea-side* ¹.

Déjà Schorlemmer lui a écrit lui annonçant sa visite à Londres.

Leroy-Beaulieu continue à doucher les bonshommes de l'Institut avec des passages de son livre. Il a découvert que Marx n'était qu'un plagiaire de Proudhon.

Je viens de corriger les épreuves de mon premier article sur « Le blé en Amérique » qui paraîtra dans le numéro du mois d'août ².

Je m'arrête, car j'entends Laura.

Bien à vous et à Hélène,

P. LAFARGUE.

1. Au bord de la mer. (N. R.)

2. *Le Journal des économistes* publie dans son n° 7 (juillet 1884) le premier article : « Le blé en Amérique, production et commerce », (p. 42-61) de P. Lafargue. (N. R.)

117. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, le 10/7/84.

Mon cher Engels,

C'est samedi de cette semaine que je dois effectuer le paiement mensuel de deux cents francs pour m'acquitter vis-à-vis du marchand de meubles; je vous prierai de m'envoyer un chèque de £ 12. -, les quatre livres de plus devant servir à nos besoins.

J'ai reçu aussi du papier timbré pour le paiement de mon amende¹; mais grâce à Tony Revillon, le député, nous avons pu faire remettre le quart d'heure de Rabelais à six mois; et d'ici là, on nous aura oubliés, ou bien nous serons encore obligés de réclamer un nouveau délai.

Le choléra reste la grande question, la seule qui préoccupe sérieusement le public. Il n'y a plus moyen de se bercer d'illusions, on a bien affaire avec le choléra asiatique, venu en droite ligne du Tonkin, qui n'a pas encore envoyé de pépites. Il est même venu un docteur allemand, M. Koch, pour le constater et pour déclarer ridicules les fumigations et les pulvérisations de phénol avec lesquelles on embête les voyageurs aux gares de chemins de fer.

Les boursiers, qui tirent profit de tout, se servent du choléra pour faire la baisse et la hausse selon leurs besoins; le groupe Rothschild de Vienne a déclaré qu'on ne pouvait en ce moment faire la conversion de la dette hongroise votée, à cause du choléra. En Espagne on arrête à la frontière les marchandises venant de Bordeaux, Paris, Rouen, etc., où n'existe pas le choléra, à cause du choléra. Le gouvernement semble vouloir rendre aux Espagnols la monnaie de leur pièce; *La République française*² annonçait hier que des cas de choléra s'étaient déclarés à Barcelone, Valence et que probablement on serait obligé de consigner à la frontière

1. La cour d'assises de Moulins avait, le 25 avril 1883, condamné Lafargue et Guesde à six mois de prison et 100 francs d'amende. (N. R.)

2. *La République française* du 9 juillet 1884 imprimait un entrefilet (p. 1/V) annonçant que des cas assez nombreux de choléra sont signalés en Espagne (Valence et Barcelone) et en Italie (Rome, Livourne, Viterbe) et demandant qu'après vérification rapide des mesures soient prises par le ministre du Commerce à l'égard des provenances et voyageurs venant de ces pays semblables aux mesures de rigueur adoptées par les gouvernements de Rome et Madrid contre les voyageurs et provenances français. (N. R.)

les marchandises espagnoles. En tout cas le commerce va mal; on avait voulu s'ouvrir de nouveaux débouchés au Tonkin, et on a réussi à se faire fermer les débouchés d'Europe.

Doit-on, oui ou non tenir la fête du 14 juillet? — L'Académie de médecine s'est prononcée contre: en 1863 le choléra redoubla d'intensité après la fête du mardi-gras: mais le gouvernement n'ose pas se prononcer. Diable! les boutiquiers, hôteliers, marchands de vins, etc., qui comptent écorcher les provinciaux, venus pour la fête, seraient furieux; et tout gouvernement craint ces bêtes féroces. Mais les boutiquiers seront désappointés, car la fête sera moins brillante que les autres années.

Il a fait une chaleur épouvantable, de quoi faire éclore tous les microbes cholériques de la terre; heureusement que cette nuit il y a eu un orage, qui a rafraîchi l'atmosphère; mais la chaleur est forte, car le soleil brille et chauffe.

Faites nos amitiés à Hélène, à Pumps et sa famille et à Tussy.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Donnez-nous des nouvelles de votre santé.

118. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 12/7/84.

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre lettre avec le chèque, ainsi qu'une autre lettre que m'a remise Deville. Vous avez très bien fait de m'écrire par son entremise, car si nous voulons que Laura quitte Paris, il ne faut pas qu'elle se doute de notre complot. Dans votre lettre de ce matin vous avez très bien commencé la campagne en l'invitant pour aller au *sea-side*¹ fin courant.

Comme vous devez être tracassé avec la maladie de Pumps, avec votre travail et votre propre maladie! D'après ce que je vois la crise cette année n'est pas aussi forte que celle de l'année dernière, c'est un bon signe. Le *sea-side* achèvera de vous guérir.

Le choléra est venu à Paris; on annonce plusieurs morts ce matin; mais ce doit être des cas de choléra de la peur.

1. Bord de la mer. (N.R.)

Heureusement que notre quartier est un des plus sains et des plus ouverts de Paris.

Nous allons profiter du choléra pour agiter la population parisienne.

Pauvre Nim ! mais je ne savais pas qu'elle avait des rhumatismes. — Pauvre général !!! de ne pouvoir boire par ces chaleurs.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

119. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 22nd July 1884.

My dear Laura,

« La suite à demain ! » ... mais je l'attends encore, cette suite which was to explain to me the many otherwise inexplicable things in your last letter. Why, I thought you lived in one of the finest, airiest, healthiest etc quarters of Paris, at an elevation sufficient to raise you above all earthly things, and now all at once you are going to move, and that at this blessed hot time of the year, and Paul is going to Bordeaux, and the whole world is all sixes and sevens and the long and the short of it is that you are not coming but must spend the hot season in Paris, and will only leave Paris at that season when Heine admired it most:

*Die Sterne
Sind am schönsten in Paris
Wenn sie eines Winterabends
Dort im Strassenkot sich spiegeln.*

Well, Nim and Jollymeier who came on Friday, and myself have given this matter our most serious consideration and we have come to the unanimous, but so far not very satisfactory conclusion: that something must be wrong somewhere.

Anyhow, as *La Suite* won't come, I hope you will after all come yourself and let all these considerations go to the wind. If you wait for Paul's going to Bordeaux to start a paper, that may or may not come off these next 100 years. If he does not go, and it is absolutely necessary that you should move from

66 B[oulevard] de P[ort]-R[oyal], well then let *him* hunt for apartments and do the moving. So I do not see what should stop you from coming over—if only for 3 weeks say—and as soon as you tell me that you are coming, we will make the road as smooth for you as we can.

Tussy and Edward are off on honeymoon n^o 1, if not back already again—the grand honeymoon is to come off next Thursday. Of course, Nim, Jollymeier and I have been fully aware of what was going on for a considerable time and had a good laugh at these poor innocents who thought all the time we had no eyes, and who did not approach the quart d'heure de Rabelais without a certain funk. However we soon got them over that. In fact had Tussy asked my advice before she leaped, I might have considered it my duty to expatiate upon the various possible and unavoidable consequences of this step, but when it was all settled, the best thing was for them to have it out at once before other people could take advantage of its being kept in the dark. And that was one of the reasons why I was glad that we knew all about it—if any wise people had found it out and come up to us with the grand news, we should have been prepared. I hope they will continue as happy as they seem now; I like Edward very much, and think it will be a good thing for him to come more into contact with other people besides the literary and lecturing circle in which he moved; he has a good foundation of solid studies and felt himself out of place amongst that extremely superficial lot amongst whom fate had thrown him.

Jollymeier is very well and lively now—while I work, he takes long walks—he is off now on one of them. Pumps has at last got over her bronchitis etc. and will move today into her new house in Kilburn—beg pardon, “West Hampstead” (I never knew Hampstead to reach as far as Edgware Road, but so it seems).

Nim is very well and lively—next week, I suppose, we shall have to move towards the sea, but where to? that grand question remains still to be solved. As to myself, I am right enough on condition of keeping—for the present—within very narrow bounds both as to exercise, work and enjoyment—I hope the change of air will finally set me right.

And now for “la suite”, and let it be a good one, a suite that brings you over!

Paul's *Blé* has arrived this morning. What a pity he does not follow the wise counsels of la rédaction du *J[ournal] des Écon[omistes]*!

Very affectionately yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 22 juillet 1884.

Ma chère Laura,

« La suite à demain ! » ... Mais je l'attends encore, cette suite qui devait m'expliquer les nombreuses choses qui demeurent inexplicables dans ta dernière lettre. Ma foi, je croyais que tu habitais dans un des quartiers les plus beaux, les mieux aérés, les plus sains, etc., de Paris, à un étage suffisamment haut pour s'élever au-dessus de toutes les choses terrestres, et voilà maintenant brusquement que tu dois déménager, et encore au beau milieu de ces chaleurs, et que Paul s'en va à Bordeaux, et que le monde entier est sens dessus dessous : pour tout dire, tu ne viens pas, mais tu dois passer la saison chaude à Paris et tu quitteras seulement Paris dans la saison où Heine l'admirait le plus.

*Les étoiles
Sont les plus belles à Paris
Quand, par un soir d'hiver,
Elles se mirent dans les flaques ¹.*

Eh bien ! Nim, Jollymeier, arrivé vendredi, et moi-même, nous avons agité la question avec le plus grand sérieux et nous en sommes arrivés à la conclusion unanime, mais jusqu'à présent fort peu satisfaisante, qu'il y a quelque chose qui ne va pas.

En tout cas, puisque *la suite* n'a pas l'air de venir, j'espère que tu viendras après tout et que tu laisseras le vent emporter toutes ces considérations. Si tu attends que Paul aille à Bordeaux pour lancer un journal, celui-ci paraîtra peut-être ou ne paraîtra pas d'ici un siècle. S'il ne part pas et s'il est absolument nécessaire que tu déménages du 66, B^d de P[ort]-R[oyal], que ce soit alors *lui* qui fasse la chasse aux appartements et qui fasse le déménagement. Je ne vois donc pas ce qui devrait t'empêcher de venir ici (ne serait-ce que trois semaines), et dès que tu m'annonceras ta venue, nous te rendrons la route aussi douce que possible.

Tussy et Edward sont partis pour leur lune de miel n^o 1, à moins qu'ils ne soient déjà rentrés ; la grande lune de miel doit commencer jeudi prochain. Naturellement, il y a bien longtemps que Nim, Jollymeier et moi, nous nous rendions parfaitement compte de ce qui se passait, et nous avons bien ri de ces pauvres innocents qui croyaient tout le temps que nous n'avions pas

1. HEINE : *Atta Troll*, chapitre II, str. 14. (N. R.)

d'yeux et qui n'ont pas affronté le quart d'heure de Rabelais sans une certaine frousse. Mais nous les avons vite mis à l'aise. A vrai dire, si Tussy m'avait demandé conseil avant de faire le saut, j'aurais pu considérer de mon devoir de m'étendre sur les diverses conséquences possibles et inévitables de cette décision, mais une fois que tout était réglé, la meilleure chose à faire pour eux était de tout dire tout de suite avant que d'autres ne prennent avantage du secret dont ils s'entouraient. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles j'étais content que nous soyons renseignés : si des gens sagaces l'avaient découvert et étaient venus nous faire part de la grande nouvelle, nous étions préparés. J'espère qu'ils continueront à être aussi heureux qu'ils semblent l'être maintenant : j'aime beaucoup Edward et je pense que ce sera une bonne chose pour lui d'entrer en contact plus étroit avec d'autres gens que ceux du milieu littéraire et du cercle de conférences où il évoluait; il a une base d'études solide et il ne se sentait pas à sa place dans ce milieu extrêmement superficiel où le sort l'avait jeté.

Jollymeier va maintenant très bien et il est plein d'entrain; pendant que je travaille, il fait de longues promenades; il est parti en faire une en ce moment. Pumps est enfin guérie de sa bronchite, etc., et elle va emménager aujourd'hui dans sa nouvelle maison de Kilburn — pardon, « West Hampstead » (je ne me doutais pas que Hampstead s'étendait jusqu'à Edgware Road, mais il semble que oui).

Nim va très bien et elle est pleine d'allant. La semaine prochaine, je suppose, nous devons prendre le chemin de la mer, mais où irons-nous ? cette grande question reste encore à résoudre. Quant à moi, je vais assez bien, à condition de rester pour le moment dans des limites très strictes en ce qui concerne l'exercice, le travail et les distractions. J'espère que le changement d'air me rétablira enfin.

Et maintenant « la suite », et qu'elle soit bonne, une suite qui t'amène ici !

Le *Blé* de Paul est arrivé ce matin. Quel dommage qu'il ne suive pas les sages conseils de la rédaction du *J[ournal] des Econ[omistes]* !

Bien affectueusement à toi,

F. E.

120. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

23rd/July 84/Paris.

My dearest General,

Here goes for the "*suite*". I begin to think that I've been *criminal* in not sticking to the "à demain"!

But thereby "hangs a tale"; as indeed there does by most "*suites*".

I am very sorry that my negligence, or rather, *my inability to write sooner*, should have led you, and my old friends and fellow-gossips, Nim and Schorlemmer, to think that there must be "something wrong somewhere". Beyond the necessity to move, there's nothing wrong that I know of!

The reasons for moving are these: I think that I told you when in London that our permanent abiding at 66, Port-Royal, was problematical. I told you, I think, that our rooms were divided from other rooms on the same flat by a mere screen. (This set of rooms forms one "appartement"). If I remember rightly, I told you how, during Paul's stay at Pélagic, I was nocturnally treated by my neighbours to tragi-comical *scenes* in that out-and-out French style for which I have no sort of liking.

— I am told that that comes of my having been brought up in "that barbarous land of Shakespeare"!

— But that's neither here nor there. —

— Latterly, things have been coming to a head, and this is how!... Our neighbourhood has come so openly to "afficher" its disregard of respectability that no "*family*" will take rooms in our house. The consequence is, that our concierge, a very fallen angel indeed, wants to turn the whole of the apartments into "chambres garnies". As it is, we have had the most unsavoury specimens of "*passants*" who take up flying quarters below, overhead, and along-side of us!... In this way we get not only all that is most "advanced" in the way of French "*jeunesse*" but much of what is least desirable in the way of "Belges", "Catalans" and nondescript "Youth" generally.

I had hoped to have, when we took the rooms we occupy, the small room that is screened off from our bedroom. It was understood that, on the removal of the then tenants, I should get the room for a trifle. For reasons which I have just given you, our concierge now refuses to "let" the room, except at such a price as I refuse to give, seeing that rents are lower just now than they were some few years back.

I don't care for l'art pour l'art and I should not move for the pleasure of moving. Our present quarters *I like*, as Nim and Schorlemmer and the Jutas can tell you ! But go we must ! We shall not in moving be any the worse either as regards "air" or "altitude" but shall be so, decidedly, as regards the "view", for which I have had, I own, a very great, and our French friends say, a *culpable weakness*. Deville says that he can't see anything beyond a lot of chimney-pots to admire in the landscape ! But, in this case, Deville sees neither the trees nor the forest.

Now as to Paul's looking for apartments and seeing to the moving, you know that he neither would, nor *could* do it ! But if you don't mind having me after your return from your sea-siding, I shall somehow or other make shift to come—And I promise to be as quiet as a mouse and not to interfere the least bit with your work !

Last, *not least*, my coming is a cost to you and after all that you have done I think it is high time for you to draw the line somewhere !

Yours most affectionately,

LAURA.

Paul keeps worrying so that I don't know what I've written !

TRADUCTION

23 juillet 84, Paris.

Mon très cher Général,

Voici pour ce qui est de la « suite ». Je commence à penser que j'ai été *criminelle* de ne pas m'en tenir à cet « à demain » !

Mais c'est toute une histoire; comme il arrive en vérité pour la plupart des « suites ».

Je suis navrée que ma négligence, ou plus exactement que l'*impossibilité de vous écrire plus tôt*, vous ait amenés à penser, vous et mes vieux amis, ma commère Nim et mon compère Schorlemmer, qu'il devait y avoir « quelque chose qui n'allait pas ». Sauf la nécessité de déménager, il n'y a rien à ma connaissance qui n'aille pas.

Nos raisons de déménager sont les suivantes. Je crois vous avoir dit à Londres qu'il était problématique que nous restions éternellement au 66, Port-Royal. Je vous ai dit, je crois, que les pièces que nous occupions étaient séparées d'autres pièces du même étage par un simple rideau. (Cet ensemble de pièces forme un seul « appartement »). Si mes souvenirs sont exacts, je vous ai raconté que, pendant le séjour de Paul à Pélagie, j'étais la nuit gratifiée

par mes voisins de scènes tragi-comiques dans ce style purement français que je n'apprécie pas du tout.

— On me dit que c'est parce que j'ai été élevée dans « ce barbare pays de Shakespeare » !

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. —

Ces derniers temps la situation est devenue critique, et voici pourquoi !... Nos voisins en sont venus à « afficher » si ouvertement leur mépris de toute décence qu'aucune « famille » ne veut louer dans notre maison. Le résultat, c'est que notre concierge, qui est en vérité un ange très déchu, veut transformer tous les appartements en « chambres garnies ». Nous avons déjà vu les spécimens les plus déplaisants de « passants » venir camper au-dessous, au-dessus et à côté de nous !... Nous avons ainsi non seulement ce qu'il y a de plus « avancé » en fait de « jeunesse » française, mais aussi ce qu'il y a de plus indésirable en fait de « Belges », de « Catalans » et en général de « jeunesse » indéfinissable.

J'avais espéré, quand nous avons loué ces pièces, avoir la petite pièce qui est séparée de notre chambre par un rideau. Il était entendu qu'au départ des locataires d'alors, j'obtiendrais cette pièce pour presque rien. Pour les raisons que je viens de vous donner, notre concierge refuse à présent de « louer » cette pièce, sauf à un prix que je refuse de payer, étant donné que les loyers sont inférieurs actuellement à ce qu'ils étaient il y a quelques années.

Je n'ai pas le goût de l'art pour l'art et je ne déménagerais pas pour le plaisir de déménager. *J'aime* notre logement actuel, comme Nim, Schorlemmer et les Juta peuvent vous le lire ! Mais il faut que nous partions ! Nous ne perdrons rien au change, ni pour l'« air », ni pour l'« altitude », mais nous y perdrons nettement en ce qui concerne la « vue », pour laquelle j'ai eu, je l'avoue, une grande faiblesse, et, comme disent nos amis français, une *faiblesse coupable*. Deville dit qu'il ne voit rien à admirer dans le paysage en dehors des cheminées ! Mais, en l'occurrence, Deville ne voit ni les arbres, ni la forêt.

Quant à laisser Paul chercher un appartement et s'occuper du déménagement, vous savez bien qu'il ne le ferait pas et qu'il ne *saurait* pas le faire ! Mais si vous ne voyez pas d'inconvénient à me recevoir après votre retour de la mer, je m'arrangerai d'une façon ou d'une autre pour venir. — Et je promets d'être silencieuse comme une souris et de ne pas me mêler du tout de votre travail !

Enfin, *et ce n'est pas un détail*, ma venue représente pour vous une dépense et, après tout ce que vous avez fait, je trouve qu'il serait grand temps que vous mettiez quelque part un point final !

Très affectueusement à vous,

Laura.

Paul me tourmente tellement que je ne sais pas ce que j'ai écrit.

121. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 25/7/84.

Mon cher Engels,

La lettre de Laura, que vous avez dû recevoir hier au soir, vous a prouvé que vous aviez raison de croire que mon « toupet africain passerait là où la prudence européenne ne verrait pas de route ».

J'ai, je crois, abruti Molinari¹, car en plusieurs circonstances je lui ai déclaré que l'économie officielle était morte, et que les économistes n'étaient que les apologistes du système capitaliste, et que Beaulieu était le plus optimiste de tous les apologistes. Les économistes français étaient si convaincus que les socialistes n'étaient que des imbéciles, que ça l'a frappé, cet homme, de se voir traité lui et ses confrères de simples donneurs d'eau bénite : il faut dire que mon étude sur le blé qu'il a lue très attentivement avant de l'accepter, l'avait fortement intéressé; il est un de ceux qui seraient heureux de voir le système d'agriculture européenne démoli, pour être remplacé par l'agriculture financière des Américains; mon article, sauf mes conclusions, où j'établis la probabilité des crises de surproduction céréale, flattait son dada.

J'ai été hier chercher chez un camarade le livre de Beaulieu², en attendant que je m'en procure un exemplaire. — C'est un volume de 450 pages — format du *Journal des économistes*. — Cent pages sont consacrées à Marx; et à la soi-disant critique du *Capital*³. — Pour bien établir sa compétence critique, il passe sous silence la première section du livre premier (toute l'analyse de la *marchandise, des échanges et de la circulation des marchandises*); « elle ne contient rien d'essentiel »⁴. Ce qu'il importe « d'étudier, c'est la théorie du profit ou de la plus-value, car c'est sur elle que repose toute la doctrine collectiviste ».

Je vous énumère ses réfutations :

1^o Il est faux de dire que le capital est du travail non payé, puisque les ouvriers épargnent sur leurs salaires.

2^o Le capital constant est créateur de plus-value. Puisque si

1. Rédacteur en chef du *Journal des économistes*. (N. R.)

2. Voir note 2, page 209. (N. R.)

3. Ce sont les chapitres III à VI du livre II, p. 236 à 313. (N. R.)

4. LEROY-BEAULIEU : *Le Collectivisme*, p. 252. (N. R.)

Robinson dans son file avait construit une brouette, et l'avait prêtée à des immigrants, il aurait rendu un service qui aurait doublé et triplé leur productivité.

3° Il est faux de dire que ce soit le capitaliste qui profite de la force résultant de la coopération d'ouvriers travaillant ensemble, bien qu'il ne la paie pas.

Il est faux aussi de dire que ce soit le capitaliste qui bénéficie des découvertes scientifiques appliquées dans l'exploitation capitaliste;

Il est faux aussi de dire que ce soit le capitaliste qui profite de l'emploi industriel de la femme et de l'enfant.

Savez-vous qui profite ? — Le consommateur. — Le capitaliste n'est qu'un pauvre diable qui s'évertue pour créer le bien-être de ce fainéant de consommateur.

Pour vous donner une idée de la manière de procéder de Beaulieu, je le cite :

« L'idée de Marx est donc contraire aux faits : (l'emploi industriel des femmes puisque « la filature avant les métiers mécaniques appartenait à la femme, le blanchiment autrefois était à elles seules, etc.) — elle (l'idée) devient tout à fait ridicule quand le socialiste allemand affirme avec son intrépidité ordinaire qu'en Angleterre le nombre des femmes augmente plus que celui des hommes¹. » Pouvez-vous me procurer les statistiques ?

« La grande industrie est, en général, un remède contre le chômage ». Elle supprime le paupérisme; il le prouve en établissant qu'en 1883 il y a moins de pauvres secourus en Wales & England qu'en 1849². « Les propositions enfantines et sophistiquées de K. M[arx] s'écroulent devant ces constatations. Comment parler encore de cette réserve inoccupée de l'armée industrielle, laquelle réserve doit toujours aller en croissant ? »³

Il s'occupe beaucoup de Lassalle et de Schaeffle. Il appelle Marx « le plagiaire » de Proudhon et Lassalle le rival de Marx. Ce sera une excellente occasion pour remettre Lassalle à sa place et je compte sur vous pour cela. Je compte aussi sur vous pour revoir mon travail; je vous prierai même, si cela ne vous embêtait pas trop, de m'exposer votre manière pour démontrer que les machines, la matière première, etc. (le capital constant) ne sont pas génératrices de plus-value. Là sera le point difficile du débat; il faut que j'expose la question de façon à ce que même les économistes bouchés à l'émeri officiel puissent me comprendre.

Dans sa lettre Molinari me dit que probablement Beaulieu répliquera et qu'il me permettra de lui répondre une fois encore, mais qu'après il se réserve le droit de clore le débat. Ce sera amusant.

1. *Ouv. cit.*, p. 291-292, (N. R.)

2. *Ouv. cit.*, p. 306-310. (N. R.)

3. *Ouv. cit.*, p. 310. (N. R.)

Oriol bat de l'aile, je proposerai à Guillaumin¹ d'éditer la *Misère* ; ça vaudra mieux et ça tombera à pic en ce moment.

Amitiés à tous.

Bien à vous et merci pour le contenu de la lettre.

P. LAFARGUE.

122. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 26 July 1884.

My dear Laura,

La suite, la suite de la suite et la conclusion par P. L. to hand. I have just sent my amanuensis home and have a few minutes left to say that I shall be very glad not only to revise Paul's article but also to offer suggestions as to points of attack. But for that I must have the book and to get it I must know the *exact title*—please let me have that at once so that I can order it.

It appears, then, that after all we shall have to do without you at the sea-side. Well, I don't know—if this weather continues—whether France is not preferable. We have now, 5 p.m., hardly 17° centigrade and plenty of rain, so that poor Jollymeier has not been able to take his walk.

Pumps and Percy are just coming in for dinner, so I must conclude. Love from all.

Yours affectionately,

F. E.

TRANSDUCTION

Londres, 26 juillet 1884.

Ma chère Laura,

La suite, la suite de la suite et la conclusion par P. L. sont bien arrivées. Je viens de renvoyer chez lui mon secrétaire et il me reste quelques minutes pour te dire que je serai très content, non seulement de revoir l'article de Paul, mais aussi de présenter des suggestions sur les points où il faut attaquer. Mais pour cela il faut que j'aie le livre, et, pour me le procurer, il faut que je

1. Guillaumin était l'éditeur du *Journal des économistes*. (N. R.)

connaisse le *titre exact* ; veuille bien me le faire savoir tout de suite pour que je puisse le commander,

Il semble donc, en somme, que nous devons nous passer de toi au bord de la mer. Ma foi, si ce temps continue, je ne sais si la France n'est pas préférable. C'est tout juste si nous avons maintenant, à 5 heures de l'après-midi, 17° centigrade, et il pleut tellement que le pauvre Jollymeier n'a pas pu faire sa promenade.

Pumps et Percy viennent d'arriver pour le dîner ; il faut donc que je termine. Amitiés de tous.

Affectueusement à toi,

F. E.

123. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sunday July 27th/84.
Paris.

My dear General,

All thanks for consenting to help Paul. Tomorrow he will send you the book, through Oriol. The better way, because of the discount.

To judge from what passed between Paul and Molinari yesterday, one would conclude that the latter, himself, looks forward with a sort of malicious pleasure to seeing Paul Leroy-Beaulieu taken down a peg. M[olinari] impressed upon Paul the necessity of being "moderate in form", in order that Beaulieu may be furnished with no kind of pretext for shirking a reply. It appears that if Beaulieu finds any loophole for escape, he will indubitably "run away", so as to be able "to live to fight another day"¹.—Which, seeing he is "membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'économie politique au Collège de France et directeur de *L'Économiste français*"—who should blame him for doing ? To skedaddle is quite the decentest thing that so respectable and *respected* a man—tricked out in brief authority !—*can* do.

1. Reminiscence de Goldsmith (*The Art of Poetry on a New Plan*, p. 147, éd. de 1761).

For he who fights and runs away
May live to fight another day.

Goldsmith cite lui-même de mémoire, en faussant la citation, Samuel Butler ; *Hudibras*. 3^d part, canto III. (N. R.)

Ten to one, he hasn't even read the *Kapital*. As to having mastered it, that's not ten to one at all! Had he done so, he would have ceased to be the Leroy-Beaulieu (the king of commonplace) that he is!

Paul's impertinence in his dealings with Molinari (a very good old fellow, personally) quite baffles everything in that way that has ever come under my notice. It would have amused Papa...—But "fools rush in where angels fear to tread"¹ and decidedly the fools, with the Molinaris of the world, have the best of it! And as the event proves, Paul wasn't the fool that he looked, when he called on M[olinari].

I am sorry to hear that it is bad weather with you. Our own Sunday—while I am scribbling this—is deluging our boulevard, but odoriferous Paris will be none the worse, tomorrow, for a little extra watering.

The "microbe" up to date, has neither "come" nor "conquered". The beast has been clamoured for by all that is collectiviste révolutionnaire here and that's why he turns us a cold shoulder.

Here's to the health and happiness of all of you and may you have a jolly time of it on the sands, by the sea!

Yours very affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

Dimanche 27 juillet 84.
Paris.

Mon cher Général,

Je vous remercie vivement de consentir à aider Paul. Demain il vous enverra le livre par Oriol. Cela vaut mieux, à cause de la remise.

A en juger par ce qui s'est passé hier entre Paul et Molinari, on dirait que ce dernier éprouve lui-même à l'avance une sorte de malin plaisir à voir rabattre son caquet à Paul Leroy-Beaulieu. M[olinari] a insisté auprès de Paul sur la nécessité d'être « modéré dans la forme », afin de ne fournir à Beaulieu aucune espèce de prétexte pour se soustraire à l'obligation de répondre. Il paraît que si Beaulieu trouve la moindre échappatoire, il « s'enfuira » sûrement, de façon à « survivre pour livrer d'autres combats ». Étant donné qu'il est « membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur d'économie politique au Collège de France et directeur de *L'Économiste français* », qui pourrait lui

1. Citation de POPE : *Essay on Criticism*, v. 625. (N. R.).

reprocher d'agir ainsi ? La fuite est vraiment la chose la plus décente que *puisse* se permettre un homme aussi respectable et aussi *respecté*, et paré d'une éphémère autorité !

Je parierais dix contre un qu'il n'a même pas lu *Le Capital*. Quant à l'avoir compris, il ne s'agit même plus de dix contre un ! S'il y était parvenu, il ne serait plus le Leroy-Beaulieu (le roi des lieux communs) qu'il est !

L'impertinence de Paul dans ses rapports avec Molinari (personnellement un très brave vieux) confond tout ce qu'on a pu faire dans ce genre à ma connaissance. Cela aurait amusé Papa... Mais « les sots se précipitent là où craignent de marcher les anges » et les sots, avec tous les Molinari du monde, ont nettement l'avantage ! Et comme les événements le prouvent, Paul n'était pas aussi sot qu'il en avait l'air quand il est allé voir M[olinari].

Je suis désolée d'apprendre qu'il fait mauvais chez vous. Aujourd'hui, dimanche, pendant que je griffonne ce mot, c'est un déluge sur notre boulevard, mais l'odorant Paris ne se trouvera pas plus mal demain d'une petite douche supplémentaire.

Jusqu'à ce jour, nous n'avons pas vu le « microbe » « venir » ni « vaincre ». L'animal a été réclamé à cor et à cri par tout ce qui est ici collectiviste révolutionnaire, et c'est pourquoi il nous bat froid.

A votre santé et à votre bonheur à tous, et puissiez-vous prendre du bon temps sur le sable, au bord de la mer !

Bien affectueusement à vous,

LAURA.

124. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 1st Aug. 84.

My dear Laura,

Leroy B[eaulieu] duly arrived. Thanks. I have not had much time yet to look at it, but shall do now; Schorl[emmer] has gone to Germany yesterday.

We shall probably start on Monday for Worthing near Brighton — it's Percy's choice, and from all other people's reports a horridly dull place. All the same to me, but if Pumps does not like it, she will have to settle that with the husband of her bosom. Shall let you have exact address as soon as possible.

Have had a bad cold in consequence of the heat and exposure to drafts—have not smoked or tasted beer for nearly a week, but am on the right side of both again since yesterday.

As Paul's article on the blé is not complete yet and they are almost sure to have a month between that and the attack on L[eroy] B[eaullieu] so that this latter article will only appear in the *October* n^o, there will be a bit of breathing time—at least I hope so. I do want a bit of rest, and shall have, besides this affair, plenty of translations to revise while at the sea-side. The great thing for Paul will have to be *conciseness*, limitation of the question *strictly to L[eroy] B[eaullieu]'s criticisms on Mohr*, leaving entirely out Lassalle, etc.—except perhaps when L[eroy] B[eaullieu] gives occasion to show his glaring ignorance. However, as soon as I have looked the book over, I shall be able to judge better. Anyhow, as the book is big and the space for reply small, the limitation to what is strictly necessary will be unavoidable.

Now I must conclude—it's blazing hot, I have written already five letters and have still to write to "Mrs. Aveling" and to Zurich.

Nim too has a bit of the cough and what I almost feel inclined to call a whooping cough sometimes—but it is not bad. You know that Tussy caught a *regular whooping cough* from little Lillian Rosher! It's positively true.

Tell Paul to give you a kiss each for Nim and me.

Very affectionately yours,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 1^{er} août 84.

Ma chère Laura,

Leroy-B[eaullieu] bien arrivé. Merci. Je n'ai encore guère eu le temps de le regarder, mais je vais le faire maintenant; Schorl[emmer] est parti hier pour l'Allemagne.

Nous partirons probablement lundi pour Worthing, près de Brighton : c'est Percy qui a choisi, et, d'après ce qu'on en dit généralement, c'est un endroit horriblement ennuyeux. Cela m'est égal, mais si Pumps ne s'y plaît pas, qu'elle se débrouille avec le mari de son cœur! Je te ferai connaître l'adresse exacte le plus tôt possible.

J'ai eu un mauvais rhume par suite de la chaleur et de l'exposition aux courants d'air ; je n'ai pas fumé, ni goûté à de la bière depuis près d'une semaine, mais je m'y remets agréablement depuis hier.

Comme l'article de Paul sur le blé n'est pas encore terminé,

et comme il s'écoulera à peu près sûrement un mois entre celui-ci et l'attaque contre L[eroy] B[eaullieu] (de sorte que ce dernier article ne paraîtra que dans le numéro d'octobre), nous aurons un peu de répit, du moins je l'espère. J'ai vraiment besoin d'un peu de repos, et j'aurai, outre cette affaire, beaucoup de traductions à revoir pendant que je serai au bord de la mer. L'essentiel pour Paul, ce devra être la *concision*, il faudra limiter la question *strictement aux critiques de L[eroy] B[eaullieu] contre Mohr*, en laissant entièrement de côté Lassalle, etc., sauf peut-être là où L[eroy] B[eaullieu] nous fournit l'occasion de révéler sa criante ignorance. Toutefois, dès que j'aurai parcouru le livre, je pourrai mieux en juger. En tout cas, comme le livre est gros et la place pour répondre réduite, il faudra inévitablement se limiter à ce qui est strictement nécessaire.

Il faut maintenant que je termine; il fait une chaleur torride, j'ai déjà écrit cinq lettres et il faut encore que j'écrive à « Mrs. Aveling » et à Zürich.

Nim a aussi un peu de toux et quelque chose que je suis presque tenté parfois d'appeler une coqueluche, mais ce n'est pas grave. Tu sais que Tussy a attrapé une authentique coqueluche de la petite Liliane Rosher ! C'est absolument vrai.

Dis à Paul de te donner un baiser de la part de Nim et un de ma part.

Bien affectueusement à toi,

F. E.

125. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS *

48 Marine Parade
Worthing Aug. 6/84.

My dear Laura,

Here we are and here is our address in as primitive a place as the British sea-side will admit of—the first lodgings we took we had to leave because the old Madame objected to smoking!!

No Lager Beer as yet, but Percy is hunting some up at Brighton

*. L'original se trouve au Musée de l'Histoire à Montreuil-sous-Bois. (N. R.)

—as soon as that is to hand, I will try whether I can digest Leroy B[eauleu]; it is blazing hot but fine continental heat and sea-breeze; the Channel is right before our noscs but at ebbtide about 1/4 mile away. Pumps and Nim just come in for beer: they say it is so hot they cannot stand it outside any longer and the house is indeed cooler.

Why, after all ces pauvres parisiens will be done out of their share of cholera! What a shame after all their preparations.

Nim just says she hopes she has come into a fortune on July 31st in that grand drawing in Paris. If so, you are to telegraph at once to the Baroness de Demuth at the above address, as she wants to come out with a grand treat.

I am lazy and have so many letters to write! So I hope I shall have good news from Paul, that is to say that the great Leroy B[eauleu] is not in such a hurry to pocket his thrashing.

Anyhow, I must take beneficium caloris and conclude.

The whole lot send any amount of loves, ditto yours affectionately

F. E.

TRADUCTION

48, Marine Parade, Worthing.
6 août 84.

Ma chère Laura,

Nous voici installés ici et voici notre adresse : on trouverait difficilement un endroit aussi primitif sur toute la côte britannique. Nous avons dû quitter le premier logement que nous avions pris parce que la vieille dame ne voulait pas qu'on fume !!

Pas encore eu de bière Lager jusqu'à présent, mais Percy est parti en chercher à Brighton : dès qu'il y en aura ici, je vais voir si je peux digérer Leroy-B[eauleu]. Il fait une chaleur torride, mais c'est une bonne chaleur continentale et nous avons la brise de mer; la Manche est juste sous notre nez, mais, à marée basse, elle est à près de 400 mètres. Pumps et Nim rentrent à l'instant pour boire de la bière : elles disent qu'il fait si chaud qu'elles ne peuvent plus rester dehors et que la maison est vraiment plus fraîche.

Ma foi, après tout, ces pauvres Parisiens seront frustrés de leur part de choléra ! Quelle honte après tous leurs préparatifs !

Nim me dit à l'instant qu'elle espère être entrée en possession d'une fortune le 31 juillet, au tirage de la grande loterie de Paris. Si c'est vrai, il faut que tu télégraphies immédiatement à la baronne de Demuth, à l'adresse ci-dessus, car elle veut organiser de grandes réjouissances.

Je suis paresseux, et j'ai tant de lettres à écrire! C'est pourquoi j'espère avoir de bonnes nouvelles de Paul, apprendre, autrement dit, que le grand Leroy-B[eaulieu] n'est pas tellement pressé de recevoir sa raclée.

Il faut en tout cas que je profite de la chaleur et que je termine. Toute la bande t'envoie des tas d'amitiés et moi également.

Affectueusement à toi,

F. E.

126. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

[11 août 1884.]

P. 1 : B[eaulieu] écrit toujours Schoeffle, ce monsieur s'appelle *Schaeffle*¹.

P. 3 : Système capitaliste *naissant* — ? vers 1780-1800? *La naissance* de ce système date du 15^e siècle, la grande industrie naissante ne fit qu'inaugurer son apogée.

P. 1 et 4 : Maine² ne mérite aucunement d'être cité à côté de Maurer³; il n'a rien découvert, il n'est que le disciple des disciples de Maurer; la propriété commune de la terre aux Indes fut connue et décrite bien avant lui par Campbell⁴, etc.; celle à Java par

1. Albert SCHAEFFLE était un « économiste vulgaire » qui avait écrit un livre : *La Quintessence du socialisme*, traduit par B. Malon et publié en 1880 à Paris. Leroy-Beaulieu y cherche les « aspects positifs » du collectivisme par opposition aux aspects négatifs qu'il prétend voir chez Marx et Lassalle. A la page 315, ce jugement bien caractéristique sur Schaeffle : « Un autre conducteur s'offre à nous, plus modeste, qui n'a rien de révolutionnaire dans la forme ou dans l'attitude, à la voix persuasive et engageante : il ne pousse pas les peuples à la révolte et à la destruction ; il cherche à conseiller les ministres, ancien ministre lui-même ; nous voulons parler de Schaeffle, dont il a été souvent question au commencement de cet ouvrage et dont l'école économique allemande et italienne étudie avec attention les écrits. » (N. R.)

2. *Dans l'original* : Mayne. — Il s'agit de H. S. Maine, auteur de : *Ancient Law, its Connection with the Early History of Society*, New-York 1875.

3. Historien allemand dont Engels faisait grand cas à cause de ses travaux sur les communautés de marche, de seigneurie, de village et de ville. (N. R.)

4. Sir George CAMPBELL : *Modern India*, 1852. (N. R.)

Money¹, etc.; celle en Russie par Haxthausen². Son seul mérite est d'être le premier Anglais qui ait accepté et vulgarisé les découvertes de Maurer.

P. 5 : Doit être entièrement remanié. Vos exemples ne s'appliquent pas au point discuté. Le lopin de terre du paysan qui devient capital serait la *terre-capital*, chose très compliquée que M[arx] discute au 3^e livre seulement. Votre esclavagiste produisant pour le marché de La N[ouvelle]-Orléans n'est pas un capitaliste, pas plus que le boyard roumain qui exploite des paysans corvéables. N'est capitaliste que le propriétaire de moyens de travail *qui exploite LE TRAVAILLEUR LIBRE* !

Dites plutôt : Le métier à tisser du petit paysan d'avant la révolution, qui servait pour tisser des vêtements pour la famille, n'était pas capital; il n'est pas encore capital lorsque le paysan vend au marchand les tissus qu'il a pu faire pendant les longues soirées de l'hiver; mais qu'il emploie un salarié pour tisser des marchandises pour le marchand et empoche la différence entre les frais de production et le prix de vente des tissus, et voilà le métier à tisser transformé en capital. — Le but donné à la production — de produire des marchandises — *n'imprime pas* le caractère de capital à l'instrument. La prod[uction] de marchandises est une des conditions préalables de l'existence du capital; mais tant que le producteur ne vend que *son propre produit*, il n'est pas capitaliste; il ne le devient qu'au moment où il emploie son instrument *pour exploiter le travail salarié d'autrui*. Ceci s'applique aussi à la page 6. Comment est-il possible que vous n'avez pas fait cette distinction ?

Au lieu de votre esclavagiste impossible (ne soyez pas si *Réache*³ !) vous pourriez dire : Le seigneur féodal qui fait labourer ses champs par ses corvéables et qui en outre ramasse leurs contributions en œufs, volaille, fruits, bétail, etc., n'est pas capitaliste. Il vit du surtravail des autres, mais il ne transforme pas le produit de ce surtravail en plus-value; il ne le vend pas, il le consomme, le dépense, le gaspille. Mais que ce seigneur, comme il le fit au 18^e siècle en bien des cas, se débarrasse d'une partie de ses corvéables, qu'il réunisse leurs lopins en une grande ferme, louée à ce grand fermier industriel si cher aux physiocrates; que ce grand fermier emploie les ex-corvéables en laboureurs salariés pour la culture de sa terre, et voilà l'agriculture transformée de féodale en capitaliste, et le fermier en capitaliste.

P. 6 : La forme *immédiate* de la circ[ulation] des marchandises est bien sa forme *primitive*; il faut bien qu'elle existe avant que la forme 2⁴ puisse naître. Elle n'est *pas* primitive, comparée au

1. I. W. G. MONEY : *Java or how to manage a colony*, London 1861. (N. R.)

2. HAXTHAUSEN : *Die ländliche Verfassung Russlands...*, Leipzig, 1861. (N. R.)

3. Il s'agit sans doute de Gerville-Réache, député des Antilles. (N. R.)

4. C'est-à-dire la forme A-M-A. (N. R.)

simple *troc*; mais la circulation des march[andises] présuppose l'existence de l'argent; le troc ne crée que des échanges d'occasion, pas de circulation de marchandises.

P. 7 : La production capitaliste n'est pas une forme, autre ou non, médiate ou immédiate, de la circulation des marchandises. Production et circulation sont deux choses différentes. Toute production capitaliste présuppose la circulation des marchandises, et se meut au milieu d'elle, mais elle n'est pas plus circulation que la digestion n'est circulation du sang. Vous pouvez rayer toute cette phrase qui n'ajoute rien au sens.

P. 11 : Le passage souligné m'est incompréhensible, et faux sous tous les rapports. Le capitaliste en moyenne *vend* et *peut vendre* le produit des 10 fr. à plus de 10 fr. Ce qui vous fait donner de côté c'est « les *frais de production* ». Mais les frais de production, dans le sens des économistes, renferment le profit; ils se composent : 1^o de la somme que le produit a coûté au capitaliste, et 2^o du profit; autrement dit : 1^o de la somme qui remplace le capital constant dépensé; 2^o de celle qui remplace le salaire payé; 3^o de la plus-value, totale ou en partie, créée par le surtravail des salariés. Il faut donc prendre la phrase de B[eaucieu], sa définition de la valeur (p. 9, fin) et en opposer les deux expressions de la valeur l'une à l'autre : ou le prix de revient renferme le profit, et alors les marchandises se paient « d'après le travail social qu'elles contiennent ». Alors le prix (la valeur) renferme une *plus-value* créée par le travail vivant, en sus du salaire payé, et appropriée par le capital. Ou bien le prix de revient ne couvre pas le profit; alors la valeur est déterminée non par le travail social que l'objet contient mais par le salaire, haut ou bas, payé pour ce travail — vieilleries réfutées longuement par Ricardo.

P. 12-13 : La machine et le coton transmettent *toute* leur valeur, *même celle du déchet*, au produit; et c'est là la vraie pointe de votre argument. Si 115 livres de coton ne donnent que 100 livres de filés, elles chargent la valeur de ces 100 livres du prix de 115 livres de coton brut. Peut-être M. B[eaucieu] appelle cela, la valeur des 15 livres disparues en matière, mais reparues en valeur, une *plus-value* ?

P. 13 : Si le capitaliste *prêtait* à l'ouvrier sa machine, etc., le produit appartiendrait à l'ouvrier — il n'en est rien.

P. 13-14 : « Engendre un avantage nommé profit » : comparez le premier alinéa p. 270 où M. B[eaucieu] prouve que ce n'est pas le capitaliste mais le consommateur qui profite des progrès techniques. Il reproche à Marx d'oublier la concurrence; et M[arx] dans tout le chapitre sur la manuf[acture] et la grande industrie a prouvé que la machinerie ne sert qu'à baisser le prix des produits, et que c'est la concurrence qui fait ressortir cet effet, c.-à-dire que l'avantage consiste à produire en même temps plus de produits, de sorte que le travail incorporé dans chacun est d'autant moindre, et que la valeur de chacun baisse en proportion. M. B[eaucieu]

oublie de nous dire sous quel rapport il y a avantage pour l'ouvrier salarié de voir sa productivité s'accroître, quand le produit de cette productivité accrue ne lui appartient pas et quand son salaire n'est pas déterminé par la productivité de l'instrument.

P. 14-15 : La justification du profit donnée ici par B[eauiieu] contient la quintessence de l'économie vulgaire, sa justification de l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste. Le *créateur du capital* demande une récompense « légitime » pour cette création (c.-à-dire le « salaire de l'abstinence », voyez Marx) et cette récompense doit être payée par l'ouvrier exploité, en forme de travail-gratis. Vous applaudissez à cela en disant que « le profit est le fils légitime du travail vivant » ! « Le salaire de direction » est représenté et mesuré par le salaire payé à un manager salarié, salaire dont aucun capitaliste ne saurait se contenter. Voyez *Kapital* 3^e éd. allemande p. 171-172 ¹ (je n'ai pas ici l'éd. française) vous y trouvez réfutées en peu de mots toutes ces phrases. La prime d'assurance contre les « *risques* » est en effet prise sur la plus-value, mais elle compte en *sus* du profit; le capitaliste place chaque année une somme de... en réserve pour ce qu'il appelle le « ducroire » (ital. delcredere, c. à d. pour le couvrir contre les mauvaises croyances ou créances). Enfin la *récompense d'arrangements supérieurs*, d'inventions non encore vulgarisées ne s'applique que dans des cas exceptionnels et peut donner un profit *extra*; mais il s'agit ici du profit moyen, ordinaire, commun à tous les industriels. Du reste vous trouvez cette espèce de profit traité *Kap[ital]* 3^e éd. all. p. 314-17 ².

En prenant au sérieux ces phrases de B[eauiieu], en déclarant qu'elles font « le profit fils légitime du travail vivant » (*non de l'ouvrier, mais du travail du capitaliste* !) vous acceptez, pour Marx et au nom de Marx, ces doctrines de l'éc[onomie] vulg[aire] qu'il a combattues toujours et partout. Il faut donc absolument changer vos expressions de sorte qu'elles ne puissent avoir même la semblance d'un sens pareil. Sans cela, c'est vous qui auriez donné dans le piège.

Votre assertion p. 16 que « lorsque les produits... le profit capitaliste est nul ou presque nul » est absolument contraire aux faits. En ce cas, où est l'exploitation des ouvriers ? De quoi vous plaignez-vous ? Et de quoi vivent, débauchent et s'enrichissent les capitalistes ? Où diable avez-vous trouvé cette idée, que même les éc[onomistes] vulg[aires] n'ont jamais énoncée et qui n'existe pas chez B[eauiieu] non plus ? Et vous appelez cela une loi générale ! Ce qu'il y a de vrai c'est que, le mécanisme faisant 100 mètres de tissu avec le même travail que la main-d'œuvre seule avait besoin pour faire 1 mètre, le capitaliste peut répartir son profit

1. *Le Capital*, E. S., t. I, p. 192-193. (N. R.)

2. *Ibid.*, t. II, p. 131-134. (N. R.)

sur 100 m. au lieu de le concentrer en un seul; ce qui fait que chaque mètre n'est chargé que de 1/100 du profit; mais le profit pour la somme de travail dépensé peut rester le même et même s'accroître.

P. 16 : Marx protesterait contre « l'idéal politique et social » économique que vous lui attribuez. Quand on est « homme de science », l'on n'a pas d'idéal, on élabore des résultats scientifiques, et quand on est homme de parti en outre, on combat pour les mettre en pratique. Mais quand on a un idéal, on ne peut être homme de science, car on a un parti pris d'avance.

En somme, l'article fera son effet si vous éliminez les principales erreurs que je vous ai indiquées. Mais pour votre réplique, qui devra être bien autrement sérieuse, je suis décidément d'avis que vous devrez relire sérieusement *Le Capital* d'un bout à l'autre, avec le livre de B[eaullieu] à côté; et que vous marquez tous les passages ayant trait à l'économie vulgaire. Je dis *Le Capital*, et point le livre de Deville¹ qui ne suffirait nullement, à cause des défauts sérieux de la partie descriptive.

Et puis : n'oubliez pas que ces Messieurs B[eaullieu] et autres ont bien plus que vous au bout des doigts la littérature économique ordinaire, et que c'est un terrain où vous ne les combattez pas à armes égales; c'est leur métier de connaître tout cela, ce n'est pas le vôtre. Ne vous hasardez donc pas trop sur ce terrain.

J'ai parlé franchement et j'espère que vous n'en serez pas fâché. Le cas est trop sérieux, si vous donniez de côté, tout le parti en serait puni.

Ici on meurt de chaleur, mais on se porte assez bien tout de même. Tout le monde vous envoie à Laura et à vous mille saluts. Malheureusement notre stock de Pilsener s'épuise et ça prend deux jours pour le remplacer de Brighton ! On vit ici en pleine barbarie.

Bien à vous,

F. E.

1. *Le Capital de K. Marx, résumé par G. DEVILLE.* (N. R.)

127. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A WORTHING

Paris, 13 août 1884.

Mon cher Engels,

Je viens de recevoir en même temps vos deux lettres ce matin, je ne sais comment cela s'est arrangé. Je cours chez l'huissier pour m'acquitter. Je répons à la hâte à votre lettre. Je ferai les corrections indiquées.

Tout en attaquant Beaulieu, j'ai voulu lui présenter le flanc pour l'engager à répondre; c'est pour cela que j'ai laissé de côté le rôle de la concurrence. Mon travail original est au moins trois fois aussi long que celui que je vous ai envoyé; j'ai dû retrancher et élaguer pour me tenir dans les bornes possibles.

Je ferai les changements indiqués à propos de paysan et de propriétaire d'esclaves — très importants.

Je modifierai aussi à propos du travail — visant directeur, administrateur, etc. — mais je veux laisser une équivoque pour lui tomber dessus après; puisque dans les compagnies anonymes ce travail n'est plus fait par les capitalistes, mais par des salariés.

Je mettrai Maine¹ à sa place, comme je l'avais déjà fait dans mon article de *To-Day*².

Merci de vos corrections qui me sont très utiles. Et au revoir — le temps s'est tempéré.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Dans l'original : Mayne. (N. R.)

2. Dans le n° 4 de *To-Day* (avril 1884), dans son article sur « La propriété paysanne en France » (p. 257-258), Lafargue dit de Sir Henry Maine « qu'il est l'introduit en Angleterre de la théorie historique la plus récente exposée par Maurer ». (N. R.)

128. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A WORTHING

Paris 24 août, 1884.

Mon cher Engels,

J'ai remis il y a une dizaine de jours mon manuscrit à Molinari; j'ai fait tous les remaniements et modifications que vous aviez indiqués; je ne me suis pas étendu longuement sur le rôle de la concurrence, mais je l'ai suffisamment signalé; j'ai supprimé tout ce qu'il y avait sur l'esclavage des noirs, ainsi que sur J. B. Say.

En même temps que ma lettre je vous envoie mon second article sur le blé¹.

Il fait une chaleur épouvantable, d'autant plus dure que pendant un moment la température s'était un peu tempérée; tout le monde souffre de cette chaleur, exceptés les chiens, chez qui elle développe les passions amoureuses; et ils ne se privent pas pour les satisfaire sur les places publiques, à la grande joie des passants et passantes. Mais il paraît que dans le Midi, les chiens et les chiennes se caressaient tellement dans les rues, que l'on croyait le temps des *Cours d'amour* revenu. Le maire de la ville de Céret (Pyénées-Orientales) a cru devoir protester; je vous envoie son arrêté, un chef-d'œuvre...

« Nous, maire de la ville de Céret,

» Vu la loi du 5 avril 1884;

» Considérant qu'il est du devoir de l'autorité municipale de prévenir et de faire réprimer tout ce qui peut porter atteinte à la moralité publique;

» Considérant qu'à certaines époques de l'année, la circulation dans les rues et sur les places publiques des chiennes en rut, donne lieu à des spectacles scandaleux;

» Arrêtons :

» ARTICLE PREMIER. — Il est prescrit à tous les propriétaires de chiennes de les tenir attachées dans l'intérieur de leur habitation pendant tout le temps qu'elles seront en rut.

» ART. 2. — Procès-verbal sera dressé contre tout propriétaire d'une chienne qui sera trouvée accolée à un chien sur la voie publique, et la contravention sera poursuivie conformément à la loi.

» ART. 3. — MM. les commissaires de police, gardes champêtres

1. Paru dans le n° 8 du *Journal des économistes* (août 1884, p. 195-214). (N. R.)

et tous agents de la force publique sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

» Fait à Céret, le 30 juin 1884.

» Le Maire,
» Michel FOURCADE. »

Est-ce que les chiens de Worthing sont indécents au point d'avoir besoin d'être rappelés à la pudeur comme les chiens de Céret ?

Le chèque que vous m'aviez envoyé a été consacré (les 2/3) à payer le marchand de meubles, je me vois obligé de recourir à vous pour un nouveau chèque de douze livres.

Ferry a renvoyé la Chambre pour pouvoir déclarer la guerre à la Chine¹. Que cherche-t-il, que veut-il ?

Comment tuez-vous le temps au *sea-side* ? Avez-vous trouvé du Pilsener, et en avez-vous décapité quelques douzaines ?

Comme vous ne nous parlez plus de votre santé, c'est preuve qu'elle va mieux : le *sea-side* vous remettra complètement.

Laura vous envoie ses amitiés, ainsi qu'à Hélène, Pumps & the happy family².

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Laura prétend que ma lettre est bête à enlever tout son esprit à une bouteille de champagne; que voulez-vous, il fait si chaud.

129. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 18/9/84.

Mon cher Engels,

La chaleur est revenue avec fureur; il fait chaud, terriblement; si le vin de cette année n'est pas supérieur, ça ne sera pas la faute

1. Le décret de clôture avait été lu le 18 août. En fait la guerre existait au Tonkin malgré le traité de Tientsin (11 mai 1884) et l'on se battait avec la Chine. (N. R.)

2. L'heureuse famille. (N. R.)

du soleil. Mais en attendant la chaleur nous abrutit. Ou elle n'est pas aussi forte à Londres qu'ici ou elle n'agit pas sur vous comme sur nous, car vos lettres nous prouvent par l'énumération de vos travaux que votre activité intellectuelle est aussi grande que jamais. La *Neue Zeit* nous annonce la prochaine apparition de votre livre sur *La Famille, l'État, la propriété*¹. Est-ce bien vrai ce qu'elle dit sur le rôle qu'aurait joué le philosophe manqué Spencer, pour étouffer la vente et la circulation de l'*Ancient Society*² de Morgan, qui cependant a été un moment en circulation chez Mudie, puisque je l'ai lu dans un exemplaire que Lavroff avait acheté chez Mudie. Tylor, dans ses *Researches into the early History of Mankind*, cite Morgan, quand il parle de la division des tribus indiennes en clans. — Mon article en réponse à Beaulieu a paru dans le *Journal des économistes*³. Molinari s'est très bien comporté, il a laissé tout passer sans changement aucun; de plus il a fait précéder mon article par un petit mot où il invite Beaulieu à répondre, en lui promettant la même liberté qu'à moi. — Je vous enverrai l'article que je n'ai reçu qu'à l'instant, dès que j'aurai un autre exemplaire.

Je prépare en ce moment un travail de statistique : la grande préoccupation de Beaulieu, Giffen, Lévy, etc., est de prouver que la richesse se distribue de plus en plus, alors même qu'elle se concentre de plus en plus. Je crois pouvoir les réfuter avec des chiffres officiels, à l'aide des chiffres fournis par les frais d'enregistrement des héritages; pour faire ce travail, il faudra que j'aie consulté la bibliothèque du ministère des Finances; mais je ne pourrai le faire qu'à la rentrée des Chambres. En attendant j'ai étudié la statistique de la population parisienne, qui est très curieuse; je ferai un article que j'enverrai au *Macmillan*; comme il ne contiendra que des faits et des chiffres, peut-être sera-t-il reçu ?

Je compte obtenir une passe de chemin de fer pour aller à Bordeaux gratis; d'un autre côté Laura a reçu une lettre de Chloromajor, qui lui offre de venir la prendre à Paris pour l'amener à Londres : je crois qu'il serait mieux qu'elle allât en Angleterre pendant mon absence de Paris : ainsi, si vous n'avez pas d'objection à la recevoir en ce moment, elle écrirait à Schorlemmer de venir la prendre en passant.

Le pauvre Deville a eu un accident; il s'est cassé la clavicule

1. La *Neue Zeit* (II^e année, n^o 9) contient (p. 420-422) un article intitulé « Un nouveau livre de Fr. Engels » annonçant la parution prochaine de *L'Origine de la famille*. (N. R.)

2. Allusion à la domination de l'école de Spencer dans le domaine de la préhistoire et à la mise sous le boisseau des travaux de Morgan, mentionnée par Engels dans sa préface et reprise dans l'article de la *Neue Zeit*. (N. R.)

3. *Journal des économistes*, n^o 9, septembre 1884, p. 379-391. (N. R.)

d'une chute de cheval. Il était allé à Robinson, le Hampstead de Paris, dont vous devez vous souvenir; on y loue des ânes, et depuis que la bourgeoisie se raffine, on y monte à cheval. Les chevaux qu'on y trouve sont routiniers, et tournent à droite et à gauche sans demander la permission au cavalier; le cheval de Deville était lancé; il tourna brusquement par son sentier ordinaire et envoya Deville à dix pas par terre. — Il va mieux; il n'a pas eu de fièvre; probablement dans une huitaine il pourra sortir le bras en écharpe.

Envoyez-moi je vous prie un chèque de douze livres pour payer le marchand de meubles.

Faites mes amitiés à Hélène, Tussy, Pumps et à la famille et bien à vous,

P. LAFARGUE.

130. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris 19/10/84.

Mon cher Engels,

L'adresse de Meyer que j'ai est 36, rue Saint-Dominique; mais elle est bien vieille et probablement n'est plus bonne, car je crois qu'il a habité après rue Bellechasse. Mais il y a deux manières d'arriver jusqu'à lui, s'il est encore à Paris : s'adresser

1^o à la revue

L'Association catholique
262, Boulevard Saint-Germain.

Il est un des collaborateurs de cette revue;

2^o à son ami

M. Gabriel Ardant
12, rue de Louvois.

C'est une bien agréable nouvelle que m'apporte votre P. C., celle que vous allez mieux, et que grâce à des procédés mécaniques vous espérez la guérison de votre mal, qui « n'est que gênant ». Ce sera avec un bien grand plaisir que j'apprendrai la guérison.

Lavroff m'a montré votre brochure et votre lettre russe, de l'hébreu pour moi. Envoyez-moi un exemplaire pour expédier en Russie; dans une lettre de Danielson que je viens de recevoir, il me parle de votre travail et manifeste le désir de l'avoir.

Bernstein vient de m'écrire pour m'autoriser à ouvrir publiquement la souscription pour les élections socialistes¹; Vaillant en est partisan, probablement nous la ferons au nom du *parti ouvrier* et du *Comité central*².

Par le *Cri du peuple*³ que je vous ai envoyé vous avez dû apprendre que Nonné vient d'être exécuté comme mouchard. Décidément la police allemande n'a pas de chance avec ses agents.

Embrassez Laura; faites mes amitiés à Hélène, Pumps, Tussy et bien à vous,

P. LAFARGUE.

131. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 18/11/84.

Mon cher Engels,

Avec cette lettre vous recevrez ma réponse à Block, parue dans le *Journal des économistes* de ce mois⁴. Malgré votre avis et celui

1. Il s'agit des élections allemandes qui auront lieu le 28 octobre et pour lesquelles le parti ouvrier ouvrit une souscription. (N. R.)

2. C'est à dire du Comité central révolutionnaire blanquiste. (N. R.)

3. Dans *Le Cri du peuple* du 18 septembre 1884 (p. 2/11), on lit, sous le titre : « Exécution d'un agent provocateur » :

« En vertu d'un mandat, la Commission soussignée a résolu après délibération ce qui suit : Considérant que le sieur Henri Nonné, né à Hanovre, professeur de langues étrangères à Paris, 56, boulevard de Port-Royal, au 2^e étage, a été reconnu être au service de la police prussienne, que l'individu en question a joué en France le rôle d'agent provocateur et d'espion, ledit Nonné est expulsé du parti socialiste allemand. »

« La Commission. »

4. Dans le numéro d'octobre 1884 (p. 130-136) avait paru un article de Maurice Block, membre de l'Institut : « *Le Capital* de K. Marx, à propos d'une anti-critique », qui prétendait répondre à la lettre de Lafargue sur l'ouvrage de Leroy-Beaulieu. Lafargue réplique par un nouvel article : « *Le Capital* de K. Marx et la critique de M. Block », qui paraît dans le n^o 11 de novembre 1884, p. 278-287. (N. R.)

de Laura, j'ai tenu à répondre à Block, sans attendre la réplique de Beaulieu, qui considère qu'il a été suffisamment étrillé pour n'avoir pas besoin d'une nouvelle brimade. Block et Beaulieu sont les deux économistes les plus éminents de France, jugez du reste : l'un est allemand, l'autre belge; la France après Bastiat se repose de ce prodigieux enfantement. Je crois qu'il était utile de clouer le bec à ces deux grands hommes pour inspirer aux économistes quelque respect de la théorie marxiste; ils m'ont fourni l'occasion non seulement d'affirmer dans le *Journal des économistes* quelques-unes des idées du socialisme moderne, mais encore de tourner en ridicule l'économie officielle et ses représentants les plus accrédités; en lisant mon article vous verrez que je ne me suis pas gêné. Laura a été étonnée que mon article avec ses attaques et son ton frivole ait été accepté et publié. — Je n'ai pu voir Molinari, car je tiens à le complimenter de sa hardiesse. — J'ai reçu trop tard vos notes sur Loria¹ pour pouvoir m'en servir cette fois-ci; je les tiens en réserve pour l'occasion. Si je lui avais répondu, je ne me serais occupé que de son dernier argument, et lui aurais dit quelques-unes des raisons pour lesquelles le capitaliste ne se jette pas sur les industries où le capital constant est de faible importance. — Ce même Loria, que je ne connais que par son article, m'envoie une de ses dernières brochures sur *Carlo Darwin e l'economia politica* que vous avez dû recevoir, car il semble bien fier de répéter après vous, mais sans vous nommer, « i fenomeni del passato, che una critica irrazionale ci aveva a considerare il risultato di violenza, di arbitrio, della scelleraggine umana, dispiegansi ce noi come l'ineluttabile prodotto di uno stadio della evoluzione sociale »². C'est extrait presque mot à mot du socialisme scientifique : mais M. Loria conclut à un optimisme béat.

Vous avez dû recevoir un n° du *Cri du peuple*³, qui vous aura appris que notre réunion en faveur des socialistes allemands a pleinement réussi. Laura vous racontera la séance. Les possibilistes qui avaient commencé à faire les dédaigneux (M. Brousse écrivait : avant de nous réjouir complètement du succès des socialistes allemands, nous devons attendre pour savoir sur quel

1. Le *Journal des économistes* d'octobre 84 (n° 10) avait également publié (p. 137-139) un court article d'Achille Loria : « La théorie de la valeur de K. Marx. » (N. R.)

2. Les phénomènes du passé, qu'une critique irrationnelle nous avait habitués à considérer comme le résultat de la violence, de l'arbitraire, de la scélératesse humaine, se révèlent à nous comme le produit inéluctable d'un stade de l'évolution sociale. (N. R.)

3. Le *Cri du peuple* du 18 novembre 1884 (p. 4/I-II) donne un compte rendu du meeting de la Redoute du samedi 15 novembre, organisé au profit de la Caisse électorale de la démocratie socialiste allemande qui a été une éclatante affirmation de l'internationalisme ouvrier. (N. R.)

programme ils ont été élus) sont complètement désorientés par l'enthousiasme produit par le triomphe des socialistes¹ — Bernstein qui craignait qu'en parlant du passé du parti allemand, je ne me livrasse à des attaques contre Lassalle, m'écrivit une longue lettre me recommandant la prudence : la lettre m'est arrivée le lendemain; mais je n'en avais pas besoin, parce que je n'avais nulle intention de dire rien contre Lassalle; je ne fis que remarquer, que lui qui avait commencé par attaquer la coopération à la Schul[ze] Dell[itsch] finit par prêcher la coopération à l'aide de l'État; et que là était une des causes théoriques qui divisèrent le parti allemand, et que c'est une semblable cause théorique qui divise le parti ouvrier français; car les possibilistes sont des coopérateurs à l'aide de la commune.

Les Allemands nous invitèrent à assister à la soirée qu'ils donnaient pour fêter les élections; nous nous y rendîmes avec Laura; c'était charmant, — Laura vous en rendra compte; elle espérait vous écrire aujourd'hui, mais des visites l'en ont empêchée. — En parlant de Laura j'ai à vous remercier de l'état dans lequel vous me l'avez renvoyée : elle est grosse et en parfaite santé. Remerciez particulièrement la brave Hélène, qui s'est donné bien du mal pour lui cuisiner un tas de plats délicieux, et pour m'envoyer un excellent gâteau, qui cependant avait un grand défaut, c'est qu'il ne se reproduisait pas automatiquement; aussi diminuait-il à vue d'œil, et aujourd'hui, il a vécu!

Je regrette de vous tracasser, mais il le faut absolument, car j'ai un propriétaire, malheureusement! — Envoyez-moi, je vous prie, un chèque de £ 12. —

Faites nos amitiés aux Aveling, aux Rosher, Hélène et bien à vous.

P. LAFARGUE.

P.-S. — J'ai reçu une lettre de Danielson, me priant de vous remercier pour l'envoi de votre volume. Il ignore votre adresse.

1. Aux élections au Reichstag du 28 octobre, le parti social-démocrate recueillait 549 990 voix et avait 24 élus. (N. R.)

132. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 23rd Nov. 1884 *.

My dear Laura,

Glad you arrived safe and well and Paul liked his cake—but Nim can't get over his insisting to eat cheese along with it. Nim has suffered much from tooth-ache—a sound tooth, but loose. Yesterday she took an old pair of small tongues which she brought from Maitland Park and wrenched it out with it, rewarding her courage with a drop of brandy, and is now quite lively again.

Friday last the S[ocial] D[emocratic] Federation had a benefit. Tussy and Edward played in a piece—I did not go, as I do not as yet see my way to sitting three hours consecutively in a stiff chair. Nim says they played very well—the piece was more or less, she says, their own history. Mother Wright read—very well—Bax played the piano—rather long—Morris who was here the other night and quite delighted to find the Old Norse Edda on my table—he is an Icelandic enthusiast—Morris read a piece of his poetry (a “refonte” of the eddaic *Helreið Brynhildar* (the description of Brynhild burning herself with Sigurds corpse), etc., etc., it went off very well—their art seems to be rather better than their literature and their poetry better than their prose.

Paul's reply to Block is excellent, not only in style but in subject-matter. People have different ways of learning things, and if he learns political economy by fighting, it's all right so that he does learn it. He was quite right in bearing out the question of the equal price of corn which costs different amounts of labour—that is too complicated and is solved only in Book III, *Kapital*. But what he may return to, when he has an opportunity, is the stupid calumny of Block, page 131, note: that Mohr insiste surtout sur le capital employé dans le commerce, tant sous la forme *argent* (espèces) que sous la forme *marchandises*. This is a direct lie or a proof that he does not know what he is writing about. Mohr mentions interest-bearing capital and merchants' capital only as historical *facts*, but expressly *excludes* them from all economical discussion in Book I, where capital is only considered in its simplest form as industrial capital.

A slip of the pen of Paul's p. 285: la grandeur de la plus-value

*. L'original se trouve au Musée de l'Histoire, à Montreuil-sous-Bois. (N. R.)

est en rapport *direct* avec la longueur de la journée de travail, mais en rapport *inverse* avec le taux du salaire.

Du reste, you know that my only objection to Paul's replying to Bl[ock] was the fear that it might "block" his ultimate reply to Leroy B[eaullieu]—If he has eingeseift Molinari to that extent, that he allows Paul to reply anything to anybody, all the better.

The report of the meeting in favour of the Germans in the *Soz[ial] Dem[okrat]* as well as the extracts from *Lyon Soc[ialiste]* given there will have a capital effect in Germany and everywhere. Nothing can strike the philistine and also the workmen of other countries more than this cordiality and working hand in hand of the proletarians of the two "erbfeindliche Nationen". It ought to be mis en avant as much and as often as possible.

As to poor Brousse, the man without a programme, being in doubt about the programme on which our people have been elected, the proclamation of Müller in Darmstadt which I was glad Guesde worked up in the *C[ri] du P[eu]ple* will have answered him. Better still is the hanoverian programme in this week's *Soz[ial] Dem[okrat]* N° 47. I wish Guesde would make use of that. These two proclamations, and the fact that they were issued in *new* districts-Darmstadt and Hanover, where our people might be expected to coax votes, have given me quite as much pleasure as the elections themselves. They show how thoroughly the revolutionary spirit has been evoked by Bismarck's persecutions. I was almost expecting that the new districts might send "moderate" men, but no fear of that now. Also Sabor the Jewish schoolmaster from Frankfort belongs to the *Bebel* wing of the party.

Bernstein's letter to Paul about Lassalle finds its explanation in this, that in *Paris*, as in London and New York, the old Lassalle set is still strongly represented among the Germans. They have mostly emigrated, Germany is too hot for them and won't listen to them. But as they are comparatively harmless abroad, and form a useful international cement, besides finding funds for the Germans at home, on les ménage un peu.

Loria takes good care not to send me his expectorations. As a true "Kathedersozialistischer Streber" he robs us right and left. By the bye, what Paul intends doing if he should reply to him, donne de côté. Loria knows that as well as ourselves, *why* capitalists go as well into one branch of industry as another. But the real question is as I stated it, and one which is not so easy; in fact, it broke down classical economy which could not solve it. The *déroute*, as Mohr's manuscript calls it, of the Ricardian school on this very question opened the door to vulgar economy.

My walks with you have done me a deal of good—I extend them every day and my muscles are hardening again.

Kind regards to Paul. Love from Nim.

Yours affectionately,

F. E.

Poor old Mother Hess! "Wir waben, wir waben!" Hope she is suited at last.

Now before concluding I want to ask you a favour. Paul has from me: 1) Darwin's *Origin of Species*. 2) Thierry, *Hist. du Tiers État*. 3) Paquet, *Institutions provinciales et communales de la France*. 4) Buonarroti's *Conspiracy of Babeuf*. Now, Jenny had from me 1) *Die Edda*, poetische und prosaische, and 2) *Beowulf*, both in Simrock's new high German translation. The latter two books and Darwin I am in especial want of. Could you get them together if they can be found (Thierry and Paquet I also have use for and Buonarroti is not to be had now) and send them in a parcel to me? The agents of the Continental Parcels Express (agence Continentale) are

E. d'Odiardi, 18, rue Bergère, and

P. Bigeault, 23, rue Dunkerque, opposite the station du Nord.

The carriage *not* to be paid, as the delivery will be all the safer; and mind, I am not in such a hurry that you should rush off post haste to Argenteuil to look the books up.

Clemenceau seems to be going down morally while going up politically—this appears unavoidable in French bourgeois politics. His visit to Gladstone and the rubbish he talked there is one symptom, the other is his silence in the chamber with regard to the Sozialistenhetze and the atrocious judgements of Lyon, Montluçon, etc.

As to Paul's wish to have an Irish paper, there is none that can be recommended. Besides, if the *Égalité* writes up every murder, be it ever so stupid, as une exécution, Havas' telegrams are quite sufficient. For other things *The Daily News* Irish correspondence will be found sufficient.

If Paul sees that the *Égalité* is regularly forwarded to the *Soz[ial] Dem[okrat]* at Zurich, that paper will be duly sent in return, but I shall write to Bernstein to send it to *your* address, so that *you* get it, and not those that do not understand it.

Kind regards to Paul

Yours very affectionately,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 23 novembre 1884.

Ma chère Laura,

Content que tu sois bien arrivée et que le gâteau ait plu à Paul; mais Nim ne revient pas de son insistance à vouloir manger du fromage avec son gâteau. Nim a beaucoup souffert d'un mal de

dent : la dent était saine, mais elle remuait. Hier elle a pris une vieille paire de pincettes qu'elle avait amenée de Maitland Park et s'en est servie pour l'arracher. Elle s'est récompensée de son courage avec une goutte d'eau-de-vie, et elle est de nouveau tout à fait allègre.

Vendredi dernier la *S[ocial] D[emocratic] Fédération* a organisé une représentation à son profit. Tussy et Edward ont joué dans une pièce. Je n'y suis pas allé car je ne me vois pas encore assis pendant trois heures d'affilée sur une chaise raide. Nim dit qu'ils ont très bien joué : la pièce était plus ou moins, dit-elle, leur propre histoire. La mère Wright a lu (très bien), Bax a joué du piano (un peu long); Morris, qui était ici l'autre soir et qui a été ravi de trouver sur ma table la vieille Edda scandinave (il est enthousiaste de l'Islande), Morris a lu un poème de son cru, une refonte du voyage aux Enfers de Brynhild dans l'Edda (la description de Brynhild se brûlant elle-même avec le cadavre de Sigurd), etc., etc. Cela s'est très bien passé: leur art semble être plutôt meilleur que leur littérature, et leur poésie meilleure que leur prose.

La réponse de Paul à Block¹ est excellente, non seulement par le style, mais par le fond. Chacun apprend à sa manière, et s'il apprend l'économie politique en se battant, c'est parfait, du moment qu'il l'apprend. Il a eu tout à fait raison de soulever la question du prix égal du blé qui coûte des quantités de travail différentes : elle est trop compliquée et n'est résolue que dans le livre III du *Capital*. Mais le point sur lequel il pourra revenir, quand il en aura l'occasion, c'est la calomnie stupide de Block, page 131, note : à savoir que Mohr insiste surtout sur le capital employé dans le commerce, tant sous la forme *argent* (espèces) que sous la forme *marchandises*². C'est un parfait mensonge, ou bien cela prouve qu'il ne sait pas de quoi il parle. Mohr ne mentionne le capital portant intérêt et le capital commercial qu'en tant que *faits* historiques, mais il les *exclut* expressément de toute la discussion économique du livre I, où le capital est seulement considéré sous sa forme la plus simple, celle de capital industriel.

Un lapsus de Paul, page 285 : la grandeur de la plus-value est en rapport *direct* avec la longueur de la journée de travail, mais en rapport *inverse* avec le taux du salaire.

Du reste, tu sais que ma seule objection à la réponse de Paul à Block, c'était la crainte qu'elle « bloque » sa réponse définitive à Leroy-B[eaulieu]. S'il a amadoué Molinari au point que celui-ci permette à Paul de répondre quoi que ce soit à qui que ce soit, tant mieux.

Le compte rendu du meeting en faveur des Allemands qui a paru dans le *Sozial-Demokrat*, ainsi que les extraits du *Lyon*

1. Voir lettre 131 du 18 novembre 1884. (N. R.)

2. Phrase de M. Block dans son article du *Journal des économistes* (voir note 4, page 241). (N. R.)

*Socialiste*¹ qui y sont reproduits, auront une influence énorme en Allemagne et partout ailleurs. Rien ne peut frapper davantage le philistin et aussi l'ouvrier des autres pays que cette cordialité et cette collaboration fraternelle des prolétaires des deux « nations héréditairement ennemies ». Il faut que cela soit mis en avant autant et aussi souvent que possible.

Puisque le pauvre Brousse, l'homme sans programme, se demande sur quel programme nos amis ont été élus, la proclamation de Müller à Darmstadt, que je me réjouis d'avoir vu utiliser par Guesde dans le *C[ri] d[u] P[eu]ple*², aura été pour lui une réponse. Le programme hanovrien paru dans le *Sozial-Demokrat* de cette semaine, n° 47, est encore meilleur. Je voudrais que Guesde s'en serve. Ces deux proclamations et le fait qu'elles aient été lancées dans des circonscriptions nouvelles, Darmstadt et Hanovre, où nos amis ont quelques chances de rallier des suffrages, m'ont donné tout autant de plaisir que les élections elles-mêmes. Elles montrent avec quelle force l'esprit révolutionnaire a été réveillé par les persécutions de Bismarck. Je m'attendais presque à ce que les nouvelles circonscriptions élisent des « modérés », mais ce n'est pas à redouter maintenant. D'autre part, Sabor, le maître d'école juif de Francfort, appartient à l'aile *bébelienne* du parti.

La lettre de Bernstein à Paul sur Lassalle s'explique par le fait qu'à Paris comme à Londres et à New York, le vieux clan lassallien est encore fortement représenté parmi les Allemands. La plupart ont émigré : l'Allemagne est devenue intenable pour eux et ne veut pas les écouter. Mais comme ils sont relativement inoffensifs à l'étranger et constituent un ciment international utile, sans parler des fonds qu'ils recueillent pour les Allemands d'Allemagne, on les ménage un peu.

Loria prend grand soin de ne pas m'envoyer ses élucubrations.

1. Le n° 9 du *Lyon socialiste* du 9 novembre 1884 imprime à la page 1 (I-III) un article : « Bravo ! les Allemands », où l'on prône la victoire électorale des socialistes allemands. A la page 3-4 un message de félicitations sous le titre : « Le parti ouvrier lyonnais aux travailleurs allemands », où l'on peut lire : « L'ennemi pour nous ce n'est pas l'Allemand, ce n'est pas l'Anglais, l'Italien, l'Arabe ou le Chinois, etc., non. L'ennemi pour nous comme pour vous, c'est l'ennemi commun aux peuples, c'est le tyran, le despote, le capitaliste. Ce sont tous ceux qui, sous une forme quelconque, tiennent les peuples dans la servitude et la misère, depuis le tsar de toutes les Russies, jusqu'aux gouvernants bourgeois de la soi-disant République française. » (N. R.)

2. Dans *Le Cri du peuple* en date du 18 novembre 1884, Jules Guesde cite dans son éditorial « Nouvelle victoire » (p. 1/III) la réponse faite par Müller, candidat socialiste de Darmstadt, à ses adversaires entre les deux tours de scrutin. Il y affirme être républicain et avoir salué la Commune comme « le premier coup de clairon de la révolution internationale ». (N. R.)

En vrai arriviste du socialisme de chaire, il nous pille de droite et de gauche. A ce propos, ce que Paul a l'intention de faire, s'il lui répond, « donne de côté ». Loria sait aussi bien que nous-mêmes *pourquoi* les capitalistes se lancent aussi bien dans une branche d'industrie que dans une autre. Mais la question véritable, c'est celle que j'ai indiquée, et elle n'est pas toute simple. En fait, elle a démolie l'économie classique qui n'a pu la résoudre. La *déroute*, comme dit Mohr dans son manuscrit, de l'école de Ricardo sur cette question précise a ouvert la porte à l'économie vulgaire.

Mes promenades avec toi m'ont fait beaucoup de bien : je les allonge tous les jours et mes muscles se durcissent de nouveau.

Bonnes salutations à Paul. Amitiés de Nim.

Affectueusement à toi,

F. E.

Pauvre vieille mère Hess ! "Wir waben, wir waben ¹ !" J'espère qu'elle a enfin ce qu'il lui faut.

Maintenant, avant de terminer, je voudrais te demander un service. Paul a reçu de moi : 1° DARWIN : *L'Origine des espèces*; 2° THIERRY : *Histoire du tiers état*; 3° PAQUET : *Institutions provinciales et communales de la France*; 4° BUONARROTI : *La Conspiration de Babeuf*. D'autre part, j'avais donné à Jenny : 1° l'*Edda*, poésie et prose, et 2° *Beowulf*, tous deux dans la nouvelle traduction de Simrock en haut-allemand. J'ai particulièrement besoin de ces deux derniers livres et de Darwin. Pourrais-tu les rassembler, si on peut les retrouver (Thierry et Paquet me seraient utiles aussi, et Buonarroti est introuvable maintenant) et m'en faire un colis ? Les agents de la Continental Parcels Express (agence continentale) sont :

Ed. d'Odiardi, 18, rue Bergère, et,

P. Bigeault, 23, rue de Dunkerque, en face de la gare du Nord.

Ne pas payer le port : le colis a d'autant plus de chances d'arriver à destination; et surtout, je ne suis pas pressé au point qu'il faille te précipiter à Argenteuil pour rechercher les livres.

Clemenceau semble décliner moralement, tandis qu'il monte politiquement : cela paraît inévitable dans la politique bourgeoise française. Sa visite à Gladstone et les bêtises qu'il a dites alors en sont un symptôme, l'autre symptôme étant son silence à la Chambre au sujet de la chasse aux socialistes et des verdicts odieux de Lyon, Montluçon, etc.

Pour répondre au désir de Paul de recevoir un journal irlandais, il n'y en a aucun qu'on puisse recommander. D'ailleurs, si

1. Nous tissons, nous tissons. — Engels cite ici, en les déformant avec un accent d'Allemagne du Sud, les paroles des tisserands dans la célèbre poésie de Heine. (N. R.)

L'Égalité appelle chaque assassinat, si stupide qu'il soit, une exécution, les télégrammes de Havas sont tout à fait suffisants. Pour le reste, les articles du correspondant en Irlande du *Daily News* paraîtront suffisants.

Si Paul veille à ce que *L'Égalité* soit régulièrement envoyée au *Soz[ial]-Dem[okrat]* de Zurich, ce journal sera dûment envoyé en échange, mais j'écrirai à Bernstein de l'envoyer à *ton* adresse, afin que ce soit *toi* qui le reçoives et non des gens qui n'y comprendront rien.

Bonnes salutations à Paul.
Bien affectueusement à toi,

F. E.

133. — PAUL LAFARGUÉ A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 30/11/84.

Mon cher Engels,

Ci-inclus une lettre venant de New York. Avant d'y répondre je désirerais connaître votre avis et savoir si le journal qui se fonde n'est pas en opposition avec les journaux socialistes existants et appartenant au parti.

Vous avez dû apprendre que l'exécution des mouchards commence¹; le parti anarchiste se recrutait à la préfecture de police. Il est certain que dimanche dernier Ferry voulait faire une petite émeute à Paris², faire piller quelques boulangeries et massacrer quelques ouvriers, afin de se présenter aux prochaines élections comme le sauveur de l'ordre et le protecteur de la propriété. C'est ainsi qu'il vient de proposer un droit d'entrée de 2 fr. sur le quintal de blé pour s'assurer les campagnes. — Ceci

1. *Le Cri du peuple* commence à publier le 29 novembre les résolutions d'un jury composé de représentants de toutes les organisations ouvrières, qui a décidé de dénoncer au public les mouchards introduits par la police dans le mouvement ouvrier. (N. R.)

2. Le dimanche 23 novembre à 13 h. 30 avait lieu à la salle Lévis un meeting des ouvriers sans travail. Les abords du carrefour Villiers étaient occupés par 800 agents. Au meeting lui-même, auquel assistaient plus de 3.000 personnes, l'anarchiste Druelle prononça un discours extrêmement violent, appelant au pillage des boulangeries. A la sortie, la police chargea et matraqua les ouvriers, faisant plus de 60 arrestations. (N. R.)

prouve que les anarchistes sont par tout pays et par tout temps ou des policiers ou des imbéciles : cette dernière affaire leur portera un coup terrible en France : ils ont eu la maladresse de défendre jusqu'au dernier moment leur chef, le mouchard Druelle¹, exécuté en tête de la liste.

Faites nos amitiés à Hélène, aux Aveling, aux Rosher et bien à vous.

P. LAFARGUE.

134. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Saturday Evening, Dec. 6th/84.

My dear General,

I don't think that I can add anything to what you will have gathered from the *Cri du peuple* about the late doings here.

One Friday night, Paul, having gone as usual to the federation meeting, failed to turn up at the right time. I had gone to bed at twelve and was surprised on waking, at about half past two, to find no sign of Paul. Knowing that « Anarchism » was abroad, I was a good deal alarmed but luckily had no time for any extravagant anxiety. Shortly before three o'clock a.m. M. Paul put in his appearance. What had happened I only learned subsequently from the newspapers, Paul thinking it necessary (greatly to my disgust) to tell me a lot of untruths for the purpose of throwing me off the scent. Well, the upshot of it all you know: the extract from the *Temps* faithfully reports, it seems, what happened.—It makes me feel awfully queer to think that, without knowing it, I may at any time be hobnobbing with a paid spy. It's devilish disagreeable.

The unmasking of Druelle and the rest has done a great deal of good. It has made clear to all how useful are the Anarchist tactics

1. *Le Cri du peuple* du 29 novembre publie (p. 1/V), sous le titre « La police politique », la déclaration suivante :

« Les soussignés, convoqués par *Le Cri du peuple*, déclarent à l'unanimité, après les pièces fournies et les témoignages entendus, que le nommé *Druelle* est un agent secret de la deuxième brigade de recherches. » (N. R.)

to the powers that be. The best of it is that Druelle has been welcomed back with open arms by his brothers in anarchy.

A great many more persons are suspected than have up to this been "exécutés", but the positive proofs of guilt are hard to get at and, failing those, discretion is of course the only valour.

To-morrow takes place the second meeting of the "ouvriers sans travail" and, after "l'épuration", under *cleaner* conditions than the first. It is an important meeting and Paul will send you an account of it on Monday. A series of resolutions which the meeting will be asked to vote has been prepared by the Agglomération Parisienne and accepted by the "Commission d'organisation".

Lavroff wishes me to ask you if there has been published an edition of the *Bauernkrieg* later than that of 1875.

... My poor little watch has taken it into its head to stop again, but as I feel very sleepy, I think it must be late.

So goodnight and goodbye, my dear General, and love to Nim.

Affectionately yours,

Laura.

How is Pumps?

TRADUCTION

Samedi soir, 6 décembre 84.

Mon cher Général,

Je ne crois pas que je puisse ajouter quoi que ce soit à ce que vous aurez appris par *Le Cri du peuple*¹ sur ce qui s'est passé récemment ici.

Un certain vendredi soir, Paul, qui était allé comme d'habitude à la réunion de la fédération, n'est pas rentré à l'heure. Je m'étais couchée à minuit et j'ai été surprise en m'éveillant, vers deux heures et demie, de ne pas trouver trace de Paul. Sachant qu'il y avait de l'« anarchisme » dans l'air, j'étais passablement inquiète, mais je n'ai heureusement pas eu le temps de me laisser aller à desangoisses extravagantes. Peu après trois heures du matin, M. Paul a fait son apparition. Ce qui s'était passé, je ne l'ai appris que par la suite dans les journaux, Paul ayant jugé nécessaire (ce qui m'a vivement choquée) de me raconter un tas de

1. *Le Cri du peuple* a continué à publier les résolutions du jury dénonçant les mouchards de la police (cinq en tout). Le 28 novembre, Druelle a été arrêté par la police « pour le soustraire aux légitimes colères de ceux qu'il a trahis et livrés ». (N. R.)

mensonges pour détourner mes soupçons. Eh bien, vous connaissez le fin mot de l'histoire : l'extrait du *Temps* rapporte fidèlement¹, semble-t-il, ce qui s'est passé. Cela me fait une drôle d'impression de penser que, sans le savoir, je pourrais fort bien, un jour ou l'autre, être en relations avec un mouchard appointé. C'est horriblement désagréable.

C'est une bonne chose que Druelle et les autres aient été démasqués. Cela a rendu clair pour tout le monde que la tactique des anarchistes sert les autorités constituées. Ce qu'il y a de mieux, c'est que Druelle a été réadopté à bras ouverts par ses frères en anarchie.

On soupçonne beaucoup d'autres personnages outre ceux qui ont été « exécutés » jusqu'à présent, mais il est bien difficile d'obtenir la preuve formelle de leur culpabilité et, faute de l'avoir, la réserve naturellement s'impose.

Demain a lieu la seconde réunion des ouvriers sans travail², et, après « l'épuration », dans des conditions *plus saines* que la première. C'est une réunion importante et Paul vous en enverra lundi le compte rendu. Une série de résolutions qui seront proposées aux suffrages des assistants a été préparée par l'Agglomération Parisienne et acceptée par la « Commission d'organisation ».

Lavroff me prie de vous demander s'il a été publié une édition de *La Guerre des paysans* qui soit ultérieure à celle de 1875.

... Ma pauvre petite montre s'est mis dans la tête de s'arrêter de nouveau, mais comme j'ai très sommeil, je pense qu'il doit être tard.

Bonsoir donc et au revoir, mon cher Général, et amitiés à Nim.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Comment va Pumps ?

1. *Le Temps* en date du 30 novembre 1884 rend compte de la réunion de la salle de la Redoute (le vendredi 28) où les anarchistes sont venus prendre à partie la rédaction du *Cri du peuple* à cause de l'affaire Druelle. (N. R.)

2. Le dimanche 7 décembre, deuxième meeting des ouvriers sans travail, salle Favier. En fait la direction de la commission organisatrice du meeting était sous le contrôle du parti ouvrier, mais les anarchistes s'y étaient introduits et s'appliquaient à saboter les réunions. (N. R.)

135. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 7/12/84 *.

Mon cher Engels,

Je rentre de la réunion dont vous a parlé Laura¹; elle a été chaude et importante. Il faut quelques mots d'explication.

La police, quoique battue, quoique furieuse d'avoir manqué son coup de la salle Lévis, où elle aurait voulu quelque pillage pour faire un massacre et une rafle de révolutionnaires, et de voir ses agents provocateurs démasqués, n'a pas considéré la partie perdue; elle continue toujours son action.

Vingt anarchistes plus ou moins policiers ont voulu s'emparer de la Commission des ouvriers sans travail; mais ils ont trouvé devant eux les délégués de l'agglomération et des comités blanquistes; et ils ont été battus. Ils voulaient encore faire des motions pillardes; mais la majorité de la Commission a voté au contraire des résolutions à porter aux pouvoirs publics, dans lesquelles on les somrait d'avoir à fournir des moyens d'existence aux victimes de la crise. Les anarchistes ont promis de prendre leur revanche dans la réunion publique qui s'est tenue aujourd'hui : nous étions prévenus du coup. Les abords de la tribune étaient gardés par des agglomérés² et des blanquistes; les anarchistes avant l'ouverture de la réunion ont essayé d'envahir la tribune, plusieurs ont été exécutés proprement; ils étaient enlevés et roués de coups. La séance s'est ouverte bien, Vaillant a été élu président. Les anarchistes qui avaient été recruter des forces (des mouchards, des maquereaux) sont revenus et ont voulu en masse assaillir la tribune; ils ont été repoussés; de nouveau ils essayèrent d'escalader la plate-forme; ce coup-ci ils réussirent; une partie des mouchards étaient montés dans les galeries qui dominent la tribune; et de là ils lançaient des bancs et des chaises : ils restèrent maîtres de la tribune; Vaillant fut jeté à bas; et l'on procéda à la nomination d'un nouveau président; un anarchiste, Leboucher, fortement soupçonné, fut élu. Nos amis voulaient à leur tour donner l'assaut,

*. L'original est daté par erreur de 1882. (N. R.)

1. Voir lettre précédente. (N. R.)

2. C'est-à-dire des membres du Parti ouvrier français de l'agglomération parisienne. (N. R.)

beaucoup avaient été se poster aux galeries pour engager la lutte et précipiter en bas les mouchards; on était monté; et sûrement il y aurait eu bataille sanglante. Les anarchistes comprirent que la situation était dangereuse, aussi ils s'empresèrent d'accorder la parole à Vaillant au nom de la Commission; l'assemblée l'acclama, ainsi que les résolutions de la Commission, que Vaillant demanda que l'on mit immédiatement aux voix. Le bureau s'y opposa prétextant qu'il fallait entendre l'opinion de la minorité anarchiste. Alors la Commission décida de se retirer en masse; elle se réunit dans une salle voisine; il y avait près de cinquante délégués et plus de deux cents ouvriers. La Commission décida de chasser de son sein tous les anarchistes qui avaient organisé le désordre; d'envoyer à la presse une décision en annonçant qu'ainsi débarrassée des anarchistes, elle reprendrait son œuvre, qu'elle entendait la continuer avec plus d'énergie qu'auparavant.

La police en continuant sa lutte est parvenue à deux résultats importants : 1^o anarchiste et mouchard commencent à devenir synonymes; — 2^o tous les partis révolutionnaires ont compris la nécessité de s'unir pour triompher de la police. Aussi je suis enchanté de cette journée; et je suis un de ceux qui ont empêché que la lutte se continuât; car j'étais heureux de voir les anarchistes se compromettre d'une façon aussi éclatante. Nous sommes certains de rester les maîtres dans la prochaine réunion, parce que tous les groupes socialistes donneront et que nous prendrons toutes nos précautions. Ces luttes ne font qu'accentuer le caractère du mouvement. Du moment que les anarchistes seront mis à la porte de la Commission, un grand nombre de corporations ouvrières qui s'étaient tenues à l'écart à cause de leur présence, s'y joindront. Cette agitation que nous commençons brassera la masse ouvrière de Paris, et sera une magnifique préparation pour les élections de l'année prochaine.

Les anarchistes bien que restés les maîtres de la tribune ont été relativement modérés et n'ont pas osé parler du pillage des boulangeries.

Je vous prie de m'envoyer un chèque de £ 10.- : car le propriétaire a perché dévoré l'autre.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

136. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 10/12/84.

Mon cher Engels,

La scène de dimanche a porté ses fruits. Lundi la commission des ouvriers sans travail s'est réunie¹, elle a mis les anarchistes à la porte, plusieurs ont été expulsés un peu brutalement ; puis elle a pris une résolution dans laquelle elle les priait, puisqu'ils étaient ennemis de toute organisation, de ne plus venir dans le sein d'un corps qui s'organisait, et puisqu'ils étaient partisans de la propagande par le fait, ils n'avaient rien à faire dans une commission qui discutait et faisait des propositions². Maintenant les anarchistes sont réduits à leurs propres forces et à celles de la police, nous allons voir ce dont ils sont capables. C'était ce qu'ils craignaient le plus.

Tout ce que vous dites dans votre lettre est excellent et je m'en servirai à l'occasion.

Le Cri a une peur des anarchistes si grande, qu'il n'a pas osé publier la décision de la commission *in extenso*. Je vous enverrai *La Bataille*³ qui la contient.

Merci de votre lettre et de son contenu.

Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

1. Le bureau de la commission est renouvelé le 8. Les membres (Boulé, Blanck, Dereure, Argyriadès) sont tous du P. O. F. (N. R.)

2. Partie de la résolution publiée par *Le Cri du peuple* du 11 décembre (p. 3/II) : « Les syndicats et groupes désignés ci-dessous déclarent n'entrer en rien la propagande par le fait des syndicats et groupes qui en sont partisans, mais qu'ils ne sauraient les admettre en collaboration pour organiser les forces ouvrières. » (N. R.)

3. *La Bataille* du 11 décembre 1884 publie (p. 3/II-III) le procès-verbal de la réunion du 8 décembre. Voici notamment les considérants 3 et 4 : « Considérant que les compagnons anarchistes n'emploient que contre les socialistes les moyens violents qu'ils préconisent. » — « Considérant que la conduite des anarchistes dans les réunions n'a pour résultat que de semer le découragement dans la masse des citoyens des corporations. »... (N. R.)

137. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 23/12/84.

Mon cher Engels,

Je glisse ce mot dans la lettre de Laura pour vous remercier vous, d'avoir envoyé et Hélène, d'avoir fabriqué le magnifique pudding que j'ai entamé avec ardeur hier au soir.

Dans sa prochaine Laura vous racontera le siège que nous commençons autour d'un financier juif allemand, du nom d'Eylau, vous devez le connaître; pendant la Commune il est allé à Londres et a vu Marx. Après la défaite, il a aidé beaucoup de Communards à s'évader. C'est un homme curieux, il n'est pas très clair pour moi; nous avons parlé de ressusciter *L'Égalité*, avec un capital de départ de 20.000 fr. Il a promis immédiatement de faire 5.000 fr. et de chercher le reste : nous verrons ce qui arrivera.

Nous travaillons ensemble avec les blanquistes. Dimanche prochain nous aurons une réunion publique¹, où nous comptons donner une leçon d'importance aux anarchistes; mais comme ils savent ce qui les attend, ils brilleront peut-être par leur absence. La réunion de dimanche finira de les couler à Paris. Mais quels gens bornés que ces blanquistes; ils en sont encore aux phrases de 1830; « le gouvernement immoral, cause de tous les maux sociaux », etc., mais il faut compter avec eux, car ils représentent une force à Paris.

Malheureusement, pour vivre, ce ne sont pas seulement des puddings qu'il faut dans cette saison d'étreennes, mais des monacos; je vous prierai de nous envoyer vu la rigueur de la saison un chèque de £ 12.- Il fait froid.

A merry Christmas² à tous.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. *Le Cri du peuple* du 28 décembre (p. 1/I-III) contient un éditorial de J. Guesde : « Le meeting de dimanche. » Il s'agit d'une assemblée des ouvriers sans travail convoquée par 73 groupes et chambres syndicales. (N. R.)

2. Un joyeux Noël. (N. R.)

Vous avez vu dans le *Lyon*¹ que j'ai fait usage de votre lettre.

1. Le n° 15 (21 déc. 1884) du *Lyon socialiste* publie sur toute la première page un article de Lafargue intitulé : « Descendre dans la rue », dans lequel il cite le passage suivant de la lettre d'Engels : « En Allemagne, il y a beaucoup trop de soldats et de sous-officiers appartenant au parti, pour qu'on puisse avec la moindre chance de succès prêcher une émeute. Ils savent que c'est dans les rangs de l'armée elle-même que la DÉMORALISATION (au point de vue bourgeois) doit s'établir ; les conditions militaires modernes (armes à tir rapide, etc.) exigent que la révolution commence dans l'armée. Chez nous, du moins, elle débitera ainsi. Personne mieux que le gouvernement ne sait combien le nombre de conscrits socialistes grandit d'année en année. Notre suffrage universel ne commence qu'à vingt-cinq ans ; si la grande réserve de vingt et un à vingt-cinq ans ne figure pas au vote, elle se trouve dans l'armée. » (N. R.)

1885

138. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 18/1/85.

Mon cher Engels,

Nous avons reçu votre lettre, comme les Hébreux recevaient la manne dans le désert.

Vous avez raison d'attacher de l'importance à l'affaire Quercy-Ballerich¹; elle prouve le complet désarroi de la police, qui ne peut plus contenir ses hommes et s'en sert comme des bravi. De tels faits chargent l'atmosphère politique; mais je ne crois pas l'orage prêt à éclater. En province, du moins dans certaines villes, la population est plus montée et plus prête à des coups de main qu'à Paris; mais le peuple parisien est très sceptique; il fait de grandes phrases et de petits, tout petits actes; autrement il y aurait longtemps que le gouvernement aurait l'échauffourée qu'il cherche avec tant d'assiduité : les anarchistes, ou plutôt la police, avaient décidé de faire une manifestation dans la rue le 15 janvier; ils l'avaient fait voter dans les réunions; et le gouvernement se préparait à recevoir les manifestants avec de la cavalerie et de la ligne; mais les anarchistes, pour bêtes qu'ils soient, ont compris

1. Le 7 janvier, les frères Ballerich, tous deux membres de la police, excités par les révélations du *Cri du peuple* et la campagne qu'il y mène, pénétrèrent dans les bureaux du journal et tirent sur Duc-Quercy, qui riposte et blesse mortellement l'un d'eux. Le 21 janvier, la police perquisitionne dans les bureaux du *Cri du peuple* et au domicile des rédacteurs ! (N. R.)

qu'ils feraient un immense fiasco avec leur meeting en plein air ; aussi ils ne l'ont pas tenu.

Les élections ¹ sont la grande préoccupation du gouvernement ; il achète des journaux, manigance en France et se prépare des victoires au Tonkin ; le mouvement des ouvriers sans travail qui se généralise l'inquiète beaucoup, il voudrait à tout prix l'arrêter par des mesures policières ; mais il joue de malheur en ce moment-ci. Andrieux, l'ex-républicain socialiste de Lyon, l'ex-préfet de police de scandaleuse conduite, a fondé un journal, intitulé *La Ligue* ² ; le journal ne se vendant pas, il s'est décidé à faire des révélations sur la police, quoiqu'il eût refusé il y a deux ans de déposer devant une commission parlementaire, sous prétexte qu'il était lié par le secret professionnel ; mais aujourd'hui, qu'il a sa caisse à remplir, il fait des révélations, avec lesquelles il commence à compromettre une foule de personnages opportunistes : Ranc, qui est le grand chef, l'a menacé de poursuites, mais Andrieux se moque de cette majesté de coulisse. Un journal est un danger aujourd'hui pour la moralité de tout homme politique. *La Justice* est le cauchemar de Clemenceau : en France tout ce qui était ennuyeux était cru profond ; Clemenceau a réussi à faire un journal ennuyeux que personne ne prend au sérieux : mais il coûte énormément d'argent. On dit que *La Justice* a coûté plus d'un million ; pour soutenir son journal et satisfaire ses partisans impatients, Clemenceau tend de plus en plus à devenir ministériel ; il convoite la succession de Ferry. Il coupe sa queue, comme Gambetta.

Un ami de Rochefort, le duc Talleyrand-Périgord, avait offert un million pour la prochaine campagne électorale au parti radical, mais Clemenceau l'a fait refuser pour ne pas trop se compromettre avec les intransigeants. — Il est presque certain que le scrutin de liste sera voté ; et c'est avec lui que l'on fera les prochaines élections.

Laura doit vous écrire ; je vous écris de la Bibliothèque nationale ; faites nos amitiés à Hélène, Pumps, Tussy et à leurs maris.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Les élections législatives auront lieu le 4 octobre. Elles se feront au scrutin de liste. (N. R.)

2. Depuis le 6 décembre 1884, paraissait le journal quotidien, *La Ligue*, dont le directeur politique était Andrieux. Il publie à partir du 11 janvier 1885 les "Souvenirs d'un préfet de police". (N. R.)

139. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS (Extrait) ¹

[Vers le 25 janvier 1885.]

Vous savez quels efforts le gouvernement russe a faits depuis des années pour arracher à l'Angleterre et à la France — mais à l'Angleterre surtout — l'extradition des héroïques nihilistes. Ces deux pays gagnés à une pareille cause, le reste de l'Europe eût dû suivre. Il y avait même lieu d'espérer entraîner l'Amérique dans le mouvement.

Or, la *Pall Mall Gazette* du 15 janvier contenait un article de Mme Novikoff, l'âme damnée du tsarisme, qui faisait de nouveau appel à l'Angleterre pour qu'elle cesse de donner asile aux Hartmann, aux Stepniak et à tous ceux qui « organisent l'assassinat en Russie ». Les Anglais, y était-il dit, sont maintenant sous le coup des mêmes attentats chimiques; le refuge qu'ils offrent aux dynamitards russes, l'Amérique l'offre aux dynamitards irlandais. Ce que l'Angleterre demande à l'Amérique, c'est précisément ce que la Russie demande à l'Angleterre.

Voilà qui est déjà suffisamment clair. Mais il y a mieux. Le 24 janvier au matin, tous les journaux publiaient le texte de la convention diplomatiquement intervenue entre Pétersbourg et Berlin, par laquelle est accordée l'extradition politique qu'il s'agit d'étendre à l'Allemagne et de là à toute l'Europe.

Et c'est le même 24 janvier, dans l'après-midi, que Londres est terrifié par une triple explosion contre le législatif, dans la Chambre des Communes, contre le judiciaire à Westminster Hall, et contre l'exécutif dans la Tour. Il ne s'agit plus cette fois de faire sauter des pissotières ou d'effrayer les voyageurs de l'*underground railway* ². Il y a attaque concentrée contre les trois grands pouvoirs de l'État symbolisés par les édifices où ils siègent.

N'est-ce là que l'acte de quelques feniens surexcités ? Ne serait-ce pas plutôt le grand coup dont a besoin le tsarisme pour forcer l'Angleterre à entrer dans sa ligne anti-révolutionnaire ? Si la dynamite est d'origine russe, maniée par des agents russes, pouvait-elle, je le demande, éclater plus à propos pour coucher aux pieds d'Alexandre III John Bull épouvanté et repentant ?

1. Cet extrait de lettre d'Engels est publié dans l'éditorial de J. Guesde du *Cri du peuple* du 31 janvier : « Cherchez le Russe » (p. 1, I-III). (N. R.)

2. Le chemin de fer métropolitain. (N. R.)

140. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[28 janvier 1885.]

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre lettre que j'ai remise à Guesde pour qu'il en fasse usage ¹. Elle vient à propos. Ces dynamitades, même à Paris, ont paru louches; *Le Temps* d'hier reproduisait un article de Davitt qui les mettait sur le compte de la police ². — Le nouveau ministre de la Guerre ³ disait qu'on ne pouvait garder une armée l'arme au bras; la police croit qu'elle ne peut recevoir honnêtement sa paie, sans de temps en temps démontrer son utilité. Les bourgeois auront à créer une contre-police pour se protéger contre la police.

Ci-joint une lettre de Danielson. Prenez-en connaissance; et faites-moi savoir ce que vous lui répondrez. Mais comme votre adresse doit être bien connue à la troisième section de Pétersbourg, je crois qu'il serait plus prudent, pour la régularité des communications, de lui dire de faire passer ses lettres par l'adresse qu'il a de moi à Paris.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Voir lettre précédente. (N. R.)

2. *Le Temps* en date du 28 janvier 1885 (p. 2/I-II) publie un article de ses correspondants particuliers qui analyse l'opinion du patriote irlandais Michael Davitt sur les dynamitades de Londres. Pour Davitt, la main de la police a été visible dans un très grand nombre de ces attentats. Il écrit : « ... le gouvernement dépense des sommes considérables en fonds secrets dans sa croisade contre les dynamiteurs, et de nombreux agents perdraient cette source de revenu si de temps à autre une nouvelle explosion ne venait pas raviver l'inquiétude générale. » (N. R.)

3. Le 4 janvier, le général Campenon, ministre de la Guerre, démissionnait et était remplacé par le général Lewal, commandant le XVII^e corps, qui déclarait : « Une armée aussi nombreuse que la nôtre, bonne, solide, ne saurait rester immobile, accroupie et comme hypnotisée. » (N. R.)

140 bis. — N. DANIELSON
A PAUL LAFARGUE, A PARIS

26 December '84, Petersburg.
2 January '85,

My dear Sir,

My best thanks for your article in the *Journal des économistes* (nov. 84), which I have received only a few days ago. It is a very pleasant sign that the review opens its pages to such a polemic.

Be kind enough write me some words about the second vol. of *The Capital*. It is not for a mere curiosity that I request you about such an information. The author has promised me to send me the proof-sheets of the II v. in order to make a translation and to publish it as soon as possible. I am quite sure that the executor, according to the wish of the author, will give me the opportunity to publish here a Russian translation of the II vol. sending me the proof-sheets what I courtly request him. As I do not know his address I cannot write him directly. Be kind enough send me his address that I may communicate with him. Excuse me that I give you so much troubles. Permit me to wish to you a happy new year. Your most truly.

N. DANIELSON.

TRADUCTION

26 décembre 84-2 janvier 85.
Saint-Pétersbourg.

Cher Monsieur,

Mes meilleurs remerciements pour votre article du *Journal des économistes* (novembre 84), que j'ai reçu il y a quelques jours seulement. C'est un très bon signe que la revue ouvre ses colonnes à une telle polémique.

Ayez l'amabilité de m'écrire quelques mots au sujet du second volume du *Capital*. Ce n'est pas par pure curiosité que je vous demande de telles informations. L'auteur avait promis de m'envoyer les épreuves du second volume afin que je le traduise

et le publie le plus tôt possible. Je suis persuadé que l'exécuteur, conformément au vœu de l'auteur, me donnera la possibilité de publier ici une traduction russe du second volume en m'envoyant les épreuves que je me permets de lui demander. Comme je ne connais pas son adresse, je ne puis lui écrire directement. Ayez l'amabilité de m'envoyer son adresse pour que je puisse entrer en communication avec lui. Excusez-moi de vous causer tant de dérangement. Permettez-moi de vous souhaiter une bonne année.

Bien sincèrement à vous,

N. DANIELSON.

141. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 5/2/85.

Mon cher Engels,

Cette pauvre police joue de malheur, on découvre ses saletés les unes après les autres. Il paraît qu'on avait besoin d'un complot à Montceau-les-Mines¹; on y expédie un policier, du nom de Br***, et on lui promet 5.000 f. s'il découvre le complot. Pour gagner la prime, il organise un complot, fait sauter une chapelle et tuer un gendarme; on arrête 27 conspirateurs parmi lesquels Br. Le ministre de l'Intérieur Waldeck demande son relâchement; mais le ministre de la Justice refuse, parce qu'on avait découvert que c'était Br. qui était la cheville ouvrière de la dynamitade et [des] coups de revolver. Le procès sera curieux et instructif.

1. Le 6 novembre 1884 avait lieu au hameau des Alouettes une tentative d'attentat à la dynamite. L'auteur, un jeune homme de dix-huit ans, Gueslaff, était arrêté, au moment où il allait déposer la bombe, au cours d'une lutte où trois gendarmes sont blessés. Par la suite, la dénonciation d'un « complot » était l'occasion d'arrêter les militants ouvriers de Montceau-les-Mines. Dans *Le Cri du peuple* en date du 16 février 1885, Duc-Quercy dévoilera le rôle du mouchard Brenin, engagé par le commissaire de police de Montceau, Thévenin, à l'instigation du préfet de Saône-et-Loire, pour organiser le fameux « complot ». (N. R.)

Depuis quelque temps l'influence de Ranc est prépondérante, il se tient dans la coulisse, mais ce n'est un secret pour personne que c'est lui qui dirige la majorité de la Chambre et le gouvernement. Ranc est un policier dans l'âme, il ne croit qu'en la police; il pense qu'on ne peut gouverner que par l'aide de la police; l'audace des coups de la police, son insolence, une fois qu'ils sont mis au grand jour, montrent bien qu'elle se sent soutenue et qu'elle peut tout oser sans crainte d'être blâmée par le gouvernement; il ne serait nullement étonnant que ce soit Ranc qui l'excite à imiter la police de l'Empire, à machiner des complots. Ceci est d'autant plus probable, que Reinach¹, l'ex-secrétaire de Gambetta, vient de publier un article dans lequel il dit, que la force des partis socialistes est plus grande qu'on ne pense, et que sûrement ils se seraient servis de la crise économique et des ouvriers sans travail pour créer de graves embarras au gouvernement, si la police par sa fermeté n'y avait mis bon ordre. C'est avouer les agents provocateurs.

Nous avons reçu le *Commonweal*²; mais tout le monde est ici très étonné qu'ayant eu la majorité, nos amis se soient retirés au lieu de mettre la minorité à la porte.

Le propriétaire nous a emporté la plus grosse part du chèque que vous nous aviez envoyé; et nous sommes obligés de recourir à vous; ne pourriez-vous nous envoyer un chèque de douze livres?

Amitiés à Hélène, à Pumps, Tussy et à leurs maris et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Avez-vous écrit à Danielson? — je ne lui ai pas encore répondu.

Avez-vous reçu l'article de Guesde reproduisant une partie de votre lettre?

1. *La Revue politique et littéraire (Revue bleue)* du 3 janvier 1885 publie un article de M. Joseph Reinach : « La police à Paris » (p. 1-7), où l'on lit : « Bien que la presse ne s'en soit guère doutée, le mouvement révolutionnaire, dont le parti blanquiste a voulu prendre la direction le 30 novembre et le 7 décembre, n'était pas un mouvement pour rire. C'est la police seule qui l'a arrêté par son attitude résolue et par sa froide énergie. Une minute d'hésitation, une fausse manœuvre auraient suffi pour permettre aux bandes qui s'agitaient à la salle Lévis de descendre dans Paris. » (N. R.)

2. *Le Commonweal*, organe officiel de la Socialist League, issue de la scission de la Social Democratic Federation, publie son premier numéro en février 1885 avec un article de fond de William Morris et le manifeste de la S. L. signé notamment d'aveling et d'Eleanor Marx. (N. R.)

142. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

February, 11th/85.

My dear General,

Like Byron I woke the other morning and found myself famous only not for rhyming but for holding my tongue. And this is how I came to be silent and famous. As I happened to be very busy on the days your letters were waiting for an answer, I asked Paul to write for me. He comes home the other day, after his usual peregrinations—he works at the Bibliothèque nationale—and says: “I’ve written to the General et je lui ai annoncé ta lettre”.— Now unless I had sent you a fresh version of Paul’s epistles or of the latest articles of the *Cri* which you had just received I had nothing in the least worth writing about to write to you. And so I stuck to the silence qui est d’or. But if you prefer the baser metal, here goes for loquacity!

Our cousin Gingernut has just made a three week’s stay at Bordeaux and of course has seen Paul’s mother. And what do you think? The old lady is all milk and honey again, babbles affectionately of both of us and complains bitterly of our not rushing over to Bordeaux to see her. She would much like to come over here, it appears, and if she does not come, it is not owing to her age but to her sister Zoé, who being some twenty years younger than Paul’s mother naturally domineers over her natural superior and declares that Virginie must not visit Paris unaccompanied by her relations. Just as if I would or could house here a whole host of uncles, aunts, cousins and babes of cousins of all degrees and sexes, with provincial notions and cosmopolitan appetites! Shouldn’t be at all surprised, though, if one of these Spring mornings the two old women turned up here. However, the great point is that Paul’s mother is returning to her “first manner” and is tuned to a tender key again.

Was there ever anything like our police here? They are putting their foot in it finely. Waldeck-Rousseau and Camescasse and the pick of the police strutting about the place de l’Opéra calling in vain on a small mob of Parisian “badauds” to “manifest”. But the badauds wouldn’t and so were arrested for their obstinacy.

Many thanks for *Das Elend*. We receive the American *Sozialist* very irregularly. Paul wants to see the last number so as to know

whether an article forwarded has been inserted. Perhaps you will have received n^o 4, and be able to inform us...

Madame Vaillant has just dropped in... So goodbye for today and best love to all. How's Nim? Affectionately,

YOUR LAURA.

TRADUCTION

11 février 85.

Mon cher Général,

Tout comme Byron, en m'éveillant l'autre matin, j'ai découvert que j'étais célèbre, non pas pour avoir fait des vers, mais pour avoir tenu ma langue. Et voici comment j'ai pu devenir silencieuse et célèbre. Comme j'avais beaucoup à faire dans la période où vos lettres attendaient une réponse, j'ai demandé à Paul d'écrire à ma place. Voici qu'il rentre l'autre jour après ses pérégrinations habituelles (il travaille à la Bibliothèque nationale) et qu'il me dit : « J'ai écrit au Général et je lui ai annoncé ta lettre. » Or, à moins de vous envoyer une nouvelle version des épîtres de Paul ou des derniers articles du *Cri* que vous veniez de recevoir, je n'avais rien à vous écrire qui en valût vraiment la peine. Et j'ai donc persévéré dans le silence qui est d'or. Mais si vous préférez un métal plus vil, je serai donc bavarde !

Notre cousine « Pain d'épices » vient de faire un séjour de trois semaines à Bordeaux et elle a vu naturellement la mère de Paul. Le croirez-vous ? La vieille dame est de nouveau tout sucre et tout miel, parle affectueusement de nous deux et se plaint amèrement que nous ne nous précipitions pas à Bordeaux pour la voir. Elle aimerait beaucoup venir ici, paraît-il, et si elle ne vient pas, ce n'est pas à cause de son âge, mais de sa sœur Zoé, qui, étant de quelque vingt ans sa cadette, exerce une domination naturelle sur sa supérieure naturelle et déclare qu'il ne faut pas que Virginie visite Paris sans être accompagnée de sa famille. Comme si j'avais l'envie ou la possibilité d'héberger ici toute une armée d'oncles, de tantes, de cousins et de bébés de cousins à tous les degrés et de tous sexes, pleins d'idées provinciales et d'appétits cosmopolites ! Je ne serais cependant pas du tout surprise qu'un de ces beaux matins de printemps les deux vieilles dames débarquent ici. Mais l'essentiel, c'est que la mère de Paul revienne à sa « première manière » et se soit mise à un diapason plus aimable.

A-t-on jamais vu une police comme la nôtre ? Ils sont en train

de mettre joliment les pieds dans le plat. Waldeck-Rousseau, Camescasse¹ et le gratin de la police se pavanaient sur la place de l'Opéra, invitant en vain une petite bande de badauds parisiens à « manifester ». Mais les badauds n'ont pas voulu, et on les a arrêtés pour les punir de leur obstination².

Merci beaucoup pour la *Misère*³... Nous recevons très irrégulièrement le *Sozialist*⁴ américain. Paul voudrait voir le dernier numéro pour savoir si un article envoyé a été inséré. Peut-être aurez-vous reçu le numéro 4 et pourrez-vous nous renseigner.

Madame Vaillant vient de faire un saut à la maison... Au revoir donc pour aujourd'hui et meilleures amitiés à tous. Comment va Nim ? Affectueusement,

Votre LAURA.

143. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 27/2/85.

Mon cher Engels,

J'ai reçu et expédié votre lettre à Danielson⁵. — J'ai communiqué à Guesde et à Deville ce que vous me dites du second volume de Marx; nous regrettons bien amèrement qu'il ne se publie [pas] en français en même temps qu'en allemand. Il y a trois jours, je reçus la visite de Roy, le traducteur du premier volume; c'était la première fois que je le voyais; le pauvre diable est dans la misère, il a perdu une place qu'il avait au ministère;

1. Préfet de police de Paris. (N. R.)

2. Un meeting avait été annoncé pour le 9 février place de l'Opéra. La police ayant arrêté préventivement les organisateurs, le meeting n'eut pas lieu, ce qui n'empêcha pas la police de charger, de matraquer et d'arrêter d'inoffensifs promeneurs. Et ceci en présence de Waldeck, ministre de l'Intérieur. (N. R.)

3. Il s'agit de l'édition allemande de *Misère de la philosophie* qui vient de paraître chez Dietz, à Stuttgart. (N. R.)

4. Organe en langue allemande du parti socialiste d'Amérique. (N. R.)

5. Il s'agit de la lettre à Danielson, du 11 février 1885, dans laquelle Engels promet à l'économiste russe de lui adresser les épreuves du livre II du *Capital* aux fins de traduction. (N. R.)

pour faire des économies on renvoie des administrations autant que l'on peut. — Je lui lus votre lettre; votre projet d'envoyer à Pétersbourg les feuilles d'impression du second volume l'a rendu jaloux. — « Pourquoi Engels, m'a-t-il dit, ne m'enverrait-il pas à moi aussi des feuilles d'impression? Je veux [me] mettre à la traduction du second volume dès que j'aurai le texte entre les mains; je traduirai pour ma satisfaction personnelle, et tant mieux si je trouve un éditeur. » Je vous transmets sa demande. — Nous aurons ainsi l'espoir de lire en manuscrit la traduction. — Comment marche la traduction de Moore? Peut-être que la publication du premier volume à Londres aura plus de succès que la traduction française et encouragera l'éditeur à vous demander le droit de traduire le deuxième volume.

J'ai rencontré à la bibliothèque l'illustre Docteur R. Meyer¹, qui avait disparu de notre horizon : une nouvelle maladie s'est surajoutée à ses nombreuses maladies, il a la pierre. Mais sa pierre est une drôle de pierre; elle le tracasse jusqu'à ce qu'il s'arrête dans une brasserie allemande; elles sont nombreuses heureusement, autrement il mourrait de douleur. Là il boit coup sur coup deux doubles bocks de bière brune ou blonde, et sa pierre est satisfaite et lui permet de marcher; mais nouveau Sisyphe, à peine a-t-il fait vingt minutes de marche, que de nouveau sa pierre se met à rouler, et l'oblige à absorber deux nouveaux doubles bocks, qui le soulagent immédiatement. — Il m'a parlé de votre dernier livre sur *La propriété, la famille et l'État*, qui lui a fourni la matière du premier chapitre du livre qu'il prépare sur la législation foncière de France : il a été tellement enthousiasmé par votre livre qu'il rêve de voir publiés vos autres travaux; au besoin il est prêt à vous sacrifier à vos manuscrits; il m'a dit qu'avec bonheur il se chargera de les publier, tous, excepté ceux sur les mathématiques, où il n'entend goutte. — Il m'a promis de s'occuper par l'entremise de son éditeur d'Allemagne de trouver un éditeur à Paris pour le second volume de Marx. Depuis la guerre, les éditeurs allemands envahissent la place de Paris. — Roy de son côté fera des efforts pour trouver un éditeur. — Mais ils m'ont dit tous les deux que la publication du premier volume par Oriol sera peut-être une difficulté pour trouver un autre imprimeur. — Avez-vous eu connaissance de la teneur du contrat entre Marx et Lachâtre? — L'avez-vous trouvé dans les papiers de Marx? Il serait important d'en connaître les clauses.

Cet animal de Vallès² a eu les plus belles funérailles qu'on ait vues à Paris depuis celles de Gambetta : il y avait plus de cent mille

1. Dans l'original : Mayer. (N. R.)

2. Jules Vallès, ancien membre de la Commune, directeur du *Cri du peuple*, était mort le 14 février. Les obsèques eurent lieu le 16 en présence d'une foule évaluée par *Le Cri* à 200 ou 300 mille personnes. (N. R.)

hommes à son convoi : il a fait bien des jaloux, qui se tueraient pour être si magnifiquement enterrés : l'enterrement est une des plus importantes cérémonies de la vie du Français. — Vous avez vu que les ouvriers parisiens ont profité de l'occasion pour donner une solide correction aux étudiants et aux bourgeois et militaires patriotes qui ont voulu enlever la couronne des socialistes allemands ¹. Les patriotes qui ont attaqué le cortège, jusqu'à six fois, lorsqu'il arrivait dans un carrefour, ont été repoussés avec des yeux pochés et des nez saignants : cette journée a été excellente; il en faudrait beaucoup comme celle-là pour habituer le public parisien à l'action.

Longuet, *the wet nurse* ², nous a donné le petit Marcel pendant quatre jours; c'est étonnant. Les enfants vont bien, le père aussi. La grand'mère, qui a le diable au corps, a eu un accident, elle s'est fait un trou à la tête, s'est presque cassé l'épaule, ce qui ne l'empêche pas de se porter comme un vieux pont réparé.

In cauda venenum ³. Pourriez-vous nous envoyer un chèque de dix livres.

Amitiés à Hélène, Pumps, Tussy et Compagnie et bien à vous.

P. LAFARGUE.

144. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 1^{er}/3/85.

Mon cher Engels,

Nous avons reçu votre lettre et vous remercions.

Je ne pensais pas que le troisième volume fût assez au complet dans le manuscrit de Marx pour être imprimé; aussi cela a été une agréable nouvelle, bien que les 200 pages de formules mathématiques aient jeté un peu de froid. Mais que vont dire les écono-

1. Les socialistes allemands résidant à Paris portaient une couronne de violettes. Des « étudiants », membres de la Ligue des patriotes, attaquèrent à plusieurs reprises le cortège, aux cris de : « A bas l'Allemagne ! » et tentèrent d'enlever la couronne. Mais les socialistes se groupèrent autour de leurs camarades allemands et mirent en fuite les assaillants. (N. R.)

2. La nourrice. (N. R.)

3. Dans la queue le venin. (N. R.)

mistes ? Comment apprendre les mathématiques pour comprendre l'économie, quand la règle de trois suffit pour toutes les opérations commerciales et industrielles de la vie capitaliste ? Les philosophes bourgeois se sont [vus obligés] d'apprendre la géométrie ; voilà que Marx va forcer les économistes à savoir l'algèbre : ça dépasse les bornes de la liberté permise.

Les journaux anglais ont dû rapporter le fait de ce *reporter*, venu sans doute de Scotland Yard, qui prétendait avoir assisté à Paris à une conférence des dynamitards irlandais, où l'on avait pris les mesures les plus épouvantables. Sans doute la police anglaise qui veut faire expulser les Irlandais qui les gênent à Paris, a inventé cette affaire et a acheté *Le Figaro*¹ et *Le Matin* pour la faire circuler : mais heureusement que tout tourne à la confusion de ce fameux reporter.

Quel travailleur vous êtes !

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Just going to listen to Paul en public ! A meeting grgrande conférence ! near our place ; the first I've been to for a long while².
La suite à demain.

L. L.

145. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 8th March 1885.

My dear Laura,

Somehow or other I have to-night a few free moments and so sit down to write to you—hoping that nobody will drop in. For evening calls are getting rather frequent of late, more than is

1. *Le Figaro* du 1^{er} mars 1885 publie (p. 1/V-VI) un article intitulé : « Une entrevue avec Flannery », secrétaire du directoire révolutionnaire irlandais. Le journaliste, qui signe Jack, aurait assisté à un conclave où l'on aurait décidé des dynamitades en Angleterre et le soulèvement des Irlandais. (N. R.)

2. [Traduction :] Je pars à l'instant écouter Paul en public. Un meeting grgrande conférence ! pas loin de chez nous ; le premier auquel j'assiste depuis longtemps. La suite à demain. L. L.

desirable sometimes, when there is work to do. And the dictated portions of *The Capital* I am obliged to look over while the thing is fresh in my mind and the original at hand ready to correct mistakes. Moreover, there are still translations to revise (last week part of a Danish one of my *Ursprung*—very fair) and Russian pamphlets to decipher (Vera Zassulitch has sent me one of Plechanof, polemical against Lavroff and Tichomiroff, and wants me to give her my opinion, and besides these Russian quarrels are not uninteresting) and such like, so that besides the current small fry I have not had time to read a book for months.

The 3rd book *Capital* is getting grander and grander the deeper I get into it, and I am only (having passed over entirely about 70 pages, more or less superseded by a later manuscript) at page 230 out of 525. It is almost inconceivable how a man who had such tremendous discoveries, such an entire and complete scientific revolution in his head, could keep it there for 20 years. For the Ms. I am working at, has been written either before, or at the same time as the *first volume*; and the essential part of it is already in the old Manuscript of 1860/62. The fact is, first the intricacies of the 2nd book (which he wrote last and which alone he touched after 1870) kept him fast, as he of course would have to publish his 3 books in regular order; and then, his Russian and American material for the theory of the rent of land would have required working up into the old manuscript and would probably have nearly doubled its size.

Here the two socialist bodies are so far jogging on alongside each other without collision; but the foreign department will very likely embroil them. You may have seen in N^o 9 of the *Sozial-Demokrat* a letter from Varenholz, dictated by Hyndman. This rather *schnoddrige* effusion required a reply which we have concocted and which will come, if possible, in next Saturday's *Soz[ial] Dem[okrat]*. This time, of course, Aveling had to speak out, and that strong enough to stop Hyndman's game once for all.

We have Kautsky here whom I think you saw before, with a young Viennese wife, a nice little body. They intend settling down here for the present—and live in Maitland Park; just out of the Crescent. So there is always some connection going on with the old place.

Pumps and Percy are getting on as usual. On Sundays there is here now a great Cardplaying company; some play whist if there are 4 to be got for that, the rest "mariage" and "nap", games introduced by the noble Percy. His firm had a lawsuit which they lost but it is nothing serious, only I hope that it will damp poor Percy's ardent faith in English law. The little ones are getting on very well upon the whole; Lilly is very amiable and jolly. She has an extremely sharp ear and retentive memory for des jurons, and you may be sure that she finds many an opportunity to catch them.

On Saturday Nim and Tussy as well as Pumps will go to Highgate. I cannot go, I am still very changeable with respect to capacity for movement, and have just had a little bit of notice to keep quiet. Anyhow I shall continue working at the book which will be a monument to him, made by himself, grander than any that other people could set for Mohr. Two years already on Saturday! And yet I can truly say that while I work at this book, I am in living communion with him.

The 2nd book is getting on well. 13 sheets corrected. Will you please ask Paul to send me at once the address under which he writes to Dan[ielson]. I have had a letter from him and want to send the proof sheets, but am not certain as to address which may besides have been changed.

How is the Montceau Belin Thevenin affair going on? And has the *Cri du P[euple]* cried his last?

Amitiés à Paul.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

Nim's love!

TRADUCTION

Londres, 8 mars 1885.

Ma chère Laura,

J'ai tant bien que mal quelques instants de liberté ce soir et je m'installe donc pour t'écrire, en espérant que je n'aurai aucune visite. Car les visites du soir deviennent assez fréquentes depuis quelque temps, plus qu'il n'est souhaitable parfois quand on a du travail à faire. Et je suis obligé de revoir les fragments que j'ai dictés du *Capital* pendant que cela reste frais dans mon esprit et que j'ai l'original sous la main pour corriger les erreurs. D'autre part, il y a encore des traductions à réviser (la semaine dernière un fragment d'une traduction danoise de mon *Origine...*, fort bonne) et des brochures russes à déchiffrer (Vera Zassoulitch m'en a envoyé une de Plékhanov qui polémique contre Lavrov et Tikhomirov, et elle veut que je lui donne mon avis, et d'ailleurs ces querelles des Russes ne sont pas dénuées d'intérêt) et d'autres du même genre, si bien qu'en dehors du menu fretin courant, je n'ai pas eu le temps de lire un livre depuis des mois.

Le troisième livre du *Capital* devient de plus en plus impressionnant à mesure que je m'y enfonce; je ne suis (ayant entièrement sauté près de 70 pages plus ou moins remplacées par un manuscrit ultérieur) qu'à la page 230, et il y en a 525. Il est presque inconcevable qu'un homme qui a eu dans la tête des découvertes aussi

formidables, une révolution scientifique aussi totale et aussi complète, ait pu garder cela pour lui pendant vingt ans. Car le manuscrit sur lequel je travaille a été écrit soit avant, soit en même temps que le *premier volume*; et la partie essentielle se trouve déjà dans le vieux manuscrit de 1860-1862. Le fait est, en premier lieu, que la complexité du second livre (écrit le dernier et seul retouché après 1870) a absorbé toute son attention, car il fallait naturellement qu'il publie ses trois livres dans l'ordre; et ensuite que ses matériaux russes et américains pour la théorie de la rente foncière auraient exigé un remaniement du vieux manuscrit et en auraient probablement presque doublé le volume.

Ici les deux groupements socialistes cheminent jusqu'à présent cahin-caha et côte à côte, sans collision, mais les affaires internationales vont très probablement jeter la brouille entre eux. Peut-être as-tu vu dans le n° 9 du *Sozial-Demokrat* une lettre de Varenholz dictée par Hyndman¹. Cette effusion assez impudente exigeait une riposte que nous avons confectionnée et qui paraîtra, si possible, dans le *Sozial-Demokrat* de samedi prochain. Cette fois, naturellement, il a fallu qu'Aveling parle net, et avec une vigueur suffisante pour arrêter une fois pour toutes le petit jeu de Hyndman.

Nous avons la visite de Kautsky, que tu as déjà vu, je crois; il est accompagné de sa jeune femme, une jolie petite Viennoise. Ils ont l'intention de s'installer ici pour le moment et d'habiter à Maitland Park, à proximité du Crescent. Il y aura donc toujours quelque chose qui continuera à nous rattacher à l'ancienne demeure.

Pumps et Percy se maintiennent. Le dimanche il y a maintenant foule ici pour jouer aux cartes; certains jouent au whist s'il se trouve quatre partenaires pour ce jeu, les autres au « mariage » et au « nap », jeux introduits par le noble Percy. Sa maison a eu un procès qu'elle a perdu; ce n'est pas grave, mais j'espère que cela rabattra la foi ardente du pauvre Percy dans le droit anglais. Les petits vont très bien dans l'ensemble; Lilly est très aimable et très gaie. Elle a l'oreille extrêmement fine et une excellente mémoire pour les jurons, et tu peux être assurée qu'elle trouve plus d'une occasion d'en apprendre.

Samedi, Nim, Tussy et Pumps iront à Highgate². Je ne pourrai y aller; je ne me déplace encore qu'avec une assurance très variable, et je viens de recevoir un petit avertissement d'avoir à me tenir tranquille. De toute façon, je continuerai à travailler à ce

1. Le n° 9 du *Sozial-Demokrat* du 26 février 1885 imprime une correspondance datée de Londres, 2 février, et signée Varenholz. Elle raconte à sa manière la scission qui s'est produite chez les socialistes anglais et prend la défense de Hyndman. La réponse, signée Aveling et datée : Londres, le 3 mars 1885, a paru dans le *Sozial-Demokrat* du 26 mars. (N. R.)

2. Sur la tombe de K. Marx. (N. R.)

livre qui sera un monument à sa mémoire, érigé par lui-même, plus grandiose que n'importe quel autre qu'on pourrait élever à Mohr. Deux ans déjà samedi ! Et pourtant je peux vraiment dire que, pendant que je travaille à ce livre, je suis en communion vivante avec lui.

Le second livre avance bien. 13 placards corrigés. Voudrais-tu demander à Paul de m'envoyer tout de suite l'adresse à laquelle il écrit à Dan[ielson]. J'ai reçu une lettre de lui et je veux lui envoyer les épreuves, mais je ne suis pas sûr de l'adresse, qui a peut-être changé.

Où en est l'affaire Montceau-Belin-Thévenin¹ ? Et *Le Cri du peuple*, a-t-il poussé son dernier cri ?

Amitiés à Paul.
Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

Amitiés de Nim.

146. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 12/3/85.

Mon cher Engels,

Ci-joint l'adresse de D[anielson]
Maison Lesnikov
Pont de Kazan
Saint-Pétersbourg.

L'affaire de Montceau-les-Mines n'est pas terminée, on l'instruit toujours ; il y a de pauvres diables de mineurs qui, depuis huit mois, sont en prison préventive en attendant le jugement : probablement le gouvernement retardera le procès jusqu'après les élections. Les deux numéros de la *Ligue*² que je vous ai envoyés

1. Il s'agit de l'affaire de Montceau-les-Mines dont il a été question dans la lettre de Lafargue du 5 février 1885. Les révélations du *Cri du peuple* ont continué. On a appris que le commissaire Thévenin, le même qui avait chargé Guesde et Lafargue au procès de Moulins en 1883, à la suite d'un interrogatoire à Chalon-sur-Saône, a été interné à l'asile d'aliénés de Bourg et qu'il y est mystérieusement décédé dans la nuit du 18 ou 19 février. (N. R.)

2. A partir du 11 janvier 1885, *La Ligue* publie les : « Souvenirs d'un

vous montreront que tous les malheurs arrivent à la police; Andrieux, qui lors de l'enquête parlementaire sur les agissements de la préfecture de police avait répondu fièrement qu'il ne pouvait rien révéler, étant lié par le fameux secret professionnel, aujourd'hui qu'il est directeur d'un journal qui ne se vend pas, raconte comment la police subventionne des journaux anarchistes et aide les dynamitards dans leurs complots. Il y a un tel avachissement dans la bourgeoisie, que peut-être ces révélations, qui en toute autre circonstance auraient bouleversé la préfecture de police, la laisseront indifférente : il commence à être admis dans tous les rangs de la bourgeoisie que l'on peut se permettre en tout temps, toute espèce de canailleries contre les socialistes. Ce matin, on vient de m'annoncer l'expulsion de deux socialistes allemands qui avaient pris part au convoi de Vallès¹ ; on annonce que l'on doit en expulser une trentaine. M. de Bismarck veut sans doute dissoudre le cercle allemand de Paris qui aide les socialistes en Allemagne et fraternise avec les ouvriers français. Le gouvernement français, qui n'a rien à refuser à Bismarck, expulse. M. de Bismarck va sans doute être proclamé roi d'Angleterre et empereur des Indes, si l'on en juge par l'attitude humble du cabinet Gladstone. La question afghane se corse² ; elle aura au moins ceci de bon qu'elle suspendra pendant un moment l'entente policière de la Russie et de l'Angleterre, ce qui permettra aux réfugiés de se tranquilliser.

Je termine ici ma lettre car je dois me rendre à deux heures devant la commission du Travail du Conseil municipal pour répondre sur différentes questions économiques³. J'avais cependant à vous demander des explications sur certaines questions philologiques; mais ce sera pour une autre fois.

Pourriez-vous m'envoyer un chèque de dix livres; depuis une douzaine de jours nous avons le petit Edgar⁴ à la maison; ce qui

préfet de police », par Andrieux, son directeur. Le 8 mars, le feuilleton continué par le n^o LIV : « Le fonds des reptiles — L'anarchie subventionnée — Les collaborateurs inconscients du préfet de police. » L'article se poursuit dans les numéros du 9 et du 10 mars. (N. R.)

1. A la suite des incidents qui avaient marqué les obsèques de J. Vallès, le ministère Jules Ferry avait pris, sous la pression de Bismarck semble-t-il, des mesures d'expulsion contre des socialistes allemands résidant à Paris. (N. R.)

2. La rivalité qui existait entre la Russie et l'Angleterre à propos de l'Afghanistan entre dans une phase aiguë. C'est le 30 mars que le général Komarov franchira la frontière reconnue tacitement et pénétrera en territoire afghan. (N. R.)

3. Lafargue faisait partie de la délégation entendue par le Conseil municipal au sujet de la crise qui sévissait alors dans l'industrie parisienne. (N. R.)

4. Edgar Longuet. (N. R.)

nous a entraînés dans quelques dépenses extra. Il se porte à merveille.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

147. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 27/3/85.

Mon cher Engels,

Dans les éléments de *La Science nouvelle* de Vico on lit : « Dans la langue latine tous les mots ont des origines agrestes et sauvages : par exemple, *lex* (de *legere* cueillir) dut signifier d'abord *récolte de glands* (?), d'où l'arbre qui produit les glands fut appelé *illex* ou *ilex*. Ensuite *lex* désigna la récolte des légumes (*legumina*) qui en dérivent leur nom (?). Plus tard lorsqu'on n'avait pas encore des lettres pour écrire les lois, *lex* désigna nécessairement la réunion des citoyens ou l'assemblée publique (?). La présence du peuple constituait la loi qui rendait les testaments authentiques (*calata comitia*). Ensuite l'action de *recueillir* les lois et d'en faire comme un faisceau pour former chaque parole fut appelée *legere*, lire. »

Est-ce que ces observations philologiques de Vico sont exactes ? En ce moment-ci je suis en train de chercher les origines de l'idée de justice : en grec, elles me semblent faciles à tracer.

Νομος (primitivement) : partage, distribution, séjour, habitation — pâturage, usage, coutume, loi.

Νομή : distribution, partage, part échue, gratification; action de faire paître, pâturage.

Νόμιζω : observer comme une loi, comme un usage, comme une pratique religieuse.

Νέμω (racine de Νομος) : partager, distribuer, habiter, faire paître; consommer, dévorer, dévaster — Ensevelir.

D'où *partage des terres* donne naissance à lois; à la religion — Dieu terme chez les Latins. Νέμεσις (primitivement) : justice distributive; vengeance céleste (de ceux qui violent la propriété). Νέμησις : partage, distribution.

Est-ce que mes conclusions économiques sont exactes ?

Dès que la bibliothèque, fermée momentanément, se rouvrira, je consulterai les dictionnaires des langues populaires primitives,

pour voir si, comme en grec, je trouverai une liaison entre le phénomène économique et l'idée de justice.

J'essaierai de faire publier mes remarques dans *La Revue philosophique*, qui en ce moment étudie philologiquement les origines de l'idée de Temps¹.

Cela va bien. *El mundo va cambiar*², comme dit une chanson populaire. En Afrique, les Soudanais battent l'Angleterre³; au Tonkin, les Chinois battent la France⁴, c'est la revanche des peuples exploités. Renan, le gros moine laïque, disait il y a quelques années, que le développement de son matériel de guerre protégeait à jamais l'Europe contre l'invasion des Tartares de l'Asie. Mais l'Europe arme ces barbares, et leur apprend la science de créer et de se servir de ce matériel de guerre, prétendu le Dieu protecteur des peuples capitalistes.

Voilà que la Russie profite de la défaite des Anglais pour aller de l'avant. La guerre anglo-russe profitera aux Irlandais à qui il faudra faire des concessions; peut-être sauvera-t-elle Lopatine, à qui l'on fait subir des interrogatoires qui lui font perdre patience, à ce que l'on rapporte. Au Canada, la crise agricole est si intense que dans le Manitoba on dit qu'il existe des agitations populaires. Cela va bien.

Les expulsions allemandes de Paris se sont arrêtées; trois personnes ont été expulsées, deux que personne du cercle ne connaît, leur expulsion est un mystère de la police; le troisième s'était vanté, il paraît, d'avoir été le porteur de la couronne des socialistes allemands à l'enterrement de Vallès; il paraît que c'est une gasconnade.

Vous recevrez probablement la visite de Meyer qui part pour aller dans le Manitoba faire pousser du blé : il choisit bien mal son moment; mais s'il ne se remplit pas la poche, il se débarrassera peut-être de sa pierre vésicale. L'exercice en plein air sûrement lui fera du bien.

Amitiés à Hélène, Tussy, Pumps et à leurs familles.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. Le numéro de mars 1885 (t. XIX, p. 280-287) de *La Revue philosophique* publie un article de P. Regnaud : « L'idée de Temps — origine des principales expressions qui s'y rapportent dans les langues indo-européennes ». (N. R.)

2. Le monde va changer. (N. R.)

3. A la fin de janvier 1885, les Anglais assiégés dans Khartoum étaient vaincus par les troupes du Mahdi. (N. R.)

4. Une pointe poussée par le général Négrier le 23 mars en territoire chinois se heurte au gros de l'armée chinoise qui la repousse, et elle aboutira à l'abandon de Lang-Son (28 mars). (N. R.)

148. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 3/4/85.

Mon cher Engels,

Il est impossible de former un ministère¹. Ranc est dans la coulisse et mène tout encore, comme au temps de Ferry qui, à ce que l'on dit, a fait la campagne tonkinoise un peu malgré lui. *La République française*² d'hier matin déclarait que « la majorité n'avait pas changé, qu'elle était la même aujourd'hui qu'hier et qu'elle entendait continuer son œuvre », c'est-à-dire gouverner sous le nom de Freycinet comme elle a gouverné sous celui de Ferry. Les opportunistes veulent le ministère de l'Intérieur pour faire les élections. On disait que, devant cette attitude décidée, Freycinet renonçait à faire le ministère. Il y a la ressource de la dissolution, mais l'indignation publique est tellement forte, que si l'on faisait les élections avant qu'elle ne se calmât, les opportunistes seraient battus sur toute la ligne. — Si le ministère ne se constitue pas, on fait des coups de Bourse. Dans *Le Cri* vous trouverez une scène assez curieuse de la Chambre des députés³.

1. Le 30 mars, à la nouvelle de l'évacuation de Lang-Son, le ministère J. Ferry est renversé par 308 voix contre 161. Jules Grévy fait successivement appel à Freycinet, puis à Constans. C'est finalement le radical Henri Brisson qui constituera le ministère le 6 avril. (N. R.)

2. Dans l'éditorial de *La République française* du 3 avril 1885, on peut lire : « La majorité d'hier est la majorité d'aujourd'hui comme elle sera la majorité de demain. Il ne faudrait pas que le vote du 30 mars fût prendre le change là-dessus. La majorité qui depuis plus de deux ans s'est constituée, développée, aguerrie dans la lutte quotidienne pour fonder un vrai gouvernement de République nationale, cette majorité-là est aujourd'hui moins que jamais disposée à laisser périr son œuvre. Elle a une politique, une conduite, une volonté suivie, dont elle ne se départira pas. » (N. R.)

3. Le lendemain de la chute du ministère, le journal *Paris* annonçait la paix avec la Chine presque conclue par J. Ferry. Cette fausse nouvelle fit remonter de 1 fr. 25 la rente qui, à la nouvelle de la défaite de Lang-Son, avait baissé de 3 fr. 50. A la Chambre, M. Jolibois demande qu'il soit fait justice de l'impudence ministérielle qui a fait répandre, après la chute du cabinet, cette fausse nouvelle par un journal alimenté par les fonds secrets du Quai afin de réaliser un coup de Bourse. Des députés défendent Ferry, ce qui amène cette réplique de Cassagnac : « Quand on attaque les voleurs de la Bourse, il y a toujours des membres de la Chambre pour les défendre. » (*Le Cri du peuple* en date du 4 avril sous la rubrique : « La comédie parlementaire ».) (N. R.)

Malgré l'indignation et la colère populaires, il n'y aura pas de révolution, même pas d'émeutes; mais la défaite tonkinoise est une excellente préparation électorale pour la venue du radicalisme au pouvoir; et comme vous le dites les radicaux montreront qu'ils sont tout aussi impuissants que les autres.

Dites à Hélène de faire de l'exercice hors de la maison et de ne pas trop écouter les cors de ses pieds qui la tracassent tant. Elle pourra alors continuer son régime de Pilsener sans crainte de devenir un tonneau.

Nous sommes heureux d'apprendre l'arrivée de Chloromajor à Londres pour vous forcer à prendre un peu de repos; mais c'est bien ennuyeux que vous soyez immobilisé.

Je traduirai votre livre¹ sur l'Italien de Martignetti, avec Laura; et je m'occuperai de l'éditeur une fois le travail fait et approuvé. Si je puis écrire dans *La Nouvelle Revue* de Mme Adam et dans *La Revue philosophique*, ainsi que je l'espère, il me sera facile de trouver un éditeur.

Amitiés à Pumps, embrassez sa marmaille et bien à vous,

P. LAFARGUE.

149. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES
(Fragment)

April 1 [? 1885]², Paris.

My dear General,

Since I last wrote you, we have nearly been precipitated again into a revolution. Without any doubt, had a few thousand workmen found themselves massed outside the Palais-Bourbon on the day of Ferry's collapse, a revolution would inevitably have resulted. Nothing acts on the imagination and the feelings of Frenchmen like the sudden news of disaster in their wars abroad: the horror of want of work and food at home leaves them tame in comparison and indeed takes the heart out of them, while the fact that a few hundred Frenchmen have fallen on foreign battle fields will, at any time, sting them into madness.

1. Il s'agit de l'*Origine de la famille*. (N. R.)

2. Papier déchiré.

On the day that our people made their []¹ the extreme left I [was] hourly expecting to hear that the workmen of Paris were, once again, up in arms. Paul, who was a member of the Commission, left home at noon expecting to be back at dinnertime. At half past 8 in the evening a young man dropped in to say that Paul would reach home between ten and eleven, When at half past twelve I went to bed, of course Paul had not turned up. And I don't know at what hour in the morning he did come in, for I had fallen asleep, being too much used to false alarms of this nature to go into fits about them,¹.

TRADUCTION

1 [?] avril [1885]², Paris.

Mon cher Général,

Depuis ma dernière lettre, nous avons failli à nouveau être précipités dans une révolution. Sans aucun doute, si quelques milliers d'ouvriers s'étaient trouvés massés devant le Palais-Bourbon le jour de la chute de Ferry, il s'en serait suivi inévitablement une révolution. Rien n'agit autant sur l'imagination et les sentiments des Français que la nouvelle soudaine d'un désastre militaire à l'étranger : les horreurs du chômage et de la faim dans leur propre pays les laissent calmes en comparaison et, en fait, elles leur enlèvent tout courage, tandis que la mort de quelques centaines de Français sur de lointains champs de bataille les affolera en tout temps.

Le jour où nos amis ont fait leur [...] ² l'extrême-gauche, je m'attendais à apprendre d'heure en heure que les ouvriers de Paris avaient de nouveau pris les armes. Paul, qui était membre de la Commission, a quitté la maison à midi et pensait être de retour à l'heure du dîner. A 8 h. 30 du soir, un jeune homme est passé me dire que Paul rentrerait entre 10 et 11 heures. Quand je me suis couchée à minuit et demi, Paul n'était naturellement pas arrivé. Et je ne sais à quelle heure du matin il est rentré, car je m'étais endormie, étant trop accoutumée aux fausses alertes de ce genre pour me mettre dans tous mes états... ¹.

-
1. La fin manque.
 2. Papier déchiré.

150. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

April, 21st/85, Paris.

My dear General,

Very glad I was the other day to get your long letter. It appears that the spirit had moved us all to write on the same day, for I heard afterwards that Paul had written too.

We hope that Nimmy is her old self again by this time. Tussy in her last letter had been loud in praise of Nim's good looks and good health and I was, consequently, all the more disappointed to hear that she was laid up with bronchitis. But she will not continue ailing long, if your April is anything at all like our own. We have suddenly leapt from winter into summer, much to the astonishment, and indeed indignation, of some Russians who have just set foot here, and who say: "Why, we were told that France was noted for her Spring..."

Paul is very busy. In addition to the work done for "le parti" with his pen, his tongue, and, now and again, his fists, he works daily at the Bibliothèque nationale, preparing articles for divers reviews that invariably end by rejecting his contributions on political grounds, or by inserting them, like the *Économiste*, without paying for them on "economical" grounds.

I went to a meeting the other night held by our branches with the object of bringing about "une coalition révolutionnaire", in view of the elections. The Broussists foam at the mouth at the mere suggestion of an "union", and bent on conquering coûte que coûte, once again stoop to use the vilest language and the most villanous means.

There'll be a devil of a row over these elections. Rival men of rival branches are already biting off each other's noses in forecast of some one "leader" being elected in some other "leader's" place. And not a few among the workmen dread the advent to power of their own candidates far more than that of their natural enemies, radicals, opportunists and royalists. This fighting over a cake which not one among them is at all likely to get a mouthful of, is funny enough and silly enough too.

A possibilist orator, the other night, called upon all the "chefs" of the "parti" to make a formal promise that they would not accept "la candidature". Another found grievous fault with the Blanquists and the collectivists for having elected such a man as Vaillant to represent them in the municipal council, seeing that

a learned, an educated and a superior person could get on anywhere and anyhow, whereas, he thought, their duty was to put the ignorant and the unintelligent into the highest places.

The great majority of the meeting, however, were picked and clever workmen, belonging to the various branches that have voted in favour of the union, and some two or three of whom spoke admirably. Guesde and Paul made speeches that were greatly applauded.

I saw Lavroff yesterday and he is going to act in accordance with your suggestions about that money-business.

I think that I told you in my last how poor Lavroff finds it harder and harder to find remunerative work. As indeed what literary man, unwilling to sell himself, does not. I often wish that Paul were a cobbler or a tinker and that I were a modiste, fleuriste or couturière. Only I rather think that (as somebody says in Bulwer Lytton's *Money*) if Paul "had been bred a hatter, little boys would have come into the world without heads."

We got last month's *Commonweal* all right and now get the *Sozialist* regularly...

Goodbye for the present, my dear General, and all good wishes and love to Nimmy.

Yours affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

21 avril 85, Paris.

Mon cher Général,

J'ai été bien contente l'autre jour de recevoir votre longue lettre. Il semble que l'esprit nous ait soufflé à tous d'écrire le même jour, car j'ai appris ensuite que Paul avait écrit aussi.

Nous espérons que Nimmy est maintenant rétablie. Tussy dans sa dernière lettre s'était répandue en louanges sur la bonne mine et la bonne santé de Nim et j'ai donc été d'autant plus déçue d'apprendre qu'elle était couchée avec une bronchite. Mais elle n'aura plus longtemps à souffrir si votre avril ressemble tant soit peu au nôtre. Nous sommes passés d'un coup de l'hiver à l'été, au grand étonnement et même à l'indignation de quelques Russes qui viennent de débarquer ici et qui disent : « Comment ! On nous avait dit que la France était réputée pour son printemps... »

Paul est très occupé. Outre le travail qu'il fait pour « le parti » avec sa plume, sa langue et de temps en temps ses poings, il travaille tous les jours à la Bibliothèque nationale à préparer des articles pour diverses revues qui finissent invariablement par les refuser pour des motifs politiques, ou par les insérer, comme

L'Économiste, sans les payer pour des motifs « économiques ».

Je suis allée l'autre soir à une réunion tenue par nos sections dans le but de susciter « une coalition révolutionnaire » en vue des élections¹. Les broussistes écument à la seule idée d'une « union » et, décidés à vaincre coûte que coûte, ils se ravalent de nouveau jusqu'à employer le langage le plus ignoble et les moyens les plus infâmes.

Il y aura une sacrée bagarre pour ces élections. Des rivaux membres de sections rivales se mangent déjà le nez à la perspective de voir élire tel « dirigeant » au lieu de tel autre. Et il ne manque pas d'ouvriers qui redoutent bien davantage l'accession au pouvoir de leurs propres candidats que celle de leurs ennemis naturels, radicaux, opportunistes et royalistes. Cette bataille autour d'un gâteau dont aucun d'eux n'aura probablement la moindre bouchée est assez comique et aussi assez sotté.

Un orateur possibiliste a convié l'autre soir tous les « chefs » du parti à faire la promesse formelle qu'ils n'accepteraient pas la candidature. Un autre a vivement reproché aux blanquistes et aux collectivistes d'avoir élu un homme comme Vaillant pour les représenter au Conseil municipal, étant donné qu'un homme supérieur, instruit et savant, pouvait se débrouiller partout et de toute façon, alors qu'à son avis leur devoir était de placer les ignorants et les simples aux postes les plus élevés.

La plupart des assistants étaient cependant une élite d'ouvriers intelligents, appartenant aux diverses sections qui ont voté en faveur de l'union, et deux ou trois d'entre eux ont parlé admirablement. Guesde et Paul ont fait des interventions qui ont été très applaudies.

J'ai vu hier Lavroff, et il va agir conformément à vos suggestions pour cette question d'argent.

Je crois vous avoir dit dans ma dernière lettre que le pauvre Lavroff a de plus en plus de mal à trouver un travail rémunérateur. Et quel est en vérité l'homme de lettres qui, refusant de se vendre, n'en est pas là? Je souhaiterais souvent que Paul fût cordonnier ou rétameur et moi modiste, fleuriste ou couturière. Mais je me dis aussi que, selon le mot d'un personnage de Bulwer Lytton dans *L'Argent*, si on avait fait de Paul un chapelier « les petits garçons seraient venus au monde sans tête ».

Nous avons bien reçu le *Commonweal* du mois dernier et nous recevons maintenant régulièrement le *Sozialist*...

Au revoir pour le moment, mon cher Général, et tous mes meilleurs vœux et mes amitiés à Nim.

Affectueusement à vous,

LAURA.

1. A l'exception des possibilistes, les socialistes de toutes nuances se présenteront aux élections législatives sous l'étiquette unique de coalition socialiste révolutionnaire. (N. R.)

151. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 5/5/85.

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre lettre et le chèque — merci.

Vous avez raison, le premier coup de canon n'est pas encore tiré, peut-être ne sera-t-il pas tiré de si tôt. Les Français qui vont être obligés sans doute de céder devant les Chinois¹, sont heureux de voir les Anglais céder devant les Russes; ils ont la bouche pleine de railleries contre ces Anglais si hautains qui les ont toujours laissés faire la grosse besogne comme en Crimée, en Chine et au Mexique. Mais si Gladstone et les libéraux croient satisfaire les Russes en battant en retraite devant eux, ils verront qu'ils se trompent²; car la morgue du parti militaire russe après ce premier triomphe ne connaîtra pas de bornes. Il faudra qu'un jour ou l'autre la question se tranche par la poudre et les balles; à moins que la situation intérieure de la Russie ne soit bouleversée de fond en comble. Le parti nihiliste est bien épuisé; le mouvement aura sans doute à revêtir une autre forme moins violente, mais plus dangereuse pour l'ordre établi.

Comment marche le second volume³, il y a longtemps que vous ne nous en parlez plus ?

Pauvre Harney⁴, s'il est venu en Angleterre pour se reposer, c'est un triste voyage qu'il aura fait; faites-lui bien nos amitiés. Nous nous souvenons encore de ce rire sonore et joyeux qu'il avait toujours.

Hélène aura donc commis quelque péché, que le bon Dieu lui inflige tant de maladies.

Amitiés à tous et bien à vous.

P. LAFARGUE.

1. Les hostilités avec la Chine avaient cessé le 4 avril. Le 9 juin interviendra le traité de Tientsin avec la Chine, qui consacrera la conquête du Tonkin. (N. R.)

2. Après le passage du Kouchk et la prise de l'oasis de Pendpel par le général Komarov, la diplomatie européenne, avec Bismarck et Freycinet, s'efforce d'obtenir la neutralité turque. Mais les Anglais et les Russes, peu soucieux d'assurer à Bismarck une victoire diplomatique, finiront par régler la question afghane sans effusion de sang. (N. R.)

3. Du *Capital*. (N. R.)

4. Harney était un vieux chef du mouvement chartiste qui avait en 1860 émigré aux États-Unis. (N. R.)

152. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 12/5/85.

Mon cher Engels,

Vous avez dû recevoir deux *Batailles* que je vous ai expédiées hier : on a servi à M. Lissagaray le même tour qu'il nous avait joué ; mais *La Bataille* que je vous envoie aujourd'hui vous prouvera qu'il a été plus habile que nous, et qu'il a mis à profit l'expérience qu'il avait acquise à nos dépens, pour se défendre¹. Mais il ne reste pas moins ceci de très amusant que toutes les injures qu'il débite contre Brousse et les forbans de lettres se retournent contre lui ; car après tout ils n'ont fait qu'imiter le glorieux exemple qu'il leur avait donné dans le temps.

Voici le dessous des cartes.

La Bataille n'a jamais couvert ses frais ; c'est un journal qui a toujours vécu d'expédients ; la grande habileté de L[issagaray] était de trouver des naïfs pour lui fournir des moyens d'existence : après avoir mis à sec plusieurs gogos, il dut se livrer à un marchand de journaux, Périnet, qui éditait déjà deux autres journaux à un sou ; c'est grâce à cette combinaison que *La Bataille* a pu vivre, car s'imprimant dans la même maison que les deux autres journaux, elle se servait de leur composition pour deux ou trois de ses pages ; ce qui réduisait de 50 à 75 % ses dépenses de composition. Malgré cela *La Bataille* ne couvrait pas ses frais et P[érinet] ne payait pas les rédacteurs, qui se payaient, à ce que l'on dit, en arrêtant l'argent des abonnements et annonces. En tout cas, il y avait guerre constante entre P[érinet] et L[issagaray]. Déjà lorsque nous étions à Sainte-Pélagie, P[érinet] nous fit faire la proposition, à notre sortie, de prendre *La Bataille* ; nous refusâmes en disant que nous étions prêts à faire revivre *Le Citoyen*, mais non à continuer *La Bataille*. La guerre continua entre L[issagaray] et P[érinet]. Dernièrement elle a été portée à une crise : Capoul

1. *La Bataille* en date du 11 et du 12 mai paraît sans le nom de Lissagaray comme rédacteur en chef. Le numéro du 11 comporte un éditorial signé Brousse, Labusquière, Marouck, qui annonce leur retour à *La Bataille* (voir note 1 p. 77). Le 12, l'administration met les lecteurs en garde contre Lissagaray. Le 14 mai, *La Bataille* reparait avec le nom de Lissagaray, son siège étant transféré 8, faubourg Montmartre. En octobre 1882, Lissagaray avait, par une manœuvre semblable, mis la main sur *Le Citoyen* (voir note 2 p. 89). (N. R.)

l'ex-chanteur a donné 10.000 fr. à *La B[ataille]*. Périnet voulait les empocher, L[issagaray] entendait les garder puisque c'était par son entremise que cette manne était tombée du ciel lyrique. P[érinet] crut qu'en mettant à la porte L[issagaray], il garderait à *La B[ataille]* les 10.000 fr. Brousse et C¹^e, en vrais laquais qu'ils sont, se sont prêtés à la manœuvre. P[érinet] ne les avait sans doute engagés que pour passer la tempête; il les aurait mis ensuite à la porte et aurait vendu son journal à Capoul ou à n'importe quel autre aspirant candidat. L[issagaray] en le faisant saisir l'a empêché d'exécuter cette dernière partie de son plan. Il va y avoir procès et probablement révélations des plus curieuses. Tous nos amis se réjouissent car L[issagaray] et les broussistes vont se compromettre mutuellement. Cette bataille dans un pot de chambre va nous distraire de la bataille dans l'Afghanistan que l'Angleterre ne veut pas livrer.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Est-ce vrai que Bernstein va quitter le *Sozial Demokrat* ¹ ?

153. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 18/5/85.

Mon cher Engels,

Nous avons été obligés de nous nipper pour la saison nouvelle, c'est ce qui me force de recourir à vous et de vous demander si vous ne pourriez nous envoyer un chèque de douze livres. — Je dis saison nouvelle quoiqu'elle soit épouvantable en ce moment; au mois d'avril il a fait un temps magnifique, on se serait cru en

1. La fraction social-démocrate au Reichstag avait publié dans le *Sozial-Demokrat* du 2 avril une longue résolution critiquant la rédaction du journal à propos de son attitude sur la question de la subvention aux compagnies de navigation. La fraction rappelait qu'elle avait droit de contrôle sur le journal et non le journal sur la fraction. A la suite de ce conflit, Bernstein avait donné sa démission de rédacteur en chef. Mais un compromis intervint et il resta à la tête du journal. (N. R.)

plein été; les arbres avaient mis leurs costumes neufs de verdure et le marché était envahi par les asperges et autres primeurs, qui venaient du Midi; les maraîchers des alentours de Paris sont au désespoir de cette concurrence déloyale que leur fait le pays ensoleillé; ils ne peuvent plus produire des primeurs, c'est le Midi qui les fournit. Mais le mauvais temps semble avoir frappé aussi la végétation du Midi, car les pommes de terre, les petits pois, les haricots verts sont devenus rares et se vendent très cher. — Votre temps à Londres n'a pas dû être réjouissant à considérer le nôtre de Paris.

L'affaire Lissagaray-Périnet-Brousse n'est pas encore terminée. Lissagaray est poursuivi par Périnet qui prétend être sûr de le faire condamner; il assure même qu'il pourrait lui défendre de faire paraître *La Bataille*, comme Lissagaray a pu le lui faire défendre à lui-même. Mais en commerçant habile il dit : « Pourquoi empêcher *La Bataille* de paraître, ce serait la tuer; tandis que comme elle doit me revenir dans deux ou trois semaines, il vaut mieux que M. L[issagaray] la fasse marcher durant ce temps : d'ailleurs le scandale qui s'est produit, loin de lui nuire, lui a profité. »

Il faut que Gladstone soit de nouveau absolument Novikoffié, si c'est vrai ce que rapportent les journaux de ce matin ¹ : il serait décidé de se désintéresser absolument de la conduite des Russes dans l'Afghanistan. Alors pourquoi avoir protesté ? Sans doute pour assurer un triomphe diplomatique à son Égérie. Est-ce que vous et tous les buveurs et buveuses de bière de 122 Regent's Park Rd étaient au meeting de Trafalgar Square, pour protester contre la taxe sur la bière ? On dit que la police de Londres a traité le *mob* ² anglais comme la police de France traite les socialistes. La bière mettra du *spirit* ³ dans la foule anglaise si la police s'en mêle.

Les chimistes français sont en train de métamorphoser Schorlemmer en un savant anglais. M. Grimaux, dans une leçon sur les substances colloïdales, cite Schorlemmer, qu'il appelle un *savant chimiste anglais* pour avoir écrit dernièrement : « Si les chimistes réussissaient jamais à obtenir artificiellement les matières albuminoïdes, ce sera à l'état de protoplasma vivant » et plus loin : « L'énigme de la vie ne pourra être résolue que par la synthèse d'un albuminoïde. » Grimaux proteste contre l'assertion de

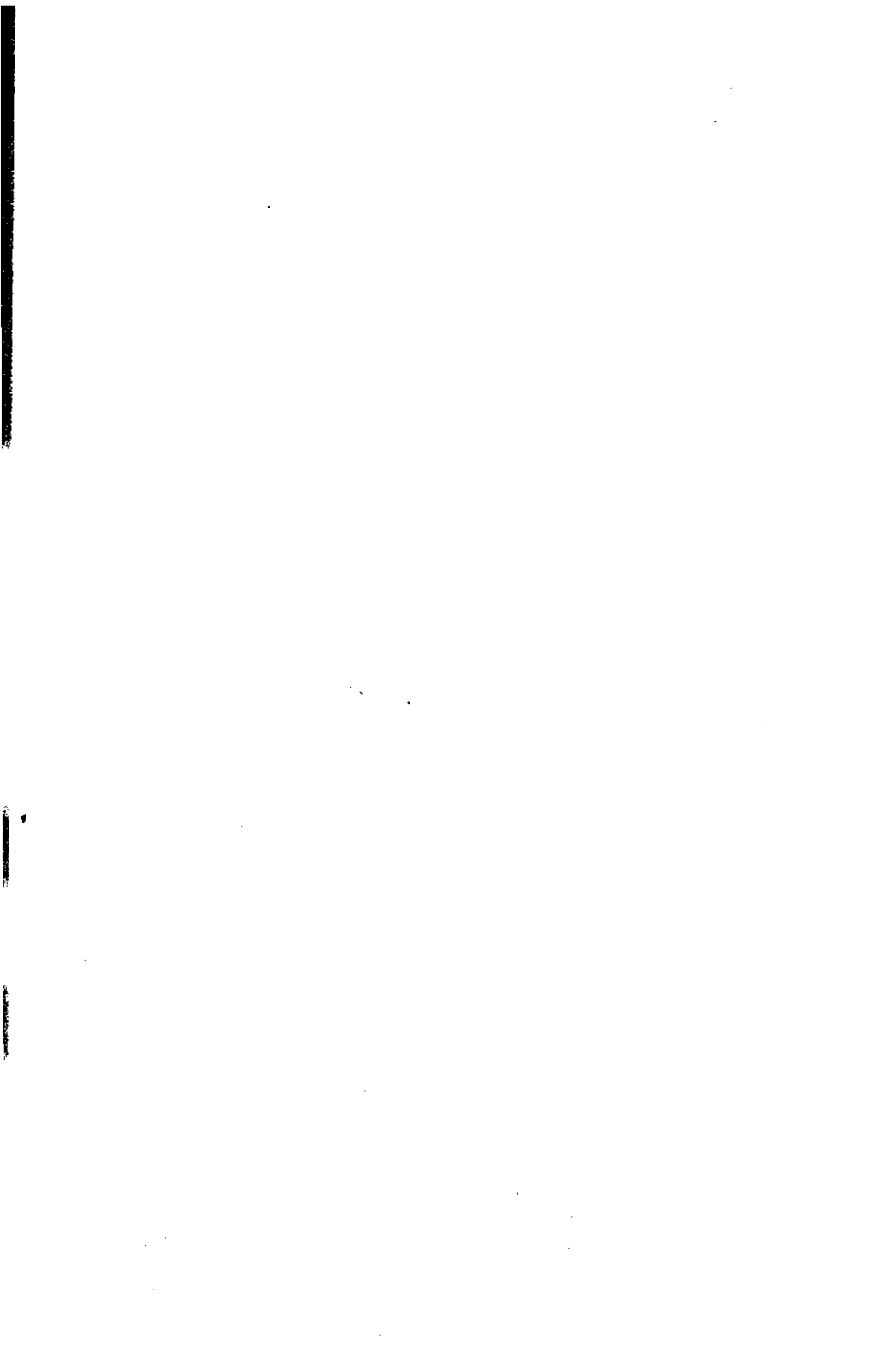
1. *Le Cri du peuple* en date du 19 mai écrit (p. 1/IV) : « A l'heure présente le gouvernement anglais fait annoncer par son organe officieux qu'il abandonne toutes ses prétentions dans la question aïghane et laisse la Russie maîtresse de faire tout ce qui lui conviendra pourvu qu'elle respecte l'Inde. Quelle dégringolade pour l'Angleterre ! » (N. R.)

2. La populace. (N. R.)

3. Jeu de mots, *spirit* signifiant également ici alcool et ardeur. (N. R.)



PAUL LAFARGUE



Sch[orlemmer], — non, dit-il, cette synthèse, qui est possible, ne résoudrait pas le problème de la vie : car rien ne nous indique comment s'acquiert ce premier mouvement, ce *quid ignotum* par lequel un albuminoïde est organisé en une cellule vivante. Aucune différence appréciable au chimiste existe-t-elle entre un œuf non fécondé et l'œuf auquel la fécondation a imprimé cette première énergie qui lui donne le pouvoir de s'organiser en un être doué de motilité¹.

Comment marche le second volume ? Hélène a-t-elle fini avec son peuple de malades et se porte-t-elle bien, elle-même ? Ce temps affreux a dû être des plus défavorables au pauvre Harney.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

154. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[27 or 28] May 1885.

My dear General,

So much has happened with us in Paris since I wrote you that I forget where I left off in my last. Paul is in his old home again of St-Pélagie. On Friday morning I had a note from him saying « Je suis à Sainte-Pélagie, viens me voir » together with a list of articles I was to take to him.

From that day until yesterday we were in a state of suspense, not knowing whether the Préfet de Police would let him slip into the *Pavillon des Princes*. That's on the right side of the prison—the political side. Had he been considered as a common “dettier”, he would have fared I don't know how, my own experience, *thus far*,—but we learn as we live—being limited to the least shady side of the place. I am told that the “dettiers” have a very hard time of it, and until we were reassured as to the nature of his “peine à purger” we were rather down in the mouth. As it

1. Lafargue cite ici textuellement un passage d'une leçon de M. Ed. Grimaux, professeur à l'École polytechnique et à l'Institut agronomique : « Les substances colloïdales et la coagulation », publiée dans *La Revue scientifique* du 18 avril 1885. (N. R.)

is, he's well off enough. It's a prison "en chambre"! Paul says that that's the worst of it and that he prefers "la prison en plein air".

But that's all nonsense. "Fallait pas qu'il [y] aille." I sent you the numbers of the *Cri* giving an account—a tolerably fair one, it appears—of the doings and sufferings at Père-Lachaise on Sunday. It was an infamous, cold-blooded bit of business on the part of the Government. Guesde, Vaillant, Grimpe and other eye-witnesses are all of one mind as regards the fine attitude of the people and the beastly conduct of the police.

"L'homme immortel est mort." "La France est veuve" de Victor Hugo, le génie de l'humanité, le penseur de l'univers, le poète de l'éternité! "Le monde en deuil lui fera cortège" et la Bourse sera fermée le jour de son enterrement. Sa dépouille mortelle sera déposée au Panthéon. Et ses petits enfants hériteront de 5 millions. Vive la Poésie bourgeoise et les poètes bien inspirés! Sarah Bernhardt, elaborately got up for the occasion, was the first to pay the undieable dead man a visit. Tragediante e comediante.

I must write again in a day or two about that Lavroff business. I had hoped to be able to write at length tonight but I am called off.

Love to all and ayez la bonté de voter un blâme à ceux qui ne nous écrivent pas.

How is Nim? Love to her and all.

Affectionately yours,

LAURA.

Deville's mother has just died: he had left Paris for the South of France on account of her illness some ten days ago.

TRADUCTION

[27 ou 28] mai 1885.

Mon cher Général,

Il nous est arrivé tant de choses à Paris depuis que je vous ai écrit que je ne me rappelle plus où j'en étais à ma dernière lettre. Paul a retrouvé son ancien domicile de Sainte-Pélagie. Vendredi matin¹ j'ai reçu un mot de lui : « Je suis à Sainte-Pélagie, viens me voir », avec une liste d'affaires à lui apporter.

1. C'est-à-dire le 22 mai. Lafargue fut arrêté le 21 mai et écroué à Sainte-Pélagie pour y subir deux mois de contrainte par corps auxquels il avait été condamné pour n'avoir pas payé l'amende prononcée contre lui par la Cour d'Assises de Moulins. (N. R.)

Depuis ce jour jusqu'à hier nous étions dans l'incertitude, ne sachant pas si le préfet de police le laisserait passer au *Pavillon des Princes*. C'est du bon côté de la prison, le quartier politique. Si on l'avait considéré comme un vulgaire « dettier », je ne sais pas quel aurait été son sort, ma propre expérience *jusqu'à présent* (mais on s'instruit avec le temps) se limitant à la partie la moins sinistre de ce lieu. On me dit que les « dettiers » mènent une vie très dure, et jusqu'à ce qu'on nous rassure sur la nature de sa « peine à purger », nous étions assez déprimés. En fait, il n'est pas mal. C'est une prison « en chambre » ! Paul dit que c'est bien là le pire et qu'il préfère « la prison en plein air ».

Mais tout cela est absurde. « Fallait pas qu'il y aille. » Je vous ai envoyé les numéros du *Cri* qui rendent compte, fort convenablement, semble-t-il, de ce qui s'est passé et dece qu'on a subi dimanche au Père-Lachaise¹. Cela a été une opération infâme, perpétrée de sang-froid par le gouvernement. Guesde, Vaillant, Grimpe et d'autres témoins oculaires sont unanimes en ce qui concerne la belle attitude du peuple et la conduite ignoble de la police.

« L'homme immortel est mort². » « La France est veuve » de Victor Hugo, le génie de l'humanité, le penseur de l'univers, le poète de l'éternité ! « Le monde en deuil lui fera cortège » et la Bourse sera fermée le jour de son enterrement. Sa dépouille mortelle sera déposée au Panthéon. Et ses petits-enfants hériteront de 5 millions. Vive la poésie bourgeoise et les poètes bien inspirés ! Sarah Bernhardt, en grande toilette pour l'occasion, a été la première à rendre visite au mort impérissable. « Tragediante e comedianta. »

Il faut que je vous récrive dans un jour ou deux au sujet de cette histoire Lavroff. J'espérais pouvoir vous écrire longuement ce soir, mais il faut que je sorte.

Amitiés à tous, et ayez la bonté de voter un blâme à ceux qui ne nous écrivent pas.

Comment va Nim ? Amitiés à elle et à tous.

Affectueusement à vous,

LAURA.

La mère de Deville vient de mourir : il avait quitté Paris pour le Midi de la France en raison de sa maladie il y a une dizaine de jours.

1. Le 24 mai avait lieu le défilé au Mur des Fédérés. La police, prétendant interdire le déploiement des drapeaux rouges, chargea la foule et tira. Il y eut quatre morts et plusieurs dizaines de blessés. *Le Cri du peuple* rend compte de l'événement dans ses numéros en date des 26 et 27 mai 1885. (N. R.)

2. Victor Hugo est mort le 22 mai 1885. (N. R.)

155. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sainte-Pélagie, 1/6/85.

Mon cher Engels,

Aujourd'hui on panthéonise Victor Hugo; nom prédestiné dit un journaliste, puisqu'il renferme les deux initiales de Virgile et d'Homère ! Non, jamais on n'aurait cru les Français aussi bêtes : V. H. est le plus grand homme du siècle, le plus grand poète de tous les temps ! etc. et ces bêtises sont impudemment débitées par des littérateurs, voire même par des savants. Les boutiquiers envisagent la gloire de Hugo à un tout autre point de vue; l'un d'eux disait à Laura : « Il faudrait qu'il meure un Hugo toutes les semaines, ça ferait aller le commerce. » Et il va le commerce : commerce de fleurs, de bouquets, de rubans, de crêpe, de crêpe surtout, d'écharpes, d'emblèmes, de médailles en plomb et en autre métal aussi vil que la gloire de Hugo, commerce de vin et charcuterie; — depuis deux jours on mange sur le pouce pour aller voir la maison du grand homme, l'arc de triomphe en deuil; et l'on se soûle en parlant du mort sublime, avec qui « finit l'art ». — Les gens désappointés, désespérés, sont les propriétaires, les cafetiers des grands boulevards; ils comptaient que l'on promènerait le cadavre « auguste » par-devant leurs portes et fenêtres : mais en revanche ceux qui sont dans la joie délirante, sont ceux qui possèdent une fenêtre sur le boulevard Saint-Germain; c'est une bénédiction céleste; on loue les fenêtres des centaines de francs; ils vont en un seul jour gagner leur loyer d'une année et plus. Les brasseries de femmes du boulevard Saint-Michel nagent dans la joie, la bière et les alcools; elles ont enlevé leur devanture pour établir des gradins, où l'on paie pour s'asseoir, griller au soleil et avaler au poids de l'or de l'eau déguisée en bière de Strasbourg.

Je ne crois pas qu'il se passera rien à propos du drapeau rouge. Toutes les organisations socialistes et révolutionnaires ont décidé de ne pas assister au convoi de ce plus grand des charlatans, de ce réactionnaire faux-bonhomme. Il n'y a que *La Bataille* qui s'est distinguée : Lissagaray, hugolâtre idiot, a voulu faire une manifestation¹; depuis une semaine il chante, sur tous les tons, les

1. Sur l'initiative de *La Bataille* s'est constitué le 28 mai, au « Café Hollandais », un Comité des proscrits de la Commune qui a décidé de participer aux obsèques de Hugo avec un drapeau rouge. (*Bataille*, 30 mai 1885, p. 1). (N. R.)

louanges de l'immense génie, qui eut tant d'amour pour les misérables et leurs gros sous; mais il n'est parvenu à faire partager son enthousiasme à personne, si ce n'est à deux de ses rédacteurs, qui à eux trois ont constitué un comité des déportés et des proscrits de 1871.

Quel réveil, il y aura à Paris ! car les Français sont trop blagueurs pour ne pas enfin se lasser d'admirer ce qu'ils ne comprennent que trop; dans un mois peut-être on attaquera aussi féroce^{ment} Hugo qu'on l'exalte; il se pourrait qu'on le chasse du Panthéon un de ces beaux jours.

Vous avez parfaitement raison, rien ne serait plus malheureux qu'une émeute en ce moment. La police le désire, car il est aujourd'hui démontré qu'elle avait mêlé dans la foule des agents provocateurs qui ont été bel et bien sabrés par leurs camarades en uniforme; il est à peu près certain que la police a outrepassé les volontés du ministère et la preuve en a été donnée lundi dernier à l'enterrement de Cournet¹. Les révolutionnaires furieux s'étaient rendus avec leurs revolvers et des munitions plein les poches; sûrement si la police n'avait reçu des ordres stricts, il y aurait eu bataille et bataille sanglante; mais devant l'indignation du public, le gouvernement n'a pas osé assumer la responsabilité d'une telle échauffourée. Le gouvernement a dû même donner des garanties au parti radical : Clemenceau était furieux, il aurait dit : « J'aime mieux le ministère voleur de Ferry que le ministère assassin de Brisson. »

Je vous remercie de vos bons souhaits et je ferai mon possible pour satisfaire vos désirs en me portant bien et en m'ennuyant le moins possible. Quant à vous autres buvez frais et réjouissez-vous de votre mieux.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Si le gouvernement me donne gratis un logement, la nourriture est si épouvantable que je dois me nourrir à mes frais; ce qui augmente et double presque nos dépenses; je vous prie d'envoyer un chèque de dix livres, au nom de Laura.

1. Cournet, ancien membre de la Commune, avait été enterré le 25 mai, au lendemain du massacre du Père-Lachaise. (N. R.)

156. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[11] June [1885]
Thursday.

My dear General,

The Lord be praised, our friends—against whom it is harder to defend oneself than against one's enemies—are somewhat less bent on "sympathy" than they were: at all events a change has come over the spirit of their kindness which now no longer "oversteps the modesty of (French) nature".

The heat, ever since the sun of this golden France has set (since Hugo's death, that is), has been too much for all of us, alike for such of us as are immured in prison-walls and such as are the fools of liberty. For my part, who am more than ever a "Gill of all trades and mistress of none" and for the nonce am turned errand-runner, I have cursed this glorious June, this month of all the roses! These last few days a wind that blows both saints and sinners good has cooled the air, and once again, what with beer and socialism, life in Paris is worth living.—But to come to business...

Here are Lavroff's notes in answer to your queries.

"Sur les 3 questions de Londres :

1. C'est sûr que l'homme dont il s'agit est mort à Londres.
2. C'est *approximativement* certain qu'il est mort pendant les années 1853-55, mais on pourra avoir peut-être des renseignements plus exacts, qu'on a déjà demandés par lettre.
3. C'est *complètement inconnu*, dans quel endroit de Londres il a pu s'établir et y mourir"...

From the nature of these notes I did think it necessary to hurry about sending them.

Paul is very well, happy enough and mightily busy. He is writing a pamphlet anent our Poète-Soleil (we've all got Hugo on the brain, worse luck!) and his hands are full in divers ways.

The other day there came a note from Liebkecht—like a glimpse of the waterbrooks to the hart that panteth—informing us that the men of Hamburg had given 1,000 frs to the subscription-fund for our elections here. There is rejoicing in the land of socialists!...

To Longuet I wrote shortly after Paul's "confinement" requesting him to send me news of all the little ones, seeing that for some time to come I should be unable to leave Paris. *At the*

end of a fortnight he answered me inviting me to go down to Argenteuil if I wanted news. Jenny's little girl is growing very charming. She is a bright and spirited child with a temper of her own.

Paul is reading the Italian translation of your book and is loud in praise of it—the book I mean.

Goodbye to you, my dear General, and love to young and old. How is Nimmy?

Affectionately yours,

LAURA.

If Tussy is in the land of the living still, tell her I shall be glad to know it—to hear from her.

Kautsky will have had Paul's letter...

TRADUCTION

[11] juin [1885]
Jeudi.

Mon cher Général,

Le Seigneur soit loué, nos amis (contre qui il est plus difficile de se défendre que contre ses ennemis) sont un peu moins soucieux de manifester leur « sympathie » : en tout cas, un changement est intervenu dans le caractère de leur amabilité qui « n'excède plus la réserve du tempérament (français) ».

La chaleur, depuis que s'est couché le soleil de cette glorieuse France (autrement dit, depuis la mort de Victor Hugo), dépasse ce que nous pouvons tous supporter, aussi bien ceux d'entre nous qui sont emmurés dans les prisons que les fous qui sont en liberté. Quant à moi, qui suis plus que jamais « bonne à tout et propre à rien »¹ et qui pour l'instant joue le rôle de garçon de courses, j'ai maudit ce splendide mois de juin, ce mois de toutes les roses ! Ces derniers jours, un vent bénéfique pour les saints comme pour les pécheurs a rafraîchi l'air, et de nouveau, entre la bière et le socialisme, la vie à Paris vaut la peine d'être vécue. Mais parlons maintenant affaires...

Voici les notes de Lavroff en réponse à vos questions.

« Sur les trois questions de Londres :

1° C'est sûr que l'homme dont il s'agit est mort à Londres.

2° C'est *approximativement* certain qu'il est mort pendant les années 1853-55, mais on pourra peut-être avoir des renseignements plus exacts, qu'on a déjà demandés par lettre.

1. Laura transpose au féminin une expression proverbiale anglaise : « a Jack of all trades and master of none ». (N. R.)

3° C'est *complètement inconnu*, dans quel endroit de Londres il a pu s'établir et y mourir... »

Étant donné la teneur de ces notes, j'ai jugé nécessaire de vous les envoyer sans tarder.

Paul va très bien, il est assez heureux et passablement occupé. Il écrit une brochure sur notre Poète-Soleil (nous sommes tous obsédés par Victor Hugo, tant pis pour nous !) et il a toutes sortes de travaux en train.

L'autre jour est arrivé un mot de Liebknecht (comme une vision d'eau vive pour le cerf hors d'haleine) nous informant que ceux de Hambourg avaient versé 1.000 francs à notre fonds de souscription électoral. Il y a de la joie au pays des socialistes !...

J'ai écrit un mot bref à Longuet après l'incarcération de Paul pour le prier de m'envoyer des nouvelles de tous les petits, étant donné que pendant quelque temps, je ne pourrai pas quitter Paris. *Il m'a répondu au bout de quinze jours* pour m'inviter à venir à Argenteuil si je voulais des nouvelles. La petite fille de Jenny devient tout à fait charmante. C'est une enfant gaie et vive qui a son caractère à elle.

Paul est en train de lire la traduction en italien de votre livre, et il en parle avec enthousiasme : du livre, bien entendu.

Au revoir, mon cher Général, et amitiés aux jeunes et aux vieux. Comment va Nimmy ?

Affectueusement à vous,

LAURA.

Si Tussy est encore au nombre des vivants, dites-lui que je serai contente de le savoir... et d'avoir de ses nouvelles.

Kautsky a dû recevoir la lettre de Paul...

157. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS

Sainte-Pélagie, 15/6/85.

Mon cher Engels,

Je suis toujours à *l'ombre*, comme l'on dit ; heureusement que la chaleur est caniculaire. Malgré toutes les démarches faites par des députés et d'autres personnes on n'a rien pu obtenir encore ; c'est qu'on a affaire au fisc, l'Achéron du XIX^e siècle : il est vrai

que le budget français qui est en déficit de plusieurs douzaines de millions, la dette flottante qui flotte sur deux milliards trois cents millions, ne peuvent permettre au fisc aucune libéralité. Je crois que je suis sous clef pour quatre mois, à moins que je ne parvienne à me faire délivrer un certificat d'indigence, ce qui réduira ma contrainte par corps de moitié. Et ce qu'il y a de plus malheureux c'est que les dépenses sont considérables en prison; aussi je me vois forcé de recourir encore à votre obligeance; et de vous prier d'envoyer à Laura à son nom un chèque de dix livres.

Martignetti m'a envoyé les premières feuilles de sa traduction; c'est magnifique : je me suis mis immédiatement à vous traduire de l'italien; c'est horriblement difficile. Vous êtes si clair et si précis, que l'on sent à chaque instant que le traducteur n'a pu rendre votre netteté et quand je veux m'écarter du texte italien je m'embrouille. En tout cas je ferai la traduction pour mon plaisir et pour exercice et c'est vous qui jugerez si elle doit être publiée.

L'enthousiasme pour Hugo a dépassé tellement les limites permises que je n'ai pu tenir; j'ai écrit l'article que je vous envoie dans *La Défense des travailleurs*¹ et je prépare une brochure sur Hugo, qui sera prête dans deux ou trois semaines.

Dans la presse française on s'occupe de la querelle des socialistes allemands, et l'on dit que Bebel et Liebknecht ont entraîné le parti. Est-ce vrai? — Guillaume ne veut donc pas mourir.

Laura vous envoie ses amitiés. Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

158. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sainte-Pélagie, 3/7/85.

Mon cher Engels,

On ne peut avoir la paix même en prison; mon propriétaire du boulevard de Port-Royal, moins accommodant que mon pro-

1. *La Défense des travailleurs*, n° 80, du 14 juin 1885, publie sur toute la première page un article de Lafargue : « Victor Hugo », où il dénonce en Hugo « le commerçant en gros, spéculateur, lanceur de prospectus ronflants et pipeur de gogos ». (N. R.)

priétaire de Sainte-Pélagie, tracasse Laura pour son terme, et à mon tour je suis obligé de vous importuner; et je vous prierai de m'envoyer un chèque de quinze livres, dont le bougre enlèvera la plus grosse part, neuf livres.

D'après les dernières nouvelles d'Allemagne, il semblerait que Bismarck a réussi à trouver encore un second substitut pour Guillaume de Hohenzollern. — On dit ici que le prince rouge ¹, comme Gambetta, est mort d'un coup de pistolet que lui aurait tiré sa femme légitime, qu'il menait avec le bâton à ce que l'on rapporte.

Excusez-moi de ne pas vous écrire plus long; je reçois à l'instant des visiteurs, et je suis obligé de terminer à la hâte, pour faire partir la lettre aujourd'hui.

Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

159. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sainte-Pélagie, 12/7/85.

Mon cher Engels,

Laura m'a apporté le deuxième volume du *Capital* qu'elle venait de recevoir. Vous devez être bien heureux; votre travail si laborieux et si difficile, enfin est couronné. Guesde, Deville et d'autres amis qui étaient venus me visiter, nous avons tenu en main avec respect et joie le terrible volume, qui doit continuer l'œuvre commencée par *Le Capital*. Mais comme des singes tournant et retournant des noix qu'ils ne savent ouvrir, nous ouvrons et feuilletions le livre plein de mystère pour nous : nous émerveillant devant l'abondance des formules algébriques, véritables signes cabalistiques pour nous. Vous m'aviez annoncé 150 pages de formules, mais il semble qu'il y en a 300. Heureusement que de loin en loin dans ce livre où nous étions si dépayés, nous avons rencontré quelques citations françaises.

Faites-moi envoyer quelques exemplaires pour en remettre un à

1. Le prince Friedrich-Karl, neveu de l'empereur, était mort le 15 juin 1885. *Le Cri du peuple* en date du 30 juin se fait l'écho de l'assassinat du prince, qui serait mort d'un coup de revolver tiré par sa femme. (N. R.)

la bibliothèque et un autre au *Journal des économistes*. Si vous aviez le temps de faire un article critique de quelques pages, je crois que je pourrais obtenir son insertion de Molinari. — Avertissez-moi, pour que je lui pose la question avant que vous [vous] mettiez à l'œuvre. — En tout cas je vous demanderai une dizaine de lignes de notice pour les publier dans notre journal *Le Socialiste* qui paraîtra le mois prochain ¹.

Le parti, qui depuis longtemps ramasse des fonds, a décidé de faire un journal qui paraîtra dans huit villes différentes (Lyon, Reims, Roubaix, Montluçon, Nantes, Bordeaux, Roanne, Paris), avec des titres différents, mais avec trois pages communes, une seule étant spéciale à chaque journal : elle sera consacrée à la chronique locale. Le comité de rédaction siège à Paris, où tous les journaux seront composés et imprimés. Nous avons de grandes chances de réussite : à cause du bon marché auquel on arrive par cette combinaison. Les huit premiers mille coûteront, tout compris (papier, composition, administration, etc.), 400 francs, ou 50 francs par mille ; les autres mille coûteront 20 f. Par conséquent, toute ville qui prendra deux mille exemplaires les paiera 70 f., ce qui lui permettra de donner le numéro à un sou, si c'est nécessaire. D'ailleurs dans presque toutes les villes qui entrent dans la combinaison, les groupes ont déjà eu des organes locaux, qui sont morts ou qui vivent, à cause des frais énormes qui incombent à un seul petit organe, vendant 1 200 à 1 500 exemplaires.

Nous avons reçu des exemplaires de la traduction de Martignetti. Deville s'est mis à apprendre l'italien pour pouvoir la lire : et comme il sait que je suis en train de traduire *L'Origine della Famiglia* ², etc., il veut à toute force que je publie ma traduction, en variétés, dans notre journal, qui ensuite serait republiée en volume, ainsi que cela a été le cas pour le *Socialisme utopique*, qui a exercé une si puissante influence sur le développement théorique du socialisme français. Mais je lui ai répondu que c'était à vous de décider [de] la question qu'il m'a demandé de vous soumettre.

L'Origine della F[amiglia] aura une action capitale. Je n'ai lu que jusqu'au chapitre IV *La Gente greca* ³. Le chapitre sur la famille est d'une merveilleuse lucidité d'exposition. Pour la première fois, j'ai vu clair dans ce dédale que Mc Lennan il pedante scozzese ⁴ et que les baldanzosi storici inglesi del tempo preistorico ⁵ avaient à plaisir rendu plus inextricable avec la polyandrie,

1. *Le Socialiste*, journal hebdomadaire, avec pour comité de rédaction : G. Deville, R. Fréjac, J. Guesde, P. Lafargue, A. Le Tailleur, paraîtra à partir du 29 août 1885. (N. R.)

2. *L'Origine de la famille*. (N. R.)

3. *La gens grecque*. (N. R.)

4. Le pédant écossais. (N. R.)

5. Les hardis historiens anglais de l'époque préhistorique. (N. R.)

la polygamie, l'exo- et l'endo-gamie. Vous avez tracé d'une main ferme la marche de ce que Vico appelait « l'infâme communauté des sexes » au mariage monogamique, mitigé par la prostitution et l'adultère, ces deux vestiges de la primitive liberté sexuelle. Votre exposition a été pour moi une révélation : il y aura bien des gens qui seront dans mon cas. L'intelligence de la marche de la famille est le nœud de la question; l'organisation de la gens, comme vous le dites dans le chapitre suivant, en découle fatalement ainsi que la solution d'une infinité de problèmes historiques que vous ne mentionnez pas. Votre livre aura du succès en France, surtout en dehors du cercle socialiste; car les anthropologistes et les sociologistes seront heureux du fil d'Ariane que vous leur apportez; et puis votre manière d'écrire, si différente de l'allemande, est juste celle qui convient à l'esprit français.

Quel scandale que les révélations du *Pall Mall* ! Les Français sont aux anges : enfin ils pourront lancer contre Londres leur épithète de Babylone moderne : ils vont se venger de l'hypocrisie anglaise. Mais il faut avouer que la chose est fameuse; je crois que ce sera le plus grand scandale du siècle. Tout y est. La décente abbesse, qui fréquente les parcs et les familles pour chercher le gibier; le clergyman, qui distribue des tracts et cueille des virginités; les père[s] et les mère[s] de famille qui vendent pour quelques livres ce que Dumas appelle « le capital de la femme », le docteur et la sage-femme qui examinent la qualité de l'article, la matrone qui répare les dégâts et raccommode les cassures et les déchirures; le consommateur à qui l'on assure non seulement la qualité de la marchandise, mais encore les moyens les plus perfectionnés, chimiques et mécaniques, d'en extraire toutes les utilités ! Jamais dans aucun pays et dans aucune civilisation on n'était parvenu à ce haut perfectionnement : décidément l'Angleterre est la première nation du monde. Si vous pouvez vous procurer les révélations de la *P[all] M[all]*, envoyez les moi, je tiendrais à les lire *in extenso*.

On se prépare à la fête de mardi — 14 juillet; et de ma chambre j'entends cette nuit les pétards que les gamins lancent.

Amitiés à tous et bien à vous,

Paul LAFARGUE.

P.-S. — J'ai été bien heureux de ce que vous dites des *Cafri Zulù* et des *Nubiani*, dans ch. III², à propos de la valeur des peuplades gentiles : mais ne pourriez-vous me donner la date exacte et les circonstances particulières du fait que vous citez. C'est important, car les anthropologistes français ont un mépris vraiment ridicule de la race nègre.

1. Il s'agit d'une série d'articles sur la prostitution forcée parus sous le titre : « The Maiden Tribute of Modern Babylon » dans la *Pall Mall Gazette* des 6, 7, 8 et 9 juillet 1885. (N. R.)

2. Voir *L'Origine de la famille*, E. S. 1954, p. 92. (N. R.)

160. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

18th July, Paris/85.

My dear General,

More than glad I was to get the second volume of the *Kapital*. The book has been reverently *looked at* and handled by our prisoner and his friends, one and all of whom are unable to *read* German.

For the work you have done, it is not for me to thank you. All our socialists—the socialists of all countries, owe you the deepest gratitude. But in this case, hard as it must have been, and unaccomplishable for any one but yourself, the work is its own reward.

About that notice in *Justice* I spoke to Deville immediately on his return to Paris. Of course he had heard nothing at all about it. If anything can be done to stop the publication until Moore's work comes out, or if you think Deville should make a declaration to the effect that he neither knew of, nor sanctions the translation, let me know. Deville leaves it entirely with us to act as we think fit. He did his best when he wrote his résumé and he was encouraged to undertake the work by Papa himself. I should be glad, therefore, if any public notice finding fault with what he has done could be avoided.

"Coming events cast their shadows before"¹ and the shadow that Clemenceau casts before him is the only shade to speak of at this hour. For the very trees of our boulevard have been tampered with in honour of « la prise de la Bastille » and have been set ablaze; lamps and lights of all shapes, sizes and colours swing among the branches: it looks pretty but it feels hot.

Paul's pamphlet on Victor Hugo is at publishing point. I read the Ms. this morning while waiting for Miss Boecker (Schorlemmer's friend) who had announced her coming. We called together on the prisoner and after putting Miss Boecker in the way she should go in order to get back to Passy and to vegetarianism, I went on a round of business walks till night-fall, when Mme Zetkin (a very nice little German woman, wife of the Russian Zetkin who contributes to the *Neue Zeit*) dropped in for a bit of chit-chat. So that here I am again writing to you at the fag

1. Th. Campbell : Cochief's Warning, 55. (N. R.).

end of the evening and feeling considerably fagged myself.

Paul looks as fresh as a daisy (that's Irish, isn't it?), works like a nigger, eats and drinks like a hero, smokes like a London chimney and refuses to be a martyr. "For a' that and a' that", he is looking forward to "Liberté, Liberté chérie"; — and so am I! To *his* liberty—that is, which is not *mine*, but like the Prisoner of Chillon I have come to rather like my chains. Sooner or later, "like the dyer's hand" we are, all of us, "subdued to what we work in" ¹.

Goodbye to you, my dearest General, with lasting thanks for the *Kapital*.

Love to Nim *and to all*,

Laura LAFARGUE.

TRADUCTION

18 juillet, Paris, 85.

Mon cher Général,

J'ai été plus que contente de recevoir le second volume du *Capital*. Le livre a été regardé et manié avec respect par notre prisonnier et par ses amis, dont aucun ne sait lire l'allemand.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous remercier du travail que vous avez fait. Tous nos socialistes, les socialistes de tous les pays, vous doivent la plus profonde reconnaissance. Mais en l'occurrence, quelque pénible qu'il ait dû être, et irréalisable par tout autre que vous-même, ce travail porte en lui-même sa propre récompense.

J'ai immédiatement parlé à Deville, à son retour à Paris, de cette note parue dans *Justice*. Naturellement il n'était pas du tout au courant. Si l'on peut faire quelque chose pour arrêter la publication jusqu'à ce que paraisse le travail de Moore, ou si vous pensez que Deville devrait faire une déclaration pour indiquer qu'il a été tenu dans l'ignorance de cette traduction et qu'il ne lui accorde pas sa sanction, faites-le-moi savoir. Deville nous laisse entièrement libres d'agir comme nous le jugeons convenable. Il a fait de son mieux en rédigeant son résumé et il a été encouragé à entreprendre ce travail par Papa lui-même. Je serais donc contente si l'on pouvait éviter de publier tout article critiquant ce qu'il a fait.

« Les prochains événements projettent leur ombre », et l'ombre de Clemenceau est la seule dont on puisse parler en ce moment. Car les arbres mêmes de notre boulevard ont été arrangés

1. SHAKESPEARE : *Sonnets*, CXI. (N. R.)

en l'honneur de la prise de la Bastille et sont devenus resplendissants; des lampes et des lumières de toutes formes, de toutes dimensions et de toutes couleurs se balancent parmi les branches : c'est joli, mais on a chaud.

La brochure de Paul sur Victor Hugo¹ est sur le point de paraître. J'ai lu le manuscrit ce matin en attendant Mademoiselle Boecker (Pamie de Schorlemmer) qui avait annoncé sa venue. Nous avons rendu visite ensemble au prisonnier, et après avoir mis Mademoiselle Boecker sur le bon chemin pour retourner vers Passy et vers le végétarisme, je suis partie en tournée d'affaires jusqu'à la tombée de la nuit, et puis Madame Zetkin (une très gentille petite Allemande, femme du Russe Zetkin qui collabore à la *Neue Zeit*) a fait un saut à la maison pour bavarder. Et me voici en somme de retour ici, en train de vous écrire en fin de soirée, et me sentant passablement éreintée.

Paul a l'air frais comme une pâquerette (c'est comme cela que disent les Irlandais, n'est-ce pas ?), il travaille comme un nègre, il mange et boit comme un héros, il fume comme une cheminée de Londres et refuse d'être un martyr. Ce qui n'empêche pas qu'il a hâte de retrouver la « Liberté, Liberté chérie »; et moi aussi ! Il s'agit de sa liberté, qui n'est pas la mienne, mais, comme le prisonnier de Chillon, j'en suis venue à ne pas détester mes chaînes. Tôt ou tard, nous sommes tous « comme la main du teinturier, marqués par la substance de notre travail ».

Au revoir, mon cher Général, avec ma reconnaissance durable pour *Le Capital*.

Amitiés à Nim et à tous,

Laura LAFARGUE.

161. — LAURA LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

August 7th/85.

My dear General,

« La belle nature » has seemed so much more beautiful than ever to Paul on his return to the world after his temporary retirement, that his delight in her has brought on a serious attack of idleness. Now idleness is a game that I can play at better than any; so that

1. *La Légende de Victor Hugo*, — par Paul Lafargue, Paris, 1885. La préface est datée Sainte-Pélagie, 23 juin 1885. (N. R.)

for the last fortnight we have been gadding about and doing nothing.

I thank you very heartily for your kind invitation but do not hope to be able to avail myself of it this year. Things are this way. Last year I was to have spent some time at the seaside with old Madame Vaillant. My purposed stay with her came to nothing, because I naturally preferred visiting you in London. But on my return to Paris, last year, I promised Mme Vaillant to go with her in the following summer. Ever since the spring she has reminded me of my promise, and but for Paul's imprisonment I should perhaps have left Paris before this. Mme Vaillant has been staying at Villerville (en Calvados)—where she has taken a house for the season—for the last six weeks. She has written to ask me to join her and if I can make it possible to go anywhere this year I must go to Villerville.

Paul is unable to leave Paris, although I am trying to induce him to pay a flying visit to his mother. To Schorlemmer I have not written, not having known how to decide about my movements. But him, at all events, we shall see in Paris if there's to be no such luck as regards yourself.

There is a bad time coming of it for Paul with that electioneering business. « Le parti » is poor in more ways than one and lacks men as well as £ s. d. Guesde is less and less to be depended on, Deville cannot *speak*, and Vaillant is more overworked than an old London cab-horse. Moreover, the Blanquists do not always pull together with the collectivists. These are the big fowl; there are plenty of small birds to make musical the woods of socialism by and bye, but many of them are barely fledged as yet and cannot use their wings. I shall be very glad when the job will be over and done with. The scrutin de liste is dead against our people but they are bound to show fight all the same. The Germans have forwarded another sum of 250 francs; their previous contributions amounted to 2,000 frs. From America, also, a largish sum is expected. Longuet is likely to be elected.

Oriol tells us that the publication of Deville's résumé in English can be prevented. The « Cercle des libraires » will take all necessary steps on receipt of name and address of publisher. These you will please let us have if the work be really coming out. Poor Oriol has had a fortnight of Pélagie (the wrong side), having failed to pay a fine incurred by the publishing of some anti-clerical rubbish. The old hunk Lachâtre refused to fork out a farthing; luckily Oriol's mother managed to scrape together the 2,000 francs wanted.

I'm rather late, I fear, for the post, for it takes a couple of minutes to get down to the street door; wherefore no more for to-day from

Yours very affectionately,

Laura.

Provoceer twee que (Pau) avait l'air de dans le parti de realite.

Il parait beaucoup de son influence

(L'assesseur presbiterien) va passer à Trinité et d'ailleurs

Il nous en dit à l'instinct, qui en pourrissent ne braver l'orgueil

La seule condition de leur habitation par l'usage universel.

Le régime en sera à l'égard cette fin.

Il est par vous pour un voyage de l'Espagne de 12 jours;

Monsieur Zouave Saint

Une proposition est faite et bruta pour vous venir

particulier à l'heure et d'aller à l'heure

Demandez à l'heure de la semaine

P. S. L'heure de la semaine pour la cause de l'assesseur de l'assesseur
qu'il est obligé de venir à l'heure et de passer avec sa famille
pour que vous la passez avec.

I hope that Nim and Tussy and Pumps and all friends and acquaintances are well.

Forgive blots: I'm out of blotting paper.

My copy of the *Kapital* has no table of contents !...

TRADUCTION

7 août 85.

Mon cher Général,

« La belle nature » a paru plus belle que jamais à Paul à son retour au monde après sa retraite temporaire¹; il en a joui à tel point qu'il en est résulté un sérieux accès de paresse. La paresse est un jeu auquel je puis jouer mieux que quiconque, si bien que nous avons passé la dernière quinzaine à baguenauder et à ne rien faire.

Je vous remercie de tout cœur pour votre aimable invitation, mais je n'ai guère l'espoir de pouvoir en profiter cette année. Voici comment se présentent les choses. L'an dernier j'aurais dû passer quelque temps au bord de la mer avec la vieille Mme Vaillant. Ce projet de séjour avec elle n'a pas eu de suite, parce que j'ai naturellement préféré vous rendre visite à Londres. Mais à mon retour à Paris, l'an dernier, j'ai promis à Mme Vaillant de l'accompagner l'été suivant. Elle n'a cessé depuis le printemps de me rappeler ma promesse, et, sans l'emprisonnement de Paul, j'aurais peut-être déjà quitté Paris. Mme Vaillant séjourne depuis six semaines à Villerville (dans le Calvados) où elle a loué une maison pour la saison. Elle m'a écrit pour me demander de la rejoindre, et, s'il m'est possible d'aller quelque part cette année, il faut que j'aille à Villerville.

Paul est dans l'impossibilité de quitter Paris, bien que j'essaie de l'inciter à faire une visite rapide à sa mère. Je n'ai pas écrit à Schorlemmer, comme je ne savais pas quelle décision prendre au sujet de mes déplacements. Mais lui en tout cas, nous le verrons à Paris, si la même chance nous est refusée en ce qui vous concerne.

Paul va connaître une période pénible avec cette histoire des élections. « Le parti » est pauvre de bien des façons, et manque d'hommes autant que d'argent. On peut de moins en moins compter sur Guesde, Deville ne sait pas *parler*, et Vaillant est plus surmené qu'un vieux cheval de fiacre londonien. De plus, les blanquistes ne s'entendent pas toujours avec les collectivistes. Ceux-ci sont les grands volatiles; il y a beaucoup de petits oiseaux qui rempliront bientôt de leurs chants les bois du socialisme, mais

1. Paul Lafargue avait été libéré le 21 juillet. (N. R.)

beaucoup d'entre eux n'ont encore que leurs premières plumes et ne savent pas se servir de leurs ailes. Je serai bien contente quand toute cette affaire sera terminée. Le scrutin de liste est absolument défavorable à nos amis, mais ils se doivent d'être quand même combattifs. Les Allemands ont envoyé une nouvelle somme de 250 francs ; leurs souscriptions précédentes s'élevaient à 2.000 francs. On attend aussi d'Amérique une somme assez considérable. Longuet a des chances d'être élu.

Oriol nous dit qu'on peut empêcher la publication en anglais du résumé de Deville. Le « Cercle des libraires » prendra toutes les mesures nécessaires dès réception du nom et de l'adresse de l'éditeur. Veuillez nous les communiquer si cet ouvrage sort vraiment. Le pauvre Oriol a passé une quinzaine à Pélagie (du mauvais côté) n'ayant pu payer une amende à laquelle il a été condamné pour avoir publié je ne sais quelle idiotie anticléricale. Ce vieux ladre de Lachâtre a refusé d'allonger un sou ; heureusement la mère d'Oriol est arrivée à rassembler péniblement les 2.000 francs nécessaires.

Je crains qu'il ne soit déjà tard pour la poste, car il faut bien deux minutes pour descendre jusqu'à la porte d'entrée ; ce sera donc tout pour aujourd'hui.

Bien affectueusement à vous,

LAURA.

J'espère que Nim, Tussy, Pumps et tous les amis et connaissances vont bien.

Excusez les taches ; je suis à court de buvard.

Mon exemplaire du *Capital* n'a pas de table des matières !...

162. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 15/9/85.

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre lettre et le chèque qu'elle contenait — merci. J'ai bien eu soin de me mettre sur le *safe side*¹ dans mon article, au sujet des faits philologiques, auxquels j'ai eu recours pour

1. A l'abri des risques. (N. R.)

appuyer ma thèse ¹. Tous sont puisés chez des auteurs qui font autorité, du moins en France. Ce n'est pas sur ce point que je craignais votre critique; c'est plutôt sur l'usage que j'avais fait de ces données philologiques. Est-ce que selon vous ma thèse est soutenable? Est-ce que j'ai apporté assez de preuves positives pour la soutenir?

Laura est encore au *sea-side* chez Mme Vaillant. Elle n'a pas eu de chance, car depuis son départ il n'a cessé de pleuvoir; depuis dimanche le temps s'est remis au beau, qui a l'air à peu près fixe.

Nous sommes en pleine bataille électorale; réunions, comités, courses tous les jours, toute la journée, c'est à en devenir bête, si cela continuait longtemps encore.

Je me sauve, car on vient me chercher. Amitiés à tous et bien à vous.

P. LAFARGUE.

163. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, le 7/10*/85.

Mon cher Engels,

Je suis revenu de l'Allier éreinté ², avec un terrible mal de gorge qui me donnait la fièvre; à tout instant, la nuit, je me réveillais rêvant que l'on m'étranglait. Je vais mieux heureusement. Pendant 14 jours je parcourais l'Allier, allant de village en ville, tantôt en voiture, tantôt en chemin de fer, tantôt à pied et tenant des réunions publiques, où je parlais pendant plus d'une heure.

Par bonheur l'Allier n'est pas encore un département complètement industrialisé; dans beaucoup d'endroits, la population est heureuse; les ouvriers vont à la chasse et à la pêche et ils se faisaient un plaisir de nous bourrer de lièvres, de perdreaux et de

1. *La Revue philosophique* de septembre 1885 (t. XX, p. 253-267) publie un article de Paul Lafargue intitulé : « Recherches sur les origines de l'Idée du Bien et du Juste ». (N. R.)

* Par erreur la lettre est datée du mois de septembre. (N. R.)

2. Aux élections législatives du 4 octobre 1885, une liste guesdiste était présentée dans l'Allier sur laquelle figuraient P. Lafargue, J. Dormoy, S. Dereure. Elle recueillit une moyenne de 2.200 voix. (N. R.)

poissons de rivière. Pour vous donner une idée du bien-être relatif de la population je n'ai qu'à vous dire que dans les restaurants le vin est à discrétion. Il n'y a que les populations des mines qui sont misérables et leur misère est noire.

Dans les deux numéros du *Socialiste* que je vous envoie, vous trouverez un compte rendu de notre campagne.

L'Allier est un département républicain; nos adversaires, pour nous combattre, se servent de l'arme de la calomnie; ils nous accusent d'être payés par la réaction monarchique. La calomnie n'a que trop porté, elle nous a fait perdre au moins 4.000 voix, sur lesquelles nous comptions pour les mettre en ballottage.

A Paris, comme partout en France, on est étonné et indigné de la victoire des monarchistes¹. Il est indiscutable que le pays réagit : les fautes et les crimes politiques des républicains ont été si nombreux et si grands que les conservateurs avaient beau jeu contre eux : partout ils ont reproché aux républicains les expéditions coloniales, les déficits du budget, les emprunts gaspillés, les impôts écrasants, la nécessité de nouveaux emprunts et, par conséquent, de nouveaux impôts. Les républicains se perdaient dans des considérations politiques sur l'abolition du Sénat, la suppression du budget des cultes et autres questions plus ou moins futiles qui ne répondaient en rien aux préoccupations de la partie intelligente de la population. Les conservateurs ont fait une campagne intelligente, attaquant la république dans ses points vulnérables, les républicains, au contraire, ont fait une campagne imbécile, et si, dans les grandes villes, ils ne s'étaient pas affublés de l'épithète de socialistes qui sonne si bien aux oreilles populaires, leur défaite aurait été plus grande encore.

Quant à nous, nous sommes battus², nous nous y attendions, mais nous ne comptions pas sur une défaite aussi honteuse. Le scrutin de liste est une arme terrible contre les partis pauvres. Ce sont les journaux et les richards qui font les élections. Il est vrai que les querelles et les batailles entre possibilistes et révolutionnaires socialistes coalisés ont beaucoup contribué à éloigner de nous la masse indifférente et inconsciente qui s'est rejetée alors dans le radicalisme.

1. Les réactionnaires, bonapartistes et royalistes s'étaient groupés sous la formule de l'Union conservatrice. Au premier tour de scrutin, ils recueillaient 3.500.000 voix (contre 1.789.000 en 1881) et avaient 177 élus. Les républicains n'en comptaient que 129. (N. R.)

2. Avant les élections, les divers groupes socialistes avaient constitué, à l'exception des possibilistes, une coalition socialiste révolutionnaire comprenant des blanquistes, des guesdistes et des socialistes indépendants. Elle n'avait présenté de candidats que dans une dizaine de départements. Dans la Seine, où la liste de coalition socialiste révolutionnaire était patronnée par *Le Cri du peuple*, elle obtint une moyenne de 25.000 voix. (N. R.)

Le plus triste de l'affaire, est que l'on va recommencer la campagne du 16 mai¹ contre les conservateurs et reléguer au second plan le socialisme : tant pis.

Amitié à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

164. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 11/10/85.

Mon cher Engels,

Nous sommes encore sous le coup de la défaite du 4 octobre. Tout le monde cherche des consolations, mais personne n'en trouve de sérieuses : maintenant on se plaît à répéter le mot de Heine qui comparait la France à une femme qui aurait ses nerfs. Elle vient d'avoir une crise nerveuse au 4 octobre et l'on espère que bientôt elle se remettra dans son assiette ordinaire.

Nos amis du parti ouvrier sont les moins abattus : déjà nous avons tenu deux grandes réunions publiques, où l'on a discuté les causes de l'échec. Nos amis sont tellement habitués à être battus, qu'ils ont la peau dure. Mais ce sont les possibilistes et les blanquistes qui sont abrutis par leur défaite; ils s'étaient imaginés de si brillants succès qu'ils ne peuvent se consoler. Dans la clique possibiliste on pariait des déjeuners que l'ami Joffrin passerait au premier tour de scrutin et le cher homme se voyait déjà député de la Seine et d'autres lieux². Nous tous nous comptions sur l'élection de Vaillant au second tour de scrutin, il n'arrive qu'avec 39 mille voix tandis que Floquet en a 263 mille.

Mais en tout cas la situation politique va être très grave; et si les monarchistes s'entendent entre eux ils pourront donner bien du mal aux républicains. Cette entente sera peut-être possible aujourd'hui que le petit Bonaparte et le vieux Chambord sont morts³.

1. Voir note 3 page 112. (N. R.)

2. Joffrin ne recueillit que 32.241 voix. (N. R.)

3. Le fils de Napoléon III est mort en 1879 et le comte de Chambord en 1883. (N. R.)

Il y a une consolation : Ranc restera sur le carreau ¹. C'est lui qui, croyant que l'on pouvait gouverner avec la police, avait organisé toute cette bande d'agents provocateurs que l'on avait lancés dans le parti socialiste. Il perdra beaucoup de son influence.

Clemenceau probablement va tourner à droite et devenir l'homme des opportunistes, qui ne pourront reprendre Ferry après la sévère condamnation de leur politique par le suffrage universel.

La misère sera noire à Paris cet hiver.

Est-ce que vous pourriez m'envoyer un chèque de 12 livres; nos ressources sont épuisées.

Laura prétend qu'elle est trop abrutie pour vous écrire.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Demandez à Kautsky s'il a reçu ma copie.

P.-S. — L'imprimeur nous tracasse avec les caractères du *Manifeste* ² qu'il est obligé de garder; lisez, je vous prie, ce que vous avez en main; pour que nous le fassions cliquer.

165. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS³
(Fragment.)

Londres, 12 octobre 1885.

... Je ne vois pas que le 4 octobre soit une défaite, à moins que vous ne vous soyez livrés à toutes sortes d'illusions. Il s'agissait d'écraser les opportunistes; ils ont été écrasés. Mais pour écraser, il fallait une pression des deux côtés opposés, de droite et de gauche. Que la pression de droite ait été plus forte que l'on n'aurait cru, c'est évident. Mais cela rend la situation beaucoup plus révolutionnaire.

1. Ranc, candidat à Paris, n'a recueilli que 102.913 voix. (N. R.)

2. Dès le n° 1 (29 août 1885) *Le Socialiste* avait publié la traduction française du *Manifeste* qui se poursuivra jusqu'au n° 11 (7 novembre 1885). (N. R.)

3. Cet extrait de lettre a été publié dans *Le Socialiste* n° 8 du 17 octobre 1885 sous le titre : « Lettre à un camarade français ». Le début de la lettre, qui reprend les expressions de Lafargue dans sa lettre du 11 octobre, ne laisse aucun doute sur l'identité du correspondant d'Engels. (N. R.)

Le bourgeois, grand et petit, a préféré aux orléanistes et bonapartistes déguisés les orléanistes et bonapartistes francs, aux hommes qui veulent s'enrichir aux frais de la nation ceux qui se sont déjà enrichis en la volant, aux conservateurs du lendemain les conservateurs de la veille. Voilà tout.

La monarchie est impossible en France, ne fût-ce que par la multiplicité des prétendants. Serait-elle possible, ce serait un signe que les bismarckiens ont raison de parler de la dégénération de la France. Mais cette dégénération n'atteint que la bourgeoisie, en Allemagne et en Angleterre aussi bien qu'en France.

La République demeure toujours le gouvernement qui divise le moins les trois sectes monarchistes, qui leur permet de s'unir en parti conservateur. Si la possibilité d'une restauration monarchique devient discutable, le parti conservateur se divise à l'instant en trois sectes; tandis que les républicains seront forcés de se grouper autour du seul gouvernement possible; et, en ce moment, c'est probablement le ministère Clemenceau.

Clemenceau est toujours un progrès sur Ferry et Wilson. Il est très important qu'il arrive au pouvoir, non comme bouclier de la propriété contre les communistes, mais comme sauveur de la République contre la monarchie. En ce cas il sera plus ou moins *forcé* de tenir ce qu'il a promis; autrement il se conduirait comme les autres, qui se sont crus, ainsi que Louis-Philippe, « la meilleure des républiques » : — nous sommes au pouvoir, la République peut dormir tranquille; notre prise de possession des ministères suffit, ne nous parlez donc plus des réformes promises.

Je crois que les hommes qui le 4 ont voté pour les monarchistes, sont déjà effrayés de leur propre succès et que le 18 donnera des résultats plus ou moins clemenceautistes, avec un certain succès, non d'estime, mais de mépris pour les opportunistes. Le philistin se dira : — après tout, avec tant de royalistes et de bonapartistes, il me faut quelques opportunistes. — Du reste le 18 décidera de la situation; la France est le pays de l'imprévu et je me garderai bien d'exprimer une opinion définitive.

Mais, dans tous les cas, il y aura en présence radicaux et monarchistes. La République courra juste le danger nécessaire pour forcer le petit bourgeois à se pencher un peu plus vers l'extrême-gauche, ce qu'il n'aurait jamais fait autrement. *C'est précisément la situation qu'il nous faut, à nous communistes.* Jusqu'à présent, je ne vois pas de raisons pour croire que la marche si exceptionnellement logique du développement politique de la France ait dévié : c'est toujours la logique de 1792-94; seulement, le danger que causait alors la coalition, est aujourd'hui causé par la coalition des partis monarchiques à l'intérieur. A la regarder de près, elle est moins dangereuse que ne l'était l'autre...

F. ENGELS.

166. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 14/10/85.

Mon cher Engels,

Merci de votre lettre et du chèque qu'elle contenait.

J'ai communiqué votre opinion sur la situation en France à plusieurs de nos amis; ils l'ont trouvée si juste et si clairement exposée, qu'ils ont demandé à ce qu'elle fût publiée dans *Le Socialiste*¹ et les autres journaux de province.

J'ai reçu ce matin de Tussy une communication à propos de la querelle d'aveling et de Hyndman. Nous avons été en France si dérangés dans notre propagande par les querelles entre personnes et groupes, que nous avons une peur, exagérée peut-être, de nous occuper des querelles se produisant dans les autres pays. Aussi je ne crois pas que la Communication soit insérée dans *Le Socialiste*; quant au *Cri*, ni Guesde ni moi n'avons aucune action sur ce journal. Tout ce que nous pourrions faire ce sera de ne plus mentionner le nom de Hyndman et de ne plus parler que de la *Socialist League*.

Nous avons reçu votre lettre à Laura — qui doit vous écrire bientôt. La poste ne nous a pas encore remis le *Manifeste*; mais elle est toujours en retard pour tout ce qui n'est pas sous enveloppe.

Amitiés à tous. Bien à vous,

P. LAFARGUE.

167. — FRIEDRICH ENGELS
AU COMITÉ DE RÉDACTION
DU *SOCIALISTE*²

Citoyens,

Dans votre numéro du 17, vous publiez l'extrait d'une lettre privée que j'avais adressée à l'un de vous. Cette lettre était écrite

1. Voir la lettre précédente. (N. R.)

2. Reproduit d'après *Le Socialiste*, n° 10, 31/10/1885 (p. 1/III). (N. R.)

à la hâte, tellement que pour ne pas manquer le courrier, je n'avais pas même eu le temps de la relire. Permettez-moi donc de clarifier¹ un passage qui n'exprime pas clairement ma pensée.

En parlant de M. Clemenceau comme porte-drapeau du radicalisme français, je dis : « Il est très important qu'il arrive au pouvoir, non comme bouclier de la propriété contre les communistes, mais comme sauveur de la République contre la monarchie. En ce cas, il serait plus ou moins forcé de tenir ce qu'il a promis; autrement il se conduirait (ici il faut insérer : *peut-être*) comme les autres qui se sont crus, comme Louis-Philippe, la meilleure des Républiques : nous sommes au pouvoir, la République peut dormir tranquille; notre prise de possession des ministères suffit, ne nous parlez plus des réformes promises. »

D'abord, je n'ai aucun droit d'affirmer que M. Clemenceau, s'il arrivait au pouvoir par la voie routinière des gouvernements parlementaires, agirait infailliblement « comme les autres ». Puis, je ne suis pas de ceux qui expliquent les actions des gouvernements par leur simple volonté, bonne ou mauvaise; cette volonté elle-même est déterminée par des causes indépendantes, par la situation générale. Ce n'est donc pas la volonté, bonne ou mauvaise, de M. Clemenceau dont il s'agit ici. Ce dont il s'agit, dans l'intérêt du parti ouvrier, c'est que les radicaux arrivent au pouvoir dans une situation telle que la mise en pratique de leur programme leur soit imposée comme seul moyen de se maintenir. Cette situation, espérons que les 200 monarchistes de la Chambre suffiront à la créer.

Londres, le 21 octobre 1885.

F. ENGELS.

168. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, le 23/10/85.

Mon cher Engels,

Votre note rectificative² qui me parvient ce matin arrive trop tard pour le numéro de cette semaine qui est composé le jeudi et tiré le vendredi : elle paraîtra la semaine prochaine.

1. Dans le texte du journal : qualifier. (N. R.)

2. Cf. lettre n° 167, du 21 octobre 1885. (N. R.)

Vos prévisions se sont réalisées¹. Le pays a été effrayé de son acte du 4 octobre, et il est revenu aux républicains pleins de repentir; et ainsi que vous l'écriviez, les philistins se sont dit, puisqu'il y a tant de monarchistes il faut bien qu'il y ait quelques opportunistes.

Je suis convaincu que l'avenir réalisera vos autres prévisions sur Clemenceau, qui a déjà mis diantrement d'eau dans son vin; le radical bouillant de 1870 est presque un opportuniste en 1885; l'homme qui en 1881 faisait à Marseille un discours socialiste que Longuet lui avait soufflé, a lâché tous les radicaux vraiment socialistes. Mais comme vous le dites très bien ce n'est pas Clemenceau qu'il faut accuser, mais les événements. Clemenceau ne demandait pas mieux que de marcher en avant; mais il s'est vu entouré de radicaux si mollasses et si peu sûrs, qu'il a perdu toute confiance dans ses propres idées, dans ses propres aspirations. Et si les monarchistes par leur attaque ne forcent pas les opportunistes à sortir de leur ornière politique, Clemenceau qui pourrait devenir le ministre de la majorité, se laissera conduire par eux. D'ailleurs sa conduite dans l'affaire du Tonkin a été molle et incertaine; faisant aujourd'hui d'excellentes déclarations et le lendemain votant les crédits demandés pour sauver l'honneur du drapeau. Clemenceau, malgré son énergie apparente, est un homme très faible.

Nous attendions le scrutin du 18 pour faire un rapport sur les élections dans lequel nous parlerons des secours reçus de l'étranger, ainsi que des efforts que nous avons faits tant à Paris qu'en province.

Laura vous écrira sous peu.

Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

1. Au second tour, le 18 octobre, les républicains conquièrent 243 sièges alors que les réactionnaires n'en ont que 25. Un certain nombre de représentants ouvriers et socialistes sont élus sur des listes de concentration républicaine : dans la Seine, Basly, Camélinat et Rochefort ; dans le Gard, Numa Gilly ; dans la Haute-Vienne, Planteau ; dans les Bouches-du-Rhône, Clovis Hugues et Antide Boyer. (N. R.)

169. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

23/10/85.

My dear General,

I cannot help thinking that you were vexed about the publication of your letter when you wrote and worked off a little of your vexation on the *Manifest*. I cannot admit that to write "*exploitation perfectionnée des terres cultivées*" instead of "*amélioration des terres cultivées*", and "*développement de la culture du sol*" instead of "*défrichement des terrains incultes*" is to make "insertions amounting to forgeries".

However all these and other corrections shall be made before the manifest is published in pamphlet form, the only form in which it is likely to attract much attention here. I will write at length when I shall have revised the translation.

Affectionately your

LAURA.

TRADUCTION

23 octobre 1885.

Mon cher Général,

Je ne puis m'empêcher de penser qu'au moment où vous avez écrit, vous étiez irrité par la publication de votre lettre et que vous vous êtes un peu soulagé de votre irritation sur le *Manifeste*. Je ne puis accepter que le fait d'écrire « *exploitation perfectionnée des terres cultivées* » au lieu de « *amélioration des terres cultivées* », et « *développement de la culture du sol* », au lieu de « *défrichement des terrains incultes* », constitue « des additions qui équivalent à des faux »¹.

Quoi qu'il en soit, toutes ces corrections et d'autres seront faites avant que le *Manifeste* ne paraisse sous forme de brochure, la seule forme sous laquelle il ait des chances d'attirer beaucoup l'attention ici. Je vous écrirai plus longuement quand j'aurai revu la traduction.

Affectueusement à vous,

LAURA.

1. Depuis son premier numéro, *Le Socialiste* publiait en feuilleton *Le Manifeste* traduit par L. Lafargue. Les phrases incriminées sont contenues dans le n° 7 (p. 4/II) du 10 octobre 1885. (N. R.)

170. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

3, rue du Sommerard
Paris

A. CADOUX
Imprimeur

Impressions de journaux
quotidiens, illustrés
et hebdomadaires

Paris, le 30/10/1885.

Mon cher Engels,

J'ai reçu ce matin au moment de me rendre à l'imprimerie une lettre peu agréable de mon propriétaire qui, avec l'indélicatesse qui le caractérise, me rappelle que le loyer est dû depuis le 15 octobre. Cette lettre m'oblige à vous écrire pour vous prier de m'envoyer un chèque de douze livres.

Deville est parti la semaine dernière pour son pays et c'est moi qui suis chargé de préparer les cinq journaux, et c'est un travail de tous les diables. Je passe la journée à l'imprimerie.

Nos gouvernants républicains veulent être pris pour des rois; ils fabriquent des attentats contre leur précieuse personne : on vient de manquer M. Freycinet¹.

Laura doit vous écrire et je vous dis au revoir et bien à vous,

P. LAFARGUE.

171. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 4/11/85.

Mon cher Engels,

J'ai reçu ce matin votre lettre et le chèque qu'elle contenait : merci. — C'est mon sacré-cochon de propriétaire qui va être

1. *Le Cri du peuple* en date du 30 octobre 1885 (p. 1/V-VI) annonce qu'un coup de revolver a été tiré sur le pont de la Concorde contre la voiture de M. Freycinet par un certain Mariotti. (N. R.)

content. Jamais on n'a vu gens plus méfiants et plus peureux, quand ils ne sont [pas] payés le 15, ils croient que tout est perdu. Je vais rentrer dans l'estime de mon concierge.

La question que vous me posez à propos de Lavigne est difficile à répondre. Un beau jour, il est tombé parmi nous, nous disant qu'il avait traduit *Le 18 Brumaire*, *La Sainte Famille* de Marx, que Fortin ne connaissait pas le premier mot d'allemand, qu'il n'avait fait que lui gâter sa traduction, en voulant la mettre en prétendu français littéraire, etc. Le croyant fort en allemand comme un Turc, nous l'avions chargé de traduire le *Manifeste*. Mais après avoir pris connaissance de la traduction pour le premier n^o, nous décidâmes qu'il fallait la jeter au panier. C'est alors que Laura se chargea de la tâche.

Lavigne me semble un peu fou; il est mauvais coucheur. Voilà les renseignements que je puis vous donner sur le personnage, qui d'ailleurs vient très rarement à nos réunions.

Dans le prochain *Socialiste*, nous commencerons une *galerie de portraits socialistes étrangers*¹. Nous débiterons par Marx et nous continuerons par vous. Pourriez-vous nous donner le nom et l'adresse de quelques socialistes danois, et l'adresse de Frankel ?

En Angleterre nous donnerons Bax, Aveling, Morris, etc. Ces biographies nous permettront de faire l'historique du mouvement socialiste étranger.

La dernière défaite électorale des socialistes français les a rendus un peu modestes; et nous allons les rendre encore davantage, en leur parlant du mouvement socialiste des autres pays.

L'oiseau marchant à quatre pattes pourrait bien être un canard exotique; — voyageurs et chasseurs, tous menteurs. Mais dans les basses-cours les poules qui ont la pituite marchent à quatre pattes, car leurs ailes traînent par terre.

Gambetta pour fêter sa bienvenue fit des emprunts coup sur coup. Le parti radical l'imita, on va faire un emprunt; mais au lieu de faire une souscription publique directe, on le négociera; ce sera le *Crédit foncier* qui sera chargé de le faire. Tous les juifs et les chrétiens de la finance sont dans la jubilation. — Dans quelque temps on ne saura pas s'il a existé un parti radical. Je ne sais où l'on trouvera les éléments pour en faire un. Il n'y a que Brousse et Joffrin à l'horizon; mais ils sont déjà bien opportunistes.

Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

1. *Le Socialiste*, n^o 12 (14 novembre 1885), commence la publication d'une « Galerie socialiste internationale » qui se continuera jusqu'au 28 août 1886. Cette rubrique servira à présenter successivement Marx, Engels, Lavroff, Perovskaïa, Morris, Bax, Aveling, Basly, Bebel, Liebknecht. (N. R.)

172. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 13/11/85.

Mon cher Engels,

Le Socialiste qui paraîtra demain¹ contiendra le portrait et la biographie de Marx. Ci-joint votre binette, qui paraîtra dans le numéro suivant². Pourriez-vous m'envoyer quelques détails sur le soulèvement de mai 1849 à Dresde et dans les provinces rhénanes ? Comme c'est un mouvement insurrectionnel, ce sera très intéressant pour nos lecteurs et leur prouvera que les socialistes allemands savent aussi bien se battre que théoriser. Si vous m'envoyez des notes pour votre biographie et la campagne de 1849, elles doivent me parvenir mardi matin.

Je suis pris par le fondement : j'ai un furoncle aux fesses, je suis forcé de me tenir debout ou de faire des prodiges d'adresse pour m'asseoir sans injurier la précieuse partie malade. C'est embêtant ! Clemenceau s'opportuniste de plus en plus.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Je vous envoie un numéro du *Journal de l'agriculture pratique*³ qui contient un article de moi ; les chiffres que j'y donne vous intéresseront.

173. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 16/11/85.

Mon cher Engels,

Merci pour les détails sur l'insurrection de mai 49 ; je m'en servirai et cela fera bon effet dans *Le Socialiste*⁴.

1. *Le Socialiste*, n° 12, du 14 novembre 1885 (p. 3/I, 4/III). (N. R.)

2. *Le Socialiste*, n° 13, du 21 novembre 1885 (p. 3/I, 4/III). (N. R.)

3. Nous n'avons pu retrouver d'exemplaire de ce journal. (N. R.)

4. Lafargue a utilisé ces notes pour la propre biographie d'Engels. (N. R.)

Vous avez tort de vous plaindre de votre portrait; vous avez l'air d'un Tamerlan habillé à la moderne; je serais heureux si tous les autres viennent aussi bien.

Mon propriétaire m'a enlevé tout mon chèque, et nous voici sans le sou; et forcés de recourir à vous; veuillez je vous prie m'envoyer un chèque de dix livres.

J'ai renoncé au métier d'équilibriste et maintenant je suis couché sur le flanc, pour que la partie la plus importante de ma personne se repose de son service habituel.

Amitiés à Nim et bien à vous,

P. LAFARGUE.

174. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 19/11/85.

Mon cher Engels,

J'ai reçu votre lettre et le chèque qu'elle contenait : merci. N'ayez aucune crainte au sujet de votre biographie; j'ai été honnête et modéré. Je ne me suis étendu spécialement que sur vos capacités non pas intellectuelles, mais alcooliques.

Les Français ici ne se doutent pas des terribles complications qui peuvent surgir du conflit bulgare-serbe¹. Cependant ils y sont intéressés, la Serbie ayant absorbé tant de capitaux français; et l'on commence à craindre que, victorieuse ou vaincue, elle ne soit obligée à suspendre le paiement de sa dette.

Les Parisiens se fichent de tout en ce moment : ils ont créé un mot nouveau pour exprimer leur état d'esprit, le *Je m'enfoutisme*, et un verbe qui se conjugue *Je m'enfoutisse*, etc.

La grande question n'est pas la Chambre, ni divisions ou subdivisions de la gauche; mais le *Bagne*. Un colonel de la Commune, Lisbonne, cabotin par profession, vient d'avoir l'idée géniale d'ouvrir un café, où les portes sont des grilles, où les tables sont enchaînées, où tous les garçons sont vêtus comme des galériens, traînant la chaîne et la double chaîne. Tous les soirs au lieu de manger à 11 ou 12 heures la traditionnelle soupe à l'oignon, on

1. Le 14 novembre, le roi Milan de Serbie déclarait qu'à la suite des incidents de frontières provoqués par les Bulgares la Serbie se considérait comme étant en état de guerre avec la Bulgarie. (N. R.)

sert le plat du baigne, fait avec des fèves concassées. Il a fait pla-carder sur tous les murs l'annonce de l'ouverture de son baigne, assurant aux clients qu'ils seront servis par des négociants, des banquiers, des notaires, autrefois honorés sinon honorables, mais aujourd'hui se réhabilitant par le travail. Le succès a été fou : on fait queue pour aller boire un bock dans le baigne du citoyen Lisbonne, qui le fait payer double d'ailleurs. Les gens du monde y vont en voiture, et sont heureux de s'entendre tutoyés et d'être rudoyés par les gardes-chiourmes, qui se servent du langage aca-démique du baigne pour parler aux clients.

Ah çà ! croyez-vous que mes fesses ont étudié la philosophie allemande ? Elles ne connaissent pas plus la dialectique que Proudhon et s'arrêteront à la thèse.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

Nous sommes tous malades. Laura a un rhume terrible qui lui fait la figure¹ grosse comme une citrouille et la tête bête comme un chou.

Revu et corrigé,

L. L.

175. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 21/12/85.

Mon cher Engels,

Nous avons lu dans *Justice* du 12 courant, la piteuse réponse de Hyndman et de sa bande². Il a voulu nous punir de notre note³, car depuis il a supprimé le service de *Justice*.

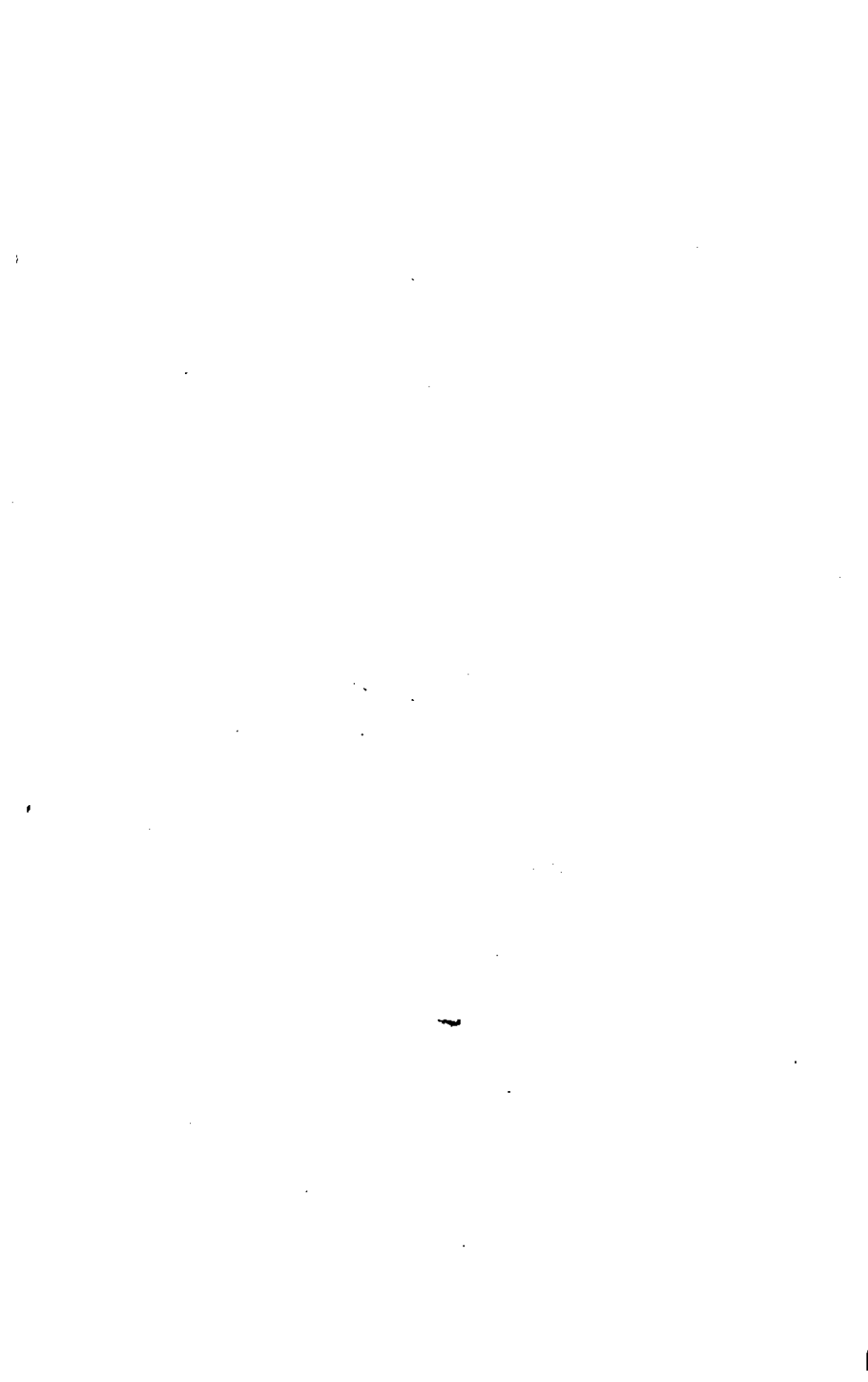
1. Laura Lafargue, ayant « revu et corrigé » ce post-scriptum, a barré le mot : tête, mis ici par Paul, et écrit au-dessus : figure. (N. R.)

2. Dans *Justice* du 12 décembre 1885 (p. 4/I-III) paraît un article intitulé « Tory Gold » signé de tout l'Exécutif de la Social Democratic Federation. Il y est reconnu que l'on a reçu 340 £ du parti tory pour soutenir les candidatures socialistes et l'on déclare qu'en l'occurrence toute critique nuit au parti ! (N. R.)

3. Une note dénonçant la collusion de la Social Democratic Federation avec les Tories avait paru sous le titre : « Angleterre » dans *Le Socialiste*, n° 16, du 12 décembre 1885 (p. 3/II). (N. R.)



Le portrait d'Engels publié dans Le Socialiste du 14 novembre 1885, mentionné dans la lettre n° 172.



Je suis revenu sur la question (l'article paraîtra dans le prochain numéro); mais pour ne pas effaroucher nos amis, qui, ayant tant souffert des querelles, veulent éviter à toute force ce qui pourrait diviser, j'ai traité le sujet [Hyndman] dans une correspondance, censée reçue de Londres¹. J'ai saisi l'occasion de donner un coup de patte aux possibilistes qui vantent l'élection des Cremer et des Howell, comme une victoire ouvrière. Je dis que les tories veulent maintenant imiter la tactique des libéraux, qui achètent les leaders des trade-unions; ils ont voulu acheter des socialistes pour les leur opposer. Présenté ainsi, nos amis ne protesteront pas.

Voici la terrible saison qui approche, la saison des étrennes : pourriez-vous nous envoyer un chèque de £ 12.- pour nous aider à la passer.

Tout s'écroule aujourd'hui. On disait : *solide comme le Pont-Neuf*. Les Parisiens montraient leur pont avec autant d'orgueil que la colonne. La Seine, gonflée, vient d'ébranler un pilier, qui cède.

Nous vous souhaitons un *merry Christmas*² à tous. Bien à vous,

P. LAFARGUE.

P.-S. — Envoyez-moi la dernière *Justice*.

176. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, [End of] Dec^{br}/85.

My dear General,

What with being busy and what with being lazy, I have let so many nothings accumulate that I don't know how or where to begin.

Malon's "société" does not spoil the game of our "cercle". Indeed he had the start of us. But "cercle" and "société" run in parallel lines and do not cross each other. Malon's is a ponderous

1. Dans *Le Socialiste*, n° 18, du 26 décembre 1885 (p. 2/II-III), on lit une « Lettre d'Angleterre » signée Patrick O'Leary, où Lafargue explique comment les socialistes anglais ont touché 25.000 francs des tories pour présenter deux candidats dans deux circonscriptions particulièrement défavorables. (N. R.)

2. Joyeux Noël. (N. R.)

concern,—like his own unreadable and unread *Socialisme depuis les âges les plus reculés*,—whose purpose it is to lay down the lord knows what laws and to “reform”, while the object of the cercle is simply to get as many men and women as may be to help to put money in the purse of the poverty-stricken socialism of this fair city.

Paul went to one of Mother Adam’s literary evenings last night. Mme Adam, la fille d’Eve whose name while she lived in single blessedness was Juliette Lambert (author of a book in answer to one of Proudhon’s), was very amiable and while explaining to Paul how she had come to put off publishing a paper of his which she had accepted a good while ago, promised to insert an article of his “sur la famille” within three months. I had sat up late for news and had dropped asleep at last, after much waiting; for hope deferred, if it doesn’t always [make] one sick, at all events makes one sleepy. Well, Paul came home at about one o’clock in the morning and after waking me and stuffing me with chestnuts—of which he buys a penny-worth whenever he stays out late—told me the story of what had happened and how both his articles were accepted by the *Nouvelle Revue*. “Once in the bosom of Adam”, thought I, “he is sure to get on !” With which comforting reflection I fell fast asleep again.—Paul has told you the story of *Séverine* and wishes me to tell you that of *Valentine*. I’m very willing, I’m sure, only it’s a long story and rather hard to tell.

While I was staying with you, in London, last year, Paul spent a day in the country with some friends of a friend of his (Giraud, the haschisch eater); the friends in question are M. Georges Godde, Mme Godde and a family of 4 or 5 big boys. Mme Godde (*Valentine pour Georges*) is the mother of the boys and the wife of an absent husband. She had been spoken of to me as a very good sort of woman, an affectionate mother and a devoted wife, not indeed to her husband but to her cousin. In short, I was told that at Draveil, in a delightful country house, bearing the pretty name of “Les Fauvettes”, an idyllic bit of happiness was to be witnessed for the going there. So one day Paul took me down to Draveil. I saw the semi-attached couple and had a glimpse of a very queer household, consisting of the *cousins*, a servant girl and a stable-boy, a horse, a few dogs and a good many fowls. I noticed some fine geranium plants, too, but thought that flowers and fruit and vegetables were all strangely neglected. The boys were away at college. We had a very pleasant day of it, driving, boating, country-walking, eating and drinking. But worse remains behind.

Some three or four months after our trip to Draveil, Giraud drops in and tells us that there has been a row in fairyland and that it’s war to the knife between Oberon and Titania-Godde. Oberon (*Georges pour Valentine*) had been turned off. Of course *le quibus* was at the bottom of all. Godde, as his bosom-friend, Giraud, allows, *s’avachissait*, which means that not only had he come

more and more—and much more than suited Valentine—to sink the lover in the husband, but also that Mme Godde was out of pocket for Godde's sake.

Now Mme Valentine, between whiles, had cast an eye on a young neighbour of hers (the nephew of her own Georges), who is only 19 and who, it appears, is less *avachi* than his uncle. You know the weakness of French people "pour nos neveux". This particular nephew, who also answers to the name of Georges, and who is a clever and impudent young fellow, a sort of neveu de Rameau, has succeeded his uncle in Valentine's good graces—the only grace about her, for her very ugly ugliness has no one redeeming feature. When I met her, I was prepossessed in her favour, believing her to be much in love with her cousin who is young, good-looking and a Frenchman. But I was altogether out, for it is she that is volatile. Godde is a limp thing and since his only object was "le coucher et le couvert", he is rightly served. Anyway, Valentine gave notice to Georges the first to leave, seeing that Georges the second was engaged and waiting to take his new place. So one memorable autumn evening, poor Georges Ist was turned out, bag and baggage, of that Draveil paradise and sent forth, naked and ashamed, into the wilderness of Paris.

I have heard since that Godde, too, is married and that he had deserted his young wife, a working-woman, some seven years ago, to house with his rich cousin, the black-browed, big-boned, elderly Valentine and her brood of boys.

It's a queer story, you'll admit, and characteristic of our Parisian men and manners.

Will you accept for yourself and for Nimmy and Tussy and Edward and Pumps and Percy and all friends, our best wishes and affectionate regards.

Always yours most affectionately,

LAURA.

A kiss for Johnny.

TRADUCTION

Paris, [fin] décembre 85.

Mon cher Général,

Entre le travail et la paresse, j'ai laissé s'accumuler tant de petits riens que je ne sais comment ni par où commencer.

La « société » de Malon ¹ n'est pas gênante pour notre « cercle ».

1. Le 7 novembre 1885, Malon avait formé une Société républicaine d'économie sociale qui a pour but (article 2 des statuts) « l'étude des questions sociales, d'après les données de la science et du développement historique et économique moderne... de mettre à l'ordre du jour les réformes urgentes, d'élaborer des projets et de travailler à leur adoption et mise en pratique ». (N. R.)

Il nous avait évidemment devancés. Mais « cercle » et « société » fonctionnent selon des lignes parallèles qui ne s'entrecroisent pas. L'entreprise de Malon est quelque chose de pesant, tout comme son livre illisible et que personne ne lit sur *Le Socialisme depuis les âges les plus reculés* ; et le but de sa société est de formuler Dieu sait quelles lois et de « faire des réformes », tandis que l'objet du cercle est simplement de rassembler le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes pour nous aider à remplir la bourse du socialisme miséreux de cette belle ville.

Paul est allé hier soir à l'une des soirées littéraires de la mère Adam. Mme Adam, la fille d'Ève qui s'appelait dans l'heureuse innocence du célibat Juliette Lambert (auteur d'un livre en réponse à un autre de Proudhon ¹) a été très aimable et, tout en expliquant à Paul pourquoi elle avait été amenée à différer la publication d'un « papier » de lui qu'elle avait accepté il y a pas mal de temps, elle a promis d'insérer son article « sur la famille » dans les trois mois à venir. J'avais veillé tard pour avoir des nouvelles et je m'étais finalement endormie après avoir attendu longtemps ; car l'espoir toujours remis, s'il ne rend pas toujours malade, finit tout de même par vous endormir. Eh bien ! Paul est rentré vers une heure du matin et, après m'avoir éveillée et bourrée de marrons (il en achète toujours pour deux sous toutes les fois qu'il rentre tard), il m'a raconté tout ce qui s'était passé et m'a annoncé que ses articles étaient acceptés tous les deux par *La Nouvelle Revue*. « Une fois de retour dans le sein d'Adam », ai-je pensé, « il est sûr de réussir ! » Sur cette réflexion consolante, je me suis rendormie profondément. Paul vous a raconté l'histoire de *Séverine* et voudrait que je vous raconte celle de *Valentine*. Je veux bien, naturellement, mais c'est une longue histoire assez difficile à raconter.

Pendant mon séjour chez vous à Londres l'année dernière, Paul a passé une journée à la campagne chez des amis d'un de ses amis (Giraud, le mangeur de hachich). Les amis en question sont M. Georges Godde, Mme Godde et une famille de 4 ou 5 grands garçons. Mme Godde (Valentine pour Georges) est la mère des garçons et la femme d'un mari absent. On m'en avait parlé comme d'une femme très bien, une mère tendre et une épouse affectueuse, non pas, à vrai dire, envers son mari, mais envers son cousin. Bref, on m'a raconté qu'à Draveil, dans une délicieuse maison de campagne qui porte le joli nom de « Les Fauvettes », un spectacle idyllique s'offrait aux visiteurs. Un jour donc Paul m'a emmenée à Draveil. J'ai vu ce couple aux liens imprécis et j'ai entrevu une maisonnée très bizarre comprenant les *cousins*, une

1. Juliette Adam avait publié en 1858 *Les Idées antiproudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage*, qui était une réponse à *Justice*, de Proudhon. (N. R.)

bonne et un garçon d'écurie, un cheval, plusieurs chiens et de nombreuses volailles. J'ai remarqué aussi de beaux géraniums, mais j'ai trouvé que les fleurs, les fruits et les légumes étaient tous étrangement négligés. Les enfants étaient en classe. Nous avons passé une journée très agréable en voiture, en canot, en promenade dans la campagne; nous avons mangé et bu. Mais hélas ! attendez la suite.

Trois ou quatre mois environ après notre excursion à Draveil, Giraud vient nous voir et nous raconte qu'il y a eu du grabuge au pays des fées et qu'Obéron et Titania-Godde sont à couteaux tirés. Obéron (Georges pour Valentine) avait été congédié. Naturellement *le quibus* était au fond de toute l'histoire. Godde, comme son ami intime Giraud veut bien l'admettre, *s'avachissait*, ce qui signifie que non seulement il en était venu de plus en plus (et beaucoup plus qu'il ne convenait à Valentine) à devenir moins amant que mari, mais aussi que Mme Godde en était de sa poche pour les beaux yeux de Godde.

Or, Mme Valentine avait entre temps porté ses regards sur un de ses jeunes voisins (le neveu de son propre Georges) qui n'a que 19 ans et qui, paraît-il, est moins *avachi* que son oncle. Vous connaissez la faiblesse des Français « pour nos neveux ». Ce neveu-là, qui répond aussi au nom de Georges, et qui est un jeune garçon malin et impudent, dans le genre neveu de Rameau, a succédé à son oncle dans les bonnes grâces de Valentine, la seule grâce qui existe chez elle, car son absolue laideur n'a aucun trait qui la rachète. Quand j'ai fait sa connaissance, j'étais bien disposée en sa faveur, la croyant très amoureuse de son cousin qui est jeune, beau et Français. Mais j'étais tout à fait dans l'erreur, car c'est elle qui est volage. Godde est une chiffie et puisque son seul souci était « le coucher et le couvert », c'est bien fait pour lui. En tout cas, Valentine a signifié son congé à Georges I^{er}, vu que Georges II était retenu et attendait d'occuper son nouveau poste. C'est pourquoi, par un mémorable soir d'automne, le pauvre Georges I^{er} a été chassé, avec armes et bagages, de ce paradis de Draveil et lancé, nu et honteux, dans la désolation de Paris.

J'ai appris depuis que Godde est également marié et qu'il avait abandonné sa jeune femme, une ouvrière, il y a environ sept ans, pour s'installer chez sa riche cousine, l'osseuse et vieillissante Valentine aux noirs sourcils, et sa nichée de garçons.

C'est une curieuse histoire, vous l'avouerez, caractéristique de nos Parisiens et de leurs mœurs.

Recevez pour vous-même, pour Nimmy, Tussy, Edward, Pumps, Percy et tous les amis nos meilleurs vœux et nos salutations affectueuses.

Toujours bien affectueusement à vous,

LAURA.

Un baiser pour Johnny¹.

1. Jean Longuet. (N. R.)

1886

177. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[About 10th] Jan^{ry}/86, Paris.

My dear General,

A little fellow of eleven comes up twice a week of an evening and cons his German lessons with me; he says that I help him, but I rather think that it is *he* who is helping *me* to the elements of German grammar. He has just left me and as Paul will not be home till morning or till midnight, I mean to have a good chat with you—the first real bit of chat I shall have had this year.

The other night we had Paul's cousins and a Russian family to dinner, Paul playing cook for the nonce (have I told you that he took to cooking at Ste Pélagie?) and concocting a bouillabaisse. Do you know what a bouillabaisse is? Thackeray sings of it:

*This Bouillabaisse a noble dish is,
A sort of soup, or broth, or brew,
Or hotchpotch of all sorts of fishes,
That Greenwich never could outdo;
Greenherbs, red peppers, mussels, safferm
Soles, onions, garlic, roach and dace,
All these you eat at Terre's tavern
In that one dish of Bouillabaisse*¹.

And indeed, as he says, "it is a rich and savoury stew"—invented by some Marseillais genius.

1. THACKERAY : « The Ballad of Bouillabaisse », *Works*, t. VII, Oxford. (N. R.)

Well, Paul's Bouillabaisse was very good and put such mettle into us that we actually turned out, at eleven o'clock p.m., on a snowy winter-night, to go and have a peep at a ball going on at some distance from our place in celebration of the Russian New Year's Eve. We looked on at the dancing till half past three in the morning, and a very pleasant and interesting sight it was. Both the men and women that jumped and hopped about—Jews for the most part—were very striking in appearance: some of the girls had donned their national costumes which are of graceful cut and brilliant in colouring. And such dancing! The most violent gymnastics are nothing to it; ordinary folks would be laid up for a week after such exercise, but these young Russian people, when we came away, appeared to be merely getting themselves into working order for the heavy business of the ball. There were many hundreds of persons present and there was a profit of 600 frs.

What do you think of this « dernière incarnation » de Deville? Like most French love-stories it is one part tragedy and three parts farce. An « union libre » contracted "on compulsion" by a young man whose boast it has been to be fickle and unfaithful constitutionally and on principle. Indeed he preached the gospel of infidelity in and out of season and, since to preach this gospel in Paris is like carrying coals to Newcastle, I have always thought that even one's golden youth might be better employed. It's true that such fire-works amuse those that let them off and do not hurt the lookers on. Deville is likely to be metamorphosed into as steady and obedient and henpecked a husband as poor Mesa himself. Meanwhile Benedict and Beatrice in their walks about the Quartier Latin run the risk of coming into frequent collision with the « blondes or brunes tendresses » of the neighbourhood, for Deville appears to have studied the charms of these ladies as methodically as he does all things, from doing his hair to tying his shoe-strings.

The frisky Séverine, whose impudence I admire, continues to go the way she should not go. However, "her ways are ways of pleasantness"; she sticks to the principle of "the greatest happiness of the greatest number" and as even a husband is but a unit after all, poor Guebhard is nowhere. This Guebhard's conduct is an enigma. A very learned and intelligent person, doctor of medicine and professor of all sorts of sciences, he submits to play the poorest part in the comedy got up at his own expense and performed at his own theatre—the offices of the *Cri du peuple*. He is a Jew and close-fisted, yet his hard cash is scattered like grains of common sand by the fairy fingers of Séverine, he is young and good-looking and rich, but he works hard and stays at home while Séverine gads about. For his dinner she sends him up a bottle of wine and a couple of sausages and then takes Labruyère's arm and starts in his company for some restaurant en ville. She returns to her nest (she has been a mother, but the birds have flitted) at

day-break. She is a pretty-looking woman and makes hay in her hey-day and while the sun shines.

Tell Nim that cake and pudding have gone the way of all good things: the last, least slice I sent to Louise Michel at St-Lazare. And it appears that this mouthful of plumpudding acted like a talisman and opened the gates of her prison house, for the very same day she was set at liberty. To her infinite disgust and she protests in the most indignant terms against this latest piece of infamy perpetrated by Grévy. She has sent word that she means to call on us to-morrow.

Goodbye, my dear General, and "hoping this will find you as it leaves us", in good health.

Love to all.

Affectionately yours,

LAURA.

[Vers le 10] Janvier 86, Paris.

Mon cher Général,

Un petit bonhomme de 11 ans monte ici deux soirs par semaine pour étudier ses leçons d'allemand avec moi; il me dit que je l'aide, mais je trouve plutôt que c'est *lui* qui m'aide à apprendre les éléments de la grammaire allemande. Il vient de me quitter, et comme Paul ne sera pas rentré avant le matin ou avant minuit, j'ai l'intention de bavarder longuement avec vous : c'est la première fois que j'aurai vraiment pu le faire cette année.

L'autre soir nous avions à dîner des cousins de Paul et une famille russe; Paul faisait le cuisinier pour la circonstance (vous ai-je dit qu'il s'est mis à la cuisine à Sainte-Pélagie ?) et il a confectionné une bouillabaisse. Savez-vous ce que c'est qu'une bouillabaisse ? Thackeray la célèbre en vers :

*Cette bouillabaisse est un noble plat,
Une sorte de soupe, de potage ou de brouet
Ou de salmigondis de toutes sortes de poissons,
Supérieure à ce qu'a jamais pu faire Greenwich;
Herbes, poivre rouge, moules, safran,
Soles, oignons, ail, gardons et dards,
On mange tout cela à la Taverne de Terre
Dans ce plat unique qu'est la bouillabaisse.*

Et en vérité, comme il le dit, « c'est un ragoût riche et savoureux », inventé par je ne sais quel génie marseillais.

Eh bien ! la bouillabaisse de Paul était très bonne et nous a

remplis d'une telle ardeur que nous sommes tout bonnement sortis à 11 heures du soir, dans la neige d'une nuit d'hiver, pour aller jeter un coup d'œil à un bal qui avait lieu à quelque distance de chez nous, à l'occasion du Nouvel An russe. Nous avons regardé danser jusqu'à 3 heures et demie du matin, et c'était un spectacle fort agréable et intéressant. Aussi bien les hommes que les femmes qui sautaient et gambadaient (des Juifs pour la plupart) avaient un aspect très curieux : quelques jeunes filles avaient revêtu leur costume national qui est d'une coupe gracieuse et d'un coloris éclatant. Et quelles danses ! La gymnastique la plus violente n'est rien en comparaison ; le commun des mortels serait sur le flanc toute une semaine après un tel exercice, mais ces jeunes Russes, au moment où nous partions, semblaient tout juste se mettre en train pour le morceau de résistance du bal. Il y avait là plusieurs centaines de personnes et on a fait 600 francs de bénéfice.

Que pensez-vous de cette « dernière incarnation » de Deville ? Comme dans la plupart des histoires d'amour françaises, il y a un quart de tragédie et trois quarts de farce. Une « union libre » contractée « par force » par un jeune homme qui s'est toujours vanté d'être volage et infidèle par tempérament et par principe. Il prêchait vraiment l'évangile de l'infidélité à tout propos et hors de propos et, comme c'est porter de l'eau au moulin que de prêcher cet évangile à Paris, j'ai toujours pensé qu'on pouvait faire un meilleur usage de sa jeunesse dorée. Il est vrai que de tels feux d'artifice amusent ceux qui les allument et ne font pas de mal aux spectateurs. Il est probable que Deville se métamorphosera en mari aussi rangé, obéissant et mené par le bout du nez, que le pauvre Mesa lui-même. En attendant, Benedict et Béatrice, au cours de leurs promenades au Quartier latin, courent le risque de tomber fréquemment sur les « blondes ou brunes tendresses » de ces parages, car Deville semble avoir étudié les charmes de ces dames avec cet esprit méthodique qu'il apporte à toute chose, depuis sa coiffure jusqu'au laçage de ses souliers.

La fringante Séverine ¹, dont j'admire l'effronterie, persévère dans une voie qui n'est pas la bonne. Néanmoins, « ses voies sont des voies aimables » ; elle s'en tient au principe du « plus grand bonheur pour le plus grand nombre », et comme même un mari n'est après tout qu'une unité, le pauvre Guebard ² n'existe pas. La conduite de ce Guebard est une énigme. C'est un homme très instruit et intelligent, il est docteur en médecine et professeur de toutes sortes de sciences, et il accepte le rôle le plus lamentable dans cette comédie montée à ses frais qui se joue dans son propre théâtre : les bureaux du *Cri du peuple*. Il est juif et dur à la détente, mais ses espèces sonnantes sont éparpillées comme de vulgaires

1. Depuis la mort de J. Vallès, Séverine dirigeait *Le Cri du peuple*. (N. R.)

2. Le docteur Guebard était propriétaire du *Cri du peuple*. (N. R.)

grains de sable par les doigts de fée de Séverine; il est jeune, beau et riche, mais il travaille dur et reste à la maison pendant que Séverine court. Elle lui fait monter pour son dîner une bouteille de vin et une paire de saucisses, puis prend le bras de Labruyère et part en sa compagnie vers quelque restaurant en ville. Elle retourne au nid (elle a eu des enfants, mais les oiseaux se sont envolés) au lever du jour. C'est une jolie femme et elle profite de ses beaux jours pour battre le fer pendant qu'il est chaud.

Dites à Nim que le gâteau et le pudding ont pris le chemin de toutes les bonnes choses : la dernière tranche, toute petite, a été envoyée à Louise Michel à Saint-Lazare. Et il paraît que cette bouchée de plum-pudding a agi comme un talisman et a ouvert les portes de sa prison, car le même jour elle a été remise en liberté. Elle en est d'ailleurs outrée et elle proteste dans les termes les plus indignés contre cette dernière infamie perpétrée par Grévy. Elle nous a fait savoir qu'elle comptait nous rendre visite demain.

Au revoir, mon cher Général, avec l'espoir que cette lettre vous trouvera en aussi bonne santé que nous.

Amitiés à tous.

Affectueusement à vous,

LAURA.

178. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 10/1/86.

Mon cher Engels,

Voici comment il s'est fait que le 4 janvier, G. Deville est entré en ménage, un peu malgré lui. Pour que cette nouvelle vous paraisse aussi drôle qu'à nous, il faudrait connaître celui que nous appelons quelquefois *la vieille fille*.

Deville est un méridional, brun comme un mulâtre; sa famille est originaire des Pyrénées, il y a sans nul doute du sang maure dans ses veines. Bien qu'il soit très nerveux et excessivement bouillant, il cache sa violence sous un air calme, compassé et méthodique; un de nos amis, ouvrier mécanicien, prétend qu'il a une mécanique dans le ventre. Il est en effet réglé comme une horloge, il se lève, lit les journaux, déjeune, va au café, rentre chez lui, travaille, etc. à heure fixe, à la minute exacte. Ses idées sont

établies avec la même régularité que sa manière de vivre. Du temps qu'il était étudiant il avait eu des familiarités, toujours méthodiques, avec toutes les femmes du Quartier latin, qui le considéraient hautement, justement à cause de la manière régulière dont il faisait toute chose. Puis comme il est beau garçon, il eut des maîtresses un peu plus sérieuses; il les renouvelait souvent, même il en eut plusieurs à la fois, qui quelquefois se croisaient dans son escalier; il lui est arrivé d'en cacher une de passage dans sa cuisine, tandis que la sultane favorite était dans la chambre à coucher. Il mettait sa conduite en harmonie avec sa théorie, « qu'en amour, le commencement est le meilleur ». Il commençait souvent. Son père est notaire; il aime beaucoup son fils, mais abomine ses idées socialistes. Un jour ayant appris que son Gabriel avait une maîtresse, il lui écrit : « C'est sans doute une collectiviste, celle avec qui tu vis. — Je n'en sais rien, répliqua Deville, nous parlons d'autre chose quand nous sommes ensemble. »

Cependant dernièrement on ne voyait jamais plus de femmes avec Deville. On ne savait qu'en penser.

Deville, toujours méthodique, prenait ses repas depuis neuf ans dans la même pension bourgeoise. Le propriétaire est un Savoyard, qui conserve en plein Paris les mœurs patriarcales de ses montagnes... c'est toute la famille qui occupe tous les emplois de la maison. Les fils sont cuisiniers et les filles servent les clients; la mère tient les livres et la grand-mère s'assoit au comptoir pour recevoir l'argent. Une des filles conquiert le cœur volage de Deville, depuis combien de temps personne ne le sait : mais elle allait chez lui, tous les jours, de 3 à 5 heures, sans que personne s'en doutât. Le jour de l'an, l'énamourée Dulcinée fut dénoncée par une lettre anonyme; elle fut surveillée, suivie et surprise. On l'enferma un jour; elle avoua tout. Le père s'adressa [à] Deville, et lui demanda ce qu'il comptait faire : « J'aime votre fille; je la considère comme ma femme; mais jamais je ne [me] marierai, mes principes s'y opposent. » Le père indigné, mit sa fille à la porte. Heureusement que ses sœurs, qui sont mariées, ont d'autres idées que le père, vieux Savoyard. La jeune fille alla chez Deville, qui officiellement nous annonça qu'il était en ménage. Toute sa vie va être dérangée; il faudra qu'il l'arrange suivant un autre ordre méthodique. Comme tout ce que fait Deville est fait sérieusement, il demande une fille pour que le ménage commence à être complet.

Je suis enchanté de votre bonne opinion sur mes articles du *Socialiste*; c'est difficile de vous plaire. Si Kautsky le désire je lui écrirai une critique sur *Germinal* de Zola, et sur *Bel Ami* de Maupassant. Ce dernier roman est une œuvre remarquable : les mœurs du journalisme parisien y sont peintes avec un rare talent.

Merci de votre chèque,
nos amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

179. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 17 Jan. 1886.

My dear Laura,

Glad the dictionaries have arrived at last. They were promised to be sent from here more than a week before Christmas.

Yesterday I received a postcard from Dr. Max Quarck informing me that as a good extract from *The Capital* is wanted, he intends to translate Deville's: "*Herr Deville hat mir nun eben auf mein Nachsuchen die alleinige Autorisation zur Uebersetzung seines Auszuges ins Deutsche gegeben*"; the great Quarck has offered it to Meissner and desires me to favor him with a preface.

Now if Deville has really done so, I cannot but consider that he has acted very unwisely and moreover contrary to all the international obligations practically existing amongst the lot of us. How in the world could he commit himself with a man of whom he knew nothing? This Quarck is one of half a dozen young literati who hover about the boundary land between our party and the Katheder-Sozialismus, take jolly good care to keep clear of all the risks involved by being connected with our party, and yet expect to reap all the benefits that may accrue from such connection. They make a lively propaganda for *das soziale Kaisertum der Hohenzollern* (which Quarck has dithyrambically celebrated), for Rodbertus against Marx (Quarck had the cheek to write to me that he honored *The Capital* by placing it in his library *neben die Werke des grossen Rodbertus!*) and especially for each other. The fellow is so utterly impotent that even Liebknecht who has a certain tenderness for these fellows, has agreed with Kautsky that he is not fit to write in the *Neue Zeit*.

This moment Kautsky enters with Paul's letter; according to that Deville has *not* replied and Quarck lies. I should be very glad if this was so, because then I should have that little scamp completely on the hip.

But now as to the translation itself. First of all, an extract from *The Capital* for our German workmen must be done from the German original, not from the French edition. Secondly Deville's book is too big for the working men, and would in the translation, especially of the second half, be as difficult as the original, as it is composed as much as possible of literal extracts. It does well enough for France where most of the terms are *not* Fremdwörter, and where there is a large public, not exactly working men, who

all the same wish to have some knowledge—of easy access—of the subject, without reading the big book. That public, in Germany, ought to read the original book.—Thirdly, and chiefly, if D[eville]'s book appears in German, I do not see how I can consistently, with my duty towards Mohr, let it pass unchallenged as a faithful résumé. I have held my tongue while it was published only in French, although I had distinctly protested against the whole second half of it, before publication. But if it comes to be put before the German public, that is quite a different thing. I cannot allow, in Germany, Mohr to be perverted—and seriously perverted—in his *very words*.

If there had been not that absurd hurry at the time, if it had been revised as I suggested, there would not be that objection now. All I can say, I reserve my full liberty of action in case the book is published in German, and I am the more bound to do so as it has got abroad that I looked it over in the Ms.

I cannot this moment ask Kautsky about his intentions as to D[eville]'s book because all the people for Sunday's dinner have come in, and must conclude. K[autsky] must write himself. As far as I know K[autsky] and B[ernstein] intend making a fresh extract themselves, which would be decidedly the best thing to do, and where they may make use of D[eville]'s work and *acknowledge it with thanks*.

Tussy, Edward, the Pumps and Kautsky, all send their loves, kind regards and kisses and I don't know what more. Ditto Johnny and the other little ones.

Yours affectionately but hungry,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 17 janvier 1886.

Ma chère Laura,

Content que les dictionnaires soient enfin arrivés. On avait promis de les expédier d'ici plus d'une semaine avant Noël.

J'ai reçu hier une carte postale du Dr. Max Quarck m'informant qu'un bon résumé du *Capital* devenant nécessaire, il a l'intention de traduire celui de Deville : « *M. Deville vient de me donner, sur ma demande, l'autorisation exclusive de traduire en allemand son résumé* »; le grand Quarck l'a offert à Meissner et me prie de l'honorer d'une préface.

Or, si Deville a vraiment fait cela, je ne puis m'empêcher de considérer qu'il a agi avec beaucoup d'étourderie, et même contrairement à toutes les obligations internationales existant pratiquement entre nous tous. Comment diable a-t-il pu se

commettre avec un homme dont il ne savait rien ? Ce Quarck appartient à cette demi-douzaine de jeunes intellectuels qui papillonnent aux confins de notre parti et du socialisme de la chaire, prennent bien soin de rester à l'abri de tous les risques qu'implique tout lien avec notre parti, mais comptent bien récolter tout le bénéfice qu'on pourrait retirer d'un tel lien. Ces gens-là font une propagande active pour le *socialisme impérial des Hohenzollern* (que Quarck a célébré en termes dithyrambiques), pour Rodbertus contre Marx (Quarck a eu le front de m'écrire qu'il honorait *Le Capital* en le plaçant dans sa bibliothèque à côté des œuvres du grand Rodbertus !) et surtout l'un pour l'autre. Ce gaillard est si parfaitement incapable que même Liebknecht, qui a une certaine tendresse pour ces gens-là, a été d'avis, comme Kautsky, qu'il n'était pas qualifié pour écrire dans la *Neue Zeit* ¹.

Kautsky entre à l'instant avec la lettre de Paul ; d'après celle-ci, Deville n'a pas répondu et Quarck ment. Je serais très content qu'il en soit ainsi, parce que je pourrai alors river son clou à ce petit greudin.

Mais revenons-en à la traduction elle-même. En premier lieu, un résumé du *Capital* à l'usage de nos travailleurs allemands doit être fait à partir de l'original allemand et non à partir de l'édition française. En second lieu, le livre de Deville est trop gros pour les ouvriers, et il serait en traduction, surtout pour la seconde moitié, aussi difficile que l'original, puisqu'il est composé, dans toute la mesure du possible, d'extraits reproduits littéralement. Il convient assez bien pour la France où la plupart des termes ne sont pas des mots étrangers, et où il existe un large public qui n'est pas spécifiquement ouvrier et qui désire tout de même accéder facilement à une certaine connaissance du sujet sans lire l'ouvrage complet. Ce public-là, en Allemagne, doit lire l'ouvrage original. En troisième lieu et surtout, si le livre de D[eville] paraît en allemand, je ne vois pas comment je pourrais, étant donné mes obligations envers Mohr, l'accepter sans protestation comme résumé fidèle. Je n'ai rien dit quand on l'a publié simplement en français, bien que j'eusse nettement protesté contre toute la seconde moitié avant la publication. Mais s'il vient à être présenté devant le public allemand, c'est une autre histoire. Je ne puis permettre qu'en Allemagne Mohr soit dénaturé, et gravement dénaturé, jusque dans les termes.

S'il n'y avait pas eu cette hâte absurde à l'époque, si l'on avait

1. En réalité Max Quarck avait collaboré à la *Neue Zeit* en 1884 et 1885, où l'on trouve quatre articles de lui. Mais deux au moins nécessitèrent une mise au point de la rédaction. Il semble bien qu'à la suite de ces incidents la rédaction n'ait pas jugé nécessaire de s'assurer plus longtemps sa collaboration. Il était de ceux qu'Engels appelait dans une lettre à Liebknecht (4 février 1885) « la canaille des gens de lettres à demi cultivés ». (N. R.)

procédé à la révision que je suggérais, l'objection n'existerait plus aujourd'hui. Tout ce que je puis dire, c'est que je réserve mon entière liberté d'action au cas où le livre serait publié en allemand, et je suis d'autant plus tenu de le faire que le bruit s'est répandu que je l'ai confronté avec le manuscrit.

Je ne puis en ce moment demander à Kautsky quelles sont ses intentions au sujet du livre de D[eville] ¹, parce que tout le monde est arrivé pour le repas du dimanche, et il faut que je termine. K[autsky] doit écrire lui-même. Pour autant que je sache, K[autsky] et B[ernstein] ont l'intention de faire eux-mêmes un nouveau résumé, ce qui serait nettement la meilleure chose à faire, et ils pourraient alors utiliser l'ouvrage de D[eville] *en le citant avec leurs remerciements.*

Tussy, Edward, les Pumps et Kautsky t'envoient tous leurs amitiés, leurs bonnes salutations et leurs baisers et je ne sais quoi encore, de même que Johnny ² et les autres petits.

Affectueusement à toi, bien que j'aie faim.

F. E.

180. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 9th Febr. 1886.

My dear Laura,

Our clever folks of the S[ocial] D[emocratic] federation scorn to rest on their laurels. Yesterday they must needs interfere in a meeting of the Unemployed—who count now by hundreds of thousands—in order to preach *La Révolution*, revolution in general, and ask the mass to hold up their hands, those who were ready to follow M. Champion wherever he would lead them to—well, to what he does not know himself. Hyndman, who can only overcome his personal cowardice by deafening himself with his own shouts, went on in the same strain. Of course you know what a meeting at 3 p.m. in Trafalgar Square consists of: masses of the poor devils of the East End who vegetate in the borderland between

1. Kautsky avait d'abord eu l'idée de traduire le livre de Deville. Dès qu'il s'en était ouvert à Engels, celui-ci avait fait une critique sévère de ce résumé du *Capital* (lettres des 9 janvier et 16 février 1884). En fin de compte Kautsky fera lui-même un abrégé qu'il publiera en 1887. (N. R.)

2. Jean Longuet. (N. R.)

working class and Lumpenproletariat, and a sufficient admixture of roughs and 'Arrys to leaven the whole into a mass ready for any "lark" up to a wild riot à propos de rien. Well, just at the time when this element was getting the upper hand (Kautsky who was there says das eigentliche Meeting war vorbei, die Keilerei ging los und so ging ich weg), the wiseacres above named took these roughs in procession through Pall Mall and Piccadilly to Hyde Park for another and a truly revolutionary meeting. But on the road the roughs took matters into their own hands, smashed club windows and shopfronts, plundered first wine stores and bakers' shops, and then some jewellers' shops also, so that in Hyde Park our revolutionary swells had to preach "le calme et la modération"! While they were soft-sawdering, the wrecking and plundering went on outside in Audley st. and even as far as Oxford st. where at last the police interfered.

The absence of the police shows that the row was *wanted*, but that Hyndman and Co donnaient dans le piège is impardonable and brands them finally as not only helpless fools but also as scamps. They wanted to wash off the disgrace of their electoral manoeuvre, and now they have done an irreparable damage to the movement here. To make a revolution—and that à propos de rien, when and where they liked—they thought nothing else was required but the paltry tricks sufficient to "boss" an agitation for any vile fad, packing meetings, lying in the press, and then, with five and twenty men secured to back them up, appealing to the masses to "rise" somehow, as best they might, against nobody in particular and everything in general, and trust to luck for the result. Well, I don't know whether they will get over it so easily this time. I should not wonder if they were arrested before the week is out. English law is very definite in this respect: you may spout as long as you like, so long as nothing follows; but as soon as any "overt acts" of rioting ensue, you are held responsible for them, and many a poor devil of a Chartist, Harney and Jones and others, got two years for less. Besides, n'est pas Louise Michel qui veut.

At last I have got nearly the whole of the Ms of the English translation of Vol. I in my hands; the small remnant Edward has promised for Sunday. I shall go at it this week—the only thing that keeps me from it is the revision of a translation (English) of my old book on the English working class by an American lady who has also found a publisher for it in America—strange to say! This I do in the evenings and shall—unless much interrupted—finish this week. As soon as I see my way to fix a date for the printing to begin, I shall go and see K[egan] P[aul], and if we do not come to terms with him go somewhere else; we have hints and offers from more than one. Our position in this respect is much improved. After that—Vol. III, and no more interruptions tolerated.

We thought it very strange that Bernstein should have recommended a fellow like Quarck and asked him. Here is his reply which I give you literally so that there can be no mistake: "Von einer Quarck-Empfehlung bin ich mir gar nichts bewusst, wie sollte ich einen Mann empfehlen, *den ich gar nicht kenne?* Es ist möglich, dass ich auf eine Anfrage einmal geantwortet, *der Mann sei kein Parteigenosse*, aber es liege nichts gegen ihn vor, aber auch nur möglich. ... Sollte da nicht eine Verwechslung vorliegen? Ich selbst *kenne Quarck gar nicht*, habe auch noch *nie* mit ihm korrespondiert. Also wie gesagt, ich bestreite nicht absolut, über Quarck einmal Auskunft erteilt zu haben, aber *empfohlen habe ich ihn nicht.*"

Pardon me that I bother you again with this affair, but I wish to have this extract forwarded to Paris in the original German. As to the rest, I write to Paul about it. Otherwise I wish Deville every happiness in his new ménage and hope it will not interfere too much with his regularity of habits. If once settled down in a new routine, he promises to be the best and happiest of husbands.

The people here go on much as usual. Edward has taken a hall in Tottenham Court Road where he preaches twice every Sunday to an attentive and on the whole reasonably well paying audience—it interferes rather with his after dinner port, but it's a good thing for him as it defeats Bradlaugh's plan to ruin him as a public lecturer; he also goes now and then to provincial towns for 3 lectures on a Sunday! And one the Saturday evening. Bax is something like Paul, writes charming articles often enough in *The Commonwealth*, but utterly unaccountable when an idea runs away with him. For practical agitation poor Bax is most dangerous, being utterly inexperienced; throws the ideas of the study, quite raw as they are, into the meeting-room; has the feeling that something must be done to set the ball rolling, and does not know what; withal very nice, very intelligent, very industrious, so that we may hope he will outlive his zeal.

Yours affectionately,

F. E.

TRADUCTION

Londres, 9 février 1886.

Ma chère Laura,

Nos subtils gaillards de la *S[ocial]* *D[emocratic]* *F[ederation]* dédaignent de s'endormir sur leurs lauriers. Hier il a fallu qu'ils

interviennent dans un meeting des chômeurs ¹ (qui se comptent maintenant par centaines de mille) pour prêcher *La Révolution*, la révolution en général, et pour demander aux masses de manifester par une levée de mains si elles étaient prêtes à suivre M. Champion partout où il les mènerait : il ne sait pas bien lui-même jusqu'où. Hyndman, qui ne peut surmonter sa lâcheté personnelle qu'en s'assourdissant de ses propres cris, a poursuivi sur le même ton. Tu sais naturellement de quoi se compose un meeting à 3 heures de l'après-midi à Trafalgar Square : des masses de pauvres diables de l'East-End qui végètent aux confins de la classe ouvrière et du Lumpenproletariat, avec une addition convenable de durs et de voyous qui servent de levain pour amener la foule à n'importe quel « chahut », et cela peut aller jusqu'à une folle bagarre à propos de rien. Au moment même où ces éléments prenaient la haute main (Kautsky qui était là m'a dit : le meeting proprement dit était terminé, le grabuge commençait et je suis donc parti), les gros malins susnommés ont emmené ces voyous en cortège par Pall Mall et Picadilly jusqu'à Hyde Park pour un autre meeting vraiment révolutionnaire. Mais, en chemin, les durs ont pris la direction des opérations, ils ont fracassé les vitres des clubs et les vitrines des magasins, ils ont pillé d'abord les commerces de vins et les boulangeries, et puis quelques bijouteries, si bien qu'à Hyde Park nos pontifes révolutionnaires ont dû prêcher « le calme et la modération ». Pendant qu'ils répandaient leur eau bénite de cour, les déprédations et les pillages se poursuivaient dehors dans Audley Street et même jusqu'à Oxford Street, où la police est enfin intervenue.

L'absence de la police montre que cette bagarre était *voulue*, mais le fait que Hyndman et Cie aient donné dans le piège est impardonnable et les marque finalement non seulement comme des imbéciles impuissants, mais aussi comme des gredins. Ils ont voulu effacer la honte de leur manœuvre électorale ², et maintenant ils ont fait un tort irréparable au mouvement. Pour faire une révolution (et cela à propos de rien, où et quand il leur plairait), ils ont cru qu'il suffisait des petites ficelles mesquines qui permettent d'être à la tête d'une agitation en faveur de n'importe quelle basse lubie (salles garnies à l'avance, mensonges dans la presse, puis, avec 25 hommes dont ils se seront assuré l'appui, appel au « soulèvement » des masses, n'importe comment et comme elles pourront, contre personne en particulier et contre tout en général), et l'on s'en remet à la chance pour le résultat. Eh bien ! je ne sais s'ils s'en tireront si facilement cette fois. Je ne serais pas surpris qu'ils soient

1. Le 8 février 1886 eut lieu à Trafalgar Square un meeting des chômeurs. *Le Cri du peuple* en date du 11 février (p. 1/III-IV) en rend compte sous le titre « Une journée révolutionnaire à Londres ». (N. R.)

2. Voir note 2 page 320. (N. R.)

arrêtés avant la fin de la semaine. La loi anglaise est très précise à cet égard : vous pouvez déblatérer aussi longtemps que vous voulez tant qu'il n'y a pas de suites; mais, dès qu'il en résulte des actes séditeux « caractérisés », vous en êtes tenu responsable, et plus d'un pauvre diable de Chartiste, Harney, Jones et d'autres ont eu deux ans pour moins que cela. D'autre part, n'est pas Louise Michel qui veut.

J'ai enfin en main presque tout le manuscrit de la traduction anglaise du volume I¹; Edward m'a promis le peu qui reste pour dimanche. Je vais m'y mettre cette semaine; la seule chose qui m'en empêche encore, c'est la révision d'une traduction (anglaise) de mon vieux livre sur les classes laborieuses en Angleterre, faite par une dame américaine qui a aussi trouvé un éditeur pour ce livre en Amérique, ce qui est bien étrange²! Je fais cela le soir et, à moins d'être souvent interrompu, je terminerai cette semaine. Dès que je verrai le moyen de fixer une date pour la mise sous presse, j'irai voir K[egan] P[aul], et si nous ne parvenons pas à un accord avec lui, j'irai ailleurs : il y en a plus d'un qui nous fait des offres discrètes ou ouvertes. Notre situation s'est à cet égard bien améliorée. Après cela, le volume III, et aucune autre interruption ne sera tolérée.

Nous trouvons très étrange que Bernstein ait recommandé un gaillard comme Quarck et l'ait sollicité. Voici sa réponse que je te transmets littéralement afin qu'il ne puisse y avoir aucun malentendu : « Je n'ai pas, à ma connaissance, donné de recommandation à Quarck : comment aurais-je recommandé un homme *que je ne connais pas du tout* ? Il est possible que j'aie répondu une fois à une demande de renseignements *que cet homme n'était pas membre du parti*, mais qu'il n'y avait rien contre lui : mais ce n'est qu'une possibilité. ... N'y aurait-il pas là une confusion ? Moi-même *je ne connais pas du tout Quarck* et je n'ai *jamais* correspondu avec lui. Comme je l'ai dit, je ne conteste pas d'une façon absolue avoir donné une fois des renseignements sur Quarck, mais *je ne l'ai jamais recommandé.* »

Pardonne-moi de t'importuner de nouveau avec cette affaire, mais je désire que cet extrait soit adressé à Paris dans le texte original allemand. Pour le reste, j'écrirai à Paul. Autrement, je souhaite à Deville tout le bonheur possible dans son nouveau ménage, et j'espère que cela ne dérangera pas trop la régularité de ses habitudes. Une fois installé dans une nouvelle routine, il

1. Du *Capital*. (N. R.)

2. *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* avait paru en 1845 en allemand. L'édition américaine, la première traduite en anglais, par M^{me} Kelley Wichnewetski, paraîtra en 1887. A propos de l'opinion d'Engels sur la traduction et l'édition, voir la correspondance avec Sorge (notamment la lettre du 29 avril 1886) et avec la traductrice. (N. R.)

promet d'être le meilleur et le plus heureux des maris.

Ici l'activité continue comme à l'accoutumée. Edward a loué une salle à Tottenham Court Road où il prêche deux fois chaque dimanche devant un public attentif et dans l'ensemble rentable : cela le dérange un peu pour son porto d'après le déjeuner, mais c'est une bonne chose pour lui, car cela déjoue le dessein de Bradlaugh de le *déconsidérer comme orateur public*; il va aussi de temps en temps dans des villes de province faire trois conférences le même dimanche ! Et une le samedi soir. Bax ressemble un peu à Paul, il écrit assez souvent de charmants articles dans le *Commonweal*, mais il est absolument incontrôlable quand une idée s'empare de lui. Pour le travail d'agitation pratique, le pauvre Bax est extrêmement dangereux, car il est tout à fait dépourvu d'expérience; il lance toutes crues dans une salle de réunion les idées qui lui sont venues dans son bureau; il a le sentiment qu'il faut faire quelque chose pour tout mettre en branle, et il ne sait pas trop quoi; au demeurant très gentil, très intelligent, très travailleur, si bien que nous pouvons espérer qu'il survivra à son zèle.

Affectueusement à toi,

F. E.

181. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS (Extraits)¹

16 février 1886.

Mon cher Lafargue,

Je vous félicite. La séance du 11 de la Chambre française est un événement historique². La glace — la toute-puissance parlementaire des radicaux — est rompue et peu importe que ce soient trois ou trente qui ont osé la casser. Et c'était cette superstition chez les ouvriers parisiens, cette croyance qu'en allant au-delà des radicaux on mettrait en danger la République ou du moins on ferait le jeu des opportunistes en divisant le « parti révolutionnaire », qui faisait la force des radicaux.

C'est la défaite définitive du socialisme utopique en France. Car les radicaux étaient tous « socialistes » dans le vieux sens du mot; ce qui survivait des thèses de Louis Blanc et de Proudhon leur servait de draperie socialiste; ils représentent le socialisme uto-

1. Ces extraits ont été publiés dans *Le Socialiste*, n° 115, du 25 novembre 1900. (N. R.)

2. Le 11 février 1886, Basly avait interpellé le gouvernement sur les événements de Decazeville, où la grève avait commencé le 26 janvier. (N. R.)

pique français, dégarni des utopies, et par conséquent réduit à la phrase pure et simple. Ce vieux socialisme français, le 11 février, a été écrasé par le socialisme international d'aujourd'hui. « Misère de la philosophie ! »

Pour votre propagande dans Paris et en France généralement, c'est un événement de premier ordre. L'effet se montrera bien vite; les radicaux — soit qu'ils se séparent carrément des ouvriers, soit qu'ils temporisent en leur faisant des concessions plus ou moins stériles — perdront leur influence sur les masses, avec cette influence se perdra la dernière puissance du socialisme traditionnel, et les cerveaux deviendront accessibles à un nouvel ordre d'idées...

Z... ne me laisse aucun doute que Clemenceau et toute sa bande, une fois engagés dans les intrigues de ministère comme ils le sont, ont pris la maladie parlementaire, qu'ils ne voient plus clair ce qui se passe en dehors du Palais-Bourbon et du Luxembourg, que là est pour eux le plus beau du mouvement; que la France extraparlémentaire ne figure pour eux qu'en sous-ordre. Cela m'a donné la mesure de ces messieurs.

Enfin j'ai vu que le *flectere si nequeo superos, Acheronta movebo*¹ n'est pas leur affaire. Leur cul est assis sur le même plan incliné où Ranc, Gambetta et Cie ont glissé. Ils ont peur de l'Achéron prolétaire.

J'ai dit à Z... : Tant que les radicaux se laisseront effrayer, comme aux ballottages, par le cri de : « La République est en danger », ils ne seront que les serviteurs des opportunistes, leur tireront les marrons du feu. Mais donnez à chaque ouvrier un fusil et 50 cartouches et la République ne sera plus jamais en danger!

182. — FRIEDRICH ENGELS A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 15th March 1886.

My dear Laura,

You complain of the weather and you are in Paris! Look at us here—nothing above freezing-point the last ten days, a cutting east wind, of which you don't know which is the worst, the north east or the south east,—and tonight a fresh couche de neige on streets and roofs. Nim is at her second cold, but it's getting better; I had one too, Pumps and Percy are in the same boat too;

1. Si je ne puis fléchir les Dieux, je remuerai les Enfers (VIRGILE, *Énéide* VII, 312). (N. R.)

fortunately the children are well. However there must be an end to this some time, only I wish it would come.

The English *Kapital* is at last getting into shape and form. I have the whole Ms. here and began revising. Saving the 1st chapter which will require a severe overhauling, the first 200 pages of the original German are ready to go to press. I saw K[egan] P[aul] last week, declined his proposals of two years ago and submitted mine. They were accepted in principle. This, with a man like K[egan] P[aul] who is on all hands described as extremely slippery, means very little, and I expect there will be a tussle with him yet. But that matters nothing at all, because our position in the market has improved wonderfully and we have at least one other good firm who will be glad to take it on very favorable terms. As soon as the thing is concluded, I will let you know.

The book will be published end of Sept[ember] so as not to come out in the dead season, and this gives me time to do the revising work thoroughly. Practically 300 pages of the original are revised, but the last 500 I have not as yet looked at, and there are some very difficult chapters there. And it would never do to hurry over there.

Broadhouse-Hyndman goes on translating "from the original German" in *To-Day*. He has in the sixth monthly Number just finished Chapter I. But his "original German" is the *French translation* now [?] and he insists on proving that with French he can play ducks and drakes quite as much as with German. The thing does so little harm, so far, that K[egan] P[aul] never even mentioned it. But it has done this good that I have got Moore and Edward to finish their work. You have no idea how difficult it is to get hold of this *To-Day*. I have paid in advance but have to dun them almost every month for my copy; moreover, it comes out at all times of the *next* month. Tussy last year went and paid for a copy to be sent to you but, as far as I have heard, it was never sent! However, there is nothing whatever in it except—Christian Socialism!

You will have seen from *Justice*—that at least you do receive in exchange for the *Socialiste*—how Hyndman keeps up his alliance with Brousse and even ignores the new proletarian party in the Chamber.

To me, this appearance of a parti ouvrier in the Palais-Bourbon is the great event of the year. The ice is now broken with which the Radicals had so far succeeded to cover the working masses of France. These Radicals are now forced to come out in their true colours, or else follow the lead of Basly. The latter they will not do for long, nor willingly. Whatever they do, they must alienate the masses and drive them to us, and that quick. Events move rapidly, the Decazeville affair could not come more opportunely than it has done. C'est coup sur coup. And a very

good thing it is that this takes place not in Paris but in one of the darkest and most reactionary and clerical corners of la province. I am exceedingly curious to learn how the affair has terminated to-day in the Chamber. But whatever is done, must turn out to our benefit.

The reappearance of France on the scene of the proletarian movement "comme grande puissance" will have a tremendous effect everywhere especially in Germany and America; in Germany I have done my best to let them know the full importance of the event, and sent Basly's speech to Bebel; Camélinat's will follow as soon as I get it back from Kautsky. How furious Longuet must be that his old friend and, as he believed, protégé Camélinat has turned his back upon him!

At the same time, our Paris friends have done whatever they could to pave the way so that the event, when it came, found a terrain préparé. Their action since the elections has been perfectly correct—their attempt to rally all revolutionary proletarian elements, their forbearance towards the possibilists, their limiting their attacks to those points and facts which showed Brousse and C^o as simple obstacles to union, all this was just what it should have been. And they are now reaping the fruits: Brousse has been driven into a position where he must find fault with Basly and C^o and thereby sever the last bond which still united him to the movement of the masses. Savoir attendre—that is what our friends have learnt at last, and that will carry them through. Paul will be, if he likes, in the Palais-Bourbon before Longuet.

A citizen Hermann has applied to me for an addressed adhesion to what I suppose is your meeting on the 18th. I send it to you herewith 1) to be sure that it falls into the proper hands and 2) that you and Paul may look over and mend my ricketty French.

Now good night, it's one o'clock and I must look over some papers yet to get them out of the way of to-morrow. Kind regards to Paul.

Yours most affectionately,

F. ENGELS.

16th Mar[ch]. Just seen the ordre du jour adopted by the Chamber. It sounds rather different to all previous ordres du jour voted under similar circumstances. It is a decided victory for us, and Freycinet too pfeift aus einem anderen Loch als früher. La situation devient sérieuse pour MM. les Radicaux.

TRADUCTION

Londres, 15 mars 1886.

Ma chère Laura,

Tu te plains du temps et tu es à Paris ! Que devrions-nous dire ? Pas une seule température au-dessus de zéro depuis dix jours, un vent d'Est cinglant, et l'on ne sait lequel est le pire, du vent du

Nord-Est ou de celui du Sud-Est; et ce soir une nouvelle couche de neige sur les rues et sur les toits. Nim en est à son second rhume, mais cela va mieux; j'en ai eu un aussi, Pumps et Percy sont dans la même galère; heureusement, les enfants vont bien. Il faudrait tout de même que cela finisse un jour, je le souhaite en tout cas.

La version anglaise du *Capital* prend enfin forme et tournure. J'ai en main tout le manuscrit et j'ai commencé à le revoir. A part le premier chapitre qui exigera une mise au point rigoureuse, les 200 premières pages de l'original allemand sont prêtes à aller sous presse. J'ai vu K[egan] P[aul] la semaine dernière, j'ai décliné ses propositions d'il y a deux ans et je lui ai soumis les miennes. Elles ont été acceptées en principe. Avec un homme comme K[egan] P[aul] que tout le monde donne pour extrêmement ondoyant, cela ne veut pas dire grand chose, et je m'attends encore à des accrochages avec lui. Mais cela n'a aucune espèce d'importance, car notre situation sur le marché s'est extraordinairement améliorée, et nous avons au moins une autre bonne maison qui le prendra avec joie dans des conditions très favorables. Dès que l'affaire sera conclue, je te le ferai savoir.

Le livre sera publié fin septembre, de façon à ne pas sortir à la morte-saison, et cela me laissera le temps de faire une révision complète. Trois cents pages de l'original sont pratiquement révisées, mais je n'ai pas encore regardé les 500 dernières, et il y a là des chapitres très difficiles. Et il ne servirait à rien de se précipiter.

Broadhouse-Hyndman continue à traduire « à partir de l'original allemand » dans *To-Day*¹. Il vient, dans le sixième numéro mensuel, de terminer le chapitre 1. Mais son « original allemand », c'est la *traduction française*, et il tient à prouver qu'il peut traiter le français avec la même insouciance aventureuse qu'il traite l'allemand. C'est tellement inoffensif jusqu'à présent que K[egan] P[aul] n'y a même pas fait allusion. Il y a tout de même eu une conséquence heureuse, c'est que j'ai pu faire terminer leur travail à Moore et à Edward. Tu ne peux te faire une idée du mal qu'on a à trouver ce *To-Day*. J'ai payé d'avance, mais il faut que je les relance presque tous les mois pour avoir mon exemplaire; par-dessus le marché, le numéro du mois sort à n'importe quel moment du mois *suiwant*. Tussy est allée l'année dernière payer un numéro qui devait t'être envoyé, mais, pour autant que je sache, on ne l'a jamais fait. Il n'y a absolument rien là-dedans, sauf... du socialisme chrétien!

Tu as dû lire dans *Justice* (tu reçois au moins celui-là en échange

1. Depuis le n° 23 (octobre 1885), *To-Day* publie la traduction du *Capital* par John Broadhouse, « d'après l'original allemand ». Dans le n° 27, de mars 86, le premier chapitre se termine et le second commence. La publication continuera jusqu'en mai 1889, mais s'arrêtera avant la fin du livre premier. (N. R.)

du *Socialiste*) que Hyndman maintient son alliance avec Brousse et qu'il ignore même le nouveau parti prolétarien à la Chambre ¹.

A mon sens, cette apparition d'un parti ouvrier au Palais-Bourbon est le grand événement de l'année. La chape est maintenant rompue sous laquelle les radicaux avaient réussi jusqu'à présent à étouffer les masses laborieuses de France. Ces radicaux sont maintenant contraints soit d'apparaître avec leur vrai visage, soit de suivre l'exemple de Basly, ce qu'ils ne feront pas de sitôt ni de bon cœur. Quoi qu'ils fassent, ils devront s'aliéner les masses et les pousser vers nous, et rapidement. Les événements vont vite, l'affaire de Decazeville ² ne pouvait arriver plus à point. C'est coup sur coup. Et c'est très bien que cela ait lieu non pas à Paris, mais dans l'un des coins les plus obscurs, les plus réactionnaires et les plus cléricaux de province. Je suis extrêmement curieux de savoir comment l'affaire s'est terminée aujourd'hui à la Chambre ³. Mais quoi qu'on fasse, tout doit tourner à notre avantage.

La réapparition de la France sur le théâtre du mouvement prolétarien « comme grande puissance » aura partout un effet formidable, surtout en Allemagne et en Amérique; en Allemagne, j'ai fait de mon mieux pour faire sentir à nos amis toute l'importance de l'événement, et j'ai envoyé à Bebel le discours de Basly; celui de Camélinat suivra dès que Kautsky me l'aura rendu. Longuet doit être furieux que son vieil ami et, croyait-il, son protégé Camélinat l'ait abandonné!

En même temps, nos amis de Paris ont fait tout ce qu'ils ont pu pour frayer la voie, si bien que l'événement, lorsqu'il s'est produit, a trouvé un terrain préparé. Leur action depuis les élections a été parfaitement juste : leur tentative pour rallier tous les éléments prolétariens révolutionnaires, leur patience à l'égard des possibilistes, la façon dont ils ont limité leurs attaques aux points et aux faits qui montrent que la seule raison d'être de Brousse et Cie est de faire obstacle à l'union, tout cela a été exactement ce qu'il fallait. Et ils en recueillent maintenant les fruits : Brousse a été

1. A la suite des élections de 1885, un certain nombre de députés élus sur des listes de coalition républicaine, comme Basly, Camélinat, Clovis Hugues, Antide Boyer, etc., constituèrent à la Chambre un groupe ouvrier qui va avoir une action très efficace avec les événements de Decazeville. Engels fait ici allusion à un article signé A. S. HEADINGLEY : « French Socialists at The Ballot Box », paru dans *Justice* du 13 mars 1886 (p. 2/III-IV). (N. R.)

2. Le 26 janvier, la grève commençait à Decazeville dans le bassin minier de l'Aveyron pour protester contre une diminution de salaire. Watrin, ingénieur de la mine, connu pour sa dureté, était défenestré. Les mesures gouvernementales provoquèrent une première interpellation de Basly le 11 février. (N. R.)

3. Le 11 mars, Camélinat interpellait à son tour. La discussion de son interpellation se termina le 15 mars. (N. R.)

placé dans une situation telle qu'il est obligé de critiquer Basly et Cie et de trancher ainsi le dernier lien qui l'unissait encore au mouvement des masses. Savoir attendre, voilà ce que nos amis ont enfin appris, et cela les mènera jusqu'au bout. Paul sera, s'il lui plaît, au Palais-Bourbon avant Longuet.

Un certain citoyen Hermann s'est adressé à moi pour me demander d'envoyer un message de sympathie à ce que je suppose être votre meeting du 18¹. Je vous l'envoie ci-joint : 1^o pour être sûr qu'il tombe en bonnes mains et 2^o pour que Paul et toi y jetiez un coup d'œil et corrigiez mon français boiteux.

Maintenant bonne nuit, il est une heure et il faut que je parcoure encore certains journaux pour ne plus en être encombré demain. Bonnes amitiés à Paul.

Très affectueusement à toi,

F. ENGELS.

16 mars. Je viens de voir l'ordre du jour adopté par la Chambre². Il a un ton assez différent de tous les ordres du jour votés précédemment dans des circonstances semblables. C'est une nette victoire pour nous, et Freycinet aussi siffle maintenant une autre chanson. La situation devient sérieuse pour MM. les radicaux.

183. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 17/3/86.

Mon cher Engels,

Votre adresse que nous lirons demain à notre punch pour fêter le 18 mars, fera beaucoup de plaisir, car elle répond admirablement aux préoccupations du moment.

Vous avez raison, nous entrons dans une autre période. — Les élections nous avaient découragés; mais nous voilà remis en selle

1. Il s'agit du meeting de commémoration de la Commune. La lettre d'Engels adressée à cette occasion a paru dans *Le Socialiste*, n^o 31, du 27 mars 1886 (p. 2/II-III). Nous la publions en annexe, p. 423 (N. R.)

2. Voici le texte de l'ordre du jour voté par 378 voix contre 100 : « La Chambre, confiante dans la résolution du gouvernement d'introduire dans la législation des mines les améliorations nécessaires et convaincue qu'il saura s'inspirer du besoin de sauvegarder les droits de l'État et les intérêts du travail, passe à l'ordre du jour. » (N. R.)

et nous galopons. Les choses vont vite en France. Clemenceau, comme feu Gambetta, croyait que l'opinion publique n'existait pas; et Basly et Camélinat¹ la réveillent et l'entraînent avec eux, et les radicaux pour la rattraper sont obligés de courir comme s'ils avaient le feu au derrière.

M. Brousse et ses amis jouent en ce moment les chevaliers de la triste figure. *Le Proletariat* fit une attaque contre Basly², mais les possibilistes en furent si indignés que M. Brousse est obligé de suspendre ses attaques anonymes et de s'empoisonner avec sa bile qu'il ne peut expectorer. Joffrin est furieux : Vaillant l'oblige à jouer la seconde flûte dans le Conseil municipal et Basly et Camélinat enterrent sa gloire. Brousse et ses acolytes seront obligés de suivre le courant; déjà ils ont bien changé de ton.

Malon est le personnage dangereux : son ambition est de créer un groupe parlementaire où toutes les nuances seraient amoureusement fondues, et d'où seraient exclues toutes les opinions par trop écarlates. Comme de juste, les Clovis Hugues, Planteau, Briolon, etc. marchent avec lui et lui prêtent leur concours intéressé. Boyer, l'ex-anarchiste (les anarchistes sont tous de la même trempe), s'est révolté : l'autre jour, Guesde avait préparé un appel énergique aux conseils municipaux; il refusa de le signer, et déclara qu'il n'était pas un impossibiliste, qu'au contraire il entendait ne proposer que les choses les plus raisonnables, c'est-à-dire les plus bourgeoises. Heureusement que Basly et Camélinat sont là, pour les forcer à marcher. D'ailleurs les événements et la désorganisation des partis bourgeois sont des atouts que nous avons dans nos mains.

Vous avez dû recevoir *La Nouvelle Revue* que je vous ai envoyée hier. Pour me mettre au niveau des lecteurs de la revue, j'avais supprimé beaucoup de la partie théorique : sur épreuves Mme Adam en a retranché encore; elle a terminé mon article par une phrase idiote, que j'avais effacée, mais qu'elle a maintenue sans me consulter³. Quand je la verrai, je compte lui reprocher sa manière d'agir. Cependant il faut l'excuser, car elle a laissé passer des choses un peu fortes et qui choqueront les braves philistins qui sont abonnés à la revue. La pruderie des

1. Allusion à l'action de Basly et Camélinat en faveur des grévistes de Decazeville. (N. R.)

2. Dans la Revue économique non signée de la semaine, *Le Proletariat*, n° 99, du 20 au 27 février 1886, imprime des attaques assez felleuses contre Basly. (N. R.)

3. Dans *La Nouvelle Revue*, t. XXXIX, mars 1886, p. 301-336, paraît un article de P. Lafargue : « Le matriarcat. Essai sur les origines de la famille. » La phrase finale est la suivante : « La famille patriarcale est donc une forme sociale relativement nouvelle, et ses débuts ont été marqués par autant de crimes que peut-être il en sera commis dans l'avenir, si les sociétés essaient un retour au matriarcat. » (N. R.)

revues parisiennes est incroyable, surtout quand on la compare à l'impudeur des romans et des journaux quotidiens comme le *Gil Blas* et *Le Figaro*, où l'on remue la vase la plus puante.

Mme Adam, qui du temps de sa liaison avec Gambetta, qui avait fait de son salon sa salle d'audience, faisait de la politique, est en train de redevenir un personnage politique. Elle essaie de grouper autour d'elle un parti libéral-moderé, où l'on serait patriote, artiste, ami des expositions et des fêtes. Freycinet, Floquet et d'autres fréquentent son salon. Elle est anti-clemenceau-tiste.

Envoyez-moi, je vous prie, un chèque, car nos fonds sont épuisés. Amitiés à tous et bien à vous,

P. LAFARGUE.

Le temps est au beau et au doux.

184. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS

Londres, le 20 mars 1886.

Mon cher Lafargue,

Voici le chèque £ 12. — Hier j'ai encore été dérangé, cela arrive toujours quand on a de la besogne pressante.

Le vote de la Chambre de lundi¹ est une grande victoire. Pour la première fois une chambre française prend parti pour le travail contre le capital — et bien malgré elle ! Mais Basly et Cie ont été vaillamment secondés par MM. les monarchistes qui après leur victoire relative aux élections se sont monté la tête, et croient évidemment que — surtout dans leur capacité de capitalistes, actionnaires, etc. — ils peuvent tout se permettre. Placé entre une compagnie ultra-monarchiste et les ouvriers révolutionnaires, il a fallu opter pour ces derniers; ils sont du moins républicains, et puis la basse finance de l'opportunisme et du radicalisme n'a pas envie de rétablir le régime de la haute finance renversé avec Mac-Mahon et Thiers.

Je m'en doutais — de cette nouvelle opposition de Malon der-

1. Il s'agit de la séance du 15 mars et du vote de l'ordre du jour dont il a déjà été question dans la lettre du 15 mars (voir p. 346). (N. R.)

rière les coulisses. Un parti parlementaire de toutes les nuances possibilistes, avec Malon pour directeur secret, le beau rêve ! Toujours la tactique bakouniste qui leur est entrée bien plus dans le sang, à ces intrigants, que les grosses phrases de l'anarchisme ! Il faut tenir ferme contre ces tentations. Si vous réussissez à ce que Basly et Camél[inat] — même tout seuls — continuent comme ils ont commencé, et ne se laissent pas persuader d'entrer dans un parti où ils seront minorité impuissante, le jeu est gagné. La moindre transaction de leur part les ruinerait et donnerait gain de cause aux radicaux. Tandis [que] s'ils marchent en avant carrément, sans écouter les phrases doucereuses des modérateurs et médiateurs, toute cette bagarre sera entraînée malgré elle. Ce n'est pas la bonne volonté qui fait marcher ces messieurs, c'est la peur, rien que la peur qui crée le peu de bonne volonté qu'ils ont — et au fond c'est la bonne volonté de gâter ce que Basly a commencé, pas autre chose. Du reste ce parti est chose impossible; ou Basly et Camél[inat] agiront en traîtres, ce que je ne crois pas, ou ils seront forcés de se séparer de ces messieurs dès la première question importante. Mieux vaut donc de ne pas se liguier avec eux.

Votre article dans la *R[evue] nouv[elle]* m'a plu beaucoup; naturellement on fait « allowance » pour¹ ce qu'il est permis de dire dans pareil organe. Je serais même étonné qu'on vous ait laissé passer bien des gaillardises mais... elle est femme, elle a un point sensible... Si le rédacteur en chef avait été un homme, vous auriez eu vis-à-vis de vous une moralité bien plus farouche. Avec le *Journal des écon[omistes]*, la *Revue philosoph[ique]* et Juliette², vous voilà lancé dans la littérature grandement officielle. Et comme vous écrivez un français plus français (parce que plus xvi^e siècle et moins parisien) que les autres, vous devriez réussir.

Juliette m'a amusé beaucoup avec sa haute politique étrangère³. C'est du Blowitz tout pur, seulement pas si grotesque dans la forme.

Heureusement la Socialist league dort pour le moment. Nos braves Bax et Morris, déchirés de l'envie de faire quelque chose (s'ils savaient seulement quoi ?) ne sont retenus que par la circonstance qu'il n'y a absolument rien à faire. Ils ont du reste bien plus d'accointances avec les anarchistes qu'il n'est désirable. Leur fête du 18 était en commun avec ces derniers, et Kropotkine y a parlé — bêtises à ce qu'on me dit. Tout cela passera, par le seul fait qu'il n'y a absolument rien à faire en ce moment ici. Mais avec Hyndman qui se connaît en politique de faiseur et qui est capable de toutes les bêtises pour se pousser — avec ce

1. On fait la part de. (N. R.)

2. Juliette Adam, directrice de *La Nouvelle Revue*. (N. R.)

3. Juliette Adam publie dans chaque numéro de *La Nouvelle Revue des « Lettres sur la politique extérieure »*. (N. R.)

H[yndman] d'un côté et avec nos deux bébés en politique de l'autre, les chances ne sont pas brillantes — et voilà les journaux soc[ialistes] de l'extérieur qui crient à tue-tête que le socialisme en Angleterre marche à pas de géants ! Je suis bien aise que ce qu'on fait passer pour socialisme ici, ne marche pas du tout.

Bien à vous,

F. E.

Du reste Bax a publié un abrégé d'histoire de la philosophie où il y a de très bonnes choses.

185. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Tuesday [13th] April/86.

My dear General,

I have signed and sent off the letter to Bernstein, since you have judged it necessary that we should make a reply. For my part, I should have thought it preferable for the *Sozial Demokrat* simply to rectify Bismarck's statements concerning the boy Blind and for us to take no notice at all of Bismarck's "crazy" assertion, as you call it.

There seems to me something absurd in defending a man like Marx against such an accusation from such a quarter. Neither bourgeois nor workman, I think, required to be told that Marx never either preached or practised murder. However, I can only subscribe to your own way of looking at the matter.

But, although an open letter to Bismarck may be well enough, I must say that I can see no object in sending a copy of the letter to the fellow himself, for his own edification. Whatever he says or thinks in his private capacity, whether drunk or sober, I'm sure is of no concern to us and I don't see why we should contribute to M. Bismarck's waste-paper basket.

—There is a refreshing and exhilarating revolutionary breeze a-blowing here which promises all sorts of pleasant things. That Decazeville strike is doing wonders in the way of healing differences between the various groups and sections here and getting them all to pull together and all one way. The Possibilists howl out after their base and pitiful fashion but their power to do mischief grows less and less daily. We are hoping that Quercy

may be severely dealt with by the government so that the electors of Paris may feel it their duty to lift him into the Chambers over the heads of all the constituted authorities. Goodbye my dear General and love to all.

Your affectionate,

LAURA.

TRADUCTION

Mardi, [13] avril 86.

Mon cher Général,

J'ai signé et expédié la lettre à Bernstein, puisque vous avez jugé nécessaire que nous fassions une réponse. Pour ma part, j'aurais trouvé préférable que le *Sozial-Demokrat* se contente de rectifier les affirmations de Bismarck concernant le petit Blind et que nous n'accordions aucune attention à la « folle » déclaration de Bismarck, comme vous l'appellez¹.

Il me semble qu'il y a quelque chose d'absurde à défendre un homme comme Marx contre une telle accusation, venant d'une telle source. Ni les bourgeois, ni les ouvriers, je trouve, n'avaient besoin qu'on leur dise que Marx n'a jamais ni prêché, ni pratiqué l'assassinat. Je ne puis toutefois que m'incliner devant votre façon de voir.

Mais, bien qu'une lettre ouverte à Bismarck soit peut-être une bonne chose, je dois dire que je ne vois pas l'utilité d'envoyer une copie de la lettre à l'individu lui-même pour sa propre édification. Tout ce qu'il peut dire ou penser à titre personnel, qu'il soit saoul ou à jeun, ne nous intéresse assurément pas, et je ne vois aucune raison d'alimenter la corbeille à papiers de M. Bismarck.

Il souffle ici une brise révolutionnaire rafraîchissante et réjouissante qui annonce toutes sortes de choses agréables. Cette grève de Decazeville fait merveille pour résoudre les différends entre les divers groupes et sections et pour les amener à agir de concert et

1. A la séance du Reichstag du 31 mars 1886, Bismarck, qui avait été victime d'un attentat commis par Ferdinand Blind, déclarait : « Si Marx n'a pas en fait formé des assassins, je ne le sais pas ; car, autant que je sache, l'homme dont les coups de feu m'ont laissé des cicatrices, Blind, était un élève de Marx. » Laura Lafargue et Eleanor Marx-Aveling répondirent à cette infamie par une lettre datée : Paris et Londres, 14 avril 1886, qui fut imprimée dans le n° 16 du *Sozial-Demokrat* du 15 avril 1886 et reproduite dans le n° 35 du *Socialiste* du 24 avril 1886 (p. 1/III). (N. R.)

dans le même sens. Les possibilistes vocifèrent à leur manière grossière et lamentable, mais leur capacité de nuire diminue de jour en jour. Nous espérons que Quercy sera traité avec rigueur par le gouvernement ¹ afin que les électeurs de Paris sentent qu'il est de leur devoir de le porter à la Chambre par-dessus la tête de toutes les autorités constituées ². Au revoir, mon cher Général, et amitiés à tous.

Affectueusement à vous,

LAURA.

186. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Saturday afternoon May 1st/86.

My dear General,

We're in the thick of battle here and socialism militant is in all its glory. There is an extraordinary amount of enthusiasm being shown by the workers here, very different from the dead-alive feeling displayed by them after the last general elections. The men are gladly giving their time and work for nothing, so that, in spite of the scantiness of the funds, a great deal of effective work is done in the way of holding meetings, printing and posting bills and general organising for the poll tomorrow. Paul is a fixture at the offices of the *Cri* throughout the day, speaks at the meetings in the evenings and, between whiles, concocts the *Socialiste*. Last night he came home at 3 a.m.

There has been nothing like the present situation in Paris.

1. Le 4 avril, Duc-Quercy, envoyé spécial du *Cri du peuple*, et Ernest Roche, envoyé spécial de *L'Intransigeant*, étaient arrêtés à Decazeville, « prévenus d'avoir... à l'aide de violences, voies de fait, menaces ou manœuvres frauduleuses, amené ou maintenu ou tenté d'amener une cessation concertée du travail dans le but de forcer la hausse ou la baisse des salaires, ou de porter atteinte au libre exercice de l'industrie et du travail ». Le 17 avril, ils étaient condamnés par le tribunal de Villefranche à quinze mois de prison. (N. R.)

2. Une élection complémentaire devant avoir lieu à Paris le 2 mai, un congrès électoral socialiste se réunira le 21 avril au « Café de la Presse » et décidera de présenter comme candidat ouvrier Roche ou Duc-Quercy. Le tirage au sort désignera E. Roche. (N. R.)

Never, in spite of their sham sparring, have conservatives, radicals and opportunists been more thoroughly at one at bottom—the Pichons and the Marets with the Portalises and the Rancs—never, I think, before have revolutionists and reactionaries stood so openly confronting each other. The dust that the radicals had so long blown in the faces of the workmen has been cleared away: never have the brains of the latter been less clouded and confused. A certain number of radicals have given the slip to Clemenceau and come over to our side, but in doing so they cease to exist as radicals and fight under our own red flag. At the meeting of last night when one of the speakers said that the war now waging was not between this and that political party but between labour on the one side and capital on the other, some 5 000 men and women applauded the speaker with one accord. More than anything, it is the colossal proportions assumed by the « féodalité financière » and their cynical attitude that have helped to bring about the present naked and unvarnished state of things.

The meeting in favour of Roche, held yesterday at the Cirque d'hiver, had Rochefort for president and the big fry of the socialists for speakers. The cirque is a large amphitheatre capable of holding 5 000 persons. Last night, after every inch of sitting room had been taken up, the crowd outside continued to pour in, breaking all barriers on their passage, till the whole of the circus was chokeful. A wonderful sight was the sea of faces rising in endless rows one above the other, and when these thousands of men and women clapped their hands and shouted their applause, the sound too was like that of a tumultuous, boundless sea.

Our people do not expect to get Roche elected, but whether Roche goes back to his prison or whether he makes his next speech in the Chambers, the enormous effect produced by these elections remains. The Gaulier partisans have as usual got the sinews of war and can afford to scatter their gold broadcast while our men have barely 5 000 francs wherewith to make their pot for the elections boil. Paul, who is treasurer, tries to make what money there is go the longest way it can and by dint of insisting on getting a proper receipt for every farthing he forks out, has managed to introduce some economy into the expenses.

The "Possibilistes" concentrate all their energies in endeavouring to spoil the game of the collectivists. They are placarding Soubriè's name alongside of the bills bearing the name of Roche, in spite of Soubriè's repeated protestations. But they seem to know that they are playing a losing game and try to cover the responsibility of the Union fédérative by proclaiming beforehand that not it, but they, a handful of men, must be held answerable for the consequences of their attitude,...

Sunday afternoon.

There has come a slight change since I wrote yesterday—at

elast on the surface of things. Clemenceau, judging that the harmony existing between his radicals and the opportunists was really too scandalous, has made Gaulier write a manifesto and sign a programme that the *Temps* and one or two other papers declare to be unacceptable. Clemenceau is compelled to keep up appearances, but he is losing his prestige and falls faster than he climbs.

Paul turned up at 4 a.m. and at half past six this morning was carried off again to the *Cri*. I am now going down to meet him there, as he has no time to come home for dinner.

Your splendid long letter I must answer some other day, but will thank you for it at once.

Your affectionate

LAURA.

Love to all. "All", this time, includes Schorlemmer, I believe.

TRADUCTION

Samedi après-midi, 1^{er} mai 86.

Mon cher Général,

Nous sommes ici au plus fort de la bataille ¹ et le socialisme militant est à son apogée. On constate un enthousiasme extraordinaire chez les travailleurs, bien différent de cette impression de mortsvivants qu'ils donnaient après les dernières élections législatives. Ces hommes donnent volontiers et gratuitement leur temps et leur peine, si bien qu'en dépit du manque de fonds, il se fait beaucoup de travail efficace : tenue de meetings, impression et collage d'affiches et organisation générale du scrutin de demain. Paul est devenu un meuble à demeure au bureau du *Cri* toute la journée; il parle aux réunions le soir et entre temps confectionne *Le Socialiste*. La nuit dernière il est rentré à 3 heures.

On n'a jamais encore rien vu de comparable à la situation actuelle à Paris. En dépit de leurs feintes escarmouches, conservateurs, radicaux et opportunistes n'ont jamais été au fond aussi parfaitement d'accord (les Pichon et les Maret, avec les Portalis et les Ranc); jamais, je crois, jusqu'à présent, révolutionnaires et réactionnaires n'ont été aussi franchement face à face. La poudre que les radicaux jetaient depuis si longtemps aux yeux des ouvriers s'est dissipée : jamais le cerveau de ceux-ci n'a été moins obscurci ni troublé. Un certain nombre de radicaux ont

1. Nous sommes à la veille de l'élection législative complémentaire où E. Roche est le candidat socialiste contre Gaulier, candidat radical. (N. R.)

lâché Clemenceau et sont passés de notre côté, mais, ce faisant, ils cessent d'exister en tant que radicaux et combattent sous notre drapeau rouge. A la réunion d'hier soir ¹, quand l'un des orateurs a dit que la guerre était maintenant engagée non entre tel et tel parti politique, mais entre la classe ouvrière d'un côté et le capital de l'autre, environ 5.000 hommes et femmes ont unanimement applaudi l'orateur. Plus que toute autre chose, ce sont les proportions colossales prises par la « féodalité financière » et son attitude cynique qui ont contribué à dépouiller de tout masque et de tout fard la situation actuelle.

Le meeting en faveur de Roche, qui s'est tenu hier au Cirque d'Hiver, était présidé par Rochefort, et les grands ténors socialistes y ont pris la parole. Le Cirque est un vaste amphithéâtre capable de contenir 5.000 personnes. Hier soir, il ne restait plus une seule place assise, et la foule continuait à déferler à l'intérieur, brisant toutes les barrières sur son passage, jusqu'à ce que tout le cirque fût plein à craquer. C'était un spectacle extraordinaire que cette mer de visages s'étageant en rangées interminables, et quand ces milliers d'hommes et de femmes applaudissaient et proclamaient leur approbation, le bruit était également celui d'une mer tumultueuse et sans limites.

Nos amis n'espèrent pas faire élire Roche, mais que Roche retourne en prison ou qu'il fasse son prochain discours à la Chambre, l'influence profonde qu'exercent ces élections demeurera. Les partisans de Gaulier possèdent, comme d'habitude, le nerf de la guerre et peuvent se permettre de répandre l'or à pleines mains, alors que nos amis ont à peine 5.000 francs pour faire bouillir leur marmite électorale. Paul, qui est trésorier, essaie de faire durer le plus longtemps possible le peu d'argent qu'il y a et, à force d'exiger un reçu en bonne et due forme pour chaque sou qu'il débourse, il est parvenu à introduire un peu d'économie dans les dépenses.

Les possibilistes consacrent toute leur énergie et tout leur effort à gêner l'action des collectivistes. Ils placardent le nom de Soubrié à côté des affiches qui portent le nom de Roche, malgré les protestations réitérées de Soubrié ². Mais ils semblent se rendre compte que la partie est perdue pour eux, et ils tentent de couvrir

1. Le 30 avril 1886 avait lieu, sous la présidence de Rochefort, un grand meeting au Cirque d'Hiver, où Chauvière, Lafargue, Guesde et Fourmière prirent la parole. (N. R.)

2. Les possibilistes avaient refusé d'entrer dans la coalition socialiste qui soutenait Roche. Ils avaient imaginé la candidature de l'ouvrier mineur Soubrié qui avait été condamné pour fait de grève à Decazeville. Malgré les protestations de celui-ci contre l'abus fait de son nom, les possibilistes maintinrent sa candidature et il recueillit 6.500 voix, tandis que 100.795 voix se groupaient sur Roche et que Gaulier était élu avec 146.012 voix, soit 1.435 de plus que le chiffre légal. (N. R.)

la responsabilité de l'Union fédérative en proclamant à l'avance que ce n'est pas elle, mais eux, qui ne sont qu'une poignée, qu'il faut tenir pour responsables des conséquences de leur attitude...

Dimanche après-midi.

Il s'est produit un léger changement depuis ma lettre d'hier — tout au moins à la surface des choses. Clemenceau, jugeant que l'harmonie qui existait entre ses radicaux et les opportunistes était vraiment trop scandaleuse, a fait rédiger par Gaulier un manifeste et lui a fait signer un programme que *Le Temps*¹ et un ou deux autres journaux déclarent inacceptable. Clemenceau est contraint de sauver les apparences, mais il est en train de perdre son prestige et il tombe plus vite qu'il n'est monté.

Paul est rentré ce matin à 4 heures, et à 6 h. 30 on l'a ramené au *Cri*. Je vais maintenant l'y rejoindre, car il n'a pas le temps de rentrer pour dîner.

Il faudra que je réponde un autre jour à votre belle et longue lettre, mais je tiens à vous en remercier tout de suite.

Affectueusement à vous,

LAURA.

Amitiés à tous. « Tous », cette fois, comprend Schorlemmer, je crois.

187. — FRIEDRICH ENGELS A PAUL LAFARGUE, A PARIS (Extrait²)

7 mai 1886.

... Je vous félicite de la victoire de dimanche, qui en effet constate la séparation des ouvriers parisiens d'avec le radicalisme.

1. Aucun candidat opportuniste n'avait été opposé à Gaulier, qui s'apprêtait à recueillir tous les suffrages réactionnaires. D'où le manifeste qu'il publie sous l'inspiration de Clemenceau et qui fait dire au *Temps* du 2 mai 1886 (p. 1/III-IV), dans un article consacré à l'élection complémentaire, qu'il ne peut soutenir ni recommander la candidature de Gaulier, auquel il reproche d'être devenu le « sectateur de l'école radicale la plus chimérique ». (N. R.)

2. Cet extrait de lettre a été publié dans *Le Socialiste*, n° 115, du 24 novembre 1900. (N. R.)

Sont-ils bêtes ces radicaux ! mais c'est la bêtise fatale qui s'empare de tout parti bourgeois aussitôt qu'il approche de son avènement gouvernemental et par conséquent perd son caractère de parti d'opposition. On est impatient d'arriver au ministère, bien qu'on sache que le moment n'est pas encore venu, on joue au gouvernement occulte, on devient tout de même responsable des bêtises et fautes du gouvernement du jour. De l'autre côté, on rencontre le parti ouvrier grossissant de jour en jour en conséquence de ces mêmes bêtises gouvernementales, qu'on ne peut désavouer qu'à demi. Le Parti ouvrier n'accepte plus les belles paroles et promesses, il demande des actes qu'on ne peut lui donner; on voudrait le retenir et on est obligé d'agir contre lui; et entre le ministère qu'on n'a pas encore, et les masses qu'on perd de plus en plus, *on est réduit à montrer les monarchistes conspirateurs, à les représenter comme un danger réel, à crier : Unissons-nous pour sauver la République*, en un mot, à devenir opportuniste. *Tout parti est perdu, qui veut arriver au gouvernement avant le moment où les circonstances lui permettent de réaliser son propre programme*; mais l'impatience d'arriver chez les partis bourgeois est telle qu'ils échouent tous à cet écueil, avant leur heure. Cela nous abrège d'autant la durée du développement.

De l'autre côté, notre mouvement à Paris est entré dans cette phase, où même une faute commise ne lui ferait pas trop de mal. Sans doute, la vélocité du progrès futur dépend beaucoup de la direction des chefs des groupes; mais dès que les masses sont une fois en mouvement, elles sont comme un corps sain qui a la force d'éliminer des éléments de maladie et même un peu de poison.

188. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 23 May 1886.

My dear Laura,

I think I can today announce to you that the affair about the English edition of the *Kapital* is at last settled. With K[egan] P[aul] & C^o it was impossible to come to a satisfactory conclusion, so we arranged terms with Swan Sonnenschein & C^o. I saw S[wan] S[onnenschein] yesterday with Edward, and there is now only the agreement to be signed formally and then the Ms will go to press at once. S[wan] S[onnenschein] & C^o pay us 10% of gross selling price first 500 copies sold and 12 1/2% all following copies. First

edition to be a library one, at 32/—in 2 vols; the type to be cliched at once but so that alterations for 2nd edition can be made within certain limits; then second ed. in one volume, say from 7/6 to 10/—, and this plan will suit us much better than K[egan] P[aul]'s who would have kept the price up at 28/—and thus excluded the book from general circulation.

As I have 450 pages (of the original German) ready to go to press, and about 200 more that can be got ready in 14 days, and all the rest done in the rough, there is no reason why we should not print 5 sheets a week and have done altogether by middle of August, and the book to be brought out 1st October.

I think Paul does not quite see why they wanted a letter from him on the Paris election for *The Commonweal*. The people here do not want directly to attack *Justice* and moreover their assertion would not go half as far as an authoritative statement from Paris. But it's no great matter, as the League is in a complete muddle through their having let the Anarchists creep in. They will have their conference of delegates on Whit Sunday, and then we shall see what comes of it.

I cannot make out why Decazeville collapsed so suddenly, especially as Paul, like Napoléon after the burning of Moscow, all at once ceased to supply *Cri du peuple* to me, at the critical moment. Is it so absolutely impossible for the Parisian mind to own to unpleasant things that can't be helped? The victory at Dec[azeville] would have been exceedingly nice, but after all the defeat may be more useful to the movement in the long run. So I do believe, too, that the anarchist follies of Chicago will do much good. If the present American movement—which so far as it is not exclusively German, is still in the Trades Union stage—had got a great victory on the 8 hours question, Trades Unionism would have become a fixed and final dogma. While a *mixed* result will help to show them that it is necessary to go beyond "high wages and short hours".

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 23 mai 1886.

Ma chère Laura,

Je crois pouvoir t'annoncer aujourd'hui que l'affaire de l'édition anglaise du *Capital* est enfin réglée. Avec K[egan] P[aul] et Cie, il était impossible d'arriver à une conclusion satisfaisante; nous avons donc passé un accord avec Swan Sonnenschein et C^{ie}.

J'ai vu hier S[wan] S[onnenschein] avec Edward, il ne reste plus qu'à signer le contrat en bonne et due forme, et le manuscrit ira alors immédiatement sous presse. S[wan] S[onnenschein] et C^{ie} nous payent 10 % du prix de vente en gros pour les 500 premiers exemplaires vendus et 12 ½ % pour tous les exemplaires suivants. La première édition sera une édition grand format à 32 shillings, en deux volumes; la composition doit commencer tout de suite, mais de telle façon que des modifications limitées puissent se faire dans la seconde édition; puis la seconde édition sera en un volume dont le prix variera entre 7 shillings 6 pence et 10 shillings, et ce projet nous conviendra beaucoup mieux que celui de K[egan] P[aul] qui aurait voulu maintenir le prix à 28 shillings, empêchant ainsi le livre d'avoir une large diffusion.

Comme j'ai 450 pages (du texte original allemand) prêtes à aller sous presse, environ 200 autres qui peuvent être prêtes dans quinze jours, et tout le reste en brouillon, il n'y a pas de raison que nous n'imprimions pas cinq placards par semaine et que nous n'ayons pas complètement fini à la mi-août : le livre sortirait le 1^{er} octobre.

Je crois que Paul ne comprend pas bien pourquoi on lui a demandé une lettre sur l'élection de Paris pour le *Commonweal*. Nos amis d'ici ne veulent pas attaquer directement *Justice*¹, et, d'autre part, leurs affirmations auraient moitié moins d'effet qu'une déclaration autorisée venue de Paris. Mais cela n'a pas grande importance, car la Ligue est dans un état de confusion totale depuis qu'on y a laissé se faufiler les anarchistes. Elle tiendra la conférence de ses délégués le dimanche de Pentecôte, et nous verrons alors ce qui en sortira.

Je ne puis comprendre pourquoi Decazeville s'est effondré si brusquement², d'autant plus que Paul, tel Napoléon après l'incendie de Moscou, a cessé tout à coup de me faire le service du *Cri du peuple* au moment critique. Est-il absolument impossible à la mentalité parisienne de reconnaître les choses désagréables que l'on ne peut empêcher ? Une victoire à Dec[azeville] aurait été extrêmement agréable, mais, après tout, cette défaite sera peut-être en définitive plus utile au mouvement. De même, je crois que les

1. Dans le n° 18 (15 mai 1886) *Commonweal* publie le « Record of the International Movement » d'Eleanor Marx-Aveling (p. 55/II) où elle annonce l'article de Lafargue sur l'élection à Paris et avertit les lecteurs que les affirmations d'Headingley dans *Justice* au sujet de l'élection de Roche sont absolument contraires aux faits. L'article de Lafargue, daté du 22 mai 1886 et intitulé : « The Decazeville strike », paraîtra dans le n° 22, du 12 juin 1886 (p. 85/II-86/I). Il y souligne à la fin la signification des 100.000 voix recueillies par Roche. (N. R.)

2. C'était sans doute une fausse nouvelle. En fait, la reprise du travail aura lieu le 14 juin, après cent huit jours de grève. (N. R.)

folies anarchistes de Chicago¹ feront beaucoup de bien. Si le mouvement américain actuel (qui, dans la mesure où il n'est pas exclusivement allemand, en est encore au stade syndicaliste) avait remporté une grande victoire sur la question des huit heures, le syndicalisme serait devenu un dogme fixe et définitif. Alors qu'un succès *mitigé* aidera à démontrer qu'il est nécessaire d'aller au delà de la formule : « De bons salaires et des journées plus courtes ».

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

189. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, May 25th/86.

My dear General,

That we are delighted with the good news from London I need hardly say. I am glad not only for the sake of the book, which it is high time John Bull was made acquainted with, but for your sake. The work of translating and revising must have been awful and have interfered terribly with your other work. But all's well that ends well and you seem to be well on in the beginning of the end. I should have written before this, had I not absurdly thought by waiting to be able to fix some sort of date for our projected visit to London. I say *projected visit* because I have quite made up my mind that we must see you this year; the last two years have, I'm sure, had more than 365 days a piece! Now, up to this, the "Pontife" (as Emma calls her cousin Paul) has not made known his intentions. Of course his good intentions are every bit as capable of paving Hell in grand style as are my own; but if *we* propose, "*Le Socialiste*" and other incubuses in iste

1. Le 1^{er} mai une grève entraînant la majorité des ouvriers éclatait à Chicago pour l'obtention de la journée de huit heures. Le 3 mai, la police tirait sur les manifestants et tuait quelques ouvriers. Le 4 mai, au cours d'une manifestation de protestation, un provocateur lança une bombe qui tua un policier. Cinq des dirigeants ouvriers seront bien qu'innocents condamnés à mort par la cour d'assises et exécutés en 1887, malgré les protestations de la classe ouvrière de tous les pays. Ils furent d'ailleurs réhabilités par la suite. (N. R.)

dispose. From what I can make out, we should not in any case be able to flit before September, but, of course, the date of our coming would depend upon your own movements. At present I am doing all I can to get Paul to go to Bordeaux for a week and it is probable that he will start in the course of next month.

Paul, before starting for the "Bibliothèque" this morning, told me he would write you by today's post, wherefore I let politics alone. The *Cri du peuple* has been unreadable latterly: news from Decazeville there was none and the duels fought by M. Massard are not of engrossing interest. Up to date, the strike is far from a defeat: come to an end it inevitably must and, to a greater or less extent, to the detriment of the strikers. Anyhow, it has worked wonders for us in Paris, over and above what partial alleviation it may bring to the sufferings of the miners.

I cannot help thinking that they are rather overdoing it in the American *Sozialist* with *Deutschland*. It may be all right in the States but it is all wrong for France. It has been hard enough to get the glib and skipping Frenchies to take kindly to the ponderous "têtes carrées" and, even were it true, it is impolitic to boast that the whole of the French movement is kept alive by German money. It is taking away all value from the subscriptions received from Germany, the moral effect of which has been so great.

I find it difficult to write, on account of a bad finger on my left hand; and, although the right hand ought not to know what the left hand is about, I find that in my case there is a disagreeable sympathy between the two.

Lavroff, who complains of his nerves, sends you his best regards; he is often upset by bad news from abroad. Longuet has been to the seaside with the children: was looking very poorly when I saw him. Edgar sends me a letter which introduces an entirely new system of orthography into the French language, but it strikes me as a great improvement on the one in vogue.

—I am just going to give an English lesson to a young workingwoman. Love and good wishes from yours very affectionately.

How is Nim?

LAURA.

TRADUCTION

Paris, 26 mai 86.

Mon cher Général,

Je n'ai guère besoin de vous dire que nous sommes ravis des bonnes nouvelles de Londres. Je suis contente non seulement

pour le livre, et il est grand temps que John Bull en prenne connaissance, mais aussi pour vous. Le travail de traduction et de révision a dû être effrayant et a dû empiéter terriblement sur vos autres travaux. Mais tout est bien qui finit bien et vous semblez bien parti pour entreprendre la fin. Je vous aurais écrit plus tôt si je n'avais eu l'idée absurde qu'en attendant, je parviendrais peut-être à fixer la date de la visite que nous projetons à Londres. Je dis bien *que nous projetons* parce que je suis tout à fait décidée à aller vous voir cette année; les deux dernières années ont eu, j'en suis sûre, plus de 365 jours chacune ! Or, jusqu'à présent, le « Pontife » (comme Emma appelle son cousin Paul) n'a pas révélé ses intentions. Bien entendu ses bonnes intentions sont en tous points aussi capables que les miennes de paver magnifiquement l'enfer; mais si c'est *nous* qui proposons, c'est *Le Socialiste* et autres cauchemars en « iste » qui disposent. D'après ce que je peux comprendre, nous ne pourrions pas, de toute façon, nous envoler avant septembre, mais la date de notre venue dépendrait naturellement de vos propres déplacements. Je fais à présent tout ce que je peux pour inciter Paul à partir pour Bordeaux pendant une semaine, et il est probable qu'il partira dans le courant du mois prochain.

Avant d'aller à la « Bibliothèque » ce matin, Paul m'a dit qu'il vous écrirait par le courrier d'aujourd'hui, et je laisse donc la politique de côté. *Le Cri du peuple* est illisible depuis quelque temps : il n'y a eu aucune nouvelle de Decazeville, et les duels de M. Massard ne sont pas d'un intérêt captivant. Jusqu'à présent, la grève est loin d'être une défaite : il faudra inévitablement qu'elle se termine et, dans une mesure plus ou moins grande, au préjudice des grévistes. En tout cas, elle nous a extraordinairement aidés à Paris, bien au-delà du soulagement partiel qu'elle apportera peut-être aux souffrances des mineurs.

Je ne puis m'empêcher de trouver qu'on exagère un peu avec l'Allemagne dans le *Sozialist* américain. C'est peut-être très bien aux États-Unis, mais ça ne va pas du tout pour la France. On a eu assez de mal à inspirer aux Français sauteurs et bavards de la sympathie pour les pesantes « têtes carrées » et, même si c'était vrai, il n'est guère politique de prétendre que tout le mouvement en France ne vit que grâce à l'argent allemand. Cela enlève toute valeur aux souscriptions reçues d'Allemagne, dont l'effet moral a été si grand.

J'ai de la difficulté à écrire, parce que je me suis fait mal à un doigt de la main gauche; et, bien que la main droite doive ignorer ce que fait la main gauche, je trouve que dans mon cas il existe entre elles une désagréable sympathie.

Lavroff, qui souffre des nerfs, vous envoie ses meilleures salutations; il est souvent déprimé par les mauvaises nouvelles de l'extérieur. Longuet a été au bord de la mer avec les enfants; il avait très mauvaise mine quand je l'ai vu. Edgar m'envoie une

lettre qui introduit un système d'orthographe entièrement nouveau dans la langue française, mais je trouve qu'après tout ce système marque un grand progrès sur celui qui est en vogue.

Je vais tout de suite donner une leçon d'anglais à une jeune ouvrière. Amitiés et meilleurs vœux.

Très affectueusement à vous.

Comment va Nim ?

LAURA.

190. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

11th/June/86.

My dear General,

Paul has just started on a visit to the Palais de Justice whither he has gone in answer to a special invitation. Such details as are to hand up to this you will see in the *Cri*. He and Guesde and another Socialist fly or two have been politely asked to walk into the spider's parlour. All this on account of some speechifying at the "Château d'Eau" on the occasion of Goullé's escape from Decazeville. The neat way in which Goullé managed to slip between the clumsy fists of the police has made our meek and mild government "angry", and the way in which Paul and Guesde pitched into Rothschild at the meeting was not calculated to smooth down their ruffled feelings, for they love the money-mongering Jew—"leur semblable, leur frère".

Tomorrow Paul goes to Lille and Roubaix for a few days. He is to speak at a series of meetings to be held there together with Basly and Boyer. Meetings are taking place right and left in connection with the strike at Decazeville. It is four months now that the miners have struck and the fountains from which the funds have flowed thus far are beginning to dry up. There was talk this morning of the Company's intention to give way, but I don't know if it's true. Our bourgeois are disgusted with the rank socialism proclaimed by the municipal council and now, even the Chambers, they say, are tainted. A paper of the boulevards writes indignantly this morning on the subject of "le jacobinisme montant". "Non content", it says, "d'expulser les Français de la France, voici le jacobinisme qui expulse les citoyens de leur nom;

à quand, maintenant, l'expulsion des gens de leurs biens, car la progression doit se suivre et atteindre sa conséquence logique."''

Well, I fancy the writer may live to have some satisfaction in this direction and in the name of logic too.

Literary dilettantism is busy with us, socialists, and our enemies are manufacturing books and pamphlets and newspaper-articles on socialism at home and abroad. As this mob of gentlemen who write always take care to apply to the socialists themselves for their facts and materials our people have a hand in writing their own history and the bourgeois reader has a chance of being well informed.

Paul has not come home yet, so that I have no "latest news". I hope that all in London are well and flourishing.

Very affectionately yours,

LAURA.

TRADUCTION

11 juin 86.

Mon cher Général,

Paul vient de partir en visite au Palais de Justice où il s'est rendu pour répondre à une invitation spéciale. Vous trouverez dans *Le Cri* tous les détails dont on dispose jusqu'à présent¹. Guesde, lui et un ou deux autres insectes socialistes ont été poliment invités à pénétrer dans le salon de l'araignée. Tout cela à cause de certains discours prononcés au Château d'Eau à l'occasion de l'évasion de Goullé de Decazeville. L'élégance avec laquelle Goullé est arrivé à se faufiler entre les grosses pattes de la police a « irrité » notre doux et débonnaire gouvernement, et la façon dont Paul et Guesde ont tapé sur Rothschild au meeting était peu faite pour apaiser leurs susceptibilités hérissées, car ils adorent ce Juif brasseur d'argent, « leur semblable, leur frère ».

Demain Paul va pour quelques jours à Lille et à Roubaix. Il doit prendre la parole à une série de réunions qui se tiennent là-bas avec Basly et Boyer. Des réunions ont lieu de droite et de

1. *Le Cri du peuple* en date du 12 juin 1886 indique que Guesde, Lafargue, Susini, ainsi que Louise Michel, sont cités à comparaître devant le juge d'instruction Lauth. Le 3 juin 1886 s'était tenu au Château d'Eau, sous la présidence de Goullé, que la police avait voulu arrêter le 31 mai à Decazeville, mais qui lui avait échappé, un meeting où Guesde, Lafargue, Susini et Louise Michel, parmi d'autres, avaient pris la parole. Ils seront inculpés d'excitation au pillage. (N. R.)

gauche en liaison avec la grève de Decazeville. Il y a quatre mois maintenant que les mineurs font grève, et les sources d'où provenaient jusqu'à présent les fonds commencent à se tarir. Le bruit courait ce matin que la Compagnie avait l'intention de céder, mais je ne sais si c'est vrai. Nos bourgeois sont dépités des déclarations vigoureusement socialistes du conseil municipal, et maintenant, disent-ils, même les Chambres sont contaminées. Un journal des boulevards exprime ce matin son indignation au sujet du « jacobinisme montant ». « Non content, dit-il, d'expulser les Français de la France, voici le jacobinisme qui expulse les citoyens de leur nom; à quand, maintenant, l'expulsion des gens de leurs biens, car la progression doit se suivre et atteindre sa conséquence logique¹. »

Ma foi, j'imagine que ce rédacteur vivra assez vieux pour voir la réalité abonder dans son sens, au nom, d'ailleurs, de la logique.

Le dilettantisme littéraire s'occupe beaucoup de nous autres socialistes, et nos ennemis confectionnent des livres, des brochures et des articles sur le socialisme à l'intérieur et à l'étranger. Comme cette bande d'écrivillons distingués prend toujours soin de s'adresser aux socialistes eux-mêmes pour obtenir les faits et les matériaux, nos amis participent à la rédaction de leur propre histoire, et le lecteur bourgeois a quelque chance d'être bien informé.

Paul n'est pas encore rentré, si bien que je n'ai pas les « dernières nouvelles ».

J'espère que tout le monde à Londres va bien et prospère.

Bien affectueusement à vous,

Laura.

1. Ce passage est le texte même de l'éditorial du *Gil Blas* en date du samedi 12 juin 1887 (c. II) : « Courrier de Paris », signé Santillane. L'article fait allusion à la proposition de loi Beauquier demandant la suppression du décret de 1852 rétablissant la noblesse et la suppression des articles du Code pénal garantissant la propriété des titres nobiliaires. (N. R.)

191. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[About 10th July] Paris/86.

My dear General,

Many thanks for your letter and for cheque. Very glad I was to hear that you have had a change of air, for you must have sorely needed it after all your late over-work and over-worry. But a fortnight is not enough, and you ought to try and get out of London again as soon as may be.

No news here except that Paris has lost her famous old "cocotte" —Cora Pearl—the one-time darling of Plon-Plon and a legion of legitimist and illegitimate dukes and princes and her old archbishop Guibert; the former dying in want and deserted by all her princely admirers, the latter in the odour of sanctity with the pope's benediction for God speed.

The heat has been excessive for a week or so and men and dogs walk in fear of madness. Paul and I and a party of friends, all comparatively sane still, spent a day in the country last week, spectators of madness in others.

Giraud, the haschisch-eater, had introduced a mad doctor to us, who is attached to a big lunatic asylum at Ville d'Evrard. Thither we went and Dr Chambard took us over the place. And a mighty fine place it is and I wish that a few workingmen of our acquaintance were mad enough to get the benefit of what these wretches who have lost "il ben dell' intelletto" enjoy. "Enjoy" is not the word, unhappily for them; but at all events, they have the raw material of enjoyment, if only they had the brains to work it. Ville d'Evrard is a pretty Paris suburb and the asylum stands in the midst of grounds and gardens and birds and flowers; there's a publichouse and a chapel! There is really all that the poor mad folk can want and much more than *any* need reasonably want in the way of bath-rooms, reading-rooms, refreshment-rooms, theatres (!) doctors and attendants. We saw a few curious specimens of distraught humanity; one poor fellow of two or three and twenty, the picture of good health, gave us a glowing description of his favourite cronies:—Napoléon, Joan d'Arc and Brébant, le restaurateur. He told me that I was very like his wife and asked me to kiss him. His daily occupation he informed us was the crushing of a couple of planets between his fingers: he assured us that it was quite easy. Another madman spoke with us for a long time most sensibly and cleverly. His madness was

all method and the doctor told us that he was a "fou raisonneur".—I don't think that any one of our party could have "reasoned" so well.

Remember us to Schorlemmer and tell him we are very glad to hear of his coming. I had hoped to have two or three visitors more from London, but look as hard as I may I never see anybody coming.

I am translating your article on Feuerbach in the *Neue Zeit*: but, do not be alarmed, my dear General, I shall not worry you with it. I am doing it for my own benefit, having been struck by the beauty of it—but I fear that praise of mine is no praise.—

Goodbye and love and good wishes to all of you. How is Nimmy?

Your affectionate,

LAURA.

TRADUCTION

[Vers le 10 juillet] Paris, 86.

Mon cher Général,

Merci beaucoup pour votre lettre et pour votre chèque. J'ai été très contente d'apprendre que vous aviez changé d'air¹, car vous deviez en avoir le plus grand besoin après tout votre surmenage et vos tracas récents. Mais une quinzaine n'est pas suffisante, et vous devriez essayer de repartir de Londres le plus tôt possible.

Ici aucune nouvelle, sauf que Paris a perdu sa fameuse vieille « cocotte », Cora Pearl, l'ancienne idole de Plon-Plon, d'une légion de ducs et de princes légitimistes et illégitimes, et son vieil archevêque Guibert²; l'une meurt dans le besoin, abandonnée par tous ses admirateurs princiers, l'autre en odeur de sainteté avec la bénédiction du pape pour viatique.

La chaleur est excessive depuis une semaine environ : hommes et chiens se sentent devenir fous. Paul et moi avec un groupe d'amis, tous encore relativement sains d'esprit, nous avons passé une journée à la campagne la semaine dernière, en nous offrant le spectacle de la folie chez autrui.

Giraud, le mangeur de hachich, nous avait présenté un aliéniste qui est attaché à un grand asile d'aliénés à Ville-d'Évrard.

1. Engels était allé se reposer quelque temps à Eastbourne et était rentré le 7 juillet à Londres. (N. R.)

2. Le même jour (8 juillet 1886) mouraient Cora Pearl et l'archevêque de Paris Mgr Guibert. Cora Pearl avait été célèbre en son temps par sa liaison avec le prince Napoléon (1822-1891), fils de Jérôme, surnommé Plon-Plon. (N. R.)

Nous y sommes allés, et le docteur Chambard nous a fait visiter les lieux. C'est un endroit rudement beau et je souhaiterais que quelques ouvriers de notre connaissance fussent assez fous pour bénéficier des avantages dont jouissent ces malheureux qui ont perdu *il ben dell' intelletto*¹. Jouir n'est pas le mot, malheureusement pour eux; mais, en tout cas, ils auraient la matière première de la jouissance, si seulement leur cerveau pouvait en tirer parti. Ville-d'Évrard est une jolie banlieue de Paris et l'asile se trouve au milieu d'un grand parc avec des oiseaux et des fleurs, et il y a un café et une chapelle! Il y a vraiment là tout ce que ces pauvres fous peuvent désirer et beaucoup plus que ce dont aucun d'eux n'aurait raisonnablement besoin en fait de salles de bains, de salles de lecture, de réfectoires, de théâtres (!), de docteurs et de personnel sanitaire. Nous avons vu quelques curieux spécimens d'humanité démente; un pauvre garçon de 22 ou 23 ans, l'image même de la bonne santé, nous a fait une description chaleureuse de ses copains de prédilection : Napoléon, Jeanne d'Arc et Brébant, le restaurateur. Il m'a dit que je ressemblais beaucoup à sa femme et m'a demandé de l'embrasser. Son occupation quotidienne, m'a-t-il indiqué, consistait à écraser entre ses doigts une couple de planètes : il m'a assuré que c'était tout à fait facile. Un autre fou a parlé longtemps avec nous de façon extrêmement sensée et intelligente. Sa folie à lui, c'est la suite dans les idées, et le docteur nous a dit que c'était un « fou raisonneur ». Je ne pense pas que personne de notre groupe aurait pu « raisonner » aussi bien.

Rappelez-nous au bon souvenir de Schorlemmer et dites-lui que nous sommes tous très contents d'apprendre qu'il va venir. J'avais espéré recevoir de Londres deux ou trois autres visites, mais j'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois jamais venir personne.

Je suis en train de traduire votre article sur Feuerbach dans la *Neue Zeit*² : mais, rassurez-vous, mon cher Général, je ne vous en importunerai pas. Je fais cela pour moi, parce que j'ai été impressionnée par sa beauté, mais je crains qu'un éloge venant de moi ne soit pas un éloge.

Au revoir, amitiés et bons vœux à vous tous. Comment va Nimmy ?

Affectueusement à vous,

LAURA.

1. Le bien de l'intelligence. (N. R.)

2. Les numéros d'avril et mai de la *Neue Zeit* (4^e année, 1886) publièrent le *Ludwig Feuerbach*, d'Engels (p. 145-157, 193-209). (N. R.)

192. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

[End of July 1886.]

My dear General,

Many thanks for your letter and cheque.

I have just had a line from Schorlemmer announcing his arrival this afternoon.

There's a dreadful Frenchwoman talking to me while I write, so that having to translate some "notes" for the *Socialiste* and having to go round to the office before he comes, I must put off answering your letter. Paul is knocking about, as he writes, from village to village and appears, on the whole, to be satisfied with his tour.

Yours affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

[Fin juillet 1886.]

Mon cher Général,

Merci beaucoup pour votre lettre et votre chèque.

Je viens de recevoir un mot de Schorlemmer m'annonçant son arrivée cet après-midi.

Il y a une horrible Française qui est en train de me parler pendant que je vous écris. Comme je dois encore traduire quelques « notes » pour *Le Socialiste* et faire un tour au bureau avant son arrivée, il faut que je remette à plus tard ma réponse à votre lettre. Paul roule sa bosse, m'écrit-il, de village en village et paraît, dans l'ensemble, satisfait de sa tournée.

Affectueusement à vous,

LAURA.

193. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A EASTBOURNE

Saturday Evening [14th August].
Paris, 1886.

My dear General,

You will have heard how on Thursday, the 12th inst., a dozen reactionary jurymen found themselves at one to condemn the four socialists on trial. The bonapartist, Mariotte, who had simply clamoured for a coup d'Etat and whom, for purposes of its own, the government had confounded with the revolutionists, has been let off. The Jury, as a paper says, "condamne au petit bonheur": Guesde's "fusil libérateur", Paul's "mutton-chop" and a few incoherent remarks of Susini's that could not have hurt a fly, were all judged criminal in an equal degree.

In acquitting the bonapartist and in condemning the socialists, the Jury have made a fine mess of it for the government. Of course, one and all of the republican papers have been bound to protest and they cry out against the "Jury Dufaure". *La France* says: "Cette loi sur la constitution du Jury, qui remonte au premier ministère de M. Dufaure et qui est une création de l'Assemblée de Versailles, n'offre évidemment plus les garanties d'équité et d'impartialité qu'une démocratie est en droit d'attendre d'une institution de ce genre... Si le jury avait été libre d'esprit et bien intentionné, il aurait renversé les termes de son verdict". You see that the agitation for the "democratisation of the Jury", which you advocate, comes in pat after this condemnation.

However, I should not wonder if, at the subsequent trial, Guesde, Paul and Susini, who will then put in an appearance and defend themselves, were all three acquitted. At all events, the present verdict has excited such interest and caused such general dissatisfaction that a second trial will give the socialists an excellent opportunity of having a fling at the Rothschilds—Jew or Christian — of society. Men's ears have been violently opened and the utterances of the revolutionists will make a noise.

We were of opinion that the present was a very fit and proper time for Paul to take a holiday and pay his long-deferred visit to his mother. And on Thursday evening he set off for Bordeaux where he stays for a week or so, then goes to Montluçon for a meeting or two and comes back to Paris about the 23rd or 24th.

Paul's mother is now in her 83rd year and it is as well he should see her before he gets cooped up again at Pélagie.

We are in the dull season here; all our notorieties and monied nonentities are at the sea-side or at their country-seats and there is nothing to chronicle beyond the fact that the rue Victor Hugo has been rechristened and is now the rue Lamartine. This changing of the names of streets and squares is a great amusement of the French; it takes place periodically in the same way that ever and again one of their great men is turned out of the Panthéon to make room for a new comer. Even the dead are not safe from revolutionary handling in France and nobody who gets into the Panthéon can hope to rest in peace there. Boulanger, after Hugo gone and Lesseps going, is the coming "great man". The illustrious sabre had turned all heads and was bidding fair to be more than a nine day's wonder, when his blundering conduct caused the Parisians—who blow hot and cold a dozen times a day—to drop him again. And for the moment he is in eclipse.

Guesde is at the sea-side for his health, laying up fresh energies for future indigestions. To the *Socialiste* he contributes very little; Deville not at all, so that, as usual, the lion's share of the work falls to Paul's lot. I find that the anonymous system in journalism has many draw-backs.—I forgot to mention that Paul has been suffering from inflammation of the eyes brought on, I believe, from too much reading and writing. He much needed a change of air and occupation.

I hope that you too are the better for your absence from London and that all your fellow-travellers are well. How is Nim and how are Pumps and Percy and the children? With best love.

I am your affectionate,

LAURA.

The Crawford-Dilke case has furnished most interesting "documents humains", but I thought it hard on the "animals" to liken them to the Dilke tribe.

TRADUCTION

Samedi soir [14 août].
Paris, 1886.

Mon cher Général,

Vous avez dû apprendre que, jeudi 12 courant, une douzaine de jurés réactionnaires se sont trouvés d'accord pour condamner les quatre socialistes qui passaient en jugement¹. Le bonapartiste

1. Le 12 août avait eu lieu devant la cour d'assises le procès intenté à Guesde, Lafargue, Susini et Louise Michel, inculpés à la suite du meeting du Château d'Eau, le 3 juin. Le gouvernement ayant lié leur affaire avec celle du bonapartiste Mariotte, gérant du *Pilori*, Guesde, Lafargue et Susini s'abstinrent de comparaître. Seule Louise Michel était présente.

Mariotte, qui avait tout simplement appelé au coup d'État et que, pour ses desseins propres, le gouvernement avait mêlé aux révolutionnaires, a été relaxé. Le jury, comme le dit un journal, « condamne au petit bonheur ¹ » : le « fusil libérateur » de Guesde, la « côtelette de mouton » de Paul ² et quelques remarques incohérentes de Susini qui n'auraient pas fait de mal à une mouche, ont été jugés également criminels.

En acquittant le bonapartiste et en condamnant les socialistes, le jury a mis le gouvernement dans un beau pétrin. Naturellement, les journaux républicains ont été unanimement tenus de protester et ils vitupèrent le « jury Dufaure ». *La France* ³ dit : « Cette loi sur la constitution du jury qui remonte au premier ministère de M. Dufaure et qui est une création de l'Assemblée de Versailles, n'offre évidemment plus les garanties d'équité et d'impartialité qu'une démocratie est en droit d'attendre d'une institution de ce genre... Si le jury avait été libre d'esprit et bien intentionné, il aurait renversé les termes de son verdict. » Vous voyez que l'agitation en faveur de la « démocratisation du jury » que vous préconisez intervient à point après cette condamnation.

Je ne serais pourtant pas surprise qu'au procès suivant ⁴, Guesde, Paul et Susini, qui comparaitront alors en personne pour se défendre, soient acquittés tous trois. En tout cas, ce verdict-ci a suscité un tel intérêt et provoqué un mécontentement si général qu'un second procès fournira aux socialistes une excellente occasion de rompre des lances contre tous les Rothschild, juifs ou chrétiens, de la société. Les oreilles ont été brutalement ouvertes et ce que diront les révolutionnaires fera du bruit.

Nous avons été d'avis que le moment était propice et convenable pour que Paul prenne des vacances et rende à sa mère la visite qu'il diffère depuis si longtemps. Et jeudi soir il est parti pour Bordeaux, où il va séjourner une semaine environ, puis il ira à Montluçon faire une ou deux réunions et reviendra à Paris vers le 23 ou le 24.

Alors que Mariotte fut acquitté, les révolutionnaires furent condamnés à des peines allant de quatre à six mois de prison et 100 francs d'amende. (N. R.)

1. Citation du *Figaro*. (N. R.)

2. Parmi les phrases prononcées au meeting et retenues comme chef d'accusation, il y avait une phrase de Guesde : « Lorsque sera venu le jour de la révolution, il faudra avoir recours au fusil libérateur » et quelques phrases de Lafargue concernant Rothschild, dont celle-ci : « Rothschild est habitué à bien manger; eh bien, on ne lui donnera rien qu'on ne lui fasse payer très cher, cent mille francs pour une côtelette, par exemple ». (N. R.)

3. *La France* du 14 août 1886, article « Le jury » (p. 1/II-III). (N. R.)

4. Guesde, Lafargue et Susini, condamnés par défaut, firent opposition au jugement et comparaitront à la session de septembre de la cour d'assises. (N. R.)

La mère de Paul est maintenant dans sa 83^e année et il n'est pas mauvais qu'il la voie avant d'être remis en cage à Pélagie.

Ici c'est la morte-saison; toutes nos notabilités, toutes nos nullités bien argentées sont au bord de la mer ou dans leur résidence de campagne, et il n'y a rien à noter en dehors du fait que la rue Victor-Hugo a été rebaptisée et s'appelle maintenant rue Lamartine. Ces changements de nom des rues et des places distraient beaucoup les Français; il arrive de même périodiquement qu'un de leurs grands hommes soit mis à la porte du Panthéon pour laisser la place à un nouveau venu. Même les morts ne sont pas à l'abri en France des procédés révolutionnaires, et quiconque entre au Panthéon ne peut espérer y reposer en paix. Boulanger, après le départ de Hugo et maintenant de Lesseps, est le nouveau « grand homme ¹ ». Son illustre sabre avait tourné toutes les têtes et laissait présager bien autre chose qu'un succès éphémère, mais il a commis de telles bévues que les Parisiens, qui changent d'avis vingt fois par jour, se sont de nouveau détournés de lui. Et, pour le moment, il est éclipsé.

Guesde est au bord de la mer pour raisons de santé et rassemble ses forces pour de futures indigestions. Il collabore très peu au *Socialiste*, Deville pas du tout, et, comme d'habitude, la part du lion pour ce qui est du travail échoit à Paul. Je trouve que dans le journalisme le système de l'anonymat a beaucoup d'inconvénients. — J'oubliais de vous dire que Paul souffrait d'une irritation des yeux causée, je crois, par un excès de lecture et de travail. Il avait grand besoin de changer d'air et d'occupation.

J'espère que vous aussi, vous trouverez bien d'avoir quitté Londres et que tous vos compagnons de voyage se portent bien. Comment va Nim et comment vont Pumps, Percy et les enfants ? Toutes mes amitiés.

Bien affectueusement à vous,

LAURA.

L'affaire Crawford-Dilke ² a apporté des « documents humains » du plus grand intérêt, mais j'ai trouvé cruel à l'égard des « animaux » de les assimiler à la tribu Dilke.

1. Le général Boulanger, ministre de la Guerre, avait prononcé, en vertu de la loi du 23 juin 1886, la radiation des cadres de l'armée d'un certain nombre de princes, membres des familles ayant régné en France. Cette mesure, venant à la suite d'exhibitions provocantes des monarchistes, valut à Boulanger un immense succès populaire à la revue du 14 juillet 1886. Mais aussitôt après se déclencha contre lui une campagne réactionnaire. *Le Figaro* publia des lettres qu'il avait adressées en 1880 au duc d'Aumale, qu'il venait de rayer des cadres, et auquel il devait son avancement. (N. R.)

2. Le libéral anglais Charles Dilke était impliqué dans un procès de divorce d'un membre du Parlement, Crawford. A la suite des scandales révélés par le procès, il dut se retirer de la vie politique. (N. R.)

194. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

August 20th 86/Paris.

My dear General,

I am much distressed at having to molest you, but as I do not know when Paul will be home again and as my hard cash is fast melting under the fire of sundry small bills, I am compelled, as usual, to turn to you for help.

Paul sent word this morning that he was leaving Bordeaux for Montluçon and I should not wonder if he went to Vierzon before he sets his face homewards.

I have taken advantage of his absence to clean my rooms and to cultivate my hanging garden which I should attend to with additional ardour, could I hope that you would ever come over here and have a sight of it. Unluckily, as Nim foretold, the sun burns my flowers in the summer and the cold kills the frailest of them in the winter; but here natural selection comes in and such plants as do survive are rain and sun-proof.

I have sent you this morning's papers: you will see that the good effect produced by the Decazeville strike persists and that help is given liberally to the men of Vierzon.

The Possibilists are certainly no prophets in their own country and, like the old-fashioned finery which the marchandes de toilette send to the colonies, possibilism has come to be fit only for exportation. The whole of the movement which culminated in the election of Basly and Camélinat, the candidature of Roche and the agitation in favour of Decazeville, went on without the participation of, and in opposition to, the possibilists, but for a' that, to judge from London penny-a-lining and the well-matured and well-paid-for elucubrations of Smith-Headingley the Broussist is the only *serious* socialist party in France. But if this sort of literature does little harm in England, it does less harm here.

I have just had a letter from old Madame Vaillant inviting me to come and stay with her and the family at Vierzon. You know possibly that the Vaillants had been settled there for years and that they still have a house there.

After a week of London weather, the sun has re-appeared this morning and Paris after her long showerbath has dressed herself out in green and gold attire and is now in all her glory, with her

shining boulevards and her pretty and pert working girls tripping
to or from their workshops.

With love, my dear General,

Yours ever,

Laura LAFARGUE

TRADUCTION

20 août 86, Paris.

Mon cher Général,

Je suis désolée de devoir vous tourmenter, mais comme je ne sais quand Paul rentrera à la maison et comme mon numéraire fond rapidement au feu de diverses petites factures, je suis contrainte, comme d'habitude, de me tourner vers vous pour demander secours.

Paul m'a informée ce matin qu'il quittait Bordeaux pour Montluçon, et je ne serais pas surprise qu'il aille à Vierzon avant de prendre le chemin du retour.

J'ai profité de son absence pour nettoyer mon logement et pour cultiver mon jardin suspendu que je soignerais avec un zèle accru si je pouvais espérer que vous veniez jamais le contempler. Malheureusement, comme Nim l'a bien prédit, le soleil brûle mes fleurs en été et le froid tue les plus fragiles en hiver; mais la sélection naturelle intervient ici, et les plantes qui survivent sont résistantes à la pluie et au soleil.

Je vous ai envoyé les journaux de ce matin : vous verrez que les heureux effets de la grève de Decazeville persistent et qu'on soutient généreusement ceux de Vierzon¹.

Les possibilistes ne sont certainement pas prophètes dans leur pays et, comme les parures démodées que les marchandes de toilette vendent aux colonies, le possibilisme n'est finalement plus propre qu'à l'exportation. Tout le mouvement, qui a atteint son apogée avec l'élection de Basly et de Camélinat, la candidature de Roche et l'agitation en faveur de Decazeville, a progressé sans la participation des possibilistes et en opposition contre eux; en dépit de tout cela, à en juger par les articles des plumitifs londoniens à un sou la ligne et les élucubrations bien ruminées et bien payées de Smith-Headingley, le parti broussiste est le seul

1. Depuis le 4 août, les métallurgistes de l'usine Merlin (construction de matériel agricole) à Vierzon étaient en grève. *Le Cri du peuple* en date du 21 août publie la troisième liste de souscription en faveur des grévistes, et le total est déjà de 1.683 fr. 60. (N. R.)

parti socialiste sérieux en France. Mais, si cette sorte de littérature est assez inoffensive en Angleterre, elle l'est encore plus ici.

Je viens de recevoir une lettre de la vieille Mme Vaillant qui m'invite à venir séjourner chez elle et sa famille à Vierzon. Vous savez peut-être que les Vaillant y étaient installés depuis des années et qu'ils y ont encore une maison.

Après une semaine de temps londonien, le soleil a refait son apparition ce matin, et Paris, après une douche prolongée, s'est paré de vert et d'or et est maintenant dans toute sa beauté, avec ses boulevards lumineux et ses ouvrières jolies et mutines qui trottinent sur le chemin des ateliers.

Mes amitiés, mon cher Général,
Toujours bien à vous,

Laura LAFARGUE.

195. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

4 Cavendish Place
Eastbourne, 24 Aug. 86.

My dear Laura,

This morning I receive your letter of the 20th from London with a perfect avalanche of other letters and papers. I cannot therefore to-day more than send you the cheque £ 15.

Old Becker writes that he will be here (in London) with the van Kols by 12th sept.

Countess Guillaume Schack who was here only a month ago writes she will be here about 15 Sept. with the Wischnewetzki (male Russian, female Yankee).

Liebknrecht writes he may leave for London tomorrow. As soon as he lets me know date of arrival, I shall go to London to see Edward and Tussy before their departure and bring L[iebknrecht] over here for a few days—we return to London 4 Sept.

Glad to see that Vierzon is exploited again like Decazeville. The other day a postcard came from Schorlemmer from Bellaggio, Lake of Como.

Love from Nim, the Pumps and yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

4 Cavendish Place
Eastbourne, 24 août 86.

Ma chère Laura,

Je reçois ce matin de Londres ta lettre du 20 en même temps qu'une véritable avalanche d'autres lettres et de journaux. Je ne puis donc rien faire de plus aujourd'hui que t'envoyer le chèque de 15 livres.

Le vieux Becker¹ m'écrit qu'il sera ici (à Londres) avec les Van Kol² vers le 12 septembre.

La comtesse Guillaume Schack³, qui était ici il y a un mois seulement, m'écrit qu'elle sera ici vers le 15 septembre avec les Wischnewetzki (lui est Russe, elle est Yankee).

Liebknecht m'écrit qu'il partira peut-être demain pour Londres. Dès qu'il me fera savoir la date de son arrivée, j'irai à Londres voir Edward et Tussy avant leur départ, et j'amènerai L[iebknächt] ici pour quelques jours : nous rentrons à Londres le 4 septembre.

Content de voir qu'on exploite de nouveau les événements de Vierzon comme ceux de Decazeville.

L'autre jour nous avons reçu une carte postale de Schorlemmer, envoyée de Bellaggio, lac de Côme.

Amitiés de Nim et des Pumps.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

1. Johann Philip Becker, vétéran de la révolution de 1848, résidant à Genève, avait soixante-dix-sept ans. (N. R.)

2. Social-démocrate hollandais. (N. R.)

3. Socialiste allemande à qui Engels décerne ironiquement le titre de « comtesse ». (N. R.)

196. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 13th Septbr. 1886.

My dear Laura,

Here we are again in London—it's the same thing over and over again, jobs of all sorts. The last week I had to revise a German extract of the *Kapital* by Kautsky, and it wanted revising very much. Two other Ms are in my desk and have been there for more than six months. Hope to clear them off this week. Fortunately for *me*, proof-sheets have been far and far between, else it would have been but a poor holiday for me. Anyhow I shall now cut this sort of work completely, or else I should never get to my chief work.

Tussy and Edward's ship the *City of Chicago* arrived in New York on the 10th, *Liebkecht's*, the *Servia*, must be there by this time too, as she sailed 4th Sept. They will have a severe job to go through with travelling and speechifying. *Liebk[necht]* was four days with us at Eastb[ourne]; he is quite fat and carries a deal of weight in front of himself; no doubt the Yankees will take some of that out of him. Otherwise he was very jolly and confident as usual: "alles geht famos".

I wrote to you that I had a postcard from Schorl[emmer] about 18th August from the lake of Como; since then I have not heard from him. Anyhow, he is now soon due in Paris whence he has sworn to bring you and, if possible Paul too, over to London. I sincerely trust that he will succeed; Nim is already busying her mind with the few necessary arrangements which indeed will not require great exertions. Paul's trial will not, I hope, prevent him from coming over; the old shop where he likes to buy drawers at 1/6^d a pair is still there if that is an inducement. And if he cannot get off, surely you are bound to take a holiday and see your old friends in London once more. You know what Meyer said: "wenn sie ins Zimmer kommt, ist es als wenn die Sonne aufginge"—so do let the sun rise once more over London!

Nim has had her photograph taken in Eastb[ourne], it was very good and is paid for, this is perhaps the reason why the copies are not yet sent.

Please thank Paul for his letter on the wine manufacture—it not only confirmed, but also *completed* what I had heard from other sources. It is very satisfactory to know that in these latter days of Capitalist production, the phylloxera has smashed up the Chateau

Lafite, Lagrange and other grands crus, as we that know how to appreciate them, do not get them, and the jews and parvenus that get them, do not know to appreciate them. Having thus no longer a mission to fulfil, they may as well go to smash; our successors will soon restore them when they are wanted for grand popular holidays.

What Mohr said in the Circular to the International in 1870, that the annexation of Alsace etc. has made Russia l'arbitre de l'Europe, is now at last becoming evident. Bismarck has had to cave in completely, and the will of Russia has to be done. The dream of the German Empire, the guardian of European peace, without whose leave not a cannon-shot can be fired, is dispelled, and the German philistine finds he is as much the slave of the Czar as when Prussia was "das fünfte Rad am europäischen Wagen". And now he falls foul of Bismarck who after all does only what he is compelled to do. The rage is great in Germany, not only amongst the philistines, but also in the army. Liebk [necht] says since 1866 there has not been such an outcry against an act of the government. But there it will not stop. If the Balkan drama enters its second act, a war between Russia and Austria will break out and then vogue la galère—all Europe may burst out in flames. I should be rather sorry—no doubt it would be the *last* war, and no doubt this as anything else must turn out ultimately to our advantage. But it may after all delay our victory and the other road is safer. For that, however, there is scarcely another road than a revolution in Russia, and as long as Alexander follows the lead of the Panslavists that is a very unlikely event. In fact, the decisive argument of Giers with Bismarck was this: we are between Panslavists and Nihilists; if we keep the peace they will unite and the palace revolution will be a fait accompli—so we must go on towards Constantinople, and this will be less harmful to you, Bismarck and William, than a Russian revolution. This winter will decide matters, so I am bound to get the 3rd volume ready by next spring.

Had several visits from Bax and one from Morris lately—Bax sees the impasse he has got himself into, and would get out if he could do so without a direct recantation, and no doubt will find some way or other. Morris is a settled sentimental socialist; he would be easily managed if one saw him regularly a couple of times a week, but who has the time to do it, and if you drop him for a month, he is sure to lose himself again. And is he worth all that trouble even if one had the time? In the mean time Hyndman fortifies his position of political action, more and more, because he has a definite programme and a definite line of political action, to both of which Morris seems to object; his ideal is a debating club uniting all shades. In all this confusion I expect the principal help from the English *Kapital*. 23 sheets are printed and revised, but there is something wrong with the printer; I do not receive

any fresh proofs and cannot get any information as Sonnenschein is away for his holiday and nobody can or will tell where the hitch lies.

Splendid weather to-day—hope it will last while you come.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 13 septembre 1886.

Ma chère Laura,

Nous revoici à Londres : tout recommence, toutes sortes de travaux. La semaine dernière j'ai dû revoir un extrait du résumé allemand que Kautsky a fait du *Capital*¹, et cette révision s'imposait. Deux autres manuscrits sont dans mon bureau, et ils y sont depuis plus de six mois. J'espère m'en débarrasser cette semaine. Heureusement pour moi, les épreuves à corriger se sont espacées, autrement ç'auraient été de tristes vacances pour moi. Je vais en tout cas supprimer complètement ce genre de travail, sinon je n'arriverai jamais à m'occuper de mon travail essentiel.

Le bateau de Tussy et d'Edward, le *City of Chicago*, est arrivé à New York le 10; celui de Liebknecht, le *Servia*, doit y être maintenant aussi, puisqu'il est parti le 4 septembre. C'est une tâche pénible qui les attend, entre les voyages et les prises de parole. Liebknecht est resté quatre jours avec nous à Eastbourne, il est tout à fait gras et transporte un poids considérable sur le devant de sa personne; les Yankees lui en feront sans doute perdre un peu. Autrement, il était très gai et plein de confiance comme d'habitude : « tout va admirablement ».

Je t'ai écrit que j'ai reçu une carte postale de Schorlemmer vers le 18 août, du lac de Côme; depuis je n'ai pas eu de nouvelles de lui. De toute façon, il doit bientôt arriver à Paris, d'où il a juré de vous emmener à Londres, toi et, si possible, Paul. Je compte sincèrement qu'il réussira; Nim a déjà l'esprit occupé par les quelques préparatifs nécessaires qui, en vérité, n'exigeront pas de grands efforts. Le procès de Paul ne l'empêchera pas, je l'espère, de venir ici; la vieille boutique où il aime acheter des caleçons à 1 shilling et 6 pence pièce est toujours là, si cela peut le décider. Et, même s'il ne peut partir, il faut absolument que tu prennes des

1. Il s'agit de *Karl Marx ökonomische Lehren*, dont la préface est datée d'octobre 1886. (N. R.)

vacances et que tu revoies tes vieux amis de Londres. Tu sais ce que Meyer disait : « Quand elle entre dans une pièce, c'est comme si le soleil se levait. » Fais donc se lever de nouveau le soleil sur Londres.

Nim a fait faire sa photographie à Eastbourne, elle était très bonne et on l'a payée : c'est peut-être la raison pour laquelle les tirages n'ont pas encore été envoyés.

Veuille bien remercier Paul de sa lettre sur la fabrication du vin : elle a non seulement confirmé, mais aussi complété ce que j'avais appris à d'autres sources. Il est très satisfaisant de savoir que, dans cette dernière période de la production capitaliste, le phylloxéra a anéanti les Château Lafite, les Lagrange et autres grands crus, puisque nous qui savons les apprécier ne pouvons les obtenir, et que les Juifs et les parvenus qui les obtiennent ne savent pas les apprécier. N'ayant donc plus de mission à remplir, ils peuvent tout aussi bien périr; nos successeurs auront tôt fait de les ressusciter dès qu'on en aura besoin pour de grandes fêtes populaires.

Ce que Mohr a dit dans l'Adresse à l'Internationale en 1870, à savoir que l'annexion de l'Alsace, etc., a fait de la Russie l'arbitre de l'Europe, devient enfin évident¹. Bismarck a dû mettre les pouces, et il faut que la volonté de la Russie soit faite². Le rêve d'un Empire allemand, tuteur de la paix européenne, sans la permission duquel il ne saurait être tiré un seul coup de canon, ce rêve est écarté, et le philistin allemand constate qu'il est autant l'esclave du tsar qu'à l'époque où la Prusse était « la cinquième roue de la charrette européenne ». Et voilà qu'il se prend maintenant de querelle avec Bismarck, qui, après tout, ne fait que ce qu'on le contraint de faire. La fureur est grande en Allemagne, non seulement parmi les Philistins, mais aussi dans l'armée. Liebk[necht] dit que depuis 1866 il n'y a jamais eu un tel tollé contre un acte du gouvernement. Mais cela ne s'arrêtera pas là. Si le drame des Balkans entre dans sa seconde phase, la guerre éclatera entre la Russie et l'Autriche, et alors vogue la galère : toute l'Europe peut s'embraser. Je le déplorerais assez : sans aucun doute ce serait la dernière guerre, et sans aucun doute cette guerre, comme tout le reste, doit finalement tourner à notre avantage.

1. Voir *La Guerre civile en France* (édition nouvelle). Éditions sociales, Paris, 1953, p. 287. (N. R.)

2. La politique d'Alexandre III visait à l'expansion de la zone d'influence russe en Orient aux dépens de la Turquie et de l'Autriche. Pour avoir les mains libres de ce côté, il fallait qu'il obtienne la neutralité de la Prusse en cas de conflit avec l'empire austro-hongrois. Au mois d'août, Giers, ministre des Affaires étrangères du tsar, alla à Berlin négocier avec Bismarck, tandis que douze corps d'armée russes faisaient des manœuvres spectaculaires près de Vilna, à proximité de la frontière prussienne. Il semble bien que Bismarck se soit incliné devant la volonté des Russes. (N. R.)

Mais elle peut fort bien aussi retarder notre victoire, et l'autre voie est plus sûre. Pour y parvenir cependant, il n'y a guère d'autre moyen qu'une révolution en Russie, et tant qu'Alexandre se laissera mener par les panslavistes, c'est un événement très improbable. En réalité, l'argument décisif de Giers auprès de Bismarck était celui-ci : nous sommes pris entre les panslavistes et les nihilistes; si nous maintenons la paix, ils s'uniront et la révolution de palais sera un fait accompli; nous devons donc marcher sur Constantinople, et cela sera moins dangereux pour vous, Bismarck et Guillaume, qu'une révolution russe. Cet hiver sera décisif; aussi suis-je tenu de terminer la préparation du troisième volume pour le printemps prochain.

Reçu ces derniers temps plusieurs visites de Bax et une de Morris. Bax voit dans quelle impasse il s'est fourvoyé : il en sortirait s'il pouvait le faire sans rétractation formelle, et il trouvera sans aucun doute une issue quelconque. Morris est un socialiste sentimental invétéré; il serait facile de le diriger si on le voyait régulièrement deux fois par semaine, mais qui en a le temps? Si on le laisse tomber pendant un mois, il se perdra sûrement à nouveau. Et vaut-il la peine qu'on se donne tant de mal, même si on en avait le temps? Cependant Hyndman consolide de plus en plus le terrain de son action politique, parce qu'il a un programme précis et une ligne précise d'action politique, et Morris semble être opposé à l'un comme à l'autre, son idéal étant un cercle de discussion unissant toutes les tendances. Au milieu de toute cette confusion, je vois le principal recours dans la traduction anglaise du *Capital*. 23 placards sont imprimés et revus, mais il y a quelque chose qui ne va pas chez l'imprimeur : je ne reçois pas de nouvelles épreuves et je ne puis obtenir aucun renseignement, parce que Sonnenschein est parti en vacances et que personne ne peut ou ne veut me dire la raison de cette anicroche.

Temps splendide aujourd'hui : j'espère qu'il se maintiendra jusqu'à ton arrivée.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

197. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 18/9/86.

Mon cher Engels,

Je viens de recevoir mon assignation pour comparaître le 24 septembre à onze heures du matin¹.

J'ai cru comme vous que la *Revue*² allait m'être fermée; mais jeudi soir j'ai reçu une lettre dans laquelle M. de Cyon me priait de venir le voir, il avait à me parler au sujet de l'article que j'avais remis à Mme Adam. Il m'a très bien reçu, m'a demandé de faire quelques suppressions, auxquelles j'ai consenti.

Puis il m'a dit qu'il avait été socialiste, qu'il avait connu Lassalle, qu'il l'avait aidé à fonder le parti allemand, qu'il me savait socialiste; il m'a même demandé de lui donner des articles socialistes, ce que j'ai refusé de faire. Il m'a demandé alors des articles philosophiques. Enfin il a été on ne peut plus aimable. Je l'ai laissé dire. Mon opinion et celle des autres rédacteurs est que la situation ne pourra durer et que sûrement il y aura des difficultés entre Mme Adam et M. de Cyon, au sujet de la politique étrangère, que Mme Adam s'est réservée. Elle tient à jouer un rôle politique.

Quel événement si Guillaume mourait? Les Français commencent à en perdre la tête. La conduite de Bismarck envers la Russie les enflamme. Boulanger songe à prendre Berlin. Mais il y aura plus de bruit que de faits.

La grève marche très bien à Vierzon, grâce à Vaillant et à ses amis du Cher; vous verrez par *Le Cri* que je vous envoie, que la souscription, quoique ne produisant pas autant que celle de Decazeville qui rendait 800 et 1.000 francs par jour, marche assez bien, vu le petit nombre d'hommes à soutenir. Les Français avec leurs souscriptions publiques prouvent aux trade-unionistes anglais qu'ils n'ont pas besoin de caisses préparées d'avance pour trouver de l'argent; il est vrai que les caisses des trade-unions sont vides ou à peu près vides et qu'elles sont incapables de faire ouvrir une souscription dans aucun journal quotidien de Londres.

Les possibilistes perdent du terrain à mesure que les événements

1. Guesde, Lafargue et Susini repassent devant la cour d'assises de la Seine pour l'affaire du meeting du Château d'Eau (voir lettre du 14 août 1886, p. 371). (N. R.)

2. Il s'agit de *La Nouvelle Revue*. (N. R.)

se déroulent. La conférence internationale¹ a porté un rude coup à M. Brousse, qui pour cacher sa défaite fait le mort. Il vient de donner sa démission du comité de rédaction de son journal, *Le Prolétariat*².

Laura vous envoie ses amitiés. Bien à vous et à tous,

P. LAFARGUE.

198. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 24 Sept. 1886.

My dear Laura,

I suppose you are at this moment at the Assize Court watching Paul's trial; I hope it will end in an acquittal. In the mean time I have a bit of agreeable news for you. Meissner sends this morning account for last season's sales, and the result is a profit of 2 600 Marks or about 130 £.- for us, after deducting all expenses of the second volume; so your share will be above £ 40.-. I have told him to remit the money, and as soon as received, I shall send you a cheque for your share. There were sold 320 copies of Vol. I et 1 260 of Vol. II.

The English edition will hardly be out before the New Year. It looks as if Sonnenschein had more pressing things on hand, and in the hands of the same printer, by which our book was pushed back. The thing is proceeding, but rather slowly.

I had a letter from Tussy on her arrival in N[ew] [York], she had a very pleasant voyage, but was rather disappointed at the live American bourgeois she met on board; it rather damped her enthusiasm for America, but prepared her for the realities of American life.

1. Au mois d'août s'était tenue une Conférence ouvrière internationale, salle de la Redoute, convoquée par Smith Headingley et Brousse, en écartant les organisations socialistes. Brousse se vit, quand il voulut prendre la parole, réclamer sa qualité d'ouvrier et dut quitter la tribune. Bien que d'orientation syndicaliste, la conférence tourna à la confusion de ses organisateurs. (N. R.)

2. À l'assemblée générale du 11 septembre, Brousse refuse de poser à nouveau sa candidature au comité de rédaction (*Le Prolétariat*, n° 129 du 18 au 25 septembre 1886, p. 1/1). (N. R.)

Old Becker has been with me this last week; he is very jolly but getting rather rickety in body. He will leave for Paris next Tuesday and hopes to see you there. He sends you whole basketsfuls of love. He is a splendid old chap, seventy eight and still quite abreast of the movement.

No news from Schorlemmer here. How about your journey to London? You will be able to come to a resolution, if that be still necessary, after today's verdict. But even if Paul should be sent to Pélagie again, that is not so pressing; surely they will give him a few weeks' leave and so you and he might still come over for a bit.

Ever yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 24 septembre 1886.

Ma chère Laura,

Je suppose que tu es en ce moment à la Cour d'assises pour assister au procès de Paul; j'espère qu'il se terminera par un acquittement. En attendant, j'ai une petite nouvelle agréable pour toi. Meissner envoie ce matin le décompte des ventes de la dernière saison, et il en ressort un bénéfice de 2.600 marks, soit environ 130 livres pour nous, après avoir déduit tous les frais du second volume; ta part sera donc supérieure à 40 livres. Je lui ai dit de verser l'argent, et, dès que je l'aurai reçu, je t'enverrai un chèque représentant ta part. On a vendu 320 exemplaires du volume I et 1.260 du volume II.

L'édition anglaise ne sortira guère avant le Nouvel An. Il semble que Sonnenschein ait eu des choses plus pressantes sur les bras et chez le même imprimeur, ce qui a retardé notre livre. Le travail continue, mais assez lentement.

J'ai reçu une lettre de Tussy à son arrivée à N[ew] Y[ork] : elle a eu une traversée très agréable, mais elle a été assez déçue par les bourgeois américains en chair et en os qu'elle a rencontrés à bord; cela a plutôt rafraîchi son enthousiasme pour l'Amérique, mais l'a préparée aux réalités de la vie américaine.

Le vieux Becker est avec moi depuis une semaine, il est très gai, mais physiquement assez ébranlé. Il partira pour Paris mardi prochain et espère t'y voir. Il t'envoie de pleines panerées d'amitiés. C'est un magnifique vieux, il a 78 ans et il est toujours à l'avant du mouvement.

Pas reçu de nouvelles de Schorlemmer. A quand ton voyage à Londres? Tu vas pouvoir prendre une décision, si cela est encore nécessaire, après le verdict d'aujourd'hui. Mais même si Paul

était renvoyé à Pélagie, cela ne presse pas tellement : on lui donnera sûrement quelques semaines de congé, et vous pourriez donc tous deux venir encore un peu ici.

Toujours affectueusement à toi,

F. ENGELS.

199. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Sep^{br} 27th/1886.

My dear General,

You were right in supposing that I was watching the proceedings at the Assize Court while you were writing me your letter. For that (and a former one) let me thank you before all, both for the good news and the invitation it contains. The sale of Vol. II of the *Kapital* I am very happy to know so good. The English translation will be a splendid Christmas present for the English people.

The acquittal of our three men came like a great and glad surprise to all of us. The trial was a most interesting one and a unique one, I believe, in the annals of the Assize Court of the Seine. Mrs Crawford gives a very false impression of it as far as Guesde and Susini are concerned. To say that Guesde showed the white feather is to write herself down a very imaginative reporter. Guesde, indeed, according to his wont, was even unnecessarily violent and would have spoilt all, had not Paul's previous pitching into Jewdom attuned the jurymen's hearts to mercy. These gentlemen who looked very respectably stolid and stupid and who were, for the most part, very old and very bald, appeared once to have known better days and to have boasted fine heads of hair, but to have nibbled at financial speculation and to have found it, if sweet in the mouth, very bitter in the belly. Susini confined himself in his defence to the legal points of the case and the quotation in *The Daily News* is a part of the incriminated speech made by him at the Château d'Eau.

I do not suppose that ever before anything like what happened within the precincts of this Assize Court on Friday afternoon was seen or heard there. Three socialist orators holding forth for many hours in the coolest and most deliberate fashion, pleading nothing in extenuation of their conduct but simply explaining for the

benefit of a benighted bourgeois president and jury the doctrines of scientific socialism and loudly proclaiming the advent, in the very near future, of a new system of society and the jury hastening to acquit them to the general and enthusiastic applause of the audience!

On Sunday a party of us met at Clamart at a "déjeuner des acquittés". There were Guesde, Susini, Goullé, Duc-Quercy, Deville, Massart and their wives and children and ourselves. Very good fun we had, eating, drinking, talking nonsense and wandering about the woods of Clamart.

And now, my dearest General, a word about our trip to England. My own visit has been a settled matter all along, the question was merely whether and when Paul could accompany me. If you could have us at Christmas time, that would suit us best. Our people here think it desirable to strike a bit while the iron is hot and are organising a series of meetings to be held in the provinces and in the suburbs of Paris. So that Paul will have to stump-orator it for a while. For my own part, I should be sorry to leave London without seeing Tussy and Edward.—But I am obliged to shut up here, for Paul is overdue for his dinner and his dinner is anything but ready yet...

It is like Becker and his pluck to travel at his age: I am most happy to hear that he is coming over to Paris.

Not a word from Schorlemmer!

Always affectionately yours with best love to all,

Laura.

TRADUCTION

27 septembre 1886.

Mon cher Général,

Vous aviez raison de supposer que je suivais les débats de la cour d'assises au moment où vous m'écriviez. Je veux avant tout vous remercier de votre lettre (et de la précédente), aussi bien pour les bonnes nouvelles que pour l'invitation qu'elle contient. Je suis heureuse d'apprendre que la vente du volume II du *Capital* a été si bonne. La traduction anglaise sera un splendide cadeau de Noël pour le peuple anglais.

L'acquiescement de nos trois hommes a été pour nous tous une grande et joyeuse surprise¹. Le procès a été des plus inté-

1. Guesde, Lafargue et Susini furent acquittés par le jury de la cour d'assises le 24 septembre 1886 par sept voix contre trois et deux bulletins blancs. (N. R.)

ressants et tout à fait unique, je crois, dans les annales de la cour d'assises de la Seine. Mrs. Crawford en donne une idée très fautive en ce qui concerne Guesde et Susini¹. Dire que Guesde a manqué de cran, c'est, pour un journaliste, faire preuve de beaucoup d'imagination. Guesde, en fait, selon son habitude, a même été inutilement violent et aurait tout gâché si les attaques antérieures de Paul contre la juiverie n'avaient incliné à l'indulgence les cœurs des jurés. Ces messieurs qui avaient l'air respectablement lourds et stupides, et qui étaient pour la plupart très vieux et très chauves, semblaient avoir connu des jours meilleurs et avoir eu jadis de beaux cheveux, mais ils donnaient aussi l'impression de s'être laissé appâter par la spéculation financière et d'avoir trouvé la pilule douce au goût, mais très amère à l'estomac. Susini s'est cantonné dans sa défense aux aspects juridiques de l'affaire, et la citation du *Daily News* est extraite du discours incriminé qu'il a prononcé au Château d'Eau.

Je ne crois pas qu'on ait jamais vu ni entendu dans l'enceinte de la cour d'assises quoi que ce soit de semblable à ce qui s'y est passé vendredi après-midi. Trois orateurs socialistes ont discoursé pendant plusieurs heures de la façon la plus calme et la plus réfléchie, sans plaider la moindre circonstance atténuante à leur conduite, se contentant d'expliquer à l'intention d'un président et d'un jury bourgeois et ignorant les doctrines du socialisme scientifique et de proclamer hautement l'avènement, dans un avenir très proche, d'un nouveau système social : et voilà que ce jury s'est empressé de les acquitter aux applaudissements enthousiastes et unanimes du public !

Nous nous sommes réunis dimanche à Clamart pour un « déjeuner des acquittés ». Il y avait là Guesde, Susini, Goullé, Duc-Quercy, Deville, Massart, leurs femmes, leurs enfants et nous-mêmes. Nous nous sommes bien amusés, nous avons mangé, bu, dit des bêtises et flâné dans les bois de Clamart.

Et maintenant, mon très cher Général, un mot sur notre voyage en Angleterre. Ma visite à moi est décidée depuis longtemps ; la question était simplement de savoir si Paul pourrait m'accompagner et quand. Si vous pouviez nous recevoir à Noël, c'est ce qui nous arrangerait le mieux. Nos amis croient souhaitable de battre un peu le fer pendant qu'il est chaud et sont en train d'organiser une série de meetings en province et dans la banlieue de Paris. Paul devra donc faire des réunions publiques pendant quelque temps. Pour ma part, je serais désolée de quitter Londres sans voir Tussy et Edward. — Mais il faut que je m'arrête ici, car l'heure du dîner de Paul est déjà passée et ce dîner est loin d'être prêt...

1. Mrs. Crawford était correspondante à Paris du *Daily News*, qui publie dans son numéro du 25 septembre 1886 (p. 5/IV) un article intitulé : « A socialist Trial in Paris. Remarkable verdict. » (N. R.)

Il faut être courageux comme Becker (et cela lui ressemble bien) pour voyager à son âge : je suis très heureuse d'apprendre qu'il vient à Paris.

Pas reçu une ligne de Schorlemmer !
Toujours affectueusement à vous et meilleures amitiés à tous,

LAURA.

200. — PAUL LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 30/9/86.

Mon cher Engels,

Becker nous est arrivé hier dans l'après-midi, bien fatigué et tout à fait triste. En arrivant à Paris, dans la maison de son gendre, il apprit, pour première nouvelle, la mort de sa fille; morte pendant qu'il était à Londres. Et comme l'on ne savait son voyage en Angleterre, on lui écrivit à Genève la douloureuse nouvelle. Il était arrivé brisé par le voyage, malgré cela son gendre et ses enfants le tinrent éveillé jusqu'à trois heures du matin. — Il vient de déjeuner avec nous, il va mieux et de corps et d'esprit; nous allons partir pour le Jardin des Plantes, qui n'est pas très éloigné de la maison. Il compte rester jusqu'à lundi soir : dimanche il réunira toute sa famille, qui compte plus de 20 membres.

Notre acquittement a été un immense succès; c'est la première fois que des bourgeois acquittent des socialistes, parce que socialistes : c'est un grand pas. Cela prouve, jusqu'à un certain point, que les bourgeois sont mûrs pour une partie de nos théories. Malheureusement en France la forme anarchiste est trop aimée, autrement nous ferions plus de propagande parmi les bourgeois, qui sont épouvantés par les grands mots des anarchistes, que les révolutionnaires sont obligés, jusqu'à un certain point, d'employer.

Quel succès à New York pour les trois voyageurs en socialisme. Le télégraphe rapporte leur marche triomphale. Ce voyage aura un grand retentissement en Amérique et en Angleterre : il aidera fortement au développement du mouvement socialiste américain et posera Tussy et Aveling en Angleterre. Ils pourront, à leur

retour, avoir une plus grande influence sur la *Socialist League* et la diriger dans la bonne voie.

Nous vous envoyons nos amitiés, — Becker me charge de ses amitiés pour vous tous.

Bien à vous,

P. LAFARGUE.

201. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 2 Octbr. 86.

My dear Laura,

To begin with the beginning, I enclose cheque for £ 42.13.4, being one third part of Meissner's remittance of £ 128.- which I hope you will receive and get cashed all right.

I am sorry you cannot come just now, while the weather is fine, but if you find such a decided home-sickness after London fogs and our beautiful winter, you can be suited too. Nim undertakes to accommodate you at any time, Christmas or otherwise, and if we have other visitors at the same time, she undertakes to accommodate them too. So that is settled, and we shall this time not be disappointed.

I also forward 2 *Volkszeitungen* which please return, as they belong to Edward and he will expect to find them here on his return (his papers, etc., are forwarded to me in his absence). From these you see that la république cosaque—Mohr's solution of Napoléon's alternative: ou républicaine ou cosaque—flourishes in N[ew] York as luxuriantly as in Paris. It is lucky for them that the first attempt at intimidation came so soon and was so clumsily executed.

I am afraid Paul exaggerates the significance of the Paris verdict in so far as it is a symptom of the accessibility of the industrial bourgeoisie for socialist ideas. The struggle between usurer and industrial capitalist is one within the bourgeoisie itself, and though no doubt a certain number of petty bourgeois will be driven over to us by the certainty of their impending expropriation de la part des boursiers, yet we can never hope to get the mass of them over to our side. Moreover, this is not desirable, as they bring their narrow class prejudices along with them. In Germany we have too many of them, and it is they who

form the dead weight which trammels the march of the party. It will ever be the lot of the petty bourgeois—as a mass—to float undecidedly between the two great classes, one part to be crushed by the centralization of capital, the other by the victory of the proletariat. On the decisive day, they will as usual be tottering, wavering and helpless, *se laisseront faire*, and that is all we want. Even if they come round to our views they will say: of course communism is the ultimate solution, but it is far off, maybe 100 years before it can be realised—in other words: we do not mean to work for its realisation neither in our, nor in our children's lifetime. Such is our experience in Germany.

Otherwise the verdict is a grand victory and marks a decided step in advance. The bourgeoisie, from the moment it is faced by a conscious and organised proletariat, becomes entangled in hopeless contradictions between its liberal and democratic general tendencies *here*, and the repressive necessities of its defensive struggle against the proletariat *there*. A cowardly bourgeoisie, like the German and Russian, sacrifices its general class tendencies to the momentary advantages of brutal repression. But a bourgeoisie with a revolutionary history of its own, such as the English and particularly the French, cannot do that so easily. Hence that struggle within the bourgeoisie itself, which in spite of occasional fits of violence and oppression, on the whole drives it forward—see the various electoral reforms of Gladstone in England, and the advance of Radicalism in France. This verdict is a new *étape*. And so the bourgeoisie, in doing its own work, is doing ours.

But now I must conclude. I want this letter to be registered and have still to write to Tussy by first post.

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 2 octobre 86.

Ma chère Laura,

Pour commencer par le commencement, je te joins un chèque de 42 livres, 13 shillings et 4 pence, qui représente le tiers du versement de 128 livres effectué par Meissner. J'espère que tu le recevras et que tu l'encaisseras sans difficulté.

Je regrette que vous ne puissiez venir en ce moment où le temps est beau, mais, si tu éprouves une nostalgie aussi prononcée des brouillards londoniens et de notre bel hiver, on pourra te satisfaire aussi. Nim se charge de vous recevoir à n'importe quel moment, que ce soit Noël ou non, et, si nous avons d'autres visi-

teurs en même temps, elle se charge de les recevoir aussi. La chose est donc réglée, et nous ne serons pas déçus cette fois.

Je t'expédie aussi deux exemplaires de la *Volkszeitung*¹ que je te demande de me renvoyer, car ils appartiennent à Edward; et il compte les trouver ici à son retour (on me fait suivre ses journaux, etc., pendant son absence). Tu y constateras que la république cosaque (donnée par Mohr comme solution à l'alternative de Napoléon : ou républicaine ou cosaque) connaît un aussi large succès à N[ew] York qu'à Paris. Les Américains ont eu la chance que la première tentative d'intimidation ait été si hâtive et si maladroitement effectuée.

Je crains que Paul ne s'exagère la signification du verdict de Paris dans la mesure où il y voit un signe que la bourgeoisie industrielle est accessible aux idées socialistes². La lutte entre le capitaliste usurier et le capitaliste industriel se déroule au sein de la bourgeoisie elle-même, et bien qu'assurément un certain nombre de petits bourgeois soient poussés vers nous par la certitude de leur prochaine expropriation de la part des boursiers, nous ne pourrions pourtant jamais espérer les gagner en masse. Ce n'est d'ailleurs pas désirable, car ils apportent avec eux leurs étroits préjugés de classe. En Allemagne, nous n'en avons que trop, et ce sont eux qui forment ce poids mort qui entrave la marche du parti. Ce sera toujours le sort des petits bourgeois, pris dans leur masse, de flotter avec indécision entre les deux grandes classes, les uns devant être écrasés par la centralisation du capital, les autres par la victoire du prolétariat. Au jour décisif, ils seront comme d'habitude chancelants, hésitants et impuissants; ils se laisseront faire, et c'est tout ce que nous demandons. Même s'ils se convertissent à notre point de vue, ils diront : le communisme est naturellement la solution finale, mais elle est lointaine, il faudra peut-être cent ans avant qu'elle puisse se réaliser; en d'autres termes : nous n'avons pas l'intention d'œuvrer à sa réalisation ni pendant notre vie, ni pendant celle de nos enfants. C'est bien ce que nous constatons en Allemagne.

Quoi qu'il en soit, ce verdict est une grande victoire et marque un pas décisif en avant. La bourgeoisie, à partir du moment où elle a en face d'elle un prolétariat conscient et organisé, s'empêtre dans des contradictions désespérées entre ses tendances générales libérales et démocratiques d'une part, et les nécessités répressives de sa lutte défensive contre le prolétariat d'autre part. Une bourgeoisie lâche, comme celle d'Allemagne et de Russie, sacrifie ses tendances générales de classe aux avantages provisoires de la répression brutale. Mais une bourgeoisie qui possède sa propre

1. Il s'agit de la *New Yorker Volkszeitung*, organe de langue allemande des socialistes américains. (N. R.)

2. Voir la lettre de Lafargue du 30 septembre 1886 (p. 389). (N. R.)

histoire révolutionnaire, comme la bourgeoisie anglaise et particulièrement la bourgeoisie française, ne peut le faire avec autant de facilité. D'où cette lutte au sein de la bourgeoisie elle-même, qui, malgré des accès passagers de violence et d'oppression, la pousse en avant dans l'ensemble : considère les diverses réformes électorales de Gladstone en Angleterre et les progrès du radicalisme en France. Ce verdict est une nouvelle étape. Et c'est pourquoi la bourgeoisie, en faisant son propre travail, fait aussi le nôtre.

Mais il faut maintenant que je termine. Je veux envoyer cette lettre en recommandé, et il faut encore que j'écrive à Tussy par le premier courrier.

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

202. — PAUL LAFARGUE A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Paris, 4/8^{bre}/86.

Mon cher Engels,

Nous avons reçu votre lettre et le chèque de 42 livres qu'elle contenait; cela tombe admirablement, car voici l'hiver qui vient et il faut renouveler sa garde-robe; il est vrai que les pièces de cent sous sont toujours reçues par nous comme de nobles étrangers.

Becker vient déjeuner avec Vaillant; il part ce soir. Son séjour à Paris lui a fait plaisir; il parle de revenir.

Je vois qu'il aurait été impossible d'aller à Londres ce mois; nous sommes assaillis par [les] demandes de conférences; on veut que nous allions jusqu'à Marseille et en Corse.

La réunion de samedi dernier¹ a été un grand succès.

Voilà Becker qui arrive juste à temps pour vous envoyer ses amitiés.

Laura qui n'a pu vous écrire car elle a été très occupée avec Becker, le fera dans un ou deux jours.

Bien à vous et à tous.

1. Le 2 octobre avait eu lieu un « PUNCH-Conférence » pour célébrer la mise en liberté de Duc-Quercy et de Roche, l'acquiescement de Guesde, Lafargue et Susini, et réclamer l'amnistie de Louise Michel. (N. R.)

203. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Tuesday/Oct. [5th] 86/.

My dear General,

You will have had Paul's letter thanking you in his name and in my own for all the good things that we had just received.

Our good old Becker left us on Monday last and I hope he may not have been overmuch knocked up by his stay in Paris. He is dreadfully young for his age!

A lot of young people, Germans for the most part, had come to the station to see him off: Vaillant and Guesde whom he particularly wanted to see I had to luncheon here to meet him. No, my dear General, though with Byron I say:

England, with all thy faults, I love thee still¹!

I *do not* love English fogs and mucky weather; but, considering that I waited here for Schorlemmer till the end of September and that I am at this moment waiting for Don Pablo, I really don't see how I am to avoid winter weather in London, unless, indeed, I put off running over till the Spring, which would be cutting the knot with a vengeance and not exactly to my taste.

Thank you for Tussy's voluminous letter and for the *Volkszeitung*. Our travellers appear to be getting on swimmingly and in the enclosed lines from Liebknecht and in Tussy's and Edward's photographs, received this morning, there is not a trace of fatigue.

Vierzon, in France, is just now the centre of operations and thus far the men of le Cher—so dear to Vaillant's heart—are doing very well. Our own set—I mean the collectivists *pur sang*—are bestirring themselves, organising meetings, lectures and courses of lessons in languages for the coming season.

Le Socialiste has been at low-water mark this long while, but a special providence has opened the floodgates and the little boat which bears the French Marxists and which has for motto the device of the Ville de Paris—*Fluctuat nec mergitur*—is once again set afloat.

There is no news, wherefore I will kiss you and hold my tongue.

Love to all the men, women, children, cats and dogs and birds in and about 122 Regent's Park Road from

YOUR LAURA.

1. Laura fait erreur. Malgré son accent byronien, ce vers est en réalité de Cowper (« Time piece », v. 206). (N. R.)

TRADUCTION

Mardi, [5] octobre 86.

Mon cher Général,

Vous avez dû recevoir la lettre où Paul vous remerciait en son nom et au mien de toutes les bonnes choses qui venaient de nous parvenir.

Notre cher vieux Becker nous a quittés lundi et j'espère que son séjour à Paris ne l'aura pas trop éreinté. Il est extraordinairement jeune pour son âge !

Une foule de jeunes gens, Allemands pour la plupart, étaient venus le saluer à la gare : Vaillant et Guesde, qu'il tenait particulièrement à voir, sont venus déjeuner à la maison pour faire sa connaissance. Non, mon cher Général, bien que je dise avec Byron : « Angleterre, malgré tous tes défauts, je t'aime toujours ! », je déteste ses brouillards et son temps infect ; mais, comme j'ai attendu la visite de Schorlemmer jusqu'à la fin du mois de septembre et comme j'attends en ce moment celle de Don Pablo, je ne vois vraiment pas comment je pourrais éviter l'hiver londonien, à moins évidemment de remettre ce voyage jusqu'au printemps, ce qui trancherait la question brutalement, mais pas tout à fait à mon goût.

Merci pour la lettre volumineuse de Tussy et pour la *Volkszeitung*. Nos voyageurs ont l'air de s'en tirer admirablement, et dans le mot qu'a ajouté Liebknecht comme sur les photographies de Tussy et d'Edward, reçues ce matin, il n'y a pas trace de fatigue.

Vierzon est pour l'instant en France le centre des opérations¹ et jusqu'ici les gens du Cher (si cher au cœur de Vaillant) sont en très bonne forme. Les nôtres (je veux dire les collectivistes pur sang) se remuent, organisent des réunions, des conférences et des cours de langues pour la prochaine saison.

Le *Socialiste* a été bien près de toucher le fond pendant toute cette période, mais une providence spéciale a ouvert les écluses, et le petit bateau qui porte les marxistes français et qui a la même devise que la ville de Paris (*Fluctuat nec mergitur*) est remis à flot.

Pas d'autre nouvelle : je vais donc vous embrasser et me taire.

Amitiés à tous les hommes, femmes, enfants, chats, chiens et oiseaux du 122 Regent's Park Road et des alentours.

Votre

LAURA.

1. La grève de Vierzon durera quatre mois. Vaillant, qui se dépensa beaucoup à cette occasion, était lui-même originaire de Vierzon. (N. R.)

204. — FRIEDRICH ENGELS
A PAUL LAFARGUE, A PARIS *

Londres, le 25 octobre 1886.

Mon cher Lafargue,

L'affaire orientale est un peu longue, il me faut entrer dans un tas de détails, vu les bêtises absurdes que la presse française, y compris *Le Cri*, a répandues sur ce sujet, sous l'influence russo-patriotique.

En hiver 1879, Disraeli envoya 4 vaisseaux cuirassés dans le Bosphore, qui suffisaient pour arrêter la marche des Russes sur Constantinople et pour déchirer le traité de San Stefano ¹. La paix de Berlin régla, pour quelque temps, la situation en Orient. Bismarck réussit à établir un arrangement entre Russes et Autrichiens, suivant lequel l'Autriche dominerait, [en] sous-main, en Serbie, tandis que la Bulgarie et la Roumélie orientale seraient abandonnées à l'influence prépondérante de la Russie. C'était dire que si, plus tard on permettait aux Russes de prendre Constantinople, l'Autriche aurait Salonicki et la Macédoine.

Mais en outre, on donna la Bosnie à l'Autriche, comme en 1794 la Russie avait abandonné, pour la reprendre en 1814, la plus grande partie de la Pologne proprement dite aux Prussiens et Autrichiens. La Bosnie était une saignée permanente pour l'Autriche, une pomme de discorde entre la Hongrie et l'Autriche occidentale, et surtout — *la preuve pour la Turquie que les Autrichiens, pas moins que les Russes, lui préparaient le sort de la Pologne.*

Désormais, toute confiance était impossible entre la Turquie et l'Autriche — victoire énorme pour la Russie.

La Serbie avait des sympathies slavophiles et partant russo-philés, mais depuis son émancipation elle avait puisé tous ses moyens de développement bourgeois en Autriche. Les jeunes gens allaient étudier en Autriche, le système bureaucratique, les codes, la procédure des tribunaux, les écoles, tout fut réglé

* Cette lettre a paru sous forme d'article dans *Le Socialiste*, n° 63, du 6 novembre 1886 (p. 1/I-2/II), sous le titre : « Situation politique de l'Europe ». Lafargue ayant récrit cette lettre pour la publier, nous donnons le texte de l'article en annexe p. 424. (N. R.)

1. Le traité de San Stefano, signé le 3 mars 1878, mettait fin à la guerre entre la Russie et la Turquie. Favorable à la Russie, ce traité fut, sous la pression de l'Allemagne, l'Autriche et l'Angleterre, révisé à son détriment au traité de Berlin, 13 juillet 1878. (N.R.)

Comme l'indication du chèque que. Si le révolutionnaire en France eût été
 fait, cela eût été un acte de combattre, on n'eût plus favorisé.
 Tandis qu'avec un général général nous serions réjoints dans le domaine
 de l'impératif et des événements insurmontables. La révolution
 en France n'est pas encore finie, notre parti en Allemagne
 n'est pas encore arrivé dans son développement officiel et,
 probablement la meilleure partie de notre programme. En fin de compte,
 finalement, tout cela tournera en notre favor, mais quelle
perte de temps, quel sacrifice, quel nombre de soldats à vain-
cre!

La révolution qui pousse à une guerre est grande partout. En France
 le système militaire français, et après partout, pendant 12 à 16 ans
 pour le développement complet après ce long temps, les les
catres de vidues sont remplis d' hommes à compens au maximum
des armes. Les 16 ans sont partout évidents, partout on à 12 à
16 classe armées qui ont passé par l' armée. On est donc près
partout, et les éléments à notre plus d' avantage officiel sont
à notre profit. Et puis, le vieux général en France probablement meilleur,
alors il aura quelques changements de type de type, probablement pour la
position plus ou moins à notre profit, et peut être provoqué à notre profit.

La guerre qui se présente à notre profit est provoquée à notre profit.
Les conditions, ce sera une nouvelle révolution d' attaque à notre profit.
Comme qu' aura moins fait à notre profit au moment d' être
changements de politique internationale. En effet, le Douze partout
est à la guerre des que le vieux aura failli les jours.

Quant à moi, j'ai écrit que pour nous le fait doit être
 décisif que la guerre, si elle est gagnée, ne se fera que dans
 le but d'empêcher la révolution en France, par le troufflement,
l'instabilité, l'incertitude, pour éviter l'achèvement des conditions
de la meilleure contente, l'exploitation, corruption, l'instabilité,
payons, en Allemagne pour maintenir l'existence de la France
pour répondre à nos besoins des socialistes et pour dans
l'intérêt de toute la grande compagnie pour rétablir la monarchie.
Donc je suis pour "la paix à tout prix" puisque ce n'est pas à notre profit
faire ce qui est à notre profit. Dieu à vous J. E.

Mon 16.01.1917 après-midi, dimanche, dans le 11.11.1917

Je vous renvoie le journal pour quel titre publiez!

d'après des modèles autrichiens. C'était naturel. Mais la Russie avait besoin d'empêcher que cela ne se répât en Bulgarie, et que là aussi elle ne tirât les marrons du feu au bénéfice de l'Autriche. Donc la Bulgarie fut dès le commencement organisée en satrapie russe. L'administration, les officiers et sous-officiers de l'armée, tout le personnel et tout le système furent russes, et le Battenberg¹ qui lui fut donné pour satrape, était cousin d'Alexandre III.

La domination d'abord directe, puis indirecte des Russes suffit pour étouffer en moins de 4 ans toutes les sympathies que la Bulgarie avait eues pour la Russie — et elles avaient été grandes et enthousiastes. Le peuple regimbait de plus en plus contre l'insolence des « libérateurs », de sorte que même le Battenberg, homme sans idées politiques et d'un caractère mou, et qui ne demandait pas mieux que de servir le tsar, mais qui demandait qu'on le traitât avec quelques égards — que même le Battenberg devint de plus en plus rebelle.

En attendant, les choses marchaient en Russie. Le gouvernement avait réussi, à force de sévérités, à disperser et à désorganiser les nihilistes pour quelque temps. Mais cela ne suffisait pas pour toujours; il fallait un appui dans l'opinion politique, il fallait détourner les esprits de la contemplation de la misère sociale et politique à l'intérieur — enfin il fallait un peu de fantasmagorie chauviniste. Et comme sous Louis-Napoléon la rive gauche du Rhin avait servi pour tourner à l'extérieur les passions révolutionnaires, de même en Russie on montrait au peuple inquiet et remuant la conquête de Constantinople, la « délivrance » des Slaves turcs opprimés, et leur réunion dans une grande fédération sous la présidence de la Russie. Mais il ne suffisait pas d'évoquer cette fantasmagorie, il fallait faire quelque chose pour qu'elle passât dans le domaine de la réalité.

Les circonstances étaient favorables. L'annexion de l'Alsace-Lorraine avait jeté une pomme de discorde entre la France et l'Allemagne qui paraissait neutraliser ces deux puissances l'une par l'autre. L'Autriche seule ne pouvait guère lutter contre la Russie puisque son arme offensive la plus efficace : l'appel aux Polonais, serait toujours retenue dans le fourreau par la Prusse. Et l'occupation — le vol — de la Bosnie était une autre Alsace entre l'Autriche et la Turquie. L'Italie était au plus offrant, c'est-à-dire à la Russie qui lui offrait le Trentin et l'Istrie, sinon la Dalmatie et Tripolis. Et l'Angleterre ? Le paisible russophile Gladstone avait écouté les paroles tentantes de la Russie, *avait occupé l'Égypte* en pleine paix; ce qui non seulement assurait une

1. L'assemblée des notables bulgares élabora à la fin de 1878 un statut organique pour le nouvel État dont la couronne fut offerte en 1879 à Alexandre de Battenberg. (N. R.)

querelle continuelle entre l'Angleterre et la France, mais bien plus : l'impossibilité d'une alliance des Turcs avec les Anglais qui venaient de les spolier en s'appropriant un fief turc, l'Égypte. En outre, les préparatifs russes en Asie étaient assez avancés pour donner aux Anglais, en cas de guerre, bien de la besogne aux Indes. Jamais le moment n'avait offert tant de chances favorables aux Russes; leur diplomatie triomphait sur toute la ligne.

La rébellion des Bulgares contre la domination russe donna l'occasion d'entrer en campagne. En été 1885, on fit danser devant les yeux des Bulgares du Nord et du Midi la possibilité de cette union, promise par la paix de San Stefano, rompue par la paix de Berlin. On leur dit que s'ils se jetaient de nouveau dans les bras de la Russie libératrice, la Russie accomplirait sa mission en accomplissant cette union; mais que pour cela les Bulgares devaient chasser d'abord le Battenberg. Celui-ci fut prévenu à temps; contre son habitude, il agit avec promptitude et énergie; il accépta, à lui et pour lui, cette union que les Russes voulaient faire contre lui. Dès ce moment, guerre implacable entre lui et les Russes.

Cette guerre d'abord ne fut faite qu'en sournois et indirectement. On rappela aux petits États du Balkan la belle doctrine de Louis-Bonaparte, suivant laquelle, quand une nation jusque-là éparse, disons l'Italie et l'Allemagne, se réunit et se constitue en nation, les autres États, disons la France, ont droit à des compensations territoriales. La Serbie avala l'amorce et fit la guerre aux Bulgares; encore la Russie eut-elle le triomphe que cette guerre, à laquelle elle avait poussé dans son propre intérêt se fit devant le monde sous les auspices de l'Autriche qui ne l'empêcha pas de peur de voir le parti russe arriver au pouvoir en Serbie. — De son côté, la Russie désorganisa l'armée bulgare en rappelant tous les officiers russes, c'est-à-dire tout l'état-major et tous les officiers supérieurs, y compris tous les chefs de bataillon de l'armée bulgare.

Mais contre toute attente, les Bulgares, sans officiers russes, et deux contre trois, battent les Serbes à plate couture et conquièrent le respect et l'admiration de l'Europe étonnée. Ces victoires ont deux causes. D'abord, Alexandre Battenberg, bien que politique mou, est bon soldat, et fit la guerre telle qu'il l'avait apprise dans l'école prussienne, tandis que les Serbes imitaient, en stratégie comme en tactique, leurs modèles autrichiens. Et puis, les Serbes avaient vécu depuis 60 ans sous ce régime bureaucratique autrichien qui, sans leur donner une forte bourgeoisie et des paysans indépendants (ils sont tous hypothéqués déjà) avait suffi pour miner et désorganiser les restes de communisme de gens qui leur avaient donné la force dans leurs luttes contre les Turcs. Chez les Bulgares au contraire ces institutions plus ou moins communistes avaient été laissées intactes par les Turcs; cela explique leur bravoure supérieure.

Donc, nouvel échec pour la Russie; il lui fallut recommencer. Et le chauvinisme slavophile qu'on avait poussé comme contre-poids contre l'élément révolutionnaire, grandissait de jour en jour, il devenait déjà menaçant pour le gouvernement. Le tsar va en Crimée où selon les journaux russes il fera quelque chose de bien grand; il cherche à attirer le sultan pour l'engager à une alliance en lui montrant ses anciens alliés — l'Autriche et l'Angleterre — comme traîtres et spoliateurs, et la France à la remorque et à la merci de la Russie. Mais le sultan ne vient pas et les armements énormes dans l'ouest et le midi de la Russie restent pour le moment inutiles.

Le tsar revient (en juin dernier) de Crimée. Mais en attendant l'onde chauviniste a monté plus haut, et le gouvernement, au lieu de réprimer le mouvement montant, est de plus en plus entraîné par lui; si bien qu'au retour du tsar à Moscou on doit permettre au maire, dans son allocution, de parler hautement de la conquête de Constantinople. La presse, sous l'influence — *et sous la protection* — des généraux, dit ouvertement qu'elle attend du tsar qu'il agisse contre l'Autriche et l'Allemagne qui l'entravent; et le gouvernement n'a pas le courage de lui imposer silence. Enfin, le chauvinisme slavophile est plus puissant que le tsar; il faut que celui-ci cède, ou bien — révolution par les slavophiles.

A cela se joint la détresse financière. Personne ne veut prêter à ce gouvernement qui, de 1870 à 75, a emprunté 70 millions de £. (1.750 millions de francs) à Londres, et qui menace la paix européenne. Il y a 3 ans, Bismarck lui a procuré en Allemagne un emprunt de 375 millions de francs, mais c'est mangé depuis longtemps; et sans la signature de Bismarck les Allemands ne donneraient pas un sou. Mais cette signature ne se donne plus sans conditions humiliantes. A l'intérieur la fabrique aux assignats a travaillé déjà trop; le rouble, en argent = 3 fr. 80, ne vaut en papier que 2 fr. 20. Et les armements coûtent diablement cher.

Enfin, il faut agir. Ou un succès dans la direction de Constantinople, ou la révolution. Voilà pourquoi Giers¹ va auprès de Bismarck lui exposer la situation. Et Bismarck la comprend fort bien. Il aurait retenu les Russes, d'abord parce qu'il en a assez de leur insatiabilité, et puis par égard à l'Autriche. Mais une révolution en Russie, *cela implique la chute du régime bismarckien en Allemagne*. Sans cette grande réserve de l'armée réactionnaire, la domination des hobcreaux en Prusse ne durerait pas un jour. La révolution en Russie changerait d'un seul coup la situation en Allemagne; elle mettrait fin à la foi aveugle dans la toute-puissance de Bismarck qui réunit autour de B[ismarck] toutes les classes possédantes; elle mûrirait la révolution en Allemagne.

Bismarck qui ne se trompe point sur le fait que l'existence du

1. Ministre des Affaires étrangères russe. (N. R.)

tsarisme en Russie est la base de tout son système, a parfaitement compris; il est allé à la hâte à Vienne dire à ses amis d'Autriche qu'en face d'un tel danger il n'est plus temps, ni pour lui-même ni pour eux, de faire grand cas de questions d'amour-propre; qu'il faut aux Russes quelque semblant de triomphe, et que c'est dans leur propre intérêt même que l'Allemagne et l'Autriche doivent se mettre à genoux devant le tsar. Du reste si Messieurs les Autrichiens insistent à se mêler des affaires de Bulgarie, il s'en lavera les mains, ils verront ce qui arrivera. Enfin, Kalnoky¹ fléchit, Alexandre Battenberg est sacrifié, et Bismarck lui-même va l'annoncer à Giers.

Vient l'enlèvement de Battenberg par des conspirateurs militaires, dans des circonstances qui doivent choquer tout conservateur monarchique et surtout les princes *qui eux aussi ont des armées*. Mais Bismarck passe à l'ordre du jour là-dessus, heureux d'être quitte pour si peu.

Malheureusement les Bulgares montrent une capacité politique et une énergie bien mal placées dans les circonstances, et intolérables chez une nation slave « délivrée » par la sainte Russie. Ils arrêtent les conspirateurs, nomment un gouvernement capable, énergique et — incorruptible (qualité parfaitement intolérable chez une nation à peine émancipée !) qui ramène le Battenberg. Celui-ci alors déploie toute sa mollesse et fout le camp. Mais les Bulgares sont incorrigibles. Avec ou sans le Battenberg, ils résistent aux ordres souverains du tsar, et obligent même l'héroïque Kaulbars² de se rendre ridicule en vue de toute l'Europe.

Imaginez la fureur du tsar. Après avoir courbé Bismarck, brisé la résistance autrichienne, se trouver arrêté par ce petit peuple qui date d'hier, qui, à lui ou à son père, doit son « indépendance », et qui ne voit pas que cette indépendance ne signifie autre chose que l'obéissance aveugle envers le « libérateur » ! Les Grecs et les Serbes ont été pas mal ingrats; mais les Bulgares dépassent les limites du possible. Prendre leur indépendance au sérieux, a-t-on jamais vu cela ?

Pour se sauver de la révolution, le pauvre tsar est obligé de faire un nouveau pas en avant. Mais chaque nouveau pas devient plus dangereux, car il ne se fait qu'au risque d'une guerre européenne — chose que la diplomatie russe a toujours tâché d'éviter. Il est certain que s'il y a intervention russe en Bulgarie, si cela mène à des complications ultérieures, le moment arrivera où l'hostilité des intérêts russes et autrichiens éclate ouvertement. Cette fois pas de moyen de localiser l'affaire. Il y aura guerre générale. Et avec les fripons qui gouvernent l'Europe en ce moment, il est

1. Ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. (N. R.)

2. Général russe envoyé en Bulgarie pour y rétablir l'influence russe. (N. R.)

impossible de prédire le groupement des deux camps. Bismarck est capable de s'allier aux Russes contre l'Autriche, s'il n'y a pas d'autre moyen pour lui de retarder la révolution en Russie. Mais la probabilité est la guerre de l'Autriche contre la Russie; et que l'Allemagne ne viendra au secours de l'Autriche qu'en cas de nécessité, pour empêcher qu'elle ne soit écrasée.

En attendant le printemps — car avant avril les Russes ne pourront s'engager dans une grande guerre sur le Danube — ils font tout pour attirer la Turquie dans leurs filets; et la trahison de l'Autriche et de l'Angleterre envers la Turquie leur ont préparé le jeu. Ils ont pour but le droit d'occuper les Dardanelles et ainsi la transformation de la mer Noire en un lac russe, abri inabordable pour l'organisation de flottes puissantes qui en sortiraient pour dominer ce que Napoléon appelait un lac français, la Méditerranée. Mais ils n'y sont pas encore parvenus, bien que leurs adhérents peu nombreux à Sofia aient trahi le secret de leurs vœux.

Voilà la situation. Pour éviter une révolution en Russie, il faut Constantinople au tsar. Bismarck hésite; il voudrait trouver le moyen d'éviter l'une et l'autre éventualité. Et la France ?

Pour ceux des Français qui depuis 16 ans n'ont fait que penser à la revanche, il est naturel de saisir cette occasion qui peut-être s'offrira. Mais pour notre parti la question n'est pas si simple; elle ne l'est pas même pour ces messieurs les chauvins. Une guerre contre l'Allemagne, en alliance avec la Russie, pourrait amener une révolution ou bien une contre-révolution en France. Au cas d'une révolution qui porterait les socialistes au pouvoir, l'alliance russe croulerait. D'abord *les Russes feraient immédiatement la paix avec Bismarck pour se ruer ensemble sur la France révolutionnaire*. Et puis la France ne porterait pas les socialistes au pouvoir pour qu'ils se battent pour empêcher une révolution en Russie. Mais cette éventualité n'est pas probable. Bien plus probable est *la contre-révolution monarchique*, favorisée par l'alliance russe. Vous savez combien le tsar désire la restauration des Orléans et que c'est elle seulement qui lui permet de conclure une bonne et solide alliance avec la France. Eh bien, la guerre une fois entamée, on fera bon usage des officiers monarchiques dans l'armée pour préparer cette restauration. A la moindre défaite partielle — et il y en aura — on dira que c'est la faute de la République, que pour avoir du succès, et pour obtenir la coopération, sans arrière-pensée, de la Russie alliée, il faut un gouvernement stable, monarchique, Philippe VII enfin; les généraux monarchiques eux-mêmes agiront mollement pour pouvoir mettre leur manque de succès sur le compte du gouvernement républicain — et vlan, vous voilà en monarchie. Et une fois Philippe installé, tous ces rois et empereurs s'entendront de suite, et au lieu de s'entretuer, se partageront l'Europe en avalant les petits États. Une fois la République française tuée, ce sera un nouveau congrès de Vienne, où peut-être

on prendra les péchés républicains et socialistes de la France pour prétexte de lui refuser l'Alsace-Lorraine en tout ou en partie, et où les princes se moqueront de la bêtise des républicains qui ont cru à la possibilité d'une alliance sincère entre le tsarisme et l'anarchie.

Du reste est-il vrai que le général Boulanger dit à qui veut l'écouter, *qu'il faut la guerre à la France comme le seul moyen de tuer la révolution sociale* ? Si c'est vrai, c'est un avis pour vous. Ce bon Boulanger a des allures fanfaronnes que je lui pardonnerais comme soldat, mais qui me donnent une pauvre idée de son esprit politique. Ce n'est pas lui qui sauverait la République. Entre les socialistes et les Orléans, il s'accommoderait avec ces derniers au besoin, surtout s'ils lui assuraient l'alliance russe. Dans tous les cas, *les républicains bourgeois en France sont dans le même cas que le tsar en Russie : ils voient la révolution se dresser devant eux, et ils ne voient qu'un seul moyen de salut : la guerre.*

En France comme en Allemagne les choses marchent si bien pour nous que nous ne pouvons désirer autre chose que la continuation du *statu quo*. Et si la révolution en Russie éclatait, cela créerait un ensemble de conditions on ne peut plus favorables. Tandis qu'avec une guerre générale nous serions rejetés dans le domaine de l'imprévu et des événements incalculables. La révolution en Russie et en France serait éloignée, notre parti en Allemagne serait violemment arrêté dans son développement splendide, probablement la monarchie serait restaurée en France. Sans doute, finalement tout cela tournerait en notre faveur, mais quelle perte de temps, quels sacrifices, quels nouveaux obstacles à vaincre !

La tentation qui pousse à une guerre est grande partout. D'abord le système militaire prussien, adopté partout, prend 12 à 16 ans pour son développement complet : après ce laps de temps, tous les cadres de réserve sont remplis d'hommes rompus au maniement des armes. Ces douze-seize ans sont partout écoulés ; partout on a 12 à 16 classes annuelles qui ont passé par l'armée. On est donc prêt partout, et les Allemands n'ont plus d'avantage spécial sous ce rapport¹. Et puis, le vieux Guillaume va probablement mourir ; alors il y aura quelque changement de système, Bismarck verra sa position plus ou moins ébranlée, *et peut-être pousserait-il à la guerre lui-même comme seul moyen de se maintenir*. Pour les autres, ce sera une nouvelle tentation d'attaquer l'Allemagne qu'on croira moins forte et moins solide au moment d'un changement de politique intérieure. En effet, la Bourse partout croît à la guerre dès que le vieux aura fermé les yeux.

Quant à moi, je crois que pour nous le fait doit être décisif, que la guerre, si guerre il y aura, ne se fera que dans le but d'empêcher la révolution : en Russie, pour prévenir l'action commune

1. Dans l'original : sous cet aspect. (N. R.)

de tous les mécontents, slavophiles, constitutionnels, nihilistes, paysans; en Allemagne pour maintenir Bismarck; en France pour refouler les progrès victorieux des socialistes et (dans l'idée de toute la grande bourgeoisie) pour rétablir la monarchie. Donc je suis pour « la paix à tout prix » puisque ce n'est pas nous qui paierons ce prix.

Bien à vous,

F. E.

Je vous renvoie *La France juive*. Quel livre embêtant !
Mardi 26 octobre 3,30 après-midi : vous aurez donc cette lettre demain matin.

205. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Saturday, Oct. [30th] 86.

My dear General,

Best thanks to Nim for her photograph. Very glad I am to see Father Nim looking so well and so young and so majestic. He is rather serious though, but it can't be the oven, for you were staying at the seaside and there could have been no cookery on his mind.

Dr Guebard, the proprietor of the *Cri du peuple*, has sent me a book for perusal which I am at present reading and which I write these lines to inquire whether you know. The title of it is : *Das Recht auf den vollen Arbeitsertrag in geschichtlicher Darstellung von Dr Anton Menger Ord. Professor der Rechte an der Wiener Universität. Stuttgart 1886.*

It is not because he does not believe in "die materialistische Geschichtsauffassung" and takes "nüchterne Rechtsbegriffe" to be the one thing needful that I call your attention to this professor, but because he writes insolently of Mohr and yourself. He charges both of you with quoting falsely, and Marx with picking other men's brains. In his preface he says: Ich werde in dieser Schrift den Nachweis führen, dass Marx und Rodbertus ihre wichtigsten socialistischen Theorien älteren englischen und französischen Theoretikern entlehnt haben, ohne die Quellen ihrer Ansichten zu nennen. Ja, ich nehme keinen Anstand zu erklären, dass Marx und Rodbertus, die man so gern als die

Schöpfer des wissenschaftlichen Socialismus hinstellen möchte, von ihren Vorbildern an Tiefe und Gründlichkeit bei Weitem übertroffen werden.

Wenn Jemand dreissig Jahre nach dem Erscheinen von Adam Smith's Werk über den Nationalreichtum die Lehre von der Arbeitsteilung wieder "entdeckt" hätte, oder wenn heute ein Schriftsteller die Entwicklungstheorie Darwins als sein geistiges Eigentum vortragen wöllte, so würde man ihn für einen Ignoranten oder für einen Charlatan halten. Nur auf dem Gebiete der Sozialwissenschaft.. sind erfolgreiche Versuche dieser Art denkbar.

And elsewhere: Die wahren Entdecker des Mehrwertes sind *Godwin, Hall* und namentlich *William Thompson*. Marx selbst hat die Quellen seiner Ansichten, ähnlich wie Rodbertus, verschwiegen, obgleich er sonst mit Citaten nicht eben sparsam ist... That is quite the most impudent lie I have ever seen in print...

Thompson's Distribution of Wealth is, he says, "das Fundamentalerwerk des Socialismus". "Marx and Engels place the publication of the book in 1827, whereas it appeared in 1824. Moreover, up till the Preface to Vol. II of the *Kapital*, they call *Hodgskin, Hopkins*" and so forth...

One would think Hyndman had written the book. It is after his own heart. Probably Kautsky will have received the book for reviewing in the *Neue Zeit* and will know the man.

Very doubtful, it appears, is the result of tomorrow's elections, although Fiaux (highly popular in the *quartier de l'hôpital St Louis*) has retired in favour of Duc Quercy. The Possibilists, I am told, held a most successful meeting on Thursday.

I am very glad to get such good accounts of our Wanderers. Of America, above all countries, it holds good that "nothing succeeds like success" so that I think they will reap richer and richer harvests as they proceed.

Tell Nim that for these last ten days I am plagued by a boil just under my right eye and that it has turned my face into a huge pumpkin and that it makes me feel damnably stupid and good-for-nothing.

Love to young and old and middle-aged !

Affectionately your

LAURA.

TRADUCTION

Samedi, [30] Octobre 86.

Mon cher Général,

Tous mes remerciements à Nim pour sa photographie. Je suis très contente de voir que Papa Nim a si bonne mine, l'air si jeune

et si imposant. Il est pourtant bien sérieux, ce n'est sûrement pas de songer aux fourneaux, car vous séjourniez alors au bord de la mer et il n'avait pas le souci de la cuisine.

Le docteur Guebard, propriétaire du *Cri du peuple*, m'a envoyé un livre à lire; j'en ai commencé la lecture et je vous écris ce mot pour vous demander si vous le connaissez. Le titre en est : *Le Droit au produit total du travail*, présentation historique du Dr. Anton Menger, professeur de droit à l'Université de Vienne, Stuttgart, 1886.

Ce n'est pas parce qu'il ne croit pas à la « conception matérialiste de l'histoire » et estime que « de froides notions juridiques » sont amplement suffisantes que j'attire votre attention sur ce professeur, mais parce qu'il parle insolemment de Mohr et de vous. Il vous accuse tous deux de faire de fausses citations et Marx de plagiat. Dans sa préface il dit : « Je vais dans cet ouvrage faire la preuve que Marx et Rodbertus ont emprunté leurs théories socialistes les plus importantes à des théoriciens anglais et français antérieurs sans citer les sources de leurs conceptions. Bien plus, je déclare nettement que Marx et Rodbertus, qu'on se plaît à présenter comme les créateurs du socialisme scientifique, se trouvent largement dépassés en profondeur et en sérieux par leurs devanciers.

» Si quelqu'un avait « redécouvert » trente ans après la publication de l'ouvrage d'Adam Smith sur la richesse des nations la théorie de la division du travail ou si un écrivain voulait présenter aujourd'hui la théorie de l'évolution de Darwin comme sa propriété spirituelle, on le tiendrait pour un ignorant ou pour un charlatan. Ce n'est que dans le domaine de la science sociale... que le succès de tentatives de ce genre est concevable. »

Et ailleurs : « Ceux qui ont vraiment découvert la plus-value sont Godwin, Hall et en particulier William Thompson. Marx lui-même a dissimulé les sources de ses conceptions, tout comme Rodbertus, bien que d'autre part il ne soit pas précisément chiche de citations... » C'est certainement le mensonge le plus impudent que j'aie jamais vu imprimé !...

La *Distribution de la richesse* de Thompson est, dit-il, « l'ouvrage fondamental du socialisme ». « Marx et Engels situent la publication de ce livre en 1827, alors qu'il a paru en 1824. De plus, jusqu'à la préface du volume II du *Capital*, ils appellent Hodgskin Hopkins », et le reste à l'avenant...

On croirait que c'est Hyndman qui a écrit ce livre : il est vraiment selon son cœur. Kautsky aura probablement reçu le livre pour en rendre compte dans la *Neue Zeit* et il doit connaître l'homme.

Le résultat des élections de demain ¹ paraît bien douteux, bien

1. Une élection municipale complémentaire eut lieu le 31 octobre dans le X^e arrondissement (Hôpital Saint-Louis). Duc-Querqy était

que Fiaux (très populaire dans le *quartier de l'hôpital Saint-Louis*) se soit retiré en faveur de Duc-Quercy. La réunion organisée jeudi par les possibilistes a eu, m'a-t-on dit, beaucoup de succès.

Je suis très contente d'avoir de si bonnes nouvelles de nos voyageurs. En Amérique plus que partout ailleurs, il est bien vrai que « rien n'a plus de succès que le succès » et je pense qu'ils récolteront des moissons de plus en plus riches au fur et à mesure.

Dites à Nim que depuis dix jours je suis tourmentée par un furoncle juste au-dessous de l'œil droit, qu'il a transformé ma figure en un vaste potiron et que cela me rend effroyablement stupide et bonne à rien.

Amitiés aux jeunes, aux vieux et aux moyens !

Affectueusement à vous,

LAURA.

206. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 2 Nov. 86.

My dear Laura,

I am sorry you gave yourself the trouble to copy out the Menger balderdash. The fellow is a simple *Streber* who knows that, the thicker he says it on, the better will be his chance of promotion. We have got the book here and I shall give Kautsky notes enough to enable him to smash the cheeky devil up. The position he takes is so utterly ridiculous that it will nowhere be accepted unless in national-liberal newspapers, and there we must expect to have it served up again and again, but that is of the utmost indifference. The Rodbertus scare was far more serious and that we have already smashed up so completely that it is quite forgotten by this time.

I don't think even Hyndman will venture to make capital out of this, except perhaps in a very small way.

Now I must begin writing my preface, as S[wan] S[onnenschein] and C^o are asking for it, so this looks like coming to a conclusion !

Very affectionately yours,

F. E.

candidat de la coalition révolutionnaire et recueilliit 901 voix, tandis que le possibiliste Faillet obtenait 988 voix. Il y eut ballottage. (N. R.)

TRADUCTION

Londres, 2 novembre 86.

Ma chère Laura,

Je regrette que tu te sois donné la peine de recopier les balivernes creuses de Menger. Ce gaillard est un simple *arriviste* qui sait bien que, plus il en remet, plus il aura de chances d'avancement. Nous avons le livre ici et je passerai à Kautsky suffisamment de notes pour qu'il puisse mettre en pièces cet impudent personnage. La position qu'il prend est si parfaitement ridicule qu'elle ne sera admise nulle part, sauf dans les journaux libéraux-nationaux, et nous devons nous attendre à l'y trouver reprise à satiété, mais cela n'a aucune espèce d'importance. L'épouvantail Rodbertus était bien plus sérieux, et nous l'avons déjà mis en pièces de façon si totale qu'on l'a maintenant tout à fait oublié.

Je ne pense pas que Hyndman lui-même se risquera à en tirer parti, sauf peut-être de façon insignifiante.

Il faut maintenant que je me mette à écrire ma préface¹, car S[wan] S[onnenschein] et Cie la réclament, et cela veut donc dire que je dois m'arrêter là !

Très affectueusement à toi,

F. E.

207. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 24 Nov. 1886.

My dear Laura,

I hope you have rec^d the American letters I sent you yesterday; today I can keep my word and write. Our people have indeed hit upon a lucky moment for their journey, it coincides with the first formation of a real American working men's party and what was practically an immense success, the Henry George "boom" in

1. Préface à l'édition anglaise du *Capital* datée du 5 novembre 1886. (Voir *Le Capital*, t. I, p. 34-37, Éditions sociales.) (N. R.)

N[ew] York. Master George is rather a confused sort of a body and being a Yankee, has a nostrum of his own, and not a very excellent one, but his confusion is a very fair expression of the present stage of development of the Anglo-American working class mind, and we cannot expect even American masses to arrive at theoretical perfection in six or eight months—the age of this movement. And considering that the Germans in America are anything but a fair and adequate sample of the workmen of Germany, but rather of the elements the movement at home has eliminated—Lassalleans, disappointed ambitions, sectarians of all sorts—I for one am not sorry that the Americans start independently of them, or at least of their leadership. As a ferment, the Germans can and will act, and at the same time undergo, themselves, a good deal of useful and necessary fermentation. The unavoidable starting point, in America, are the Knights of Labour, who are a real power, and are sure to form the first embodiment of the movement. Their absurd organization and very slippery leaders—used to the methods of corrupt American partizanship—will very soon provoke a crisis within that body itself, and then a more adequate and more effective organization can be developed from it. All this, I think, will not take very long in Yankeeland; the great point gained is that the political action of the working class as an independent party is henceforth established there.

From America to Russia il n'y a qu'un pas. Tussy told me last summer that Lavroff had asked her to write something about Lopatine and to ask me to do the same, as he was to publish something about him. I told her that as far as I knew, he was still awaiting his trial, and that surely under these circumstances, Lavroff would not publish anything to aggravate his position; would she therefore again write to Lavr[off] to know how this was (for it led me almost to conclude Lavr[off] must have been informed that Lopatine was dead) and what he desired me to say about him. Since then I have not heard anything more with respect to this matter. I now saw in the papers that a fresh nihilist trial is coming on in Petersburg, and from the way it is worded, it looks likely that this concerns Lopatine too if he be still alive. Would you be good enough to ask Lavroff next time you see him how all this is, and what he wishes me to do with regard to Lop[atine] as I shall be always ready and willing to contribute my testimony in confirmation and acknowledgement of the great services he has done to the cause, provided I know what is wanted and what is his position at the present moment.

Thanks to the stupidity of all its rivals and opponents, the Social Democr[atic] Federation is beginning to become a power. The government saved them from a *four* by forbidding their procession on Lord Mayor's Day, and prepared them a nominal triumph by allowing them to hold what they called a meeting the same afternoon on Trafalgar Square. And when after that, the S[ocial]

D[emocratic] F[ederation] called a meeting for last Sunday on Tr[afalgar] Square, the same government made it a real triumph by first announcing that artillery should be brought out to S. James's Park in readiness to act, and then countermanding this ridiculous plan. So the meeting—the first where the S[ocial] D[emocratic] F[ederation] had announced they would proceed orderly and peaceably—was puffed by the government into a great event, and when it did come off, orderly and peaceably, the Bourgeois and Spiessbürger found that whatever the strength of the S. D. F. itself might be, it had a very powerful tail behind it. The fact is that as the Soc[ialist] League is too deeply engaged in discussing its own rules and regulations with its Anarchist members to have a moment to spare for events outside N° 18 Farringdon Road, and as the Radical Clubs of the East End take no initiative whatever with regard to the Unemployed, the S.D.F. have no competition, are alone in the field and work this question, which springs up afresh as soon as winter comes on, entirely to their own liking. And they have certainly of late been far more sensible in their doings—of late, that is to say for the last fortnight. How long that will last, of course nobody can tell. Hyndman est capable de tout.

That Professor Menger, who seems to have frightened people all over the continent by his brazen impudence, is a vulgar Streber who aspires to the Ministry of Justice. I have given K[autsky] the necessary materials and partly worked them out myself as far as necessary, and if we can manage it, bekommt er sein Fett schon in der ersten Nr. der *N[eu]en* *Z[eit]* Januar 87. Of course the Liberal papers have made an awful fuss about his discoveries, just as they did about Vogt's. Only times have changed and we can hit back now, and with effect. The conspiracy of the Bourgeois press in 1859 against us was 1 000 times more effective than Bismarck's contemptible Socialist Law.

You have no idea how glad I am that the book is at last through the press. It was impossible to do anything else while it was going on. The arrangements were of necessity very complicated, proofs being sent to Edward, Moore and myself, which naturally caused delay and constant pegging on the part of S[wan] S[onnenschein] and Co. Then, as I only lately found out, the book was printed in—*Perth*! And considerable neglect of business in S[wan] S[onnenschein] and Co office through which everything had to pass. Finally, the usual course of things: neglect and delay, on the part of the printers, in Summer, then, towards end of Septbr., hurry and worry, just over that part of the Ms which wanted most careful final revisal, and constant attempts to saddle the delay on us. Grosse Industrie in the publishing trade is all very well for periodicals, novels and Tagesliteratur, but for works like this it won't do, unless your Ms is perfect to the dot on every i; otherwise, wae to the Author!

Well now, and how about your journey to London, you and

Paul? Tussy will sail from N[ew]York 25 Dec., Xmas day, which brings her here about 6th January. But that is no reason why you should stay away so long; on the contrary we hope to have you here on Xmas day. And Paul this time has no excuse and I won't take any either; everything in France is nice and quiet, no trials, no prison, no great meetings, no excitements, and perfectly hopeless to get up any during la saison des étrennes. And you, as you have let the summer and autumn pass, you will have to face the fogs—don't you feel a little home-sick for them?—which fogs by the way so far treat us very well, for we have it clear and bright while since Monday not only the City but even Kilburn are benighted and murky. So please make up your minds and let us be knowing how many days before Christmas you will make your appearance here. Nim is getting very impatient and quite capable of going over to fetch you if there is any further delay. And herewith

Yours affectionately,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 24 novembre 1886.

Ma chère Laura,

J'espère que tu as bien reçu les lettres d'Amérique que je t'ai envoyées hier; aujourd'hui je puis tenir parole et t'écrire. Nos amis¹ ont en vérité choisi le bon moment pour leur voyage; il coïncide avec la formation pour la première fois en Amérique d'un véritable parti ouvrier et avec cet immense succès que représente pratiquement le « boom » Henry George² à N[ew] York. Maître George est un bonhomme assez confus et, comme il est Yankee, il a sa panacée à lui qui n'est pas très merveilleuse, mais sa confusion reflète très bien l'étape actuelle du développement mental de la classe ouvrière anglo-américaine, et nous ne pouvons espérer que même les masses américaines arrivent à la perfection théorique au bout de six ou huit mois (c'est l'âge de ce mouvement). Et, si l'on songe que les Allemands d'Amérique ne donnent nullement

1. Il s'agit d'Eleanor et Edward Aveling d'une part, de Liebknecht d'autre part. (N. R.)

2. A l'élection du maire de New York, le 2 novembre 1886, le candidat ouvrier, Henry George, recueillit 67.699 voix, ce qui était un très grand succès. George était un économiste, et Marx avait fait des critiques sévères de son ouvrage : *Progress and Poverty* (voir Marx à Sorge, 20 juin 1881). (N. R.)

une idée plaisante et exacte de ce que sont les ouvriers d'Allemagne, mais qu'ils représentent plutôt les éléments que le mouvement allemand a éliminés (lassalliens, ambitieux déçus, sectaires de toutes sortes), je ne suis pas fâché pour ma part que les Américains soient au départ indépendants d'eux, ou tout au moins de leur direction. En tant que ferment, les Allemands peuvent agir et ils agiront, en même temps qu'ils connaîtront eux-mêmes une grande fermentation utile et nécessaire. La base de départ inévitable en Amérique, ce sont les Chevaliers du Travail¹, qui constituent une force véritable et donneront sûrement au mouvement sa première forme matérielle. Leur organisation absurde et leurs dirigeants très instables (habitué aux méthodes corrompues de la politique américaine des partis) provoqueront très rapidement une crise à l'intérieur de ce groupement même, et alors une organisation plus forte et plus efficace pourra s'en dégager. Tout cela, je crois, ne tardera pas en pays Yankee; le grand point acquis, c'est que l'action politique de la classe ouvrière en tant que parti indépendant y est désormais engagée.

D'Amérique en Russie, il n'y a qu'un pas. Tussy m'a dit l'été dernier que Lavroff l'avait priée d'écrire quelque chose sur Lopatine et de me demander d'en faire autant, parce qu'il allait publier quelque chose sur lui. Je lui ai répondu qu'à ma connaissance, il attendait toujours de passer en jugement et que, dans ces conditions, Lavroff ne publierait certainement rien qui aggrave sa situation. J'ai donc demandé à Tussy de récrire à Lavr[off] pour savoir de quoi il retournait (car j'en suis presque venu à penser qu'on avait dû annoncer à Lavr[off] que Lopatine était mort) et ce qu'il voulait que je dise de lui. Depuis lors, je n'ai plus eu de nouvelles sur ce sujet. Je viens de voir dans les journaux qu'un nouveau procès nihiliste est en instance à Saint-Petersbourg, et, d'après la formulation, il semble probable que ce procès concerne Lop[atine] aussi, s'il est encore en vie. Aurais-tu la bonté de demander à Lavroff, la prochaine fois que tu le verras, où en sont les choses et ce qu'il souhaite que je fasse en ce qui concerne Lopatine, car je serai toujours prêt et disposé à apporter mon témoignage pour confirmer et reconnaître les grands services qu'il a rendus à la cause, pourvu que je sache ce qu'il faut faire et dans quelle situation il se trouve en ce moment.

Grâce à la stupidité de toutes ses rivales et adversaires, la Social Democr[atic] Federation commence à devenir une puissance. Le gouvernement lui a épargné un « four » en lui interdisant de défiler le jour de la parade du lord-maire, et il lui a préparé un triomphe nominal en l'autorisant à tenir ce qu'elle a appelé un meeting

1. Les « Knights of Labor » sont une organisation qui exista en Amérique entre 1870 et 1890. Elle se recrutait essentiellement parmi les ouvriers non qualifiés et comptait à son apogée, en 1886, 700.000 membres. (N. R.)

l'après-midi du même jour à Tr[afalgar] Square. Et quand, après cela, la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] a convoqué un meeting pour dimanche dernier à Trafalgar Square, ce même gouvernement en a fait un véritable triomphe en commençant par annoncer qu'on amènerait de l'artillerie à St James's Park, prête à entrer en action, puis en contremandant ce projet ridicule. Ce meeting (le premier où la S. D. F. ait annoncé qu'elle défilerait dans l'ordre et le calme) a donc été gonflé par le gouvernement et transformé en grand événement, et, quand il s'est déroulé dans l'ordre et le calme, les bourgeois et les Spiessbürger¹ ont constaté que, quelle que fût la force de la S[ocial] D[emocratic] F[ederation] elle-même, elle avait une fort puissante clientèle. En fait, étant donné que la Soc[ialist] League est trop absorbée par la discussion de ses propres statuts et règlements avec ses membres anarchistes pour avoir un moment à consacrer aux événements qui se déroulent en dehors du numéro 18, Farringdon Road, et étant donné que les clubs radicaux de l'East-End ne prennent aucune espèce d'initiative en ce qui concerne les chômeurs, la S. D. F. ne connaît pas de concurrence; elle est seule en lice et traite cette question, qui surgit à nouveau dès qu'arrive l'hiver, entièrement à sa guise. Et il faut reconnaître que ces derniers temps elle a eu une action beaucoup plus sensée — ces derniers temps, c'est-à-dire depuis 15 jours. Combien de temps cela durera-t-il? Personne ne peut naturellement le dire. Hyndman est capable de tout.

Ce professeur Menger, qui semble avoir effrayé tout le monde sur le continent par son impudente effronterie, est un vulgaire arriviste qui aspire au ministère de la Justice. J'ai donné à K[autsky] les matériaux nécessaires, et je les ai moi-même partiellement mis au point autant qu'il le fallait, et si nous pouvons y arriver, il aura son compte dans le premier numéro de la *N[eu]e Z[eit]* de janvier 87². Naturellement, les journaux libéraux ont fait toute une histoire de ses découvertes, tout comme ils l'ont fait pour celles de Vogt. Mais les temps sont changés : nous pouvons riposter maintenant, et à coup sûr. La conspiration de la presse bourgeoise contre nous en 1859 était mille fois plus efficace que la méprisable loi antisocialiste de Bismarck.

Tu n'as aucune idée du plaisir que j'éprouve à voir le livre³ enfin imprimé. Il a été impossible de s'occuper de quoi que ce soit d'autre pendant l'impression. Les arrangements étaient forcément très compliqués, les épreuves étant envoyées à Edward, à

1. Boutiquiers. (N. R.)

2. L'ouvrage de Menger fit l'objet d'une étude : « Juristen Sozialismus », qui parut sans signature dans le n° 2 de la *Neue Zeit* (1887, p. 49-62). Elle est attribuée à Engels dans l'édition russe des œuvres. (N. R.)

3. Il s'agit de la traduction anglaise du livre I du *Capital*. (N. R.)

Moore et à moi, ce qui a naturellement provoqué des retards et un constant travail de réglage de la part de S[wan] S[onnenschein] et Cie. De plus, comme je ne l'ai découvert que tout récemment, le livre a été imprimé... à *Perth* ! Et il y a eu beaucoup de négligence dans le travail au bureau de S[wan] S[onnenschein] et Cie par lequel tout devait passer. Enfin, ce qui a lieu d'habitude : négligence et retard de la part des imprimeurs, puis en été, vers la fin septembre, précipitation et énervement, juste pour la partie du manuscrit qui avait le plus besoin d'une révision finale soigneuse, et tentatives constantes de nous rendre responsables du retard. La grande industrie dans l'édition convient fort bien pour les périodiques, les romans et la littérature quotidienne, mais, pour des ouvrages comme celui-ci, cela ne va pas, à moins que le manuscrit ne soit parfait et qu'il n'y manque pas un iota ; autrement, malheur à l'auteur !

Et maintenant, à quand votre voyage à Londres, à toi et à Paul ? Tussy s'embarquera à N[ew] York le 25 décembre, jour de Noël, ce qui l'amènera ici vers le 6 janvier. Mais ce n'est pas une raison pour tant tarder à venir : au contraire, nous espérons vous avoir ici le jour de Noël. Paul n'a cette fois aucune excuse, et je n'en accepterai aucune : tout en France se passe bien et tranquillement, pas de procès, pas de prison, pas de grand meeting, pas d'émotions, et il serait parfaitement inutile de songer à en susciter pendant la saison des étrennes. Quant à toi, puisque tu as laissé passer l'été et l'automne, tu devras affronter les brouillards : n'en as-tu pas la nostalgie ? Lesdits brouillards, à propos, nous dérangent peu pour le moment, car nous avons un ciel pur et clair, tandis que, depuis lundi, non seulement la Cité, mais même Kilburn, sont dans la nuit et les ténèbres. Veuillez donc vous décider et nous faire savoir combien de jours avant Noël vous ferez votre apparition ici. Nim devient très impatiente, et elle est parfaitement capable d'aller vous chercher si vous tardez davantage. Et sur ce,

Affectueusement à toi,

F. ENGELS.

208. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

(Fragment)

Sunday [Nov. 28th 1886].

My dear General,

A thousand thanks for your letters. There is, as you say, nothing stirring here: meetings getting fewer and further between and in the way of horrors nothing beyond a couple of old women set on fire and some half dozen persons of all sexes and ages cut or torn or trampled to pieces, massacred in various ingenious but dolorous ways by their loving friends or relatives for a handful of gold or coppers. Nothing but our "professional starving men", Succi and Merlatti, sent by a special providence to show a plethoric bourgeoisie how unprofitable and unnecessary an occupation eating and drinking is. And, all the same, our "richards", male and female, go on stuffing themselves as if for their dear lives, and as if their livers were meant to serve for mincemeat for our Christmas dinners.

Yet, becalmed as the season is, Paul says that he cannot be away from Paris for more than a fortnight and suggests that we should leave for London after Christmas. But I mean to be in London by the 24th of December and unless I break a leg or two between this and then, I shall have the pleasure of kissing the whole bad lot of you on the 23rd or 24th. I think I have waited long enough and I am not going to play at Patience, on or off her monument, any longer.

And now let me tell you how I came to spend the greater part of last Thursday at two...

TRADUCTION

Dimanche [28 novembre 1886].

Mon cher Général,

Mille fois merci pour vos lettres. Rien, comme vous dites, ne bouge ici : les meetings se raréfient et s'espacent, et, au chapitre des horreurs, rien à signaler sauf deux vieilles femmes brûlées vives et une demi-douzaine de personnes de tous sexes et de tous âges coupées, déchirées ou foulées aux pieds et mises en pièces,

massacrées de diverses façons ingénieuses, mais douloureuses, par leurs tendres amis ou parents pour une poignée d'or ou de billon. Rien à part nos « jeûneurs professionnels », Succi et Merlatti¹, envoyés par une providence spéciale pour montrer à une bourgeoisie repue à quel point manger et boire sont des occupations peu lucratives et inutiles. Et nos richards, mâles et femelles, continuent tout de même à se gaver comme si leur vie en dépendait et comme si leur foie était destiné à servir de farce pour nos repas de Noël.

Mais, malgré cette accalmie générale, Paul dit qu'il ne peut pas s'absenter de Paris plus d'une quinzaine de jours, et il propose que nous partions pour Londres après Noël. Mais j'ai l'intention d'être à Londres le 24 décembre, et, à moins que je ne me casse une jambe ou deux entre temps, j'aurai le plaisir d'embrasser toute votre vilaine bande le 23 ou le 24. Je trouve que j'ai assez attendu, et je ne vais plus faire figure de statue de la Patience, posée ou non sur un piédestal.

Il faut maintenant que je vous dise comment j'en suis venue à passer la plus grande partie de jeudi dernier à deux...

209. — FRIEDRICH ENGELS
A LAURA LAFARGUE, A PARIS

London, 13th Decb. 1886.

My dear Laura,

Well, here we have you at last nailed to a date, and I hope you will make it the 23rd so as to be able to go a bit about town with Nim before Christmas and look at the Christmas shops. And to cut short any further excuses, I enclose a cheque for £ 20.- to enable you to perform your promise.

Also a letter from Tussy who was yesterday in Williamport, Pennsylvania, and will have meetings after that in Baltimore, Wilmington and New York only—but in New York a whole series from 19th to 23rd, and leave on 25th. Another letter from Edward will be sent tomorrow; I have to make a note or two out of it. Please bring all these letters with you when you come, for I have

1. *Le Cri du peuple* en date du 29 novembre 1886 donne en page 2 un bulletin de santé de Merlatti et Succi qui jeûnent de propos délibéré. Le premier, qui en est au trente-troisième jour, s'est fixé un jeûne de cinquante jours. (N. R.)

a strong suspicion that they were written with *one* eye to business, for I find that Liebknecht also wrote almost daily his impressions de voyage to his wife not so much for her sake as for that of forming the material basis of a book already contracted for.

Last Wednesday week Mrs. Liebknecht arrived here, an extremely German lady and before 24 hours had passed, she began to unbosom herself to Nim with an eagerness that was almost too much for Nim. The household seems to be a model German one, Sentimentalität und häuslicher Zwist, but considerably more of the latter. Nim will tell you more anon. On Sunday afternoon Liebknecht dropped in more hungry than usual, fortunately there was a boiled leg of mutton to appease his craving. He is quite the old Liebknecht, only Nim who has got the deepest insight in his household mysteries affirms that he is somewhat more of a Philistine. What Tussy says of him is quite correct; his notion of his own importance, capacities and absolute invincibility is astounding; but at the same time there is an undercurrent of a dim apprehension that after all he is not the stupendous man that he would like other people to believe him to be; which undercurrent drives him to be more in want of other people's admiration than he otherwise would be, and in order to obtain that, to manipulate facts considerably in all his tales about himself. But his wife says with truth that if he was not so immensely satisfied with himself, he would never be able to do the work he does. So we must take him as he is and be satisfied with a quiet laugh at much of what he says; he will create much mischief in a small way by his diplomatizing ways pro aris et focis, but at the decisive moment he will always take the right side. They left on Friday for Leipzig.

Percy is quite well again, he always has these violent attacks, but if once over the first assault, he is soon right again.

The Kautskys are taking a house beyond the Archway—not the Archway Tavern but the real Archway, further on. That is to say, Scheu takes the house for three years, and takes part of it with his daughter, a rather silly girl of about 18 whom he has got over from Hungary; and the K[autskys] take the other part. They are beginning to move into it today and hope to have done with it by Saturday.

I had a letter last week from old Harney; he sailed 12th Oct., much too late for his condition of body and of course arrived rheumatic and gouty all over. But he could not leave England which he adores while he hates America, and if he lives, he says he will come across again next Spring and live and die in England. Poor fellow—when the Chartist movement broke down he found himself adrift, and the glorious time of free trade prosperity in England was indeed enough to drive a fellow to despair. Then he went to Boston, only to find there, in an exaggerated form and ruling supreme, those very things and qualities he had hated most

a strong suspicion that they were written with *one* eye to business, for I find that Liebknecht also wrote almost daily his impressions de voyage to his wife not so much for her sake as for that of forming the material basis of a book already contracted for.

Last Wednesday week Mrs. Liebknecht arrived here, an extremely German lady and before 24 hours had passed, she began to unbosom herself to Nim with an eagerness that was almost too much for Nim. The household seems to be a model German one, Sentimentalität und häuslicher Zwist, but considerably more of the latter. Nim will tell you more anon. On Sunday afternoon Liebknecht dropped in more hungry than usual, fortunately there was a boiled leg of mutton to appease his craving. He is quite the old Liebknecht, only Nim who has got the deepest insight in his household mysteries affirms that he is somewhat more of a Philistine. What Tussy says of him is quite correct; his notion of his own importance, capacities and absolute invincibility is astounding; but at the same time there is an undercurrent of a dim apprehension that after all he is not the stupendous man that he would like other people to believe him to be; which undercurrent drives him to be more in want of other people's admiration than he otherwise would be, and in order to obtain that, to manipulate facts considerably in all his tales about himself. But his wife says with truth that if he was not so immensely satisfied with himself, he would never be able to do the work he does. So we must take him as he is and be satisfied with a quiet laugh at much of what he says; he will create much mischief in a small way by his diplomatising ways pro aris et focis, but at the decisive moment he will always take the right side. They left on Friday for Leipzig.

Percy is quite well again, he always has these violent attacks, but if once over the first assault, he is soon right again.

The Kautskys are taking a house beyond the Archway—not the Archway Tavern but the real Archway, further on. That is to say, Scheu takes the house for three years, and takes part of it with his daughter, a rather silly girl of about 18 whom he has got over from Hungary; and the K[autskys] take the other part. They are beginning to move into it today and hope to have done with it by Saturday.

I had a letter last week from old Harney; he sailed 12th Oct., much too late for his condition of body and of course arrived rheumatic and gouty all over. But he could not leave England which he adores while he hates America, and if he lives, he says he will come across again next Spring and live and die in England. Poor fellow—when the Chartist movement broke down he found himself adrift, and the glorious time of free trade prosperity in England was indeed enough to drive a fellow to despair. Then he went to Boston, only to find there, in an exaggerated form and ruling supreme, those very things and qualities he had hated most

in England. And now when a real movement begins on both sides of the Atlantic amongst the English-speaking nations, he is too old, too decrepit, too much an outsider, and—too patriotic to follow it. All he has learnt in America is British chauvinism!

Now Nim comes and brings me the out of the way stamps to affix to this uncommon heavy letter, while Annie is getting the dinner things into shape, and so I must conclude. Nim sends her love to both of you. As to Paul, you will perhaps after all succeed in bringing him with you on the 23rd. What in the name of Dickens is he going to mopse about in Paris in Christmas week not even the Chambers sitting?

Ever affectionately yours,

F. ENGELS.

TRADUCTION

Londres, 13 décembre 1886.

Ma chère Laura,

Te voici enfin liée par une date, et j'espère que ce sera le 23, de façon à pouvoir te promener un peu en ville avec Nim avant Noël et regarder les devantures de Noël. Et pour couper court à tout autre prétexte, je te joins un chèque de 20 livres pour te permettre de tenir parole.

Je joins aussi une lettre de Tussy qui était hier à Williamport, en Pennsylvanie, et qui fera après cela des réunions à Baltimore, Wilmington et New York seulement, mais à New York toute une série depuis le 19 jusqu'au 23; elle repartira le 25. Une autre lettre d'Edward partira demain; il faut que j'en tire une note ou deux. Veuille bien me rapporter toutes ces lettres quand tu viendras, car je soupçonne fort qu'elles ont été écrites avec une arrière-pensée pratique, et je constate que Liebknecht a aussi écrit presque tous les jours ses impressions de voyage à sa femme, non point tant pour elle que dans le but de constituer la base matérielle d'un livre pour lequel il a déjà passé contrat.

Mercredi il y a huit jours, Mme Liebknecht est arrivée ici; c'est une dame extrêmement allemande, et il ne s'était pas écoulé 24 heures qu'elle a commencé à s'épancher auprès de Nim avec un empressement qui lui a paru un peu excessif. Le ménage semble être un ménage allemand modèle, sentimentalité et querelles domestiques, mais celles-ci l'emportent nettement sur celle-là. Nim t'en dira bientôt davantage. Dimanche après-midi Liebknecht est arrivé plus affamé que d'habitude; il y avait heureusement un gigot de mouton bouilli pour apaiser ses appétits. C'est tout à fait le vieux Liebknecht, mais Nim, qui a plongé un

regard pénétrant dans les mystères de sa vie domestique, affirme que c'est plutôt un philistin. Ce que Tussy dit de lui est tout à fait exact : l'idée qu'il a de sa propre importance, de ses capacités et de son invincibilité absolue est quelque chose de stupéfiant; mais en même temps il y a sous la surface la conscience confuse qu'après tout il n'est pas l'homme extraordinaire pour lequel il voudrait bien qu'on le prenne; ce sentiment secret le pousse à rechercher l'admiration plus qu'il ne le ferait autrement et, afin de l'obtenir, à triturer beaucoup les faits toutes les fois qu'il parle de lui-même. Mais sa femme dit avec justesse que, s'il n'était pas à ce point content de lui, il ne serait jamais capable de faire tout le travail qu'il fait. Nous devons donc le prendre comme il est et nous contenter de rire discrètement de beaucoup de ses propos; il causera beaucoup de petits ennuis avec sa façon de ménager la chèvre et le chou *pro aris et focis*¹, mais au moment décisif il sera toujours du bon côté. Ils sont partis vendredi pour Leipzig.

Percy va de nouveau tout à fait bien, il a toujours de ces violentes attaques, mais, une fois le premier choc passé, il ne tarde pas à se rétablir.

Les Kautsky louent une maison près de l'Archway, non pas la taverne de ce nom, mais le véritable Archway, un peu plus loin. C'est-à-dire que Scheu prend la maison pour trois ans et en occupe une partie avec sa fille, âgée de 18 ans environ et assez niaise, qu'il a ramenée de Hongrie; et les Kautsky occupent l'autre partie. Ils commencent à y emménager aujourd'hui et espèrent en avoir fini samedi.

J'ai eu la semaine dernière une lettre du vieux Harney; il s'est embarqué le 12 octobre, beaucoup trop tard étant donné son état physique, et il est naturellement arrivé perclus de rhumatisme et de goutte. Mais il n'arrivait pas à abandonner l'Angleterre qu'il adore alors qu'il hait l'Amérique, et s'il vit, il dit qu'il reviendra au printemps prochain vivre et mourir en Angleterre. Pauvre homme : quand le mouvement chartiste s'est effondré, il s'est trouvé désorienté, et la belle époque du libre-échange et de la prospérité en Angleterre était en vérité suffisamment désespérante. Puis il est allé à Boston, pour y retrouver, sous une forme aggravée et dans toute leur force, ces traits mêmes et ces caractères distinctifs qu'il avait haïs le plus en Angleterre. Et maintenant qu'un mouvement véritable se dessine des deux côtés de l'Atlantique parmi les nations de langue anglaise, il est trop vieux, trop délabré, trop en dehors de tout et... trop patriote pour pouvoir le suivre. Tout ce qu'il a appris en Amérique, c'est le chauvinisme britannique !

Voici Nim qui m'apporte les timbres insolites qu'il faut coller sur cette lettre extraordinairement lourde, tandis qu'Annie met

1. Pour les autels et les foyers, c'est-à-dire pour les intérêts généraux et particuliers. (N. R.)

le couvert : il faut donc que je termine. Nim vous envoie ses amitiés à tous deux. Quant à Paul, tu réussiras peut-être après tout à l'amener avec toi le 23. Pourquoi diable veut-il se morfondre à Paris pendant la semaine de Noël, alors que les Chambres même ne siègent pas ?

Toujours affectueusement à toi,

F. ENGELS.

210. — LAURA LAFARGUE
A FRIEDRICH ENGELS, A LONDRES

Wednesday [December 15th 1886].

My dear General,

I received your letter and cheque on the 14th. I don't know how to thank you for all your goodness to us, but I have come to connect the thought of you with everything that is pleasant, and whenever I sit down to an exceptionally good dinner or an extra "bock", or enjoy a day in the country or a new book, I say: "well, that we owe to the General!"

I shall be at "biling pint" till we get to London, for just now;

*My heart is in England (my heart is not here)
With her brown kippered herrings and blond Pilsner beer!*

May the shade of Burns forgive me!

One country is of course quite as bad as another when it isn't worse, and I know well enough that the land in which such flowers as the Colin Campbells grow wild is not the stainless Albion which John Bull in his poetic moments would have us take it to be, but, after all, England is not quite as black as immaculate Frenchmen paint her.

I was much grieved at the death of our good old Becker. His was a rare and fine nature; I have known no man, after such long buffeting with fortune, to retain so glad and brave a heart. Even the excessive exuberance which made him every now and then

1. Parodie d'un poème célèbre du grand poète écossais Burns :

My heart is in the Highlands, my heart is not here. (N. R.)

stop in the middle of the streets of Paris to give one a kiss—though no doubt, somewhat bewildering to the recipient—spoke in his favour.

What was more than anything on his mind, —more even than the projected writing of his memoirs—during his last visit here, was the procuring of literary work for a poor young Swiss protégé of his; he saw Longuet and Vaillant for that special purpose.

The German branches here are mightily chapfallen at Liebknecht's giving them the slip. Preparations of a formidable description had been making to give a worthy reception to their leader newly returned to Europe with an armful of the freshest and greenest bay-leaves ready for intertwining with the wreath of laurels —already so thick and heavy—that German fingers have long ago crowned him with.

Our travellers do not, it strikes me, take very kindly to the mighty dollar-land in spite of all its redeeming vices. Certainly thin-skinned people have no business there, but the country affords, I should say, much "stuff to work on". I will, of course, return you all the letters—worth their weight in gold and in postage-stamps—you have been good enough to send me.

Poor old Harney, how different an end from that of Becker, and how sad it is to burn to the socket in that way!

I thank you for *The Evening Standard*. Really, there is no knowing which is the worst of the three—the lord, the law or the lady? But I fancy it's the law. Very edifying reading the case is for the moral Britisher to enjoy along with his breakfast rolls and coffee!

Paul comes with me and we set out in the morning of the 23rd and we both of us look forward with great glee to our expedition.

And now, my dear General, I will drop you a curtsey and bid you goodbye and give you a kiss—on account, into the bargain.

Poor Nim will soon have the trouble of cooking for two more hungry people, "ready for any mortal thing".

Love to her and to all.

Yours always affectionately,

LAURA.

TRADUCTION

Mercredi [15 décembre 1886].

Mon cher Général,

J'ai reçu votre lettre et votre chèque le 14. Je ne sais comment vous remercier de toute votre bonté pour nous, mais j'en suis venue à associer votre nom à toutes les choses agréables, et toutes les fois que je m'appête à savourer un repas exceptionnellement bon ou un « bock » supplémentaire, ou à jouir d'une journée à la cam-

pagne ou d'un nouveau livre, je dis : « c'est au Général que nous devons cela ! »

Je vivrai sur des épingles jusqu'à ce que nous arrivions à Londres, car pour l'instant :

*Mon cœur est en Angleterre (mon cœur n'est pas ici)
Avec ses harengs fumés et bruns et sa bière blonde !*

Que l'ombre de Burns me pardonne !

Chaque pays est évidemment aussi mauvais que l'autre, quand il n'est pas pire, et je sais fort bien que la terre où poussent à l'état sauvage des fleurs comme les Colin Campbell¹ n'est pas cette Albion immaculée que nous présente John Bull dans ses moments poétiques, mais, après tout, l'Angleterre n'est pas tout à fait aussi noire que nous la peignent les Français immaculés.

J'ai été très affectée par la mort de notre bon vieux Becker². C'était une rare et belle nature; je n'ai connu aucun homme qui, après tant de fortunes adverses, ait conservé un cœur aussi gai et aussi vaillant. Même cette exubérance excessive qui le faisait de temps en temps s'arrêter au milieu des rues de Paris pour embrasser quelqu'un (baiser un peu déconcertant sans doute pour qui le recevait) le rendait sympathique.

Ce qui le préoccupait plus que toute autre chose (plus même que le projet d'écrire ses mémoires³) au cours de sa dernière visite ici, c'était de procurer un travail littéraire à l'un de ses protégés, un pauvre jeune Suisse; il a vu Longuet et Vaillant spécialement dans ce but.

Les sections allemandes d'ici tirent une tête longue comme ça parce que Liebknecht leur fait faux bond. De redoutables préparatifs étaient en train pour accueillir dignement leur chef à son retour en Europe, et l'on s'apprêtait à entrelacer une brassée des feuillages les plus frais et les plus verts à la guirlande de lauriers, déjà si fournie et si lourde, dont les doigts de l'Allemagne l'ont depuis longtemps couronné.

Nos voyageurs n'ont pas, j'en suis frappée, beaucoup de tendresse pour le puissant pays du dollar, malgré tous les vices qui pourraient le racheter. Certes, les gens à l'épiderme sensible n'ont rien à y faire, mais c'est un pays qui me semble plein de ressources. Je vais naturellement vous renvoyer toutes les lettres (qui valent leur pesant d'or et de timbres-poste) que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

1. Lord Colin Campbell, né en 1853, homme politique anglais dont le scandaleux procès de divorce se déroulait à Londres. (N. R.)

2. Johann Philip Becker mourut le 7 décembre 1886. (N. R.)

3. Au cours de sa visite à Londres, Engels l'avait décidé à écrire ses mémoires et avait même pris des dispositions avec Bernstein pour leur publication. (N. R.)

Pauvre vieux Harney, quelle fin différente de celle de Becker, et comme il est triste de s'éteindre lentement de cette façon !

Je vous remercie de l'*Evening Standard*. Je ne sais en vérité quel est le pire des trois : le lord, la loi ou la dame ¹. Mais j'imagine que c'est la loi. C'est une lecture très édifiante que ce procès pour l'honnête bourgeois britannique qui le savoure avec les petits pains et le café de son breakfast !

Paul m'accompagne et nous partons le 23 au matin : nous nous réjouissons tous deux d'avance de notre expédition.

Et maintenant, mon cher Général, je vous fais ma révérence, vous dis au revoir et vous donne un baiser, en acompte et par-dessus le marché.

La pauvre Nim aura bientôt la peine de faire la cuisine pour deux affamés de plus, prêts à tout.

Amitiés à elle et à tous.

Toujours affectueusement à vous,

LAURA.

1. Il s'agit ici du procès de divorce Campbell, qui donne lieu à un long article dans l'*Evening Standard* du 11 décembre 1886 (p. 5/I-IV). (N. R.)

ANNEXE

LETTRE D'ENGELS ¹

Ce soir, en même temps que vous et avec vous, les ouvriers des Deux-Mondes célèbrent l'anniversaire de la plus glorieuse et de la plus tragique étape de l'évolution prolétarienne. Pour la première fois depuis qu'elle a une histoire, la classe ouvrière, en 1871, s'emparait, dans une grande capitale, du pouvoir politique. Ce ne fut hélas ! qu'un rêve. Pris entre les mercenaires de l'ex-empire français d'un côté et les Prussiens de l'autre, la Commune fut vite étouffée dans un massacre sans égal et à jamais inoubliable. Victorieuse, la réaction ne connut plus de bornes; le socialisme parut noyé dans le sang et le prolétariat rivé à l'esclavage pour toujours.

Quinze ans se sont écoulés depuis cette défaite. Pendant ce temps, dans tous les pays, le pouvoir, au service des détenteurs de la terre et du capital, n'a reculé devant rien pour en finir avec les dernières velléités de révolte ouvrière. Et qu'a-t-on obtenu ?

Regardez autour de vous. Le socialisme ouvrier révolutionnaire, plus vivant que jamais, est aujourd'hui une puissance devant laquelle tremblent les gouvernants de partout, les radicaux français aussi bien que Bismarck, les rois boursiers de l'Amérique comme le czar de toutes les Russies.

Ce n'est pas tout.

Nous sommes arrivés à ce point que tous nos adversaires, quoi qu'ils fassent, malgré eux, travaillent pour nous.

Ils ont cru tuer l'Internationale. Et, à l'heure présente, l'union internationale des prolétaires, la fraternité entre les ouvriers révolutionnaires des divers pays, est mille fois plus forte, plus générale qu'elle ne le fut avant la Commune. L'Internationale n'a plus besoin d'une organisation proprement dite; elle vit et grandit par la coopération spontanée et ardente des travailleurs d'Europe et d'Amérique.

En Allemagne, Bismarck a épuisé tous les moyens, jusqu'aux plus infâmes, pour écraser le mouvement ouvrier. Résultat : avant la Commune, il avait devant lui quatre députés socialistes.

1. Publiée dans *Le Socialiste*, n° 31, du 27 mars 1886. (N. R.)

Ses persécutions en ont fait aujourd'hui élire vingt-cinq. Et les prolétaires allemands rient du grand-chancelier qui ne pourrait faire de meilleure propagande révolutionnaire s'il était payé pour cela.

En France, on vous a imposé le scrutin de liste, scrutin bourgeois par excellence, inventé tout exprès pour assurer l'élection exclusive des avocats, journalistes et autres aventuriers politiques, porte-parole du capital. Et qu'a-t-il fait pour la bourgeoisie, ce scrutin des riches? Il a créé, au sein du parlement français, un parti ouvrier socialiste révolutionnaire, dont la seule apparition sur la scène a suffi pour jeter le désarroi dans les rangs de tous les partis bourgeois.

Voilà où nous en sommes. Tous les événements tournent à notre profit. Les mesures les mieux calculées pour enrayer les progrès du prolétariat ne font qu'accélérer sa marche victorieuse. L'ennemi même combat, est condamné à combattre pour nous. Et il a tant et si bien fait qu'aujourd'hui 18 mars 1886, depuis les mineurs prolétaires de la Californie et de l'Aveyron jusqu'aux mineurs forcés de la Sibérie, le même cri s'échappe de milliers de poitrines ouvrières :

« Vive la Commune! Vive l'Union internationale des travailleurs! »

SITUATION POLITIQUE DE L'EUROPE ¹

Au mois de mars 1879, Disraëli envoya quatre vaisseaux cuirassés dans le Bosphore; leur seule présence suffit pour arrêter la marche triomphale des Russes sur Constantinople et pour déchirer le traité de San-Stefano. La paix de Berlin régla, pour quelque temps, la situation en Orient. Bismarck réussit à établir un accord entre le gouvernement russe et le gouvernement autrichien. L'Autriche dominerait en sous-main dans la Serbie; tandis que la Bulgarie et la Roumélie seraient abandonnées à l'influence prépondérante de la Russie. Cela laissait deviner que si, plus tard, Bismarck permettait aux Russes de prendre Constantinople, il réserverait à l'Autriche Salonique et la Macédoine.

Mais, en outre, on donna la Bosnie à l'Autriche, comme, en 1794, la Russie avait abandonné, pour la reprendre en 1814, la plus grande partie de la Pologne proprement dite aux Prussiens et aux Autrichiens. La Bosnie était une saignée permanente pour l'Autriche, une pomme de discorde entre la Hongrie et l'Autriche

1. Paru dans *Le Socialiste*, n° 63, du 6 novembre 1886. Voir le texte original, p. 396. (N. R.)

occidentale, et surtout *la preuve pour la Turquie* que les Autrichiens, ainsi que les Russes, lui préparaient le sort de la Pologne. Désormais la Turquie ne pouvait avoir confiance en l'Autriche : victoire importante de la politique du gouvernement russe.

La Serbie avait des tendances slavophiles, partant russophiles, mais, depuis son émancipation, elle puise tous ses moyens de développement bourgeois en Autriche. Les jeunes gens vont étudier dans les universités autrichiennes; le système bureaucratique, le code, la procédure des tribunaux, les écoles, tout a été copié d'après les modèles autrichiens. C'était naturel ! Mais la Russie devait empêcher cette imitation en Bulgarie; elle ne voulait pas tirer les marrons du feu pour l'Autriche. Donc la Bulgarie fut organisée en satrapie russe. L'administration, les officiers et les sous-officiers, le personnel, tout le système enfin furent russes : le Battemberg qui lui fut octroyé était cousin d'Alexandre III.

La domination, d'abord directe, puis indirecte du gouvernement russe, suffit pour étouffer en moins de quatre ans toutes les sympathies bulgares pour la Russie; elles avaient été cependant grandes et enthousiastes. La population regimba de plus en plus contre l'insolence des « libérateurs »; et même le Battemberg, homme sans idées politiques, d'un caractère mou et qui ne demandait pas mieux que de servir le czar, mais qui réclamait des égards, devint de plus en plus indocile.

Pendant ce temps, les choses marchaient en Russie; le gouvernement, à force de sévérités, réussit à disperser et à désorganiser les nihilistes pour quelque temps. Mais cela n'était pas suffisant, il lui fallait un appui dans l'opinion publique, il lui fallait détourner les esprits de la contemplation des misères sociales et politiques toujours croissantes de l'intérieur; enfin, il lui fallait un peu de fantasmagorie patriotique. Sous Napoléon III, la rive gauche du Rhin avait servi à détourner vers l'extérieur les passions révolutionnaires; de même le gouvernement russe montra au peuple inquiet et remuant la conquête de Constantinople, la « délivrance » des Slaves opprimés par les Turcs, et leur réunion en une grande fédération sous la présidence de la Russie. Mais il ne suffisait pas d'évoquer cette fantasmagorie, il fallait faire quelque chose pour la faire passer dans le domaine de la réalité.

Les circonstances étaient favorables. L'annexion de l'Alsace et de la Lorraine avait semé entre la France et l'Allemagne des ferments de discorde, qui semblaient devoir neutraliser ces deux puissances. L'Autriche, à elle seule, ne pouvait lutter contre la Russie, puisque son arme offensive la plus efficace, l'appel aux Polonais, serait toujours retenue dans le fourreau par la Prusse. Et l'occupation, le vol de la Bosnie était une Alsace entre l'Autriche et la Turquie. L'Italie était au plus offrant, c'est-à-dire à la Russie, qui lui offrait le Trentin et l'Istrie, avec la Dalmatie et Tripoli. Et l'Angleterre ? Le pacifique russophile Gladstone avait écouté les paroles tentantes de la Russie; *il avait occupé l'Égypte,*

en pleine paix; ce qui assurait à l'Angleterre une querelle perpétuelle avec la France; ce qui assurait encore l'impossibilité d'une alliance des Turcs avec les Anglais, qui venaient de les spolier, en s'appropriant un fief turc, l'Égypte. En outre, les préparatifs russes en Asie étaient assez avancés pour donner aux Anglais bien de la besogne aux Indes, en cas de guerre. Jamais autant de chances ne s'étaient présentées aux Russes: leur diplomatie triomphait sur toute la ligne.

La rébellion des Bulgares contre le despotisme russe fournit l'occasion d'entrer en campagne. Dans l'été 1885, on fit miroiter devant les yeux des Bulgares et des Rouméliotes la possibilité de cette union promise par la paix de San-Stefano et détruite par le traité de Berlin. On leur dit que, s'ils se jetaient de nouveau dans les bras de la Russie libératrice, le gouvernement russe remplirait sa mission en accomplissant cette union; mais que pour cela les Bulgares devaient commencer par chasser le Battemberg. Celui-ci fut prévenu à temps; contre son habitude, il agit avec promptitude et énergie; il accomplit, mais pour lui, cette union que la Russie voulait faire contre lui. Dès ce moment, guerre implacable entre lui et le czar.

Cette guerre fut menée d'abord sournoisement et indirectement. On réédita, pour les petits États des Balkans, la belle doctrine de Louis Bonaparte, suivant laquelle, quand un peuple jusque-là épars, disons l'Italie ou l'Allemagne, se réunit et se constitue en nation, les autres États, disons la France, ont droit à des compensations territoriales. La Serbie avala l'amorce et déclara la guerre aux Bulgares; la Russie remporta ce triomphe, que cette guerre, excitée dans son intérêt, se fit devant le monde sous les auspices de l'Autriche, qui n'osa l'empêcher de peur de voir le parti russe arriver au pouvoir en Serbie. De son côté, la Russie désorganisa l'armée bulgare en rappelant tous les officiers russes, c'est-à-dire tout l'état-major et tous les officiers supérieurs, y compris les chefs de bataillon.

Mais, contre toute attente, les Bulgares, sans officiers russes et deux contre trois, battent les Serbes à plate couture et conquièrent le respect et l'admiration de l'Europe étonnée. Ces victoires sont dues à deux causes. D'abord Alexandre de Battemberg, bien que faible comme homme politique, est bon soldat; il fit la guerre telle qu'il l'avait apprise à l'école prussienne, tandis que les Serbes suivaient la stratégie et la tactique de leurs modèles autrichiens. Ce fut donc une deuxième édition de la campagne de 1866 en Bohême. Et puis les Serbes avaient vécu depuis soixante ans sous ce régime bureaucratique autrichien qui, sans leur donner une puissante bourgeoisie et une paysannerie indépendante (les paysans sont déjà tous hypothéqués), avait ruiné et désorganisé les restes du collectivisme de *gens* qui avait été leur force dans leurs luttes contre les Turcs. Chez les Bulgares, au contraire, ces institutions primitives avaient été laissées intactes par les Turcs: ce qui explique leur supérieure bravoure.

Donc, nouvel échec pour la Russie; c'était à recommencer. Le chauvinisme slavophile, chauffé comme contre-poids de l'élément révolutionnaire, grandissait de jour en jour et devenait déjà menaçant pour le gouvernement. Le czar se rend en Crimée; et les journaux russes annoncent qu'il fera quelque chose de grand; il cherche à attirer le sultan, en lui montrant ses anciens alliés (l'Autriche et l'Angleterre) le trahissant et le spoliant, et la France à la remorque et à la merci de la Russie. Mais le sultan fait la sourde oreille et les énormes armements de la Russie occidentale et méridionale restent, pour le moment, sans emploi.

Le czar revient de Crimée (juin dernier). Mais, en attendant, la marée chauvine monte et le gouvernement, incapable de réprimer ce mouvement envahissant, est de plus en plus entraîné par lui; si bien qu'il faut permettre au maire de Moscou de parler hautement, *dans son allocution au czar*, de la conquête de Constantinople. La presse, sous l'influence et la *protection* des généraux, dit ouvertement qu'elle attend du czar une action énergique contre l'Autriche et l'Allemagne, qui l'entravent, et le gouvernement n'a pas le courage de lui imposer silence. Le chauvinisme slavophile est plus puissant que le czar, il faut qu'il cède de peur d'une révolution, les slavophiles s'allieraient aux constitutionnels, aux nihilistes, enfin à tous les mécontents.

La détresse financière complique la situation. Personne ne veut prêter à ce gouvernement qui, de 1870 à 1875, a emprunté 1 milliard 750 000 francs à Londres et qui menace la paix européenne. Il y a deux ou trois ans, Bismarck lui facilita, en Allemagne, un emprunt de 375 millions de francs; mais il est mangé depuis longtemps; et, sans la signature de Bismarck, les Allemands ne donneront pas un rouge liard. Mais cette signature ne s'obtient plus sans des conditions humiliantes. La fabrique des assignats de l'intérieur en a trop produit, le rouble argent vaut 4 francs et le rouble papier 2 fr. 20. Les armements coûtent un argent fou.

Enfin, il faut agir. — Un succès dans la direction de Constantinople ou la révolution. — Giers alla trouver Bismarck et lui exposa la situation, qu'il comprend fort bien. Il aurait bien voulu, par égard pour l'Autriche, retenir le gouvernement du czar, dont l'insatiabilité l'inquiète. *Mais la révolution en Russie signifie chute du régime bismarckien.* Sans la Russie, la grande armée de réserve de la réaction, la domination des hobereaux en Prusse ne durerait pas un jour. La révolution en Russie changerait immédiatement la situation en Allemagne; elle détruirait d'un coup cette foi aveugle en la toute-puissance de Bismarck, qui lui assure le concours des classes régnautes; elle mûrirait la révolution en Allemagne.

Bismarck, qui sait que l'existence du czarisme est la base de tout son système, se rendit en toute hâte à Vienne, pour informer ses amis que, en présence d'un tel danger, il n'est plus temps de s'arrêter aux questions d'amour-propre; qu'il faut permettre au

czar quelque semblant de triomphe, et que, dans leur intérêt bien entendu, l'Autriche et l'Allemagne doivent se mettre à genoux devant la Russie. D'ailleurs, si messieurs les Autrichiens insistent pour se mêler des affaires de Bulgarie, il s'en lavera les mains; ils verront ce qui arrivera. Kalnoky cède, Alexandre Battemberg est sacrifié, et Bismarck court porter en personne la nouvelle à Giers.

Par malheur, les Bulgares déploierent une capacité politique et une énergie inattendues et intolérables chez une nation slave « délivrée par la sainte Russie ». Le Battemberg fut arrêté notamment, mais les Bulgares arrêtent les conspirateurs, nomment un gouvernement capable, énergique et incorruptible, qualités parfaitement intolérables chez une nation à peine émancipée; ils rappellent le Battemberg; celui-ci étale toute sa mollesse et prend la fuite. Mais les Bulgares sont incorrigibles. Avec ou sans le Battemberg, ils résistent aux ordres souverains du czar et obligent l'héroïque Kaulbars à se rendre ridicule devant toute l'Europe.

Imaginez la fureur du czar. Après avoir courbé Bismarck, brisé la résistance autrichienne, se voir arrêté par ce petit peuple qui date d'hier, qui doit à lui ou à son père son « indépendance », et qui ne veut pas comprendre que cette indépendance ne signifie qu'obéissance aveugle aux ordres du « libérateur ». Les Grecs et les Serbes ont été ingrats; mais les Bulgares dépassent la limite. Prendre leur indépendance au sérieux! Quel crime!

Pour se sauver de la révolution, le pauvre czar est obligé de faire un nouveau pas en avant. Mais chaque pas devient plus dangereux; car il ne se fait qu'au risque d'une guerre européenne, ce que la diplomatie russe a toujours cherché à éviter. Il est certain que s'il y a intervention directe du gouvernement russe en Bulgarie et que si elle amène des complications ultérieures, il arrivera un moment où l'hostilité des intérêts russes et autrichiens éclatera ouvertement, il sera alors impossible de localiser la guerre, elle deviendra générale. Étant donné l'honnêteté des fripons qui gouvernent l'Europe, il est impossible de prévoir comment se grouperont les deux camps. Bismarck est capable de se ranger du côté des Russes contre l'Autriche, s'il ne peut autrement retarder la révolution en Russie. Mais il est plus probable que si la guerre éclate entre la Russie et l'Autriche, l'Allemagne viendra au secours de cette dernière pour empêcher son complet écrasement.

En attendant le printemps, car avant avril les Russes ne pourront s'engager dans une grande campagne d'hiver sur le Danube, le czar travaille à attirer les Turcs dans ses filets, et la trahison de l'Autriche et de l'Angleterre envers la Turquie lui facilite la tâche. Son but est d'occuper les Dardanelles et de transformer ainsi la mer Noire en lac russe; d'en faire un abri inabordable pour l'organisation de flottes puissantes, qui en sortiraient pour dominer ce que Napoléon appelait un « lac français », la Méditerranée. Mais il n'y est pas encore parvenu, bien que ses adhérents de Sofia aient trahi sa secrète pensée.

Voilà la situation. Afin d'échapper à une révolution en Russie, il faut au czar Constantinople; Bismarck hésite, il voudrait trouver le moyen d'éviter l'une et l'autre éventualités.

Et la France ?

Les Français patriotes, qui depuis seize ans rêvent de revanche, croient qu'il n'y a rien de plus naturel que de saisir l'occasion qui peut-être s'offrira. Mais, pour notre parti, la question n'est pas aussi simple; elle ne l'est pas davantage pour messieurs les chauvins. Une guerre de revanche, faite avec l'alliance et sous l'égide de la Russie, pourrait amener une révolution ou une contre-révolution en France. — Au cas d'une révolution qui porterait au pouvoir les socialistes, l'alliance russe croulerait. *D'abord les Russes feraient immédiatement la paix avec Bismarck pour se ruer avec les Allemands sur la France révolutionnaire.* Puis la France ne porterait pas les socialistes au pouvoir à l'effet d'empêcher par une guerre une révolution en Russie. Mais cette éventualité n'est guère probable; *la contre-révolution monarchique l'est davantage.* Le czar désire la restauration des d'Orléans, ses amis intimes, le seul gouvernement qui lui offre les conditions d'une bonne et solide alliance. Une fois la guerre commencée, on fera bon usage des officiers monarchistes pour la préparer. A la moindre défaite partielle, et il y en aura, on criera que c'est la faute de la République, que pour avoir des victoires et obtenir la coopération sans arrière-pensée de la Russie, il faut un gouvernement stable, monarchique, Philippe VII enfin; les généraux monarchistes agiront mollement afin de pouvoir mettre leur manque de succès sur le compte du gouvernement républicain; et vlan, voilà la monarchie rétablie. Philippe VII restauré, ces rois et empereurs s'entendront immédiatement et, au lieu de s'entredévorer, ils se partageront l'Europe en avalant les petits États. La République française tuée, on tiendra un nouveau congrès de Vienne où, peut-être, on prendra les péchés républicains et socialistes de la France comme prétexte pour lui refuser l'Alsace-Lorraine en totalité ou en partie; et les princes se moqueront des républicains assez naïfs pour avoir cru à la possibilité d'une alliance sincère entre le czarisme et la République.

Du reste, est-il vrai que le général Boulanger dit à qui veut l'écouter : « *Il faut une guerre pour empêcher la révolution sociale.* » Si c'est vrai, que ceci serve d'avis au parti socialiste. Ce bon Boulanger a des allures fanfaronnes que l'on peut pardonner à un militaire, mais qui donnent une mince idée de son esprit politique. Ce n'est pas lui qui sauverait la République. Entre les socialistes et les d'Orléans, il est possible qu'il s'arrange avec ces derniers s'ils lui assurent l'alliance russe. Dans tous les cas, *les républicains bourgeois de France sont dans la même situation que le czar; ils voient se dresser devant eux le spectre de la révolution sociale et ils ne connaissent qu'un moyen de salut : la guerre.*

En France, en Russie et en Allemagne, les événements tournent

si bien à notre profit que, pour le moment, nous ne pouvons désirer que la continuation du *statu quo*. Si la révolution éclatait en Russie, elle créerait un ensemble de conditions des plus favorables. Une guerre générale, au contraire, nous rejeterait dans le domaine de l'imprévu. La révolution en Russie et en France serait retardée; notre parti en Allemagne subirait le sort de la Commune de 1871. Sans doute, les événements finiront par tourner en notre faveur; mais quelle perte de temps, quels sacrifices, quels nouveaux obstacles à surmonter.

La force qui, en Europe, pousse à une guerre est grande. Le système militaire prussien, adopté partout, demande douze à seize ans pour son développement complet; après ce laps de temps, les cadres de réserve sont remplis d'hommes rompus au maniement des armes. Ces douze à seize ans sont partout écoulés; partout on a douze à seize classes annuelles qui ont passé par l'armée. On est donc prêt partout et les Allemands n'ont pas d'avantage spécial de ce côté. C'est dire que cette guerre qui nous menace jetterait dix millions de soldats sur le champ de bataille. Et puis le vieux Guillaume va probablement mourir. Bismarck verra sa situation plus ou moins ébranlée et *peut-être poussera-t-il à la guerre comme moyen de se maintenir*. En effet, la Bourse croit partout à la guerre, dès que le vieux fermera les yeux.

Si guerre il y a, elle ne se fera que dans le but d'empêcher la révolution : en Russie, pour prévenir l'action commune de tous les mécontents, slavophiles, constitutionnels, nihilistes, paysans; en Allemagne pour maintenir Bismarck; en France pour refouler le mouvement victorieux des socialistes et pour rétablir la monarchie.

Entre socialistes français et socialistes allemands, il n'existe pas de question alsacienne. Les socialistes allemands ne savent que trop que les annexions de 1871, contre lesquelles ils ont toujours protesté, ont été le point d'appui de la politique réactionnaire de Bismarck, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les socialistes des deux pays sont également intéressés au maintien de la paix; c'est eux qui payeraient tous les frais de la guerre.

F. ENGELS.

TABLE DES MATIÈRES

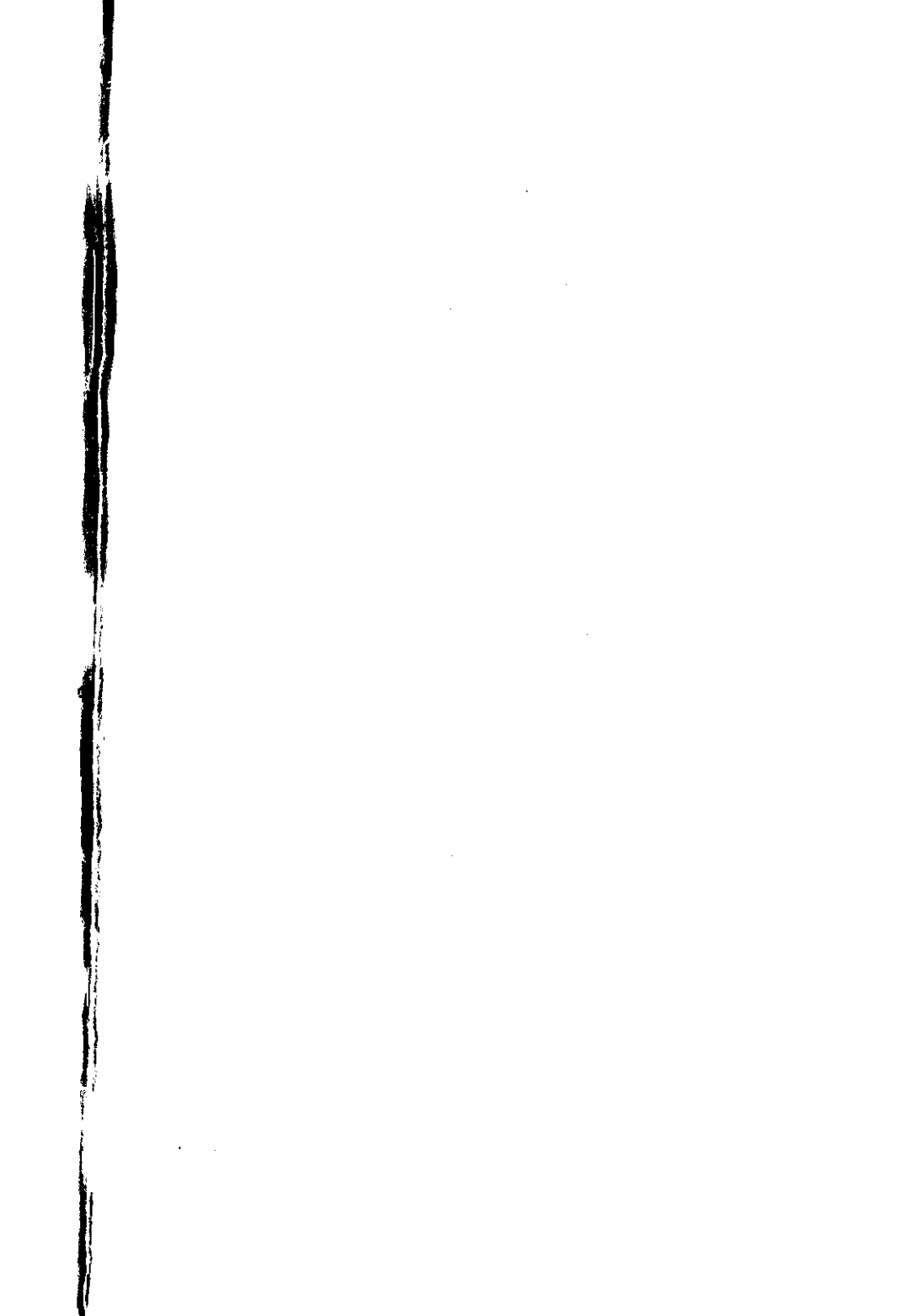
Introduction	VII
<i>Friedrich Engels</i>	VIII
<i>Paul et Laura Lafargue</i>	XIV
<i>La troisième République jusqu'à l'affaire Dreyfus</i>	XXIII
<i>Le mouvement ouvrier français</i>	XXXI
<i>Le mouvement ouvrier en Allemagne</i>	XLI
<i>Le mouvement ouvrier en Angleterre</i>	XLV
<i>Quelques aspects de la correspondance Engels-Lafargue</i>	XLVIII
Note de l'éditeur	LXVI
La descendance de Karl Marx	LXVIII

CORRESPONDANCE ENGELS-LAFARGUE

1868	1
1871	9
1872	19
1874	30
1875	33
1876	41
1877	44
1878	50
1880	52
1881	63
1882	66
1883	105
1884	156
1885	259
1886	326
 Annexe.	
<i>Lettre d'Engels au Socialiste</i>	423
<i>Situation politique de l'Europe</i>	424

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 18 JUIN 1956
PAR L'IMPRIMERIE CRÉTÉ
A CORBEIL-ESSONNES (S.-ET-O.)

6457-6-1956.
Dépôt légal : 2^e trim. 1956.



FRIEDRICH ENGELS PAUL ET LAURA LAFARGUE CORRESPONDANCE

(1868-1895)

en 3 volumes in-8° carré

(Les tomes II et III sont actuellement sous presse)

Tome II (1887-1890)

Élections municipales à Paris. Succès électoraux du parti social-démocrate en Allemagne. Remous à la Socialist League.

L'affaire des décorations. La démission de Jules Grévy et l'élection de Sadi Carnot. Boulanger. L'agitation boulangiste.

Les élections municipales de 1888 et le succès des socialistes. L'enterrement d'Eudes. Voyage d'Engels en Amérique. Le Congrès de Troyes du P. O. F.

L'élection du 27 janvier 1889 et la ruine du boulangisme. Le Congrès international de 1889. La grève des dockers à Londres. Les élections législatives de 1889.

Les élections au Reichstag de février 1890. Le 1^{er} mai. Mort d'Hélène Demuth. 70^e anniversaire d'Engels.

Tome III (1891-1895)

Publication de la Critique du Programme de Gotha. Le 1^{er} mai à Londres. Le massacre de Fourmies. La 4^e édition de l'Origine de la Famille. Lafargue condamné par la Cour d'assises de Douai. Le Congrès international de Bruxelles. Le Congrès d'Erfurt du parti social-démocrate allemand. L'élection de Lafargue à Lille.

L'agitation pour les 8 heures en Angleterre. Les élections municipales de 1892 et la conquête des municipalités par les socialistes. Le Congrès de Marseille du P. O. F. La grève de Carmaux.

Le scandale du Panama. Le manifeste du P. O. F. sur le patriotisme. Le Congrès international de Zurich. Les élections législatives de 1893.

Les socialistes à la Chambre. Fin du 3^e livre du Capital. Le Congrès de Nantes et la critique du programme agraire. Les nouvelles formes du gouvernement de la bourgeoisie en France. A propos du communisme primitif.



ÉDITIONS SOCIALES

PRIX : 1 200 fr.